l'histoire du monde depuis la création.
Référence majeure de l'historiographie islamique

CHRONIQUES DE TABARI

Tome 4

Les quatre premiers califes

+221 78 434 38 87 - Pour plus de documents numériques

I

Abou-Bakr eç-Çaddîq

CHAPITRE PREMIER

Califat d'Abou-Bekr

Après l'inauguration d'Abou-Bekr dans la dignité de calife, tout le monde à Médine lui avait prêté serment, excepté Sa‘d, fils d’‘Obâda, de la tribu de Khazradj. ‘Omar dit à Abou-Bekr : N'accepte pas son refus de te rendre hommage. Abou-Bekr, d'après cet avis d’‘Omar, fit amener Sa‘d de force et lui fit prêter serment. Puis il lui dit : Je sais que tu n'as prêté le serment que cédant à la contrainte et malgré toi ; mais il fallait te l'imposer. Maintenant, si tu ne le tiens pas, je te ferai trancher la tête. Quelques auteurs prétendent qu'Abou-Bekr renonça à faire prêter le serment à Sa‘d, et que celui-ci mourut sans l'avoir prêté. En effet, Sa‘d appartenait à la tribu des Khazradj, qui depuis longtemps étaient en hostilité avec les Benî-Aus. Ceux-ci ne voulaient pas que le pouvoir échût aux Khazradj, et lorsque les Mohâdjir rendirent hommage à Abou-Bekr, les premiers parmi les Ançâr qui suivirent leur exemple furent les Benî-Aus ; les Khazradj l'acclamèrent ensuite. Mais Sa‘d mourut sans reconnaître Abou-Bekr.

Le premier acte d'autorité d'Abou-Bekr fut, trois jours après l'enterrement du Prophète, la proclamation suivante, adressée aux musulmans : Le Prophète vous avait ordonné de vous mettre en campagne sous les ordres d'Osâma. Le Prophète étant tombé malade, cet ordre n'a pas été exécuté. La première de toutes les choses à faire est celle que le Prophète a ordonnée. Il ne faut pas hésiter. Maintenant, préparez-vous au départ. Les musulmans vinrent le trouver et lui dirent : Cela n'est pas raisonnable. La plupart des Bédouins sont révoltés ; Tolaï‘ha fait de la propagande parmi les Benî-Asad, en se faisant passer pour prophète, et un grand nombre d'entre eux ont cru en lui. Mosaïlima se fait passer pour prophète dans le Yemâma. Les musulmans qui sont avec toi à Médine, Mohâdjir et Ançâr, sont peu nombreux ; si tu envoies encore ceux-là en Syrie, tu

seras à Médine avec une poignée d'hommes ; il se peut que l'un des ennemis fasse une tentative sur cette ville ; alors tu te trouveras seul. Abou-Bekr répliqua : Dieu sera avec moi, et me préservera du malheur d'être attaqué par l'ennemi. Les musulmans murmuraient. Lorsqu'ils furent certains que la volonté d'Abou-Bekr était bien arrêtée, ils dirent à ‘Omar : Va trouver le vicaire du Prophète et dis-lui qu'il n'est pas bon que nous partions et qu'il reste seul ; s'il maintient son ordre de départ, dis-lui qu'il nous donne un autre général ; car nous ne voulons pas marcher sous les ordres d'Osâma, le fils d'un affranchi. Nous sommes des Arabes qoraïschites, des Mohâdjir et des Ançâr ; il serait honteux pour nous de marcher sous le drapeau d'un affranchi. ‘Omar se rendit auprès d'Abou-Bekr et lui fit part de ces paroles. Abou-Bekr répondit : Il faut absolument que tous ceux que le Prophète a désignés pour partir avec Osâma partent aujourd'hui, quand même je devrais rester seul. ‘Omar dit : Alors les hommes veulent qu'on leur donne un général autre qu'Osâma. Abou-Bekr s'écria : Tu es devenu fou, ‘Omar ! Je n'ôterai jamais le commandement à un général qui a été choisi par le Prophète. ‘Omar vint dire aux soldats : Il faut décidément partir sous les ordres d'Osâma.

Les soldats firent leurs préparatifs. Lorsque le jour du départ fut arrivé, Osâma monta à cheval et vint à la porte d'Abou-Bekr avec toute l’armée. Abou-Bekr sortit. On lui avait amené son cheval, mais il alla à pied. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, lui présenta le cheval et lui dit de monter ; Osâma aussi, et tous les autres lui dirent : Monte, ô vicaire du Prophète. Mais Abou-Bekr dit : Ne prenez pas de souci de ce que je marche à pied, et de ce que je me fatigue dans le chemin de Dieu. J'ai entendu de la bouche du Prophète ces paroles : « Celui qui se fatigue dans le chemin de Dieu est préservé du feu de l'enfer. » Abou-Bekr marcha donc avec Osâma et les troupes, qui étaient à cheval. Arrivé à une certaine distance de la ville, Abou-Bekr s'arrêta, prit congé des soldats et leur fit les recommandations suivantes : La première chose que je vous recommande, c'est que vous obéissiez à votre chef. Évitez la trahison ; si vous faites du butin, n'en dérobez rien ; si vous êtes victorieux, ne tuez ni les femmes ni les petits enfants ; ne détruisez rien, ne coupez pas les arbres fruitiers, n'égorgez pas le bétail, à l'exception de ce que vous en mangez. Il y a en Syrie

des anachorètes chrétiens, vivant dans les ermitages, où ils professent le christianisme, éloigné du commerce du monde ; ils n'attaquent, ni n’inquiètent personne. N'inquiétez pas ces hommes, et ne tuez aucun d’eux.

Lorsque Abou-Bekr eut achevé ces recommandations, Osâma dit : Vicaire du Prophète, ordonne à ‘Omar, fils de Khattâb, de venir avec nous et de m'aider [de ses lumières]. Abou-Bekr donna cet ordre à ‘Omar, qui fut enrôlé sous le drapeau d’‘Osâma ; [cependant, sur la demande d'Abou-Bekr, Osâma lui permit de rester à Médine]. Avant de s'en retourner, Abou-Bekr dit à Osâma : Rends-toi d'abord aux demeures des Benî-Qodhâ‘a, comme le Prophète l'a ordonné, et de là en Syrie.

Osâma se mit en marche. Après avoir pillé les Benî-Qodhâ‘a, et fait parcourir à ses troupes le territoire de différentes tribus qui s'étaient révoltées ; après leur avoir pris un butin considérable et massacré un grand nombre de personnes, il s'avança vers le territoire de Roum, jusqu'à l'endroit où son père Zaïd, fils de ‘Hâritha, avait été tué. Là aussi il fit beaucoup de butin. Après une absence de quarante jours, il rentra à Médine, victorieux et chargé des dépouilles des ennemis, et avec beaucoup de prisonniers. Abou-Bekr fut très-heureux, et considéra cette victoire d'Osâma comme de bon augure.

CHAPITRE II

Aswad l'imposteur

Aswad, de la tribu d'Ans, s'était érigé en prophète dans le Yemen. Le Prophète vivait encore, mais il était déjà malade, lorsque commença la révolte des Bédouins, qui avaient chassé de leurs tribus les gouverneurs qu'il y avait établis. En recevant cette nouvelle, le Prophète adressa des lettres aux gouverneurs dans le Yemen, avec l'ordre de tuer Aswad. Les agents du Prophète étaient nombreux dans ce pays. En effet, lorsque Bâdsân avait embrassé l'islamisme, le Prophète lui avait conféré le gouvernement de tout le Yemen, dont les habitants, ‘Himyarites et Persans, furent convertis par lui à la religion musulmane. Quand Bâdsân mourut, il laissa un fils, nommé Schehr, auquel le Prophète donna le gouvernement de Can‘â et de deux ou trois autres villes. Puis il envoya de Médine d'autres gouverneurs, qui furent chargés chacun de l'administration de deux ou trois des villes nombreuses du Yemen, et de la perception de l'impôt, qu'ils devaient faire parvenir à Médine. Le premier de ces gouverneurs était ‘Âmir, fils de Schehr, le Hamdanite ; le second, Abou-Mousa-al-Asch‘ari ; le troisième, Khâlid, fils de Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç ; le quatrième, Tâhir, fils d'A bou-Hâla ; le cinquième, Ya‘lâ, fils d'Omayya ; le sixième, ‘Amrou, fils de ‘Hazm ; le septième, Ziyâd, fils de Labîd ; le huitième, ‘Okkâscha, fils de Thaur ; le neuvième, Mo‘âwiya, fils de Kinda. Donc le Prophète assigna à chacun de ces neuf personnages quelques villes et un territoire dans le Yemen, depuis ‘Aden jusqu'au ‘Hadhramaut. Schehr, fils de Bâdsân, était au milieu, à Çan‘â, résidence des rois ‘himyarites, et les autres tout autour de lui. Le Prophète plaça à la tête de tous ces agents Mo‘âds, fils de Djabal, qui avait pour mission d'établir la perception normale de l'impôt d'après le tableau qu'il lui avait donné, de se rendre successivement dans toutes les villes du Yemen, d'enseigner aux habitants les dogmes et le culte,

et d'inspecter les agents, pour qu'il n'y eût pas de leur part des exactions au-delà de ce qui était de droit en fait d'impôt. Tous ces personnages s'étaient rendus à leurs postes, et chacun remplissait ses fonctions.

Or, lorsque le Prophète fut averti des menées d'Aswad, il écrivit à ses agents dans le Yemen et à Schehr, fils de Bâdsân, qu'il désigna comme général en chef, en lui ordonnant d'aller attaquer Aswad, de faire marcher contre lui les habitants du Yemen et de faire tuer tous ses sectateurs. Schehr rassembla une armée et marcha contre Aswad. Celui-ci avait une troupe de sept cents cavaliers, outre les fantassins. ‘Amrou, fils de Ma‘dî-Karib, qui s'était joint à lui, était son général en chef. Plusieurs chefs arabes avaient offert leurs services à Schehr, qui leur avait donné des commandements. Aswad adressa à ceux-ci une lettre, dans laquelle il disait : Vous avez donné à Schehr du courage pour me combattre. Mais quand j'en aurai fini avec lui, je vous taillerai en pièces.

Schehr fit marcher ses troupes en avant et livra un combat à Aswad. Son armée fut mise en déroute ; lui-même et un grand nombre de musulmans furent tués. Aswad marcha sur Çan‘â, et s'empara de cette ville ainsi que des autres qui avaient été gouvernées par Schehr, fils de Bâdsân. Les agents du Prophète, de même que Mo‘âds, fils de Djabal, par crainte d'Aswad, restaient cachés dans les villes. Deux d'entre eux, Khâlid, fils de Sa‘îd, fils d’Al‘Âç et ‘Amrou, fils de ‘Hazm, vinrent à Médine et rendirent compte au Prophète de ce qui s'était passé. Celui-ci en fut très-affligé, prononça sur Aswad une malédiction et dit : Dieu le fera périr bientôt. Ensuite il fit dire aux agents de se concerter avec les autres musulmans pour chercher à faire périr Aswad.

Cependant Aswad faisait des progrès. Il étendit sa domination depuis Çan‘â jusqu'au Tâïf, et il épousa la femme de Schehr, qui était musulmane, mais qui se soumit par crainte. Mo‘âds, fils de Djabal, délibéra avec les autres agents dans le Yemen sur les mesures à prendre. On fut d'avis que, dans l'impuissance où l'on était de combattre Aswad, qui était devenu trop puissant et qui avait une nombreuse armée, il fallait chercher à le faire périr par la ruse.

Aswad avait renvoyé ‘Amrou, fils de Ma‘di-Karib, dans sa tribu ; il lui avait confié le commandement des tribus de Mads‘hidj et des

Benî-Zobaïd, et avait placé à la tête des Persans qui étaient venus de l'Iran dans le Yemen deux cousins de Schehr, fils de Bâdsân : Fîrouz et Dâdouï.

Mo‘àds, fils de Djabal, et les autres musulmans restaient toujours cachés, et cherchaient un moyen pour faire périr Aswad. Il se passa ainsi deux mois. Alors ils surent que Qaïs, son général en chef, ainsi que Fîrouz et Dâdouï étaient mécontents d'Aswad et mal disposés envers lui. Mo‘âds se rendit auprès d'eux en secret, leur communiqua le message du Prophète et leur dit : Le Prophète vous prie et vous ordonne de tuer Aswad ; par cette action vous acquerrez le paradis ; exécutez l'ordre de Dieu et du Prophète ; cherchez à les satisfaire, afin que vous ayez le paradis éternel. Il leur donna beaucoup de conseils et de bonnes paroles. Ils répondirent : Nous déférons aux ordres de Dieu et de son prophète ; nous savons que le véritable prophète est Mohammed, et non cet imposteur. Mais comment ferons-nous ? Nous ne pouvons pas l'atteindre, nous n'avons ni troupes, ni armes, ni argent ; le tout est entre ses mains. Puis Fîrouz dit : Je yeux chercher à y parvenir par la ruse, peut-être pourrai-je persuader sa femme et le faire ainsi disparaître de la terre. Ensuite on se sépara.

Fîrouz alla trouver la femme d'Aswad et lui dit : Sachant que cet Aswad a tué ton mari, le fils de Bâdsân ; qu'il a fait beaucoup de mal aux habitants du Yemen et à nous tous ; qu'il a enlevé le pouvoir à notre famille, qu'il a dispersée, je viens te demander de te joindre à nous pour que nous le fassions périr. Si tu ne veux pas nous aider, au moins garde-nous le secret. La femme répondit : Je ferai tout ce que vous me demanderez, car j'ai acquis la certitude que c'est un païen. J'avais cru d'abord que c'était un prophète, comme Mohammed, mais je sais maintenant qu'il ne craint pas Dieu, qu'il n'accomplit ni la prière, ni aucune des obligations de la religion ; qu'il ne se purifie ni la tête ni le corps, lorsqu'il se trouve en état d'impureté légale, et qu'il ne s'abstient pas de ce qui est défendu. Je l'observe constamment, et je reste étonnée de sa manière d'agir. Je suis aussi dans l'étonnement de ces hommes misérables qui l'ont reconnu comme prophète. Sur quel miracle ou sur quelle preuve l'ont-ils accepté, et comment lui prêtent-ils obéissance ? J'ai la plus grande haine pour lui. — Quel moyen emploierons-nous ? reprit Fîrouz. La femme répondit : Ce palais est gardé pendant la nuit, les hommes veillent, et il est impossible d'y

entrer ; mais je ferai qu'Aswad couche cette nuit dans tel appartement, dont le mur de derrière qui donne sur la rue. Lorsque le premier tiers de la nuit sera passé et qu'il sera endormi, percez ce mur. Je me tiendrai à son lit, je renverrai tout le monde et resterai seule, et je n'éteindrai pas la lumière. Vous entrerez alors, vous le tuerez et ferez tout ce que vous comptez faire. Fîrouz, après avoir remercié la femme, la quitta et alla informer ses compagnons. Fîrouz, Dâdouï et Qaïs prirent leurs dispositions, et firent part de leur projet à Mo‘âds, fils de Djabal, et aux agents du Prophète.

L'un de ces agents, ‘Âmir, fils de Schehr, le Hamdanite, avait rassemblé sur son territoire une nombreuse armée et avait écrit à Mo‘âds, fils de Djabal, une lettre ainsi conçue : Restez cachés jusqu'à ce que j'arrive avec mon armée ; j'espère exterminer Aswad. Cependant Aswad avait eu connaissance du rassemblement de cette armée, et avait ordonné à Qaïs de se mettre à la tête d'un détachement de troupes et de marcher contre elle.

La nuit étant venue, la femme d'Aswad le fit coucher, comme elle l'avait dit, dans l'appartement dont le mur de derrière donnait sur la rue. De nombreux gardiens étaient à la porte, que la femme ferma de l'intérieur, et, pendant qu'Aswad dormait, elle se tint assise auprès de son lit, après avoir placé la lumière [dans la chambre]. Les trois conjurés arrivèrent et pratiquèrent dans le mur une ouverture, par laquelle Fîrouz, qui était le cousin de la femme d'Aswad, entra, sans son sabre. Car il se disait qu'il voulait d'abord voir de quel côté se trouvait la tête d'Aswad et de quelle façon il faudrait s'y prendre pour le tuer ; qu'il sortirait ensuite pour prendre son sabre, et qu'il reviendrait trancher la tête à Aswad. Quand il fut entré, il demanda à la femme de quel côté se trouvait la tête d'Aswad ; elle le lui dit. Aswad, réveillé par leur conversation, se redressa sur son lit et vit Fîrouz. Celui-ci, craignant qu'il n'appelât les gardiens, pendant qu'il sortirait par l'ouverture du mur, qu'il ne le fit poursuivre et qu'il ne fit tuer sa femme, se jeta promptement sur Aswad, qui restait toujours sur son lit et qui n'était pas encore complètement réveillé de son ivresse, lui appliqua ses deux genoux contre les épaules, lui tira la tête en arrière et lui rompit le cou. Aswad expira. Fîrouz sortit ensuite et avertit ses compagnons qu'il l'avait tué. Ceux-ci lui dirent : Cela ne suffit pas ; rentre et rapporte sa tête. Fîrouz rentra dans l'appartement.

Au moment où il tranchait la tête d'Aswad, celui-ci rugit comme un bœuf à qui on coupe la gorge. Les gardiens, qui entendirent ce bruit, frappèrent à la porte et demandèrent : Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ? La femme d'Aswad leur dit : Le prophète de Dieu gémit sous l'impression d'une révélation qu'il reçoit du ciel. Les gardiens se tinrent tranquilles. Fîrouz et la femme sortirent par l'ouverture du mur, en emportant la tête d'Aswad. On se rendit auprès de Moâ‘ds, fils de Djabal, et des autres musulmans qui étaient cachés avec lui. Tous furent heureux de cet évènement, et Mo‘âds dit : Maintenant il ne faut plus rester caché.

Le lendemain matin, Mo‘âds sortit et se rendit à la mosquée. Qaïs, Fîrouz et Dâdouï se tinrent à la porte. Le peuple pensa qu'Aswad était couché, et qu'il n'était pas encore réveillé de son ivresse. Mo‘âds entra dans la mosquée et commença à haute voix la prière par les mots : *Dieu est grand ! Dieu est grand !* Les soldats d'Aswad se demandèrent entre eux ce que cela signifiait ; mais, voyant Qaïs à la porte, ils se turent. Cependant, lorsque Mo‘âds prononça les mots : *J'atteste que Mohammed est l'apôtre de Dieu*, les soldats se ruèrent sur lui et voulurent le saisir. En ce moment, Fîrouz jeta la tête d'Aswad sur le sol ; à cette vue, tous se dispersèrent. Mo‘âds accomplit, en ce jour, la prière du matin dans cette mosquée. Tous les agents et tous les musulmans, qui s'étaient tenus cachés jusqu'alors, sortirent de leurs retraites. L'armée d’‘Âmir, fils de Schehr ; arriva, et la religion musulmane fut proclamée dans le Yemen. On envoya par un messager cette heureuse nouvelle à Médine. Depuis la révolte d'Aswad jusqu'à sa mort, il s'était passé trois mois. Quelques-uns disent que, à l'arrivée de cette nouvelle à Médine, le Prophète vivait encore ; qu'il ne mourut que dix jours après ; qu'en communiquant la nouvelle de la mort d'Aswad aux musulmans, il dit : On tuera de même Mosaïlima et Tolaï‘ha. D'autres disent que le Prophète était déjà mort, qu'Abou-Bekr était déjà installé comme son successeur, qu'Osâma avait exécuté son expédition et qu'il en était revenu ; enfin que ce fut là la première victoire des musulmans après la mort du Prophète. Les gouverneurs dans le Yemen retournèrent tous à leurs postes, et reconnurent comme leur chef Mo‘âds, fils de Djabal.

Dans cette même année, au mois de ramadhân, mourut Fâtima, la fille du Prophète, six mois après la mort de son père ; elle était âgée

de vingt-neuf ans. Esmâ, fille d'Omaïs, procéda à la lotion funéraire ; ‘Abbâs, Fadhl et ‘Alî descendirent dans la fosse, où ils l'enterrèrent.

CHAPITRE III

Expédition contre les révoltés bédouins

En même temps que le Prophète avait reçu la nouvelle de la révolte d'Aswad dans le Yemen et de la défection d'un grand nombre d'habitants, il avait aussi appris que, parmi les Bédouins du désert, Tolaï‘ha, de la tribu des Benî-Asad, s'était révolté et avait entraîné beaucoup d'Arabes. Alors il avait envoyé des messagers dans toutes les tribus arabes, vers les musulmans qui étaient restés fidèles, pour leur porter l'ordre d'attaquer Tolaï‘ha et de le tuer. Après le départ des messagers, sa maladie dura encore quelque temps, mais il mourut avant leur retour.

Lorsque le bruit de la mort du Prophète se répandit parmi les Bédouins, ils persévérèrent dans leur défection. Tolaï‘ha leur dit de ne point accomplir la prière ni le jeûne, et de ne pas remettre les chameaux et les brebis de l'impôt et de l'aumône. Comme Tolaï‘ha ne leur demandait aucune part de leurs biens, sa religion leur était plus agréable, et ils dirent aux envoyés du Prophète : Mohammed est mort et son successeur est installé à Médine ; retournez auprès de lui, et dites-lui de nous dispenser de la dîme ; alors nous reviendrons à votre religion. Les messagers s'en retournèrent et rapportèrent ces paroles à Abou-Bekr, qui dit : Je ne changerai rien aux dispositions du Prophète. Comme Osâma avait emmené l'armée en Syrie et qu'Abou-Bekr n'avait point de troupes, il attendit le retour d'Osâma.

Cependant toutes les tribus arabes envoyèrent des députés vers Abou-Bekr, pour lui demander de les dispenser de la dîme. Abou-Bekr refusa et ne fit aucune attention aux envoyés. Ceux-ci vinrent trouver ‘Omar et lui dirent : Parle à Abou-Bekr, pour qu'il suspende pendant deux ans, ou un an, la perception de la dîme ; quand toutes ces tribus seront revenues à votre religion, et que les hommes qui se prétendent prophètes auront disparu, alors on pourra exiger la dîme.

‘Omar paria dans ce sens à Abou-Bekr, qui ne répondit pas. Alors ‘Omar dit : Fais-le, car le Prophète a dit : « On m'a ordonné de combattre les hommes, jusqu'à ce qu'ils prononcent les mots : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah ;* et quand ils les auront prononcés, leurs vies et leurs biens seront sacrés pour moi, et ils n'ont à compter qu'avec Dieu. » Abou-Bekr répliqua : Le Prophète a dit : « Leurs vies et leurs biens sont sacrés pour moi, sauf en ce qui concerne la loi ; » et la dîme fait partie de la loi ; s'ils ne l'acquittent pas, leurs vies et leurs biens ne sont plus sacrés. Puis Abou-Bekr ajouta : « Par Dieu, s'ils me retiennent seulement une genouillère de chameau de ce qu'ils ont donné au Prophète, je leur ferai la guerre ! » Les députés s'en retournèrent, après avoir séjourné à Médine plusieurs jours. Pendant ces dix jours, Abou-Bekr avait fait proclamer que personne ne s'abstint d'accomplir les cinq prières avec l'assemblée des fidèles, de peur que les députés ne pensassent qu'il n'y avait pas d'hommes à Médine, et que, de retour dans leurs tribus, ils n'excitassent les Bédouins à tenter une entreprise contre la ville. Cependant ce qu'il avait craint arriva. Les envoyés surent qu'il n'y avait qu'un petit nombre d'hommes à Médine, et, à leur retour, ils en informèrent les Arabes. Les Benî-Asad, les Tayy, les Ghatafân, les Fezâra, les Hawâzin et les Thaqîf se révoltèrent tous et se joignirent à Tolaï‘ha. Personne ne payait plus l'impôt ni l'aumône, et les receveurs rentrèrent tous à Médine. L'un de ces derniers, Naufal, fils de Mo‘âwiya, qui avait été envoyé par le Prophète pour percevoir l'impôt parmi les Benî-Fezâra et les Benî-Ghatafân, ramenait à Médine un grand nombre de chameaux et de brebis, produit de l'impôt. Il fut attaqué sur la route par Khâridja, frère d''Oyaïna, fils de ‘Hiçn, qui lui enleva le troupeau et le rendit aux Benî-Fezâra. Naufal rentra à Médine.

L'insurrection des Bédouins était générale ; l'islamisme n'existait plus qu'à Médine. Le Prophète avait dit : « L'islamisme se retirera à Médine, comme un serpent dans son trou ; » c'est-à-dire l'islamisme ne persistera qu'à Médine. Cela fut ainsi à cette époque. Les musulmans dirent : Abou-Bekr a eu tort de ne pas accorder de délai aux Bédouins pour le payement de l'impôt. Abou-Bekr répondit : Le Prophète a dit : Après moi, vous ferez la conquête de la Syrie et de la Perse ; l'islamisme se répandra jusqu'au territoire des Turcs, et, du

côté de l'occident, jusqu'à la Nubie. En attendant le retour d'Osâma, Abou-Bekr recommanda aux habitants de Médine de se tenir prêts et d'être toujours armés, parce que les Bédouins, qui s'étaient approchés, pourraient vouloir tenter un coup de main.

La ville de Médine avait trois issues, toutes trois du côté du désert. Abou-Bekr posta à l'une d'elles ‘Alî, à l'autre Zobaïr, fils d’‘Awwâm, et à la troisième Tolaï‘ha, fils d’‘Abdallah, chacun avec un détachement de troupes, en leur recommandant de ne point quitter ces positions, ni le jour, ni la nuit. C'est ainsi qu'il organisait la défense de Médine, Osâma n'étant pas encore de retour.

Deux tribus arabes, les Benî-‘Abs et les Benî-Dsobyân, vinrent en petit nombre tenter un coup sur Médine, pendant le jour. Ils furent arrêtés par ‘Alî. Abou-Bekr, averti, envoya un détachement pour les combattre. Les Bédouins, étant tous à pied, effrayèrent les chamelles des musulmans, lesquelles se mirent à fuir vers Médine et ne purent être retenues. Personne ne fut tué. Les Arabes campèrent à la porte de la ville, et envoyèrent chercher des renforts dans leurs tribus, qui se trouvaient à deux parasanges de la ville, à un endroit nommé Dsou’l-Qaççа. Il en vint un grand nombre d'hommes. Pendant toute la nuit, Abou-Bekr organisa son corps de troupes. Il donna le commandement de l'aile droite à No‘mân, fils d'Al-Moqarrin ; celui de l'aile gauche à son frère ‘Abdallah, fils de Moqarrin, et celui du centre à l'autre frère, Sowaïd, fils de Moqarrin. À la pointe du jour, il quitta la ville, tomba à l'improviste sur les Bédouins et les tailla en pièces. Quand le soleil se leva, un grand nombre étaient tués. Les Bédouins se mirent à fuir, poursuivis par les musulmans, jusqu'à Dsou’l-Qaççа, où beaucoup d'autres trouvèrent la mort. Abou-Bekr resta à cet endroit toute la journée, jusqu'à ce que tous les Bédouins se fussent dispersés dans le désert. À la tombée de la nuit, il rentra à Médine, après avoir laissé à Dsou’l-Qaççа un détachement sous les ordres de No‘mân, fils d'Al-Moqarrin.

Depuis ce jour, les Bédouins perdirent courage, et l'islamisme releva la tête. Trois jours après ce combat, trois tribus des Benî-Temîm envoyèrent l'impôt par les agents que le Prophète avait établis parmi elles. Chaque jour, Abou-Bekr apprenait qu'on apportait l'impôt de quelque tribu, et les habitants de Médine furent remplis de joie. Zibriqân, fils de Bedr, arriva le premier avec l'impôt des Benî-Temim.

Cette heureuse nouvelle fut apportée à Abou-Bekr par ‘Abder-Ra‘hmân, fils d'Auf. Le lendemain, arrivèrent ‘Adî, [fils de ‘Hâtim,] annoncé à Abou-Bekr par ‘Abdallah, fils de Mas‘oud ; puis Çafwân, fils de Cafwân, annoncé par Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. C'étaient des agents nommés par le Prophète, qui, lorsque les Bédouins s'étaient révoltés, étaient restés à leur poste, et qui, apprenant le fait d'armes d'Abou-Bekr, s'étaient mis en route pour amener à Médine ce qu'ils avaient recueilli d'impôt parmi les Benî-Temîm.

Enfin l'arrivée d'Osâma, fils de Zaïd, qui revint de la Syrie, triomphant et chargé de butin, releva le courage des musulmans. Abou-Bekr nomma Osâma son lieutenant à Médine, en lui disant : Garde ici les troupes qui ont été avec toi en Syrie, pour qu'elles se reposent. Quant à lui-même, il partit avec l'armée. Les compagnons du Prophète lui dirent unanimement : Reste toi-même, ne quitte pas Médine ; envoie avec l'armée celui d'entre nous que tu voudras. Abou-Bekr ne se rendit pas à leurs observations et partit en personne.

Le calife marcha d'abord vers Dsou’l-Qaççça, où était établi No‘mân, fils d'Al-Moqarrin ; il quitta ce lieu le lendemain avec les troupes. Les Bédouins qu'il avait mis en déroute étaient campés auprès d'un puits nommé Rabadsa. Abou-Bekr tomba sur eux et en tua un grand nombre ; les autres prirent la fuite. Dans leurs rangs se trouvait un poète, nommé Khatba, fils d'Aus, qui avait embrassé l'islamisme du temps du Prophète, avait apostasié, avait pris part aux hostilités des Bédouins contre les musulmans et composé des poésies contre ceux-ci. Abou-Bekr le fit prisonnier dans ce combat. Après avoir, dans l'espace d'une semaine, purgé les alentours de Médine, à la distance de deux journées de marche, de la présence des Bédouins, il rentra dans la ville avec un butin considérable.

Les Bédouins qui s'étaient enfuis allèrent rejoindre Tolaï‘ha, qui avait établi son camp sur le territoire des Benî-Asad, à un endroit nommé Soumaïrâ. Comme le nombre de ses partisans augmentait, Tolaï‘ha quitta ce lieu et marcha en avant ; mais il n'osa pas s'approcher de Médine.

Après son retour à Médine, Abou-Bekr forma plusieurs corps de troupes, leur distribua des provisions, et les fit partir sous onze chefs contre les différentes tribus arabes. Il leur ordonna d'attaquer les insurgés, de les ramener à l'islamisme, et, s'ils refusaient, de les

massacrer ou de les réduire en esclavage. Il remit d'abord l'étendard à Khâlid, fils de Walîd, qui fut chargé d'agir contre Tolaï‘ha, et, après qu'il l'aurait réduit, de marcher contre Mâlik, fils de Nowaïra, qui se trouvait sur le territoire de Bitâ‘h. Il remit un autre étendard à ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, qu'il envoya dans le Yemima, contre Mosaïlima ; un troisième à Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, auquel il donna pour instructions de conduire son corps de troupes dans le Yemen, de prêter aide et protection à Mo‘ads, fils de Djabal, et aux autres compagnons do Prophète qui s'y trouvaient avec lui, ainsi qu'à tous ceux qui avaient contribué à faire périr Aswad ; de ne faire grâce à aucun des partisans d'Aswad qu'il rencontrerait, de les tuer tous, afin que la terre en fût purgée, ou de les ramener à l'islamisme ; enfin de se rendre dans le ‘Hadramaut et aux confins du territoire du Yemen. Il donna un quatrième étendard à Khalîd, fils de Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, en l'envoyant en Syrie ; un cinquième à ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, chargé de marcher contre les Benî-Qodhâ‘a et les Benî-‘Hârith ; un sixième à ‘Hodsaïfa, fils de Mi‘hçan, chargé de marcher contre les habitants de Dabâ, du côté du Yemen ; un septième à ‘Arfadja, fils de Harthama, qui devait se rendre dans le pays de Mahra et agir en même temps dans le Yemen ; un huitième à Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, chargé de soutenir ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, contre l'imposteur Mosaïlima, dans le Yemâma ; un neuvième à Ma‘n, fils de ‘Hadjiz, qui devait marcher contre les Bédouins des Benî-Solaïm, agir sur le territoire du Yemen et aussi contre les rebelles du Taïf ; un dixième à Sowaïd, fils de Moqarrin, chargé de se rendre dans le Tihâma du Yernen, pour combattre les Bédouins. Enfin il remit un onzième étendard à Al-‘Alâ-ben-Al-‘Hadramî, qu'il envoya dans le Ba‘hraïn. En remettant à tous ces chefs le commandement de leur corps d'armée et les étendards, Abou-Bekr donna à chacun un écrit contenant ses instructions. Mais, avant le départ de ces troupes, il envoya dans les différentes contrées des messagers, au nombre de onze ; chacun portait une lettre adressée par le calife aux habitants. Il leur y donnait des avertissements, les exhortait à craindre Dieu et leur annonçait qu'il allait envoyer contre eux tel général avec un corps de troupes, avec l'ordre de les massacrer et de leur enlever leurs biens. Ensuite il recommanda aux soldats de faire immédiatement leurs préparatifs de campagne. Le cinquième jour après le départ des messagers, Abou-

Bekr donna l'ordre aux généraux de conduire leurs détachements en dehors de Médine ; chacun devait établir son camp dans la direction de la route qu'il avait à prendre. En conséquence, les onze chefs quittèrent la ville à la tête de leurs corps d'armée, composés de Mohâdjir et d'Ançâr, formant eu tout huit mille hommes complètement armés et équipés, et constituant une force imposante, telle qu'on n'en avait pas encore vu depuis l'établissement de l'islamisme. Ensuite les troupes musulmanes se répandirent dans le désert, vers l'orient et l'occident, et chaque corps prit la direction qui lui avait été assignée.

Tous les Arabes étaient en révolte, sauf les Qoraïschites de la Mecque, qui gardèrent leur gouverneur, ‘Attâb, fils d'Asîd, et acquittèrent l'impôt. ‘Attâb, soutenu par Sohaïl, fils d’‘Amrou, reçut l'impôt et le fit parvenir à Médine.

Khâlid, fils de Walîd, marcha contre Tolaï‘ha, et chacun des autres généraux, contre l'ennemi qui lui était assigné. Cependant les Bédouins ne leur opposèrent aucune résistance, et tous les révoltés, sans exception, prirent la fuite devant les musulmans, et allèrent rejoindre Tolaï‘ha, qui seul résista. Les généraux musulmans s'établirent sur les territoires des différentes tribus qui s'étaient enfuies. Chacun d'eux avertit Abou-Bekr, par lettre, qu'il campait sur le territoire de telle tribu, dont les guerriers avaient pris la fuite sans avoir combattu, et que tous les Bédouins étaient allés rejoindre Tolaï‘ha, autour duquel se trouvait réuni un nombre immense d'hommes, qui attendaient pour voir comment tourneraient les affaires. À cette nouvelle, Abou-Bekr écrivit à chacun de ses généraux qu'il devait demeurer à l'endroit où il se trouvait, se tenir à la disposition de Khâlid, fils de Walid, et, si celui-ci avait besoin de lui et qu'il l'appelât, lui prêter aide. Il écrivit aussi à Khâlid, et lui ordonna d'attaquer Tolaï‘ha. Il lui disait que toutes les troupes qui se trouvaient dans le désert le soutiendraient, et qu'il pourrait appeler celles dont il aurait besoin. Khâlid, s'étant renforcé d'un grand nombre d'Arabes, s'avança contre Tolaï‘ha, qui se mit également eu mouvement.

CHAPITRE IV

Campagne de Khâlid, fils de Walîd, contre Tolaï‘ha l'imposteur

La première et la principale tribu qui se fût jetée dans le parti de Tolaï‘ha était celle des Benî-Tayy. Deux tribus, l'une nommée Djadîla, l'autre Ghauth, avaient été, avant comme depuis l'établissement de l'islamisme, les alliées et les protégées des Benî-Tayy. Ceux-ci, ainsi que leurs alliés, qui formaient un nombre d'hommes considérable, avaient pris le parti de Tolaï‘ha. ‘Adî, fils de ‘Hâtim, le chef des Benî-Tayy, se trouvait auprès d'Abou-Bekr, à Médine, où il était venu après la mort du Prophète. Lorsque Abou-Bekr chargea Khâlid de marcher contre Tolaï‘ha, ce fut ‘Adî, fils de ‘Hâtim, qu'il envoya à l'avance comme député, afin qu'il cherchât à détacher du parti de Tolaï‘ha les Benî-Tayy et leurs alliés, les Djadîla et les Ghauth. ‘Adî partit, précédant Khâlid, et ses propositions furent favorablement accueillies par les hommes de sa tribu. Quand Khâlid se fut rapproché de Tolaï‘ha, ‘Adî alla à sa rencontre et lui dit : Ne te hâte pas de commencer la lutte ; les Tayyites m'ont écouté ; j'espère les ramener. Khâlid suspendit ses opérations, en restant pendant trois jours dans son campement. Le premier jour, cinq cents hommes de ceux qui avaient été gagnés par ‘Adî passèrent dans le camp de Khâlid, et le lendemain arrivèrent mille hommes des Djadîla ; enfin toute la tribu de Tayy rentra dans l'islamisme et vint se joindre à Khâlid, qui, avec des forces ainsi augmentées, se disposa à attaquer Tolaï‘ha.

Deux chefs des Benî-Fezâra, l'un nommé ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn l'autre, Qorra, fils de Hobaïra, tous deux principaux chefs arabes, qui avaient embrassé l'islamisme du vivant du Prophète, et qui plus tard avaient apostasié, s'étaient rendus auprès de Tolaï‘ha et y appelaient les Bédouins. Tolaï‘ha, de son côté, leva son camp et se mit en mouvement contre Khâlid. Les deux armées n'étaient plus séparées

que par la distance d'une étape. Tolaï‘ha avait donné le commandement de son armée à son frère, nommé Salama, homme distingué et brave.

Quand les deux années furent près l'une de l'autre, Khâlid envoya pendant la nuit deux hommes en avant comme éclaireurs : ‘Okkâscha et Thâbit, fils d'Aqram. Salama, pour faire une reconnaissance, était également sorti cette nuit, accompagné de Tolaï‘ha. Ces quatre personnes se rencontrèrent face à face. Thâbit se jeta sur Salama et ’Okkâscha sur Tolaï‘ha. Salama tua son adversaire ; mais Tolaï‘ha allait succomber sous les coups d’‘Okkâscha, lorsque Salama, ayant achevé Thâbit, vint à son secours. Unissant leurs efforts, ils tuèrent aussi ‘Okkâscha. Khâlid, qui ignorait la mort de ses deux hommes, s'étant mis en marche à la pointe du jour pour se rapprocher de Tolaï‘ha, trouva leurs deux cadavres gisant sur le chemin. Comme le jour s'était levé, les musulmans à cette vue furent fort affligés.

Khâlid fit prendre pied à son armée en face de Tolaï‘ha, en s'appuyant sur la montagne de Tayy. Tolaï‘ha se tenait auprès de l'un des puits de Tayy, nommé Bozâkha. Le surnom de Khâlid était Abou’l-Fadhl. Tolaï‘ha, en voyant apparaitre son armée, s'écria ironiquement : Voilà la troupe du *père de la supériorité* (Abou’l-Fadhl) ! Un homme de Tayy, qui était avec lui, lui dit : Par Dieu, il le combattra si bien que tu l'appelleras le *père de la perfection !*

Le lendemain eut lieu la bataille, qui ne fut soutenue ce jour-là que par ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, et par les Benî-Fezâra. Tolaï‘ha l'avait placé en avant, tandis que lui-même, la tête cachée dans son manteau, se tenait assis à l'entrée de sa tente. Il avait dit à ‘Oyaïna : Va combattre, pendant que moi j'attendrai Gabriel, qui viendra du ciel avec les anges pour vous soutenir, comme il est venu pour Mohammed. ‘Oyaïna, avec sept cents hommes des Benî-Fezâra et des Ghatafân, se jeta au-devant de Khâlid. Qorra, fils de Hobaïra, était auprès de lui. En dehors de ceux-là, aucune autre des tribus arabes ne prit part à la bataille. Khâlid et les musulmans combattirent avec la plus grande vigueur.

Tolaï‘ha avait avec lui une de ses femmes, nommée Nawâr. Il avait fait préparer, à l'entrée de la tente, son cheval sellé et bridé, ainsi qu'un chameau de course pour sa femme ; et, la tête cachée dans son manteau, il demeurait assis, disant qu'il attendait Gabriel. Il avait

l'intention, si la victoire tournait en sa faveur, de déclarer que Gabriel était venu avec les anges pour soutenir ses soldats, et, dans le cas où ceux-ci seraient mis en déroute, de se jeter sur son cheval, de faire monter sa femme sur le chameau et de prendre la fuite.

‘Oyaïna, après avoir combattu jusqu'à l'heure du dîner, ayant perdu un grand nombre de soldats de sa troupe et des autres Bédouins, vint trouver Tolaï‘ha et lui dit : Gabriel n'est pas encore venu ? — Non, répondit Tolaï‘ha. ‘Oyaïna dit : Appelle-le vite, car si nous ne devions vaincre qu'avec ton armée cette armée de Khâlid, nous ne le pourrions pas. Ensuite il se jeta de nouveau dans le combat et le continua jusqu'à midi. Les Bédouins espéraient toujours que Gabriel viendrait, et ‘Oyaïna les exhortait à ne pas perdre patience. Puis il se rendit de nouveau auprès de Tolaï‘ha, et lui demanda si Gabriel n'était pas encore venu. Sur la réponse négative de Tolaï‘ha, il retourna sur le champ de bataille. Le nombre des tués et des blessés dans son armée s'accroissait de plus en plus ; personne ne venait à son secours, et l'armée de Khâlid faisait continuellement des progrès. Alors ‘Oyaïna dit à ses soldats : Jusques à quand nous ferons-nous tuer dans l'espoir de voir Gabriel et dans la confiance aux mensonges de cet homme ? Allons-nous-en ; car nous ne verrons venir ni Gabriel ni Michel, et cet homme n'est même pas prophète. ‘Oyaïna tourna bride et s'enfuit, suivi de tous les Bédouins. En passant près de Tolaï‘ha, ils lui dirent : Nous nous en allons ; as-tu quelque chose à dire ? Tolaï‘ha leur demanda : Où allez-vous ? ‘Oyaïna répliqua : Ce que nous avons pu faire, nous l'avons fait. À présent dis à Gabriel de venir, c'est maintenant son tour. Tolaï‘ha, voyant qu'ils l'abandonnaient et que son armée était mise en déroute, monta sur son cheval, fit asseoir sa femme sur le chameau, et se sauva dans la direction de la Syrie. Il se rendit dans une ville où il n'était connu de personne, et y demeura.

Khâlid poursuivit ‘Oyaïna et ses troupes, et continua le massacre des Bédouins jusqu'au moment de la prière de l'après-midi. Lorsque le soleil devint jaune, il rentra dans son camp et pilla le camp de Tolaï‘ha, enlevant tout ce qu'il y trouva. ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, et Qorra, fils de Hobaïra, furent faits prisonniers et amenés au camp. Le lendemain, Khâlid distribua le butin entre ses troupes, suivant les règles qu'il avait vu établir par le Prophète. ‘Oyaïna et Qorra furent envoyés à Médine.

On dit à ‘Oyaïna : Ennemi de Dieu, tu avais embrassé l'islamisme et tu as apostasié ! ‘Oyaïna répliqua : Je n'ai jamais été croyant. Lorsque les deux prisonniers furent amenés en présence d'Abou-Bekr, celui-ci leur présenta la formule de l'islamisme. ‘Oyaïna fit la profession de foi ; mais Qorra dit : Je suis déjà musulman ; lorsque ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, chargé par le Prophète d'une mission dans l’‘Omân, passa par mon territoire, je le fis descendre chez moi et je fis profession de foi entre ses mains ; il sait que je suis musulman depuis cette époque. Abou-Bekr leur accorda leur pardon, et tous deux rentrèrent dans leurs tribus comme musulmans.

Khâlid resta encore sur le territoire de la tribu de Tayy, dans les montagnes. De tous côtés, les Bédouins se rendirent auprès de lui et firent profession de foi musulmane ; la plupart de ceux qui s'étaient révoltés parmi les Arabes vinrent ainsi prêter serment de fidélité à Khâlid. Tolaï‘ha, apprenant que tous les Arabes étaient devenus musulmans, revint, un an après, de Syrie, embrassa l'islamisme et se fixa parmi les Benî-Kilâb, dans le désert. Abou-Bekr le fit inviter à se rendre auprès de lui ; mais il ne vint pas. Cependant Abou-Bekr apprit comment il pratiquait l'islamisme : il était venu trouver le Prophète, avait fait profession de foi et avait acquis quelques notions de la religion. Tolaï‘ha continua donc à demeurer parmi les Benî-Kilâb. À l'époque du pèlerinage, se rendant à la Mecque, il passa près de Médine. On en informa Abou-Bekr, qui s'écria : Loué soit Dieu, qui l'a favorisé de l'islamisme ! Tolaï‘ha, qui, du temps du paganisme, avait été devin, se rendit donc à la Mecque, accomplit le pèlerinage et fit pénitence de tout [son passé] ; puis il demeura à la Mecque jusqu'à la mort d'Abou-Bekr. Lorsque ‘Omar fut proclamé calife, Tolaï‘ha vint lui rendre hommage. ‘Omar lui dit : C'est toi qui as tué Thâbit et ‘Okkâscha, qui étaient les meilleurs d'entre les Ançâr. Tolaï‘ha répliqua : Prince des croyants, est-ce ma faute si Dieu a voulu qu'ils trouvassent le martyre par ma main ? je regrette ce que j'ai fait. ‘Omar ne lui dit plus rien, et Tolaï‘ha partit. Il retourna dans sa propre tribu, celle des Benî-Asad ; il y demeura, et resta toujours fidèle à l'islamisme jusqu'à sa mort.

CHAPITRE V

Khâlid réduit les autres rebelles

Lorsque Khâlid eut réduit Tolaï‘ha, et que les Bédouins insurgés furent rentrés dans le sein de l'islamisme, une partie des Hawâzin, des Benî-Solaïm et des Benî-‘Âmir demeurèrent en état de révolte.

C'étaient des gens isolés, qui ne formaient ni un rassemblement, ni une armée que Khâlid eût pu attaquer. En restant campé avec son armée à l'endroit où il se trouvait, il envoyait chercher tous ceux dont il apprenait la défection, et menaçait de la peine de mort quiconque n'accepterait pas l'islamisme. Aucun d'eux ne s'exposait à être mis à mort. Tous ceux qu'il faisait amener embrassaient la religion musulmane ou déclaraient qu'ils n'avaient pas apostasié et qu'ils suivaient toujours la religion de Mohammed.

Un homme des Benî-Kilâb, nommé ‘Alqama, fils d’‘Olâtha, qui, du vivant du Prophète, était venu à Médine et avait embrassé l'islamisme, et qui ensuite était retourné dans sa tribu, avait apostasié à la mort du Prophète. Étant du parti de Tolaï‘ha, il s'était retiré en Syrie pour attendre l'issue de la lutte engagée par celui-ci. Après la défaite de Tolaï‘ha, il revint dans sa tribu des Benî-Kilâb, où il cachait son apostasie. Les demeures de cette tribu étaient éloignées du camp de Khâlid, et plus rapprochées de Médine. Abou-Bekr envoya contre lui un homme nommé Qa‘qâ‘, fils d‘Amrou, pour le saisir et le lui amener. Qa‘qâ‘, n'ayant pu s'en emparer, enleva et amena auprès d'Abou-Bekr sa femme et ses enfants, qui dirent au calife : Est-ce notre faute si ‘Alqama a apostasié ? Quant à nous, nous sommes musulmans, et nous ne savons pas où il se trouve. Abou-Bekr leur rendit la liberté. Lorsqu'ils furent rentrés dans leur tribu, ‘Alqama vint se présenter à Abou-Bekr et fit profession de foi. Abou-Bekr le renvoya auprès de sa famille.

Les Benî-‘Âmir ne s'étaient pas encore rendus auprès de Khâlid ; ils attendaient toujours, pour voir la tournure que prendraient les affaires. Leur chef était Qorra, fils de Hobaïra. D'après une tradition [différente de celle que nous avons rapportée plus haut], Qorra n'était pas encore tombé entre les mains de Khâlid. Celui-ci, apprenant que les Benî-‘Âmir hésitaient à rentrer dans le sein de l'islamisme, envoya contre eux un corps de troupes et se fit amener un certain nombre d'entre eux. Qorra fut pris, et Khâlid le retint prisonnier ; quant aux autres, il se disposa à les faire mettre à mort. Ils dirent : Nous sommes musulmans ou nous sommes rentrés dans l'islamisme. Khâlid répliqua : Pourquoi ne vous êtes-vous pas présentés plus tôt ? Ensuite il les fit saisir, et fit mettre à mort quiconque, pendant la révolte, avait commis un meurtre. Les uns, qui, lors de la guerre de Tolaï‘ha, avaient brûlé des hommes, furent livrés aux flammes ; ceux qui avaient pillé furent forcés de restituer ; d'autres furent lapidés, ou noyés dans des puits, ou précipités des sommets des montagnes. Qorra, chargé de chaines, fut envoyé auprès d'Abou-Bekr, auquel Khâlid écrivit : J'ai agi ainsi, dans ce cas, envers les Benî-‘Âmir, parce que leur foi n'était pas sincère. Abou-Bekr lui répondit qu'il l'approuvait, et il fit mettre à mort Qorra.

Khâlid continuait de camper au même endroit, et faisait rechercher de tous côtés les Bédouins révoltés qui ne venaient pas volontairement. Il se les faisait amener, et les faisait mettre à mort, soit par le glaive, soit à coups de flèches, soit par la lapidation ou de toute autre manière.

CHAPITRE VI

Campagne de Khâlid contre Selma, fille de Mâlik

Il y avait, parmi les Bédouins des Benî-Ghatafân, une femme nommée Selma et surnommée Oumm-Ziml. Elle était fille de Mâlik, fils de ‘Hodsaïfa, dont l'autorité parmi les Ghatafân était encore plus grande que celle d’‘Oyaïna, car il possédait une fortune considérable. Il avait pour femme Oumm-Qirfa, fille de Hilâl, fils de Rabî‘a, fils de Bedr. Oumm-Qirfa jouissait également d'une grande considération parmi les Arabes ; elle avait aussi des biens considérables, comme son mari. Or, lors d'une expédition envoyée par le Prophète contre les Benî-Ghatafân, ceux-ci ayant été défaits, on avait amené à Médine parmi les prisonniers la fille de Mâlik. Le Prophète l'avait donnée à ‘Âïscha, qui, l'ayant affranchie et convertie à l’islamisme, l'avait gardée auprès d'elle. Un jour, le Prophète, entrant dans la maison d’‘Âïscha et la trouvant entourée de plusieurs femmes, lui avait dit : Ô ‘Âïscha, parmi ces femmes il y en a une contre laquelle aboient les chiens de ‘Hauab et qui se révoltera contre Dieu et son prophète. Mais il ne la désigna pas particulièrement. Ensuite, Selma, ayant obtenu d’‘Âïscha l'autorisation de retourner dans sa tribu, où elle voulait convertir à l'islamisme son père et sa mère, était rentrée dans son pays. Puis son père mourut. Elle avait eu un frère nommé ‘Hakama, qui avait pris part à l'incursion d’‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, sur le territoire de Médine, le jour où celui-ci avait enlevé les chameaux du Prophète. Salama, fils d'Al-Akwa‘, avait poursuivi ‘Oyaïna et lui avait repris les chameaux. Le Prophète et ses compagnons, s'étant mis à sa poursuite, l'avaient atteint ; un combat avait eu lieu, dans lequel ‘Abdallah, fils d’‘Oyaïna, ainsi que ‘Hakama, avaient trouvé la mort. ‘Hakama avait été tué par un cavalier d'entre les compagnons du Prophète, nommé Abou-Katâda. Selma, continuant de résider parmi les Ghatafân, y était entourée d'un grand respect, à cause de la

considération dont avaient joui son père et sa mère, et à cause de sa grande fortune.

Or, lorsque les Bédouins s'insurgèrent, après la mort du Prophète, Selma se révolta également. Après que Tolaï‘ha eut pris la fuite et que ‘Oyaïna eut été conduit prisonnier à Médine, Selma s'établit, avec une foule de rebelles dans un bourg, près de certains puits, nommés Hauab. Elle donnait une solde à tous ceux des Bédouins révoltés qui venaient se joindre à elle, et c'est ainsi qu'elle réunissait des guerriers, déclarant qu'elle voulait attaquer Khâlid pour venger la mort de son frère ‘Hakama.

Quand Khâlid fut averti de ces faits, il était occupé à massacrer les autres rebelles, et n'y attacha pas d'importance. Que peut faire une femme disait-il. Cependant les forces de Selma devinrent si considérables, que Khâlid fut obligé de marcher contre elle en personne. Elle vint à sa rencontre et elle lui livra un combat plus acharné que n'avait été celui de Tolaï‘ha. Selma se tenait sur un chameau, dans sa litière, au milieu d'un grand nombre de soldats. La lutte devint telle, que Khâlid s'écria : À moins de faire tomber ce chameau et de tuer cette femme, nous ne pourrons pas rompre l'armée ennemie ! Il fit donc proclamer qu'il donnerait cent chameaux à celui qui frapperait de son sabre le chameau de Selma. Mais personne ne réussit à l'approcher. Enfin, Khâlid lui-même, avec quelques hommes, se dirigea vers elle, et, après avoir tué cent soldats de ceux qui défendaient Selma, il arriva jusqu'à son chameau, auquel il coupa les jarrets. Le chameau tomba, et Selma fut précipitée de la litière. Khâlid la tua de sa main.

Khâlid annonça cette victoire à Abou-Bekr, vingt jours après avoir envoyé Qorra à Médine.

CHAPITRE VII

Campagne contre Foudjaâ

Il y avait un Bédouin des Benî-Solaïm, nommé Iyâs, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abd-Yalîl. C'était un brigand, qui volait partout, parmi les Arabes et sur les routes. On l'appelait par un sobriquet *Foudjaâ*, car il se jetait sur le passage des caravanes et pillait et tuait les hommes. Il avait embrassé l'islamisme en même temps que les Benî-Solaïm, du vivant du Prophète.

Abou-Bekr, en expédiant différents corps de troupes contre les Bédouins rebelles, avait chargé Ma‘n, fils de ‘Hâdjiz de marcher contre certaines tribus des Solaïm. Lorsque Ma‘n y parut, une partie des Solaïm vinrent se présenter devant lui et acceptèrent l'islamisme ; d'autres persistèrent dans la révolte et s'enfuirent. Ma‘n établit son camp sur leur territoire. Foudjaâ était parmi les rebelles qui s'étaient enfuis, et il errait partout parmi les Bédouins ; un jour il était ici, un jour là.

Khâlid, en allant attaquer Tolaï‘ha, avait écrit à Ma‘n pour l'appeler auprès de lui. Ma‘n, laissant comme son lieutenant, parmi les Benî-Solaïm, son frère Toraïfa, se rendit auprès de Khâlid, avec lequel il resta, même après la défaite de Tolaï‘ha. Lorsque Khâlid eut terminé l'expédition contre Selma, et que tous les Bédouins rebelles eurent pris la fuite et se furent cachés, Foudjaâ persévéra également dans son apostasie et ne voulut pas rentrer dans le sein de l'islamisme. Mais il craignait d'être pris quelque part et d'être mis à mort. Il avait un ami, nommé Nodjba, fils d'Abou’l-Maïthaâ, des Benî-Scharîd, de la tribu de Solaïm, qui était apostat et voleur comme lui. Foudjaâ lui dit : Je ne veux pas devenir musulman, car je sais que, quand même je le deviendrais, on me tuerait. Or, comme je serai certainement tué d'une manière ou d'une autre, je veux au moins montrer à Khâlid et à Abou-Bekr ce que je peux, pour leur donner des regrets.

Foudjaâ, accompagné de Nodjba, se rendit à Médine, vint trouver Abou-Bekr, se déclara musulman, et lui dit : J'ai fait profession de foi musulmane entre les mains du Prophète. J'étais un homme qui volait parmi les Bédouins, qui détroussait les caravanes et qui pillait les tribus. Mais en devenant musulman, j'ai fait pénitence. Il n'y a aucun endroit dans toute l'Arabie, ni aucun homme d'une tribu quelconque, que je ne connaisse. J'ai pris part à l'expédition de Khâlid contre Tolaï‘ha et contre Selma. Je sais des tribus arabes dans le désert qui sont insurgées et qui se tiennent cachées. Je pourrais m'en rendre maître, mais les moyens d'agir me manquent. Fournis-nous, à moi et à mes compagnons, des armes et des chanteaux, afin que je puisse, avec mes compagnons, battre le désert, en allant de tribu en tribu. Partout où je connaitrai un rebelle que Khâlid ne pourra pas atteindre, je le saisirai et le forcerai à embrasser l'islamisme, ou je lui trancherai la tête, que je t'enverrai. Ce sera l'expiation de mes péchés du passé. Abou-Bekr, très-heureux de cette proposition, le remercia et leur donna, à lui et à ses compagnons, des armes, des chameaux et des provisions autant qu'ils voulurent.

Foudjaâ et Nodjba quittèrent Médine, et, à la porte même de la ville, ils se mirent à piller, à détrousser les caravanes et à manifester leur apostasie. Ensuite ils se rendirent dans le désert et envoyèrent des messagers partout où ils savaient qu'il y avait des insurgés, pour les appeler auprès d'eux. Ils en réunirent ainsi un grand nombre. Ils faisaient des courses contre les musulmans, de tribu en tribu, et massacraient et pillaient. Cela dura ainsi trois mois. Foudjaâ fit des progrès, et un grand nombre de rebelles se réunirent autour de lui.

Khâlid croyait qu'il n'existait plus d'insurgés parmi les Bédouins. Cependant, la foule rassemblée autour de Foudjaâ devint si considérable, que Khâlid en eut des inquiétudes. Abou-Bekr lui adressa une lettre dans laquelle il lui racontait comment cet homme était venu le trouver et avait tenu tel langage, et il ajoutait : Il faut que tu ailles à sa recherche, et que tu le fasses périr, ou, si tu peux, envoie-le-moi vivant. Khâlid écrivit à Toraïfa, fils de ‘Hâdjiz, le frère de Ma‘n, qui campait parmi les Benî-Solaïm, et lui ordonna de courir après Foudjaâ. Abou-Bekr aussi avait déjà écrit à Toraïfa. Celui-ci quitta le territoire des Solaïm avec un corps de troupes, et chercha Foudjaâ dans le désert. Il le rencontra enfin à la tête d'une forte troupe

de rebelles. Il les attaqua à un endroit nommé Djiwâ, et les tailla en pièces. Nodjba fut pris et tué. On s'empara aussi de Foudjaâ qui fut chargé de chaînes, et envoyé Médine. Abou-Bekr fit dresser un grand bûcher sur le cimetière de Baqî'l-Gharqad, sur la place où l'on priait, et Foudjaâ, les mains et les pieds liés, fut jeté dans les flammes.

CHAPITRE VIII

Sadjâ‘h, fille de ‘Hârith

Après en avoir fini avec les insurgés, sachant qu'il n'y avait plus personne parmi les Bédouins qui ne professât l'islamisme, Khâlid écrivit à Abou-Bekr pour lui demander l'autorisation de revenir à Médine. Abou-Bekr lui répondit : Reste où tu résides actuellement, jusqu'à ce que je te fasse savoir où tu dois te rendre. Khâlid resta donc à l'endroit où il se trouvait. Abou-Bekr fit partir pour recevoir l'impôt les mêmes agents que le Prophète avait envoyés, et en maintenant Khâlid dans ses campements, il voulait pouvoir le charger de faire la guerre à ceux qui refuseraient de payer l'impôt. Tous les Arabes le payèrent.

Parmi les receveurs de l'impôt, il y avait un homme de la tribu de Temîm, de la branche de Mâlik, nommé Mâlik, fils de Nowaïra, qui avait un frère, nommé Moutammim ; l'un et l'autre étaient chefs dans leur tribu et liés d'amitié avec ‘Omar, fils de Khattâb. Mâlik avait été nommé par le Prophète receveur de l'impôt parmi les Benî-‘Hanzhala ; son fils Wakî‘, parmi les Benî-Yarbou‘, et Çafwân, fils de Çafwân, parmi différentes tribus des Benî-Temîm, qui étaient fort nombreux. Ce dernier avait perçu l'impôt des Benî-Temîm et l'avait fait parvenir à Abou-Bekr. Alors, à l'époque où Khâlid n'avait pas encore marché contre Tolaï‘ha, la guerre avait éclaté entre les différentes tribus des Temîm, parce que les unes, les Benî-Dhabba, n'ayant pas payé l'impôt, avaient reproché aux autres de l'avoir envoyé à Médine avant tous les autres Arabes. Dans cette guerre des Benî-Dhabba contre les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou‘, parmi lesquels se trouvaient Mâlik, fils de Nowaïra, et son fils Wakî‘, les Benî-Dhabba avaient tué un grand nombre de Benî-Mâlik. Ensuite, lorsque Khâlid eut terminé la guerre de Tolaï‘ha et de Selma, que les Bédouins furent rentrés dans le devoir, qu'Abou-Bekr eut livré aux flammes Foudjaâ,

que l'islamisme fut professé partout et qu'il n'y eut plus de rebelles ; après qu'Abou-Bekr eut renvoyé à leurs postes les receveurs de l'impôt, pour rétablir l'ordre ; que Mâlik, fils de Nowaïra, fut retourné parmi les Benî-Temîm, et son fils Wakî‘ parmi les Benî-Yarbou‘ ; pendant que Khâlid, sur l'ordre d'Abou-Bekr, occupait toujours les mêmes campements, et lorsque l'impôt eut été payé par tous les Arabes, ces tribus, tout en restant en état d'hostilité, se tinrent tranquilles et n'osèrent pas se faire la guerre, par crainte de Khâlid, qui se trouvait dans les montagnes de Tayy, au milieu des Bédouins, et qui les observait.

Ce fut alors que parut une femme, venant de Mossoul, des Benî-Thaghlib, qui étaient chrétiens, comme en général les habitants de Mossoul, de la Mésopotamie, de l’‘Irâq et de la Syrie. Le nom de cette femme était Sadjâ‘h, fille de ‘Hârith, fils de Sowaïd. Elle professait le christianisme, elle maniait bien la parole et s'exprimait en beau langage arabe, en prose rimée. Elle disait qu'elle était prophétesse et qu'elle recevait de Dieu des révélations. Les hommes furent séduits par son beau langage, et un grand nombre de Benî-Thaghlib crurent en elle. Puis elle continua de rester dans son pays. Elle avait entendu parler de Mohammed. Lorsqu'elle apprit qu'il était mort, que les Arabes avaient abandonné sa religion et que la guerre avait éclaté parmi eux ; qu'elle sut aussi que Mosaïlima s'était érigé en prophète dans le Yemâma, et qu'il avait des partisans, elle quitta la Mésopotamie, et vint en Arabie, accompagnée de quatre cents cavaliers, guerriers de Mossoul, de la Mésopotamie, et Arabes, d'entre ceux qui avaient cru à sa mission prophétique.

Arrivée dans le ‘Hedjâz, Sadjâ‘h demanda quelle était la tribu arabe la plus forte. On lui dit que c'étaient les Benî-Dhabba. Alors elle adressa à ceux-ci une lettre, les engageant à adopter sa religion. Cette religion était formée en partie de l'islamisme, en partie du christianisme. Sadjâ‘h prétendait que Jésus était l'esprit de Dieu et son serviteur ; elle ne disait pas qu'il fût fils de Dieu ; elle recommanda les cinq prières ; elle établit l'impureté légale des femmes, interdit la fornication, et permit le vin et la viande de porc, comme dans la religion chrétienne. C'est cette religion qu'elle exposa aux Benî-Dhabba, les invitant à croire en elle et à faire la guerre à Abou-Bekr. Les Benî-Dhabba refusèrent, parce qu'ils avaient peur de Khâlid et

qu'ils étaient en hostilité avec les Benî-Hodsaïl, qui, avec les Benî-Thaghlib, composaient la troupe de Sadjâ‘h.

Voyant son insuccès auprès des Benî-Dhabba, Sadjâ‘h se tourna vers les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou‘, leur adressa une lettre, les appela à sa religion et leur dit : J'appartiens par mon origine aux Benî-Yarbou‘ ; la puissance que j'obtiendrais vous appartiendrait, et si j'ai des richesses, elles seront à vous. Mâlik, fils de Nowaïra, avec les Benî-Mâlik, et son fils Wakî‘, avec les Benî-Yarbou‘, accueillirent favorablement ses propositions, par rivalité contre les Benî-Dhabba, auxquels, en saisissant ce prétexte, ils voulaient faire la guerre. Sadjâ‘h, ayant accepté leur soumission, eut une entrevue avec eux : elle les invita à croire en elle et à sa religion et à pratiquer le culte établi par elle. Mâlik, fils de Nowaïra, lui dit : Accorde-nous un délai ; fais avec nous une convention et un traité de paix ; nous ferons la guerre à tes adversaires, et quand tes adhérents seront plus nombreux, nous serons tes partisans [ouvertement]. Mohammed, qui a été notre prophète, a souvent agi ainsi. Il a conclu des traités avec les juifs, les chrétiens et d'autres qui n'étaient pas de sa religion, en leur accordant des délais, après lesquels ils devaient embrasser sa croyance. Sadjâ‘h consentit, et conclut avec eux un traité de paix. Mâlik et Waki‘ avec les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou‘ se mirent donc à sa disposition ; et comme les Benî-Temîm étaient divisés et en hostilité entre eux, tous ceux qui penchaient vers les Benî-Mâlik et les Benî-Yarbou‘ vinrent [ensuite] de leur côté. Mâlik et Waki‘ dirent encore à Sadjâ‘h : Nous avons beaucoup d'ennemis ; lequel devons-nous attaquer d'abord ? Sadjâ‘h répliqua : Dites-moi combien il y a de tribus, de combien d'hommes elles se composent, laquelle est la moins nombreuse, laquelle la plus forte et laquelle la plus faible. Ils lui énumérèrent toutes les tribus des Benî-Temîm, les Benî-Dhabba, les Benî-Abd-Manaf, et enfin les Benî-Rebâb, et lui indiquèrent le nombre d'hommes de chacune. Les Benî-Rebâb étaient la tribu la plus faible en nombre. Sadjâ‘h, qui voulait attaquer d'abord la plus faible, dit : Je verrai ce que Dieu ordonnera, pour savoir laquelle nous devons attaquer. Le lendemain, elle leur dit : Dieu nous ordonne de faire la guerre d'abord aux Benî-Rebâb ; j'ai reçu hier soir cette révélation : « Comptez les chameaux et soyez prêts pour le départ ;

ensuite sévissez contre les Rebâb, il n'y a point d'obstacle devant eux. »

Alors Mâlik, fils de Nowaïra, forma une armée et marcha contre les Benî-Rebâb. Ceux-ci, étant trop peu nombreux pour pouvoir opposer de la résistance à Mâlik, demandèrent aide aux Benî-Dhabba et aux autres tribus. Sadjâ‘h suivit Mâlik avec d'autres troupes. Les tribus temîmites vinrent se joindre aux Benî-Rebâb, et formèrent une masse considérable. Sadjâ‘h leur livra un combat, triompha d'eux, en tua un grand nombre et fit des prisonniers. Plusieurs Arabes des Benî-Temîm et d'autres tribus, tels que ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib, Zibriqân, fils de Bedr, et d'autres chefs des Temîm et des Fezâra, embrassèrent sa croyance. Le parti de Sadjâ‘h devint très-puissant ; une très-grande foule se rassembla autour d'elle. Alors elle résolut de se diriger vers le Yemâma, pour faire cause commune avec Mosaïlima, afin de faire valoir ensemble leurs prétentions à l'état de prophètes et d'appeler les hommes à leur religion.

S'étant mise en route vers le Yemîma, Sadjâ‘h rencontra sur son chemin la tribu des Benî-Hodjaïm et celle des Benî-‘Amrou, sous, le commandement d'Aus, fils de Khozaïma. Les Hodjaïm et les Hodsaïl étaient en état d'hostilité. Aus, à la tête des Benî-Hodjaïm et des Benî-‘Amrou, donna la chasse aux Benî-Hodsaïl, qui s'acheminaient, avec Sadjâ‘h, vers le Yemâma, tua plusieurs de ceux-ci ainsi que d'autres soldats de Sadjâ‘h, et fit des prisonniers. Sadjâ‘h évita la lutte ; elle conclut un traité de paix avec eux : il fut stipulé que les prisonniers seraient rendus, qu'elle passerait dans le Yemâma par une autre route, sans toucher le territoire des Benî-Hodjaïm et des Benî-‘Amrou, et sans les inquiéter. Après que les prisonniers furent rendus, les soldats qui étaient venus avec Sadjâ‘h de la Mésopotamie lui dirent : Que veux-tu faire ? Ces Arabes se tournent contre nous, et nous ne sommes pas assez forts pour leur résister. Mâlik ; fils de Nowaïra, n'a embrassé ni notre cause ni notre religion ; il n'a traité avec nous que pour faire la guerre, avec notre aide, aux Benî-Dhabba et à ses autres ennemis. Maintenant qu'il l'a faite, qu'il a obtenu ce qu'il voulait et qu'il a tué plusieurs de ses ennemis, nous ne pouvons plus compter sur lui. Si, de quelque lieu, une armée vient fondre sur nous, nous ne pourrons pas lui résister ; et si Khâlid apprend notre mouvement, il se jettera sur nous et nous exterminera. Il faut donc

prendre nos mesures pour empêcher ces hommes de nous nuire. Sadjâ‘h répondit : Il faut que nous allions dans le Yemâma, vers Mosaïlima, fils de ‘Habîb ; il est prophète comme moi ; nous sommes les seuls prophètes qui restent sur la terre ; quand nous nous serons réunis, et que l'un aura cru à la mission de l'autre, nous appellerons tous les hommes à notre religion. Les autres répliquèrent : Mais si Mosaïlima ne veut pas nous accueillir ? Il s'est érigé seul en prophète, et il n'y a pas deux prophètes en un même lieu. Sadjâ‘h dit : Dieu m'ordonne d'aller au Yemâma, il m'a envoyé une révélation ainsi conçue : « En avant vers le Yemâma ! Volez du vol des colombes. La campagne est rude ; après elle, le blâme ne vous atteindra pas. » Toute la troupe se dirigea donc sur le Yemâma, vers Mosaïlima. Ceux des Temîm qui avaient cru en Sadjâ‘h, 'tels que ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib ; Zibriqân, fils de Bedr ; ‘Amrou, fils d'Al-Ahtam ; Ghaïlân, fils de Kharascha, et d'autres chefs arabes, marchèrent avec elle. Mâlik, fils de Nowaïra, ne la suivit pas ; il ramena ses soldats dans sa tribu.

À la nouvelle de l'approche de Sadjâ‘h, Mosaïlima et ses partisans de Yemâma et des Benî-‘Hanifa, furent très-inquiets. Les troupes musulmanes qui avaient été envoyées par Abou-Bekr sous les ordres de Schoura‘hbîl, et qui se trouvaient près de [la ville de] Yemâma, apprenant que Sadjâ‘h arrivait avec une armée composée de Temîm, de Hodsaïl et de Thaghlib, eurent de grandes appréhensions. Elles ne pouvaient s'expliquer ce mouvement, et pensaient que Sadjâ‘h avait été appelée par Mosaïlima, car elles ignoraient que celui-ci fût inquiet lui-même. En conséquence, les musulmans se retirèrent à deux journées de marche de Yemâma et y établirent leur camp.

L'armée de Sadjâ‘h s'étant approchée, Mosaïlima envoya quarante hommes des Benî-Hanîfa au-devant de Sadjâ‘h, pour savoir dans quelle intention elle venait et ce qu'elle voulait. Il lui adressa une lettre, dans laquelle il disait : La fonction prophétique sur la terre appartenait par moitié à moi, et par moitié à Mohammed. Lorsque celui-ci est mort, Gabriel est venu et m'a confié l'exercice de cette fonction sur toute la terre. Cependant je t'abandonne la part des Qoraïschites, et à présent la moitié de la terre sera à moi, et l'autre moitié à toi ; aucun autre en dehors de nous deux n'en aura une part. Lorsque les quarante députés arrivèrent auprès de Sadjâ‘h, celle-ci les accueillit bien et leur donna des marques de faveur et de distinction ;

ensuite elle les interrogea. Les députés lui exposèrent le message de Mosaïlima et lui proposèrent l'exercice de la fonction prophétique sur la moitié de la terre. Sadjâ‘h fut très-satisfaite ; elle dit : J'ai reçu de Dieu le même ordre, par cette révélation : « Il ne prétend qu'à tort à la moitié ; mais la moitié est donnée à ces cavaliers que tu vois comme des écailles. »

Les députés y passèrent la nuit. Le lendemain, au moment où ils allaient partir, Sadjâ‘h leur adressa des éloges, leur donna des marques d'honneur, et leur dit : Hier soir j'ai été favorisée par Dieu à cause de vous ; j'ai reçu une révélation dans laquelle il vous donne des éloges ; il a dit : « Lorsque j'ai vu leurs beaux visages, leur teint brillant et leurs jolies extrémités, je leur ai dit : N'approchez pas des femmes et ne buvez pas de vin. Mais vous êtes des hommes pieux, jeûnant un jour et passant l'autre dans le labeur. Gloire à Dieu ! Lorsque viendra la vie future, quelle sera votre vie ! Comme vous monterez au royaume du ciel ! Quand même il ne s'agirait que d'un grain de sénevé, il y aurait cependant un témoin qui connaît ce qu'il y a dans les poitrines. Mais les poitrines de la plupart des hommes ne renferment que des plaies. » En effet, Mosaïlima avait interdit l'usage du vin, et c'est pour cette raison que Sadjâ‘h disait : « Ne buvez pas de vin. » Et en disant : « N'approchez pas des femmes », elle avait en vue la loi, établie par Mosaïlima, qui permettait d'avoir commerce avec une femme seulement jusqu'à ce qu'on en eût un fils, et qui l'interdisait ensuite. Mosaïlima prétendait que les rapports sexuels sont nécessaires afin que l'homme ait une descendance ; tout homme qui a vu naitre un rejeton sorti de ses reins doit s'abstenir en ce monde d'avoir des rapports avec une femme, et il faut qu'il ne touche plus jamais une femme. Ensuite Sadjâ‘h congédia les députés, en leur disant encore : Il faut absolument que j'aie une conférence avec lui, afin que nous nous voyions.

De retour auprès de Mosaïlima, les messagers lui dirent : Elle a le caractère prophétique comme toi ; elle reçoit, de même que toi, des révélations du ciel. Puis ils lui récitèrent les révélations de Sadjâ‘h. Mosaïlima se trouvait dans la forteresse de Yemâma, dans la ville dans laquelle il s'était enfermé, de peur des musulmans. Il craignit, si Sadjâ‘h y venait, de voir les habitants de Yemâma embrasser sa foi et se détourner de lui. Il envoya donc un nouveau message à Sadjâ‘h et

lui fit dire : Si tu veux avoir une entrevue avec moi, laisse ton armée à l'endroit où elle est campée, et viens me trouver seule. Il adressa aussi à l'armée de Sadjâ‘h, à ‘Otârid et aux autres chefs des Temîm, un message ainsi conçu : Demeurez là où vous êtes et envoyez-la auprès de moi pour une entrevue. Puis il ajouta qu'il avait de Dieu une révélation contenant leur éloge, et il leur envoya cette révélation, qui était conçue en ces termes ; « Dieu entend celui qu'il entend, et il dirige vers le bien les désirs de celui qui forme des désirs, et qui ne cessera pas de jouir de tout ce qui le rend heureux. Votre Seigneur vous a vus, vous a comblés de ses dons, vous a ôté l'affliction, et, au jour de son jugement, il vous donnera la béatitude et la vie. Sur nous les prières des hommes pieux, de ceux-là qui ne sont ni des misérables, ni des scélérats, qui se lèvent dans la nuit, et qui jeûnent pendant le jour, en l'honneur de votre Seigneur, le grand, qui est le Seigneur des nuées et des pluies ! »

Sadjâ‘h se rendit, avec dix hommes de sa suite, auprès de Mosaïlima. Celui-ci fit poser un tapis à un endroit en dehors de la forteresse, et y fit construire une tente de cuir, où il voulait recevoir Sadjâ‘h, pour ne pas la laisser pénétrer dans la forteresse. Ayant quitté la ville, il entra avec Sadjâ‘h dans la tente préparée, et ils se mirent à causer. Mosaïlima était un homme jeune et beau, et il fit impression sur le cœur de Sadjâ‘h. Pendant la conversation, Sadjâ‘h demanda à Mosaïlima : As-tu reçu du ciel quelque révélation qui me concerne ? — J'en ai reçu, dit Mosaïlima. Voici la révélation que Dieu m'a envoyée cette nuit : « Ne vois-tu pas comment ton Seigneur fait avec la femme enceinte, dont il fait sortir d'entre le péritoine et les viscères un être vivant ? Dieu a créé les femmes, » etc. Sadjâ‘h dit : J'atteste que tu es le prophète de Dieu, et que ce sont les paroles de Dieu. Mosaïlima, voyant que Sadjâ‘h avait de l'amour pour lui, et ayant lui aussi des désirs, dit : Tu sais que je suis prophète, et toi aussi, tu es prophétesse ; qu'est-ce qui empêche que je t'épouse ? Mes partisans et les tiens se réuniront alors et formeront un seul corps, et nous soumettrons tous les Arabes. Sadjâ‘h répliqua : Cela me convient, mais je veux attendre les ordres de Dieu et savoir quelles révélations il enverra à cet égard du ciel à toi et à moi. Alors Mosaïlima, prenant l'attitude de l'accablement, comme s'il recevait une révélation, dit : Gabriel vient de m'apporter une révélation qui te concerne ; il dit :

« Allons, viens, unissons-nous, » etc.

Voilà ce que Dieu m'a révélé, dit Mosaïlima. Sadjâ‘h répliqua : Je suis à tes ordres et aux ordres de ton Dieu. Elle se livra à lui, et le mariage fut consomme sur-le-champ.

Sadjâ‘h, après être restée là trois jours, retourna vers son armée. On lui demanda ce qu'elle avait conclu. Elle répondit : Il a le caractère prophétique, comme moi ; et je l'ai épousé afin que nos deux partis se réunissent et que nous puissions subjuguer et exterminer nos ennemis. ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib dit : T’a-t-il donné un cadeau nuptial ? — Non, répondit Sadjâ‘h. — Retourne, continua ‘Otârid, et demande-lui le don nuptial ; car il serait honteux qu'une femme aussi élevée que toi se donnât à un homme sans lui demander le don nuptial. Sadjâ‘h retourna auprès de Mosaïlima. Celui-ci était rentré dans la forteresse ; sans descendre [du haut du rempart, d'où il l'apercevait], il lui demanda pourquoi elle revenait. Sadjâ‘h dit : Ce n'est pas pour moi que je viens ; mais mes partisans réclament un cadeau de noces. Mosaïlima demanda : Combien de prières leur as-tu prescrit d'accomplir chaque jour ? — Cinq, répondit Sadjâ‘h, de même que Mohammed. Mosaïlima dit : Voici le cadeau de noces que je te donne : Je leur accorde l'exemption de deux prières, de celle de l'aurore et de celle du coucher, dont l'obligation est la plus onéreuse. Sadjâ‘h rentra dans son camp et fit cette communication à ses partisans. On rapporte que, encore aujourd'hui, dans le désert, une partie des Benî-Temîm, des Arabes purs, et beaucoup d'autres, dans d'autres tribus, n'accomplissent ni la prière de l'aurore, ni la prière du coucher.

Mosaïlima désirait que Sadjâ‘h quittât les portes de Yemâma. Mais elle y demeura jusqu'à ce qu'il consentit à lui donner la moitié des produits de [la province de] Yemâma, et qu'il promit de lui envoyer [par la suite] cette part, n'importe en quel lieu elle se trouverait. Il lui parla ainsi : Je ne chercherais pas à t'éloigner ; mais ton armée est composée en grande partie de Benî-Temîm, qui ont été musulmans ; je crains que, si l'armée musulmane leur adresse un appel, ils ne se rendent à cet appel, et que ces deux corps réunis ne t'exterminent. Prends la moitié des produits de cette année, éloigne cette armée, et chaque année je t'enverrai la moitié des produits, jusqu'à ce que nous

puissions faire la guerre aux musulmans ; alors je t'appellerai, nous nous réunirons et nous resterons ensemble. Sadjâ‘h reçut la moitié des produits du Yemâma, et s'en alla, suivie de toute son armée. Cependant les Benî-Temîm étaient honteux d'avoir été amenés par Sadjâ‘h à la porte de la ville de Mosaïlima, pour qu'elle eût un rendez-vous amoureux avec lui. ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib, dit :

> « Une femme a été notre prophétesse ; nous avons couru vers elle. Mais les autres hommes ont eu des hommes pour prophètes. »

Sadjâ‘h continua sa marche. Les Benî-Temîm, reconnaissant qu'ils n'avaient rien à attendre d'elle, et regrettant de l'avoir suivie, la quittèrent. Mâlik, fils de Nowaïra, eut également de grands regrets. Tous regagnèrent leurs tribus. Alors les soldats de Sadjâ‘h lui dirent : Il faut nous en retourner dans notre pays ; car les Arabes eut las de nous ; aucun d'eux n'est resté avec nous, et nous ne devons pas être seuls au milieu d'eux. En conséquence, Sadjâ‘h ramena son armée à Mossoul et dans le Djezîra, et y demeura parmi les Benî-Thaghlib et les Benî-Hodsaïl, jusqu'au temps de Mo‘âwiya, où elle se fit musulmane. Elle mourut dans l'islamisme.

À la nouvelle que Sadjâ‘h avait amené une armée, que les Benî-Temîm s'étaient joints à elle, que cette troupe réunie s'était portée au secours de Mosaïlima, et que les musulmans s'étaient retirés des frontières du Yemâma, Abou-Bekr avait été consterné. Il avait écrit à ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, de demeurer dans le lieu où il se trouvait jusqu'à ce qu'il lui envoyât des renforts. Il avait écrit aussi à Khâlid de ne pas quitter ses campements et d'y attendre ses ordres. Il avait ainsi pris toutes sortes de mesures. Il fut donc très-heureux lorsqu'il apprit que Sadjâ‘h s'en était retournée, et que les Benî-Temîm l'avaient abandonnée. Les musulmans se réjouirent tous de cette nouvelle.

Cependant les Benî-Temîm, regrettant ce qu'ils avaient fait, craignaient qu'Abou-Bekr n'envoyât contre eux une armée ; ils redoutaient aussi de voir Khâlid se tourner contre eux. Alors ils firent partir deux de leurs chefs, Aqra‘, fils de ‘Hâbis, et Zibriqân, fils de Bedr, qui devaient porter à Abou-Bekr le message suivant : Nous avons embrassé la cause de Sadjâ‘h, parce que nous ne pouvions lui résister. Maintenant nous l'avons quittée. Nous regrettons ce que nous avons fait, et l'on ne nous verra plus commettre une faute pareille. Si

tu le juges bon, assigne-nous l'impôt du Ba‘hraïn, car les Benî-Temîm sont nombreux et leurs branches s'étendent de tous côtés ; donne-nous l'impôt du Ba‘hraïn, nous le lèverons, le distribuerons [aux différentes tribus temîmites] et nous les ramènerons à l'islamisme. Aqra‘ et Zibriqân arrivèrent à Médine. Tal‘ha, fils d’‘Obaïd-Allah, avec lequel ils étaient liés d'amitié, les conduisit auprès d'Abou-Bekr, présenta leur requête et plaida leur cause auprès du calife. Abou-Bekr accueillit leur demande, et leur accorda l'impôt du Ba‘hraïn. Il fit rédiger un acte que devaient signer, comme témoins, les compagnons du prophète. Lorsqu'on apporta cet écrit à ‘Omar, fils de Khattâb, pour qu'il le signât, ‘Omar s'écria : Oh non cela ne sera pas fait pour eux ! et il déchira l'acte et le jeta dehors. Tal‘ha, tout en colère, courut vers Abou-Bekr, et lui dit : Es-tu le souverain, ou est-ce ‘Omar ? Abou-Bekr répondit : Je suis le souverain de nom, mais à ‘Omar appartient le conseil. Ensuite il convoqua les compagnons du Prophète, pour connaître leur avis relativement aux Benî-Temîm. ‘Omar dit : Ils se sont révoltés déjà une fois, et maintenant ils se sont révoltés de nouveau. N'est-ce pas assez que tu leur fasses grâce de la vie ? Faut-il encore leur donner de l'argent ? Tu es dans la nécessité d'envoyer de tous côtés des troupes et de leur donner de l'argent. Écris à Khâlid pour qu'il voie lesquels d'entre eux sont musulmans ; qu'il laisse ceux-là tranquilles, qu'il fasse mettre à mort les apostats, et qu'il délivre les musulmans. Abou-Bekr dit : C'est ainsi que je ferai. Et il écrivit en ce sens à Khâlid. Aqra‘ et Zibriqân, voyant leur insuccès, s'en retournèrent.

Khâlid quitta ses campements et se mit en mouvement contre Mâlik, fils de Nowaïra, qui était établi, avec ses partisans, à un endroit nommé Bilâ‘h. Mâlik se repentait d'avoir traité et d'avoir combattu avec Sadjâ‘h. Il était très-embarrassé et ne savait que faire. Khâlid se dirigea sur Bilâ‘h.

CHAPITRE IX

Campagne de Khâlid contre Mâlik, fils de Nowaïra

Lorsque Khâlid partit pour Bitâ‘h, son armée se divisa en deux camps : les Mohâdjir le suivirent ; mais les Ançâr dirent : Nous ne partirons pas ; car Abou-Bekr nous a écrit de garder nos campements, et à toi aussi il a enjoint de ne faire aucun mouvement sans ses ordres. Khâlid leur dit : Abou-Bekr m'a donné le commandement, et c'est à moi d'aviser et de décider, quand je le jugerai bon, où il faut aller porter nos armes. Il faut que vous veniez avec moi ; si vous ne voulez pas venir, vous êtes libres ; quant à moi, je pars. Khâlid partit avec les Mohâdjir, et les Ançâr restèrent au camp. Mais le lendemain, ceux-ci, regrettant leur refus de marcher, se dirent entre eux : S'il fait du butin ou qu'il obtienne d'autres avantages, nous n'en aurons aucune part ; et s'il lui arrive malheur, nous serons blâmés. En conséquence, ils allèrent le rejoindre.

A la nouvelle de l'approche de Khâlid, Mâlik, fils de Nowaïra, réunit ses soldats et leur dit : Khâlid se dirige contre nous. Nous avons commis une grande faute ; car, quoique nous n'ayons pas embrassé la religion de Sadjâ‘h, nous avons traité et nous avons fait alliance avec elle, et nous avons fait avec elle la guerre. Abou-Bekr est très-irrité contre nous, et il envoie Khâlid. Aujourd'hui il ne nous reste pas autre chose à faire que de nous soumettre. Nous nous trouvons ici rassemblés à Bitâ‘h ; c'est un campement ; si, en arrivant, Khâlid nous voit ainsi, il croira que nous sommes une armée et préparés à le combattre. Il faut donc que nous quittions ce lieu en nous dispersant, et que chacun regagne sa tribu. Alors tous ces hommes se séparèrent, et chacun retourna dans sa tribu. Mâlik, fils de Nowaïra, rentra aussi dans son pays, réunit l'impôt et l'envoya à Khâlid. Quand celui-ci arriva, tout l'impôt avait été apporté, et il ne trouva personne à Bitâ‘h ;

il conclut qu'ils n'avaient pas l'intention d'opposer de la résistance. Il fit halte à Bitâ‘h, reçut l'impôt et adressa à Abou-Bekr une lettre en lui annonçant son excursion. Abou-Bekr lui répondit : Envoie vers chaque tribu des Benî-Temîm deux ou trois hommes, qui devront y arriver à l'heure de la prière et observer les différentes localités. Si, dans une tribu, ils n'entendent pas l'appel à la prière, tu sauras que les gens de cette tribu sont apostats, et tu les feras mourir. Quant aux autres tribus, où l'on aura entendu l'appel à la prière, invite-les à se rendre auprès de toi. Si elles payent la dime, accepte-la et épargne ces hommes ; mais si l'on ne la paye pas, fais-les tous mourir, et ne fais grâce à personne. Khâlid fit ainsi. Vers la tribu de Mâlik, fils de Nowaïra, il envoya quelques cavaliers, parmi lesquels se trouvait Abou-Qatâda, l'un des principaux Ançâr. Arrivant à l'heure de la prière, ils saisirent Mâlik et l'amenèrent auprès de Khâlid.

Les rapports de ces messagers étaient contradictoires. Les uns disaient qu'ils n'avaient pas entendu prier dans la tribu de Mâlik, tandis qu'Abou-Qatâda prétendait avoir entendu prier. En présence de ce désaccord, Khâlid retint prisonniers Mâlik et ses compagnons. Puis il fit appeler Mâlik devant lui, le fit asseoir et se mit à causer avec lui. Il était persuadé que Mâlik était apostat. — Pourquoi, lui demanda-t-il, as-tu, avec ta tribu, embrassé la cause de Sadjâ‘h ? Mâlik répondit : Nous n'avons pas embrassé sa cause ; nous avons seulement traité avec elle, à cause des Benî-Dhabba, avec lesquels nous étions en guerre ; quand elle a marché vers Mosaïlima avec tous les Benî-Temîm, nous ne l'avons pas suivie. Khâlid, en causant et en discutant avec lui, vint à parler du Prophète. Mâlik dit : Oui, votre maître a dit… Khâlid s'écria, en colère : Chien ! il était notre maître, n'était-il pas aussi le tien ? Mais je sais que tu es un incrédule, et que c'est toi qui as amené Sadjâ‘h en Arabie ; car toi, le premier d'entre les Benî-Temîm, tu l'as accueillie et tu as combattu sous ses ordres ; tu as versé beaucoup de sang musulman, et tu as été l'instigateur de tout cela. Un homme, nommé Dharâr, fils d'Al-Azwar, des Benî-Asad, se tenait devant Khâlid, le sabre à la main. Khâlid lui dit : Frappe ce chien Dharâr fit tomber la tête de Mâlik.

Une autre tradition rapporte que Khâlid retint prisonniers Mâlik et ses compagnons, convaincu qu'ils étaient apostats et que, s'ils se montraient attachés à l'islamisme et s'ils payaient la dîme, c'était un

effet de la peur. Il avait l'intention de les tuer. La nuit était très-froide. Chacun des prisonniers avait été confié par Khâlid à la garde de l'un de ses compagnons, auxquels il dit : *Chauffez les prisonniers*, voulant dire par là qu'ils devaient les tuer. Les soldats rentrèrent dans leurs tentes et chacun tua son prisonnier. Le lendemain tous les prisonniers étaient morts. Mâlik, fils de Nowaïra, avait une femme nommée Oumm-Temîm, qui était d'une des principales familles des Temîm et d'une grande beauté. Après la mort de Mâlik, Khâlid épousa Oumm-Temîm.

Dans la nuit, lorsqu'on eut mis à mort Mâlik, Abou-Qatâda vint demander raison de cet acte à Khâlid, en disant : Tu m'avais envoyé vers un homme ; je t'avais rapporté que j'avais entendu prier dans sa maison ; puis il avait payé la dîme : il était donc musulman ; et tu l'as fait mourir. Tu n'as pas bien agi. Khâlid répliqua : Si tu as dit avoir entendu la voix de la prière, un autre a dit qu'il ne l'avait pas entendue, et sa parole vaut la tienne. — Ma parole, répliqua Abou-Qatâda, avait plus d'autorité auprès de l'apôtre de Dieu que celle de cet homme, qui prétend n'avoir rien entendu ; car le Prophète m'a considéré comme plus véridique que toi-même. Khâlid rudoya Abou-Qatâda, qui jura qu'il ne ferait plus jamais de campagne sous le drapeau de Khâlid. Il partit pour Médine et vint rendre compte à Abou-Bekr de l'action de Khâlid. Abou-Bekr le reçut mal et lui répondit sévèrement. Abou-Qatâda alla trouver ‘Omar, avec lequel Mâlik avait été très-lié, et lui raconta que Khâlid avait fait mourir Mâlik, et qu'il avait épousé sa femme, quoique Mâlik fût musulman. ‘Omar se rendit aussitôt auprès d'Abou-Bekr et lui dit : Khâlid a eu tort de tirer l'épée contre des musulmans. Il fait mourir qui il veut. Voici Abou-Qatâda qui atteste que Mâlik, fils de Nowaïra, était musulman, et moi j'affirme que Khâlid a eu tort de le faire mourir, d'épouser sa veuve et de s'emparer de ses biens. Rappelle-le et demande-lui compte de la mort de ces hommes ; car de telles actions nuiraient à la cause de la religion. Abou-Bekr répliqua : Ô ‘Omar, Khâlid est *le glaive de Dieu* ; c'est ainsi que l'a appelé l'apôtre de Dieu, qui a dit que Dieu a tiré ce glaive contre les infidèles. Je ne veux pas remettre ce glaive dans le fourreau, et je ne souffrirai pas qu'Abou-Qatâda ne veuille pas retourner auprès de Khâlid. ‘Omar plaida longuement la cause

d'Abou-Qatâda, mais Abou-Bekr fut inflexible. Abou-Qatâda retourna auprès de Khâlid.

Le frère de Mâlik, Moutammim, fils de Nowaïra, vint trouver ‘Omar et réclama justice pour la mort de son frère. ‘Omar le conduisit auprès d'Abou-Bekr. Moutammim demanda justice contre Khâlid, disant : Mâlik était musulman et Khâlid l'a tué. Abou-Bekr écrivit à Khâlid en ces termes : Laisse ton armée dans ses campements et reviens ici seul, pour répondre à ton accusateur Moutammim, fils de Nowaïra, qui t'accuse du meurtre de son frère. Khâlid vint, accompagné de cinq serviteurs.

Bilâl était le portier d'Abou-Bekr. Khâlid, sachant que le calife lui aussi, excité par ‘Omar, était mécontent de lui, envoya, de la dernière station avant Médine, un messager vers Bilâl et lui fit offrir un présent de deux dinars. Ce fut là le premier don de corruption sous le règne de l'islamisme. Khâlid fit demander à Bilâl de l'introduire auprès d'Abou-Bekr, sans laisser entrer en même temps ‘Omar, afin qu'il pût, étant seul, présenter sa justification. Abou-Bekr avait l'habitude, chaque matin, après avoir accompli dans la mosquée la prière, de rentrer dans sa maison, dont la porte donnait dans la mosquée (c'est cette maison qui forme aujourd'hui le tombeau du Prophète), de lire le Coran et de prier. Quand il avait fini, Bilâl sortait et faisait entrer ceux qui avaient audience. Ayant accepté les deux dinars de Khâlid, Bilâl dit au messager : Dis à Khâlid de venir le matin, avant le lever du soleil.

Le lendemain, Khâlid entra dans la ville de Médine, monté sur un chameau et vêtu d'une tunique de coton devenu noir par le contact de la cuirasse, le sabre suspendu à son baudrier, et la tête enveloppée d'un turban rouge, dans lequel étaient fichées deux flèches, d'après la coutume des guerriers fameux et des chefs d'armée chez les Arabes. Lorsqu'il arriva à la porte de la mosquée, Abou-Bekr était dans sa maison, et ‘Omar avec d'autres se trouvait dans la mosquée. Khâlid fit agenouiller son chameau à la porte de la mosquée, descendit et voulut entrer. ‘Omar se leva, courut au-devant de lui, à la porte, saisit le devant de sa tunique et son baudrier et le traîna ainsi dans la mosquée ; puis il arracha les flèches de son turban, les brisa et les jeta dehors. Ensuite il dit : Ennemi de Dieu, tu as tué un musulman, et tu as épousé sa femme ! Par Dieu ! je veux que tu sois mis à mort aujourd'hui, en expiation de la mort de Mâlik. Khâlid garda le silence.

‘Omar l'entraîna dans la mosquée, devant tout le monde, jusqu'à la porte d'Abou-Bekr. Alors Bilâl dit : Attendez, je vais vous annoncer au vicaire du Prophète. Il entra et dit : Khâlid est arrivé et le voici à la porte. Bilâl ne dit pas qu‘Omar était avec lui. Abou-Bekr répliqua : Appelle-le, qu'il entre. Bilâl sortit, prit Khâlid par la main et lui dit : Entre. ‘Omar voulut entrer avec lui, mais Bilâl lui posa la main sur la poitrine et lui dit : Il n'a ordonné que de faire entrer Khâlid. ‘Omar recula par obéissance, et alla reprendre sa place ; il mit une main sur l'autre et s'écria : Hélas ! le sang de Mâlik, fils de Nowaïra, reste sans vengeance ; car maintenant il va, par son langage, circonvenir le calife, qui accueillera sa justification.

Khâlid, étant entré chez Abou-Bekr, se tint debout devant lui. Abou-Bekr lui dit : Ô Khâlid, tu as tué un musulman, et tu as épousé sa femme. Khâlid répliqua : Je t'adjure par Dieu, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, de déclarer si tu n'as pas entendu dire au Prophète ces paroles : « Khâlid est le glaive de Dieu sur la terre. » — Par Dieu ! certes je les ai entendues, s'écria Abou-Bekr. Khâlid reprit : Eh bien, Dieu ne frappe de son glaive que le cou d'un infidèle ou d'un hypocrite ! — Tu as raison, dit Abou-Bekr, retourne immédiatement à ton poste. Lorsque Khâlid sortit d'auprès d'Abou-Bekr, ‘Omar se trouvait encore dans la mosquée. Khâlid mit la main sur la poignée de son sabre, qu'il tira à moitié du fourreau, et dit à ‘Omar : Approche donc, fils d'Oumm-Schamla ! Oumm-Schamla était le nom qu'on donnait à la mère d’‘Omar. Celui-ci sut alors que Khâlid avait obtenu son pardon.

Khâlid sortit de la mosquée, monta sur son chameau, et, sans faire le moindre séjour à Médine, il retourna à son camp à Bitâ‘h.

CHAPITRE X

Campions de Khâlid contre Mosaïlima l'imposteur

Mohammed, fils de Djarîr, dit : ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, avait été envoyé par Abou-Bekr dans le Yemâma. Ce fut à l'époque où les onze généraux quittèrent Médine. Puis le calife avait fait partir Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, pour aller rejoindre ‘Ikrima. Celui-ci, apprenant l'approche de Schoura‘hbîl, et ne voulant pas laisser à ce dernier la gloire de la campagne, se rendit, avant qu'il fût arrivé, aux portes de Yemâma, et livra un combat. Il fut défait et obligé de se retirer. Abou-Bekr lui adressa une lettre, dans laquelle il le blâmait en ces termes : Tu n'es pas capable de faire le maître, et tu ne veux pas faire d'apprentissage ! Pourquoi n'es-tu pas resté tranquille jusqu'à l'arrivée de Schoura‘hbîl ? Cela aurait mieux valu. Maintenant garde-toi de revenir à Médine ; car si je te voyais, je te ferais trancher la tête. Va rejoindre ‘Hodsaïfa et ‘Arfadja dans l’‘Omân, et fais la guerre sous leurs ordres ; s'ils suffisent à leur affaire, et qu'ils n'aient pas besoin de toi, rends-toi dans le Yemen et dans le ‘Hadhramaut, auprès de Mohâdjir, fils d'Omayya, pour l'aider, et place-toi sous son commandement. Il écrivit aussi à Schoura‘hbîl pour lui enjoindre de rester immobile avec son corps de troupes jusqu'à nouvel ordre. En voyant arriver Schoura‘hbîl aux portes de Yemâma, Mosaïlima reconnut que les armées musulmanes se tourneraient toutes contre lui, les unes après les autres, et que, quand il en aurait vaincu une, une autre la remplacerait. En conséquence, il s'enferma dans la forteresse de Yemâma, qui était en fort bon état.

Abou-Bekr, apprenant que Mosaïlima s'était enfermé dans la forteresse, jugea qu'il n'en sortirait pas, aussi longtemps que Schoura‘hbîl serait campé sous ses murs. D'un autre côté, il pensait que le plus grand danger pour les musulmans était du côté des

Bédouins et des rebelles, qui étaient même déjà venus jusqu'aux portes de Médine. C'est pour ces raisons qu'il employa Khâlid, fils de Walîd, et l'armée musulmane contre les Arabes. Quand enfin Khâlid eut réduit les rebelles et tué Mâlik, fils de Nowaïra ; quand il ne se montra plus aucun insurgé parmi les Bédouins ; après le voyage de Khâlid à Médine et son entrevue avec Abou-Bekr, et après son retour au camp, le calife lui adressa une lettre dans laquelle il lui disait : Tu dois te rendre avec l'armée aux portes de Yemâma, pour attaquer Mosaïlima. Schoura‘hbîl s'y trouve déjà avec des troupes musulmanes. Je t'enverrai encore un autre corps d'armée de Médine. Il écrivit aussi à Schoura‘hbîl en ces termes : Lorsque Khâlid sera arrivé, place-toi sous ses ordres. Ensuite il fit proclamer à Médine : Que tous ceux qui sont en état de porter les armes se rendent auprès de Khâlid pour prendre part à la guerre contre Mosaïlima, l'ennemi de Dieu dans le Yemâma. Abou-Bekr envoya donc à Khâlid une armée considérable, composée de Mohâdjir et d'Ançâr, qui alla le rejoindre à Bitâ‘h.

Après l'arrivée de ces troupes, Khâlid leva son camp et organisa l'armée. Il sépara les Mohâdjir des Ançâr, et passa en revue les différentes tribus arabes qui étaient enrôlées sous ses drapeaux, et qui formaient en tout treize mille hommes. Il plaça à la tête de l'un des corps des Mohâdjir, Abou-‘Hodsaïfa, fils d’‘Otba, fils de Rabî‘a ; l'autre corps eut pour général Zaïd, fils de Khattâb et frère d’‘Omar. Thâbit, fils de Qaïs, fils d'Al-Schammâs, et Al-Berâ, fils de Mâlik, furent investis du commandement des deux corps des Ançâr. Khâlid remit l'étendard des Mohâdjir aux deux premiers chefs, et celui des Ançâr à Thâbit et à Al-Berâ. Il donna le commandement de l'avant-garde à ‘Abdallah, fils d’‘Omar, fils de Khattâb, et fit porter devant lui son propre étendard. Enfin il occupa lui-même le centre, se faisant précéder par son drapeau de commandement, et fit marcher l'armée dans cet ordre jusqu'aux portes de Yemâma. Schoura‘hbîl, fils ‘Hasana, vint au-devant de lui jusqu'à la seconde station.

Ayant appris le mouvement des troupes musulmanes réunies, Mosaïlima convoqua les habitants de Yemâma et les Benî-‘Hanîfa. Il y avait un homme du Yemâma, nommé Nehâr-er-Raddjâl, qui était venu autrefois auprès du Prophète, avait appris le Coran et les institutions musulmanes ; plus tard, ayant été informé que Mosaïlima

s'était érigé en prophète et que les habitants du Yemâma avaient embrassé sa religion, le Prophète avait donné à Nehâr-er-Raddjâl pour mission d'appeler les hommes à la religion musulmane, de leur enseigner le Coran et de détruire l'œuvre de Mosaïlima. Lorsqu'il fut arrivé dans le Yemâma, Mosaïlima le combla de grâces, en fit son ami et lui parla ainsi : J'ai établi cette religion pour toi ; tu peux prescrire aux hommes, en fait d'institutions religieuses, ce que tu voudras, et je proclamerai que Dieu l'a ordonné ainsi. Nehâr-er-Raddjâl fit cause commune avec Mosaïlima, et déclara devant les habitants du Yemâma que Mohammed avait rendu témoignage du caractère prophétique de Mosaïlima. Il m'a envoyé, leur disait-il, afin que je vous atteste que Mosaïlima est votre prophète, et afin que vous croyiez en lui. Nehâr-er-Raddjâl fit plus de tort à l'islamisme que Mosaïlima lui-même. Les habitants du Yemâma exécutaient tout ce qu'il leur ordonnait. Il dit à Mosaïlima : Je veux que tu prescrives aux hommes la prière en commun ; qu'on annonce la prière et qu'il y ait l'assemblée, de même que l'a prescrit Mohammed. — C'est bien, dit Mosaïlima. — Je vais faire la formule de l'appel. — Fais. — Nehâr-er-Raddjâl dit : J'attesterai d'abord le caractère prophétique de Mohammed, ensuite le tien ; car Mohammed a reçu sa mission avant toi. — C'est bien, dit Mosaïlima. Nehâr-er-Raddjâl fit l'appel en ces termes : « J'atteste que Mohammed est l'apôtre d'Allah ; j'atteste que Mosaïlima est l'apôtre du *Ra‘hmân* du Yemâma. »

Mosaïlima, ayant convoqué les chefs de Yemâma, délibéra avec eux. Ils dirent : On ne peut pas rester dans la forteresse. Tu as une armée nombreuse, va au-devant de Khâlid pour le combattre. Mosaïlima fit ainsi. Il mit son armée, forte de quarante mille hommes, en état de combattre, et établit son camp aux portes de Yemâma, au milieu des jardins qui touchaient aux murs de la ville. Il possédait là un grand verger, fort agréable, planté de basilic et d'arbres fruitiers de différentes espèces, et qu'il avait appelé *‘Hadîqat-er-Ra‘hmân* (le clos de *Ra‘hmân*). Il y fit dresser son pavillon et s'y installa avec sa suite. Plus tard on appela ce verger *‘Hadîqat-al-Maut* (le clos de la mort), parce que Mosaïlima y avait été tué. Établi dans ce camp, il attendit Khâlid.

Maddjâ‘a était le chef de Yemâma. Il était allé, avec six cents cavaliers, donner la chasse aux Beni-‘Âmir, qui avaient tué l'un des

siens et qui retenaient captive une femme nommée Khaula, fille de Dja‘far. Après avoir tué le meurtrier et ramené la femme, Maddjâ‘a, en revenant, fit halte et passa la nuit à une journée de marche de Yemâma. Il n'avait aucune nouvelle de Khâlid, et il le croyait encore loin. Cependant, dans la nuit, l'avant-garde de Khâlid arriva ; Maddjâ‘a et ses compagnons furent saisis et enchaînés, et le lendemain, quand Khâlid y vint, on les amena devant lui. Il leur dit : Qui êtes-vous, et comment saviez-vous que j'allais arriver ? Il pensait que ces hommes étaient venus au-devant de lui, pour se mettre sous sa protection ; et s'ils avaient répondu qu'ils étaient venus pour cette raison, il ne les aurait pas fait mourir. Mais Maddjâ‘a dit : Nous ne savions rien de toi ; nous avions couru après les Benî-‘Âmir, nous avions un meurtre à venger sur eux. Khâlid fit apporter un sabre et les fit tous massacrer. Cependant on lui dit : Ce Maddjâ‘a est le chef de Yemâma ; quoique tu aies fait mourir ses compagnons, épargne-le. Khâlid le fit charger de chaînes et l'envoya dans sa tente, auprès de sa femme Oumm-Temîm, fille de Minhâl, et qui avait été la femme de Mâlik, fils de Nowaïra. Maddjâ‘a était parent de cette femme.

Le lendemain, Khâlid conduisit son armée au combat dans l'ordre même qu'il avait assigné à chaque corps et en plaçant Schoura‘hbîl à l'avant-garde. Mosaïlima, lui aussi, fit sortir ses troupes et les fit s'aligner devant son jardin. Il donna le commandement de l'aile droite à Mou‘hakkam, fils de Tofaïl, héros fameux qu'on appelait le *Mou‘hakkam du Yemâma*, et le commandement de l'aile gauche à Nehâr-er-Raddjâl. Quant à lui-même, il demeura dans le ‘Hadîqat-al-Maut. L'armée qu'il envoya au combat était forte de quarante mille hommes. Khâlid fit avancer ses troupes, et prit place sur un siège dans son camp, et les deux armées se rencontrèrent. Maddjâ‘a avait été laissé par Khâlid dans sa tente, sous la garde d'Oumm-Temîm.

Le combat commença, et les musulmans se précipitèrent sur les ennemis. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Abou-Bekr, chargea avec les Mohâdjir et tua Mou‘hakkam, fils de Tofaïl, qui commandait l'aile droite de Mosaïlima. Ensuite l'armée de Yemâma fit une charge générale ; les musulmans furent mis en fuite et se jetèrent sur le siège de Khâlid. Le drapeau des Mohâdjir tomba. Les ennemis firent irruption dans le camp et arrivèrent jusqu'à la tente où se trouvait Maddjâ‘a. Ils voulurent tuer Oumm-Temîm et emmener Maddjâ‘a.

Mais celui-ci les détourna de leur projet, en disant : Depuis trois jours je suis retenu prisonnier auprès de cette femme, qui est ma parente. — Viens avec nous, lui dirent-ils. Maddjâ‘a répliqua : Je suis prisonnier, et Khâlid est encore sur son siège. Je ne sortirai pas avant que je voie par terre celui qui m'a fait prisonnier. Ne vous occupez pas de moi ; allez, luttez et massacrez. Entendant ces paroles de Maddjâ‘a, les soldats de Yemâma se mirent à massacrer les musulmans.

Khâlid, voyant que l'affaire était désespérée, et qu'un petit nombre seulement restaient auprès de lui, monta à cheval et dit à Sâlim, affranchi d'Abou-‘Hodsaïfa, de prendre le drapeau des Mohâdjir ; puis il s'avança à la tête de l'armée. En le voyant, les soldats s'arrêtèrent et se rassemblèrent autour de lui. Khâlid dit : Ô Mohâdjir et Ançâr, êtes-vous possédés d'un mauvais esprit, de vous enfuir les premiers partout où un ennemi se montre ? Si vous n'avez pas souci de la foi, n'avez-vous pas au moins le sentiment d'honneur des hommes ? Il ramena ainsi tous les soldats. Depuis le moment où les musulmans furent mis en déroute jusqu'au moment où Khâlid les ramena, neuf cent cinquante d'entre eux étaient tombés, et, entre les plus illustres, Zaïd, fils de Khattâb, et Abou-‘Hodsaïfa. En ramenant les soldats au combat, Khâlid leur dit : Que les corps se débandent ; que les Mohâdjir, les Ançâr et toutes les tribus se placent séparément, afin que je sache quels sont ceux qui combattront et ceux qui lâcheront pied. Il fit donc rompre les rangs et plaça les soldats par groupes, à chacun desquels il assigna un poste, se mit à leur tête et assaillit l'ennemi. Un homme s'approcha pour lui adresser une question. Khâlid lui donna un coup de fouet sur la tête, en disant : Il est défendu de me parler aujourd'hui avant que j'aie vu le dos de l'ennemi. Puis il chargea, et tous les corps chargèrent séparément et enfoncèrent l'armée ennemie. Khâlid brandit son sabre et s'écria : Que personne ne donne quartier à l'ennemi ! Les soldats de Mosaïlima furent massacrés, tout en s'enfuyant, poursuivis par les musulmans jusqu'à la porte du clos dans lequel se trouvait Mosaïlima. Dix mille des plus distingués furent ainsi tués. Mosaïlima ordonna aux chefs de l'armée de crier : *Al-‘Hadîqat ! al-‘Hadîqat !* c'est-à-dire : « le clos ! le clos ! », Tous, en effet, se précipitèrent vers la porte et entrèrent dans ce clos, dont les murs étaient très-élevés et qui était muni d'une porte très-grande et très-solide.

Une fois dans le clos, les soldats se réunirent autour de Mosaïlima et lui dirent : Où est maintenant la victoire que tu nous a promise de la part de Dieu ? Mosaïlima répliqua : Que chacun combatte pour sa famille et son honneur ; car aujourd'hui vous et moi nous ne sommes qu'un. Ils dirent : Eh bien, quitte le clos et rends-toi à la forteresse, où tu n'as à redouter aucun ennemi. Mosaïlima craignit que, s'il se retirait dans la forteresse, personne ne le suivît, et que tout fût perdu pour lui. Il leur dit : Il ne convient pas au prophète de Dieu de s'enfuir devant l'attaque de l'ennemi de Dieu. Restons ici où est notre place, à moi et à vous. Ensuite il demanda à ses généraux où étaient un tel et un tel, et d'autres. — ils ont tous été tués, répondirent-ils. Mosaïlima dit : Qu'avons-nous affaire maintenant de ce monde, sans eux ? Revêtu d'une double cuirasse, il monta à cheval et encouragea les soldats à combattre. Le clos était rempli d'hommes ; le reste de l'armée se tenait tout autour, et les fuyards se dirigeaient de ce côté.

Lorsque Khâlid, croyant que toute l'armée ennemie était en fuite, arriva avec l'armée musulmane à la porte du clos, et qu'il la trouva massée en cet endroit, et qu'il entendit le cri : *le clos ! le clos !* il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était le clos de Mosaïlima, qu'il y était enfermé et qu'il appelait les soldats auprès de lui. Khâlid recommença la lutte avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les ennemis, de leur côté, combattirent à la porte du clos de la mort avec acharnement ; ils tuèrent deux cents musulmans et en blessèrent cinq cents. Khâlid ne lâcha pas pied ; combattant lui-même, il tua un grand nombre d'ennemis. Enfin les musulmans occupèrent la porte, et l'ennemi en fut repoussé. Alors Khâlid ordonna à Berâ, fils de Mâlik, de monter sur le mur et de se jeter dans le clos. Berâ, à l'intérieur, fut aussitôt attaqué par les ennemis ; mais il se dirigea rapidement vers la porte et l'ouvrit ; il fut tué à l'instant même. Les musulmans occupèrent l'entrée, se répartirent de façon à entourer tout le clos, quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans l'intérieur, et le massacre des ennemis commença. Khâlid se tenait à la porte et frappait tous ceux qui voulaient sortir. Sept mille hommes furent ainsi égorgés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et l'on nomma alors ce clos le clos de la mort. Khâlid fit poursuivre les ennemis qui s'enfuyaient vers la forteresse, et encore sept mille d'entre eux tombèrent sous les coups des musulmans.

Lorsque Mosaïlima reconnut que la victoire lui échappait, tout en gardant les deux cuirasses, il découvrit sa tête, afin que, en le voyant, les soldats continuassent la lutte devant lui. Mais quand les musulmans entrèrent dans le clos, sachant qu'il n'en pourrait sortir étant à cheval, il mit pied à terre, se couvrit la tête du casque et le visage de la visière, et se jeta au milieu des soldats pour sortir par la porte du clos. Wa‘hschî, le même esclave abyssin qui, à la journée d'O‘hod avait tué ‘Hamza, et qui, après la bataille de ‘Honaïn avait fait profession de foi entre les mains du Prophète, se tenait ce jour à la porte du clos, ayant le sabre suspendu au baudrier, et à la main le javelot avec lequel il avait tué ‘Hamza, fils d’‘Abdou’l-Mottalib. Lorsque Mosaïlima vint à passer, un Ançâr le reconnut, le frappa de son sabre et le fit tomber ; mais Mosaïlima ne fut point blessé, étant protégé par sa double cuirasse. L'Ançâr s'écria : Ô Wa‘hschî, voilà Mosaïlima ! Mosaïlima se releva, mais Wa‘hschî courut sur lui et lança contre lui le javelot, qui traversa sa double cuirasse, entra dans son ventre, sortit par le dos et le cloua au sol.

Les musulmans avaient pénétré dans le clos sur les pas des fuyards, et massacraient à la porte tous ceux qu'ils trouvaient. On ferma les portes de la forteresse de Yemâma. Les musulmans arrivèrent sous les murs de la ville. Cependant la nuit survint, Khâlid retourna au camp et descendit de cheval. Personne ne savait que Mosaïlima avait été tué. Quoiqu'il eût remporté la victoire, Khâlid fut très-préoccupé cette nuit. Il pensait que, si Mosaïlima s'était jeté avec son armée dans la forteresse, il lui faudrait rester longtemps aux portes, et que sa propre armée avait beaucoup de morts et de blessés.

Étant demeuré dans ces préoccupations jusqu'au matin, Khâlid monta à cheval, et, accompagné de quelques soldats, il fit le tour du camp et du champ de bataille, pour voir ceux de sa propre armée et de l'armée ennemie qui étaient tombés. Il conduisait avec lui Maddjâ‘a, le chef de Yemâma, chargé de chaînes, qui devait lui indiquer les noms et qualités des morts qu'il lui désignerait. Arrivé à la porte du clos, il vit le cadavre d'un homme percé d'une lance qui lui était entrée dans le ventre et qui était sortie par le dos ; c'était un homme long, et sec, et jaunâtre. Maddjâ‘a frappa de son pied le ventre du cadavre et s'écria : Voilà celui qui nous a causé cette affaire. — Qui est-ce ? demanda Khâlid. Maddjâ‘a répondit : C'est Mosaïlima. Khâlid fut

très-heureux et ne fut plus inquiet au sujet de la guerre. Puis il dit : Voyez qui l'a tué. — C'est moi qui l'ai tué, dit Wa‘hschî. — C'est vrai, reprit Khâlid, car voilà ton javelot. Bravo ! ô Wa‘hschî, sois heureux ! car si, étant païen, tu as tué le meilleur des musulmans, ‘Hamza, l'oncle du Prophète, tu as aussi, étant musulman, tué le pire des infidèles. Khâlid envoya immédiatement un messager vers Abou-Bekr, pour lui annoncer la victoire.

Le lendemain, Maddjâ‘a dit à Khâlid : Prends garde de te faire illusion sur [l'effet que produira] la mort de Mosaïlima ; car, quel que soit le nombre de ceux que tu as tués, il en reste deux fois autant dans la forteresse. Mosaïlima était le moindre personnage des Benî-‘Hanîfa. Ceux-ci feront maintenant la guerre et lutteront avec plus d'ardeur. Il se passera bien du temps avant que tu puisses prendre cette forteresse, et tu perdras bien du monde. Fais un traité de paix avec moi, et j'amènerai ainsi ces hommes à rendre la forteresse, en leur garantissant la vie et la moitié de leurs biens, dont l'autre moitié serait à toi. Khâlid lui dit : Je verrai ; et il y réfléchissait. Il ne savait pas que Maddjâ‘a avait menti, qu'il n'y avait pas de soldats dans la forteresse, et qu'il le trompait, pour sauver, par la paix, ses compatriotes. Khâlid considérait combien il lui serait difficile de faire le siège de la forteresse après cette bataille, dans laquelle tant de musulmans étaient tombés. Le lendemain, Maddjâ‘a reprit cette conversation et dit : Écoute mon conseil ; car je suis ton obligé, puisque tu m'as fait grâce de la vie. Si tu veux faire la paix, fais-la aujourd'hui, car les gens de Yemâma sont encore sous la terreur de la bataille que tu leur as livrée et du massacre, et ils viennent seulement de se sauver dans la forteresse. Agis avant qu'ils aient eu le temps de s'orienter dans la forteresse, et qu'ils refusent de traiter ; alors tu ne pourrais pas t'en emparer. Khâlid, croyant à la sincérité de ces paroles, consentit. Il posa comme conditions que les habitants livreraient tous leurs biens, en fait d'or, d'argent, de vêtements, d'armes, de troupeaux, d'esclaves et de champs, et qu'ils se contenteraient d'avoir la vie sauve. Maddjâ‘a dit : Si ces hommes doivent tout livrer, comment vivront-ils, et que feront-ils de la vie que tu leur accordes, s'ils ne conservent rien ? Non, stipulons que tu auras la moitié de leurs biens, et qu'ils garderont l'autre moitié, ainsi que leurs maisons, leurs terres et leurs champs ; afin qu'ils puissent cultiver les champs, habiter les

maisons, et faire le commerce au moyen de la moitié de la fortune qui leur restera. Khâlid dit : Je ne veux pas faire la paix à ces conditions. Puis il monta à cheval et fit le tour de la forteresse. Il vit une place solidement fortifiée. Quand il fut rentré et descendu de cheval, Maddjâ‘a lui parla de nouveau, et Khâlid, ébranlé par ce qu'il avait vu du bon état de la forteresse, consentit à ses propositions, en posant cependant comme condition, qu'on lui abandonnerait, des champs de chaque village du Yemâma, un enclos, celui qu'il voudrait, et, dans la forteresse, telle maison qu'il choisirait pour y habiter. Il avait l'intention de se fixer dans le Yemâma et de faire de ces champs ses propriétés personnelles. Maddjâ‘a dit : Maintenant il ne me reste qu'à me rendre dans la forteresse pour demander aux habitants leur résolution. Khâlid lui fit Ôter les liens et le fit partir vers la forteresse.

Les habitants ayant ouvert la porte, Maddjâ‘a entra. Il n'y vit point d'armée capable de défendre la ville ; il n'y avait que des femmes, des enfants et des vieillards, qui ne pouvaient pas porter les armes. De tous les chefs des Benî-‘Hanîfa, il ne trouva qu'un seul vivant, savoir : Salama, fils d’‘Omaïr. C'était un des infidèles obstinés et perdus, qui avait cru le premier à Mosaïlima, et qui, le jour de la bataille, avait été à ses cotés dans le clos. Lorsque Mosaïlima avait quitté son cheval, il avait aussi quitté le sien, et quand Mosaïlima courut pour sortir du clos, lui-même s'arrêta un peu, puis il courut aussi. Arrivé à la porte du clos, il vit Mosaïlima étendu mort, et il s'écria : J'atteste que tu es un prophète, mais un des prophètes malheureux ! Ensuite il se sauva en se jetant dans la forteresse. Maddjâ‘a, ne voyant point de soldats dans la forteresse, réunit les femmes, recommanda à mille d'entre elles de revêtir des armures et de couvrir leurs visages par les visières ; puis il leur dit : Montez sur les remparts et restez-y ; lorsque j'aurai quitté la forteresse, fermez la porte ; je tâcherai de vous sauver la vie ; mais adressez-moi des injures du haut des remparts. Les femmes firent ainsi.

Khâlid s'était rapproché de la forteresse. Apercevant sur les remparts des individus dont les armures resplendissaient au soleil, il crut que c'étaient des guerriers. Il entendit aussi les paroles insultantes. Lorsque Maddjâ‘a parut devant Khâlid, celui-ci lui dit : Ce sont là les guerriers ? Maddjâ‘a répliqua : Une partie de ceux qui restent sont sur les remparts ; mais en bas il y en a dix fois autant. —

À qui s'adressent leurs injures ? demanda Khâlid. — À moi, répliqua Maddjâ‘a, parce qu'ils ne sont pas contents de ces conventions ; car leur armée est nombreuse, la forteresse est en bon état de défense, ils ont une grande quantité de provisions, et l'hiver est proche. Ils savent que tu ne pourras pas demeurer ici, et ils disent qu'ils ne veulent pas capituler. Khâlid, très-embarrassé, dit : Que faut-il donc faire ? Maddjâ‘a répondit : Il faut diviser leur fortune en quatre parts [et te contenter d'un quart]. Khâlid consentit. En conséquence, il fut stipulé qu'un quart de tous les biens que renfermait la forteresse, en fait d'or, d'argent, de monnaie d'argent, de monnaie d'or, en fait de vêtements, de tapis et de vases, et de tous les autres objets, serait livré à Khâlid, pour être distribué entre ses soldats ; en outre, Khâlid choisirait pour lui une maison dans la forteresse, et, en dehors de la forteresse, dans chaque village, un enclos planté d'arbres fruitiers. Maddjâ‘a dit : J'irai voir si je pourrai arranger cette affaire ; j'amènerai quelques-uns des principaux habitants qui sont restés, pour que nous puissions conclure la capitulation et rédiger le traité avec leurs signatures. Puis il retourna à la forteresse, et dit aux habitants : J'ai employé tous les moyens pour lui arracher cette paix, dont les conditions sont : qu'il ne versera pas votre sang, qu'il ne réduira en esclavage ni vos femmes ni vos enfants, et que les trois quarts de vos biens vous resteront. Les habitants exprimèrent leur reconnaissance à Maddjâ‘a. Mais Salama, fils d’‘Omaïr, dit : Nous ne voulons pas capituler. Nous avons des provisions en grande quantité, la forteresse est en bon état, et l'hiver est proche ; les musulmans ne pourront pas demeurer ici. Maddjâ‘a répliqua : Malheureux ! je ne permettrai pas que ta mauvaise étoile s'étende sur moi et sur mes compatriotes, et que le peuple périsse ! Si tu ne veux pas de la paix, qui as-tu avec toi dans la forteresse pour combattre ? Tu vas perdre le peuple, après tant de malheurs qu'il a éprouvés ! Les habitants n'écoutèrent pas Salama, et acceptèrent la paix sur le conseil de Maddjâ‘a. Cinquante personnes sortirent de la forteresse pour rédiger le traité de paix, et Salama fut forcé de les accompagner. Khâlid fit écrire cet acte, et en garantit l'exécution en son nom, au nom d'Abou-Bekr et au nom de tous les musulmans, qu'il prit pour témoins.

Le lendemain les habitants ouvrirent la porte de la forteresse et sortirent au-devant de Khâlid. Celui-ci entra pour choisir sa maison.

Après avoir parcouru toute la ville et après avoir fait son choix, il sortit et dit à Maddjâʿa : Tu m'as trompé, il n'y a pas de soldats dans la forteresse. Maddjâʿa répliqua : Ô émir, ce sont mes compatriotes ; il m'était impossible de ne pas prendre leurs intérêts et de ne pas chercher à leur conserver leurs vies et leurs familles ; car ils avaient déjà éprouvé tant de malheurs en perdant tant de morts, qu'ils ne pourront jamais oublier leur douleur. Khâlid garda le silence, car il ne pouvait pas rompre la paix qu'il avait conclue.

Trois jours après, Khâlid reçut d'Abou-Bekr, par l'entremise de Salama, fils de Salama, fils de Waqsch, une lettre ainsi conçue : La lettre par laquelle tu m'annonçais ta victoire et la mort de Mosaïlima, et dans laquelle tu me parlais de la forteresse, m'est parvenue. Quant à cette forteresse, il n'y a rien à craindre ; puisque le plus important est fait, il n'y a pas lieu de se préoccuper du moins important. Assiège la forteresse, ne la quitte pas avant de l'avoir prise, et garde-toi d'accepter une capitulation. Lorsque tu t'en seras emparé, fais mettre à mort tous les hommes qui s'y trouveront, réduis en esclavage toutes les femmes et les enfants, et distribue leurs maisons et leurs champs entre les musulmans. Comme Khâlid, trois jours avant l'arrivée de cette lettre, avait conclu la paix, qu'il ne pouvait plus rompre, il écrivit à Abou-Bekr : La forteresse était en bon état de défense, et la garnison, avide de vengeance, avait une grande quantité de provisions ; tandis que nous avions éprouvé de grandes pertes en hommes, et que les fourrages manquaient en dehors de la forteresse ; puis l'hiver était proche. J'ai donc jugé bon de conclure la paix, et elle était signée depuis trois jours lorsque ta lettre m'est parvenue. Il a été stipulé que nous aurions un quart de tous les biens.

Cependant Khâlid était dans une grande perplexité. Il ne pouvait pas rompre le traité, car, lorsqu'un général a fait un traité avec des infidèles et leur a garanti la vie, étant chef religieux des musulmans, il ne peut rompre ce traité, quel que soit le regret qu'il en éprouve. Il en est de même dans le cas où ce traité aurait été conclu par un simple musulman. En effet, le Prophète a dit : « Les musulmans ne forment qu'un corps à l'égard de tous les autres ; en conséquence, tous sont égaux pour le payement du prix du sang, et le dernier d'entre eux est compris dans les obligations contractées par eux. »

Abou-Bekr, lui aussi, était mécontent de ne pouvoir annuler le traité. ‘Omar, fils de Khattâb, chargeait constamment Khâlid auprès du calife, en disant : Khâlid a trompé Dieu et les musulmans ; il s'est contenté d'un quart des biens, et il a mis les ennemis en état de former une nouvelle armée. Vois ce qu'il a pris pour lui-même ! Je dis qu'il est un hypocrite, et qu'il faut le rappeler. Ce langage fit impression sur Abou-Bekr, qui écrivit à Khâlid une lettre dans laquelle il manifesta ses soupçons d'avoir été trompé par lui et lui adressa des paroles sévères. Khâlid savait que c'était là l'œuvre d’‘Omar. Celui-ci était ambidextre, ce qu'on exprime en arabe par *a’sarou-yasaron.* Mais quand Khâlid pariait de lui, il l'appelait *o’aîsirou* (petit gaucher), sans ajouter *yasaron*, lui appliquant ainsi un diminutif de mépris. Lorsqu'il reçut la lettre d'Abou-Bekr, et qu'il vit inappréciés la valeur et tous les efforts qu'il avait déployés dans cette campagne, il s'écria : C'est là l'œuvre de ce petit gaucher ! c'est-à-dire d’‘Omar.

Khâlid dit à Maddjâ‘a : Donne-moi ta fille en mariage, car j'ai l'intention de me fixer à Yemâma. Maddjâ‘a répliqua : Tu n'as pas assez pour payer à ma fille le don nuptial, qui consiste en un million de dirhems. Sa mère en a reçu autant, ainsi que ma sœur, ma mère et tous les membres de ma famille. Je n'accepte pas moins. Mohammed-ben-Djarîr n'a pas donné ce récit relatif au don nuptial, récit fort connu et rapporté par tous les historiens des guerres sacrées qui ont écrit sur la victoire de Yemâma. Cette histoire est d'ailleurs confirmée par trois vers, que je passe. Khâlid, blessé dans son orgueil par ces paroles de Maddjâ‘a, dit : Moi-même, je ne donne à aucune femme moins d'un million de dirhems. Maddjâ‘a répliqua : Il est de coutume chez nous de ne remettre une jeune fille entre les mains de l'époux qu'après avoir reçu toute la somme du don nuptial. — Et moi, dit Khâlid, j'ai l'habitude, quand j'épouse une femme, de payer le don nuptial le jour même, avant le coucher du soleil. Le jour où j'épouserai ta fille, je te remettrai toute la somme, et tu la donneras à ta fille ou tu ne la donneras pas, comme tu voudras. Frappé d'admiration par ce langage [généreux] de Khâlid, Maddjâ‘a lui accorda sa fille pour un million de dirhems et la lui envoya vers le soir, Khâlid avant réuni la somme le jour même.

Khâlid consomma son mariage avec la fille de Maddjâ‘a dans cette même nuit. Le butin pris sur les habitants de Yemâma n'avait pas

encore été distribué entre les soldats musulmans, car il n'était pas encore entièrement livré. Les soldats souffraient, dans le camp, du manque de vivres, et pendant la nuit où Khâlid célébrait son mariage avec la fille de Maddjâ‘a, ils étaient en proie à la faim. Il y avait parmi eux un poète nommé Ziyâd, fils d’‘Amrou, de la tribu de Laïth, ami d’‘Omar. Il composa, à propos de cette action de Khâlid, les trois distiques suivants, qu'il envoya à ’Omar, en le chargeant de les présenter à Abou-Bekr :

« Fais parvenir au prince des croyants un message venant d'un conseiller sincère qui ne veut pas tromper.

« Il a épousé la jeune fille en payant tout un million de dirhems, tandis que les illustres cavaliers de l'armée souffraient de la faim, » etc.

‘Omar prit ces distiques et les porta à Abou-Bekr. Frémissant de colère, il lui dit : Ne vois-tu pas, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, comment agit Khâlid, et comment il dissipe le bien des musulmans ? On n'a jamais vu dans l'histoire un exemple de sa manière d'agir ; jamais un fils d'Adam, jamais un roi quelconque de tous ceux qui ont existé, n'a donné à une femme un don nuptial d'un million de dirhems, ou, s'il l'a fait, il n'a pas pu payer la somme le jour même. Comment peux-tu, ô vicaire de l'apôtre de Dieu, garder le silence sur un tel fait, qui est sans exemple ? Malheur à lui, qui porte la responsabilité du sang de tant de musulmans, et qui a exterminé, comme étant des rebelles, tant de gens, parmi les Bédouins, qui étaient croyants ! Dans cette bataille de Yemâma douze cents hommes, des plus distingués parmi les Mohâdjir, les Ançâr et les compagnons du Prophète, et parmi eux mon frère, ont trouvé la mort. Khâlid est encore responsable du sang de ces douze cents musulmans ; car si, le jour où il engagea la bataille, il n'était pas resté sur un siège élevé, comme un Chosroès, et s'il était monté à cheval dès le commencement, et qu'il eût pris part à l'action, notre armée n'eût pas été mise en fuite et tant d'hommes n'auraient pas trouvé la mort. Il faut le rappeler, lui reprendre ce qui est le bien des musulmans et ne plus jamais lui confier une affaire, ni le bien des musulmans. Abou-Bekr se leva furieux et voulut rappeler Khâlid ; mais il se ravisa et dit : Cette victoire a été une affaire importante pour les musulmans ; si je

rappelle Khâlid, ils seront découragés, les ennemis se réjouiront, et les dix autres généraux qui font la guerre aux infidèles n'y prendront plus intérêt. Cependant il adressa à Khâlid une lettre ruisselante de sang, dans laquelle il lui disait : Que Dieu te maudisse, ô fils de ta mère ! Tu es tellement à ton aise, que tu cherches les plaisirs du mariage et que tu dissipes l'argent, tandis que le sang des douze cents musulmans tués devant toi n'est pas encore desséché ! Lorsque Khâlid eut lu cette lettre, il s'écria : C'est l'œuvre du petit gaucher !

Ensuite Khâlid convoqua les chefs de Yemâma et leur dit : Le vicaire du Prophète n'approuve pas la paix que j'ai conclue avec vous ; et ‘Omar, fils de Khattâb, ne l'approuve pas non plus ; c'est lui qui doit valider ce traité et le ratifier. Partez pour Médine et exposez votre situation à Abou-Bekr ainsi qu'aux musulmans, pour voir ce qu'il décidera. Dix d'entre eux, tels que Maddjâ‘a, Salama, fils d'‘Omaïr, et d'autres chefs, se rendirent auprès d'Abou-Bekr et se recommandèrent à sa clémence, tandis qu'ils se laissèrent aller à des propos injurieux contre ‘Omar, dans toute la ville de Médine. ‘Omar savait qu'ils agissaient ainsi d'après les ordres de Khâlid. Abou-Bekr ratifia le traité et envoya à Khâlid la ratification.

Abou-Bekr voyait que ces députés de Yemâma étaient des hommes intelligents et de bon sens, qui s'exprimaient bien. Il savait que Mosaïlima leur avait récité des révélations qu'il prétendait avoir reçues de Dieu. Ne les ayant jamais entendues, Abou-Bekr désirait les connaître et dit à ces hommes : Que vous a dit cet imposteur, à vous qui êtes des gens intelligents et sages, pour avoir pu vous séduire ? Ils répondirent : Il nous a dit des paroles qu'il prétendait avoir reçues de Dieu. — Vous en rappelez-vous quelques-unes ? demanda Abou-Bekr. Maddjâ‘a lui récita une surate qui était ainsi conçue : « Grenouille, ô grenouille, coasse, coasse ! Ô comme tu coasses ! Mais celui qui vient boire ne l'empêche pas et ne trouble pas l'eau. Quand tu t'élèves, tu es dans l'eau, et quand tu descends, tu es dans le limon. » Une autre surate que Mosaïlima prétendait avoir reçue de Dieu était celle qu'il récitait, lorsque les Benî-Asad eurent pillé dans le Yemâma. Il ne voulait pas qu'ils fussent punis et défendait aux habitants de Yemâma de leur infliger un châtiment, en disant : « Par le loup noirâtre, par la nuit obscure et par le capricorne ! les Asad ne se sont pas emparés de ce qui est défendus. » Il disait encore : « Par la nuit ténébreuse et par

le loup foncé ! les Asad n'ont pas coupé une seule corde. » Abou-Bekr dit aux députés : Malheur à vous ! Jamais ces paroles ne sont venues de Dieu ! D'où vous les a-t-il apportées Ils répondirent : Ô vicaire de l'apôtre de Dieu, c'était un malheur ; il était écrit qu'il devait nous arriver ; car sans cela [nous aurions été désabusés], nous avons eu beaucoup de preuves de son imposture. — Quelles preuves ? demanda Abou-Bekr. — Ce Nehâr-er-Raddjâl, continuèrent les députés, auquel le Prophète avait donné pour mission d'enseigner le Coran aux gens du Yemâma, s'est lié avec Mosaïlima, lui a appris toutes les surates du Coran qu'il savait et lui a dit d'en réciter aussi, comme Mohammed. Ainsi il lui a appris la surate suivante : « Par celles qui disséminent en semant, et qui portent un fardeau, et qui courent légèrement, et qui distribuent d'après l'ordre ! certes, ce qui vous est annoncé est véritable, et le jugement aura lieu ! » (Cor. sur. LI, vers. 1 et suiv.) Puis il l'a engagé à parler de la même manière que Mohammed, et Mosaïlima publia une révélation qu'il prétendait avoir reçue de Dieu : « Par celles qui répandent la semence et qui recueillent la récolte, et qui remuent les grains, et qui les moulent en farine, et qui en font du pain, qui l'émiettent en petits morceaux, en y ajoutant de la graisse et du beurre ! certes, vous êtes les plus nobles parmi tous ceux qui habitent le sol, et les nomades n'atteignent point votre noblesse ! Recevez l'hôte, donnez l'hospitalité au pauvre et hébergez le mendiant. » Nehâr-er-Raddjâl lui a enseigné aussi cette autre surate du Coran : « Heureux celui qui est purifié, qui répète le nom de son Seigneur et qui prie ! Mais vous préférez la vie de ce monde ; cependant le monde futur vaut mieux et est plus durable. » (Sur. LXXXVII, vers. 14-17.) Puis Mosaïlima récita cette autre surate : « Heureux celui qui murmure sa prière, qui donne de son superflu le nécessaire, qui nourrit le pauvre de son sac à provisions ; il éloignera le crime de ses actions et il sera béni dans ses bœufs et dans ses brebis ! » À cette autre surate qu'il lui apprit : « Par le ciel orné de tours, par le jour annoncé, par le témoin et le témoignage, » etc. (sur. LXXXV, vers. 1 et suiv.), Mosaïlima opposa celle-ci : « Par la terre ornée de prairies, par les montagnes couvertes de neige, par les chevaux portant des housses ! nous nous vautrons sur elle », etc. Une partie de ces surates de Mosaïlima se trouvent dans cet ouvrage

[de Tabari], et une partie ont été empruntées par nous à d'autres traditions.

Les députés, parlant à Abou-Bekr, continuèrent ainsi : Nous avions encore eu de son imposture la preuve suivante ;

Une femme des Benî-‘Hanîfa vint d'un bourg du Yemâma trouver Mosaïlima et lui dit : L'eau a diminué dans nos puits ; invoque Dieu pour qu'il les remplisse. Nehâr-er-Raddjâl lui dit : Fais-le, car j'ai vu Mohammed faire ainsi. — Comment s'y est-il pris ? demanda Mosaïlima. Nehâr-er-Raddjâl dit : Quelques hommes étaient venus le trouver pour se plaindre aussi de ce que leurs puits étaient à sec et de ce que les dattiers étaient brûlés. Mohammed se fit apporter un vase rempli d'eau, versa dans sa main un peu de cette eau, qu'il mit dans sa bouche, l'agita et la cracha dans le vase ; puis il dit : Versez un peu de cette eau dans les puits et un peu sur les racines des dattiers. On fit ainsi, et les puits se remplirent de telle sorte que l'on put en puiser avec la main, et les arbres furent tellement chargés de fruits que les branches touchèrent la terre et qu'avec la main on put cueillir les dattes. Mosaïlima fit ainsi. Lorsque la femme eut emporté l'eau et l'eut versée dans les puits, ils desséchèrent complètement, et les dattiers sur lesquels on l'avait répandue se desséchèrent également à l'instant même et ne portèrent plus de fruits.

Une autre fois, Nehâr-er-Raddjâl avait dit à Mosaïlima : Je me trouvais avec Mohammed lorsqu'on lui apporta un enfant nouveau-né ; il lui toucha la tête avec sa main et pria pour lui ; puis il lui toucha la langue. Fais la même chose. Mosaïlima se fit amener des enfants nouveau-nés et imita le procédé de Mohammed. Tous les enfants, sans exception, dont il avait touché la tête ou la langue eurent la teigne ou furent muets.

Un jour Mosaïlima entra dans un clos ensemencé et y fit son ablution. Nehâr-er-Raddjâl, qui était avec lui, dit au propriétaire du clos : Qui t'empêche de prendre cette eau avec laquelle s'est lavé le prophète du Ra‘hmân, pour en arroser ton champ, afin que Dieu le bénisse ? J'ai vu Mohammed qui entra un jour, à Médine, dans un des clos des Benî-Naddjâr, dans lequel la végétation était peu élevée et clairsemée. Il y fit son ablution. Le propriétaire du clos lui dit : Me permets-tu d'employer cette eau pour en arroser ce champ, qui peut-être en sera amélioré ? Mohammed le lui ayant permis et ayant soufflé

sur l'eau, cet homme la prit et en arrosa son champ. La végétation s'éleva et donna une quantité de produits plus grande que jamais auparavant. Le propriétaire du clos du Yemâma ayant fait de même avec l'eau dont s'était servi Mosaïlima, son champ, qui était en pleine verdure, se dessécha complètement et ne donna pas un grain cette année.

Abou-Bekr dit aux députés de Yemâma : Puisqu'on voyait les preuves de son imposture, comment ne s'est-on pas lassé de lui ? Les députés répondirent : Il y avait un Arabe des Benî-Rabî‘a du Yemâma, nommé Tal‘ha. (Mosaïlima, ainsi que tous les Benî-‘Hanîfa, descendait de Rabî‘a, tandis que Mohammed et les Qoraïschites étaient de la descendance de Modhar.) Tal‘ha s'était rendu auprès de Mohammed, avait cru en lui et avait appris le Coran. Il vint ensuite trouver Mosaïlima et lui dit : Qui es-tu ? Mosaïlima lui répondit : Je suis un prophète, comme Mohammed. Tal‘ha demanda de nouveau : Est-ce qu'un ange vient te trouver, comme Mohammed, de la part de Dieu ? — Oui, répondit Mosaïlima, et parfois Dieu vient lui-même. — De quelle manière Dieu t'apparait-il ? Vient-il entouré d'éclat, ou dans les ténèbres ? — Il vient dans les ténèbres. — Tu es un menteur ! s'écria Tal‘ha ; Dieu n'est pas dans les ténèbres. Je sais bien que tu es un imposteur et que Mohammed est véritable [prophète]. Mais, quoique tu sois un imposteur, comme tu es un descendant de Rabî‘a, Un de mes compatriotes, et quoique Mohammed soit un vrai prophète, comme il est de la famille de Modhar, je préfère un imposteur des Rabî‘a à un vrai prophète des Modhar. Puis Tal‘ha devint son partisan.

Après ces discours, Abou-Bekr récita ce verset du Coran : « Celui que Dieu égare n'a point de guide ; il abandonne ceux-là à leur impiété, errant dans la confusion, » (Sur. VII, vers. 185.) Ensuite il renvoya les députés à Yemâma, après avoir ratifié le traité conclu avec eux. Enfin Khâlid distribua entre les troupes le quart des biens qui avait été stipulé.

CHAPITRE XI

‘Alâ-ben-Al-‘Hâdhramî et les rebelles du Ba‘hraïn

On rapporte : Les onze généraux et les corps de troupes qu'Abou-Bekr avait envoyés de tous côtés contre les rebelles dans le désert et ailleurs, et que nous avons nommés plus haut, s'étaient tous dirigés vers les différents points qui leur avaient été assignés. Khâlid s'était mis en campagne contre Tolaï‘ha, Schoura‘hbîl était allé dans le Yemâma, et les neuf autres dans l’‘Omân, le Ba‘hraïn et dans d'autres contrées ; ils réduisirent les rebelles et les firent rentrer dans le sein de l'islamisme. L'un de ces généraux était ‘Alâ-ben-Al-‘Hadhramî. ‘Alâ avait déjà été chargé par le Prophète, à l'époque où celui-ci envoya des ambassadeurs aux princes des différents pays, d'une mission auprès de Moundsir, fils de Sâwa, prince du Ba‘hraïn. Moundsir avait adopté l'islamisme, avait converti les habitants de son pays et avait congédié ‘Alâ. Peu de temps après la mort du Prophète, Moundsir était mort également, et les habitants du Ba‘hraïn avaient apostasié. Abou-Bekr y envoya alors ‘Alâ, à la tête d'une armée.

Les habitants du Ba‘hraïn se composaient de deux tribus : les ‘Abdou’l-Qaïs et les Benî-Bekr. Les premiers rentrèrent [bientôt] dans le sein de l'islamisme, mais les Benî-Bekr persévérèrent dans l'apostasie. En effet, un homme d'entre les ‘Abdou’l-Qaïs, nommé Djâroud, fils d’‘Amrou, était venu trouver le Prophète, avait embrassé l'islamisme et avait appris le Coran et les institutions de la religion musulmane. Le Prophète l'avait engagé ensuite à retourner auprès des ‘Abdou’l-Qaïs, pour les appeler à l'islamisme. Djâroud lui dit : ô apôtre de Dieu, nous trouverons dans le désert des chameaux errants, échappés à leurs propriétaires ; nous est-il permis de les monter ? Le Prophète répondit : Gardez-vous de les toucher ; ce sont des flammes de feu : celui qui s'assied sur ces chameaux se trouvera assis sur le

feu ! Djâroud, s'étant rendu dans sa tribu, l'invita à embrasser l'islamisme, et tous les ‘Abdou’l-Qaïs devinrent croyants. Après la mort du Prophète, ils apostasièrent. Djâroud les réunit et leur dit : Si Mohammed est mort, que vous a fait cette religion ? Ils répondirent : S'il avait été prophète, il ne serait pas mort. Djâroud dit : N'y a-t-il pas eu beaucoup de prophètes dans le monde avant lui ? — Certainement, répondirent les autres. — Que sont-ils devenus ? — Ils sont morts. — Eh bien, reprit Djâroud, lui aussi est mort comme les autres prophètes ; et s'il n'eût point dû mourir jusqu'au jour de la résurrection, il n'aurait pas été un prophète, mais le diable ; car il n'y a que lui qui ne meurt pas jusqu'au jour de la résurrection. Les ‘Abdou’l-Qaïs s'écrièrent : Tu as raison ! et ils rentrèrent dans le sein de l'islamisme. Djâroud avait amené ce résultat, avant l'arrivée d’‘Alâ.

Les Benî-Bekr et les Benî-Rabî‘a, persévérant dans leur apostasie, se donnèrent un chef, nommé ‘Hotam, fils de Dhobaï‘a, qui était de la tribu de Qaïs et chef de la tribu. Tous les insurgés des Benî-Rabî‘a, des Benî-Bekr et ceux des Zoutt, qui se trouvaient dans le Ba‘hraïn, se réunirent autour de ‘Hotam, qui s'empara de Hadjar, ville considérable du Ba‘hraïn et résidence des princes de ce pays. Ces rebelles envoyèrent un détachement de troupes vers les Benî-‘Abdou’l-Qaïs, qui étaient avec Djâroud et qui étaient redevenus musulmans, pour les faire renoncer à l'islamisme. Les Benî-‘Abdou’l-Qaïs refusèrent. Ils s'étaient renfermés dans une ville bien fortifiée du Ba‘hraïn, nommée Dârîn. ‘Hotam fit assiéger cette forteresse par un corps de troupes considérable. Un certain nombre de musulmans se retirèrent dans une autre place forte, nommée Djiwâtha, devant laquelle ‘Hotam mit également le siège. Les garnisons enfermées dans ces deux forteresses commençaient à souffrir, lorsque la nouvelle de l'arrivée d’‘Alâ avec l'armée musulmane leur parvint et leur donna du courage. Quand ‘Alâ se fut rapproché du Ba‘hraïn, ceux des musulmans qui étaient dispersés dans les villes vinrent secrètement le rejoindre. Parmi eux se trouvait Qaïs, fils d’‘Âcim, avec un grand nombre de troupes. Les Benî-Ribâb se joignirent également à ‘Alâ, dont l'armée devint ainsi très-considérable. Ces troupes réunies se disposèrent à attaquer ‘Hotam et les rebelles qui étaient avec lui. Alors ceux qui tenaient Djâroud enfermé levèrent le siège et se retirèrent auprès de ‘Hotam, et les musulmans quittèrent la forteresse et vinrent rejoindre ‘Alâ.

‘Alâ était encore dans le désert, à trois journées de marche du Ba‘hraïn, avec toutes les troupes qui étaient venues avec lui de Médine et avec d'autres. Abou-Horaïra, qui se trouvait dans l'armée de Médine, a raconté [plus tard] : J'y ai été témoin d'un fait remarquable, d'un des miracles de l'islamisme. On lui demanda ce qu'il avait vu et il raconta : Un jour l'armée fit halte au bord d'un puits qui ne contenait que peu d'eau. La foule se précipita vers le puits, qui fut bientôt épuisé. Le jour baissait, et les hommes ainsi que les bêtes manquaient d'eau ; on n'en trouva nulle part, et l'on passa cette nuit dans les souffrances de la soif. On vint trouver ‘Alâ, qui ne vit d'autre moyen que d'invoquer Dieu. Lorsqu'il eut prié et que la nuit fut passée à moitié, les chameaux s'effarouchèrent et s'enfuirent ; il ne resta pas un seul chameau dans le camp. Les soldats se dispersèrent de tous côtés pour les chercher, mais on n'en put ramener aucun. Les soldats rentrèrent au camp, à la pointe du jour, en proie à la soif et attendant la mort. On était entouré du désert, et il n'y avait d'eau qu'à une distance de dix parasanges. ‘Alâ dit à ses hommes : Ne vous effrayez pas ; Dieu ne laissera pas périr tous ces hommes dans ce désert, et les chameaux reviendront. Les soldats répliquèrent : Nous ne sommes pas affligés à cause des chameaux, mais nous craignons pour notre vie ; quand la chaleur du soleil deviendra ardente, aucun de nous ne restera vivant, après avoir souffert la soif pendant deux jours. ‘Alâ pria et les soldats avec lui. La chaleur du jour devenait forte, et les rayons du soleil frappaient leurs têtes. À l'heure de midi, tous n'attendaient plus que la mort. Alors on aperçut au loin une splendeur comme celle d'un mirage. Le mirage ressemble de loin à de l'eau, et, quand on s'en approche, il s'évanouit, et l'on ne voit que le sol blanc, dont le sable, soulevé par le vent et éclairé par le soleil, produit cette splendeur. Ils voyaient donc au loin une splendeur de cette sorte. ‘Alâ demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un mirage. Il dit : Quel mal y aurait-il si vous y alliez ? Un homme, suivi bientôt de quelques autres, se rendit vers cet endroit, et ils trouvèrent, au milieu de ce désert, un ruisseau contenant une eau excellente. Ils appelèrent les autres, qui s'y précipitèrent tous et se désaltérèrent. À ce moment, les chameaux qui s'étaient échappés vinrent tous pour boire à cette eau ; ils vinrent d'eux-mêmes, sans que personne fût allé à leur recherche, et il ne manquait rien [au bagage qu'ils avaient emporté]. Après que tous

furent désaltérés, on se pourvut d'eau pour la route et l'on partit. Parmi les gens du Ba‘hraïn qui se trouvaient avec ‘Alâ, il y avait un homme qui avait demeuré soixante et dix ou quatre-vingts ans dans ce désert et qui n'avait jamais auparavant vu cette eau ; après cet évènement, personne ne la vit plus jamais.

Lorsque ‘Alâ arriva dans le Ba‘hraïn, les apostats et les hésitants rentrèrent tous dans le sein de l'islamisme. Tous les musulmans, de même que Djâroud et les ‘Abdou’l-Qaïs, qui étaient allés au-devant de lui, se réunirent autour d’‘Alâ, tandis que les idolâtres se rallièrent autour de ‘Hotam. Celui-ci se trouvait dans la contrée de Hadjar, qui n'avait pas de forteresse. Sur la nouvelle que l'armée musulmane était très-nombreuse, ‘Hotam fit creuser tout autour de Hadjar un fossé. ‘Alâ vint y établir son camp, et ses soldats entourèrent le fossé. On combattait chaque jour, depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner ; quand la chaleur devenait forte, on se séparait, et l'on recommençait la lutte à l'heure de la prière de l'après-midi, jusqu'au soir. Cela dura ainsi un mois.

Après un mois, on entendit, un jour, du camp musulman, des cris et du tumulte parmi les rebelles. ‘Alâ dit : Il nous faudrait quelqu'un qui allât s'informer de la cause de ce bruit ; car j'ai le pressentiment qu'ils seront mis en déroute cette nuit. Un homme, nommé ‘Abdallah, fils de ‘Hadsaf, s'offrit.— Comment feras-tu ? lui demanda ‘Alâ. ‘Abdallah dit : J'ai dans la ville un oncle, nommé Abdjar, fils de Bodjaïr, un homme notable ; je me rendrai chez lui, je lui dirai que je t'ai quitté, je passerai la nuit dans sa maison, et viendrai demain te rendre compte de ce qui s'est passé, ou, s'il y a une nouvelle favorable, je reviendrai cette nuit. — Va, lui dit ‘Alâ. ‘Abdallah se rendit dans la maison de son oncle. Celui-ci lui demanda pour quelle cause il venait. ‘Abdallah répondit : Je suis las d'eux ; je ne veux pas mourir de faim. Tous, tant qu'ils sont, ont les mêmes sentiments que moi. Son oncle lui donna à manger. Puis ‘Abdallah dit : Que signifie ce bruit ? Abdjar répondit : Notre chef, ‘Hotam, a traité, dans le camp, tous les soldats ; ils ont beaucoup bu, ils sont tous ivres cette nuit, et ils sont encore à boire. ‘Abdallah se hâta de manger et sortit ensuite, en disant qu'il allait se rendre au camp pour voir ‘Hotam. Il vint, en effet, au camp de ‘Hotam, et trouva tout le monde dans l'ivresse ; puis, se glissant dans le fossé, il revint auprès d’‘Alâ et lui dit : Ils sont tous ivres,

étendus par terre sans connaissance ; si tu dois jamais les vaincre, c'est cette nuit.

‘Alâ conduisit ses troupes hors du camp, dans le plus grand silence. Les soldats franchirent le fossé, fondirent sur le camp de ‘Hotam et se mirent à massacrer les ennemis. Ceux-ci furent tellement frappés de terreur, qu'aucun d'eux ne fut en état ni de monter à cheval, ni de tenir ses armes, ni de courir. Si quelqu'un essayait de courir, il tombait bientôt, vaincu par l'ivresse. Les musulmans en tuèrent un si grand nombre cette nuit, que le sang coula comme un ruisseau. ‘Hotam, ivre comme les autres, se précipita vers son cheval, que l'on tenait toujours sellé pour lui, et voulut monter à cheval ; mais la courroie de l'étrier se rompit, et, malgré ses efforts, il ne réussit pas à se mettre en selle. Alors il cria : Soldats, venez ici, aidez-moi à monter à cheval, je suis ’Hotam ! Je veux monter à cheval, et je vous tirerai de ce danger ! Mais tous passèrent près de lui, sans le reconnaître. ’Hotam portait le surnom d'Abou-Dhobaï‘a. Un musulman, nommé ‘Afîf, fils d'Al-Moundsir, homme considérable et fort connu, qui était lié d'amitié avec ‘Hotam, vint à passer. Entendant ’Hotam crier pour qu'on l'aidât à monter à cheval, il s'approcha [et lui dit : N'es-tu pas Abou-Dhobaï‘a ? — Oui, répondit ’Hotam. Alors ‘Afîf] le frappa d'un coup de sabre, lui coupa une jambe près du genou, et le laissa gisant sur le sol, ’Hotam poussa des cris et dit : Qui es-tu ? — Je suis ‘Afîf fils d'Al-Moundsir. ’Hotam le reconnut et lui dit : De grâce, puisque tu viens de me trancher la moitié du corps, achève-moi. — Je ne veux pas te tuer, répliqua ‘Afîf, afin que, par la douleur, tu subisses mille morts, et il passa outre. Pendant toute la nuit, ‘Hotam cria : Soldats, je suis ‘Hotam, tuez-moi, pour que vous voyiez la fin de cette lutte ! Mais personne ne vint. Enfin, vers la pointe du jour, un chef bédouin d'entre les musulmans, nommé Qaïs, fils d’‘Acim, en passant près de lui, entendit ses cris et le tua.

Lersque le soleil se leva, le massacre des ennemis était terminé. ‘Alâ, après avoir accompli la prière du matin, se mit en marche, entra dans Hadjar et s'en empara. Tous ceux qui avaient apostasié embrassèrent de nouveau l'islamisme. Ensuite on distribua ce jour même le butin. ‘Alâ resta à Hadjar, et les troupes se répandirent aux alentours.

Cependant un certain nombre des soldats de ‘Hotam avaient réussi, malgré l'état d'ivresse dans lequel ils se trouvaient, à s'échapper pendant la lutte, et ils avaient gagné une ville fortifiée, nommée Dârîn, située au bord de la mer. C'est dans cette même forteresse que les musulmans avaient été assiégés, du vivant de ‘Hotam. Lorsque ‘Alâ se rendit maître de tout le Ba‘hraïn, tous ceux qui persévéraient dans l'apostasie se rendirent, un à un, ou deux à deux, dans cette forteresse et y transportèrent leurs biens. ‘Alâ, averti de cette circonstance, rassembla l'armée musulmane à Hadjar, pour de là se diriger contre eux et pour les assiéger. Les rebelles, de leur côté, informés de l'approche d’‘Alâ, réunirent tous les bateaux qui se trouvaient près du rivage ; prirent ceux qui leur étaient nécessaires, brûlèrent tous les autres, s'embarquèrent et se rendirent dans une ville dont tous les habitants avaient apostasié, et qui était située en face de Dârîn, également au bord de la mer. Les deux villes étaient séparées par une distance d'une journée de navigation. Les rebelles se mirent ainsi en sûreté.

Lorsque ‘Alâ parvint au rivage, les rebelles avaient fui, et les bateaux avaient été brûlés. Il fit camper son armée, se prosterna le visage contre terre et pria en ces termes : Seigneur, tu as le même pouvoir sur l'eau que sur la terre. Si tu nous fais passer par cette eau, ceux dont la foi dans ta religion est chancelante seront affermis. Ensuite ‘Alâ monta à cheval, donna à ses troupes l'ordre de se mettre en marche, et poussa son cheval dans la mer. L'eau n'allait que jusqu'aux genoux du cheval. Alors toute l'armée le suivit, et l'eau ne dépassa pas les genoux des chevaux, des chameaux et des fantassins, suivant la volonté de Dieu. Ils passèrent ainsi la mer. Quand ils remontèrent sur le rivage opposé, les ennemis furent épouvantés, ils se sentirent ébranlés et ils dirent : Ces gens sont certainement des magiciens. ‘Alâ fit jouer le sabre, et continua le massacre pendant deux jours, jusqu'à ce qu'il eût fait passer au fil de l'épée tous les révoltés. Après s'être emparé de leurs dépouilles, il retourna le lendemain par la même voie par laquelle il était venu, et cette fois encore personne ne vit l'eau dépasser ses genoux. Ce fut là un des grands miracles de l'islamisme, dont il confirma la vérité, et en même temps un signe de la mission prophétique de Mohammed.

Le lendemain, ‘Alâ partagea le butin, en donnant une part à chaque fantassin et trois parts à chaque cavalier : chaque fantassin reçut deux mille dirhems, et chaque cavalier, six mille. Ensuite ‘Alâ revint avec l'armée à Hadjar, et écrivit à Abou-Bekr une lettre pour lui annoncer sa victoire. Les musulmans de Médine furent remplis de joie ; ils s'écrièrent : Gloire à Dieu, qui a mis à la tête de ce peuple un homme qui se fait obéir par la mer, de même que les Benî-Israël et Moise !

Abou-Bekr écrivit à ‘Alâ : Reste dans le Ba‘hraïn jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE XII

Les rebelles d’‘Omân et de Mahra

‘Hodsaïfa, fils de Mî‘hçan, l'un des généraux mis en campagne par Abou-Bekr, avait été chargé de se rendre dans l’‘Omân ; et ‘Arfadja, fils de Harthama, dans le pays de Mahra. Cette dernière contrée est voisine de l’‘Omân, qui touche à la mer ; le Mahra se trouve entre l’‘Omân, d'un côté, et le ‘Hedjâz et le désert, de l'autre. Les habitants, tous Bédouins, avaient embrassé l'islamisme au moment où le Prophète envoya des ambassadeurs aux différents princes de la terre. Lorsque ‘Amrou, fils d'Omayya, présenta la lettre du Prophète à Djaïfar, fils de Djolonda, qui était alors le prince de l’‘Omàn et aussi du Mahra, Djaïfar devint croyant, et tous les habitants de l’‘Omân et du Mahra se convertirent à l'islamisme. ‘Amrou s'en était retourné ensuite.

À la nouvelle de la mort du Prophète et de la révolte des Arabes, les habitants de cette contrée se dirent : La religion de Mohammed est anéantie. Ils apostasièrent tous, excepté leur souverain Djaïfar, qui chercha à ramener les gens à l'islamisme ; il tuait ceux qui ne voulaient pas rentrer dans le sein de la religion musulmane, et il se trouva à la tête d'une nombreuse armée, composée de musulmans. Il y avait dans l’‘Omân un homme considérable, dont la famille avait autrefois occupé le pouvoir. Ses aïeux avaient été rois de l’‘Omân ; ils avaient porté la couronne, dont ils avaient été investis par les Chosroès. Cet homme s'appelait Laqît, fils de Mâlik l'Azdite ; il était de la tribu ‘omânite des Benî-Azd, et il portait le sobriquet de *Dsou’l-Tâdj*. Sa famille ayant perdu la souveraineté, il s'était rendu auprès de Djaïfar, et il demeura avec lui du vivant du Prophète.

Lorsque Laqît vit que les habitants de l’‘Omân et du Mahra avaient renié la foi musulmane, il apostasia également, espérant ainsi trouver un prétexte pour lutter contre Djaïfar et lui enlever le pouvoir. Les

insurgés se rallièrent tous autour de lui et lui déférèrent le commandement. En conséquence, il attaqua Djaïfar, lui enleva l’‘Omân et s'empara du gouvernement. Djaïfar et ses soldats musulmans prirent la fuite : les uns se cachèrent dans les montagnes ; les autres, s'étant pourvus de provisions, se sauvèrent par mer, en se tenant éloignés de la voie ordinaire des bateaux.

Informé de cet évènement, Abou-Bekr fit partir une armée contre l’‘Omân et le Mahra, en donnant le drapeau du commandement, pour la guerre contre l’‘Omân, à ‘Hodsaïfa, fils de Mi’hçan, et, pour celle du Mahra, à ‘Arfadja, fils de Harthama. Il ordonna à ‘Arfadja de prêter secours d'abord à ‘Hodsaïfa, puis, quand ils en auraient fini avec l’‘Omân, de se rendre dans le Mahra et de requérir l'aide de ‘Hodsaïfa, dans le cas où il en aurait besoin. Ces deux généraux partirent donc pour l’‘Omân. ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, qui avait précipitamment engagé la lutte avec les Benî-‘Hanîfa, avant l'arrivée de Schoura‘hbîl, et qui avait été battu, avait reçu l'ordre d'Abou-Bekr, très-irrité contre lui, de s'éloigner des murs de Yemâma, de se diriger vers l’‘Omân, de se tenir à la disposition de ‘Hodsaïfa et d’‘Arfadja, si l'un de ceux-ci réclamait son aide ; et, dans le cas où l'on ne la demanderait pas, de se rendre dans le Yemen et d'y rester avec son armée. En conséquence, ‘Ikrima vint rejoindre ‘Hodsaïfa et ‘Arfadja, et marcha avec eux. Toutes ces troupes réunies se dirigèrent vers l’‘Omân, pour attaquer Laqît, fils de Mâlik. Quand Djaïfar et ses partisans surent que l'armée musulmane approchait, ils sortirent de leurs retraites dans les montagnes. Abou-Bekr avait ordonné à ses généraux d'agir en tout suivant les avis de Djaïfar. ‘Hodsaïfa lui ayant adressé une lettre, Djaïfar avec ses troupes vint au-devant de lui, et leur entrevue eut lieu à une station nommée Ço‘hâr ; c'est là qu'ils délibérèrent.

Laqît, apprenant ces nouvelles, rassembla son armée et se prépara pour la lutte. ‘Hodsaïfa et Djaïfar écrivirent secrètement une lettre aux chefs qui se trouvaient dans l'armée de Laqît et les engagèrent à rentrer dans l'islamisme. Ces chefs, quoiqu'ils eussent suivi Laqît, étaient cependant tous attachés à Djaïfar ; ils répondirent à l'appel, embrassèrent l'islamisme et vinrent auprès de Djaïfar. Laqît, voyant son armée diminuée, et craignant que Djaïfar n'écrivît aussi aux gens de l’‘Omân de s'emparer de lui, passa ses troupes en revue, quitta

l’‘Omân et vint camper à un endroit nommé Dabâ, où les ‘Omânites tenaient un marché. Les soldats avaient amené avec eux leurs femmes et leurs enfants, afin que, en combattant pour leurs familles, ils eussent plus de courage.

Djaïfar avait adressé une lettre à une portion des Benî-‘Abdou’l-Qaïs, qui demeuraient sur le territoire de l’‘Omân et qui étaient bien disposés pour lui, et les avait appelés. Mais Laqît se hâta d'engager la lutte, qui eut lieu sur la place même du marché. Les musulmans eurent le dessous, et Laqît en tua un grand nombre. La position de l'armée musulmane était devenue difficile, lorsque les Benî-‘Abdou’l-Qaïs vinrent renforcer Djaïfar. Les musulmans recommencèrent la lutte ; les rebelles perdirent contenance et Laqît prit la fuite. Alors les musulmans taillèrent les ennemis en pièces et en tuèrent dix mille, pillèrent leurs bagages et s'emparèrent également des biens des gens qui étaient venus pour la foire et qui sympathisaient avec Laqît. On partagea ensuite le butin, en mettant à part la cinquième partie, que ‘Arfadja, fils de Harthama, fut chargé de porter à Abou-Bekr. Il y avait, dans ce *quint*, entre autres huit cents captifs. Djaïfar s'empara de l’‘Omân, et ‘Hodsaïfa resta avec lui.

‘Arfadja, qui, suivant les ordres d'Abou-Bekr, devait, aussitôt que l'‘Omân serait pacifié, se rendre dans le Mahra, était parti pour porter au calife sa part du butin ; ce fut ‘Ikrima qui, d'après l'avis de ‘Hodsaïfa et de Djaïfar, entreprit la campagne du Mahra. Djaïfar lui donna toutes celles de ses propres troupes qui ne lui étaient pas indispensables dans l’‘Omân. Arrivé dans le Mahra, ‘Ikrima trouva tous les habitants en révolte, sauf un certain nombre qui étaient restés en secret musulmans, et qui, à la nouvelle de son approche, étaient venus se joindre à lui. Quant aux apostats, ils étaient divisés en deux partis, dont chacun s'était donné un chef, et qui étaient en hostilité entre eux. Les noms de ces deux chefs étaient Sikhrît et Mouçabbi‘h. ‘Ikrima, voyant cette division, voulait en profiter pour les perdre et les soumettre. La faction de Sikhrît étant la moins nombreuse, ‘Ikrima lui dépêcha un messager et l'invita à rentrer dans l'islamisme. Sikhrît, considérant le petit nombre de ses gens, répondit à l'appel d’‘Ikrima, et vint à lui avec ses partisans. Mouçabbi‘h, également invité à se soumettre, refusa de venir, parce que ses troupes étaient plus nombreuses, et se mit en mesure de résister. ‘Ikrima l'attaqua et lui

livra un combat qui fut plus acharné que celui qui avait été livré dans l’‘Omân. Il tua Mouçabbi‘h et un grand nombre de rebelles, et fit un butin considérable, qu'il partagea entre ses soldats.

Le Mahra était habité par des tribus dispersées, les unes sur le littoral, les autres dans les îles, et d'autres encore dans le désert. C'est du Mahra que l'on tire l'encens et les perles. Les hommes qui recueillent l'encens sont isolés et dominent par leur nombre : on les appelle *Ahlou’l-Loubân.* Le *loubân* n'est autre chose que l'encens cristallisé appelé *‘ilk-i-roumî.* ‘Ikrima, lors de cette campagne, envoya un messager aux cultivateurs d'encens, et les invita à embrasser l'islamisme. Ils devinrent tous croyants, ainsi que les habitants du littoral, des îles et du désert. L'islamisme fut promulgué dans le Mahra, et l'apostasie disparut. ‘Ikrima fit porter par Sikhrît la cinquième partie du butin à Abou-Bekr, en lui adressant une lettre par laquelle il lui annonçait sa victoire et la prise de possession de tout le Mahra par les musulmans. Abou-Bekr, très- heureux de cette nouvelle, pardonna à ‘Ikrima, et lui confia le gouvernement du territoire de Mahra. ‘Ikrima y resta.

CHAPITRE XIII

Campagne contre les rebelles du Tihâma

On appelle Tihâma le territoire de la Mecque et du Taïf, jusqu'à la frontière du Nedjd. Le Prophète avait établi dans le Tihâma différents agents : ‘Attâb, fils d'Asîd, à la Mecque ; deux agents à Taïf et dans les bourgs qui en dépendaient, savoir : ‘Othmân, fils d'Abou’l-‘Âç, et Mâlik, fils d’‘Auf. Il y avait encore d'autres agents dans le Nedjd, qui, du côté opposé, touche au Yemen.

Lorsque les Arabes se révoltèrent, les Qoraïschites de la Mecque restèrent fidèles. Mais il y a sur le territoire du Tihâma une contrée située vers la mer et nommée le pays d’‘*Akk*, qui était habitée par des gens appelés *Ascha‘rites* (Abou-Mousa-al-Asch‘arî était de cette tribu). Ceux-ci apostasièrent et firent cause commune avec les révoltés du Yemen. Un certain nombre des adhérents d'Aswad, après la mort de cet imposteur, ainsi que les Benî-Zobaïd, qui demeuraient dans leur voisinage, se joignirent à eux. Une foule considérable s'étant ainsi formée, ces hommes se mirent à battre les chemins, à dévaliser les gens et à saccager les villes. ‘Amrou, fils de Mâ‘dî-Karib, qui s'était également révolté et qui s'était joint à Aswad, avait, après la mort de ce dernier, fait cause commune avec les Benî-Zobaïd et les gens d’‘Akk. Le Prophète avait donné son sabre *Çimçâm* à l'un de ses agents, qu'il avait envoyé dans le Yemen. ‘Amrou, ayant surpris cet agent sur la route, lui avait enlevé ce sabre ; il était très-fier de cet exploit et il se faisait craindre par la possession de ce sabre, qui était une excellente lame. Les insurgés d’‘Akk et ceux qui étaient avec eux s'étaient donné un chef nommé Djoundoub, fils de Salama.

Lorsque Abou-Bekr fut informé de cet état de choses, n'ayant pas à sa disposition de troupes qu'il pût y envoyer, il adressa une lettre à ‘Attâb, fils d'Asîd, à la Mecque, et lui ordonna de mettre en campagne un corps de troupes. ‘Attâb fit marcher contre les rebelles son frère

Khâlid, fils d'Asîd, qui leur livra un combat long et meurtrier, en tua un grand nombre et leur fit beaucoup de prisonniers. Djoundoub, leur chef, s'enfuit.

Sur le territoire de Tâïf il y avait des rebelles qui s'étaient donné un chef de la tribu de Khath‘am, nommé ‘Homaïdha, fils de No‘mân. Abou-Bekr écrivit à ‘Othmân, fils d'Abou’l-‘Âç, et lui ordonna d'envoyer du Tâïf une armée contre eux. ‘Othmân fit partir un homme nommé ‘Othmân, fils de Rabî‘a, qui attaqua ‘Homaïdha. Celui-ci fut abandonné par ses troupes ; il s'enfuit dans le Yemen et se joignit aux insurgés de ce pays.

Les habitants de Nadjrân, qui étaient chrétiens et qui avaient conclu une convention avec le Prophète, rompirent le traité lorsque le Prophète mourut. Mais, voyant que les armées musulmanes envahissaient le Tâïf et le Tihâma, ils rentrèrent dans l'obéissance, vinrent auprès d'Abou-Bekr et demandèrent la paix. Abou-Bekr leur accorda les mêmes conditions que leur avait accordées le Prophète.

Le Tihâma fut ainsi délivré de la présence des rebelles. Ceux qui n'avaient pas été exterminés s'enfuirent dans le Yemen, dont les habitants s'étaient révoltés une seconde fois.

CHAPITRE XIV

Les rebelles du Yemen [et du ‘Hadhramaut]

Les habitants du Yemen s'étant révoltés avec Aswad, du vivant du Prophète, celui-ci avait écrit à ses agents de tuer Aswad. Mo‘âds, fils de Djabal, Qaïs ; le général d'Aswad, ainsi que Fîrouz et Dâdouï, ces derniers, d'origine perse, s'étaient alors concertés, et Aswad avait été tué par Fîrouz avec l'aide de Qaïs. Mo‘âds, fils de Djabal, avait été reconnu [de nouveau], et l'islamisme avait été proclamé dans le Yemen.

Lorsque, après la mort du Prophète, la nouvelle de ces évènements parvint à Abou-Bekr, il en fut très-heureux ; il adressa une lettre à Fîrouz et lui conféra le gouvernement du Yemen. Qaïs, mécontent de cette nomination, se révolta, appela à lui Ma‘dî-Karib, qui fit cause commune avec lui, et ces deux hommes résolurent de tuer tous les descendants des Perses qui se trouvaient dans le Yemen, à commencer par Fîrouz et Dâdouï, et de s'emparer ensuite de l'autorité. Qaïs serait le prince, et Ma‘dî-Karib son lieutenant dans le gouvernement du Yemen. Qaïs, ne pouvant lever ouvertement le drapeau de la révolte, eut recours à la ruse pour tuer Fîrouz et Dâdouï. Il les invita à un repas, et Dâdouï, y étant arrivé le premier, fut assassiné. Qaïs attendait Fîrouz pour le tuer également. Fîrouz, étant en route pour se rendre au banquet, fut arrêté dans la rue par une femme qui lui dit : Ne va pas à ce banquet, on vient de tuer Dâdouï, et l’on veut te faire mourir aussi. Fîrouz revint sur ses pas, et le dessein de Qaïs fut ainsi déjoué. Fîrouz annonça à Abou-Bekr que Qaïs s'était mis en révolte et qu'il avait tué Dâdouï.

L'un des onze généraux qu'Abou-Bekr avait mis en campagne contre les révoltés était Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, qui, après avoir quitté Médine, passa par le Tihâma, où il prêta secours à Khâlid, fils d'Asîd, et à ‘Attâb, fils d'Asîd ; il passa ensuite par le Tâïf, où il

aida ‘Othmân, fils d'Abou’l-‘Âç, à réprimer la révolte. Tous ceux-ci, lorsque les rebelles furent exterminés dans le Tihâma, se dirigèrent avec Mohâdjir vers le Yemen. ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, de son coté, entra dans le Yemen du côté du Mahra.

Qaïs, qui était appelé *Ibn-Makschoukh*, n'ayant pas réussi à tuer Fîrouz, n'osa pas se révolter ouvertement ; il tint son apostasie secrète. Quand Mohâdjir et ‘Ikrima arrivèrent pour soutenir Fîrouz, Qaïs engagea la lutte avec Mohâdjir pour le pouvoir, tout en se déclarant musulman. Mais ‘Amrou, fils de Ma‘dî-Karib, qui était avec Qaïs, ne cacha point son apostasie. Qaïs fut battu et fait prisonnier, ainsi que ‘Amrou. Mohâdjir les envoya à Médine. Abou-Bekr dit à Qaïs : Tu as apostasié et tu as tué Dâdouï ! Qaïs répliqua : Je n'ai pas apostasié et je n'ai point tué Dâdouï. Je professe l'islamisme. Abou-Bekr lui fit grâce. Puis, s'adressant à ‘Amrou, il lui dit : Jusques à quand passeras-tu d'une religion à l'autre, et jusques à quand persisteras-tu dans l'apostasie ? ‘Amrou répondit : C'est que vous ne me traitez pas bien. Lorsque je suis devenu musulman, Mohammed m'a donné le commandement des Benî-Zobaïd. Abou-Bekr dit : Je te le donne aussi. — Certes alors, s'écria ‘Amrou, moi aussi je deviens musulman ! Il prononça la profession de foi, et Abou-Bekr lui conféra le commandement de sa tribu.

Après avoir affermi la position de Fîrouz dans l'exercice du pouvoir, et fait reprendre à Mo‘ads, fils de Djabal, sa fonction d'enseigner l'islamisme au peuple, Mohâdjir et ‘Ikrima restèrent à Çan‘â avec leurs troupes. Ils écrivirent à Abou-Bekr que l'islamisme était rétabli dans le Yemen et que les révoltés avaient pris la fuite. Abou-Bekr leur adressa une lettre par laquelle il leur ordonna de se rendre dans le ‘Hadhramaut. Les deux généraux partirent pour cette contrée. Ziyâd, fils de Labîd, l'un des agents envoyés par le Prophète, y remplissait les fonctions de receveur de l'impôt. Les gens du ‘Hadbramaut avaient refusé l'impôt et avaient pris les armes. Mohâdjir et ‘Ikrima vinrent soutenir Ziyâd.

Ceux qui avaient lutté contre Ziyâd étaient les Benî-Kinda. Leur chef était Asch‘ath, fils de Qaïs, le Kindien, qui, après avoir embrassé l'islamisme, avait apostasié avec tous les Benî-Kinda, et voulait faire la conquête du ‘Hadbramaut sur Ziyâd et les musulmans. Ceux-ci le repoussèrent du ‘Hadhramaut, et les Benî-Kinda se retirèrent sur leur

territoire, dans le désert du ‘Hadbramaut, où ils avaient une forteresse. Mohâdjir et ‘Ikrima leur donnèrent la chasse et en tuèrent un grand nombre. Les autres, avec Asch‘ath, se jetèrent dans la forteresse. Mohâdjir et ‘Ikrima les y assiégèrent. Abou-Bekr, informé par eux de la situation, écrivit à Mohâdjir une lettre qu'il lui fit parvenir par Moghîra, fils de Scho‘ba. Dans cette lettre il lui donnait les instructions suivantes : Quand tu te seras emparé de la forteresse, fais mourir tous les hommes que tu y trouveras renfermés, réduis en esclavage les femmes et les enfants, et purge la forteresse de tous les Benî-Kinda. Si tu traites avec eux, stipule que tous quitteront la forteresse ; car ceux qui ont agi comme ils l'ont fait ne doivent point conserver de foyer.

Lorsque la lettre d'Abou-Bekr parvint aux généraux musulmans, Asch‘ath était enfermé dans la forteresse. Ayant des relations d'amitié avec ‘Ikrima, il fit demander à ce dernier d'obtenir de Mohâdjir l'amnistie pour lui et pour dix hommes de sa famille. Mohâdjir dit [à ‘Ikrima] : Dis-lui de sortir de la forteresse et de venir écrire lui-même l'acte d'amnistie comme il le voudra. En conséquence, Asch‘ath se rendit auprès de Mohâdjir. Du temps du paganisme, Asch‘ath avait joui dans le Yemen de la plus grande autorité ; car de toutes les tribus du Yemen, les Benî-Kinda étaient la plus puissante, et Asch‘ath était le chef des Kinda. Il s'était rendu à Médine et avait embrassé l'islamisme, et le Prophète lui avait dit : Si j'avais une fille ou une sœur non mariée, je te la donnerais. Puis il lui avait donné en mariage la fille d'Abou-Qo‘hâfa, sœur d'Abou-Bekr, nommée Oumm-Farwa. Ensuite, lorsque les habitants du Yemen avaient apostasié, Asch‘ath avait fait comme eux. Or, au moment où il parut devant Mohâdjir, celui-ci lui dit : Va, écris la promesse d'amnistie et apporte-la afin que je la signe. Asch‘ath rédigea cet acte en toute hâte, et y inscrivit les noms de dix personnes, en oubliant le sien. Il s'engagea, de son côté, à ouvrir aux musulmans les portes de la forteresse, et les troupes musulmanes y entrèrent. Mohâdjir fit mettre à mort tous les hommes de la garnison et réduisit en esclavage les femmes et les enfants. Il dit à Asch‘ath : Apporte la lettre d'amnistie, afin que je voie les noms des hommes que tu y as inscrits et qu'ils soient épargnés. Asch‘ath ayant apporté cet acte, Mohâdjir y vit les noms de dix personnes, mais non celui d'Asch‘ath ; il s'écria : Ennemi de Dieu, grâces soient rendues à

Dieu de ce qu'il a remis ta vie entre mes mains ! Je fais grâce à ces dix hommes, mais non à toi, car ton nom n'est pas écrit sur la liste. Je vais te faire mourir. Asch‘ath répliqua : J'ai demandé la vie sauve pour moi d'abord, et ensuite pour les autres ; il est clair que quelqu'un qui cherche à sauver la vie des autres n'abandonnera pas la sienne. Mohâdjir dit : Voilà ce que tu voulais, mais Dieu a voulu que ton sang fût versé, et il a ôté à ton esprit la mémoire, de sorte que tu as oublié d'écrire ton nom. Mohâdjir fit retenir Asch‘ath prisonnier, afin de le tuer après qu'il aurait fait la distribution du butin. Quand Mohâdjir eut terminé le partage et mis de côté le quint pour être envoyé à Abou-Bekr, ‘Ikrima lui demanda de faire partir en même temps Asch‘ath pour Médine, et d'envoyer aussi l'acte de capitulation, afin qu'Abou-Bekr décidât cette affaire. Mohâdjir consentit et fit ainsi. Abou-Bekr, ayant fait venir ‘Omar et ‘Alî, les consulta sur ce qu'il y avait à faire d'Asch‘ath. Ils furent d'avis qu'il ne fallait pas le tuer, qu'il était compris dans l'amnistie, qu'il avait demandée pour lui d'abord et ensuite pour ses parents. Abou-Bekr lui accorda sa grâce. Un mois après, Asch‘ath, qui pratiquait sincèrement l'islamisme, dit à Abou-Bekr : Comme tu m'as comblé de grâces en m'accordant la vie, rends-moi aussi ma famille, c'est-à-dire ta sœur, que le Prophète m'a donnée comme épouse. Ce que le Prophète a jugé bon, agrée-le aussi. Abou-Bekr lui donna sa sœur, en renouvelant le mariage, parce que le premier mariage avait été annulé par l'apostasie d'Asch‘ath.

Il y avait, parmi les Benî-Kinda, un homme nommé No‘mân, fils d'Al-Djaun, qui, à l'époque où Asch‘ath et les autres Benî-Kinda s'étaient convertis, était venu trouver le Prophète et avait embrassé l'islamisme. Il lui avait vanté sa fille, et le Prophète la lui avait demandée en mariage. No‘mân avait consenti et était allé la chercher. Lorsqu'il l'eut amenée en sa présence, il avait dit : Apôtre de Dieu, elle a une qualité que personne ne possède : ma fille n'a jamais eu la fièvre, elle n'a jamais été malade. Le Prophète avait répondu : Si elle jouissait de la grâce de Dieu, elle aurait eu la fièvre et elle aurait été malade. Je n'ai pas besoin de cette femme. Et le Prophète l'avait répudiée et renvoyée dans sa tribu. Or cette femme s'était trouvée dans la forteresse des Benî-Kinda, que les musulmans venaient de prendre. Mohâdjir en informa Abou-Bekr, qui lui répondit : Ne réduisez pas cette femme en esclavage, parce qu'elle a été, de nom,

pendant une heure ou un jour, l'épouse du Prophète. Que personne ne l'épouse. En effet, le Prophète l'a quittée ; il ne l'aurait pas répudiée si elle avait eu quelque bonne qualité. En conséquence, Mohâdjir lui rendit la liberté, en lui disant d'aller où elle voudrait. ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, dit : J'ai épousé cette femme avant cette guerre et avant la prise de la forteresse. Mohâdjir ne lui permit pas de la garder.

Mohâdjir avait trouvé dans la forteresse une femme qui avait chanté en public des satires contre le Prophète et contre les musulmans. Il lui fit couper les mains et arracher deux dents [du devant]. Abou-Bekr, informé de ce fait, adressai à Mohâdjir une lettre ; il le blâma d'avoir agi ainsi et ajoutait : Si elle avait été musulmane, elle aurait dû expier par la mort ce qu'elle avait fait. N'était la circonstance que je ne t'avais pas donné d'instructions sur cette matière, je te honnirais. Garde-toi, à l'avenir, de punir quelqu'un de cette façon ; abstiens-toi où il faut t'abstenir ; tu n'as pas le droit d'agir ainsi. Maintenant, reste dans le ‘Hadhramaut si tu veux, ou rends-toi à Çan‘â, dans le Yemen. Mohâdjir, ayant choisi Çan‘â, partit pour cette ville. Il y eut ainsi à Çan‘â deux gouverneurs : Mohâdjir et Fîrouz. Dans le ‘Hadhramaut, ‘Obaïd, fils de Sa‘îd, commandait aux Benî-Kinda, et Ziyâd, fils de Labîd, était chargé de la perception de l'impôt.

Tous ces évènements eurent lieu dans la onzième année de l'hégire. Au mois de dsou’l-hiddja, Abou-Bekr adressa une lettre à ‘Attâb, fils d'Asîd, et lui ordonna de présider au pèlerinage. Quelques-uns disent que ce fut ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, qui présida le pèlerinage cette année-là.

Mohammed-ben-Djarîr rapporte dans cet ouvrage que, dans cette année, Mo‘âds, fils de Djabal, revint du Yemen, qu'Abou-Bekr envoya à sa place ‘Omar, fils de Khattâb, comme chef des agents dans le Yemen, et qu’‘Omar y exerça les fonctions de juge et qu'il enseigna aux habitants la religion musulmane comme avait fait Mo‘âds.

CHAPITRE XV

Conquêtes de Khâlid, fils de Walîd, dans l’‘Irâq

Au commencement de la douzième année de l'hégire, Abou-Bekr fut instruit de l'affaiblissement de l'empire de Perse, dont le gouvernement, après Schîrouï, fils de Parwîz, était tombé entres· Les mains de femmes et d'enfants. Les rois de Perse avaient conféré le gouvernement de ‘Hîra et de Koufa à Iyâs, fils de Qabîça, le Tayyite, à la place de No‘mân, fils de Moundsir ; et toutes les contrées arabes étaient sous la dépendance d'Iyâs. Un homme nommé Mouthanna, fils de ‘Hâritha, l'un des principaux chefs des Benî-Schaïbân, qui ne pouvait pas se résigner à obéir à Iyâs, était venu de Koufa à Médine auprès d'Abou-Bekr, et avait embrassé l'islamisme. Il avait dit au calife : Confère-moi l'autorité sur les territoires de Koufa et du Sawâd ; que je sois le maître de toutes les parties de ces provinces, dont je ferai la conquête ; car l’empire de Perse est affaibli. Abou-Bekr lui accorda ces contrées et lui promit de lui envoyer une armée et de le soutenir. Mouthanna, de retour dans son pays, resta tantôt à Koufa, tantôt dans le Sawâd. Lorsque Abou-Bekr vit qu'il ne pouvait rien entreprendre, et qu'on entrait déjà dans une nouvelle année, il adressa une lettre à Khâlid, fils de Walîd, le rappela du Yemâma et lui dit : Rends-toi de la dans l’‘Irâq, à ‘Hîra et à Koufa, et unis tes forces à celles de Mouthanna ; puis dirige-toi vers Madâïn, en prenant les avis de Mouthanna, et marche sur Obolla. La ville d'Obolla est située entre Baçra et Koufa ; on l'appelle *Fardjou’l-Hind* (limite de l'Inde), parce que c'est là qu'on entre de l'Inde dans l’‘Omân. Abou-Bekr adressa également une lettre à Mouthanna, et lui ordonna d'être aux ordres de Khâlid.

Khâlid quitta le Yemâma, se dirigeant vers Baçra, Obolla et Koufa, et entra dans le Sawâd de l'‘Irâq. Avant d'arriver à ‘Hîra et à Koufa, il rencontra sur son chemin quelques bourgs renfermant une nombreuse

population. Les noms de ces bourgs étaient Bâniqyâ et Bârasoumâ. Khâlid allait les attaquer, lorsque les habitants vinrent lui demander la paix en consentant à payer un tribut. Khâlid leur accorda la paix à cette condition. Ce fut la première fois que l'on imposa un tribut sous le règne de l'islamisme. Khâlid fit rédiger un acte dans lequel il disait qu'il accordait à ces hommes la paix en leur imposant un tribut. Ce tribut fut de mille dirhems, que les habitants de ces bourgs réunirent et qu'ils remirent à Khâlid. Après les avoir reçus, Khâlid continua sa marche et arriva aux portes de ‘Hîra. Mouthanna, fils de ‘Hâritha, vint l'y rejoindre.

CHAPITRE XVI

Prise de ‘Hîra

Lorsque Khâlid arriva devant ‘Hîra, Iyâs, fils de Qabîça, vint au-devant de lui. Khâlid lui dit : Ô Iyâs, choisis l'un de ces trois partis : accepte notre religion, ou paye un tribut, ou prépare-toi à la guerre ; car les hommes qui sont avec moi aiment la guerre et la mort comme tu aimes le plaisir et la vie. Iyâs répliqua : Nous ne voulons pas te résister et nous ne pouvons pas abandonner notre ancienne religion ; mais nous consentons à payer tribut. En conséquence les habitants de ‘Hîra réunirent une contribution de deux cent quatre-vingt-dix mille dirhems, qu’ils remirent à Khâlid.

Ensuite Khâlid, ayant avec lui Mouthanna, se tourna vers le Sawâd de l’‘Irâq. Les habitants d'un bourg nommé Lîs ne voulurent pas se soumettre à payer tribut ; ils déclarèrent qu'ils résisteraient. Khâlid envoya contre eux Mouthanna, qui leur livra un combat, tua leur chef, qui était un Perse nommé Djâbân, et saccagea le bourg.

Il y avait à ‘Hîra un chrétien nominé ‘Abdou’l-Mesî‘h, fils d‘Amrou, qui était âgé de trois cents ans. Khâlid, se trouvant devant ‘Hîra, voulut le voir. ‘Abdou’l-Mesî‘h sortit dela ville. Khâlid lui dit : Quelle est ton origine ? — Les reins de mon père, répondit ‘Abdou’l-Mesî‘h. — Ce n'est pas ce que je demande, reprit Khâlid, je veux savoir d'où tu viens. — Du sein de ma mère. — Où te trouves-tu ? — Sur la terre. — Malheur à toi ! s'écria Khâlid, je te demande en quoi tu es. — Dans mon vêtement, répondit ‘Abdou’l-Mesî‘h. — Viens-tu pour la paix ou avec des intentions hostiles ? — de ne suis pas pour la guerre. — Si tu ne veux pas faire la guerre, à quoi servent tous ces châteaux ? (Il y avait à ‘Hîra des châteaux bien fortifiés.) ‘Abdou’l-Mesî‘h répondit : Nous avons construit ces châteaux en vue d'un homme inintelligent, pour pouvoir le repousser s'il venait nous attaquer, jusqu'à ce qu’un homme intelligent vint nous délivrer de

l'homme inintelligent. Après cette entrevue, Khâlid avait conclu la paix avec les habitants de ‘Hîrâ, à la condition qu'ils payeraient un tribut.

Abou-Bekr fit partir pour l’‘Irâq Qa‘qâ‘, fils d'Amr le Temîmite, chargé de seconder Khâlid. Il adressa aussi une lettre à ‘Iyâdh, fils de Ghanam, qui se trouvait dans le Ba‘hraïn, où il remplissait les fonctions de receveur de l'impôt, et lui ordonna d'aller au secours de Khâlid. ‘Abd-Yagouth le ‘Himyarite, qui séjournait entre le Yemen et le ‘Hedjâz, avait reçu l'ordre de parcourir, avec ses troupes ‘himyarites musulmanes, le désert, le ‘Hedjâz et le Yemen, pour rechercher les apostats, afin de tuer quiconque serait apostat ou de l'obliger à embrasser l'islamisme. ‘Abd-Yagouth ayant informé Abou-Bekr qu'il ne restait plus un seul apostat en Arabie, le calife lui écrivit de se rendre avec toutes ses troupes auprès de Khâlid. Il conféra à ce dernier le gouvernement de l’‘Irâq, et le nomma général en chef de toutes les armées. Dans la lettre par laquelle il lui annonça ces dispositions, il disait en outre : Ne retiens personne de force ; autorise à quitter l'armée ceux qui le demanderont, car ce n'est pas par ceux-là qu'on pourra remporter la victoire. Khâlid entra dans l’‘Irâq avec dix mille hommes.

CHAPITRE XVII

Prise d'Obolla

Par la lettre qu'il avait adressée à Khâlid en le nommant gouverneur de l’‘Irâq et général en chef des troupes destinées à agir contre la Perse, Abou-Bekr l'avait informé que toutes les troupes musulmanes qui se trouvaient dans le désert, sur le territoire de Baçra et de l’‘Irâq, étaient placées sous ses ordres et qu’il pouvait appeler à lui toutes celles qu'il voudrait. Après avoir reçu cette lettre, Khâlid écrivit aux quatre généraux qui étaient autour de lui, et les engagea à venir le rejoindre. Ces quatre généraux étaient : Mouthanna, Mads‘our, ‘Harmala et Salama. Ils arrivèrent en amenant huit mille hommes. Ayant ainsi dix-huit mille hommes, Khâlid se tourna d'abord vers Obolla.

Obolla était une place frontière de la Perse, du coté de l'Arabie. Elle était commandée par un Perse nommé Hormouz, qui avait sous ses ordres vingt mille hommes. En ce temps, Schîrouï, fils de Parwîz, était mort, et l'on avait placé la couronne de Perse sur la tête d'un enfant à la mamelle, nommé Ardeschîr, en faisant diriger par quelqu'un les affaires du royaume. Hormouz était un homme très-brave, qui veillait sur la sécurité de l'empire, du coté du désert contre les Arabes, et du coté de la mer contre les gens de l'Inde. Khâlid adressa à Hormouz une lettre ainsi conçue : J'arrive, moi, le général du vicaire de Dieu. Embrasse l'islamisme, ou paye tribut, ou prépare-toi à la guerre. Hormouz, après avoir lu cette lettre, l'envoya à Ardeschîr, roi de Perse ; puis il mit en mouvement son armée et entra dans le désert, allant à la rencontre de Khâlid. Il régnait une grande sécheresse, et l'on ne trouva pas d'eau dans le désert. Or, pendant la nuit, Dieu amena un nuage sur le camp de Khâlid ; tous les puits qui se trouvaient dans le camp musulman furent remplis d'eau, tandis qu'il ne tomba pas une goutte de pluie dans le camp perse.

Le lendemain, les deux armées quittèrent leurs camps et se mirent en ordre de bataille. Le premier qui s'avança fut Hormouz ; il cria aux musulmans : Où est Khâlid ? Dites-lui qu'il vienne se mesurer avec moi ! Hormouz était un homme fort, tandis que Khâlid avait un corps chétif. Hormouz descendit de cheval et le combat singulier commença. Ayant évité un coup porté par Hormouz, Khâlid rejeta son sabre, en disant : À quoi bon un sabre ? Il s'approcha de Hormouz, le souleva, le jeta sur le sol, s'assit sur sa poitrine et tira son poignard pour lui couper la gorge. À cette vue, l'armée perse accourut et entoura Khâlid pour dégager Hormouz. Qa‘qâ‘, de son côté, et les soldats musulmans se jetèrent au milieu des Perses et les écartèrent de Khâlid, qui trancha la tête de Hormouz et la jeta au milieu de l'armée des Perses, qui se mirent à fuir. Khâlid monta à cheval, et envoya un corps de troupes à leur poursuite. Un grand nombre d'entre eux furent tués ou faits prisonniers. À la tombée de la nuit, les musulmans rentrèrent au camp.

Le lendemain, Khâlid leva son camp et fit son entrée dans Obolla. On trouva, dans le magasin public, des chaînes que les troupes perses avaient apportées pour lier les musulmans qu'elles feraient prisonniers. Le trésor de Hormouz et les bagages de l'armée furent pillés. On réunit une quantité de butin telle qu'on n'en avait jamais vu autant. On trouva aussi la mitre que Hormouz avait dû porter sur sa tête et qui était rouge et ornée de pierres précieuses ; elle avait la valeur de cent mille dirhems. On dit que cette mitre était le signe du rang élevé que le roi de Perse lui avait conféré. Khâlid fit le partage du butin, et envoya à Médine le quint, en même temps que cette tiare et un éléphant qu'on avait pris. Abou-Bekr fit promener l'éléphant par toute la ville, afin que tous les habitants pussent le voir ; puis il le fit renvoyer à Khâlid. Quant à la mitre, il en fit don à Khâlid lui-même.

Mohammed-ben-Djarîr, en racontant la prise d'Obolla, dit, à la fin de son récit : Quelques traditionnistes rapportent que ce n'est pas Khâlid qui a pris Obolla, que cette ville n'a été prise que sous le califat d’‘Omar, fils de Khattâb, dans la quatorzième année de l'hégire. Mais cela n'est pas exact : dans toutes les traditions des guerres sacrées, la conquête d'Obolla est attribuée à Khâlid.

Dans les récits des guerres et des victoires de l’‘Irâq, la bataille d'Obolla est appelée la *bataille des chaînes*, parce que Hormouz avait

apporté avec lui des chaînes pour lier Khâlid et les musulmans qu'il ferait prisonniers.

CHAPITRE XVIII

Combat de Madsâr

Au moment où Khâlid avait paru avec ses dix-huit mille hommes devant Hormouz, celui-ci en avait informé le roi de Perse. Un homme, nommé Qâren, qui commandait pour le roi de Perse dans l'Ahwâz, reçut l'ordre de conduire des renforts à Hormouz. Qâren quitta l'Ahwâz avec cinquante mille hommes. Arrivé près d'Obolla, il vit accourir au-devant de lui les fuyards de l'armée de Hormouz. En leur reprochant leur fuite, il les recueillit tous et les ramena. Il établit son camp à un endroit nommé Madsâr. À cette nouvelle, Khâlid marcha sur Madsâr.

Qâren disposa son armée en ordre de bataille, donna le commandement de l'aile droite à un homme nommé Anouschedjân [et celui de l'aile gauche à Qobâd]. Lui-même sortit des rangs et provoqua Khâlid à un combat singulier. Khâlid répondit à son appel ; il opposa ‘Adî fils de ‘Hâtim le Tayyite, à Qabâd ; ‘Âcim, fils de Khattâb, à Anouschedjân, et se plaça lui-même en face de Qâren. Khâlid, ‘Adî et ‘Âcim tuèrent leurs adversaires ; l'armée perse se mit à fuir, poursuivie par les musulmans jusqu'à la nuit. Le lendemain, en examinant le champ de bataille, on trouva que trente mille Perses étaient tombés. Les musulmans s'emparèrent d'un butin considérable. Khâlid fit proclamer que chacun garderait ce qu'il avait pris. Ensuite il écrivit à Abou-Bekr pour lui annoncer sa victoire, et envoya la lettre par Walîd, fils d’‘Oqba, le même qui avait porté à Médine le quint du butin de Hormouz.

CHAPITRE XIX

Bataille de Waladja

À la nouvelle de la défaite de Madsâr, le roi de Perse fit partir cinquante mille hommes sous les ordres d'Andarza‘azz. Ce général arriva aux confins du Sawâd, à un endroit nommé Waladja, où il établit son camp. Khâlid, averti, passa son armée en revue, choisit vingt mille soldats qu'il emmena avec lui, en laissant le reste de ses troupes au lieu où elles se trouvaient, après leur avoir recommandé de se tenir en garde pour n'être pas attaquées par l'ennemi. Arrivé en présence de l'armée perse, il détacha un corps de quatre mille hommes, qu'il plaça en embuscade des deux côtés du camp ennemi, et leur ordonna de se montrer au moment où les deux armées seraient aux prises et de tomber sur l'ennemi.

Il y avait à Madâïn un homme qu'on appelait *Mille Cavaliers*, parce que, dans le combat, il avait la valeur de mille cavaliers. [Cet homme se trouvait dans l'armée perse venue à Waladja.] Khâlid, qui avait entendu parler de lui, désirait le voir. Il sortit des rangs musulmans et proposa à l'armée ennemie un combat singulier. *Mille Cavaliers* se présenta et lutta contre Khâlid. Celui-ci lui enfonça sa lance dans le ventre, de façon qu'elle lui sortit par le dos, et le fit tomber de cheval sur le sol. Il revint ensuite au camp et demanda à manger, en disant : Hier, j'ai fait un vœu à Dieu de ne point manger ni boire avant d'avoir tué cet homme ; en effet, je n'ai pris aucune nourriture depuis hier. Après avoir un peu mangé, Khâlid donna l'ordre d'attaquer, et le combat s'engagea. Les soldats embusqués apparurent à la droite et à la gauche des ennemis et les chargèrent. Les Perses se mirent à fuir, poursuivis par les musulmans, qui en firent un massacre qui fut plus terrible encore que celui de Madsâr. Andarza‘azz, qui se sauva également, périt de soif dans le désert.

Khâlid s'empara de l’‘Irâq, de Baçra et du Sawâd. En voyant des fleuves et de belles contrées, tels qu'il n'en avait jamais vu ; il rassembla ses troupes et les harangua. Après avoir rendu grâces à Dieu pour les victoires qu'il avait obtenues, il excita le courage des soldats en ces termes : Soldats, quand même Dieu ne nous aurait pas ordonné de faire la guerre sacrée, nous devrions combattre les Perses pour leur enlever ces contrées, dont nous sommes plus dignes qu'eux.

Ensuite, Khâlid envoya dans toutes les provinces des agents, et fit régner la justice et l'équité au milieu du peuple.

CHAPITRE XX

Bataille de Lîs [d'après, une autre tradition]

Dans l'armée de Qâren il y avait eu un grand nombre de chrétiens, qui étaient venus avec lui de l'Ahwâz. C'étaient des Arabes des Benî-Bekr et des Benî-‘Idjl. Ils avaient pris part au combat de Madsâr, et beaucoup d'entre eux avaient été tués. Alors tous les Arabes des Benî-Bekr et des Benî-‘Idjl de l'Ahwâz, de ‘Hîra et de Mossoul se concertèrent et adressèrent au roi de Perse une lettre, dans laquelle ils disaient : Nous nous engageons à te soutenir ; envoie une autre armée, nous nous joindrons à elle. Cependant il y avait dans l'armée de Khâlid également un grand nombre de gens des Benî-Bekr et des Benî-‘Idjl, qui étaient musulmans.

Le roi de Perse, ayant su que les Arabes de Mossoul, de Djezîra et de l'Ahwâz voulaient s'allier à lui, fut très-content. Il avait fait suivre Andarzda‘azz d'un autre corps de troupes de quarante mille hommes, sous les ordres de Bahman-Djâdouï. Andarza‘azz, ayant engagé le combat sans attendre l'arrivée de Bahman, fut battu. Lorsque Bahman vit paraître les fuyards, il arrêta sa marche et adressa une lettre au roi de Perse, pour demander des instructions. Le roi délibéra. Lorsqu'il reçut la lettre des chrétiens arabes des tribus de Bekr et d’‘Idjl, qui lui proposaient leur alliance et lui demandaient le secours d'une armée, il écrivit à Bahman et lui ordonna de marcher en avant, de se joindre aux Arabes des Benî-Bekr et des Benî-‘Idjl et d'attaquer Khâlid. Bahman-Djâdouï donna le commandement de l'armée à un chef nommé Djâbân, qui était un dihqân du Sawâd, et se rendit à Madâïn pour voir le roi et les ministres et discuter avec eux ce qui concernait son commandement. Il chargea Djâbân d'opérer sa jonction avec les Benî-Bekr et les Benî-‘Idjl, et lui recommanda de ne point commencer la lutte avant qu'il fût de retour lui-même. Djâbân se mit

en marche et établit son camp à un endroit nommé Lîs, bourg qui était placé sous son gouvernement personnel.

Khâlid était instruit de ces circonstances. Lorsque les chrétiens des Benî-Bekr et des Benî-‘Idjl surent qu'une armée était en marche, mais qu'elle n'avait pas de général en chef, aucun d'eux ne quitta son pays et ne se rendit auprès de Djâbân. À cette nouvelle, Khâlid pensa qu'il serait bon de fondre sur les troupes perses avant l'arrivée de Bahman et avant leur jonction avec les Arabes, et il partit aussitôt avec vingt mille hommes.

Djâbân se tenait sur ses gardes dans son camp, en attendant le retour de Bahman. Or, un jour ses soldats avaient préparé leur repas au bord de l'Euphrate ; ils avaient fait cuire différents mets, et la table était dressée lorsque, à l'heure du dîner, l’avant-garde de Khâlid parut en vue. Les Perses ne s'en soucièrent pas ; ils dirent : Les Arabes établiront aujourd'hui leur camp et n'attaqueront que demain ; et ils continuèrent leur repas. Quand Khâlid arriva, les soldats de l'avant-garde lui dirent que les Perses étaient occupés à manger. Khâlid demanda si, en les voyant paraître, les ennemis s'étaient levés pour les attaquer. — Non, répondirent les soldats. Khâlid dit : Ne descendez pas, avancez ainsi que vous êtes pour l'attaque ; et il jura que, si Dieu lui accordait la victoire, il ferait tuer tant d'ennemis, que leur sang roulerait dans le fleuve, parce qu'ils avaient montré du mépris pour les musulmans.

L'armée musulmane, s'étant formée en ordre de bataille, commença l'attaque. Les Perses se levèrent, en disant à Djâbân : Nous ne perdrons pas ton repas ; puis ils se mirent à combattre, et livrèrent une bataille qui fut la plus acharnée de toutes les batailles entre Khâlid et les Perses. À un certain moment de la journée, entre l'heure de la prière du matin et la prière de l'après-midi, les ennemis étaient en fuite. Khâlid fit proclamer qu'aucun d'eux ne fût tué, mais qu'on les amenât prisonniers devant lui. Les musulmans ramenèrent un grand nombre de prisonniers perses. Le lendemain, il les fit conduire au bord du fleuve et leur fit trancher la tête, de façon que leur sang coula dans le fleuve. Son serment fut ainsi accompli. Ensuite Khâlid partagea le butin et en envoya la cinquième partie au calife. Abou-Bekr fut très-heureux de cette victoire.

Lîs n'était qu'un bourg, qui était du ressort d'une ville du Sawâd, nommée Amghîschiyyâ. Averti que les fuyards se rassemblaient dans cette ville, Khâlid marcha sur elle, massacra tous ceux qu'il y rencontra, détruisit la ville et saccagea toute la contrée. Le butin fut immense.

CHAPITRE XXI

Soumission de ‘Hîra et du Sawâd

Amghîschiyyâ était la plus grande ville du Sawâd. C'est sur son territoire que les dihqâns du Sawâd avaient leurs champs. Lorsque Khâlid dévasta la contrée et aussi ces champs, tous les dihqâns de cette partie du Sawâd s'unirent contre Khâlid, en disant : Ces gens ont la prétention que leur religion ne comporte pas la dévastation ; cependant jamais aucun roi n'a autant détruit que Khâlid.

Les habitants de ‘Hîra, qui avaient traité avec Khâlid et qui avaient également leurs champs à Amghîschiyyâ, apprenant qu'il avait dévasté cette province, rompirent la convention qu'ils avaient conclue avec lui, en disant que Khâlid l'avait violée. Il y avait à ‘Hîra un des principaux dihqâns de Perse, nommé Azâdoubè, qui réunit tous les autres dihqâns de la ville, fit des préparatifs de guerre contre Khâlid et rassembla une armée. Khâlid marcha sur ‘Hîra. Azâdoubè envoya au-devant de lui son fils. Celui-ci, attaqué par Khâlid à la tête d'une petite troupe musulmane, fut tué ainsi qu'un grand nombre des soldats de son armée, qui fut mise en déroute. Azâdoubè avait rassemblé une armée nombreuse. À la nouvelle de la mort de son fils, il mit son armée en mouvement et allait attaquer Khâlid, lorsqu'il apprit qu'Ardeschîr, le roi de Perse, était mort, et que les Perses étaient embarrassés, ne sachant à qui donner la couronne. À cette nouvelle, Azâdoubè quitta, pendant la nuit et en secret, ‘Hîra, [et se rendit à Madâïn]. Les hommes de ‘Hîra et du Sawâd, abandonnés par Azâdoubè, rentrèrent dans ‘Hîra.

Khâlid avait fait avancer son armée et était arrivé au *Khawarnaq*, près de ‘Hîra. Informé du départ d'Azâdoubè, il fit halte et envoya des troupes pour investir la ville. Ces soldats eurent l'ordre d'inviter les habitants à embrasser l'islamisme et de leur accorder un délai d'un jour ; en cas de refus, d'attaquer le lendemain et de ne point traiter

avec eux, s'ils proposaient de payer tribut. Huit mille hommes vinrent se poster sous les murs de la ville et sommèrent les habitants d'accepter la religion musulmane. Sur leur refus, les musulmans les provoquèrent au combat et commencèrent l'attaque, après avoir repoussé la proposition des gens de ‘Hîra, qui déclaraient vouloir payer tribut. Les habitants placèrent sur les murs des hommes qui lancèrent avec des frondes des pierres sur les musulmans. Ceux-ci réussirent à s'emparer de la porte et tuèrent un grand nombre d'ennemis.

Il y avait à ‘Hîra des moines, qui sortirent de la ville et, la tête enveloppée dans leurs capuchons, se présentèrent devant l'armée musulmane en pleurant et en demandant grâce. Il était défendu aux musulmans de tuer les moines chrétiens. Arrivés en présence de Mouthanna, fils de ‘Hâritha, à qui Khâlid avait donné le commandement des troupes, ces moines dirent : Accorde-nous un délai de trois jours, pour que nous puissions nous rendre auprès de Khâlid et lui exposer notre situation. Mouthanna consentit, et la lutte fut suspendue. Quatre chefs de la ville : Iyâs, fils de Qabîça ; ‘Adî-ibn-‘Adî ; ‘Obaïd, fils d'Akkâ1, et ‘Abdou’l-Mesî‘h, fils d’‘Amrou, se rendirent auprès de Khâlid et implorèrent sa clémence. Khâlid leur accorda la paix, à condition qu'ils payeraient tribut.

‘Abdou’l-Mesî‘h, qui était alors âgé de trois cents ans et qui vécut encore soixante ans après Khâlid, portait à la main une feuille pliée. Khâlid lui demanda : Qu'est ceci ? ‘Abdou’l-Mesî‘h répondit : C'est un poison mortel, que, si tu ne nous avais pas accordé la paix, j'avais l'intention d'avaler afin de ne pas retourner auprès de mes compatriotes. Khâlid lui prit ce poison, l'étendit sur sa main et, prononçant ces mots : « Au nom de Dieu par la vertu duquel aucune chose, ni du ciel, ni de la terre, ne peut nuire, » l'avala. Il éprouva un malaise pendant un instant, et la sueur lui coula du front ; puis il dit : « Il n'y a ni pouvoir, ni force qu'avec Dieu, le sublime, le grand. » Ensuite, se tournant vers ‘Abdou’l-Mesî‘h, il lui dit : J'ai pris ce poison, afin que tu reconnaisses que rien ne peut nuire à personne, si ce n'est par la volonté de Dieu. Il demanda encore à ‘Abdou’l-Mesî‘h : Te rappelles-tu comment était autrefois la terre ? ‘Abdou’l-Mesî‘h répondit : Je me souviens avoir vu que la contrée entre ‘Hîra

et Damas et la Syrie, qui aujourd'hui est un désert, était cultivée et plantée d'arbres fruitiers.

‘Abdou’l-Mesî‘h, étant revenu à ‘Hîra avec les autres chefs, dit aux habitants : Ce personnage n'est pas un homme, mais un diable ; il a avalé une poignée de poison mortel qui aurait fait crever un éléphant. Lui n'en a point éprouvé de mal. Personne ne saurait lui résister, consentez à toutes ses demandes. Les gens de ‘Hîra répartirent la somme de la contribution qui devait être payée sur tous les hommes en état de porter les armes : chaque individu avait à payer quatre dirhems. Deux cent mille hommes acquittèrent cette contribution, que l'on envoya à Khâlid, en même temps que d'autres cadeaux. L'affaire de ‘Hîra ayant été ainsi réglée, les dihqâns du Sawâd reconnurent qu'ils ne pourraient pas résister à Khâlid. Chacun d'eux en particulier traita pour son bourg, en payant un tribut. On réunit de tout le Sawâd une somme de deux millions de dirhems, qui fut remise à Khâlid. Celui-ci se trouva ainsi maître de toute la province.

Il y avait dans l'armée de Khâlid un Bédouin nommé Schowaïl, âgé de quatre-vingts ans, qui avait embrassé l'islamisme du vivant du Prophète. ‘Abdou’l-Mesî‘h avait une fille, nommée Kerâma, qui était maintenant vieille, âgée de quatre-vingts ans, et qui était religieuse. Elle avait été très-belle dans sa jeunesse, et elle ne s'était jamais mariée. Au moment où l'on traitait de la paix avec les habitants de ‘Hîra, Schowaïl le Bédouin vint trouver Khâlid et lui dit : Lorsque j'ai embrassé l'islamisme, et que je causais avec le Prophète, il me dit que je verrais tomber au pouvoir des musulmans le pays de l’‘Irâq, le Sawâd et ‘Hîra. Alors je lui dis : Apôtre de Dieu, quand tu prendras l’‘Irâq, donne-moi Kerâma, la fille d’‘Abdou’l-Mesî‘h, pour qu'elle soit mon esclave. Le Prophète me répondit : Je te l'accorde. J'ai donc reçu la parole du Prophète, et maintenant tu es obligé de la dégager. Khâlid demanda à Schowaïl s'il avait un témoin. — J'en ai, répliqua Schowaïl ; et tous les principaux Mohâdjir et Ançâr confirmèrent que le Prophète avait ainsi parlé. Alors Khâlid dit à ‘Abdou’l-Mesî‘h : Voilà ce que dit cet homme ; je ne conclurai la paix qu'à cette condition. ‘Abdou’l-Mesî‘h répondit : Ma fille est une femme noble, et les habitants de ‘Hîra ne voudront probablement pas laisser faire ; cependant je vais les prévenir. Instruits de cette circonstance, les gens de ‘Hîra déclarèrent qu'ils ne laisseraient pas réduire en esclavage

cette femme et qu'ils ne voulaient pas conclure le traité. Mais Kerâma, qui était une femme douée d'intelligence, leur dit : N'ayez pas d'inquiétude pour moi ; je me rachèterai bien de l'esclavage de ces hommes. Puis elle se rendit aussitôt auprès de Khâlid, qui fit appeler le Bédouin et lui dit : Voici Kerâma, je te la donne comme ton esclave. Kerâma dit : Ô Bédouin, tu ne m'a jamais vue ! — Non, par Dieu, répliqua Schowaïl, je ne t'ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler de toi. Kerâma reprit : Je suis une vieille femme et tu n'auras aucun avantage à me posséder ; rends-moi ma liberté pour le prix que tu voudras. — Je ne prendrai pas moins de mille dirhems, dit Schowaïl. — Je les donne, répondit Kerâma. — Je les prends, dit Schowaïl. Alors Kerâma envoya une personne pour chercher cette somme, qu'elle remit au Bédouin, et elle se racheta ainsi de l'esclavage. Ensuite Khâlid dit à Schowaïl : Imbécile, pourquoi n'as-tu demandé que mille dirhems ? Si tu avais fixé le prix à dix mille, elle les aurait donnés. Schowaïl répliqua : Je ne savais pas qu'il y eût un chiffre plus élevé que mille.

Khâlid établit sa tente devant les portes de ‘Hîra et répandit ses troupes dans tout le Sawâd. Il envoya dans chaque ville deux agents : l'un comme receveur de l'aumône, de la dîme et du tribut ; l'autre, à la tête d'un corps de troupes, comme gouverneur, chargé de la défense de la ville. Il demeura dans son campement jusqu'à ce qu'on lui eût apporté tout l'impôt du Sawâd.

Il leva ensuite son camp et marcha sur Anbâr.

CHAPITRE XXII

Prise d'Anbâr

Après avoir terminé les affaires de ‘Hîra et du Sawâd, Khâlid s'informa des Perses. Il apprit que leur roi était mort, qu'on avait élevé au trône une femme et qu'Azâdoubè, le général qui avait abandonné ‘Hîra, était allé [à Madâïn] et qu'il excitait les Perses à faire la guerre. En conséquence, Khâlid fit partir deux messagers, dont l'un était porteur d'une lettre adressée au souverain, l'autre d'une lettre adressée au peuple. Chacune de ces deux lettres était ainsi conçue : Dieu vous ôte le pouvoir et fait apparaître dans votre pays la vraie religion. Maintenant croyez en Dieu et en son prophète, ou consentez à payer tribut, ou préparez-vous à la guerre ; car j'ai avec moi des hommes qui aiment mieux la mort que la vie.

Les deux messagers venant apporté les lettres trouvèrent les Perses en désarroi ; car chaque jour ils choisissaient un autre souverain. Après qu'ils eurent pris connaissance des lettres, Azâdoubè leur dit : Ce Khâlid a la pensée de vous attaquer, parce qu'il sait que vous êtes divisés et que vous ne pouvez pas mettre en campagne une armée. Maintenant faites partir au moins l'avant-garde, afin qu'il ne pénètre pas jusqu'à vous. Alors ils firent marcher l'avant-garde sous les ordres de Bahman-Djâdouï, qui reçut l'ordre de camper à deux parasanges de Madâïn, et ils lui adjoignirent Azâdoubè. Quant aux ambassadeurs de Khâlid, ils les congédièrent avec cette réponse : Entre nous et toi, la guerre seule doit décider.

Les Perses avaient à Anbâr une nombreuse armée, composée d'Arabes et de Perses, sous les ordres d'un grand de Perse, nommé Schîrzâd. Il y avait dans cette armée des Arabes chrétiens de ‘Hîra, de Mossoul, de Djezîra et des tribus de Bekr et d’‘Idjl, qui avaient été mis en fuite par Khâlid et qui s'étaient sauvés à Anbâr. Anbâr était une grande ville, bien fortifiée, située entre le Sawâd et Madâïn ; elle avait

été fondée par Nabuchodonosor. Une autre ville fortifiée, nommée ‘Aïn-at-Tamr, renfermait également une forte garnison perse, commandée par l'un des fils de Bahrâm-Tschoubîn, nommé Mihrân. Celui-ci avait aussi sous ses drapeaux un certain nombre d'Arabes. Les Perses, après avoir congédié les messagers de Khâlid et après avoir mis en campagne l'avant-garde sous les ordres de Bahman-Djâdouï et d'Azâdoubè, informèrent Mihrân à ‘Aïn-at-Tamr, et Schîrzâd à Anbâr, de se tenir sur leurs gardes pour n'être pas surpris par Khâlid ; et dans le cas où celui-ci viendrait les attaquer, ils leur ordonnèrent de le combattre.

Khâlid, après le retour de ses envoyés, passa son armée en revue aux portes de ‘Hîra, choisit trente mille hommes, laissa Qa‘qâ‘, fils d’‘Amrou, comme gouverneur de ‘Hîra, et marcha contre Anbâr. Schîrzâd avait une force de soixante et dix mille hommes, Arabes et Perses, tous couverts de cuirasses, de cottes et de heaumes, dont les visières étaient rabaissées sur leurs visages. Lorsque Khâlid se fut approché et qu'il vit ces hommes couverts de fer des pieds à la tête, de sorte qu'on n'apercevait de leurs corps que les yeux, il fit avancer ses archers et leur dit : C'est à vous, aujourd'hui, qu'appartient l'action ; il faut viser avec justesse, car le sabre ne pourra rien contre eux. Les archers lancèrent sur l'ennemi une grêle de traits, en visant les yeux des soldats, dont deux mille furent aveuglés. Les Perses demandèrent quartier, et Schîrzâd fit proposer à Khâlid de capituler. Khâlid consentit à la capitulation, à la condition que Schîrzâd se retirerait avec sa suite de la Mésopotamie, en n'emportant que les vêtements qu'ils avaient sur leurs corps et des provisions pour trois journées de marche. Schîrzâd partit et se rendit à Madâïn. Khâlid prit possession d'Anbâr et s'empara du butin.

Lorsque Schîrzâd arriva auprès de Bahmân, celui-ci le blâma d'avoir capitulé. Schîrzâd répondit : Par une seule charge de flèches, deux mille hommes de mon armée ont été aveuglés. Quand les Arabes que j'avais sous mes drapeaux ont vu cela, ils ont crié qu'il fallait se rendre.

CHAPITRE XXIII

Bataille d’‘Aïn-at-Tamr

L'affaire d'Anbâr terminée, Khâlid se tourna vers ‘Aïn-at-Tamr, où il y avait une forte garnison perse, sous le commandement de Mihrân, et dans ses rangs une foule d'Arabes des tribus de Bekr, d’‘Idjl et de Thaghlab, tous chrétiens ou idolâtres, qui s'étaient répandus de tous côtés par crainte de Khâlid, ou qui s'étaient enfuis des combats de ‘Hîra, du Sawâd, de la Mésopotamie, d'Abla et d'Anbâr. Ces Arabes étaient commandés par un chef nommé ‘Aqqa, fils d'Abou-‘Aqqa. Lorsque Khâlid s'approcha, ‘Aqqa dit à Mihrân : Des Arabes savent le mieux combattre les Arabes. Si Schîrzâd avait chargé de la bataille les Arabes, il n'aurait pas été défait. Laisse-nous cette fois le soin de combattre Khâlid. Mihrân répliqua : Tu as raison ; seulement allez au-devant de l'ennemi. Les Arabes se mirent en marche et avancèrent à la distance d'une étape au-devant de Khâlid, tandis que Mihrân, à la tête de l’armée perse, établit son camp aux portes d’‘Aïn-at-Tamr.

Voyant apparaître Khâlid, les Arabes se mirent en ordre de bataille. ‘Aqqa était un homme de très-petite taille. Khâlid, en l'apercevant, en fut étonné. Il ne lui laissa pas le temps de former ses lignes de bataille ; il se précipita immédiatement sur lui, par derrière, lui saisit la tête, sous son aisselle, l'enleva de son cheval, le jeta sur son propre cheval et l'amena dans son camp. Puis il donna l'ordre à son armée de faire une charge générale. Les Arabes furent mis en déroute et un grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort. À cette nouvelle, Mihrân et ses soldats s'enfuirent d’‘Aïn-at-Tamr. Les habitants de la ville se fortifièrent et fermèrent les portes. Khâlid arriva et prit position aux portes de la forteresse. Pendant trois jours les habitants résistèrent à l'attaque de Khâlid ; le quatrième jour, ils demandèrent à capituler. Khâlid leur déclara qu'ils devaient se rendre à discrétion. Ils se virent obligés de se soumettre à cette condition, et ils se rendirent. Khâlid les

réduisit tous en esclavage, s'empara de tous les biens qui se trouvaient dans la forteresse, et fit trancher la tête à tous ceux qu'il avait faits prisonniers.

CHAPITRE XXIV

Prise de Dounat-Al-Djandal

Khâlid avait envoyé ‘Iyâdh, fils de Ghanam, à Doumat-al-Djandal, ville très-bien fortifiée, située entre l’‘Irâq et le Ba‘hraïn. ‘Iyâdh mit le siège devant cette forteresse, qui était défendue par deux chefs : Okaïdir, fils ‘Abdou’l-Mélik, et Djoudî, fils de Rabî‘a. Pendant tout le temps que Khâlid poursuivit ses succès, ‘Iyâdh resta aux portes de cette forteresse, sans pouvoir s'en emparer. Les fuyards des différentes armées [qui avaient été mises en déroute par Khâlid] y accoururent [et vinrent secourir les assiégés]. Khâlid, informé de cet état de choses, laissa comme gouverneur d’‘Aïn-at-Tamr un homme nommé ‘Owaïm l'Aslamite, et se dirigea vers ‘Iyâdh.

Lorsque les assiégés surent que Khâlid approchait, tous les Arabes qui se trouvaient dans la forteresse firent demander à leurs tribus respectives du secours, et il arriva une si grande multitude que la forteresse fut remplie de soldats et qu'une partie campèrent sous les murs. Cependant Okaïdir, l’un des deux commandants de la forteresse, dit à la garnison : Vous savez que ce Khâlid est un homme aux pas duquel la victoire est attachée ; faites la paix avec lui. Djoudî, fils de Rabî‘a, l'autre chef, s'y opposa. Alors Okaïdir, résistant, à son tour, à l'avis de Djoudî, quitta, mécontent, la forteresse, accompagné de quelques hommes, et se dirigea vers la Syrie. Khâlid envoya à sa poursuite un détachement de troupes qui le fit prisonnier. Okaïdir dit à Khâlid : J'allais me rendre auprès de toi. — Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? lui répliqua Khâlid, et il ordonna de le mettre à mort. Okaïdir fut massacré, ainsi que ses compagnons.

Khâlid partagea son armée en deux corps. Il en envoya un pour soutenir ‘Iyâdh, de l'autre côté de la forteresse ; lui-même avec le second corps s'avança vers la porte. Les assiégés firent sortir toutes leurs troupes, dont une moitié, commandée par Djoudî en personne,

fut opposée à Khâlid, et l'antre moitié à ‘Iyâdh. Le combat s'engagea. Djoudî fut fait prisonnier par Khâlid, et son armée, mise en déroute, se jeta dans la forteresse, tandis que l'autre corps, resté en dehors, fut taillé en pièces par les musulmans, qui continuèrent le massacre jusqu'à la nuit. Le lendemain, Khâlid prit d'assaut la forteresse, tua tous les hommes qu'elle renfermait, réduisit en captivité les femmes et les enfants, distribua le butin entre ses soldats et envoya le quint à Abou-Bekr. Khâlid resta [pendant quelques temps] à Douma, et envoya Aqra‘, fils de ‘Hâbis, à ‘Hîra.

CHAPITRE XXV

Batailles de ‘Hacîd de Khanâfis et de Moudhayya‘h

Zibriqân fils de Bedr, qui avait été laissé par Khâlid comme gouverneur d'Anbâr, lui adressa une lettre ainsi conçue : Lorsque tu es parti du Sawâd pour Doumat-al-Djandal, les Perses ont pensé que tu t'en retournais [à Médine], et les troupes qui étaient dispersées se sont rassemblées de nouveau ; elles sont commandées par deux généraux, nommés, l'un Zermihr, et l'autre Rouzebè, qui ont réuni sous leurs drapeaux tous les fuyards et se sont emparés de trois forteresses du Sawâd, savoir : de ‘Hacîd, de Khanâfis et de Moudhayya‘h. Je crains qu'ils ne viennent attaquer Anbâr.

Khâlid, se trouvant non loin de ‘Hîra, adressa une lettre au gouverneur de cette ville, Qa‘qâ‘, fils d’‘Amrou, et l'appela auprès de lui. Il le fit remplacer à ‘Hîra par ‘Iyâdh, fils de Ghanam. Puis il fit partir Qa‘qâ‘ pour ‘Hacîd, qui était la plus considérable des trois forteresses, tandis qu'il se dirigeait lui-même vers Anbâr. ‘Hacîd était occupée par Rouzebè, qui y avait été envoyé par Zermihr ; celui-ci avait établi son camp à la frontière du Sawâd. À l'approche de Qa‘qâ‘, Rouzebè en informa Zermihr et lui demanda des renforts. Zermihr, donnant le commandement de l'armée [principale] à un homme, nommé Mahboudân, se rendit lui-même avec un corps nombreux auprès de Rouzebè, et les deux généraux réunis attaquèrent Qa‘qâ‘, fils d’‘Amrou. Dieu donna la victoire aux musulmans ; les deux généraux persans, Zermihr et Rouzebè, furent tués, et leurs troupes furent mises en fuite. Qa‘qâ‘ fit un butin considérable. Les fuyards se rassemblèrent tous à Khanâfis.

Mahboudân, apprenant la mort de Rouzebè et de Zermihr, quitta son camp et vint avec toute son armée à Moudhayya‘h. Khâlid, averti de ce fait, adressa une lettre à Qa‘qâ‘ et l'appela auprès de lui. Puis il

prit des dispositions pour tomber sur l'armée de Moudhayya‘h à l'improviste. La garnison, se croyant en sécurité, était plongée dans le sommeil, les portes de la forteresse n'étant pas fermées. Khâlid y arriva à l'aurore, se jeta immédiatement dans la ville et massacra les ennemis. Lorsque le jour fut levé, il y avait tant de morts, à l'intérieur de la forteresse et au dehors, que le sang coulait comme un fleuve.

Il se trouvait dans la forteresse deux hommes des Benî-Namir, l'un nommé Labîd, fils de Djerîr, l'autre ‘Abdou’l-‘Ozza, fils d'Abou-Rouhm, qui étaient allés à Médine et avaient fait profession de foi musulmane entre les mains d'Abou-Bekr. Ils avaient reçu de lui des lettres constatant leur qualité de musulmans, afin de pouvoir les produire partout où ils rencontreraient des musulmans, pour ne point être inquiétés. Or ces deux hommes, étant dans la forteresse susdite, montrèrent les lettres d'Abou-Bekr, qu'ils avaient sur eux, en déclarant qu'ils étaient musulmans. Mais personne, à cause de l'obscurité, ne put lire ces écrits. ‘Abdou’l-‘Ozza, qui était poète, récita à haute voix, les deux vers suivants :

« Lorsque l'aurore amène une invasion hostile, je m'écrie : Louanges à toi, Seigneur de Mohammed !

« Louanges, mon Seigneur, en dehors duquel il n'y a point de dieu, le Seigneur des contrées et des envahisseurs ! »

À tous les musulmans qui survenaient, il déclarait qu'il était croyant. Lorsqu'on rapporta à Khâlid qu'il y avait dans la forteresse un homme qui faisait cette bruyante démonstration, et que cet homme avait un compagnon [qui faisait la même déclaration], il dit : Frappez-les ; s'ils sont musulmans, qu'avaient-ils affaire au milieu des incrédules ? Ils furent tués tous les deux.

‘Adî, fils de ’Hâtim le Tayyite, a raconté : Je me trouvais avec Khâlid la nuit où il surprit cette forteresse. Avant d'y arriver, nous passâmes près d'une vigne. Personne n'avait connaissance de notre marche. Khâlid était séparé des troupes. Dans cette vigne se trouvait un homme ; un flambeau était placé devant lui ; ses enfants, assis autour de lui, lui versaient à boire du vin, et il chantait, aux sons du luth, ces vers :

« Allons, donnes-moi à boire, avant qu'arrivent les cavaliers d'Abou-Bekr ! Peut-être notre heure suprême est-elle proche, sans que nous le sachions.

« Allons, donnes-moi à boire, avant qu'arrive le désastre, avant que sonne l'heure de la mort, de l'affliction et de la fatalité ! »

Cet homme ignorait cependant, ainsi que tout le monde, notre dessein. Les paroles qu'il chantait lui passaient par la bouche [sans qu'il s'en rendit compte]. Khâlid s'arrêta et écouta son chant ; puis il me dit : Ô ‘Adî, descends de ton cheval et entre dans ce clos ; glisse-toi derrière cet homme et tranche-lui la tête de façon qu'elle tombe dans le vase rempli de vin ; tue aussi sa femme et ses enfants, sans qu'ils aient le temps de crier. Réalise ainsi les paroles prophétiques que cet homme vient de proférer. ‘Adî ajoute : Je fis ainsi ; ensuite je remontai à cheval et nous continuâmes, Khâlid et moi, notre route, jusqu'à ce que nous eûmes rejoint l'armée. Toute la garnison de Moudhayya‘h fut tuée cette nuit. Mais Hodsaïl, le chef des Arabes, réussit à s'enfuir.

CHAPITRE XXVI

[Batailles de Thinî, de Zomaïl, et de Rodhâb.]

À deux journées de Moudhayya‘h, il y avait deux forteresses renfermant de fortes garnisons, composées de Perses et d'Arabes ; l'une de ces forteresses était appelée Thinî, l'autre Zomaïl. La première était commandée par un Arabe des Benî-Thaghlab, nommé Rabî‘a, fils de Bodjaïr ; Zomaïl, par un homme nommé ‘Attâb. Tous ceux qui avaient réussi à s'enfuir de Moudhayya‘h s'étaient réunis dans ces deux forteresses. Informé de cette circonstance, Khâlid se mit en marche avec un petit corps de troupes, fondit inopinément, pendant la nuit, sur Thinî et égorgea la garnison. Le massacre dura toute la nuit. De là il vint à Zomaïl, où il ne laissa pas un seul homme vivant. Hodsaïl [qui s'était retiré dans cette forteresse] et ‘Attâb furent parmi les morts.

Une autre forteresse, nommée Rodhâb, située à la frontière de Roum, était défendue par Hilâl, fils de cet ‘Aqqa que Khâlid avait fait mettre à mort à ‘Aïn-at-Tamr. Il avait sous ses drapeaux une petite troupe composée d'Arabes. À la nouvelle que Khâlid se disposait à attaquer la forteresse, Hilâl s'enfuit sur le territoire de Roum. Arrivé en cet endroit, Khâlid ne trouva pas de vivres. Il poussa jusqu'à un bourg situé sur le territoire de Roum, nommé Firâdh, où il y avait une grande quantité de provisions et de fourrage. Il y fit halte et appela auprès de lui toutes ses troupes. Après avoir partagé le butin, il fit partir pour Médine No‘mân, fils d’‘Auf le Schaïbanite, et Çabâ‘h, fils d’‘Abdallah, pour porter à Abou-Bekr la cinquième partie du butin et la nouvelle de ses batailles et de ses victoires. Abou-Bekr en éprouva une grande joie, ainsi que tous les musulmans.

‘Abdou’l-‘Ozza, tout en proférant le cri : « Gloire à Dieu, le Seigneur de Mohammed ! » avait été tué dans la forteresse de Moudhayya‘h. Son fils vint à Médine et porta plainte auprès d'Abou-

Bekr, contre Khâlid, en disant : Il a tué mon père, qui avait fait profession de foi entre tes mains, et qui possédait ta déclaration écrite. ‘Omar, fils de Khattâb, laissa libre cours, devant Abou-Bekr, à ses accusations contre Khâlid ; il disait : N'était-ce pas assez qu'il eût tué Mâlik, fils de Nowaïra, qui était musulman ? Voilà qu'il a fait encore mourir deux autres musulmans ! Abou-Bekr lui répliqua : Qu'avaient-ils affaire au milieu des incrédules ? C'était leur faute ! Puis il paya, des deniers du trésor public au fils d’‘Abdou’l-‘Ozza le prix du sang de son père, en lui disant : Khâlid l'a fait tuer par erreur.

CHAPITRE XXVII

[Bataille de Firâdh]

Khâlid était campé à Firâdh, lieu agréable, situé sur les bords de l'Euphrate, et y accomplissait avec toute son armée le jeûne du mois de ramadhân de la douzième année de l'hégire. Hilâl, fils d'‘Aqqa, qui s'était sauvé de la forteresse de Rodhâb sur le territoire de Roum, tint aux Romains le langage suivant : Khâlid en a fini avec l'‘Irâq ; maintenant il va se tourner contre le pays de Roum. Prêtez-moi votre concours, pour rassembler des Perses et des Arabes ; je l'attaquerai et le ferai périr ici même, sur le sol romain. Les Romains acceptèrent ses propositions, et le roi de Roum envoya de Constantinople une armée de cent mille hommes. Hilâl fit partir des messagers vers le Sawâd de l'‘Irâq, pour engager les Arabes qui s'étaient échappés des différentes batailles à venir se ranger sous ses drapeaux. Trente mille hommes environ accoururent auprès de lui. On adressa également une lettre à l'armée perse, pour demander son concours.

Khâlid eut connaissance de ces menées ; mais il se tint tranquille, attendant la fin du mois de ramadhân. Alors, l'armée romaine étant arrivée, les ennemis, au nombre de cent quatre-vingt mille hommes, se mirent en marche contre Khâlid. Ils firent halte au bord de l'Euphrate et firent dire à Khâlid : Passe le fleuve, ou nous le passerons. Khâlid répondit : Vous venez pour m'attaquer ; c'est à vous de le passer. En conséquence, ils traversèrent le fleuve. Le lendemain, Khâlid disposa son armée en ordre de bataille et attendit. À l'heure de la prière de midi, les ennemis n'avaient pas encore formé leurs rangs. Alors Khâlid s'écria : Jusques à quand attendrons-nous ? Puis il tomba sur eux, et au premier choc ils furent mis en déroute. Les musulmans firent un grand carnage, et ceux qui ne furent par tués périrent dans les flots. On compta dans cette bataille cent mille morts, tant Romains que Perses et Arabes. Hilâl, fils d'‘Aqqa, s'échappa et ne fut plus

revu. Le butin fut immense. Après en avoir fait le partage, Khâlid envoya le quint au calife, et demeura à Firâdh tout le mois de schawwâl, jusqu'à ce qu'il eût la certitude que tous les fuyards de l'armée ennemie s'étaient dispersés. Les Arabes, les Perses et les Romains reconnurent leur impuissance contre lui, et il resta en possession incontestée de l'‘Irâq, du Sawâd et d'Obolla.

Ensuite Khâlid conçut le désir d'accomplir le pèlerinage. Sachant qu'Abou-Bekr ne voudrait pas lui en donner l'autorisation, il fit marcher, au commencement du mois de dsou'l-qa‘da, ses troupes, divisées par corps, à travers le Sawâd, en déclarant qu'il allait les suivre à ‘Hîra, où il prendrait sa résidence, et résolut de se rendre en ligne droite à la Mecque, sans que le calife eût connaissance de son voyage. Il était séparé de la Mecque par une distance de douze journées de marche. Monté sur une chamelle et accompagné de dix de ses compagnons, il se mit en route, sous la direction d'un guide, cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qa‘da, en prenant un Chemin que personne n'avait encore parcouru avant lui. Le septième jour du mois de dsou'l-‘hiddja, il arriva à Dsât-‘Irq, où il se constitua en état d'‘*ihrâm*, entra à la Mecque, sans être reconnu par personne, accomplit le pèlerinage, repartit le 13 du mois, et fut de retour à ‘Hîra cinq jours avant la fin de dsou'l-‘hiddja. Il adressa aussitôt une lettre à ses généraux dans le Sawâd et à Obolla, afin de rassurer l'armée.

Lorsque Khâlid fut de retour, Abou-Bekr apprit qu'il avait fait le pèlerinage. ‘Omar incrimina devant le calife cette action de Khâlid, en disant : Il a exposé l'armée et les intérêts de la religion, mais Dieu les a eus en sa garde. Abou-Bekr adressa à Khâlid une lettre de blâme, dans laquelle il disait : Je ne me plaindrais pas que Dieu t'accordât la récompense de deux pèlerinages au lieu d'un. Cependant tu as fait tout ce que tu as pu pour exposer l'armée, que Dieu seul a préservée. N'accomplis pas une seconde fois une pareille témérité.

Khâlid continua à rester à ‘Hîra, où il voulait réunir toutes ses troupes, pour marcher contre Madâïn et achever la conquête de la Perse.

CHAPITRE XXVIII

Invasion de la Syrie. — Départ de Khâlid

Au commencement de la treizième année de l'hégire, les territoires de l''Irâq, du Sawâd et d'Obolla étaient au pouvoir des musulmans, tandis que l'on ne s'était encore rendu maître d'aucune partie de la Syrie, contrée qui appartenait aux Romains et dont le gouverneur était nommé par le roi de Roum. Alors Abou-Bekr résolut d'envahir ce pays. Il engagea les musulmans, dans une allocution, à faire leurs préparatifs pour cette campagne, et fit partir trois corps de troupes, commandés par Khâlid, fils de Sa'îd, fils d'Al-'Âç ; par Abou-'Obaïda, fils de Djerrâ'h, et par Schoura'hbîl, fils de 'Hasana. Ces trois généraux se mirent en marche, ayant sous leurs drapeaux sept mille hommes.

'Omar se mit à faire l'éloge de Khâlid, fils de Walîd, devant Abou-Bekr, et dit : Il n'a pas son pareil pour la vaillance, et son nom inspire de la terreur à tout le monde. Fais-le partir avec l'armée pour la Syrie. Abou Bekr adressa à Khâlid une lettre pleine d'éloges, dans laquelle il lui dit : Je te félicite. Tu as lieu d'être satisfait, car Dieu a comblé tes désirs, en ce qui concerne la guerre sainte et le mérite du pèlerinage, et il a répandu l'islamisme dans le monde par toi. Que Dieu fasse prospérer tes efforts pour le bien et tes bonnes actions ! Maintenant, la Syrie étant entre les mains des infidèles, j'y ai envoyé une armée ; mais je désire qu'elle soit aidée par ta prudence et par ta direction. Il faut donc que tu te rendes en Syrie, en laissant dans l''Irâq les troupes que tu jugeras suffisantes. Je te donne le commandement de l'armée qui se trouve en Syrie, et je t'envoie en outre un corps de troupes de Médine, afin que tu puisses licencier ceux de tes propres soldats qui te demanderont l'autorisation de rentrer à Médine. Lorsque Khâlid eut pris connaissance de cette lettre, il dit : Voilà l'œuvre d''Omar, qui ne veut pas me voir achever la conquête de l''Irâq. Puis il se mit en

marche vers la Syrie, en laissant dans l’‘Irâq un petit corps sous le commandement de Mouthanna, fils de ‘Hâritha.

Abou-Bekr envoya de Médine, pour aller grossir les rangs de Khâlid, un corps nombreux sous les ordres de Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân. écrivit aussi à ‘Amrou, fils d’al-‘Âç, qui se trouvait dans l’‘Omân, de conduire une armée au secours de Khâlid. Partout où il y avait une armée, Abou-Bekr la fit partir pour rejoindre les drapeaux de Khâlid.

CHAPITRE XXIX

Victoire du Yarmouk

Abou-Bekr avait assigné à chacun des généraux qu'il avait envoyés de Médine en Syrie le commandement d'une province : il avait donné la province de ‘Himç à Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h ; celle de Damas à Yezîd, fils d'Abou-Sofyân ; celle de l'Ordounn à Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, et celle de Filistîn à ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. Chacun de ces généraux se dirigea vers la province qui lui était assignée. À cette nouvelle, le roi de Roum fit partir de Constantinople pour la Syrie cinquante mille hommes, qui devaient marcher, par corps de dix et de vingt mille hommes, contre les différents détachements des musulmans, qui formaient en tout sept mille combattants.

Se voyant attaqués par une armée de cinquante mille hommes, les musulmans avertirent Abou-Bekr, qui écrivit [aussitôt] à Khâlid, fils de Walîd, pour qu'il se rendît [sans retard] de l’‘Irâq en Syrie. En conséquence, Khâlid amena une troupe de neuf mille soldats, et Abou-Bekr y envoya chaque jour de nouvelles troupes, de sorte que le nombre des musulmans fut porté à trente-[six] mille hommes. Instruit de l'arrivée de ces renforts, le roi de Roum envoya l'ordre à son armée, composée de cinquante mille soldats, de ne point franchir les frontières de Roum avant qu'il arrivât lui-même. Il vint bientôt, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes. À cette nouvelle, Khâlid s'établit près d'une rivière nommée Yarmouk et appela auprès de lui toutes les troupes musulmanes. Le roi de Roum marcha contre lui avec ses deux-cent cinquante mille hommes.

Or on annonça à Khâlid qu'Abou-Bekr était gravement malade, à Médine. Les musulmans furent découragés par cette nouvelle. Khâlid, leur adressant un discours, leur dit : Jamais, depuis l'existence de l'islamisme, il n'y a eu un jour [décisif] comme celui d'aujourd'hui.

Jamais une armée d'infidèles aussi nombreuse ne s'est trouvée en présence des musulmans. Ne vous abandonnez pas au découragement à cause de la maladie d'Abou-Bekr. Combattez le combat de Dieu et luttez pour la religion ! Il leur donna ainsi beaucoup de bonnes paroles.

Ensuite on fut informé que le roi de Roum, franchissant le fossé [qui protégeait son camp], était en marche vers le Yarmouk. Khâlid, disposant son armée en ordre de bataille, plaça à l'aile droite ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, et à l'aile gauche, Yezîd fils, d'Abou-Sofyân, chacun avec dix mille cavaliers ; lui-même occupa le centre. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Khâlid, portait l'étendard de Bedr attaché à son cou. Après avoir divisé ses trente-six mille soldats en trente-six corps commandés par autant de généraux, Khâlid marcha à l'ennemi. Le jour de la rencontre, les deux cent cinquante mille Romains formèrent leur ligne de bataille. Khâlid ordonna aux lecteurs du Coran de son armée de réciter la surate *Al-Anfâl ;* puis il fit proclamer que ceux d'entre les Mohâdjir et les Ançâr qui avaient été les compagnons du Prophète sortissent des rangs et se réunissent sur un point. Il les plaça devant les lignes de bataille et prononça ces mots : Ô Seigneur, voici les hommes par lesquels tu as porté aide à ton prophète et par lesquels tu as fermement établi ta religion ! Ensuite, ayant assigné aussi un poste séparé à ceux qui avaient assisté au combat de Bedr et qui étaient au nombre de cent, Khâlid leur dit : Quant à vous, je ne vous demande pas de combattre ; mais vous devez tous vous prosterner et prier, afin que Dieu nous vienne en aide. Ces hommes firent ainsi. Ils prièrent et récitèrent le Coran.

La bataille s'engagea. À ce moment arriva un courrier apportant la nouvelle de la mort d'Abou-Bekr, de l'avènement d’‘Omar et de la destitution de Khâlid de son commandement. En effet, aussitôt après la mort d'Abou-Bekr, ‘Omar, ayant pris le pouvoir, avait destitué Khâlid, fils de Walîd, et avait nommé général en chef Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h. Le messager [qui apportait cette dépêche à l'armée] arriva au moment même où les deux armées étaient en face l'une de l'autre. Khâlid craignit que les musulmans, en apprenant la mort d'Abou-Bekr, ne fussent mis en déroute. Le messager, aux questions qu'on lui adressa sur la maladie d'Abou-Bekr, répondit : Il va mieux ; il envoie douze mille hommes à votre secours ; je les ai précédés pour

vous annoncer leur arrivée. Les musulmans se réjouirent. Khâlid, ayant fait approcher de sa personne le courrier, celui-ci lui dit à l'oreille qu'Abou-Bekr était mort. Qui lui a succédé ? demanda Khâlid. — ‘Omar, fils de Khattâb. — Alors je suis destitué ! — Tu le dis, répliqua le messager. Khâlid lui dit : Tu as bien fait de ne pas communiquer ces nouvelles aux soldats. Puis il descendit de son cheval, se prosterna et dit : Seigneur, était-ce en vue des hommes, ou pour chercher la grandeur, ou pour obtenir le contentement d'Abou-Bekr que j'ai fait ces guerres ? Tu sais que c'est en vue de toi que je combats, et dans l'espoir d'obtenir le martyre, et que c'est ton contentement que je recherche ! Ensuite il remonta à cheval et fit une charge avec les dix mille hommes du centre. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, avec l'aile droite, et Yazîd, fils d'Abou-Sofyân, avec l'aile gauche, chargèrent en même temps, et ces trente mille hommes culbutèrent les Romains et les firent reculer.

Héraclius, [le roi de Roum,] avait un général nommé Djaradja, qui, étant monté à cheval et ayant formé ses lignes de bataille, sortit des rangs et s'écria : Où est Khâlid ? Khâlid s'avança. Djaradja, qui avait lu beaucoup de livres, lui demanda : Dis-moi en quoi consiste votre religion ? Khâlid répondit : Elle consiste à professer qu'il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, à accomplir la prière, le jeûne, l'aumône, le pèlerinage et le sacrifice. Il lui exposa ainsi les dogmes de l'islamisme. Djaradja embrassa, à l'instant même, la religion musulmane et passa du côté de Khâlid. Cette désertion brisa le courage des Romains. Khâlid se jeta sur eux avec toutes ses troupes, et les Romains se mirent à fuir. Les musulmans les taillèrent en pièces et continuèrent le massacre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Cent vingt mille ennemis trouvèrent la mort. Les musulmans eurent trois mille hommes tués, outre les blessés, parmi lesquels se trouvait Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, qui perdit un œil par un coup de flèche. Khâlid, quittant les bords du Yarmouk, envahit le camp des Romains. On y trouva trente mille tentures de brocart de Roum. Cette victoire eut lieu le jour du samedi [le 28 du mois de djoumâda premier] de la treizième année de l'hégire.

Après avoir réuni tout le butin, et au moment du partage, Khâlid, ayant déjà connaissance de sa destitution, appela Abou-‘Obaïda, fils d'Al-Djerrâ‘h, à qui le courrier présenta la lettre d’‘Omar.

Abou-‘Obaïda et les autres musulmans ne savaient pas encore qu'Abou-Bekr était mort. Khâlid les harangua ; après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, il dit : Sachez, ô soldats, que Dieu a appelé auprès de lui Abou-Bekr, celui de tous les hommes qui avait le plus d'amitié pour moi, et qu'il a donné le pouvoir à ‘Omar, qui m'est le plus hostile. Voici la lettre d’‘Omar adressée à Abou-‘Obaïda, à qui vous devez obéir comme je lui obéis moi-même. Les soldats, en apprenant la mort d’Abou-Bekr, se mirent à gémir et à pleurer. Ensuite ils comblèrent Khâlid d'éloges, en lui disant : Que Dieu te récompense, ô émir, pour la générosité dont tu as fait preuve pour la cause de l'islamisme, en livrant cette bataille, malgré la nouvelle que tu venais de recevoir ! Si un autre avait reçu une telle nouvelle, il n'aurait pas mené à bien le combat ; l'ennemi aurait triomphé et l'islamisme aurait été éloigné de la Syrie. Le messager remit ensuite à Abou-‘Obaïda la lettre d’‘Omar, qui était conçue en ces termes : Dieu a appelé Abou-Bekr auprès de lui ; et m'a confié le pouvoir sur les musulmans. Ma plus grande préoccupation est la situation des musulmans qui sont en Syrie. Or Khâlid, qui a tué Mâlik, fils de Nowaïra, quoiqu'il fût musulman, et qui a attesté faussement devant le calife que Mâlik avait été infidèle, n'est pas l'homme à qui le sort des musulmans puisse être confié, à moins qu'il ne se donne un démenti devant tous les soldats, en déclarant qu'il a tué Mâlik, quoique celui-ci fût musulman. S'il fait cette déclaration, laisse-lui son commandement ; s'il ne la fait pas, je lui ôte le commandement et je te le donne. Établis avec Khâlid le compte de sa fortune ; fais-toi remettre par lui tout ce qui est entre ses mains en fait de quints de butin ; puis partage en deux moitiés tout ce qu'il possède en fait d'argent, d'or, de tapis et de bétail. Tu confisqueras l'une des deux moitiés et tu la verseras au trésor public. Lorsque Abou-‘Obaïda eut lu cette lettre, les compagnons du Prophète, affligés de cet ordre, dirent : Ce n'est pas là ce que mérite Khâlid, après tout ce qu'il a fait. Abou-‘Obaïda, s'adressant à Khâlid, lui dit : Ô Abou-Solaïmân, que penses-tu faire ? Lequel des deux partis veux-tu choisir ? Khâlid répondit : Accorde-moi cette nuit pour réfléchir. Abou-‘Obaïda consentit à ce délai.

Khâlid avait une sœur nommée Fâtima, femme douée d'intelligence et de bon conseil, qui se trouvait avec lui dans le camp.

Il la consulta sur le parti qu'il devait prendre. Dois-je, lui dit-il, me donner un démenti et garder le commandement ? Ou faut-il rendre la moitié de ma fortune et renoncer à être général ? Fâtima répondit : ô mon frère, si tu conserves le commandement, tu es perdu ; car ‘Omar t'est hostile ; il veut que tu t'accuses de mensonge devant les hommes et que tu avoues avoir tué Mâlik, quoiqu'il fût musulman. Il veut faire venir ensuite le frère de Mâlik, Moutammam, fils de Nowaïra, afin qu'il t'accuse du meurtre de son frère ; puis ‘Omar te fera mettre à mort. Il vaut mieux que tu renonces à la moitié de tes biens et au commandement, pour sauver ta vie. Khâlid approuva ce conseil, et le lendemain il remit à Abou-‘Obaïda la moitié de sa fortune, quarante mille dirhems.

CHAPITRE XXX

Campagne de Mouthanna, fils de ‘Hâritha, contre les perses

Au moment de quitter l’‘Iraq, Khâlid avait confié les affaires de l’‘Iraq, de ‘Hîra, du Sawâd et de tous les lieux dont il avait fait la conquête, à Mouthanna, fils de ‘Hâritha, conformément à l'ordre d'Abou-Bekr, et il lui avait laissé la moitié de ses troupes, savoir neuf mille hommes.

La situation des Perses était devenue très-précaire, car ils ne pouvaient se mettre d'accord pour nommer un roi. Ayant enfin réuni leurs suffrages sur Schehrîrân (Schehrabrâz), fils d'Ardeschîr, un descendant de Schâpour, ils lui dirent : L'affaire la plus impérieuse pour nous, c'est de nous occuper des Arabes, qui ont envahi notre pays, et qui se sont emparés du Sawâd, de l’‘Irâq et de ‘Hîra. En conséquence, le roi fit partir pour l’‘Irâq trente mille hommes, sous les ordres d'un général nommé Hormouzd-Djâdouï, qui emmena avec lui un grand nombre d'éléphants. À cette nouvelle, Mouthanna marcha au-devant de l'armée perse. La rencontre eut lieu aux confins du Sawâd, près de Babylone. Le combat fut ardent. Les Perses poussèrent leurs éléphants au milieu des musulmans pour rompre leurs rangs. Mouthanna recommanda à ses soldats de s'attaquer immédiatement aux éléphants, qui, reçus par eux à coups de flèches et aveuglés, se tournèrent en arrière et se jetèrent sur le camp même des Perses. Ceux-ci se mirent à fuir, et les musulmans en tuèrent un grand nombre. Lorsque cette nouvelle arriva [à Madâïn], le roi venait de mourir, et l'on était divisé sur le choix de son successeur. La direction des affaires tomba alors entre les mains de femmes. Le Sawâd, ‘Hîra et toutes les contrées situées au-delà du Tigre demeurèrent en la possession de Mouthanna.

Mouthanna, ayant été informé qu'Abou-Bekr était gravement malade, confia le commandement de l'armée à un officier, et partit pour Médine. Il trouva le calife encore vivant, mais près de mourir et ayant déjà désigné ‘Omar comme son successeur. En voyant Mouthanna, Abou-Bekr fit appeler‘Omar et lui dit : Le jour même de ma mort, occupe-toi des affaires des musulmans, et tout d'abord tu songeras à renvoyer dans l’‘Irâq Mouthanna, que les Perses ont appris à craindre. Et quand Khâlid en aura fini avec la Syrie, renvoie-le aussi dans l'‘Irâq avec son armée. Abou-Bekr expira le soir du même jour. ‘Omar renvoya Mouthanna dans l’‘Irâq, fit partir la lettre par laquelle il destitua Khâlid et confia le commandement de l'armée à Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h.

CHAPITRE XXXI

Mort d'Abou-Bekr

On rapporte qu'Abou-Bekr ayant été invité à un repas par un des principaux juifs de Khaïbar, et que le calife se trouvant à table avec ‘Hârith, fils de Kalada, qui était le médecin des Arabes, on leur présenta un plat de riz. Abou-Bekr en ayant mangé une bouchée, ‘Hârith en prit de même une bouchée : mais il la rejeta aussitôt, en s'écriant : Il y a dans ce riz un poison qui tue au bout d'une année. Et il en fut ainsi : au bout de cette même année, Abou-Bekr tomba malade le lundi, sept jours après le commencement du mois de djoumâda second, et mourut quinze jours après, le mardi, huit jours avant la fin du mois. Le même jour mourut, à la Mecque, ‘Attâb, fils d'Asîd, le gouverneur de cette ville.

Abou-Bekr, pendant toute sa vie, avant comme après la fondation de l'islamisme, s'occupa de commerce ; il possédait aussi un certain nombre de brebis. Lorsqu'il fut élevé au califat, sa famille était nombreuse. Sa première femme, qui était la mère d’‘Âïscha, et qu'il avait épousée avant l'islamisme, était Oumm-Ronmân, fille d’‘Âmir, fils d'Âmira [de la tribu de Kinâna]. Il avait épousé une autre femme de la tribu de Kinâna, nommée Esmâ, dont il eut un fils, nommé ‘Abd-er-Ra‘hmân. Après avoir embrassé l'islamisme, il avait épousé Esmâ, fille d’‘Omaïs, qui lui donna son fils Mohammed. Lorsqu'il fut arrivé à Médine avec le Prophète, il y fit venir ses femmes et ses enfants, et le Prophète lui donna une maison, en face de celle d’‘Othmân, fils d’‘Affân. À Médine, il épousa une femme nommée ‘Habîba, fille de Khâridja, fils de Zaïd, qui lui donna une fille qu'il nomma Oumm-Kolthoum. ‘Habîba avait une maison à Soun‘h, faubourg de Médine, à une portée de voix de la ville. Abou-Bekr résidait tantôt à la ville, dans la maison que le Prophète lui avait donnée, tantôt à Soun‘h, dans la maison de sa femme.

Or, lorsque Abou-Bekr fut élevé à la dignité de calife, ayant à sa charge toutes ces femmes et ces enfants, il continua à faire le commerce pour gagner sa subsistance ; mais la chose publique en souffrait. Alors il dit aux musulmans : Il faut absolument que je gagne ma vie ; il me faut donc un secrétaire qui rédige les écritures ; il doit recevoir une rétribution. Puis il me faut un juge chargé de connaître les différends des parties ; celui-ci aussi doit être payé. En conséquence, on lui alloua sur le trésor une somme annuelle de six mille dirhems pour lui et sa famille, pour le secrétaire et le juge. Ensuite ‘Omar lui dit : Je veux remplir pour toi les fonctions de juge ; je ne demande point de rétribution. ‘Othmân lui fit la même proposition pour les fonctions de secrétaire. Il fut fait ainsi, et Abou-Bekr employa pour soi les honoraires du juge et du secrétaire. Pendant son califat, qui dura deux ans et quatre mois, il dépensa du trésor public huit mille dirhems. Au moment de sa mort, il exprima la volonté que tout ce qu'il laisserait, jusqu'au lit sur lequel il était couché, fût restitué au trésor ; et l'on fit ainsi. Il laissa en mourant trois femmes, trois fils et trois filles. ‘Omar ne leur donna aucune part de l'héritage.

Abou-Bekr avait dans les différentes provinces des agents, dont plusieurs avaient déjà été établis par le Prophète et qu'Abou-Bekr avait maintenus. Ses généraux en Syrie étaient : Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h ; Yezîd, fils d'Abou-Sofyân Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, et Khâlid, fils de Walîd.

Quand Abou-Bekr mourut, son père, Abou-Qo‘hâfa, vivait encore à la Mecque ; il mourut six mois après Abou-Bekr. Abou-Qo‘hâfa s'appelait de son vrai nom ‘Othmân. Abou-Bekr s'appelait ‘Abdallah, et le Prophète lui donna le nom d’‘Atîq. Abou-Bekr préférait ce dernier nom, à cause de sa signification de bon augure. Quelques-uns disent qu'il avait reçu le nom d’‘Atîq comme sobriquet, du temps qu'il était païen. D'autres ajoutent qu'on l'avait appelé ainsi à cause de la blancheur de son visage. ‘Âïscha rapporte que le Prophète avait dit un jour à Abou-Bekr : « Tu as été affranchi (*‘Atîq*) par Dieu du feu de l'enfer, » et que c'est depuis ce jour-là qu'ou l'appelait ‘Atîq. Voici la généalogie d'Abou-Bekr : ‘Abdallah Abou-Bekr, fils d‘Othmân, fils d’‘Âmir, fils d‘Amrou, fils de Ka‘b, fils de Sa‘d, fils de Taïm, fils de Morra, fils de Lowayy.

Abou-Bekr avait le teint blanc et le corps sec, le visage maigre, les pommettes saillantes. La couleur de son visage était jaunâtre ; il teignait, avec du ‘henna, sa barbe, qui était blanche.

Abou-Bekr [comme nous l'avons dit plus haut] tomba malade le lundi, sept jours après le commencement du mois de djoumâda second. Sa maladie dura quinze jours, et il mourut le mardi, à l'heure de la prière du soir, huit jours avant la fin du mois, la treizième année de l'hégire, âgé de soixante-trois ans, après avoir exercé le califat pendant deux ans et trois mois. Il avait ordonné, avant d'expirer, que sa femme Esmâ, fille d’‘Omaïs, serait chargée de procéder à la lotion funéraire de son corps, et que son fils ‘Abd-er-Ra‘hmân devrait verser l'eau ; il désirait qu'aucune autre personne ne le vit dans sa nudité. Comme il avait rendu l'âme au moment du coucher du soleil, on procéda, sur l'ordre d’‘Omar, immédiatement à la lotion funéraire, à l'heure de la prière du soir. Après avoir placé le corps sur la civière qui avait servi à l'enterrement du Prophète, on le mit en terre dans l'entre-temps des deux prières du soir et du coucher. ‘Omar, Tal‘ha et ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Abou-Bekr, descendirent dans la tombe et y placèrent le corps. Abou-Bekr avait exprimé le désir d'être enterré à côté du Prophète, de manière que sa tête fût à la hauteur des épaules de Mohammed. Lorsque ‘Omar mourut, on l'enterra à coté d'Abou-Bekr, la tête à la hauteur des épaules de celui-ci. C'est dans cette position que se trouvent ces tombes encore aujourd'hui.

II

‘Omar, fils de Kattâb

CHAPITRE XXXII

Nomination d’‘Omar, fils de Kattâb

Mohammed-ben-Djarîr rapporte : Lorsque Abou-Bekr fut tombé malade et que sa maladie devint sérieuse, il se préoccupa du sort des musulmans et du choix de son successeur. Alors il songea à ‘Omar. Il fit appeler ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, et lui dit : Je veux donner le califat à ‘Omar ; qu'en penses-tu ? — C'est fort bien, répliqua ‘Abd-er-Ra‘hmân ; mais ‘Omar est un homme rude et sévère. Abou-Bekr dit : Il se montre rude et sévère aujourd'hui, quand je suis trop doux envers les hommes ; lorsqu'il dirigera lui-même les affaires, il deviendra indulgent. Puis il recommanda à ‘Abd-er-Ra‘hmân de ne faire part à personne de cette conversation. Ensuite il fit venir ‘Othmân, fils d’‘Affân, et lui adressa la même question. ‘Othmân répondit : C'est très-bien ; ‘Omar est le meilleur de tous les hommes. Abou-Bekr lui recommanda également le silence sur leur entretien. Le lendemain il réunit les Mohâdjir et les Ançâr et leur parla ainsi : Vous savez, ô musulmans, comment je me suis acquitté de mes fonctions. Maintenant je veux les confier à un homme qui n'est ni de ma famille ni de mes proches. Accepterez-vous celui que je vais désigner pour vous commander comme calife ? Tous s'écrièrent : Nous l'acceptons ! Abou-Bekr reprit : J'ai choisi ‘Omar, fils de Khattâb, car je l'ai reconnu comme le plus apte pour exercer le pouvoir. Tous donnèrent leur adhésion. Abou-Bekr ordonna ensuite à ‘Othmân de rédiger son testament dans le sens qu'il venait de dire. Personne n'éleva d'objection, excepté Tal‘ha, qui dit à Abou-Bekr : Tu sais ce que les hommes ont souffert, toi vivant, d’‘Omar et de sa sévérité ; maintenant tu lui confies même le pouvoir suprême ! Comment pourras-tu justifier cela devant Dieu ? Abou-Bekr répliqua : Je dirai devant. Dieu : J'ai placé à la tête de ton peuple le meilleur de tous. Tal‘ha se tut. On enterra Abou-Bekr le soir du même jour.

Le lendemain, les musulmans se réunirent. ‘Omar monta dans la chaire du Prophète. Cette chaire avait trois marches ; le Prophète se tenait toujours sur la troisième. Lorsque Abou-Bekr fut nommé calife, il se tenait sur la seconde marche, et ‘Omar, ce jour-là, resta sur la première. Il harangua le peuple, rendit grâces à Dieu et s'engagea à exercer la justice.

Le premier acte d‘Omar, après être descendu de la chaire, fut d'adresser à Abou-‘Obaïda une lettre par laquelle il le nommait général en chef de l'armée de Syrie, en destituant Khâlid, fils de Walîd. Les musulmans furent très-affligés de la destitution de Khâlid, voyant ainsi méconnaître les hauts faits qu'il avait accomplis. Cependant Abou-‘Obaïda garda Khâlid avec lui jusqu'après la prise de Damas et la soumission complète de la Syrie ; et Khâlid se distingua encore aux portes de Damas. Puis, lorsque ‘Omar fit retourner l’armée [de Khâlid] de Syrie en ‘Irâq, Khâlid revint à Médine.

CHAPITRE XXXIII

Prise de Damas

Les Romains, après avoir essuyé la défaite de Yarmouk, apprirent que Khâlid venait d'être destitué et qu'un autre général avait pris le commandement de l'armée musulmane. Ils se réjouirent de cette nouvelle et firent halte. Ils établirent leur camp près d'une ville nominée Fi‘hl, située non loin d'une autre ville nommée Baïsân, et y réunirent un grand nombre de soldats. Le roi de Roum, instruit, à son tour, de la destitution de Khâlid, en fut très-heureux, se rendit à Antioche et de là à Émesse, d'où il envoya une armée, sous les ordres d'un général nommé Bâhân, à Damas, qui est la ville principale de la Syrie et qui est bien fortifiée. Il resta lui-même à Émesse avec environ soixante et dix mille hommes, pour se porter au secours de celles de ses troupes qui en auraient besoin.

Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h, effrayé de ces dispositions de l'ennemi, résolut d'envoyer un corps de troupes contre Fi’hl pour y assiéger les Romains et pour les occuper, et de marcher lui-même sur Damas. En conséquence, il remit le commandement [de la position de Yarmouk] à Beschîr, fils de Ka‘b, le ‘Himyarite, en lui laissant mille hommes et en lui donnant pour instructions de garder le passage, afin que les Romains ne puissent pas y faire passer de renforts. Ensuite il fit partir Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, et deux autres généraux, avec cinq mille hommes, vers Fi’hl ; il leur ordonna d'établir leur camp près de Fi’hl et de Baïsân, de se rendre maîtres de ces villes, s'ils le pouvaient ; sinon, d'assiéger l'ennemi et de le tenir en échec, afin de l'empêcher de se porter au secours de Damas. Après avoir pris ces dispositions, Abou-‘Obaïda marcha avec le gros de l'armée contre la ville de Damas.

Lorsque Abou-‘Obaïda arriva en face de Damas, qui était occupée par une garnison de soixante et dix mille hommes sous les ordres de

Bâhân, celui-ci sortit de la ville et lui offrit le combat. Les Romains furent défaits et se rejetèrent derrière l'enceinte. Abou-‘Obaïda mit le siège sous les murs de Damas et y campa pendant six mois selon les uns, selon d'autres pendant deux mois.

Les villes de Fi‘hl et de Baïsân étaient entourées d'un terrain marécageux, d'une étendue d'environ une parasange, que les troupes romaines, en apprenant l'approche des musulmans, couvrirent d'eau. Lorsque les musulmans arrivèrent pour commencer le siège de ces villes, ils trouvèrent tant de difficultés pour opérer sur ce terrain, dans lequel hommes et chevaux s'enfonçaient, qu'ils se retirèrent. Ils établirent leur camp en face de ces forteresses de la Filistîn, et ils y restèrent. On rapporte qu'Abou-‘Obaïda serait ensuite revenu sur ses pas et se serait rendu maître de ces forteresses : mais ce récit n'est pas exact. La vérité est qu'Abou-‘Obaïda resta six mois sous les murs de Damas, en occupant les lieux forts situés entre cette ville et Émesse. Pendant ces six mois, il n'y eut aucun engagement entre les musulmans et les Romains ; seulement on lançait sur les assiégés quantité de flèches et de pierres, en se servant de machines de guerre.

Après que le siège eut duré six mois, il arriva que Bâhân, pour célébrer la naissance d'un fils, donna un grand banquet, auquel prit part toute la garnison. Les musulmans, instruits de cette circonstance et prévoyant que tous les soldats romains seraient ivres cette nuit-là, préparèrent un grand nombre d'échelles, de cordes et de nœuds coulants. Lorsque la nuit fut venue, ils les accrochèrent aux créneaux des murs, qui furent escaladés et qui furent bientôt remplis de soldats musulmans. Les cris de triomphe avertirent les Romains, dont la plupart étaient ivres. Les musulmans qui avaient pénétré dans la ville en ouvrirent les portes, et toute l'armée musulmane s'y précipita et chargea l'ennemi par devant et par derrière. Le massacre dura toute la nuit jusqu'à l'apparition du jour ; il y eut des deux côtés un grand nombre de tués et de blessés. Enfin, les Romains crièrent qu'ils demandaient à capituler. On leur accorda la paix à la condition qu'ils livreraient aux musulmans la moitié de ce qu'ils possédaient en fait d'or, d'argent, de bestiaux et d'autres biens, excepté les terres, les champs et les maisons, et qu'ils paieraient [annuellement], des produits de leurs terres, une mesure de froment pour chaque mesure qui aurait été semée. Après ces stipulations, [toutes] les portes de la

forteresse furent ouvertes. À la nouvelle de la reddition de Damas, le roi de Roum, très-affligé, retourna d'Émesse à Antioche.

Cette victoire eut lieu six mois après l'avènement d'‘Omar, au mois de dsou'l-qa‘da de la treizième année de l'hégire, ou, d'après une autre tradition, un an après l'avènement d'‘Omar, au mois de redjeb de la quatorzième année. Cette dernière version est plus exacte. On dit encore qu'‘Omar reçut cette nouvelle cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qa‘da. ‘Abd-er-Ra‘hmân [fils d'Auf], qui la lui apporta, fut envoyé par lui à la Mecque pour présider [cette année-là] au pèlerinage.

CHAPITRE XXXIV

Prise de Fi‘hl, de Baïsân et de Tabariyya

Fi‘hl, Baïsân et Tabariyya, forteresses situées dans les contrées de l'Ordounn et de la Filistîn, renfermaient chacune une forte garnison romaine. La plus nombreuse était celle de Tabariyya : on prétend qu'elle se composait de quatre-vingt mille hommes. Elle était sous les ordres de l'un des principaux personnages romains, nommé Siqlâr, fils de Mikhrâq. Les Romains avaient converti en marécages le terrain à proximité de la forteresse. Schoura‘hbîl était campé près de là.

En répondant à la dépêche qui lui annonçait la prise de la ville de Damas, ‘Omar envoya à Abou-‘Obaïda l'ordre de se tourner maintenant vers Fi‘hl et Baïsân et les autres forteresses de la province de Filistîn. Abou-‘Obaïda, après avoir laissé comme gouverneur de Damas Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, à la tête de cinq mille hommes, se mit en marche vers la Filistîn, se rapprochant des détachements musulmans, et établit son camp entre Fi‘hl et Damas, sans opérer sa jonction avec Schoura‘hbîl, afin d'avoir des communications avec les deux armées et de se porter au secours de celle qui en aurait besoin. Il envoya deux mille hommes pour renforcer les troupes de Schoura‘hbîl, et deux mille autres, sous les ordres d'Abou-’l-A‘wâr le Solaïmite, à Tabariyya.

Or, pendant que les musulmans campaient près de Fi‘hl, les Romains qui se trouvaient dans cette ville, voulant profiter d'une certaine nuit très-obscure, se dirent : Nous ouvrirons cette nuit la porte de la forteresse pour tomber à l'improviste sur les musulmans, qui se seront relâchés de leur surveillance. Mais Schoura‘hbîl, qui était très-vigilant, tenait son armée jour et nuit sous les armes et toujours prête au combat. Les Romains, au nombre de quatre-vingt mille, ayant à leur tête leur général Siqlâr, sortirent de la forteresse et traversèrent les marécages en suivant un chemin étroit et sec, qui se

trouvait au milieu de ce terrain. Arrivés en présence des musulmans, qui les attendaient sous les armes, ils se jetèrent sur eux. La lutte dura jusqu'au milieu de la nuit. Siqlâr ayant été tué, les Romains se mirent à fuir et cherchèrent à regagner la forteresse ; mais le chemin étroit par lequel ils étaient venus leur était fermé, et ils s'engagèrent dans le terrain fangeux, où ils ne purent avancer. Les musulmans les poursuivirent et les taillèrent en pièces. Au matin, il ne restait pas un seul combattant de ces quatre-vingt mille hommes ; tous étaient morts ou blessés. On appelle la bataille livrée près de Fi‘hl *bataille de Dsât-er-radagha* (du marécage).

De la forteresse de Fi‘hl, l'armée de Schoura‘hbîl se porta vers Baïsân et en fit l'assaut. Le lendemain, la garnison fit une sortie ; les Romains, battus, demandèrent à se rendre. La paix leur fut accordée aux mêmes conditions qu'à ceux de Damas.

Les auteurs égyptiens prétendent que Baïsân ne se rendit pas par capitulation, mais qu'Abou-‘Obaïda prit cette forteresse d'assaut. Cette version se trouve rapportée dans le *Kitâb al-Ma‘ârif ;* il y est dit que le père de Mohammed, fils de Sîrîn, et le père de ‘Hassân Boçrî étaient parmi les prisonniers de Baïsân. Mais ce récit n'est pas exact. La tradition authentique est celle que rapporte Mohammed-ben-Djarîr, savoir que Baïsân s'est rendue à Schoura‘hbîl par capitulation, et non à la suite d'un assaut.

À la nouvelle des évènements de Fi‘hl et de Baïsân, les habitants de Tabariyya demandèrent aussi à capituler. Ils firent des propositions de paix à Abou’l-A‘wâr, qui campait avec son armée sous les murs de cette forteresse, et demandèrent les mêmes conditions qui avaient été accordées aux habitants de Damas et de Baïsân. Abou’l-A‘wâr consentit ; il écrivit à Schoura‘hbîl, et celui-ci ratifia le traité.

Les provinces de la Filistîn et de l'Ordounn tombèrent ainsi au pouvoir des musulmans. Abou-‘Obaïda, ayant mis de côté la cinquième partie du butin, l'envoya à Médine et annonça au prince des croyants ces victoires, la prise de ces forteresses et la conquête des différentes contrées. ‘Omar en fut très-heureux et tous les musulmans se réjouirent.

CHAPITRE XXXV

‘Omar envoie une armée en Perse

Lorsque Mouthanna était venu à Médine, Abou-Bekr, qui était déjà malade, avait recommandé à ‘Omar de s'occuper avant toutes choses de l'affaire de Mouthanna et de le renvoyer dans l’‘Irâq avec une armée. Or le premier acte d’‘Omar fut de destituer Khâlid de son commandement. Ensuite, il convoqua les musulmans et leur adressa l'allocution suivante : Musulmans, Dieu a promis à son prophète de faire conquérir par son peuple la Syrie, le pays de Roum et la Perse, et Dieu ne manque jamais à ses promesses. Maintenant, n'hésitez point. Voici Mouthanna, qui est venu vers vous de l’‘Irâq ; partez pour l'‘Irâq ! Personne ne répondit à cet appel. ‘Omar reprit : Qui est-ce qui sacrifiera sa vie et ses biens pour la cause de Dieu ? Personne ne s'offrit, car tous étaient mécontents d’‘Omar, parce qu'il avait destitué Khâlid, fils de Walîd, malgré les actions d'éclat qu'il avait accomplies pour la cause de l'islamisme. ‘Omar demeura confondu de ces refus, et il se sentit honteux en présence de Mouthanna. Les Mohâdjir, les Ançâr et un grand nombre d'autres musulmans assistaient à la réunion. Le lendemain, ‘Omar harangua de nouveau le peuple ; il récita beaucoup de versets du Coran, mais en vain : aucun musulman ne se présenta pour partir, et l'assemblée se dispersa. Le troisième jour, ‘Omar fit un nouveau discours pour encourager les hommes à la guerre, mais sans succès. Alors Mouthanna se leva et dit : Musulmans, accourez à la guerre sainte ! Ne craignez point de trop grands dangers du côté de la Perse et de l’‘Irâq, car ces contrées sont plus faciles à conquérir que toutes les autres. La plus grande partie de l'‘Irâq est déjà conquise ; ‘Hîra et le Sawâd sont entre nos mains ; les Perses se trouvent dans une situation précaire, et les musulmans ont l'avantage sur eux. J'y ai déjà une forte armée ; mais je désire y

retourner en ramenant des renforts, afin de ranimer le courage des musulmans.

À la suite de ce discours, le premier qui se présenta fut Abou-‘Obaïda, fils de Mas‘oud, le Thaqîfite. Cet, homme, qui n'avait pas fait partie des compagnons du Prophète, se leva et dit : Prince des croyants, je consens à partir avec tous ceux des miens qui me suivront. Un autre se leva ensuite, nommé Sa‘d, fils, d’‘Obaïd, qui était un personnage considérable. ‘Omar, affligé [de l'hésitation des autres], dit : Musulmans, vous ne pouvez pas rester [toujours] sur le territoire de la Mecque et de Médine, et vous ne pouvez pas vous rendre dans les autres contrées. Depuis que le ‘Hedjâz existe, on a généralement, à la Mecque et à Médine, fait le commerce avec la Syrie, l’‘Irâq, l'Abyssinie et le Yemen, et l'on a cherché dans ces pays des fruits, du blé et d'autres marchandises, et c'est ainsi qu'on a gagné sa subsistance. Mais aujourd'hui l'univers entier est votre ennemi. Si vous ne voulez pas faire la guerre à vos ennemis, il faut faire la paix avec eux, sinon vous ne pouvez plus demeurer ici : vous y seriez affamés et dans la misère. Les assistants, trouvant ce raisonnement juste, déclarèrent tous qu'ils étaient prêts à partir ; mille hommes se présentèrent ainsi. ‘Omar, s'adressant à Mouthanna, lui dit : Tu as dans l’‘Irâq dix mille hommes que Khâlid t'a laissés ; en voilà encore mille, qui suffiront pour renforcer ton armée. Il désigna ensuite Abou-Obaïd comme général en chef. Les soldats lui dirent : Donne-nous un autre général, quelqu'un des compagnons du Prophète, l'un des combattants de Bedr. ‘Omar répliqua : Vous avez hésité, lorsque je vous ai exhortés à partir ; pendant trois jours, personne n'a répondu à mon appel. Maintenant la préséance appartient à celui qui s'est offert le premier. Et il maintint à Abou-Obaïd le commandement des troupes qui devaient entrer en campagne, ainsi que de celles qui se trouvaient déjà dans l’‘Irâq. Il ordonna à Mouthanna de partir devant pour leur porter cette nouvelle, et, lorsque Abou-‘Obaïd arriverait, de lui remettre le commandement de ses propres soldats et de marcher lui-même sous les ordres du nouveau général. Mouthanna se mit en route et arriva à ‘Hîra.

La situation des Perses était devenue meilleure. On avait élevé au trône Pourândokht, fille de Kesra, qui nomma Roustem général eu chef de l'armée et l'envoya contre les Arabes. Elle lui dit : Si

tu parviens à chasser les Arabes du Sawâd et de ‘Hîra et à reprendre cette province, je t'abandonne le gouvernement de la Perse pendant dix ans.

Roustem partit de Madâïn et arriva à la frontière du Sawâd, où il établit son camp. Toute la province était remplie de soldats musulmans. Roustem envoya des messagers dans tous les bourgs et dans toutes les villes et fit recommander aux chefs de soulever les populations pour chasser les Arabes. Cet ordre fut exécuté. Toutes les villes se soulevèrent, et les officiers arabes furent obligés de se retirer à ‘Hîra. Lorsque Mouthanna arriva de Médine, il trouva tout le Sawâd en révolution, les Perses maîtres du territoire, les musulmans retirés à ‘Hîra, et Roustem campé aux confins de la province et sur le point d'y entrer.

Informé du retour de Mouthanna, Roustem, sans quitter son campement, envoya vers Djâbân, qui était l'un des principaux dihqâns du Sawâd, un messager nommé Narsî, et lui fit dire : Recommande aux autres dihqâns de rassembler des troupes et de se réunir à toi, afin d'attaquer Mouthanna ; j'irai à ton secours : car la force des Arabes a décliné, et Khâlid, leur général, a quitté l'armée.

CHAPITRE XXXVI

Bataille de Namâriq

Djâbân rassembla une armée dans le Sawâd et se disposa à attaquer ‘Hîra. Mouthanna attendait à ‘Hîra l'arrivée d'Abou-‘Obaïd avec l'armée de Médine. Voyant que celui-ci tardait à venir, et qu'il n'arriverait pas avant un mois, et que les Perses se dirigeaient vers la ville, il marcha au-devant d'eux. Djâbân fit halte près d'une grande ville nommée Namâriq, et Roustem lui envoya trente mille hommes de l'armée Perse, tout en restant lui-même dans son camp.

Lorsque Abou-‘Obaïd arriva à ‘Hîra, Mouthanna avait déjà quitté la ville ; il marcha sur ses pas, et quand il l'eut rejoint, il prit d'entre ses mains le commandement des troupes et la direction de la guerre. Puis il se reposa pendant trois jours ; le quatrième jour, il se disposa à attaquer. Djâbân donna le commandement de l'aile droite de son armée à un général nommé Djeschnis, et celui de l'aile gauche à Merdânschâh. Un combat meurtrier eut lieu, et Dieu donna la victoire aux musulmans, qui tuèrent un grand nombre de Perses et firent beaucoup de prisonniers. Djâbân fut fait prisonnier par un homme nommé Aktal, fils de Schammâkh, et Merdânschâh tomba entre les mains d'un homme nommé Matar, qui le tua. Aktal, lui aussi, voulut tuer Djâbân ; mais celui-ci lui demanda grâce et lui donna des pierres précieuses ; Aktal le laissa aller. Cependant Djâbân, n'étant pas en état de courir, errait dans le camp et fut reconnu ; on le fit prisonnier une seconde fois et on l'amena devant Abou-‘Obaïd. Le général dit : On ne peut pas le tuer, car un musulman lui a accordé sa grâce. En conséquence, il lui fit donner la liberté.

Dans cette bataille, un butin immense et un grand nombre de prisonniers étaient tombés entre les mains des musulmans.

CHAPITRE XXXVII

Bataille de Kaskar

Il y a dans le Sawâd un canton appelé Kaskar, qui, au milieu de ses différents bourgs, renferme une grande forteresse, nommée Assaqâtiyya. Ce canton, était le plus fertile de tout le Sawâd et donnait toute sorte de produits. Il y avait là quantité d'oiseaux, dont chacun était aussi grand qu'un agneau. Ces oiseaux y existent encore aujourd'hui ; on les engraisse, et on les porte comme cadeaux dans les demeures des rois ; on les appelle *poulets de Kesra.*

Narsî, ce messager que Roustem avait envoyé vers Djâbân pour l'engager à rassembler une armée, et qui était le fils de la tante de Parwîz, avait reçu de ce dernier en fief les districts de Kaskar. Il y exerçait le pouvoir depuis dix ans lorsque les musulmans y portèrent leurs armes ; alors il s'était enfui à Madâïn, où il demeura. Puis, quand Pourândokht fit partir Roustem avec l'armée, elle lui adjoignit Narsî. Roustem avait donc envoyé Narsî vers Djâbân et lui avait donné les instructions suivantes : Dis à Djâbân de rassembler une armée et de marcher contre l'ennemi. Ensuite, rends-toi dans le Kaskar, réunis les habitants autour de toi et tiens-toi prêt à entrer en campagne.

Narsî, après avoir fait partir Djâbân, arriva dans le Kaskar, ramassa dans toutes les parties du canton une foule considérable, s'enferma dans Assaqâtiyya et y attendit l'issue de la campagne de Djâbân. L'armée de ce dernier ayant été battue, et lui-même ayant été fait prisonnier, tous ceux parmi les fuyards qui occupaient un rang élevé se rendirent auprès de Roustem, et les autres, auprès de Narsî. Celui-ci fit dire à Roustem : Un grand nombre de soldats sont venus se placer sous mes drapeaux ; envoie-moi une armée pour que je puisse entrer en campagne. Roustem fit partir au secours de Narsî un homme nommé Djâlînous, avec vingt mille hommes.

Abou-‘Obaïd, campé à Namâriq, fut averti, au moment où il allait faire le partage du butin, que Narsî avait rassemblé une armée nombreuse, et que Roustem envoyait des troupes pour le soutenir. Il leva aussitôt son camp pour attaquer Narsî avant l'arrivée des renforts de l'armée perse. Narsî, de son coté, instruit de la marche d'Abou-‘Obaïd, sortit de la forteresse.

La bataille eut lieu. Les Perses furent mis en fuite ; les musulmans en tuèrent un grand nombre et firent beaucoup de prisonniers. Narsî se sauva et vint auprès de Roustem. Les musulmans s'emparèrent de la forteresse d'Assaqâtiyya et la saccagèrent..

Djâlînous, arrivé à la frontière de Kaskar, à une parasange d'Assaqâtiyya, apprit la défaite de Narsî ; il fit halte et recueillit les fuyards. Abou-‘Obaïd quitta la forteresse, en laissant à Mouthanna, fils de ‘Hâritha, la libre disposition du butin, marcha contre Djâlînous, lui livra une bataille, le mit en fuite, tua un grand nombre de Perses et s'empara de leurs bagages. Il revint ensuite à Assaqâtiyya, et établit son camp dans le canton de Kaskar.

Le Sawâd tout entier lui appartenait et il n'y restait pas un seul [soldat] perse, sauf Roustem, qui campait à la frontière de la province.

Abou-‘Obaïd fit transporter hors de la forteresse d'Assaqâtiyya tout le butin qu'on avait fait et le distribua, entre les soldats, après en avoir mis de côté la cinquième partie. Il y avait, parmi les objets qui composaient le butin, une grande quantité de provisions, et, dans le nombre, des choses qui étaient complètement inconnues aux musulmans et que les Arabes n'avaient jamais vues.

Les habitants de Kaskar craignaient qu'Abou-‘Obaïd ne dévastât tous les bourgs du canton. En conséquence, il vint de chaque bourg des dihqâns, des propriétaires et d'autres habitants auprès d'Abou-‘Obaïd pour traiter avec lui. Abou-‘Obaïd leur accorda la paix en leur imposant un tribut. En venant payer ce tribut, les dihqâns apportèrent, en même temps, une grande quantité de gâteaux de toute espèce, comme les Arabes n'en avaient jamais vu, et de ces grands oiseaux de Kaskar. Les Arabes croyaient que c'étaient des autruches, dont ils ne mangent pas la viande. Quant aux gâteaux, ils demandèrent tous ce que c'était et comment on appelait ces choses. Abou-‘Obaïd, de son côté, demanda [quels étaient ces oiseaux. On lui répondit] que c'étaient des oiseaux domestiques. Alors il s'écria : Gloire à Dieu, qui

a créé un tel oiseau pour ses serviteurs ! Ensuite il dit aux dihqâns : Pourquoi m'avez-vous apporté ces choses ? Je n'ai pas l'habitude [de recevoir des cadeaux pour moi seul. Les dihqâns répondirent :] Nous avons apporté ces cadeaux pour les chefs.

Abou-‘Obaïd fit partir un messager pour porter à ‘Omar la cinquième partie du butin et la nouvelle de la prise de Namâriq et du Kaskar. Il lui envoya en même temps un peu de viande desséchée, des petits abricots secs et des poissons engraissés. La nouvelle de ces victoires donna une grande satisfaction à ‘Omar, à cause des reproches qu'il avait reçus pour la destitution de Khâlid. Il fut aussi très-heureux en voyant la cinquième partie du butin et en entendant tout ce qu'on lui racontait sur les oiseaux, les mets et les gâteaux.

CHAPITRE XXXVIII

Bataille du Pont

Lorsque Djâlînous arriva auprès de Roustem, celui-ci le blâma de sa fuite. La nouvelle de cette défaite étant parvenue à Pourândokht, elle fit partir l'un des grands de Perse, nommé Bahman-Djâdouï, qui était l'un des principaux chefs d'armée : Elle lui donna trente mille hommes et trente éléphants, parmi lesquels il y avait un éléphant blanc, plus grand que les autres et qui avait appartenu à Parwîz ; dans toutes les batailles où on l'avait conduit, on avait remporté la victoire. Pourândokht fit aussi remettre à Bahman-Djâdouï le drapeau qu'on appelait *étendard des Keïanides,* que l'on conservait dans le trésor royal et auquel on attachait un heureux augure. Pourândokht, donnant à Bahman le commandement de l'armée et la direction de la guerre contre les Arabes, écrivit à Roustem une lettre par laquelle elle lui ordonna de fournir à Bahman tout ce qu'il réclamerait en fait d'hommes et d'argent.

Bahman-Djâdouï étant arrivé auprès de Roustem, celui-ci fit partir avec lui Djâlînous, en lui disant : S'il arrive encore qu'il prenne la fuite, fais-lui trancher la tête, que tu m'enverras. Bahman se mit en marche contre Abou-‘Obaïd et arriva au bord de l'Euphrate ; il fit halte près d'un bourg nommé Qoss-en-Nâlif. À cette nouvelle, Abou-‘Obaïd quitta Kaskar, donna le commandement de l'avant-garde à Mouthanna, fils de ‘Hâritha, et se dirigea vers l'Euphrate ; il fit halte en face de Bahman, près d'un bourg nommé Marwa‘ha. Les deux armées, séparées par le fleuve, étaient en vue l'une de l'autre. Les deux rives furent reliées par un pont, qui donna le nom à la bataille qui fut livrée à cet endroit. Elle est aussi appelée *bataille de Marwa‘ha,* du nom du bourg où Abou-‘Obaïd avait établi son camp.

Bahman envoya un messager à Abou-‘Obaïd et lui fit dire : Si tu veux que nous allions combattre sur l'autre côté du fleuve, éloigne-toi

de la rive, afin que nous passions le fleuve ; si tu aimes mieux venir de ce côté, nous quitterons le bord et nous irons camper plus loin. Abou-‘Obaïd délibéra avec quelques personnes de son armée. On lui dit : Réponds qu'il passe, lui, de ce côté du fleuve ; car ce terrain est favorable [pour nous], et il n'y a jamais eu une armée perse aussi nombreuse. Puis les autres s'écrièrent tous : Il faut considérer que, si nous sommes mis en fuite, nous sommes protégés par le Sawâd et le Djezîra, et les ennemis ne pourront nous poursuivre. Enfin [quelqu'un] dit : Si la confusion se met dans leurs rangs, les ennemis ne pourront pas passer tous, par le pont ; ils seront tous noyés, sauf ceux qui tomberont sous nos sabres. Abou-‘Obaïd n'accepta pas ce conseil ; il dit : Vous avez déjà peur, et vous cherchez un terrain pour fuir ! Je ne veux pas que vous vous éloigniez de ce lieu en arrière et que les ennemis viennent au-devant de nous ; ce serait de mauvais augure. Et je ne veux pas que les ennemis montrent plus de courage que nous. Alors Salît, fils de Qaïs ; Sa‘d, fils d'Asch‘ath ; Mouthanna, fils de ‘Hâritha, et tous les autres s'écrièrent : Ne nous conduis pas là. Ce n'est pas la peur qui nous a fait ainsi parler ; nous ne voulons pas fuir. Mais Abou-‘Obaïd ne se rendit pas à leur avis et fit répondre à Bahman : Éloignez-vous et allez camper en arrière. Bahman fit reculer son armée. Alors Abou-‘Obaïd jeta un pont, et, le lendemain, l'armée musulmane passa le fleuve et s'arrêta vis-à-vis des Perses. Le jour suivant, Bahman-Djâdouï monta à cheval, seul, et fit le tour du camp musulman, pour évaluer le nombre des soldats arabes. Bahman était appelé *Dsou’l-‘Hâdjib,* car il était un homme âgé et les sourcils lui tombaient sur le visage ; quand il montait à cheval, il les attachait à son front.

Le lendemain, Abou-‘Obaïd forma ses lignes de bataille, de même que, de son côté, Bahman. Celui-ci fit aligner les éléphants, et fit jeter sur eux des couvertures, et il ordonna de les laisser, ce jour-là, combattre librement. Il fit aussi protéger les trompes des éléphants, pour les mettre à l'abri des blessures des sabres ; puis il les fit monter par les gardiens armés, et plaça les éléphants devant les rangs, en tête l'éléphant blanc, sur lequel Bahman avait fait attacher l'étendard des Keïanides. Après que chaque éléphant fut ainsi arrangé selon la coutume, les gardiens les firent avancer en poussant des cris. Les musulmans, qui n'avaient jamais vu d'éléphants, furent stupéfaits ; et

leurs chevaux, terrifiés par l'aspect de ces animaux et par le bruit des clochettes, reculèrent. Quelques cavaliers réussirent à arrêter leurs chevaux, d'autres [mirent pied à terre] et les reconduisirent ; mais aucun d'eux ne parvint à maintenir son cheval. Les éléphants se jetèrent au milieu de l'armée musulmane, dont les rangs furent rompus. Alors les Arabes quittèrent leurs chevaux, se précipitèrent sur les éléphants, dont ils frappèrent les trompes avec leurs sabres ; mais ils ne réussirent pas à les blesser. Cependant, les éléphants, effrayés par l'éclat des sabres et par les coups, se serrèrent sur un seul point, et les musulmans, les abandonnant, se massèrent également sur un même lieu, en face de l'armée perse, et engagèrent la lutte. Les Perses, voyant ce mouvement de l'armée musulmane, furent ébranlés ; ils tinrent pied pendant un certain temps, puis ils se mirent à fuir. Les musulmans les taillèrent en pièces ; à l'heure de la prière du soir, ils avaient tué six mille hommes et avaient fait un certain nombre de prisonniers.

Bahman-Djâdouï, tenant tête à l'assaut des musulmans, ne quitta point son poste et excita les soldats au combat. Une partie de ses troupes étaient restées auprès de lui, et il cria et rappela les autres, qui s'enfuyaient. Abou-‘Obaïd s'écria : Après tout, ce sont les éléphants qui décident de l'affaire. Aussi longtemps que ceux-ci ne seront pas repoussés, les ennemis ne reculeront pas. Les soldats répliquèrent : Que faire ? Nos armes n'ont pas de prise sur les éléphants, qui sont couverts de fer des pieds à la tête. Abou-‘Obaïd fit appeler un Perse qu'il avait fait prisonnier, et lui demanda de quelle façon on pouvait venir à bout d'un éléphant. Cet homme répondit : Quand on lui coupe la trompe, il ne peut plus respirer et il meurt. Abou-‘Obaïd lui-même mit pied à terre, prit son bouclier et son sabre, appela auprès de lui ‘Âmir, l'Ançâr, l'un des compagnons du Prophète —, s'avança vers l'éléphant blanc et frappa sa trompe. L'éléphant étendit la trompe, saisit Abou-‘Obaïd, le jeta sous ses pieds et l'écrasa. Les gardiens firent retentir leurs sonnettes, en signe de joie et de victoire, et crièrent : Nous avons tué le roi des Arabes ! Ceux des Perses qui s'étaient enfuis revinrent. Les musulmans accoururent autour du corps d'Abou-‘Obaïd, et les Perses prirent le dessus. Alors, un Arabe nommé Djabr, fils de Nofaïr, le Thaqîfite, l'un des parents

d'Abou-‘Obaïd, releva le drapeau, et les musulmans se mirent de nouveau à combattre.

Abou-‘Obaïd était le père de Mokhtâr, qui, [plus tard] du temps d’‘Obaïd-Allah, fils de Ziyâd, s'éleva à Koufa et vengea la mort de ‘Hosaïn, fils d’‘Alî. Mokhtâr, encore enfant, se trouvait avec son père à la *bataille du pont*. Sa mère, qui était de la tribu de Thaqîf, accompagnait, elle aussi, Abou-‘Obaïd. C'était une femme pieuse et chaste. Dans la nuit qui suivit le jour où Abou-‘Obaïd fit passer le pont à son armée, pour livrer bataille le lendemain, la mère de Mokhtâr, dans le camp de Marwa‘ha, eut un songe. Il lui sembla voir descendre du ciel un homme qui portait une coupe remplie d'une boisson rouge et douce, et qui disait à Abou-‘Obaïd : Bois, car cette boisson est celle du paradis. Abou-‘Obaïd en ayant bu un peu, cet homme présenta la coupe à Djabr, fils de Nofaïr, et ainsi à sept personnes d'entre les proches d'Abou-‘Obaïd, qui burent de cette boisson. Au matin, la mère de Mokhtâr fit part de son rêve à Abou-‘Obaïd, qui dit : Le sens de ce rêve est que je trouverai, ainsi que les sept autres, la mort pour la religion dans la bataille qui aura lieu demain. Le lendemain, les armées étant rangées en bataille, Abou-‘Obaïd se plaça devant les rangs de l'armée musulmane, et dit : Soldats, s'il m'arrive malheur, je veux que Djabr, fils de Nofaïr, prenne le commandement ; si lui aussi tombe, je nomme à sa place un tel, à la place de celui-ci un tel. Il désigna ainsi sept personnes ; puis il ajouta : Si ces sept personnes sont tuées, je donne le commandement à Mouthanna, fils de ‘Hâritha. Or, lorsque Abou-‘Obaïd fut tué par l'éléphant, Djabr vint relever le drapeau tombé, et les musulmans accoururent autour de lui. Mais les Perses, ayant pris le dessus, finirent par tuer également Djabr. Un autre général ayant saisi le drapeau, tomba lui aussi, et ainsi successivement les sept chefs qu'Abou-‘Obaïd avait désignés. Alors Mouthanna, fils de ‘Hâritha, prit le drapeau du commandement et les musulmans se rangèrent sous ses ordres ; mais ils ne purent résister aux Perses, qui avaient pris l'avantage sur eux, et ils se mirent à fuir.

Mouthanna, voyant que l'armée lâchait pied, recula lentement, pour protéger la retraite des musulmans et afin de leur permettre de repasser le pont. Un homme des Benî-Thaqîf, nommé ‘Abdallah, fils de Marthad, avait devancé les troupes et avait rompu le pont, en

enfonçant dans l'eau deux des bateaux dont il était construit ; il s'était placé au passage et criait Musulmans, retournez au combat ! Mais les soldats se jetèrent dans le fleuve, cavaliers et fantassins, et un certain nombre furent engloutis sous les flots. Lorsque Mouthanna arriva et qu'il trouva le pont coupé, il demanda à ‘Abdallah pourquoi il avait agi ainsi : Abdallah répondit : Pour empêcher les soldats de fuir. — Tu as eu tort, répliqua Mouthanna ; tu as livré les musulmans à la mort ; et il lui donna quelques coups de fouet sur la tête. Ensuite il mit pied à terre, fit réunir et attacher les bateaux, rétablit le pont et, quoique blessé au râlé d'un coup de lance, il attendit que tous les soldats eussent passé, puis il passa lui-même et fit ensuite couler le pont. Les fuyards se dirigèrent vers Médine ; mais Mouthanna, ne pouvant pas marcher, resta à l'endroit où il se trouvait, avec trois mille hommes. Au moment où, marchant sur les pas de Mouthanna, Bahman-Djâdoui arrivait près du pont détruit et cherchait à le rétablir pour poursuivre les musulmans, il reçut la nouvelle que l'armée de Perse s'était révoltée contre Pourân, qu'elle ne voulait plus avoir pour reine, et contre Roustem, le général en chef. Une lettre appela Bahman-Djâdouï en toute hâte à Madâïn. Bahman quitta l'armée et partit aussitôt.

Mouthanna, blessé au côté, attendit sa guérison avant de faire aucun mouvement. Il adressa à ‘Omar une lettre, par laquelle il lui annonçait la mort d'Abou-‘Obaïd et la défaite des musulmans. Le calife était en chaire, adressant un sermon au peuple, lorsque le messager arriva. Celui-ci monta sur la chaire et lui dit la nouvelle, en lui parlant à l'oreille. ‘Omar dit : Musulmans, voici la nouvelle qui arrive : Abou-‘Obaïd a trouvé la mort pour la religion. Mais ne vous affligez pas. Le Prophète a dit que l'islamisme croîtra chaque jour.

Les fuyards, en arrivant à Médine, allèrent se cacher dans leurs maisons, et y restaient à pleurer et à se lamenter, en disant : Nous sommes devenus infidèles, car il est dit dans le Coran : « Ô vous qui croyez, lorsque vous rencontrerez les infidèles en ordre de bataille, ne leur tournez pas le dos. Celui qui tournera le dos, à moins que ce ne sait pour revenir au combat ou pour se rallier, sera chargé de la colère de Dieu ; son séjour sera l'enfer. » (Sur. VIII, vers. 15-16.)

Mo‘âds, fils de Djabal, leur récitait chaque soir ce verset, et alors ils pleuraient jusqu'au matin. ‘Omar les fit appeler, mais ils ne vinrent

pas. Alors il fit proclamer publiquement : Vous avez votre pardon ; Dieu ne vous punira pas. Il envoya ensuite ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, pour les amener en sa présence, et il leur dit : Cela ne profite en rien au succès de la guerre. Puis, s'adressant à Mo‘âds, fils de Djabal, il lui dit : Tu es musulman, mais tu n'entends pas le Coran. Ces paroles de Dieu : « à moins que ce ne soit pour se rallier », veulent dire qu'il est permis de se retirer du combat pour rejoindre l'armée et pour chercher de l'appui, afin de retourner dans la mêlée. Or c'est moi qui suis l'appui de l'armée musulmane, et vous êtes venus auprès de moi pour chercher des forces. Ce discours les tranquillisa.

Pourân, la reine des Perses, ayant rappelé Bahman-Djâdouï, mit à la tête de l'armée un autre général, nommé Firouzân, et lui ordonna d'agir de concert avec Bahman elle enjoignit à l'un et à l'autre d'éviter tout désaccord entre eux. Djâbân, ce général qui avait été mis en fuite, ayant rassemblé un certain nombre de soldats perses et ayant appris la maladie de Mouthanna, résolut de tenter un coup de main contre l'armée musulmane. Mais Mouthanna était sur ses gardes. Un combat eut lieu ; beaucoup de Perses trouvèrent la mort, et Djâbân lui-même fut tué. Mouthanna, en annonçant cette victoire à ‘Omar, lui dit dans sa lettre que la reine des Perses avait mis à la tête de l'armée un nouveau général, qui allait recommencer la guerre ; et il lui demanda des renforts. ‘Omar fit partir sur-le-champ Djarîr, fils d’‘Abdallah, de la tribu de Badjîla. Mouthanna alla camper plus loin, à Mardj-es-Sibâ‘h. Lorsque les Perses furent avertis que Mouthanna avait reçu un renfort de vingt mille hommes, Pourân mit en campagne cent mille hommes, sous les ordres de Ma‘hrân, fils de Bâdsân.

CHAPITRE XXXIX

Bataille de Bowaïb

Mouthanna se mit en mouvement et arriva à un endroit nommé Bowaïb. Il écrivit à ‘Omar une lettre, lui indiqua le lieu où il se trouvait, et lui annonça que l'année ennemie y avait paru. ‘Omar envoya des messagers vers les différentes tribus arabes [pour leur demander des hommes], et dirigea vers Mouthanna les guerriers qui se présentaient. Celui-ci réunit ainsi sous ses drapeaux trente mille hommes. Mi‘hnân vint l'attaquer avec ses cent mille soldats et avec trois éléphants (les autres éléphants étaient morts). Mouthanna mit en ligne vingt mille combattants, parmi lesquels il y avait deux mille chrétiens. La bataille s'étant engagée, les musulmans fléchirent, un grand nombre d'entre eux furent tués et les autres se mirent à fuir. En voyant cette déroute, Mouthanna se dirigea vers les chrétiens et leur dit : Il faut que vous fassiez une charge. Un jeune homme, nommé ‘Hamous, qui était parmi ces chrétiens, s'écria : Où est le chef des Perses ? Montrez-le-moi. On le lui indiqua. Alors il ne le perdit pas de vue, jusqu'à ce que Mi’hrân fit avancer son cheval dans les rangs des combattants ; il le visa et le perça d'un coup de flèche de part en part. Mi’hrân tomba par terre et mourut. L'armée perse recula. ‘Hamous monta le cheval de Mi’hrân, le fit courir et chanta : Je suis le jeune Thaghlabite qui a tué Mi’hrân, le chef des Perses ! Les musulmans furent mécontents de ce que c'était un chrétien qui avait tué le chef des Perses. Deux ou trois individus suivirent le jeune homme et le jetèrent en bas du cheval, dont ils s'emparèrent. Les chrétiens, blessés de cette action, vinrent se plaindre à Mouthanna. Celui-ci fit appeler les ravisseurs et fit restituer au jeune Thaghlabite le cheval et la dépouille, et les chrétiens furent satisfaits.

Les Perses, en pleine déroute, furent taillés en pièces par les musulmans. Un soldat musulman, pour leur couper la retraite, alla

détruire le pont [par lequel ils avaient passé]. Les infidèles, trouvant le pont coupé, se rassemblèrent sur un point, choisirent un chef, nommé Fîrouz, et vinrent, au nombre de trente mille, faire une charge générale contre l'armée musulmane, dont ils tuèrent deux mille hommes et mirent les autres en fuite. Mouthanna, ferme à son poste, s'écria : Musulmans, où allez-vous ? Les ennemis sont en déroute et leur courage est brisé ! Les musulmans revinrent, firent une charge, et les infidèles se mirent à fuir de nouveau. Un grand nombre d'entre eux furent tués, et leurs bagages, leurs armes et leurs chevaux restèrent entre les mains des musulmans.

Ensuite, Mouthanna fit appeler l'homme qui avait coupé le pont. Il le blâma de cette action et lui dit : Ne sais-tu pas qu'il en arrive toujours ainsi, quand on coupe la retraite aux fuyards ? Il faut laisser à l'ennemi une voie pour qu'il puisse s'enfuir. Si ce pont n'avait pas été détruit, il n'y aurait pas eu cette reprise du combat, et deux mille musulmans n'auraient pas trouvé la mort. Il faut considérer ces choses.

CHAPITRE XL

Expédition de Baghdad

Après l'affaire de Bowaïb, un homme vint trouver Mouthanna et lui dit : Sache que les Perses tiennent, deux fois par an, une foire où l'on apporte des marchandises en plus grande quantité qu'il n'y eu a dans le monde entier. Cette foire a lieu dans un bourg situé sur les bords de l'Euphrate, et qu'on appelle Baghdad. En effet, là où aujourd'hui se trouve la ville de Baghdad, il y avait autrefois un bourg du même nom, où l'on se rendait de toute la Perse, et où l'on tenait un marché pendant sept jours. Mouthanna dit à cet homme : Trouve-moi un guide qui puisse m'y conduire par des chemins détournés. Le guide lui ayant été amené, Mouthanna partit avec deux mille hommes. Après avoir marché pendant trois jours par des routes non tracées, ils arrivèrent à Baghdâd, surprirent la garnison, en tuèrent deux mille hommes et mirent les autres en fuite. Les musulmans emmenèrent mille chameaux chargés de marchandises de toute espèce, et retournèrent dans le Sawâd. Le butin enlevé fut distribué entre les musulmans. Mouthanna en envoya la cinquième partie à ‘Omar, et lui rendit compte de son expédition.

Les Perses qui s'étaient enfuis arrivèrent à Madâïn, complètement dépouillés et couverts de blessures, et racontèrent ce qui venait de se passer. Les habitants, qui tous avaient eu de l'argent engagé dans cette foire, se portèrent au palais de Pourândokht et y firent retentir leurs plaintes. Pourân fit appeler Roustem et lui dit : Les Arabes sont retournés dans le Sawâd ; maintenant il faut y envoyer une armée considérable. Le peuple dit : Tout cela vient de ce que nous n'avons pas de roi ; il en est toujours ainsi des affaires de l'État quand c'est une femme qui exerce le pouvoir ! Ensuite on dit : Schehryâr a eu un fils, nommé Yezdegerd, que Parwîz avait voulu tuer. On fit des recherches, et l'on trouva Yezdegerd dans le Sawâd. Il était âgé de vingt et un ans.

On l'amena à Madâïn, on le fit monter sur le trône et l'on plaça la couronne sur sa tête.

CHAPITRE XLI

Yezdegerd, fils de Schehryâr. — Bataille de Qâdesiyya

Yezdegerd, en prenant le pouvoir, donna une robe d'honneur à Roustem, le nomma général en chef de l'armée et lui parla ainsi : Tout ce que tu désireras en fait d'hommes et de trésors est à ta disposition ; prends toutes les mesures pour repousser les Arabes. Roustem rassembla une armée. Puis il commença par écrire aux chefs du Sawâd : Je vais arriver. Le roi a saisi les rênes du gouvernement et les affaires ont pris une meilleure tournure. Tuez tous les Arabes que vous rencontrerez. Les habitants du Sawâd qui étaient attachés aux intérêts des Perses exécutèrent cet ordre, et chacun d'eux tua le musulman qu'il avait dans sa maison, et jeta le cadavre dans un puits.

Mouthanna écrivit à ‘Omar : La situation des Perses s'est raffermie ; ils tuent les musulmans. Un nouveau roi est monté sur le trône, et un général marche contre nous. ‘Omar lui répondit : Retire-toi à quelque distance du Sawâd et attends les renforts que j'enverrai. Puis il adressa des lettres à toutes les tribus arabes et rassembla une armée. Ayant fait établir le camp en dehors [de la ville de Médine], il y fit appeler ‘Alî et ‘Othmân et leur dit : Vous savez que les Perses ont nommé un nouveau roi, qu'un général du nom de Roustem est en marche contre nos troupes, et qu'il est entré dans le Sawâd, où un certain nombre de musulmans ont été tués, et que les habitants de cette province se sont insurgés. J'ai l'intention de m'y transporter moi-même. Qu'en pensez-vous ? ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, prit la parole et dit : Prince des croyants, si tu as l'intention de partir, nous nous soumettrons à ta volonté. Si tu demandes notre avis, nous pensons que tu ne dois pas partir, mais que tu dois mettre en campagne un général, et qu'il te faut rester ici pour servir d'appui à nos troupes, pour leur envoyer, si cela est nécessaire, des renforts, ou

pour leur servir de point de ralliement, en cas de fuite. Tous les assistants approuvèrent cet avis. ‘Omar reprit : Maintenant dites-moi à qui il faut confier le commandement. On désigna unanimement Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. ‘Omar le fit appeler et lui donna le commandement en chef de l'armée. Ensuite il écrivit à Mouthanna qu'il eût à se placer sous les ordres de Sa‘d. Celui-ci partit avec l'armée, et le calife le fit suivre successivement par différents corps de troupes.

Trois jours après l'arrivée de Sa‘d, Mouthanna mourut. Sa femme, qui était d'une grande beauté, fut épousée par Sa‘d. Celui-ci, passant son armée en revue, se trouva avoir sous ses drapeaux trente-cinq mille hommes. Roustem campait aux confins du Sawâd. ‘Omar écrivit à Sa‘d de se porter à Qâdesiyya, ville qui était située dans cette province. Lorsque le général musulman y arriva, il apprit que Roustem avait demandé au roi des forces nouvelles, et que cinquante mille hommes étaient en marche pour le rejoindre, de sorte que l'armée perse allait se composer de cent cinquante mille hommes. Sa‘d adressa à ‘Omar une lettre, dans laquelle il lui parlait des forces considérables de l'ennemi et du petit nombre des musulmans. Le calife lui répondit : Je vais faire partir des troupes, ne t'inquiète pas. Mais d'abord envoie une ambassade au roi des Perses. Sa‘d choisit quatorze personnes d'entre ses familiers, qui devaient se rendre auprès de Yezdegerd. Ces envoyés étaient : No‘mân, fils de Moqarrin ; Bousr, fils d'Abou-Rouhm ; ‘Hamala, fils de ‘Hawiyya ; ‘Hanzhala fils de Rabî‘a ; Forât, fils de ‘Hayyân, et neuf autres chefs arabes.

Lorsque ces quatorze ambassadeurs arrivèrent auprès de Yezdegerd, celui-ci, entouré de ses officiers, dit à l'interprète : Demande-leur comment ils appellent les manteaux dont ils sont revêtus. — *Bourd,* répondirent les Arabes. — Ils enlèvent *(bourdend)* le royaume ! s'écria le roi. Il leur fit demander encore comment ils nommaient leurs sandales. — *Ni‘âl,* fut la réponse. — Yezdegerd dit : Ils enlèvent le royaume, et la lamentation (*nâlè*) tombe sur notre pays et sur les Perses. Il leur fit demander ensuite quel était l'objet de leur mission. No‘mân prit la parole et dit : Nous étions des hommes vivant dans l'erreur. Alors Dieu eut pitié de nous et nous envoya un prophète, qui était de notre race, de la partie la plus noble de notre pays, et ce prophète nous a conduits des ténèbres du paganisme vers la lumière

de la vraie religion. Maintenant il est mort ; mais en mourant il nous a recommandé de faire la guerre à tous ceux qui, sur toute la terre, ne sont pas de notre religion : ils doivent l'adopter, ou consentir à payer tribut, ou nous résister par les armes. Nous venons donc à toi pour te faire cette déclaration. Si tu crois en notre religion, nous te laisserons ton royaume. Si tu ne veux pas croire, paye tribut ; mais si tu ne veux ni l'un ni l'autre, prépare-toi à la guerre. Yezdegerd répondit : J'ai vu, sur la terre, bien des peuples, des Turcs, des Daïlamites, des Esclavons, des Indiens et d'autres, et je n'en ai pas trouvé de plus misérables que vous. Les souris et les serpents sont votre nourriture, et vous n'avez pour vous vêtir que la laine des chameaux et des brebis. Comment êtes-vous devenus assez puissants pour envahir notre territoire ? Maintenant allez-vous-en, et rentrez dans votre pays. Je donnerai des ordres pour qu'on vous délivre des provisions qui suffiront à vos besoins, et je placerai à votre tête un gouverneur choisi parmi vous. Yezdegerd ayant fini de parler, Moghîra, fils de Zorâra, répliqua : Tu as raison. Tout ce que le roi vient de dire est très-exact. La faim et la nudité, telle a été notre part dans le passé. Mais Dieu nous a donné un prophète, par la religion duquel nous sommes devenus puissants. À présent, le roi des Arabes nous a envoyés vers toi pour te sommer ou d'accepter notre religion, ou de payer tribut, ou de te préparer à la guerre. Yezdegerd répondit : Vous n'aurez de moi qu'un peu de terre, que vous poserez sur vos têtes ; je vous renvoie comme des porteurs. Puis il fit charger chacun des quatorze messagers d'un sac rempli de terre et les fit expulser de la ville. Les Arabes placèrent les sacs sur leurs chameaux et retournèrent auprès de Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. Arrivés en sa présence, ils s'écrièrent : Voici la terre des Perses que nous apportons ! Voilà un bon augure ; car la terre est la clef de tous les biens. Les biens des Perses ont passé aux Arabes !

Roustem fit partir un général, nommé Azâdmerd, pour s'opposer aux mouvements de Sa‘d. Il lui ordonna d'établir son camp près de la frontière et d'empêcher les Arabes de faire des incursions. L'armée de Sa‘d était amplement pourvue de vivres, qu'elle tirait du Sawâd. Elle ne manquait de rien, sauf de viande. Sa‘d envoya ‘Ammâr, fils de ‘Hafç, le Temîmite, pour s'en procurer. ‘Ammâr trouva certains

pêcheurs et acheta d'eux deux cents charges de poissons, qu'il rapporta au camp.

Roustem campait toujours à la frontière du Sawâd, avec cent cinquante mille hommes. Sa‘d était à Qâdesiyya avec trente mille hommes, qui ravageaient tout le Sawâd. Les habitants de cette province allèrent exposer leurs souffrances à Yezdegerd, et se plaignirent de Roustem, qui laissait les Arabes continuer leurs actes de pillage et qui ne les attaquait pas. Yezdegerd envoya à Roustem l'ordre de se mettre en mouvement. Roustem lui répondit : Dans la guerre, on ne doit rien précipiter. Roustem connaissait la science des astres, et il était le plus habile astrologue de son temps. Il savait donc que l'empire de Perse était arrivé à sa fin, et il désirait voir intervenir un arrangement pacifique. Or, cette nuit, il eut un songe. Il lui sembla voir descendre du ciel un ange qui attachait les armes des Perses, de façon à en rendre l'usage impossible. Le lendemain, Roustem fit dire à Sa‘d : Si vous désirez quelque chose, dites-le-moi ; j'écrirai au roi pour qu'il vous l'accorde. Sa‘d lui répondit : Nous n'avons besoin de rien ; deviens musulman, ou envoie le tribut, ou prépare-toi à la guerre.

Quand Roustem eut la certitude qu'il n'y avait plus à compter sur un arrangement pacifique, il disposa son armée en ordre de bataille et fit placer les éléphants devant les rangs. Sa‘d, qui était gravement malade, monta à cheval et dit aux musulmans : Ayez les yeux fixés sur moi ; lorsque vous m'entendrez prononcer le cri de guerre : *Dieu est grand !* alors attaquez tous ensemble. Après quelque temps, Sa‘d ayant donné le signal, les musulmans répétèrent tous le cri de bataille et commencèrent l'attaque. Mais leurs efforts furent inutiles à cause des éléphants qui étaient devant les rangs des Perses. Alors les Arabes mirent pied à terre, attaquèrent les éléphants avec leurs sabres et leurs lances, et les firent reculer.

Un guerrier perse, nommé Djâbân, sortit des rangs et proposa aux guerriers musulmans un combat singulier. ‘Âcim, fils d’‘Omar, fils de Khattâb, se présenta, lutta avec lui et le tua. Un autre Perse, portant une ceinture d'or et un vêtement brodé d'or, étant venu défier les musulmans, ‘Amrou, fils de Ma‘di-Karib, engagea une lutte avec lui. Il le saisit à la ceinture, le souleva de terre, le porta ainsi dans le camp musulman et le tua.

Les éléphants étant revenus à la charge, les chevaux des soldats musulmans furent pris de frayeur. Mille cavaliers mirent pied à terre et harcelèrent les éléphants, qui tournèrent le dos. La nuit survint alors, et les deux armées rentrèrent dans leurs camps. Cette bataille est appelée la *journée d'Armâth.* On reprit le combat le lendemain, et la bataille qui eut lieu ce jour-là porte le nom d'*Aghwâth ;* celle qui fut livrée le troisième jour s'appelle la bataille *d''Imâs.*

Donc, le lendemain matin, les Perses se mirent en mouvement et prirent position à un endroit nommé Aghwâth, situé en arrière de celui qu'ils avaient quitté. On forma les lignes de bataille et l'on engagea la lutte. Des guerriers perses et arabes sortirent des rangs, et l'on combattit ainsi jusqu'à la nuit. Un grand nombre de musulmans furent tués. Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, assis avec sa femme sur la terrasse d'un château, regardait la bataille. Sa femme, voyant le grand nombre de morts musulmans, s'écria : Hélas ! où es-tu, ô Mouthanna, fils de ‘Hâritha ! Sa‘d lui donna un soufflet. Sa femme, qui était intelligente, lui dit : Pourquoi cette jalousie ! Ne devrais-tu pas plutôt regretter la mort de tant de musulmans ? Sa‘d se dit en lui-même : Cette femme sait que la situation des musulmans est mauvaise ; c'est pour cela qu'elle parle ainsi. Demain je monterai à cheval et je ferai ce que je pourrai. Beaucoup de musulmans furent encore tués ce jour-là.

Roustem envoya un messager au roi de Perse pour lui demander des renforts. Il lui fit dire : II y a lieu d'espérer maintenant que nous pourrons défaire cette armée arabe. Yezdegerd fit partir vingt mille hommes sous les ordres d'un général nommé Bahrâm. Qa‘qa‘, fils d''Amrou, se trouvait auprès de Sa‘d ; apprenant qu'il arrivait des renforts aux Perses, il lui dit : Je vois que tu es dans un état qui ne te permet pas de monter à cheval. Donne-moi le commandement demain. Sa‘d consentit. Après avoir combattu jusqu'au soir, l'armée rentra au camp.

Qa‘qa‘ avait pris [le soir même] le commandement de l'armée. Sachant que Roustem allait recevoir des renforts, il détacha un corps de cinq mille musulmans, les envoya sur la route de Syrie et leur dit : Marchez jusqu'à la distance d'une parasange, et restez là jusqu'à demain. Quand l'armée musulmane aura engagé la lutte, montrez-vous à l'horizon, pour faire croire aux infidèles que les musulmans reçoivent du secours. Qa‘qa‘ prit cette mesure, pour cette [autre]

raison, qu'il craignait que les musulmans, le lendemain, en voyant arriver les nouvelles troupes perses, ne fussent pris d'épouvante et entraînés à la fuite.

Le lendemain, le combat s'étant engagé, Qa‘qa‘ passa devant les rangs des musulmans et leur dit : Ne vous inquiétez pas ; il vous viendra du secours aujourd'hui. En ce moment, le détachement parut en vue. Qa‘qa‘ courut au-devant de ces troupes et leur assigna un poste éloigné des autres soldats, afin qu'elles ne fussent pas reconnues. Les musulmans, dans leur joie, poussèrent leur cri de guerre. Les vingt mille hommes envoyés par Yezdegerd étaient arrivés, et, sans le stratagème imaginé par Qa‘qa‘, l'armée musulmane aurait été anéantie.

Roustem ayant fait placer les éléphants devant les rangs de l'armée perse, Qa‘qa‘, Hâschim, fils d’‘Otba, et ‘Amrou, fils de Ma‘di-Karib, s'avancèrent et se jetèrent sur eux. ‘Amrou, fils de Ma‘di-Karib, entouré par les Perses, disparut aux yeux des musulmans. Ceux-ci firent une charge, et ayant repoussé les Perses, ils le retrouvèrent combattant à pied, après avoir eu son cheval blessé et après avoir reçu lui-même un coup de flèche au côté. La vue des musulmans ranima son courage ; il se précipita sur un cavalier perse qui vint à passer, saisit le pied de son cheval, le fit tomber, s'empara du cheval et monta dessus. L'un des principaux guerriers perses, portant une ceinture d'or et une robe brodée d'or, sortit des rangs, vint défier les musulmans et demanda un combat singulier. Un Arabe, nommé ‘Âmir, fils d’‘Abd-Yagouth, se présenta, le jeta par terre, lui trancha la tête et lui enleva sa ceinture, qu'il porta à Sa‘d ; celui-ci lui en fit cadeau.

Ensuite le combat devint acharné. Les éléphants se trouvant toujours devant les colonnes des Perses, Qa‘qa‘ et ‘Âcim, à la tête du détachement de cinq mille hommes, les chargèrent, leur lancèrent une grêle de traits et frappèrent leurs trompes à coups de sabre. Les éléphants, rendus furieux, tournèrent le dos et s'enfuirent ; ils coururent jusqu'à Madâïn sans s'arrêter et sans que les Perses courant après eux pussent réussir à les ramener. Roustem, voyant ses troupes courir en arrière et craignant une défaite générale, quitta le siège [d'où il dirigeait la bataille], monta à cheval et s'écria : Soldats, figurez-vous que les éléphants n'ont jamais existé ! Il ramena ainsi les soldats au combat. La nuit s'approchait ; cependant Roustem reforma ses lignes

de bataille et s'écria : Nous combattrons jusqu'au jour pour en finir d'un seul coup !

Sa‘d, voyant que les Perses recommençaient le combat et avaient reformé leurs lignes de bataille, fit publier les ordres suivants : Que chaque musulman reprenne sa place dans les rangs. Soyez prêts à soutenir la lutte pendant toute la nuit. Il faut placer les fantassins dans les premiers rangs, et les lanciers, les archers et ceux qui combattent avec le sabre doivent mettre pied à terre. Sa‘d rétablit en outre l'aile droite et l'aile gauche de son armée. Les Perses s'avancèrent dans l'obscurité, et une lutte acharnée s'engagea. Jamais combat plus meurtrier n'a eu lieu entre les Perses et les Arabes, ni du temps du paganisme ni du temps de l'islamisme, sauf celui de Ciffîn, entre ‘Alî et Mo‘âwiya. On appelle cette nuit la *nuit du grondement*, à cause du bruit produit par le choc des combattants, qui luttèrent corps à corps, et à cause des cris qu'ils poussèrent.

Près de l'endroit où se livrait la bataille, sur les bords de l'Euphrate, il y avait un gué, le fleuve y étant peu large, [facile à franchir], excepté pour la cavalerie. Ce gué se trouvant sur les derrières de l'armée musulmane, Sa‘d y envoya Tolaï‘ha et Mouthanna, deux guerriers de la tribu d'Asad, à la tâte de soixante et dix hommes, avec l'ordre d'empêcher les Perses qui pourraient vouloir tourner les musulmans, de passer le fleuve. Sa‘d leur dit en outre : Vous reconnaîtrez, et je le reconnais moi-même, que soixante et dix hommes ne sont pas suffisants pour garder ce passage ; mais je dois observer les ordres d‘Omar, qui m'a dit de ne jamais envoyer plus de cent d'entre vous, lorsque je vous détacherais pour occuper un poste. En effet, il y avait dans l'armée de Sa‘d un grand nombre d'Arabes qui avaient été apostats. ‘Omar, en les enrôlant sous les drapeaux de Sa‘d, lui avait dit : Ne te fie pas à ces anciens apostats et ne place jamais à un poste plus de cent d'entre eux, car il pourrait arriver que, réunis en plus grand nombre, ils trahissent et se révoltassent de nouveau. Or les deux officiers que Sa‘d détacha dans cette nuit avaient été des rebelles ; l'un d'eux s'était même érigé en prophète : il était rentré [plus tard] dans le sein de l'islamisme. Sa‘d, tout en reconnaissant qu'un corps de cent hommes n'était pas suffisant pour défendre le passage en question, ne voulut pas enfreindre les ordres d’‘Omar. En conséquence, il leur dit : Allez avec ces soixante et dix hommes ; si

les Perses font une tentative pour passer, avertissez-moi. Mouthanna et Tolaï‘ha, s'étant rendus avec leur corps à l'endroit désigné, occupèrent le poste ; pendant qu'ils le gardaient, ils ne furent point inquiétés par les Perses. Alors Tolaï‘ha dit à Mouthanna : Allons, passons [nous-mêmes] le fleuve et prenons les Perses par derrière, car, dans l'obscurité de la nuit, ils ne sauront pas distinguer si nous sommes au nombre de soixante et dix ou plus ; ils penseront qu'un grand corps d'armée est derrière eux et ils se mettront peut-être à fuir. Mouthanna répliqua : Je ne veux pas agir contre les ordres de Sa‘d. Tolaï‘ha partit donc sans lui, fit irruption dans le camp des Perses, et ses soldats se mirent à piller jusqu'au matin.

Cependant la lutte entre les Arabes et les Perses continuait avec ardeur. La nuit était si obscure que les combattants ne se voyaient pas. Ni Sa‘d ni Roustem ne connaissaient les mouvements et la situation de leurs troupes respectives ; ils ne savaient pas non plus laquelle des deux armées avait l'avantage. On n'entendait que les cris des combattants et les chocs du fer, pareils aux coups qu'on entend en passant devant les ateliers des forgerons. Cette lutte terrible dura jusqu'au matin. Six mille musulmans gisaient sur le champ de bataille. Alors Sa‘d, craignant de voir se prolonger le combat, réunit les chefs des différentes tribus et les engagea à exciter l'ardeur de leurs détachements pour la lutte ; il leur dit : Dieu nous donnera la victoire sur l'ennemi. Vous savez que ce sont les Perses qui ont commencé cette guerre. Si nous conservons notre vie, nous les subjuguerons. Si vous mourez, vous avez l'espoir du paradis. Les chefs de tribus, étant retournés auprès de leurs détachements, répétèrent les paroles de Sa‘d à leurs soldats, et les musulmans combattirent sans discontinuer.

Cependant les Perses résistèrent jusqu'au moment où la journée devint chaude. Alors il s'éleva de l'ouest un ouragan amenant dans les yeux des Perses une poussière noire et si épaisse que les deux armées ne se voyaient plus l'une l'autre. Roustem avait fait établir son siège au bord du fleuve et avait fait placer autour de ce siège mille chameaux chargés d'or et d'argent. Deux mille hommes y étaient réunis, qui, lorsque le soleil devint brûlant, étendirent au-dessus du siège de Roustem une tenture pour l'abriter. Or le vent, qui soufflait avec force, enleva cette tenture et la jeta dans le fleuve (le canal) de Qâdesiyya, qui était appelé ‘Atîq et qui reliait l'Euphrate avec le

Tigre. Alors Roustem, ne pouvant plus rester sur le siège, en descendit, chercha de l'ombre près d'un chameau, et s'assit. Au pied du siège [que Roustem venait de quitter] se trouvait le drapeau appelé *l'étendard des Keïanides*, qui provenait de Kaï, et que celui-ci avait porté lorsque, sortant d'Ispâhân, il avait vaincu Dho‘hâk. Depuis cette époque, les Perses avaient été victorieux dans toutes les batailles où avait figuré ce drapeau, et après chaque victoire que l'on avait obtenue, on avait ajouté à ses ornements quelques joyaux.

Au moment où la chaleur était devenue plus forte et où la poussière soulevée par le vent aveuglait les soldats perses, les musulmans, portant leurs efforts sur un seul point, enfoncèrent le centre de l'armée ennemie. Roustem, de la place où il était assis, près des chameaux, voyait la situation de ses troupes : celles du centre [étaient dispersées], par terre ou debout, tandis que l'aile gauche et l'aile droite conservaient leurs positions.

Un Arabe, nommé Hilâl, fils d’‘Alqama, arrivant auprès des chameaux chargés du trésor de Roustem, frappa [au hasard] avec son sabre ; le coup porta sur le chameau sous lequel était assis Roustem, que l'obscurité produite par la poussière l'empêchait de voir. La corde qui retenait la charge de monnaies sur le chameau ayant été coupée, la charge tomba sur la tête de Roustem, qui, malgré la douleur qu'il éprouva, sauta sur ses pieds et se jeta dans le canal pour se sauver à la nage, car il savait nager. Hilâl, voyant un homme s'enfuir et sentant les odeurs du musc et des parfums, et remarquant enfin le siège d'or et le drapeau des Keïanides, reconnut que c'était là le siège de Roustem. Ne voyant personne sur ce siège, il fut certain que l'homme qui venait de se jeter dans l'eau était Roustem lui-même. Celui-ci, en sautant, s'était cassé la jambe et ne pouvait faire aucun mouvement. Hilâl accourut, le saisit par la jambe, le retira de l'eau et lui trancha la tête, qu'il attacha au bout de sa lance. Puis il monta sur le siège et cria : Musulmans, j'ai tué Roustem ! Les musulmans répondirent par un cri de triomphe. Les Perses, en voyant la tête de leur général, lâchèrent pied ; l'aile droite et l'aile gauche se mirent à fuir. Sa‘d envoya à leur poursuite Zohra, qui commandait l'avant-garde de l'armée arabe, et Qa‘qa‘, qui devait les poursuivre dans une autre direction. Khâlid, fils d’‘Ortofa, fut chargé de marcher sur leurs pas pour dépouiller les morts des Perses et réunir leurs bagages, leurs armes et tout le butin.

Lorsque Hilâl apporta la tête de Roustem à Sa‘d, celui-ci lui demanda où il avait laissé le corps ; Hilâl répondit qu'il se trouvait auprès des chameaux. Alors Sa‘d lui dit : Va le chercher, car je te donne la robe dont il est revêtu. Hilâl dit : Il n'est couvert que d'une vieille chemise déchirée. — Va toujours, répliqua Sa‘d. Hilâl retourna auprès des chameaux et, avec l'aide de quelques hommes, il traîna le cadavre de Roustem jusqu’auprès de Sa‘d, qui abandonna à Hilâl cette chemise, laquelle recouvrait une bourse contenant mille dinars et une ceinture d'or ornée de pierres précieuses, dont le prix était de soixante et dix mille dirhems. Le soir du même jour, Sa‘d écrivit au prince des croyants une lettre par laquelle il lui annonça la victoire de Qâdesiyya et la mort de Roustem ; il fit porter cette lettre par Hilâl. Cent mille Perses avaient été tués dans cette bataille.

Les musulmans avaient conquis un butin innombrable. Zohra [ayant, en poursuivant les Perses, atteint Djâlînous, l'avait tué] et s'était approprié la robe dont ce général était revêtu, et qui valait cent mille dirhems. Mais Sa‘d la lui reprit, en disant : Pourquoi n'es-tu pas venu me la demander ? Je te l'aurais donnée. Zohra adressa une lettre au calife et porta plainte contre Sa‘d. ‘Omar écrivit à ce dernier : Ne mécontente pas pour une simple robe un homme comme Zohra, qui a commandé l'avant-garde et qui a accompli tant d'actes de courage. Rends-lui cette robe et tout le reste [de la dépouille de Djâlînous]. Quand tu distribueras le butin, donne à tous ceux dont tu apprendras qu'ils se sont conduits dans le combat comme Zohra, cinq cents dirhems en sus de leur part légitime. Sa‘d, conformément à cette lettre, rendit la robe de Djâlînous à Zohra et donna à vingt-cinq soldats présents lors de la distribution du butin [et remplissant les conditions indiquées par ‘Omar] une gratification en plus.

Le lendemain, ceux qui avaient poursuivi les Perses revinrent et rendirent compte à Sa‘d de la situation des fuyards. Ceux-ci s'étaient ralliés à un certain endroit et étaient commandés par sept généraux, savoir : Hormouzân, Fîrouzân, Qâren, Schehryâr, Khorschîd, Ferroukhân et Khosrou. Sa‘d fit partir dix mille hommes avec sept officiers, leur donnant l'ordre d'attaquer tous ensemble les Perses, si ceux-ci restaient réunis, et s'ils se divisaient, de les combattre séparément. Les sept officiers arabes partirent, chacun à la tâte de son corps de troupes. ‘Otârid fut chargé d'attaquer Hormouzân ; ‘Âcim,

fils d’‘Amrou, fut opposé à Fîrouzân ; Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, à Qâren ; [Bousr, fils d'Abou-Rouhm], à Ferroukhân ; Ibn-Hodsaïl, [à Khorschîd]. Après leur départ, Sa‘d les fit suivre par Schoura‘hbîl et Zohra. Ces troupes, trouvant les Perses réunis, les attaquèrent, tuèrent leurs généraux et firent un immense butin, qu'elles rapportèrent à Sa‘d. Les Perses [qui avaient échappé à la mort] se sauvèrent à Madâïn.

Les chefs arabes reprochèrent à Sa‘d de n'avoir pas paru sur le champ de bataille et de n'avoir point quitté la terrasse du château qu'il habitait, pendant toute la durée de la lutte ; on disait que c'était par lâcheté qu'il avait agi ainsi. Un poète, nommé Djerîr, fils d’‘Abdallah, composa quelques vers dont le sens était : « Tandis que les musulmans combattaient, Sa‘d s'est tenu sur la terrasse du château, sans doute pour ne pas priver ses femmes de sa société ; or les femmes de Sa‘d ne connaissent pas la privation. » Lorsque Sa‘d eut connaissance de ces vers, il fit venir Djerîr, fils d’‘Abdallah, et les chefs arabes, et se justifia devant eux en leur montrant les plaies dont était couvert son corps ; ses excuses furent trouvées légitimes.

L'armée ayant adressé une lettre à ‘Omar pour lui demander l'autorisation d'avancer, ‘Omar répondit qu'elle devait conserver son campement actuel. Or, les soldats tombèrent tous malades. Alors ‘Omar écrivit à Sa‘d une lettre en ces termes : Il faut aux Arabes l'air d'une contrée dans laquelle se trouvent des chameaux, des moutons et des pâturages ; voilà l'air qui leur convient. Maintenant cherche à savoir des habitants du Sawâd où il y a des prairies et des moutons, et établis ton camp à cet endroit. Sa‘d, ayant parcouru toute la contrée, trouva le climat de Koufa le plus convenable, car l'air de Koufa est aussi sain que celui du désert, et le pays n'était cultivé qu'en partie. En conséquence, Sa‘d y établit son camp. La mosquée du vendredi, que l'on voit encore aujourd'hui à Koufa, fut construite alors. Sa‘d jeta aussi les fondements de la ville.

Toute la province du Sawâd, jusqu'à Madâïn, dont Khâlid, fils de Walîd, avait fait autrefois la conquête, fut reconquise par Sa‘d. Lors de la campagne de Khâlid, une partie des habitants s'étaient convertis à l'islamisme ; les autres, persévérant dans leur ancienne religion, avaient reçu de lui des chartes [qui leur assuraient la vie] et avaient payé tribut. Plus tard, lors de la campagne de Roustem, ils avaient

détruit leurs traités et s'étaient soumis à Roustem. Quand Sa‘d prit de nouveau possession du Sawâd, les habitants demandèrent à renouveler leurs traités. Alors Sa‘d adressa à ‘Omar une lettre ainsi conçue : Ceux des habitants du Sawâd qui sont musulmans me sont entièrement dévoués ; mais ceux qui ont conservé leur ancienne religion et qui avaient traité avec Khâlid ont fait défection lors de l'arrivée de Roustem, et ont fait cause commune avec lui. Maintenant ils allèguent comme excuse qu'ils ont été forcés par Roustem à se soumettre et qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, et ils réclament les privilèges du traité que nous leur avions accordé. En outre : Les Perses levaient dans le Sawâd un tribut dont le produit était attribué à un certain nombre de personnes, familiers du roi, qui percevaient ce tribut. Quelques-uns de ces hommes se trouvent encore aujourd'hui dans le pays ; d'autres sont allés ailleurs, et quelques-uns sont à Madâïn. Que faut-il faire dans ces circonstances ? ‘Omar répondit à Sa‘d : Quant à ceux qui sont restés fidèles et qui sont venus se soumettre, maintiens-leur les conditions accordées et observe à leur égard les engagements. Mais en ce qui concerne ceux qui ne se sont pas présentés pour demander la paix et qui ont commis des actes hostiles, tu sauras comment tu devras les traiter. Cet ordre d’‘Omar ne fut expédié qu'après délibération avec les compagnons du Prophète, qui avaient jugé ainsi. Sa‘d agit conformément à ces instructions.

Le tribut imposé encore aujourd'hui aux provinces du Sawâd et de l’‘Irâq est le même que celui que recevaient anciennement les personnes auxquelles il avait été donné [par le roi de Perse], et que Sa‘d avait maintenu [en faveur des musulmans].

La bataille de Qâdesiyya eut lieu dans la quatorzième année de l'hégire.

CHAPITRE XLII

Fondation de Baçra

Du temps du calife ‘Omar, Baçra n'était pas une ville. C'était une plaine pierreuse, au bord du Tigre, et est appelée par les Arabes *Baçra.* À l'endroit où s'étend aujourd'hui la ville de ce nom, il y avait, au bord d'une petite rivière, près d'Obolla, sept villages, gouvernés par un dihqân, dont l'autorité était reconnue par les habitants de Baçra, d'Obolla et des riverains de l'Euphrate. Toutes ces populations étaient soumises au roi de l’‘Omân, contrée qui, d'après les Arabes, fait partie de l'Indostân.

Or, après la bataille de Qâdesiyya et la destruction de l'armée perse, ‘Omar, craignant que le roi de Perse ne demandât du secours au roi d’‘Omân et au roi de l'Indostân, et que ceux-ci ne le lui accordassent, jugea à propos de faire occuper la contrée des embouchures du Tigre par un corps de troupes et d'y faire construire une ville peuplée d'Arabes, afin d'empêcher les Perses d'amener par cette voie des auxiliaires. En conséquence, il fit venir ‘Otba, fils de Ghazwân, le Mâzinite, qui était seigneur des Benî-Mâzin et qui avait été compagnon du Prophète, et lui parla ainsi : Dieu a fait triompher l'islamisme par ma main et il a brisé les Perses. Maintenant je veux faire garder la route entre l'Indostân et l’‘Omân, afin qu'il n'arrive pas aux Perses des secours de ce côté. Il faut donc que tu y conduises ton corps de troupes et que tu y construises une ville, dans laquelle vous puissiez être à votre aise, toi et les soldats musulmans.

‘Otba se mit en route avec cent seize hommes et, en traversant le désert, il en réunit encore trois cents autres autour du drapeau qu’‘Omar lui avait remis. Arrivé au lieu de sa destination, il fut averti qu'il y avait dans les bourgs de cette contrée une nombreuse population et plusieurs dihqâns. ‘Otba fit partir un messager pour inviter ces dihqâns à se présenter devant lui. Le messager parla ainsi

aux dihqâns : Un homme accompagné d'une nombreuse armée est arrivé de l'Arabie. Il vous fait inviter à venir le trouver. En recevant ce message, l'un de ces dihqâns, qui était très-puissant, partit avec quatre mille cavaliers. Voyant le petit nombre de musulmans qui étaient avec ‘Otba, il manifesta son étonnement et son mépris pour ce petit corps de troupes et dit : Quel mal peut faire cette poignée d'hommes ? Et qui est donc celui qui les commande, pour oser m'appeler devant lui ? Ensuite il chargea un corps de deux cents soldats d'aborder les musulmans, de les enchaîner et de les lui amener. ‘Otba, les voyant approcher, leva son camp et les attaqua. Le combat s'étant engagé, les musulmans tuèrent la plupart des ennemis ; puis ils s'avancèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le dihqâns, tombèrent à l'improviste sur son armée et tuèrent un nombre considérable d'hommes. Le dihqâns fut fait prisonnier et amené devant ‘Otba.

Il y avait en cet endroit une population d'Arabes de l’‘Omân qui avait construit, au bord de la rivière, des habitations, faites de paille et d'herbes sèches, à la manière arabe. Invités par ‘Otba à accepter sa religion, ces hommes, dont le nombre était considérable, embrassèrent tous l'islamisme. ‘Otba les interrogea ensuite pour savoir où était le meilleur climat dans cette contrée. Ils lui indiquèrent l'endroit couvert de pierres, celui-là même où il avait établi son camp. ‘Otba, ayant requis leur aide, fonda alors la ville de Baçra.

Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, avait construit, près du Tigre, la ville de Koufa ; la ville de Madâïn se trouvait ainsi située entre Koufa et Baçra, mais plus près de cette dernière. ‘Otba adressa à ‘Omar une lettre conçue en ces termes : Je me suis rendu à l'endroit que tu m'as désigné et j'y ai construit la ville de Baçra. Je me trouve plus rapproché des Perses que la garnison de Koufa. Je fais journellement des courses contre eux, et je leur ai inspiré une grande terreur. Si j'avais à ma disposition une armée, je m'emparerais de Madâïn. ‘Omar pensa qu'il ne serait pas en état de le faire.

Quelques historiens prétendent qu’‘Otba n'avait pas été chargé de l'affaire de Baçra par le calife lui-même, mais que celui-ci l'ayant envoyé vers Sa‘d, ce dernier avait écrit à ‘Omar et lui avait demandé de le faire partir pour Baçra. Mais la vérité est que c'est ‘Omar qui avait envoyé ‘Otba directement de Médine à Baçra, en lui remettant le commandement de cette expédition et le drapeau. Mohammed-ben-

Djarîr Tabari dit qu’‘Otba, en arrivant dans cette contrée, s'empara d'abord d'Obolla.

‘Omar, répondant à la lettre que lui avait écrite ‘Otba, lui ordonna de laisser à Baçra un lieutenant et de revenir pour lui rendre compte de l'état des choses, de la situation de la [nouvelle] ville et de la distance qui la séparait de Madâïn, afin qu'il pût prendre une décision. ‘Otba, après avoir établi comme son lieutenant un Arabe Bédouin nommé Moudjâscha‘, fils de Mas‘oud, se rendit à Médine.

Il y avait entre Baçra et le Sawâd, une forteresse nommée Maïsân, peuplée d'infidèles, vassaux de ce dihqân qui avait été fait prisonnier et dont les compagnons avaient été tués par ‘Otba. Ces hommes résolurent de tomber à l'improviste sur les troupes d’‘Otba, de les exterminer et de détruire les constructions de Baçra. Or il se trouvait dans leur voisinage un corps d'armée, sous le commandement de Moghîra, fils de Scho‘ba, que Sa‘d y avait envoyé pour surveiller la cavalerie [perse]. Moghîra, ayant eu connaissance du dessein des habitants de Maïsân, accourut et les attaqua. Il en tua un grand nombre et fit des prisonniers. Moudjâscha‘, le lieutenant d’‘Otba ; ignorait complètement ces évènements. Moghîra écrivit deux lettres, une à ‘Omar, l'autre à Sa‘d, et leur annonça sa victoire et la réduction en esclavage des habitants de Maïsân. Lorsque ‘Otba arriva à Médine, le calife lui demanda qui il avait laissé comme son lieutenant à Baçra. ‘Otba ayant nommé Moudjâscha‘, fils de Mas‘oud, ‘Omar lui dit : Que saurait faire un Bédouin du désert ? Si Moghîra n'avait pas été là, ils auraient tous péri. Et il raconta à ‘Otba ce qui venait d'arriver à Maïsân. Après l'avoir interrogé sur ce qu'il désirait savoir relativement à Baçra et aux Perses, le calife renvoya ‘Otba à Baçra. Mais ‘Otba mourut en route. La durée de son commandement à Baçra avait été de six mois. ‘Omar adressa ensuite une lettre à Moghîra, fils de Scho‘ba, le nomma gouverneur de Baçra, et lui ordonna d'achever la construction de la ville. Moghîra occupa cette position pendant deux ans. ‘Omar le remplaça ensuite par Abou-Mousa al-Asch‘arî.

Dans cette même année, la quatorzième de l'hégire, ‘Omar, ayant appris que son fils ‘Abdallah avait bu du vin, et le fait ayant été bien constaté, le fit fustiger. Ce fut là un exemple de la justice d’‘Omar. ‘Abdallah se corrigea ensuite. Mais Abou-Mi‘hdjan, celui qui avait été dans l'armée de Sa‘d [et qui déjà avait été puni par celui-ci] et en

compagnie duquel, après son retour à Médine, ‘Abdallah avait bu, ne put pas se contenir, et se laissa aller encore une fois, dans la même année, à boire du vin.

Au commencement de la quinzième année, ‘Omar eut des victoires nombreuses ; des villes et des provinces, dans toutes les parties du monde, furent conquises.

CHAPITRE XLIII

Conquête des villes de Syrie, sous le règne d''Omar

'Omar avait constamment une armée dans l''Irâq et une autre dans la Syrie. Lorsque l'armée de Syrie eut livré une grande bataille et remporté une grande victoire, il la laissa se reposer pendant une année, et ordonna à l'armée de l''Irâq de reprendre la campagne contre les Perses. Après la victoire de Qâdesiyya et après toutes les fatigues que les troupes de l''Irâq avait supportées, le calife les fit demeurer en repos, et ordonna à l'armée de Syrie de continuer la guerre. Abou-'Obaïda, fils de Djerrâ'h, reçut comme instruction de chercher à s'emparer de 'Hemç (Émesse), ville considérable de Syrie, dans laquelle résidait le roi de Roum quand il venait dans cette province. 'Omar lui avait écrit tout ce que Sa'd et son armée avaient accompli à Qâdesiyya et lui avait dit que, dans le cas où il aurait besoin de renforts, il pourrait les demander. En conséquence, Abou-'Obaïda passa son armée en revue et marcha contre Émesse. Il fit partir d'abord l'avant-garde, à la tête de laquelle il mit Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, qui fut suivi par Khâlid, fils de Walîd.

Héraclius, le roi de Roum, se trouvait en ce moment à Antioche, ville de Syrie, située au bord de la mer, et avait auprès de sa personne le gouverneur d'Émesse. La garnison de cette dernière ville était peu nombreuse. Il y avait sur la route d'Émesse une autre ville, nommée Mardj-er-Roum, occupée par un général romain, qui s'appelait *Touder* (Théodore). Celui-ci, instruit que les musulmans avaient quitté Damas et se dirigeaient sur Émesse, et que la ville de Damas était sans garnison, quitta Mardj pour aller s'emparer de Damas. Khâlid et Yezîd, à leur tour, avertis de son dessein, vinrent l'attaquer à l'improviste, de deux côtés différents, et détruisirent toute son armée,

dont il ne resta pas un homme vivant. Ils se rendirent ensuite à Mardj, où ils attendirent l'arrivée d'Abou-‘Obaïda.

Cependant le roi de Roum avait envoyé d'Antioche un général avec un corps de troupes pour surprendre Abou-‘Obaïda sur la route. Mais Abou-‘Obaïda avait appris la marche des Romains, et en les prévenant, il fondit sur eux inopinément et les mit en déroute. Cette victoire eut lieu le même jour que celle de Yezîd et de Khâlid. Ensuite Abou-‘Obaïda conduisit son armée à Mardj-er-Roum et fit sa jonction avec ses deux généraux.

Le roi de Roum, ayant mis à la disposition du gouverneur d'Émesse un corps de troupes considérable, lui ordonna de rentrer dans cette ville, de la fortifier et de chercher à s'y tenir jusqu'à l'hiver ; car, lui disait-il, les Arabes ne pourront pas supporter le froid et continuer le siège. Après le départ du gouverneur, Héraclius quitta également Antioche et se rendit avec une armée à Rohâ (Édesse), pour être à proximité d'Émesse, afin de pouvoir y envoyer des renforts, si c'était nécessaire.

CHAPITRE XLIV

Prise d'Émesse

Abou-'Obaïda, ayant quitté Mardj à la tête de son armée, vint prendre position sous les murs d'Émesse. On était en hiver et le froid était très-rigoureux. Les Romains, renfermés dans la ville, se dirent : Il n'est pas nécessaire de combattre les musulmans ; car le froid suffit pour leur ôter l'usage des mains et des pieds. Or il arriva que beaucoup d'entre les Romains eux-mêmes eurent les mains et les pieds gelés, tandis que les musulmans furent épargnés. Ceux-ci attendirent jusqu'à ce que la garnison fût réduite à l'extrémité et qu'il ne lui restait pas de vivres, dont, au dehors, ils étaient abondamment pourvus. Ce moment étant arrivé, les Romains se réunirent pour délibérer et dirent : Le roi de Roum est maintenant vieux et décrépit. Éloigné de nous, il nous ordonne de soutenir le siège, sachant cependant à quelle extrémité nous sommes réduits. Il faut capituler, comme ont fait les habitants de Damas, qui ont sauvé leur vie.

Un tremblement de terre détruisit pendant la nuit tout un coté du mur de défense. Les Romains se portèrent, le lendemain, au haut des murs et demandèrent à capituler. Khâlid émit l'opinion qu'il ne fallait pas traiter avec eux ; mais Abou-'Obaïda, n'écoutant pas ce conseil, leur accorda la paix aux mêmes conditions que celles qui avaient été imposées à Damas. Abou-'Obaïda ayant annoncé à 'Omar la prise de la ville et expédié à Médine la cinquième, partie du butin, fit son entrée dans Émesse. Le roi de Roum quitta alors Édesse et rentra à Antioche, pour retourner ensuite dans le pays de Roum. Deux grandes villes [de Syrie] étaient encore entre les mains des Romains : Kinnesrîn (Chalcis) et Césarée. Les musulmans se trouvèrent plus rapprochés de la première. Le roi de Roum fit occuper les deux villes par des troupes et demeura à Antioche, pour attendre l'issue des

entreprises des Arabes. Le général envoyé, à la tête d'une nombreuse armée, à Kinnesrîn, s'appelait Mînâs.

CHAPITRE XLV

Prise de Kinnesrîn

Abou-‘Obaïda envoya à Kinnesrîn un petit corps de troupes sous les ordres de Khâlid, fils de Walîd. Il y avait près de cette ville une forteresse nommée ‘Hâdhiriyya, dont les habitants, alliés à ceux de Kinnesrîn, dirent à Mînâs : Pourquoi t'enfermes-tu dans la ville ? Ton armée est plus nombreuse que celle de Khâlid. Sors pour l'attaquer ; nous te prêterons aide. En conséquence, Mînâs vint offrir le combat à Khâlid, en dehors de la ville. Le général romain ayant été fait prisonnier et tué, ses soldats, mis en déroute, se rejetèrent dans la forteresse. Khâlid les assiégea pendant dix jours. Ne pouvant résister plus longtemps, les Romains demandèrent à se rendre aux mêmes conditions que les habitants d'Émesse. Khâlid leur fit répondre : Si vous aviez demandé la paix avant de combattre, je vous l'aurais accordée. Après avoir pris d'assaut la forteresse, il la rasa, fit tuer la garnison et s'empara d'un immense butin. Voyant cela, les gens de ‘Hâdhiriyya demandèrent la paix, déclarant qu'ils étaient Arabes et qu'ils avaient été forcés de faire cause commune avec les Romains. Khâlid leur accorda la paix.

À ces nouvelles, le roi de Roum, désespérant de pouvoir défendre plus longtemps la Syrie, partit pour Constantinople, après avoir placé dans chacune des deux villes de Césarée et d'Adjnâdîn, qui touchaient au territoire de Roum, une garnison de cinquante mille hommes. Un Romain, nommé Fîqâr, fut chargé de la défense de Césarée ; Artaboun, l'un des principaux généraux, distingué par sa prudence et son habileté, fut nommé gouverneur d'Adjnâdîn. Le sens du nom d'Artaboun, dans le langage de Roum, est *finaud.* Abou-‘Obaïda demanda à ‘Omar des instructions relativement à ces deux villes. Le calife lui ordonna d'envoyer Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân, contre Césarée, et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, contre Adjnâdîn.

CHAPITRE XLVI

Prise de Césarée

Abou-‘Obaïda dirigea Mo‘âwiya, à la tête de cinq mille hommes, sur Césarée. Fîqâr, ayant passé en revue l'armée que le roi lui avait confiée et qui était forte de cinquante mille hommes, et la ville lui ayant fourni en outre un corps de cent mille hommes, sortit de la ville et envoya au-devant de Mo‘âwiya un petit détachement, pensant qu'il n'était pas besoin d'employer le gros de l'armée. Cette petite troupe fut défaite par les musulmans. Le lendemain, Fîqâr les attaqua avec toute son armée. La lutte dura jusqu'à l'heure de la prière du soir. Dieu donna la victoire aux musulmans. Les Romains furent mis en fuite et quatre-vingt mille d'entre eux furent tués. Ensuite les musulmans s'emparèrent de Césarée de vive force. Lorsque ‘Omar reçut cette nouvelle, il fut rempli de joie ; car, après avoir envoyé l'ordre à Abou-‘Obaïda de faire marcher Mo‘âwiya sur Césarée et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, sur Adjnâdîn, il était très-préoccupé de l'issue de ces deux expéditions.

CHAPITRE XLVII

Prise d'Adjnâdîn

Lorsque ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, parut devant Adjnâdîn, on dit à Artaboun : Cet homme est le *finaud* des Arabes, comme tu es le *finaud* des Romains. Artaboun répliqua : Il faut d'abord l'éprouver par les armes. Il quitta la ville à la tête de ses cinquante mille hommes, et attaqua ‘Amrou, qui le mit en déroute et lui tua un grand nombre de soldats. Artaboun alla s'enfermer dans Jérusalem, ville fortifiée, qui, ainsi que son territoire, portait le nom d'Ælia. ‘Amrou, marchant sur les traces du général romain, vint l'y assiéger. Alors Artaboun lui envoya le message suivant : Tu sais que je suis un homme âgé et que j'ai lu beaucoup d'anciens livres. Tu ne pourras pas prendre la ville d'Ælia, qui sera prise par quelqu'un dont le nom se compose de trois lettres. Retire-toi donc ; car, quels que soient les efforts que tu tenteras, tu ne pourras pas t'en emparer. Dans ces circonstances, ‘Amrou adressa à ‘Omar une lettre, dans laquelle il lui rapporta les paroles d'Artaboun, disant que la ville ne pourra être prise que par un homme dont le nom se compose de trois lettres. Après avoir pris connaissance de cette lettre, ‘Omar dit : C'est mon nom qui se compose de trois lettres ; c'est par moi que cette ville sera conquise. En conséquence, le calife partit en personne. Il s'arrêta dans la première ville de Syrie du côté de la route de Médine, nommée Djâbia, et appela auprès de lui toutes les troupes arabes qui se trouvaient en Syrie. Il écrivit à ‘Amrou de rester sous les murs de Jérusalem jusqu'à nouvel ordre.

CHAPITRE XLVIII

Prise de Jérusalem

Après l'arrivée d'‘Omar à Djâbia, tous les corps musulmans de Syrie se rendirent auprès de lui et on lui dit : Tu n'aurais pas dû venir ; mais maintenant que tu es venu, reste ici et envoie une armée [à Jérusalem]. ‘Omar, mécontent de cet avis, persista dans sa résolution de s'y rendre en personne. Il y avait de Djâbia à Jérusalem une distance de cinq journées de marche.

Averti de l'arrivée d'‘Omar, Artaboun dit : La ville sera prise par ‘Omar ; car son nom n'a que trois lettres. Puis, abandonnant la garnison à son sort, il quitta la ville avec ses familiers et, empêché de se rendre sur le territoire de Roum, parce que les musulmans en gardaient les routes, il se sauva à Miçr. Les habitants d'*Æ*lia, dans la plus grande inquiétude, se dirent entre eux : Il faut nous rendre au-devant d'‘Omar, demander sûreté pour notre vie et capituler, avant qu'il arrive ici. En conséquence mille hommes sortirent de la forteresse pour aller trouver ‘Omar. Celui-ci délibérait toujours s'il devait partir lui-même, ou s'il devait envoyer un corps de troupes. Or un juif d'entre les anciens des juifs de Djâbia se présenta devant ‘Omar et lui dit : C'est aujourd'hui qu'*Æ*lia se rendra à toi. ‘Omar répliqua : Tu dis une chose étonnante ; d'ici à *Æ*lia, il y a cinq journées de marche ; comment celle ville pourrait-elle être prise par moi [aujourd'hui] ? Cette conférence durait encore, lorsqu'on vit s'approcher une foule d'hommes. On s'informa, sur l'ordre d'‘Omar, quels étaient ces hommes, et l'on apprit qu'ils venaient d'*Æ*lia. Le calife les accueillit avec bonté et leur accorda la paix. S'adressant ensuite au juif, il lui demanda comment il avait su que cette ville se rendrait à lui. Le juif répondit : J'ai trouvé dans un livre que la ville d'*Æ*lia sera prise, à la fin des temps, par l'un des Arabes dont le nom se composera de trois lettres et qui sera appelé, par sobriquet, *Fârouq.*

‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, ayant su que des habitants d‘Ælia s'étaient rendus auprès d’‘Omar, partit également. Le calife fit remettre à la députation une charte, par laquelle il ordonnait que les habitants de cette ville ne fussent pas inquiétés et qu'on n'exigeât d'eux que le tribut. La province de Filistîn, Ramla et d'autres grandes villes de la Syrie, restaient encore à conquérir. ‘Omar envoya vers chacune de ces villes un officier avec un détachement de troupes, avec ordre de les réduire par la force si elles ne se rendaient pas. Comme Ælia était la principale ville de la Syrie, les autres, voyant qu'elle avait capitulé, se rendirent également, et alors toute la province se trouva au pouvoir des musulmans. Enfin ‘Omar, ayant appris qu'Artaboun s'était retiré à Miçr, où il ralliait tous ceux qui s'enfuyaient de la Syrie, fit marcher contre cette ville ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. Lorsque celui-ci arriva aux portes de la ville, Artaboun s'enfuit et se rendit dans le pays de Roum. ‘Amrou s'empara de la ville et annonça au calife sa victoire. Miçr et toute la Syrie furent ainsi au pouvoir d’‘Omar. Les musulmans se répandirent dans la Syrie, et ‘Omar établit dans chaque ville un gouverneur. Ensuite il retourna à Médine.

De retour à Médine, ‘Omar y établit une administration des distributions. Il y avait dans le trésor public de Médine de grandes richesses accumulées des parts de butin qui avaient été envoyées de Syrie et de l’‘Irâq. Le calife, considérant qu'il y avait là une grande quantité d'argent, et, d'autre part, qu'il y avait à Médine de nombreux compagnons du Prophète qui n'avaient pas pris part à toutes ces guerres et n'avaient rien reçu des dépouilles, prit le parti de distribuer entre eux l'argent du trésor, pour n'avoir plus à le garder. Ceux avec lesquels il délibérait ce projet lui dirent : Tu as raison ; mais commence par t'en attribuer à toi-même. ‘Omar répondit : Je ne le ferai pas ; je commencerai par ceux que Dieu a distingués, c'est-à-dire la famille du Prophète. Il institua donc une administration et fit inscrire en tête des listes les Benî-Haschîm, qui étaient de la famille du Prophète, en commençant par ‘Abbâs, et assigna à chacun d'eux vingt mille dirhems ; il fit inscrire ensuite ceux qui avaient combattu à Bedr ; il se comprenait lui-même dans cette catégorie, dont chaque homme fut inscrit pour cinq mille dirhems ; puis ceux qui avaient embrassé l'islamisme avant la prise de la Mecque et qui avaient été avec le Prophète à ‘Hodaïbiya. Il fit inscrire tout le monde, tant ceux

qui étaient à Médine, que ceux qui se trouvaient en Syrie et dans l’‘Irâq, cavaliers et fantassins, en assignant à chacun selon sa valeur et son mérite, depuis deux mille jusqu'à cinq cents dirhems au moins. Quant aux femmes, les veuves de ceux qui étaient morts en guerre furent portées pour cinq cents dirhems, les autres pour deux cents, et les femmes du Prophète pour dix mille. La distribution se fit d'après ce règlement. Dans la suite, ‘Omar fit distribuer les parts de butin que l'on apportait à Médine, le jour même de leur arrivée, avant la nuit. Il se contenta lui-même de sa part de combattant de Bedr, et en prit autant qu'il lui fallait pour sa dépense journalière et pour celle de sa famille, [en outre] un vêtement d'hiver et un vêtement d'été chaque année, un chameau pour faire le pèlerinage, et un cheval.

Toutes les victoires que nous venons de raconter, et l'établissement de l'administration des dons eurent lieu dans la quinzième année de l'hégire.

CHAPITRE XLIX

Prise de Madâïn

Dans la même année, la quinzième de l'hégire, ‘Omar avait ordonné à Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, de conduire son armée à Koufa, et il avait laissé les troupes s'y reposer. Au commencement de la seizième année, il adressa à Sa‘d une lettre en ces termes : Ton armée est maintenant reposée, et Dieu a répandu l'islamisme dans le monde, tandis que les Perses se sont tenus tranquilles à Madâïn. Or si les Perses veulent rester tranquilles, toi, ne fais pas de même et va les attaquer. Si Dieu te fait triompher facilement, nous lui rendrons grâces ; mais s'il veut que tu trouves de la résistance, avertis-moi. Sa‘d mit en mouvement son armée, qui se composait de vingt mille hommes. De chaque ville il accourut des soldats sous ses drapeaux ; car ils savaient qu'il ne trouverait pas de résistance, Yezdegerd n'ayant plus un seul homme capable de commander en chef une armée ; de sorte que Sa‘d, en arrivant à Madâïn, avait un corps de soixante mille hommes.

Yezdegerd, ayant été averti que Sa‘d était déjà à Anbâr, convoqua un conseil pour délibérer sur le choix d'un général ; mais personne ne voulut accepter cette charge, et l'on dit au roi : Il faut que tu quittes Madâïn et que tu te retires dans les autres provinces de ton royaume, le Khorâsân, la province de Perse et le Kirmân. Nous irons avec toi et nous abandonnerons Madâïn aux Arabes. La pensée de quitter Madâïn était très-douloureuse pour Yezdegerd ; mais il s'y décida malgré lui. Cependant Sa‘d s'avançait lentement, croyant que l'on viendrait arrêter sa marche, jusqu'à Sâbât, à une journée de distance de Madâïn. À cette nouvelle, Yezdegerd, sans avoir le temps de sauver ses trésors, emportant seulement ce qu'il pouvait et abandonnant le reste, s'enfuit en toute hâte. Les habitants de Madâïn, soldats et peuple, hommes et femmes, grands et petits, quittèrent également la ville, sans songer à

leurs biens, qu'ils abandonnèrent. Sa‘d, instruit de leur fuite, envoya sur leurs traces un corps de troupes sous les ordres de Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, qui, laissant Madâïn derrière lui, marcha à la poursuite de Yezdegerd. Il ne réussit pas à l'atteindre ; il ne rencontra qu'une petite troupe, incapable de se défendre, qu'il tailla en pièces, et s'empara de tout ce qu'elle portait avec elle.

Après avoir fait partir Qa‘qa‘, Sa‘d, à la tête de son armée, se mit en marche sur Madâïn ; il trouva la ville déserte et, voyant tous ces palais et ces beaux jardins, il récita le verset suivant du Coran : « Combien de jardins et de fontaines n'ont-ils pas abandonnés ! et de champs et d'habitations opulentes et agréables, où ils se réjouissaient ! Il en fut ainsi. Et nous en avons donné la jouissance à un autre peuple. Ni le ciel ni la terre ne pleurent sur eux... » (Sur. XLIV, vers. 24 et suiv.) Sans s'arrêter dans la ville, Sa‘d ne fit halte qu'au palais *(Iwân)*. Le palais de Madâïn est encore debout aujourd'hui ; il est large de cent vingt coudées ; sa longueur est de trois cent coudées, et sa hauteur, de cent coudées. Au lieu de briques, on avait employé à sa construction de la pierre polie. Douze colonnes de pierre polie, dont chacune est haute de cent coudées, formaient un portique. Ce palais avait été construit par Qobâd, fils de Fîrouz ; et c'est là que le roi, assis sur un trône d'or, tenait les audiences de justice.

Sa‘d fit camper son armée près du palais ; il entra lui-même dans l'intérieur, se prosterna huit fois par terre, prononça le *salâm*, et à chaque prosternation il récita la surate *Al-Fâti‘ha* et une autre, et après deux prosternations il prononça la formule de la foi. C'est ainsi qu'avait prié le Prophète le jour de la prise de la Mecque, et l'on appelle cette prière la *prière de la victoire*. Ensuite Sa‘d chargea ‘Amrou, fils de Moqarrin, de la garde et de la distribution du butin, et fit proclamer que tout ce que l'on trouverait devait être remis à ‘Amrou, qui réunirait le butin tout entier et le distribuerait ensuite entre tous. Puis il monta à cheval et se rendit dans la ville. Il descendit au château de Kesra et y trouva des appartements, dont Dieu seul connaît le nombre, remplis d'or, d'argent, de vêtements, de pierres précieuses, d'armes et de tapis. Les soldats se répandirent partout et recueillirent tous les objets, qu'ils portèrent à ‘Amrou, fils de Moqarrin. Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, qui était allé jusqu'au pont de Nahrouân, rapporta de son expédition un énorme butin, qui, réuni à

l'autre, forma une quantité immense de richesses. Après en avoir distrait le *quint*, on distribua le reste aux soixante mille hommes, cavaliers et fantassins, dont se composait l'armée, et chaque homme reçut pour sa part douze mille dirhems. Il y avait en outre beaucoup d'objets que l'on envoya comme hommage à ‘Omar ; beaucoup d'autres d'un prix inestimable, qui ne pouvaient pas être divisés, et plusieurs dont on ne savait faire aucun usage. De ces derniers objets était un coffre que Qa‘qa‘ avait trouvé au pont de Nahrouân, attaché sur un chameau. Ce coffre contenait la tunique de Kesra, brodée de perles ; entre les perles il y avait des rubis rouges. Il contenait encore d'autres vêtements tissés d'or, la couronne de Kesra, sa bague et dix pièces d'étoffe de brocart. Tout cela fut envoyé à ‘Omar. Dans la collection d'armes, on avait trouvé une armoire contenant les armes de Kesra, garnies de perles : sa cuirasse d'or, le casque, les jambières et les brassards, le tout d'or ; puis six cuirasses salomoniennes et neuf sabres de prix. Dans le trésor, on avait trouvé un cheval fait tout entier d'or, couvert d'une selle d'argent parsemée de pierres précieuses ; et un chameau d'argent, avec un poulain d'or. Tous ces objets furent envoyés à ‘Omar, de même qu'un tapis de brocart blanc, également trouvé dans le trésor, qui était long de trois cents coudées et large de soixante, et qu'on appelait le *tapis d'hiver.* Les rois de Perse s'en servaient en hiver, quand il n'y avait plus de verdure ni de fleurs. Toute la bordure était brodée avec des émeraudes vertes, de sorte que celui qui était assis sur ce tapis croyait voir un verger ou un champ de verdure. Des pierres précieuses de différentes couleurs représentaient toute sorte d'herbes odoriférantes et de fleurs. Dans le magasin des parfums, il y avait des vases de verre contenant du camphre, de l'ambre, du musc et d'autres parfums, qu'on envoya également à ‘Omar, outre le quint et un grand nombre d'autres objets. Lorsque toutes ces richesses arrivèrent à Médine, le calife les fit déposer dans la mosquée, et le peuple, venant les regarder, en fut émerveillé. Ensuite ‘Omar les fit distribuer aux musulmans, conformément aux règlements qu'il avait établis pour l'administration des dons. ‘Alî reçut un morceau du grand tapis, qu'il vendit pour la somme de huit mille dirhems. On vint de tous côtés, de l'orient et de l'occident, de l'Égypte et du Yemen, à Médine, pour acheter les pierres précieuses, l'or et

l'argent. L'occupation de Madâïn avait eu lieu au mois de çafar de la seizième année de l'hégire.

Yezdegerd, après sa fuite de Madâïn, s'était retiré à ‘Holwân. Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, en informa ‘Omar et lui demanda l'autorisation de l'y poursuivre. Le calife répondit : N'y va pas toi-même, mais envoie [le fils de] ton frère Hâschim, avec douze mille hommes, et donne à Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, le commandement de l'avant-garde. Quant à toi, reste à Madâïn, pour pouvoir leur fournir des renforts au besoin. Sa‘d agit conformément à ces ordres. Lorsque Hâschim arriva à Djaloulâ, il trouva les Perses ralliés en un corps d'armée sous les ordres d'un général nommé Mi‘hrân. Hâschim y passa six mois à leur faire la guerre, jusqu'à ce qu'il réussit à les mettre en déroute. Mi‘hrân et cent mille hommes de son armée trouvèrent la mort dans la plaine de Djaloulâ. Le butin que les musulmans firent dans cette ville fut immense. Après en avoir distrait la cinquième partie, Hâschim le distribua entre ses soldats, dont chacun eut pour sa part dix mille dirhems. Cette victoire de Djaloulâ eut lieu au mois de dsou’l-qa‘dâ de la seizième année de l'hégire.

CHAPITRE L

Prise de ‘Holwân

À la nouvelle de la défaite de son armée et de la mort de Mi‘hrân, Yezdegerd quitta ‘Holwân et se dirigea sur Reï ; il laissa à ‘Holwân un corps d'armée sous les ordres d'un général nommé Khosrousoum (?), auquel il ordonna d'occuper les Arabes autant qu'il pourrait devant ‘Holwân, afin de les empêcher de se tourner contre lui-même. Sa‘d, averti de la fuite de Yezdegerd par Hâschim, ordonna à ce dernier de rester à l'endroit où il se trouvait et d'envoyer Qa‘qa‘, avec la moitié de ses troupes, contre ‘Holwân. Khosrousoum marcha au-devant de Qa‘qa‘ jusqu'à un endroit nommé Qaçr-Schîrîn, situé à une parasange de ‘Holwân, près d'un fleuve aux bords duquel il y a de grands arbres. C'est un château qui avait été construit par Schîrîn, et dont les traces existent encore aujourd'hui. Khosrousoum établit son camp aux bords du fleuve. Qa‘qa‘ quitta Djaloulâ et se rendit d'abord à Khâniqîn et de là à Qaçr-Schîrîn. On en vint aux mains ; les Perses furent défaits, et leur général s'enfuit et alla rejoindre Yezdegerd. Qa‘qa‘ entra dans ‘Holwân et écrivit à Hâschim une lettre en ces termes : Demande à Sa‘d l'autorisation pour moi de poursuivre Yezdegerd au-delà de ‘Holwân, avant qu'il arrive à Reï et qu'il puisse rassembler une armée. Sa‘d annonça à ‘Omar la prise de ‘Holwân et lui demanda l'autorisation d'envoyer des troupes vers Hamadân et Reï. ‘Omar refusa cette autorisation et répondit : ‘Holwân est à l'extrémité de l'‘Irâq ; vous êtes donc en possession de tout le Sawâd et de tout l'‘Irâq. Cela suffit pour cette année-ci. Le salut des musulmans est préférable à un nombreux butin.

CHAPITRE LI

Prise de Tekrît et de Mossoul

Entre l’‘Irâq et Mossoul se trouve une petite ville nommée Tekrît, à neuf parasanges de Baghdâd. Le territoire de Mossoul appartenait aux Romains, et le roi de Roum y avait un lieutenant, nommé Antâq, qui avait sous ses ordres une nombreuse armée romaine, et qui résidait habituellement à Tekrît, où il y avait une forteresse très-solide. Quand Sa‘d se rendit maître de Madâïn, Antâq s'enferma avec des forces considérables dans Tekrît, tandis que les Perses se rassemblèrent à Djaloulâ au nombre de deux cent mille hommes. L'armée d'Antâq se composait de vingt mille hommes, Romains et Arabes. Ces Arabes étaient ceux qui avaient pris la fuite devant les musulmans, qui s'étaient retirés à Madâïn et qui, ne pouvant accompagner Yezdegerd, lorsqu'il quitta cette ville, étaient venus se joindre à l'armée d'Antâq, à Tekrît. ‘Omar, averti par Sa‘d de ces circonstances, lui donna, au sujet de Djaloulâ, les instructions que nous avons rapportées plus haut. Quant à Tekrît et à Mossoul, il lui ordonna d'envoyer contre Antâq ‘Abdallah, fils de Mo‘tamm, avec six mille hommes. En conséquence, Sa‘d fit partir Hâschim vers Djaloulâ, en même temps qu‘Abdallah, fils de Mo‘tamm, vint assiéger Tekrît. Antâq fit tous les jours des sorties, employant tantôt les Romains, tantôt les Arabes. Après chaque combat, la garnison rentrait, le soir, dans la forteresse. Les musulmans continuèrent le siège pendant quarante jours, et dans cet espace de temps Antâq fit vingt-quatre sorties. ‘Abdallah cherchait à gagner les Arabes en leur disant : Vous êtes des nôtres ; qu'avez-vous de commun avec les Romains ? Mais les Arabes ne voulaient pas l'entendre. Au bout de quarante jours, Antâq résolut de s'enfuir avec les troupes romaines. Les Arabes, instruits de ce dessein, vinrent en avertir ‘Abdallah pendant la nuit, et demandèrent à capituler pour leur part. ‘Abdallah refusa, et leur dit : Je ne vous accorde la paix qu'à la

condition que vous embrasserez l'islamisme. Tous ces Arabes devinrent musulmans dans cette même nuit. Puis ‘Abdallah, ayant appris d'eux que les Romains se disposaient à quitter la ville le lendemain, leur dit : Demain, quand la nuit sera tombée, je viendrai avec l'armée à la porte de la forteresse ; quand vous nous entendrez pousser le cri de guerre, criez également et ouvrez la porte ; nous entrerons et, ensemble, nous taillerons en pièces les Romains. Ainsi fut fait. Lorsque, le lendemain, les Romains entendirent les cris de triomphe, ils pensèrent que les musulmans avaient fait une brèche dans le mur ; ils coururent vers la porte pour en sortir, mais là ils rencontrèrent les musulmans, qui les massacrèrent tous. ‘Abdallah occupa la forteresse et la pilla.

Après la mort d'Antâq, Mossoul, qui avait été placé sous son gouvernement, se rendit aux musulmans. Il y avait une si grande quantité de butin, que chaque cavalier eut pour sa part trois mille dirhems, et chaque fantassin, mille dirhems.

CHAPITRE LII

Prise de Mâsebedân et Sirewân

Il y a dans le voisinage de ‘Holwân deux villes du territoire de Kouhistân, nommées Mâsebedân et Sirewân. Lorsque Yezdegerd était à ‘Holwân, un fils de Hormouzân, [nommé Âdîn], se fortifia, avec un petit corps de troupes, dans la ville de Misebedân. Sa‘d, en ayant instruit ‘Omar, celui-ci lui ordonna d'y envoyer Dhirâr, fils de Khattâb. En conséquence, Dhirâr quitta Madâïn avec une armée et marcha sur Mâsebedân. À son approche, le général perse rassembla toutes les troupes qu'il y avait à Mâsebedân et à Sirewân et alla au-devant de l'armée musulmane. On en vint aux mains, et la lutte dura trois jours. Dhirâr défit les Perses, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Mâsebedân et Sirewân se rendirent aux musulmans. L'islamisme régna dès lors dans tout l’‘Irâq, depuis les hauteurs de ‘Holwân jusqu'à Mossoul et la Syrie. On était alors à la fin de la seizième année de l'hégire.

CHAPITRE LIII

Fondation de Koufa

On rapporte que Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, envoya deux hommes qui connaissaient bien les [différences et les qualités des divers] climats, [pour reconnaître lequel était le meilleur]. Ces deux hommes étaient Salmân, fils de Rabî‘a, de la tribu des Bâhila, et ‘Hodsaïfa, fils de Mi‘hçân. Sa‘d, traçant à l'un son itinéraire du côté droit de Madâïn et dirigeant l'autre du côté gauche, leur dit : Explorez toutes les contrées du Sawâd, de ‘Hîra et du désert, et choisissez un lieu où nous puissions construire une ville. Ces deux hommes, ayant parcouru le pays à droite et à gauche [de Madâïn], ne trouvèrent aucun endroit plus agréable que Koufa, et ils tombèrent d'accord que le climat de Koufa était le meilleur ; qu'il y avait là de l'eau, de la verdure et des pâturages, et que l'air y était aussi sain que dans le désert. Ils choisirent donc cet endroit, où Sa‘d lui-même, après la victoire de Qâdesiyya, avait fait quelques constructions ; il avait jeté les fondements des maisons, élevé des habitations en roseaux et avait tracé l'enceinte ; mais ces constructions n'avaient pas été continuées, parce qu'il avait été obligé de partir.

Sa‘d quitta Madâïn et revint à Koufa, amenant avec lui toutes les personnes du Sawâd, musulmans et non musulmans, qui avaient des connaissances en architecture. Il y appela également tous les gouverneurs des différentes villes, qui laissèrent des lieutenants à leur place, et leur assigna des terrains où ils devaient construire. ‘Omar adressa à Sa‘d une lettre dans laquelle il lui disait : Construisez dans de justes proportions, afin que votre fortune soit durable. En s'exprimant ainsi, ‘Omar voulait dire qu'ils devaient élever des maisons qui ne fussent ni trop petites ni trop grandes. Chacun s'occupa donc à construire ; mais Sa‘d lui-même se fit élever un superbe palais, sur le modèle du palais blanc de Madâïn, fit

transporter la porte de ce dernier de Madâïn à Koufa et la fit mettre à son propre palais. Les autres l'imitèrent, enlevèrent les portes des maisons de Madâïn et les employèrent pour leurs maisons à Koufa.

‘Omar, ayant appris que Sa‘d s'était fait construire un tel palais, fut très-mécontent ; il fit venir Mohammed, fils de Maslama, et lui dit : Rends-toi à Koura procure-toi du bois, que tu feras porter à la porte du palais de Sa‘d, mets-y le feu et brûle la porte et tout le palais ; après que tu auras fait cela, remets de ma part cette lettre à Sa‘d, sans lui dire un mot, et reviens. On annonça à Sa‘d qu'il venait d'arriver un messager d‘Omar, mais qu'on ne savait pas quelle était sa mission. Mohammed, fils de Maslama, arrivé près du palais, ordonna d'apporter une grande quantité de bois et d'y mettre le feu. Sa‘d envoya quelqu'un pour inviter Mohammed à se présenter devant lui, afin de faire connaître le but de sa mission. Mohammed entra chez Sa‘d et lui dit : Viens voir toi-même le but de ma mission. Sa‘d se leva et sortit. Mohammed, après avoir mis le feu à la porte du palais, remit à Sa‘d la lettre d’‘Omar, sans lui parler davantage, et partit. Sa‘d ouvrit la lettre, qui était ainsi conçue : J'ai appris que tu t'es construit un palais pareil au palais de Kesra, dont tu as fait enlever la porte pour la fixer au tien. Tu veux probablement placer des portiers et des gardiens à cette porte, pour en éloigner et pour refuser d'entendre ceux qui auront une requête à présenter. Tu veux donc suivre les errements de Kesra, en abandonnant ceux du Prophète ! Cependant Kesra a été porté de son palais à la tombe, tandis que le Prophète a été porté de la tombe à un palais. Maintenant j'ai envoyé quelqu'un pour qu'il brille ton palais ; il ne te craindra pas. Une seule maison modeste doit te suffire dans ce monde, dans laquelle tu pourras demeurer, et une autre pour y déposer et garder le trésor public. Alors tu iras de ta maison à un palais, comme le Prophète, et non d'un palais dans la tombe, comme Kesra. [Après avoir lu cette lettre], Sa‘d voulut donner à Mohammed, fils de Maslama, qui était sur le point de partir, des provisions pour son voyage ; mais Mohammed les refusa. Sa‘d alla occuper une habitation, composée de deux bâtiments : il destina l'un pour le trésor, et il demeura dans l'autre.

Ce palais demeura en ruines jusqu'au règne de Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân. Ziyâd, envoyé par Mo‘âwiya dans l’‘Irâq comme

gouverneur de cette province, fit restaurer le palais, qui devint après lui la résidence royale.

Pendant toute la dix-septième année de l'hégire, on fut occupé à la construction de Koufa, et il n'y eut pas de campagne dans l'‘Irâq. Mais en Syrie la guerre continua, sous les murs d'Émesse, où les Romains vinrent attaquer Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h. Cette bataille est appelée la *seconde bataille d'Émesse*, tandis que la bataille par suite de laquelle cette ville était tombée au pouvoir des musulmans est appelée la *première bataille d'Émesse.*

CHAPITRE LIV

Seconde bataille d’Émesse

Les circonstances qui amenèrent cette bataille furent les suivantes : le roi de Roum, instruit de la fuite du roi de Perse de Madâïn, et de l'occupation de son royaume par les musulmans, prévit que ceux-ci allaient compléter leurs conquêtes et envahir le pays de Roum. Les habitants de Tekrît s'étaient déjà soumis, et cette forteresse était entre les mains des musulmans, ainsi que Mossoul et [d'autres parties de] la Mésopotamie. Or une partie des habitants de Mossoul penchaient vers les Romains. Par suite de ces considérations, le roi, ayant réuni une nombreuse armée, lui fit quitter les frontières de Roum. En même temps, on fit demander aux habitants de la Mésopotamie de se joindre aux Romains. Il y a, sur la route qui conduit de la Mésopotamie à Roum, trois ou quatre villes habitées en partie par des Arabes. Ces territoires sont appelés Diyâr-Rabî‘a, et une portion s'appelle Diyâr-Bekr. Mais aujourd'hui toute la Mésopotamie est comprise, au point de vue administratif, sous la dénomination d’‘Irâq. Les habitants de la Mésopotamie étaient chrétiens ; une partie d'entre eux avaient traité avec les musulmans et payaient tribut. Ces hommes répondirent donc à l'appel des Romains et leur fournirent soit des troupes, soit des armes. L'armée romaine s'accrut ainsi considérablement. Il y eut plus de cent mille hommes qui vinrent sous les murs d'Émesse.

Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h, se trouvait avec son armée à Émesse, tandis que ses généraux et leurs détachements occupaient différents points de la province de Syrie qu'il leur avait assignés. Lorsque l'armée romaine vint l'attaquer, il écrivit aussitôt au calife et lui demanda des renforts ; puis, sans attendre la réponse d’‘Omar. Il appela auprès de lui tous les corps de troupes : il fit venir Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, de Damas ; Mo‘âwiya, de Césarée, et Khâlid, fils de Walîd, de Kinnesrîn. Mais avant leur arrivée, il tint un conseil de

guerre, et l'on émit l'avis qu'il fallait s'enfermer dans la forteresse, en attendant l'arrivée des troupes de Syrie et des renforts d'‘Omar. En conséquence, Abou-‘Obaïda s'enferma dans la forteresse, que les Romains assiégèrent. Ensuite, il fit entrer dans la forteresse les différents corps que les généraux amenèrent. Cependant, Khâlid mit longtemps à rassembler une armée à Kinnesrîn.

Après avoir reçu la lettre d'Abou-‘Obaïda, ‘Omar écrivit sur-le-champ à Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. Il avait, outre les troupes de campagne, des garnisons dans toutes les villes, pour les surveiller. Il y avait ainsi à Koufa et à ‘Hîra quatre mille hommes, qui y étaient comme les délégués de l'autorité. Or ‘Omar écrivit à Sa‘d en ces termes : Envoie en toute hâte Qa‘qa‘, fils d'‘Amrou, avec les quatre mille hommes qui sont délégués dans l'‘Irâq, vers Abou-‘Obaïda, en Syrie, car il est assiégé par les Romains. Fais partir aussi Sohaïl, fils d'‘Adî avec un corps de troupes, pour occuper Raqqa, afin d'inquiéter les habitants de la Mésopotamie, et de les empêcher de secourir les Romains. Quant à Abou-‘Obaïda, ‘Omar lui fit porter les instructions suivantes : Tiens-toi dans la forteresse jusqu'à ce que t'arrivent l'armée de Médine et celle de l'‘Irâq. Enfin il convoqua les gens de Médine et leur parla ainsi : Préparez-vous à marcher en Syrie. Abou-‘Obaïda y est assiégé par les Romains. Un corps de troupes est déjà parti de l'‘Irâq à son secours ; nous devons partir aussi. Le surlendemain, il quitta Médine en personne et se dirigea vers la Syrie. Il s'arrêta à Djâbia, pour y attendre la réunion des troupes, et il y fut rejoint par les soldats de Médine ; des Mohâdjir et des Ançâr se présentèrent.

Abou-‘Obaïda attendait les renforts. Lorsque Khâlid arriva enfin avec le corps de Kinnesrîn, il engagea Abou-‘Obaïda à sortir de la forteresse et à livrer bataille. Mais les autres furent d'avis d'attendre les nouvelles forces, avant de faire une sortie. Khâlid prétendait que l'armée musulmane était assez nombreuse pour n'avoir pas besoin de renforts. Abou-‘Obaïda, cédant à l'opinion de Khâlid, sortit de la forteresse, et on livra aux Romains une bataille qui dura trois jours entiers. Le quatrième jour, les Romains furent défaits ; un grand nombre d'entre eux furent tués, et trois mille furent faits prisonniers ; les autres prirent la fuite. Les musulmans s'emparèrent d'une grande quantité de butin.

Trois jours après la bataille, l'armée de l’‘Irâq, au nombre de quatre mille hommes, sous les ordres de Qa‘qa‘, arriva devant Émesse. Abou-‘Obaïda annonça à ‘Omar sa victoire, la fuite des Romains et l'arrivée de l'armée de l’‘Iraq trois jours après la bataille. Le calife était encore à Djâbia, se disposant à entrer en Syrie. Il fut très-heureux en recevant la nouvelle de la victoire, et retourna à Médine avec ses troupes. Il écrivit à Abou-‘Obaïda une lettre ainsi conçue : Distribue le butin entre les soldats, en y faisant participer à portions égales les soldats venus de l'‘Irâq ; car ils avaient quitté leurs garnisons dans l'intention de vous porter secours, et leur intention est aux yeux de Dieu comme l'effort lui-même ; et si Dieu vous a donné la victoire avant leur arrivée, leur droit au butin ne doit pas être méconnu.

CHAPITRE LV

Conquête de la Mésopotamie

Après la victoire d'Émesse et la défaite des Romains, ‘Omar adressa une lettre à Sa‘d et lui ordonna d'envoyer des troupes vers les différentes villes de la Mésopotamie, pour faire la conquête de cette province et forcer les habitants, qui étaient tous chrétiens, à embrasser l'islamisme ou à payer tribut. Sa‘d, conformément à ces instructions, fit partir une armée sous les ordres d’‘Iyâdh, fils de Ghanam, auquel il adjoignit Abou-Mousa al-Asch‘arî, ainsi que son propre fils ‘Omar, qui était encore un jeune homme. Il écrivit aussi à Sohaïl, fils d’‘Adî, qui occupait Racca, d'être, avec ses troupes, aux ordres d’‘Iyâdh.

‘Iyâdh vint d'abord attaquer la ville de Rohâ (Édesse), qui est située vers la frontière de l'‘Irâq, et la capitale de la Mésopotamie. Il mit le siège devant la ville. Les habitants capitulèrent et consentirent à payer tribut. Les autres villes de la Mésopotamie étaient petites. ‘Iyâdh resta à Rohâ et envoya vers ces villes des détachements, en donnant à ses généraux les instructions suivantes : Réduisez ces villes par la force, si elles ne consentent pas volontairement à payer tribut ; et si vous avez besoin de renforts, avertissez-moi. Abou-Mousa al-Asch‘arî fut chargé de marcher sur Nacîbîn (Nisibe) de Mésopotamie (il y a une autre ville de Nacîbîn dans l'Almâz), et ‘Omar, fils de Sa‘d, sur Râs-ou’l-‘Aïn (Rhesena). ‘Iyâdh adressa, en outre, une lettre à Sohaïl fils d’‘Adî, qui occupait Raqqa, et lui ordonna de contraindre les habitants à embrasser l'islamisme ou à payer tribut.

Il y avait dans la Mésopotamie un certain nombre d'Arabes, de la tribu de Thaghlib, tous chrétiens, qui ne demeuraient pas dans des villes, mais qui étaient nomades, allant avec leurs troupeaux d'un endroit à un autre dans le désert, séjournant dans telle contrée en hiver, et dans telle autre en été. ‘Iyâdh, fils de Ghanam, en envoyant des officiers dans les différentes villes de la province, chargea Walîd,

fils d’‘Oqba, d'aller à la recherche de ces gens, qu'on appelait les Arabes de la Mésopotamie, de les attaquer partout où il les rencontrerait et de les forcer à embrasser l'islamisme ou à payer tribut. Or, les habitants des différentes villes, voyant que Rohâ avait capitulé, se rendirent également et traitèrent avec les généraux musulmans, se soumettant à payer tribut. De tous côtés on reçut des lettres de soumission, sauf des Benî-Thaghlib. Ceux-ci, avertis que Walîd, fils d’‘Oqba, marchait à leur recherche, se retirèrent avec leurs familles et leurs troupeaux sur le territoire du roi de Roum. Ils considéraient comme une honte de payer tribut, et ne voulurent se soumettre aux musulmans qu'à condition de n'acquitter qu'un impôt, double de celui que payaient les musulmans eux-mêmes, et que cette contribution ne fût pas appelée tribut.

Lorsque ‘Omar fut averti par ‘Iyâdh de la soumission des villes de la Mésopotamie et de la conquête du pays tout entier, excepté des Benî-Thaghlib qui étaient entrés sur le territoire de Roum, il adressa au roi de Roum une lettre ainsi conçue : Des Arabes de la tribu de Thaghlib se sont réfugiés sur ton territoire. Cependant des chrétiens qui se trouvent dans nos possessions ne sont nullement inquiétés. Ceux d'entre eux qui veulent se convertir à l'islamisme sont reçus en qualité de sujets, et ceux qui ne veulent pas n'y sont pas forcés ni inquiétés, s'ils payent le tribut. Pourquoi as-tu fait venir ces Arabes dans ton pays ? Puis le calife ajouta, en accompagnant ses paroles d'un serment : Si tu ne les renvoies pas, je ferai expulser tous les chrétiens qui se trouvent en pays musulman et les enverrai dans le pays de Roum. Le roi de Roum fit sortir ces Arabes de son territoire. Ils se rendirent auprès d’‘Omar, qui leur demanda pourquoi ils avaient quitté l'empire musulman. Ils répondirent : Nous nous sentons humiliés de payer un tribut. Nous voulons payer un double impôt. — Ce n'en sera pas moins un tribut, répliqua ‘Omar. — Oui, dirent les Benî-Thaghlib, mais il aura le nom d'impôt. ‘Omar leur accorda cette demande et conclut la paix avec eux, en stipulant, en outre, qu'ils ne feraient pas entrer leurs enfants dans la religion chrétienne, et que ceux-ci seraient élevés dans l'islamisme. Les Benî-Thaghlib acceptèrent cette condition.

Toute la Mésopotamie se trouva alors au pouvoir des musulmans. Cette conquête eut lieu au mois de djoumâda premier de la dix-

septième année de l'hégire.

CHAPITRE LVI

Destitution [définitive] de Khâlid et son rappel à Médine. Voyage d’‘Omar en Syrie

Au commencement de la dix-huitième année, la Syrie étant complètement soumise, ‘Omar adressa une lettre [à Abou-‘Obaïda] et rappela Khâlid, fils de Walîd, à Médine ; voici en quelles circonstances :

Abou-‘Obaïda avait écrit à ‘Omar que la victoire d'Émesse était due à Khâlid, qui l'avait engagé à sortir de la forteresse, et qui avait montré tant de vaillance dans la bataille, que Dieu avait fait triompher les musulmans. ‘Omar fut satisfait de Khâlid. Abou-‘Obaïda avait ensuite renvoyé tous les officiers à leurs postes de commandement ; et Khâlid était retourné à Kinnesrîn. Tout le monde en Syrie, dans le ‘Hedjâz et à Médine fut unanime à faire l'éloge de Khâlid, disant que cette victoire avait été obtenue par sa prudence, son habileté et son courage ; on lui envoya de la Mecque et de Médine des lettres de félicitation, et ceux qui le pouvaient allèrent lui porter leurs hommages. Ces manifestations déplurent de nouveau à ‘Omar. Or Asch‘ath, fils de Qaïs, le Kindien, vint trouver Khâlid à Kinnesrîn, et Khâlid lui fit cadeau de dix mille dirhems. ‘Omar, ayant appris cette libéralité, fut très-irrité. Il écrivit aussitôt à Abou-‘Obaïda, qui était à Émesse, une lettre en ces termes : Fais venir Khâlid de Kinnesrîn et demande-lui, en présence de toute l'armée réunie, d'où lui proviennent les dix mille dirhems qu'il a donnés à Asch‘ath. S'il refuse de le dire, fais-lui ôter son turban de dessus la tête et fais-lui attacher le cou avec le bandeau, jusqu'à ce qu'il déclare la source de cet argent. S'il convient que c'est le produit d'un trésor trouvé dans la guerre, alors il avoue s'être rendu coupable de concussion, ayant trouvé un trésor dont il s'est emparé au détriment des musulmans. Dans ce cas, force-le

de restituer ; prends de lui dix mille dirhems, que tu verseras dans le trésor public. S'il dit qu'il a fait ce don de son propre bien, alors il se déclare coupable de prodigalité, et, dans ce cas, envoie-le auprès de moi, afin que je lui fasse subir la peine des prodigues ; car il est dit dans le Coran : « Dieu n'aime pas les prodigues. » (Sur. VI, vers. 142 ; sur. VII, vers. 83.) ‘Omar envoya cette lettre par un courrier, en présence duquel Abou-‘Obaïda devait faire subir à Khâlid ce traitement sévère.

Abou-‘Obaïda, ayant reçu, à Émesse, la lettre d’‘Omar, appela Khâlid de Kinnesrîn, le fit comparaître devant l'armée réunie, lui donna connaissance de la lettre du calife, et l'interrogea sur la provenance de cet argent. Khâlid garda le silence. Abou-‘Obaïda ayant répété sa question une seconde et une troisième fois, sans que Khâlid répondit, Bilâl, qui était présent, se leva, ôta à Khâlid son turban, lui attacha le bandeau au cou et l'entraîna ainsi devant toute l'assemblée, en disant : C'est l'ordre d’‘Omar, afin que tu dises d'où te vient cet argent. Khâlid garda toujours le silence, sans résister à Bilâl, par déférence pour les ordres d‘Omar. Enfin Abou-‘Obaïda dit à Khâlid : Parle donc ! Khâlid dit : J'ai donné cet argent de mon propre bien. Alors Bilâl lui rendit le turban et le bonnet. Les soldats furent affligés du traitement que l'on venait de faire subir à Khâlid. Abou-‘Obaïda le fit partir pour Médine, avec le courrier qui avait apporté la lettre du calife.

Lorsque Khâlid parut devant ‘Omar, celui-ci lui dit : D'où te viennent ces dix mille dirhems que tu as donnés ? As-tu une assez grande fortune pour pouvoir faire des libéralités de cette nature ? Khâlid répliqua : C'est du bien que j'ai acquis à la pointe de mon sabre, les parts du butin qui me sont échues légitimement et les dépouilles des guerriers que j'ai tués ; car le Prophète a dit que celui qui tue un infidèle aura sa dépouille. Je dispose de mon bien, comme les autres musulmans ; si je veux, je le jette, et j'en fais ce qu'il me plaît d'en faire. — Sans doute, répliqua ‘Omar ; mais tu as souvent fait tort aux musulmans, et tu as beaucoup de bien mal acquis. Ensuite il lui fit rendre vingt mille dirhems, en dehors de ce qu'Abou ‘Obaïda lui avait enlevé [autrefois]. Khâlid resta à Médine.

Les mesures prises par ‘Omar à l'égard de Khâlid excitèrent du mécontentement en Syrie, dans l’‘Irâq, à Médine et dans le ‘Hedjâz.

‘Omar envoya des lettres dans toutes ces contrées pour se justifier ; il disait : J'ai destitué Khâlid, non pour satisfaire à ma haine, mais parce que chaque victoire qu'il remportait était attribuée à son mérite, et il en était regardé comme l'auteur ; et l'on oubliait Dieu. Or, lorsque Dieu accorde aux musulmans une victoire, il faut en rendre grâces à Dieu, afin qu'il en accorde encore ; et l'on n'en doit considérer comme l'auteur, ni Khâlid, ni un autre. Quelques historiens rapportent un fait qui ne se trouve pas dans l'ouvrage de Mohammed-ben-Djarîr : Un jour, ‘Omar était monté en chaire ; parlant de l'affaire de Khâlid, il cherchait à se justifier. L'un des parents de Khâlid se leva alors et dit : O ‘Omar, tu as remis dans le fourreau un glaive que Dieu avait tiré, et tu as destitué un général qui avait été nommé par le Prophète. Maintenant tu te lèves, et tu cherches à te justifier. Que Dieu n'agrée pas ta justification ! ‘Omar ne répondit rien.

Dans la même dix-huitième année de l'hégire, la Syrie fut ravagée par une peste. Chaque jour il mourait un grand nombre d'hommes. Il y a dans cette province un bourg nommé ‘Amwâs (Emmaüs) [où l'épidémie sévissait plus qu'ailleurs], dont les habitants prirent tous la fuite. On abandonna aussi d'autres villes et d'autres bourgs. Quant aux soldats musulmans, un certain nombre succombèrent, d'autres s'enfuirent. Abou-‘Obaïda haranguait journellement les soldats, et leur prodiguait ses conseils. Il disait : Ne fuyez pas devant la maladie ; car [ce genre de mort] c'est un martyre. Quand une ville est envahie par la maladie, n'y allez pas ; et si elle se déclare dans la ville dans laquelle vous vous trouvez, n'en sortez pas. Mais il ne fut pas écouté. On s'enfuyait de tous côtés. Un homme, qui avait un jeune fils, enfant unique, monta sur son âne, prit son fils devant lui et partit. Dans l'obscurité de la nuit, il entendit une voix réciter ce vers :

> « Voyageur nocturne, quel que soit le but de ton voyage pendant la nuit, lorsque, le matin, tu y arriveras, le destin de Dieu y sera arrivé avant toi (c'est-à-dire, tu ne pourras fuir le destin de Dieu). »

Cet homme fit rebrousser chemin à son âne, et revint chez lui. Ni lui ni son fils ne furent atteints par le fléau. Un autre, qui avait été pris par la fièvre, partit en toute hâte d'Émesse. Faisant route pendant la nuit, il entendit une voix réciter ces vers :

« Homme, ne t'inquiète pas de la fièvre. Si la fièvre t'est destinée, tu l'auras, » etc.

Cet homme aussi retourna et fut guéri. Dans des ouvrages autres que celui de Mohammed-ben-Djarîr, on lit le fait suivant : Un homme habitant le désert avait une nombreuse famille, qui lui était à charge. Sachant qu'une épidémie ravageait la Syrie, il prit ses enfants et les conduisit à Émesse, dont le séjour était le plus mortel. À peine fut-il arrivé, qu'il tomba malade et mourut, tandis que ses enfants restèrent sains et saufs. Abou-‘Obaïda, instruit de toutes ces circonstances, exhortait toujours le peuple à ne point chercher à fuir devant la volonté de Dieu.

‘Omar, à cette nouvelle, craignant pour la vie d'Abou-‘Obaïda, lui écrivit qu'il avait à lui parler, et lui ordonna de se mettre en route pour Médine, immédiatement après la réception de la lettre. Abou-‘Obaïda, sachant pour quelle raison ‘Omar l'appelait, répondit en ces termes : Prince des croyants, tu n'as rien à me dire que tu ne puisses me communiquer par lettre. Tu crains, je le sais, de me voir succomber à l'épidémie. Mais j'ai entendu dire au Prophète : N'allez point dans un lieu où règne une épidémie ; mais si vous vous trouvez dans un lieu où elle règne, ne le quittez pas ; celui qui meurt par elle a les mérites du martyre. Or, dans toutes ces batailles, je me suis tant de fois offert à Dieu sans trouver le martyre, que si je le trouve à présent ce sera pour moi un bonheur. ‘Omar, en lisant cette lettre, versa des larmes, et, admirant la fermeté de la foi d'Abou-‘Obaïda, il le combla d'éloges. Cependant l'épidémie devint de plus en plus violente et envahit toute la Syrie. Abou-‘Obaïda mourut à Émesse. Mo‘âds, fils de Djabal, succomba également ; de même que Yezîd, fils d'Abou-Sofyân, qui était à Damas ; ‘Hârith, fils de Hischâm ; Sohaïl, fils d’‘Omar, et un grand nombre d'autres Arabes distingués, des Mohâdjir et des Ançâr.

En apprenant la mort d'Abou-‘Obaïda, ‘Omar fut désolé. Il écrivit à Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân, et le nomma gouverneur de toute la Syrie. Mo‘âwiya vint de Césarée à Damas. Deux ou trois mois après, ‘Omar apprit que Mo‘âwiya ne suivait pas le bon exemple d'Abou-‘Obaïda, et qu'il ne pratiquait pas la justice comme l'avait pratiquée celui-ci. Le calife résolut d'aller lui-même en Syrie, pour se rendre compte de la conduite de Mo‘âwiya et de tous les autres

agents, et de visiter également l’‘Irâq. Il convoqua les Mohâdjir et les Ançâr et leur dit : J'ai résolu de visiter les possessions musulmanes, pour me rendre compte de la conduite des agents. Ka‘b al-A‘hbâr, un juif qui, en cette année, avait embrassé l'islamisme, homme très-savant, qui avait lu beaucoup de livres, était présent à l'assemblée ; il prit la parole et dit : Prince des croyants, de quel côté veux-tu aller d'abord ? — Vers l'orient, répondit ‘Omar. Ka‘b dit : Ne le fais pas ; car j'ai lu dans d'anciens livres qu'il y a dix parts de bien en ce monde, dont neuf se trouvent à l'occident, et une seule à l’orient ; et qu'il y a dix parts de mal, dont neuf se trouvent à l'orient, et une seule à l’occident. Un des Ançâr présents, Mohammed, fils de Maslama, confirma ces paroles par une tradition analogue ; il dit : J'ai entendu dire au Prophète qu'il y a dix parts de passion, dont neuf se trouvent chez les Turcs, et une seule dans le reste du monde ; dix parts d'inflexibilité, dont neuf chez les Indiens, et une seule dans le reste du monde ; dix parts de pudeur, dont neuf chez les femmes, et une dans l'ensemble des hommes ; dix parts d'avidité ; dont neuf chez les Arabes, et une seule dans le reste du monde ; dix parts d'orgueil, dont neuf dans le pays de Roum, et une seule dans le reste du monde. Alors ‘Omar, abandonnant l'idée d'aller en ‘Irâq, dit : Je me rendrai donc en Syrie ; car il y règne une grande mortalité, et il n'y a personne connaissant les lois qui concernent les héritages ; j'irai pour régler le partage des successions et pour faire une enquête sur la conduite des agents de ce pays et sur leur administration.

‘Omar partit, accompagné d'un grand nombre de Mohâdjir et d'Ançâr. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, était également dans sa suite. Arrivé à un endroit nommé Sargh, il fut informé que l'épidémie et la mortalité allaient en augmentant. Il s'arrêta donc dans ce lieu, et consulta ses compagnons, qui lui conseillèrent de retourner. On délibéra pendant trois jours, et tous furent constamment d'accord qu'il fallait reprendre la route de Médine, sauf ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, qui dit : Ne retourne pas, car tu es parti pour accomplir un devoir sacré, et personne ne peut fuir le destin de Dieu. Mais l'idée d’‘Omar était de retourner. Mohammed-ben-Djarîr, dans un autre endroit de cet ouvrage, rapporte que, d'après certaines traditions, Abou-‘Obaïda, Yezîd, Schoura‘hbîl et les autres officiers n'étaient pas encore morts, lorsque ‘Omar se disposait à aller en Syrie, et que, ayant appris son

départ de Médine, ils vinrent au-devant de lui jusqu'à cette station et lui annoncèrent que la maladie et la mort sévissaient de plus en plus cruellement ; que c'est alors que tous lui conseillèrent de retourner. ‘Omar passa ces trois jours sans pouvoir se décider. Le quatrième jour, ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, qui était resté en arrière, vint le rejoindre, et, le voyant très-embarrassé, il lui demanda la cause de son embarras. ‘Omar l'en ayant informé, ‘Abd-er-Ra‘hmân lui dit : J'ai une tradition du Prophète à cet égard. — Fais-la connaître, dit ‘Omar ; tu es un homme véridique et sûr ; nous agirons conformément à tes paroles. ‘Abd-er-Ra‘hmân reprit : J'ai entendu dire au Prophète : Lorsqu'une épidémie se déclare dans une ville dans laquelle vous vous trouvez, ne quittez pas cette ville ; si elle règne dans une autre ville, n’y allez pas. ‘Omar s'écria : Dieu est grand ! Ce qui était caché est devenu manifeste, et nous sommes sortis de la difficulté et du doute pour entrer dans la certitude. Il fit annoncer que l'on retournerait, et, le lendemain, il reprit la route de Médine. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, ou, d'après d'autres, Abou-‘Obaïda, fils de Djerrâ‘h, lui dit : Émir. des croyants tu fuis le destin de Dieu. — Oui, répliqua ‘Omar, je fuis le destin de Dieu pour me sauver vers le destin de Dieu ; car de même que la mort est décrétée par Dieu, le salut doit l'être également. Ne vois-tu pas que, si dans une vallée il y a d'un côté de l'herbe de bonne qualité, et de l'herbage vénéneux de l'autre côté, et que quelqu'un fasse paître ses moutons du côté des herbes vénéneuses et qu'ils meurent, c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi ? Et si quelqu'un fait paître ses moutons du côté de l'herbe de bonne qualité, de sorte qu'ils prospèrent et engraissent, n'est-ce pas aussi parce que Dieu en sa volonté l'a décrété ainsi ? ‘Omar et tous ses compagnons rentrèrent donc à Médine.

‘Omar entreprit quatre fois le voyage de Syrie : la première fois, lorsqu'il voulait se rendre à Ælia ; il retourna de Djâbiya ; la seconde fois, lorsque les Romains assiégèrent Abou-‘Obaïda à Émesse. Il partit avec une armée, mais, arrivé à la même station de Djâbiya, il apprit la victoire des musulmans, et retourna. Ces deux voyages avaient eu lieu l'an dix-septième de l'hégire ; le troisième, qui fut interrompu à cause de l'épidémie, eut lieu l'an dix-huitième. Dans la même année, ‘Omar entreprit ce voyage pour la quatrième fois. L'épidémie ayant cessé, il parcourut toute la Syrie, et fit une enquête

sur l'administration de Mo‘âwiya, auquel il avait confié le gouvernement de cette province. Abou-‘Obaïda, Yezîd, fils d'Abou-Sofyân ; Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana, et d'autres officiers avaient été enlevés par la maladie. Ce quatrième voyage eut lieu six mois après le troisième. D'après une certaine tradition, le calife revint [de son troisième voyage] au mois de çafar. Au commencement du mois de djoumâda premier, ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, dit aux soldats : Dans cette ville d'Émesse, de même qu'à Damas, la mort fait rapidement de nombreuses victimes. Dispersez-vous dans les villes qui ont un climat plus tempéré et dont l'air frais vous préservera de la maladie. Ils firent ainsi. ‘Omar, instruit de la sage mesure prise par ‘Amrou, en manifesta sa satisfaction et l'approuva. Au mois de redjeb de cette même année, la peste quitta la Syrie et vint frapper l'Égypte et l’‘Irâq. Quelques auteurs prétendent que le calife ne donna à Mo‘âwiya que le gouvernement de Damas, en laissant à ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, le commandement de la province de Filistîn, et celui de l'Ordounn à Schoura‘hbîl, fils de ‘Hasana.

Or, lorsque, au mois de redjeb, l'épidémie prit une autre direction, et que l'on compta le nombre des victimes, on trouva que les musulmans avaient perdu vingt-cinq mille hommes. En recevant cette nouvelle, ‘Omar quitta Médine au mois de scha‘bân, ayant dans sa suite les compagnons du Prophète, Mohâdjir et Ançâr, entre autres ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottâlib, et ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf. Il avait laissé ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, comme son lieutenant à Médine. Il partit pour la Syrie, en prenant la route d'Aïla. Quand le bruit se répandit dans cette ville que le prince des croyants allait arriver, les habitants allèrent à sa rencontre. ‘Omar était monté sur un chameau. Le bât du chameau de son esclave qui marchait derrière lui était rompu, tandis que celui de son propre chameau était en bon état. Arrivé près de la ville, il apprit que les habitants venaient au-devant de lui. Ne voulant pas être reconnu par eux, il monta sur le chameau de son esclave, donna à celui-ci son propre chameau, et continua ainsi sa route, en devançant ses compagnons, jusqu'à la porte de la ville. La foule, qui se portait à sa rencontre, lui demanda où était le prince des croyants. — Il est devant vous, répondit le calife, se désignant ainsi lui-même ; mais ces hommes croyaient qu'il voulait dire qu'il n'était pas loin, et ils passèrent outre. Ce n'est que lorsque les autres

musulmans se furent rapprochés, qu'ils apprirent que l'homme qui venait de franchir la porte était ‘Omar.

On avait préparé dans la ville pour le calife des appartements superbes, dignes d'un tel hôte. ‘Omar, après être entré dans la ville, n'y connaissant personne et ne sachant chez qui descendre, rencontra d'abord l'évêque des chrétiens. Il le reconnut comme chrétien par la marque distinctive qu'il portait, tandis que lui-même ne pouvait pas être connu de l'évêque. Il lui dit : Voudrais-tu un hôte non invité ? — Oui, prince des croyants, répondit l'évêque. ‘Omar lui dit avec étonnement : Comment me connais-tu, puisque, j'en suis certain, tu ne m'as jamais vu ? L'autre répliqua : Lorsque tu t'es approché, j'ai été frappé par la majesté qui est étendue sur toi. ‘Omar dit : Ta nation ne s'est pas trompée sur ta valeur, en te choisissant comme son chef. Puis il descendit dans la maison de l'évêque. ‘Omar portait une tunique de grosse toile, qui était déchirée sur le derrière par le frottement du bât du chameau. Il la remit à l'évêque en lui demandant de la faire coudre. On se trouvait en été. L'évêque la fit coudre et la lui rapporta en même temps qu'une autre plus fine, convenant à un temps chaud, et il lui dit : Prends celle-ci, elle te fera mieux supporter la chaleur, pendant le voyage. Mais il ne faut pas croire que ce soit un don par lequel je veuille capter ta bienveillance ; car nous n'avons rien à demander ni à espérer de toi, puisque nous nous reposons sur ta justice. — C'est bien, répliqua ‘Omar ; mais nous sommes en été, et il fait très-chaud, on transpire beaucoup en voyageant, et la grosse toile absorbe mieux la sueur. Il reprit sa propre tunique, et rendit l'autre à l'évêque.

D'Aïla, le calife vint en Syrie. Dans chaque ville qu'il visitait, il donnait des preuves de sa justice. Le partage de plusieurs successions de personnes mortes victimes de la peste, que l'on n'avait pas su régler, fut réglé par lui. Il augmenta les garnisons des points exposés, donna des instructions à chaque officier et prodigua des conseils et des exhortations aux habitants de chaque ville. Il passa ainsi les quatre mois de scha‘bân, ramadhân, schawwâl et dsou’l-qa‘da. Avant de quitter la province, il adressa à ceux qui étaient venus pour le reconduire l'allocution suivante : Ô vous que Dieu a favorisés de l'islamisme ! je suis venu ici. j'ai parcouru vos villes, j'ai examiné la situation de l'islamisme ; j'ai fortifié vos positions ; j'ai nommé des chefs auxquels j'ai recommandé la justice ; j'ai établi des bureaux de

payement et de distribution des dons ; j'ai réglé le partage des successions ; enfin je me suis occupé, autant que j'en ai eu connaissance, de vos intérêts, qui me sont confiés par Dieu. Maintenant, s'il y a encore quelque devoir à accomplir qui me soit resté inconnu, avertissez-moi. Les assistants répondirent : Tu as tout fait, ô prince des croyants ; que Dieu te récompense, pour avoir bien mérité des musulmans ! ‘Omar prit congé d'eux et les engagea à retourner ; puis il continua son voyage dans la direction de Médine, accompagné de ceux qui étaient venus avec lui en Syrie, Mohâdjir et Ançâr. Il rentra à Médine au mois de dsou’l-‘hiddja de la dix-huitième année de l'hégire.

Parmi ceux qui étaient venus pour reconduire ‘Omar, était Bilâl, l'Abyssin, l'ancien *moueddsin* du Prophète, qui se trouvait dans l'armée de Syrie. Au moment de congédier les gens, ‘Omar demanda à Bilâl de faire l'appel de la prière, qu'il n'avait plus fait depuis la mort du Prophète. Bilâl, cédant aux instances d’‘Omar, se leva, et lorsqu'il prononça les paroles *Dieu est grand ! Dieu est grand !* tous les assistants se mirent à pleurer et à sangloter, émus par le souvenir du Prophète et par les regrets de sa mort. L'attendrissement d’‘Omar fut si grand, qu'il faillit s'évanouir ; de même ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Auf. Après que Bilâl eût terminé son chant, le calife renvoya les gens et se mit en route.

D'après une autre tradition, rapportée par Mohammed-ben-Djarîr, ‘Omar quitta la Syrie au commencement du mois de dsou’l-qa’da, et partit, dans le même mois, de Médine, pour faire la visite des lieux saints ; il accomplit, au mois de dsou'l-‘hiddja, le pèlerinage, et fit agrandir la mosquée de la Mecque avec les maisons qui se trouvaient alentour.

CHAPITRE LVII

Destitution de Moghîra, fils de Scho’ba, et son remplacement par Abou-Mousa Al-Asch‘arî

Après son retour à Médine, au mois de çafar de la dix-huitième année, de son [troisième] voyage en Syrie, et avant son [nouveau] départ au mois de redjeb, ‘Omar fut informé que Moghîra, fils de Scho‘ba, le gouverneur de Baçra, avait été pris en flagrant délit de commerce illégitime avec une femme. Moghîra était un homme très-libidineux. En n'importe quel lieu où il se trouvait, il lui était impossible de se passer de la société des femmes. Dans l'armée de Baçra, dont ‘Omar lui avait donné le commandement, se trouvait un ancien esclave du Prophète nommé Abou-Bakara, qui avait eu à se plaindre de Moghîra. Il y avait aussi à Baçra une femme très-belle, nommée Oumm-Djemîl, fille d'Al-Afqam. Elle appartenait à la tribu des Benî-Hilâl, et elle avait été mariée à un homme des Benî-Thaqîf. Après la mort de son mari, cette femme entretint des relations coupables avec Moghîra, qui allait souvent chez elle, de même qu'elle venait le trouver chez lui. Il y avait deux ans, à cette époque, que Moghîra était gouverneur de Baçra. Abou-Bakara, ayant eu connaissance de ces relations, fit surveiller les démarches de Moghîra, pour avoir la complète certitude qu'il se rendait chez cette femme.

Or, un jour, cette femme vint trouver Moghîra. La maison d'Abou-Bakara touchait à celle de Moghîra, et dans le mur de séparation se trouvait une fenêtre, fermée par un petit volet. Ayant vu entrer la femme dans la maison de Moghîra, Abou-Bakara sortit pour aller chercher quelques-uns de ses amis, afin de les faire assister à ce qui allait se passer, pour qu'ils pussent en témoigner avec lui devant ‘Omar. D'après la loi musulmane, il suffit pour tout acte légal, soit achat, soit mariage, soit divorce, soit libération, de deux témoins, sauf pour les jugements d'adultère, où il faut quatre témoins, comme il est

dit dans le Coran : « Ceux accusent d'*adultère* des femmes honnêtes, et qui ne produisent pas quatre témoins, punissez-les de quatre-vingts coups de verge. » (Sur. XXIV, vers. 4.) En outre, il faut que les témoins déclarent avoir vu distinctement l'acte coupable. Si les quatre témoins font tous une telle déclaration, alors leur témoignage est valable, et le coupable, s'il n'est pas marié, est puni de cent coups de verge ; s'il est marié, il est condamné à être lapidé. On l'enterre jusqu'à la moitié du corps, pour qu'il ne puisse pas s'échapper ; les hommes l'entourent, lancent des pierres sur lui, et le tuent. Le châtiment de la femme est le même : si elle n'est pas mariée, elle est punie de cent coups de verge ; si elle est mariée, on la lapide. Si la déclaration des quatre témoins n'est pas complète, s'ils n'affirment pas avoir vu de leurs propres yeux la perpétration du crime, leur témoignage n'est pas reçu et ils sont passibles de la peine des calomniateurs, pour avoir diffamé quelqu'un sans donner la preuve du fait. La peine des calomniateurs qui accusent un homme d'adultère est de quatre-vingts coups de verge. Enfin, si trois des témoins font une déclaration précise, et que le quatrième n'affirme pas la même chose, les trois premiers sont punis, comme calomniateurs, de quatre-vingts coups de verge. C'est dans sa miséricorde pour ses serviteurs que Dieu a institué une vérification aussi rigoureuse, afin que personne ne rende un tel témoignage contre un autre, et que la vie de chacun soit à l'abri [des calomnies].

Or Abou-Bakara savait que, s'il témoignait seul contre Moghîra, sa déclaration ne serait pas reçue, à moins qu'elle ne fût confirmée par trois autres. Quand il eut vu la femme se rendre chez Moghîra, il sortit de chez lui pour aller chercher trois de ses amis, qu'il voulait amener dans sa maison, en les invitant à un repas, et les y retenir jusqu'au moment où il pourrait leur montrer les coupables en flagrant délit. Il trouva les trois hommes qu'il cherchait, savoir : Schibl, fils de Me‘âbed, de la tribu des Badjîla ; Nâfî‘, fils de Kalda, et Ziyâd. Ce dernier était secrétaire de Moghîra et de Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. Il avait été attaché en qualité de secrétaire à la personne de Moghîra, lorsque celui-ci fut chargé par Sa‘d d'une expédition armée dans le Sawâd, et il était resté avec lui, quand ‘Omar conféra à Moghîra le gouvernement de Baçra. Abou-Bakara conduisit ces hommes dans sa maison et leur fit prendre place ; il s'assit lui-même près de la fenêtre

dont il a été question, et causait avec eux, tout en prêtant l'oreille à ce qui se passait entre Moghîra et la femme. Au moment où il fut sûr de pouvoir le surprendre, il ouvrit doucement le volet de la fenêtre, sans que Moghîra s'en aperçût, appela ses amis et leur dit : Regardez l'émir. Ils le virent dans une position non douteuse et constatèrent le fait. Ensuite Abou-Bakara leur fit remarquer le visage de la femme, afin qu'il fût bien établi qu'elle n'appartenait pas à Moghîra par les liens du mariage. Cette scène se passa vers l'heure du dîner. Au moment de la prière de l'après-midi. Moghîra se rendit à la moquée ; le peuple s'y réunit, et Moghîra s'avança à la tête de l'assemblée, pour remplir les fonctions

Abou-Bakara se précipita en avant, lui mit la main sur la poitrine et l'entraîna en arrière, en lui disant : Scélérat, tu viens de commettre le crime de fornication, et te voilà pour présider la prière des musulmans ! Non, par Dieu, tu n'en es pas digne ! Comme Abou-Bakara était un ancien esclave du Prophète, personne n'osa rien lui dire. Ensuite il informa ‘Omar, par une lettre, de ce qui s'était passé.

‘Omar fit venir Abou-Mousa al-Asch‘arî et lui conféra le gouvernement de Baçra. Il lui dit : Va, et envoie Moghîra auprès de moi. Il adressa une lettre aux habitants de Baçra, pour leur notifier la nomination d'Abou-Mousa, et une autre à Moghîra, par laquelle il lui annonça sa destitution et le rappela à Médine. Mohammed-ben- Djarîr dit que jamais les habitants de Baçra n'avaient vu une lettre plus concise que celle qu’‘Omar avait adressée à Moghîra ; elle ne contenait que quatre phrases : l'une relative à l'affaire en question, l'autre annonçant la nomination d'Abou-Mousa, la troisième la destitution de Moghîra, et la quatrième son rappel à Médine. En voici les termes : Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Or un fait grave m'a été rapporté de toi. J'ai nommé Abou-Mousa à ta place. Remets-lui tes fonctions, et rends-toi auprès de moi. Salut.

Arrivé à Baçra, Abou-Mousa remit à Moghîra la lettre d’‘Omar et lut aux habitants celle qui leur était adressée, et prit possession du gouvernement. Moghîra lui fit cadeau d'une belle esclave, et partit pour Médine, accompagné de Ziyâd, son secrétaire. Abou-Bakara, Schibl et Nâfî‘, partirent après lui, pour faire leur déclaration devant ‘Omar. Le calife interrogea d'abord Moghîra. Celui-ci dit : Je ne sais ce que veulent dire ces esclaves ; je n'ai jamais eu de relations qu'avec

ma femme. Abou-Bakara fit ensuite une déclaration complète et précise ; de même Schibl et Nâfî‘. Mais Ziyâd émit un témoignage restrictif. Il affirma avoir vu Moghîra dans une position équivoque ; puis, sur la demande d’‘Omar, il déclara avoir vu le flagrant délit. Puis le calife lui ayant demandé s'il s'était bien rendu compte de l'identité de la femme, pour savoir si elle était on non la femme légitime de Moghîra, Ziyâd répondit qu'il n'avait pas de certitude à cet égard. Alors ‘Omar s'écria : Dieu est grand ! et il ordonna d'infliger aux trois autres témoins, Abou-Bakara, Schibl et Nâfî‘, la peine des calomniateurs, savoir quatre-vingts coups de verge. Moghîra, dans sa joie [d'avoir été acquitté], dit à l'exécuteur : Frappe fort, donne-moi satisfaction de ces esclaves. ‘Omar lui dit : Tais-toi ! Que Dieu te rende muet ! car, si le quatrième témoignage avait été précis, tu aurais maintenant des pierres sur ta tête, et je ne t'aurais pas fait grâce.

Abou-Mousa al-Asch‘arî resta à Baçra jusqu'à la mort d’‘Omar. Comme il avait demandé à ‘Omar de lui envoyer des fonctionnaires, des hommes honnêtes et instruits dans la loi, le calife fit partir pour Baçra trente hommes d'entre les compagnons du Prophète qui devaient assister Abou-Mousa dans l'administration. Parmi ces trente hommes, se trouvaient Anas, fils de Mâlik, et ‘Amrân, fils de ‘Hoçaïn.

CHAPITRE LVIII

Conquête des villes de l'Ahwâz

Dans cette même année, la dix-huitième de l'hégire, dans laquelle ‘Omar exécuta son voyage en Syrie, les musulmans se rendirent maîtres des villes de l'Ahwâz. Le roi de l'Ahwâz était Hormouzân, homme jouissant d'une grande autorité et de sang royal. Le gouvernement de cette province, qui renfermait soixante et dix villes, était héréditaire dans sa famille ; lui, ainsi que ses ancêtres, avait le droit de porter la couronne. Les membres de sept familles en Perse possédaient ce droit, comme étant, par leur origine, les égaux des rois de Perse. Seulement leurs couronnes étaient plus petites que celles des Chosroès. Hormouzân, qui, sur la réquisition de Yezdegerd, avait pris part, avec un nombreux corps d'armée, à la bataille de Qâdesiyya, sous les ordres de Roustem, était retourné, après la défaite, dans l'Ahwâz, et avait repris le gouvernement de cette province, dont les limites touchaient au territoire de Baçra.

Mohammed-ben-Djarîr a dit plus haut qu’‘Otba, fils de Ghazwân, après avoir jeté les fondements de Baçra, dans la dix-septième année, était mort, n'ayant exercé le gouvernement que pendant six mois, et que Moghîra, fils de Scho‘ba, lui avait succédé. Maintenant il rapporte qu’‘Otba est resté deux ans gouverneur de Baçra, et que c'est par lui qu'a été faite la conquête de l'Ahwâz. Or l'Ahwâz était entouré de villes comme Maïsân et d'autres, où les musulmans étaient venus se fixer. Après son retour de Qâdesiyya, Hormouzân fit des incursions sur le territoire musulman et tua beaucoup de monde. ‘Otba en ayant averti ‘Omar, celui -ci écrivit à Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, d'envoyer à ‘Otba des renforts. Sa‘d fit partir de Koufa un corps de cinq mille hommes, sous les ordres de No‘aïm, fils de Moqarrin, et d’‘Abdallah, fils de Mas‘oud. ‘Qtba de son côté, détacha de l'armée de Baçra un corps de troupes sous les ordres de deux Mohâdjir, nommés l'un

Salmân, fils d'Al-Qaïn, l'autre ‘Harmala, fils de Martaba. Ces deux armées, après avoir fait leur jonction, établirent leur camp à Dost-Maïsân, et, marchèrent ensuite sur la province d’Ahwâz. Hormouzân se trouvait dans une ville nommée Nahr-Tîra.

Tout autour des frontières de l'Ahwâz demeuraient des Arabes de la tribu de Koulaïb-ibn-Wâïl Ils étaient en hostilité avec Hormouzân au sujet de certains territoires et villages de frontière, qu'on se disputait. Hormouzân leur adressa un appel pour les engager à lui prêter aide [contre les musulmans] ; mais ils refusèrent, et firent cause commune avec ces derniers, qu'ils invitèrent à livrer bataille un jour convenu, promettant de venir combattre avec eux. Hormouzân, averti de l'approche des Arabes, passa son armée en revue et prit ses dispositions pour livrer bataille.

Au jour convenu, l'armée musulmane se divisa en deux corps. Les troupes de Koufa tombèrent sur les flancs de l'ennemi. Hormouzân croyait être en présence de l'armée musulmane tout entière. Lorsque le corps de Baçra survint, il commençait déjà à faiblir. Après avoir résisté un certain temps, voyant arriver en outre les Koulaïb-ibn-Wâïl, il se mit à fuir. Les musulmans massacrèrent les ennemis et firent un grand nombre de prisonniers. Hormouzân alla s'enfermer, avec les troupes qui avaient échappé à la mort, dans une ville nommée Souq-al-Ahwâz, qui est la principale ville et la capitale de toute la province et qui était bien fortifiée ; elle est située sur les deux rives d'un fleuve nommé Doudjaïl (petit Tigre), et Hormouzân fortifia le pont qui reliait les deux rives.

Les musulmans avaient fait un nombreux butin, dont la cinquième partie fut envoyée à ‘Omar, en même temps qu'on lui annonçait la victoire. Une députation composée de dix habitants notables de Baçra, parmi lesquels se trouvait. A‘hnaf, fils de Qaïs, qui était encore un jeune homme et chef des Benî-Temîm, se rendit également à Médine ; de même qu'une députation des Benî-Koulaïb-ibn-Wâïl, qui avaient aidé les musulmans à remporter la victoire. ‘Omar, très-heureux de la victoire qu'on venait d'obtenir, leur fit un accueil gracieux, et les autorisa à lui exposer leurs affaires. Les députations que les villes envoyaient vers les souverains avaient pour objet de traiter des affaires publiques. ‘Omar ayant engagé les députés à parler, A‘hnaf, fils de Qaïs, prit la parole et dit : Nous n'avons pas besoin de te parler

des affaires publiques, car ta sollicitude s'étend sur le peuple de Baçra aussi bien que sur tous les habitants de l'empire musulman. Tu ne les oublies pas. Mais nous avons, chacun, à t'entretenir de nos affaires particulières et à t'exposer nos demandes personnelles. Le calife, à qui ces paroles firent grand plaisir, lui accorda toutes ses demandes, ainsi que celles de sa tribu. Il écrivit, en outre, à ‘Otba une lettre, dans laquelle il lui recommandait d'écouter les avis et les conseils de ce jeune homme et de lui rendre justice. Après avoir satisfait également aux requêtes des autres députés, ‘Omar les congédia. Il envoya avec eux un corps d'armée, commandé par l'un des compagnons du Prophète, nommé ‘Horqouç, fils de Zohaïr, et enjoignit aux troupes de ne point quitter l'Ahwâz avant de l'avoir entièrement soumis. ‘Otba fit partir ‘Horqouç vers [la ville d'] Ahwâz, pour renforcer l'armée qui s'y trouvait déjà.

Hormouzân, renfermé à Souq-al-Ahwâz, sortit de la forteresse, et offrit le combat aux musulmans. Ceux-ci lui envoyèrent un message ainsi conçu : Traverse le fleure pour venir vers nous, ou nous le traverserons pour aller vers toi. Hormouzân répondit : À vous de passer le fleuve.

En conséquence, ‘Horqouç, qu’‘Otba avait nommé général en chef de toute l'armée musulmane, traversa le Doudjaïl et livra à Hormouzân une bataille qui fut la plus sanglante de toutes celles qui avaient eu lieu à Baçra et dans l'Ahwâz. Hormouzân fut mis en fuite, et un grand nombre de ses soldats furent tués par les musulmans. Il alla s'enfermer dans une autre ville de l'Ahwâz, nommée Râm-Hormouz, et s'y fortifia. ‘Horqouç prit possession de Souq-al-Ahwâz et envoya immédiatement à la poursuite d'Hormouzân un officier nommé ‘Hourr, fils de Mo‘âwiya, l'un de ceux qui étaient venus avec lui de Médine. Omar, de son côté, fit parvenir à Sa‘d l'ordre d'expédier de Koufa de nouvelles forces vers la même destination. Quatre villes étaient encore au pouvoir d'Hormouzân, savoir : Râm-Hormouz, celle où il s'était fortifié, Touster, Sous et Djoundî-Schâpor. Mais de toutes les villes de l'Ahwâz la plus grande était Souq-al-Ahwâz, et celle-là était déjà au pouvoir des musulmans. Voyant que des armées musulmanes arrivaient de tous côtés pour l'attaquer, Hormouzân fit faire des propositions de paix à ‘Hourr et à ‘Horqouç. Il demanda qu'on le laissât en possession de l'Ahwâz. ‘Horqouç ayant

demandé les ordres d’‘Omar, celui-ci répondit : Faites la paix avec lui, en stipulant que vous garderez les villes qui sont en votre pouvoir, et que lui gardera celles qu'il tient encore. La paix fut conclue en ces termes. Hormouzân resta à Râm-Hormouz, et ‘Horqouç à Souq-al-Ahwâz.

Les villes situées au-delà de l'Ahwâz dans la province de Perse étaient encore au pouvoir des Perses et de Yezdegerd, qui résidait à Reï. Après avoir pris possession de l'Ahwâz, ‘Horqouç adressa une lettre à ‘Omar, et lui demanda l'autorisation de faire une expédition dans la province de Perse. ‘Omar lui répondit : N'attaquez pas cette province. Contentez-vous de l'Ahwâz. Il ne faut pas que l'armée soit trop éloignée de moi, dans des contrées où elle ne pourrait pas communiquer avec moi et où je ne pourrais pas lui envoyer de secours. Fixez les limites de l'empire musulman, du côté de Baçra, à Ahwâz, et, du côté de l’‘Iraq, à ‘Holwân. En conséquence, l'ordre d’‘Omar ne permettait pas à l'armée musulmane de pénétrer au-delà de ‘Holwân et de l'Ahwâz.

CHAPITRE LIX

Expédition des musulmans du Ba‘hraïn dans la province de Perse

‘Omar avait dans le Ba‘hraïn un agent nommé ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî, qui avait été envoyé à ce poste par le Prophète lui-même, et maintenu par Abou-Bekr. Lorsqu'on avait été sur le point de livrer la bataille de Qâdesiyya, ‘Omar lui avait adressé une lettre, lui ordonnant d'aller rejoindre Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç ; mais ‘Alâ l'avait prié de le dispenser de cette campagne, pour qu'il n'eût pas à servir sous les ordres de Sa‘d. ‘Omar, ayant agréé ses excuses, l'avait laissé dans le Ba‘hraïn. Or, quand ‘Alâ vit que Sa‘d avait remporté tant de victoires et fait la conquête de tant de contrées jusqu'à ‘Holwân, et que l'armée de Baçra avait pénétré jusqu'à l'Ahwâz, il désira faire, lui aussi, une expédition et être l'auteur d'un triomphe. En conséquence, sans demander l'autorisation du calife, il s'embarqua avec l'armée du Ba‘hraïn, traversa la mer qui séparait cette province de la province de Perse, et parut sous les murs d'une ville nommée Içtakhr. ‘Omar n'autorisait jamais les expéditions par mer ; il craignait que l'armée ne courût des dangers, et disait que ni Abou-Bekr ni le Prophète n'avaient ordonné des expéditions par mer. Il fut donc très-irrité lorsqu'il apprit qu’‘Alâ s'était embarqué.

Le prince qui gouvernait dans la province de Perse, sous la suzeraineté de Yezdegerd, s'appelait Schehrek ; il avait sous ses ordres le gouverneur d'Içtakhr, nommé le *Môbed*. Celui-ci, à la nouvelle de l'approche d’‘Alâ, rassembla une armée et marcha contre lui. Dans l'engagement qui eut lieu, il y eut un grand nombre de morts, tant du côté des musulmans que du côté des infidèles. Ensuite, le gouvernerai d'Içtakhr fit demander des renforts à Schehrek, qui était à Schîrâz, résidence habituelle des gouverneurs de la province de Perse. Schehrek, adressant un appel à toutes les parties de la province, réunit

autour de lui une nombreuse armée. ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî, voyant alors qu'il ne pourrait pas résister à toutes ces forces, résolut de revenir sur ses pas. Lorsque, arrivé au bord de la mer, il voulut s'embarquer, ses vaisseaux furent engloutis par les flots de la mer. Les musulmans furent consternés. Ils cherchèrent à gagner Baçra par la voie de l'Ahwâz. Averti de leur dessein, Schehrek leur coupa cette route. Ils restèrent donc, au nombre de cinq mille hommes, sans pouvoir opérer leur retraite, ni du côté d'Içtakhr et de la mer, ni du côté de l'Ahwâz. Schehrek se trouvait à la tête d'une énorme quantité de troupes.

Instruit de cette situation, ‘Omar adressa à ‘Otba, fils de Ghazwân, une lettre ainsi conçue : ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî a, sans avoir mes ordres, conduit l'armée du Ba‘hraïn dans la province de Perse, où il se trouve bloqué par l'ennemi. Envoie de Baçra, par la voie de l'Ahwâz, un corps de troupes pour chercher à dégager ces soldats musulmans, afin d'assurer leur retraite, quand même nous devrions renoncer pour le moment à la conquête de la province de Perse. Puis il écrivit à ‘Alâ en ces termes : Dieu a établi les souverains afin qu'ils soient obéis. Tout ce qui se fait en dehors de leurs ordres tourne mal. Tu as, de ta propre autorité, fait quitter à l'armée le Ba‘hraïn et tu l'as jetée au milieu des ennemis. Maintenant j'ai recommandé à l'armée de Baçra d'aller à votre secours pour chercher à dégager les musulmans. Quant à toi, tu ne retourneras pas dans le Ba‘hraïn. Tu te rendras auprès de Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç ; et si je connaissais dans le monde une chose qui te fût plus désagréable que de servir sous les ordres de Sa‘d, je te l'imposerais.

Après avoir pris connaissance de la lettre du calife, ‘Otba, fils de Ghazwân, dirigea cinq mille hommes de l'armée de Baçra vers la province de Perse par la route de l'Ahwâz. Ces troupes, arrivées en présence du camp de Schehrek, à Tâous, lieu situé sur les confins de l'Ahwâz et de la province de Perse, attaquèrent l'ennemi et l'obligèrent à se retirer. ‘Alâ, qui avait quitté les bords de la mer, vint alors faire sa jonction avec les musulmans, et Abou-Sabra, fils d'Abou-Rouhm, qui commandait cette expédition, lui remit la lettre du calife. Les deux corps réunis revinrent ensuite à Baçra. ‘Otba fit partir ‘Alâ vers Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et rapatria l'armée du Ba‘hraïn, qui était composée d'Arabes des différentes tribus du Hedjr. Chaque homme

dut regagner sa tribu. ‘Otba demeura à Baçra, et Hormouzân dans l'Ahwâz.

Ensuite ‘Otba demanda au calife l'autorisation d'accomplir le pèlerinage. Le calife la lui ayant accordée, il partit après avoir laissé Abou-Sabra comme son lieutenant à Baçra. À son retour du pèlerinage, il tomba malade à Batn-Nakhla et, étant rentré à Baçra, il mourut. ‘Omar laissa le gouvernement de la ville à Abou-Sabra jusqu'à la fin de l'année ; ensuite il nomma gouverneur Moghîra, fils de Scho‘ba, qui y demeura deux ans, jusqu'au moment où il fut destitué et remplacé par Abou-Mousa al-Asch‘arî, comme nous l'avons rapporté.

CHAPITRE LX

Conquête des autres villes de l'ahwâz. — Hormouzân est fait prisonnier

À la nouvelle des évènements de l'Ahwâz et de la province de Perse, de l'invasion de cette province par l'armée du Ba‘hraïn et de la retraite de cette dernière, Yezdegerd adressa de Reï aux habitants de la province de Perse une lettre ainsi conçue : Vous avez eu si peu de souci de votre religion et vous avez laissé prendre aux Arabes tant d'avantages, que, après s'être emparés de l'‘Irâq, du Sawâd, de Madâïn, de notre patrie et de notre capitale, ils ont attaqué l'Ahwâz. Mais vous n'avez pas prêté aide à Hormouzân, de sorte qu'il a été forcé de leur abandonner la moitié de cette province. Ils ont ensuite envahi la province de Perse, votre propre patrie, et vous ne vous en êtes pas émus ; ils ont pu opérer leur retraite sains et saufs. Maintenant unissez vos efforts à ceux d'Hormouzân, afin qu'il puisse défendre l'Ahwâz. Envoyez-lui des troupes pour qu'il recommence la guerre et qu'il reprenne [la partie de] la province [qui a été cédée]. Yezdegerd écrivit aussi à Hormouzân, et lui annonça qu'il avait recommandé à Schehrek et aux habitants de la province de Perse de lui prêter aide. Ceux-ci, en effet, avertirent Hormouzân qu'ils viendraient à son secours, et ils l'encouragèrent ainsi à la lutte.

‘Omar, ayant été instruit qu'Hormouzân avait obtenu le concours de l'armée de la province de Perse et qu'il avait rompu la paix, fit parvenir à Abou-Mousa al-Asch‘arî l'ordre d'envoyer de Baçra un corps de troupes sous les ordres d'Abou-Sabra contre Hormouzân, afin de s'emparer [de toute la province] de l'Ahwâz, et d'en chasser Hormouzân, pour ôter définitivement à l'armée de la province de Perse le désir d'attaquer les musulmans. Abou-Mousa fit partir un détachement de troupes de Baçra. Le calife adressa une lettre à Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et lui ordonna d'envoyer de l’‘Irâq dans l'Ahwâz

des troupes, qui devraient se joindre à l'armée de Baçra pour faire la guerre à Hormouzân. Sa‘d fit partir de Koufa un corps d'armée sous les ordres de No‘mân, fils de Moqarrin. Enfin, par une lettre adressée à Abou-Sabra, ‘Omar nomma cet officier général en chef des armées réunies de Koufa et de Baçra, et lui confia la direction de la guerre dans l'Ahwâz.

Abou-Sabra, ayant pénétré dans l'Ahwâz, vint camper sous les murs de Râm-Hormouz. Hormouzân fit demander des renforts à Schehrek, qui lui envoya un corps de troupes et qui alla lui-même occuper la ville de Touster, qui était mieux fortifiée que Râm-Hormouz. Cependant, Hormouzân, voyant que l'armée musulmane était très-nombreuse, quitta la forteresse de Râm-Hormouz et se rendit également à Touster, et fit sa jonction avec l'armée de la province de Perse. Abou-Sabra s'empara de Râm-Hormouz, y laissa une petite garnison et se dirigea vers Touster. Il écrivit à ‘Omar que l'ennemi avait reçu des renforts, et demanda que le calife lui envoyât également de nouvelles troupes. ‘Omar ordonna à Abou-Mousa al-Asch‘arî d'aller en personne, avec toute l'armée de Baçra, au secours d'Abou-Sabra. Le commandement, disait-il dans la lettre qu'il lui adressa, restera à Abou-Sabra, qui est plus habile que toi dans la guerre. En conséquence, Abou-Mousa vint rejoindre l'armée d'Abou-Sabra, qui prit position sous les murs de Touster.

Les musulmans assiégèrent la ville pendant six mois. Il y eut durant ce temps quatre-vingts engagements, dans lesquels l'avantage resta tantôt aux musulmans, tantôt aux ennemis ; il y eut des deux côtés beaucoup de morts, et l'une et l'autre armée étaient découragées. Il y avait dans l'armée musulmane un homme qui avait été l'un des compagnons du Prophète, nommé Al-Berâ, fils de Mâlik, dont la prière était particulièrement puissante. Toujours quand il se trouvait dans une armée, ‘Omar adressait aux musulmans cet ordre : Que l'on exige de chacun qu'il combatte, mais qu'on exige de Berâ qu'il prie ! Or lorsque, devant Touster, les soldats furent découragés, ils vinrent trouver Al-Berâ et lui demandèrent de prier pour que Dieu leur donnât la victoire. Al-Berâ se mit à prier en ces termes : Seigneur, accorde-moi le martyre et aux musulmans la victoire ! Le lendemain, l'armée s'étant rendue au combat, une flèche lancée de la forteresse atteignit Al-Berâ et le tua. Les musulmans s'écrièrent : Maintenant nous aurons

la victoire, car une partie de la prière d'Al-Berâ vient d'être exaucée ; l'autre partie le sera également. Dans la nuit du même jour, un habitant de Touster vint trouver Abou-Sabra et lui dit : Assure-moi la vie sauve, et je te montrerai un chemin par lequel tu pourras pénétrer dans la forteresse. Abou-Sabra lui ayant assuré la vie sauve, cet homme lui dit : Il y a sous l'enceinte de la forteresse un passage souterrain par lequel l'eau entre dans la ville ; un homme peut y passer. À la tombée de la nuit [de demain], ordonne à cent hommes résolus de ton armée d'attendre, à l'endroit où l'eau entre dans la forteresse, que je vienne les introduire. En conséquence, Abou-Sabra plaça cent guerriers à l'endroit désigné et l'armée entière devant la porte de la forteresse. Le Persan sortit alors de la ville, montra aux musulmans qui l'attendaient le passage et passa devant eux. Ceux-ci le suivirent et, ayant ainsi pénétré par le canal dans la forteresse, ils en ouvrirent la porte.

Il y avait à l'intérieur de la forteresse une citadelle très-solide, dans laquelle Hormouzân se retirait chaque nuit avec mille archers, en qui il avait pleine confiance. Après s'être rendus maîtres de la forteresse, les musulmans arrivèrent, au matin, à cette citadelle, où Hormouzân était renfermé, et qui leur parut beaucoup mieux fortifiée et plus solide que la forteresse elle-même. Abou-Sabra s'écria : Soldats, l'important reste à faire Hormouzân, montrant sa tête, dit à Abou-Sabra : Tu as fait beaucoup d'efforts et tu t'es donné beaucoup de peine en vain ; car cette citadelle, depuis qu'elle a été construite par Schâpour, n'a jamais été prise et ne pourra jamais l'être. En outre, j'ai ici avec moi mille archers, dont les coups ne manquent jamais leur but. Chacun de ces archers est muni de cent arcs et de mille flèches ; et ils combattront aussi longtemps que leurs arcs et leurs flèches dureront ; chaque fois qu'ils tireront, mille hommes d'entre vous seront tués. Il n'y a pas un million de musulmans dans le monde, et je suis armé de manière à résister à un million d'hommes et à les faire périr. Tu ne pourras donc pas prendre cette citadelle, à moins de traiter avec moi à des conditions acceptables. Abou-Sabra répliqua : Que demandes-tu de nous ? — Je ne quitterai la citadelle, répondit Hormouzân, qu'à la condition que tu m'enverras vers ‘Omar, qui décidera de mon sort : il me fera mettre à mort ou il me laissera la vie. Abou-Sabra consentit à cette proposition ; la capitulation fut signée, et

Hormouzân descendit de la citadelle. ‘Omar écrivit à Abou-Sabra une lettre ainsi conçue : Envoie Hormouzân vers moi. Fais retourner Abou-Mousa avec son armée à Baçra, et l’armée de Sa‘d dans l’‘Irâq. Quant à toi, reste dans l'Ahwâz et établis un gouverneur dans chaque ville. Abou-Sabra fit ainsi. Il confia la personne d'Hormouzân à Abou-Mousa, qui devait le diriger de Baçra vers Médine. Hormouzân partit pour Baçra, en emportant ses biens et ses insignes royaux. Abou-Mousa le fit escorter à Médine par Ans, fils de Mâlik, et A‘hnaf, fils de Qaïs.

En entrant dans la ville de Médine, Hormouzân dit à ses compagnons : Vous allez me conduire devant le roi des Arabes ; mais moi, je suis un roi perse, et, quoique je sois prisonnier, vous n'avez pas de pouvoir sur moi ; c'est lui [‘Omar] qui décidera de mon sort. Permettez-moi de paraître devant lui revêtu des insignes royaux. Ils répondirent : Tu sais ce que tu as à faire. Hormouzân fit sortir de ses malles un vêtement brodé d'or ; il s'en revêtit, mit la couronne sur sa tête et se ceignit de la ceinture ornée de joyaux d'or. C'est ainsi qu'il fit son entrée à Médine. Son costume étonnait beaucoup les habitants. Les voyageurs, s'étant rendus à la maison d‘Omar, y apprirent que le calife ne se trouvait pas chez lui, qu'il était dans la mosquée. Ils y allèrent et l'aperçurent dormant dans un coin, le visage tourné contre le mur, un fouet placé sous sa tête et couvert d'une tunique raccommodée en plusieurs endroits. Ans et A‘hnaf prirent place à quelque distance de lui et firent asseoir également Hormouzân, en attendant qu’‘Omar se réveillât. Hormouzân demanda à Ans : Quel est cet homme ? — C'est le prince des croyants, répondit Ans. — C'est le roi des Arabes qui dort là ainsi tout seul ? — Oui ; il va toujours seul, il est toujours seul, et il dort seul. — Certes, dit Hormouzân, ce doit être un souverain juste, pour n'avoir pas besoin de gardiens et pour pouvoir dormir ainsi en sûreté. Et cette robe, ajouta-t-il, la porte-t-il toujours ? — Toujours, répondit Ans. Hormouzân dit : C'est là le costume d'un prophète, et non celui d'un roi. — Il n'est pas prophète, répliqua Ans, mais il a les mœur d'un prophète.

‘Omar, ayant été réveillé par leur conversation, se dressa sur son séant, et, voyant Hormouzân dans son costume royal, il demanda à Ans quel était cet homme. Ans lui dit que c'était Hormouzân, le prince de l'Ahwâz. Alors ‘Omar, ouvrant complètement les yeux, dit : Ôtez-

lui l'apparat des infidèles et habillez-le du costume de l'islam. On dépouilla Hormouzân de ses riches vêtements et on le couvrit d'une tunique de toile ; il revint ainsi devant ‘Omar, en se tenant debout. ‘Omar lui dit de s'asseoir. On alla chercher un interprète, et on amena Moghîra, fils de Scho‘ba, qui avait appris à Baçra un peu de persan. ‘Omar lui dit : Dis-lui de parler. Hormouzân dit : Veux-tu que je parle le langage d'un mort ou d'un vivant ? — Le langage d'un vivant, répliqua ‘Omar. — Je dirai donc d'abord, reprit Hormouzân, que tu viens de me donner la vie et de me rassurer contre la crainte d'être mis à mort. — Comment cela ? demanda ‘Omar. — Parce que, en me disant de parler le langage d'un vivant, tu m'accordes la vie. — Que Dieu m'en garde ! s'écria ‘Omar ; tel n'est pas le sens de mes paroles. Je t'ai dit de parler le langage d'un vivant, parce que tu es encore vivant ; je n'ai pas voulu dire que je ne te ferai pas mettre à mort. Tu ne pourras pas m'abuser. Je ne laisserai pas vivre quelqu'un qui a tué un homme comme Al-Berâ, fils de Mâlik. En effet, la flèche qui avait atteint Al-Berâ avait été lancée par Hormouzân. Celui-ci, sachant alors qu‘Omar voulait le faire mourir, dit : J'ai remarqué ici les signes de ta bonté et de ta justice. Or j'ai soif. Accorde-moi au moins la grâce de ne point me faire mourir ainsi ; fais-moi donner un peu d'eau à boire. ‘Omar lui fit apporter une cruche d'eau. Hormouzân dit : Tu me promets donc de ne pas me faire tuer avant que j'aie bu cette eau ? — Je te le promets, répliqua ‘Omar. Alors Hormouzân versa l'eau sur le sol et dit : Maintenant tu ne peux plus me tuer. — Pourquoi ? demanda ‘Omar. — Parce que tu as dit que tu ne me ferais pas mourir avant que j'eusse bu cette eau. Or je ne la boirai jamais, elle a pénétré dans la terre. Ans, fils de Mâlik, dit : Il a raison, ô prince des croyants ! — Cette ruse, reprit ‘Omar, et cette fourberie ne te serviront de rien auprès de moi ; je te ferai mettre à mort. — Et qu'est-ce qui pourrait me servir ? demanda Hormouzân. — C'est que tu prononces les paroles : *Il n'y* a *de dieu en dehors d'Allah, et Mohammed est l'apôtre d'Allah.* Hormouzân prononça ces paroles et devint ainsi musulman. ‘Omar fut satisfait, lui rendit ses biens et le fit inscrire au *registre des dons* pour une somme annuelle de dix mille dirhems. Hormouzân demeura à Médine jusqu'à sa mort. La conquête de l'Ahwâz avait eu lieu dans la dix-neuvième année de l'hégire.

Il y avait à Médine un homme, nommé Schouraï‘h, fils de ‘Hârith le Kindien. C'était l'un des principaux docteurs de la loi, l'un des *successeurs (tâbi‘oun)*, qui n'avait pas vu le Prophète, mais qui, ayant embrassé l'islamisme sous le règne d'Abou-Bekr, avait appris de ce dernier, ainsi que des compagnons du Prophète, la loi. ‘Omar l'envoya à Koufa en qualité de juge, et lui confia la juridiction sur tout l’‘Irâq, en remplacement de Ka‘b fils de Sourâ al-Azdî docteur de la loi, qu'il rappelait.

Au commencement de la vingtième année de l'hégire ‘Omar adressa une lettre à ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, et lui ordonna de conduire son armée de Syrie à Miçr et à Alexandrie, pour faire la conquête de ces contrées. Le calife écrivit aussi à Mo‘âwiya d'expédier à ‘Amrou toutes celles de ses propres troupes qui ne lui seraient pas nécessaires.

CHAPITRE LXI

Conquête de Miçr (Memphis) et d'Alexandrie

‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, se dirigea vers Miçr, en traversant la province de Filistîn. ‘Omar lui envoya de Médine des renforts, commandés par Zobaïr, fils d’‘Awwâm. Le premier endroit qu’‘Amrou rencontra sur le territoire d'Alexandrie fut Bilbeis. Il saccagea la ville, y tua beaucoup de monde et fit des prisonniers ; puis il continua sa route. Le prince d'Alexandrie se renferma dans la ville, et ‘Amrou vint l'assiéger. Prévoyant que le siège durerait longtemps, il distribua le butin qu'il avait fait entre ses soldats et en envoya la part du *quint* à ‘Omar. Il resta sous les murs de la ville pendant cinq mois, jusqu'à ce que le prince d'Alexandrie, réduit à l'extrémité par les continuelles attaques des musulmans, demandât à capituler. ‘Amrou exigea que les assiégés embrassassent l'islamisme ou qu'ils payassent tribut. Le prince répondit : J'ai souvent payé tribut, soit aux Perses, soit aux Romains ; je ne me refuserai donc pas à payer tribut également aux musulmans, à la condition cependant que vous rendrez tous ceux des gens d'Alexandrie qui ont été faits prisonniers. ‘Amrou lui fit dire que, en ce qui concernait les prisonniers, il demanderait l'avis du prince des croyants. Il adressa, en conséquence, une lettre à ‘Omar et lui exposa la situation. ‘Omar lui répondit : Ceux des prisonniers qui ont été amenés à Médine, qui ont été remis en partage aux musulmans, qui ont été vendus et achetés, et qui ont été transportés partie à la Mecque, partie dans l’‘Irâq, ne peuvent pas être rendus. Ne prends aucun engagement à leur égard, car tu ne pourrais pas le remplir. Quant aux prisonniers qui sont entre vos mains, il ne faut pas rendre ceux qui choisissent l'islamisme ; mais tu peux rendre ceux qui choisissent le christianisme. ‘Amrou fit connaître cette décision d’‘Omar au prince d'Alexandrie, qui l'accepta. On conclut le traité de capitulation, et le prince d'Alexandrie, ayant ouvert les portes

de la ville, sortit et consentit à payer le tribut. Tout prisonnier qui désirait rester chrétien fut rendu ; ceux qui embrassèrent l'islamisme furent mis en liberté. Ensuite le calife ordonna par lettre à ‘Amrou de se rendre à Memphis, et ‘Amrou se mit en marche. Quelques-uns prétendent qu'il alla d'abord à Médine, et que c'est de là qu'il partit pour Memphis.

Le prince de Memphis était Moqauqas, le prince des Coptes. Il résidait dans une certaine ville du pays des Coptes et avait envoyé l'armée à Memphis et nommé commandant de la ville le catholicos (Djâthalîq), qui était le chef de tous les évêques et de tous les chrétiens. On l'appelait Ibn-Maryam. Le catholicos, les évêques et les docteurs sortirent de la ville pour conférer avec ‘Amrou et pour savoir ce qu'il voulait. ‘Amrou leur fit bon accueil et les rassura par des paroles bienveillantes ; il leur parla ainsi : Le Prophète nous a laissé la recommandation suivante : Quand vous soumettrez, nous a-t-il dit, les habitants de Miçr, souvenez-vous des droits que leur donnent les liens de parenté qui les relient avec nous. En effet, Agar, la mère d'Ismaël qui est le père de tous les Arabes, était de Miçr, fille du roi de cette ville. Les habitants d’‘Aïn-es-Schems, ayant vaincu ce roi, avaient emmené Agar captive et l'avaient vendue à un autre roi, lequel la donna à Sarah. Sarah l'ayant donnée à Abraham, celui-ci engendra avec elle Ismaël, qui fut le père de tous les Arabes. Nous désirons donc vous traiter avec les égards qui vous sont dus. Si vous embrassez l'islamisme, vous serez nos égaux ; sinon, payez tribut. Les Coptes répliquèrent : Nous ne voulons pas embrasser l'islamisme ; cependant accorde-nous un délai d'un mois pour réfléchir. ‘Amrou répondit : Vous ne pourrez pas me tromper ; je vous accorde trois jours ; allez et réfléchissez. Or, le quatrième jour, lorsque ‘Amrou délibérait sur le parti qu'il devait prendre, les habitants de Miçr se jetèrent inopinément sur les musulmans. Ceux-ci prirent les armes ; Zohaïr, fils d’‘Awwâm, s'avança vers la porte de la forteresse et, après un combat sérieux, les rejeta dans la ville, que les musulmans investirent. Au moyen d'échelles et de cordes, on chercha à escalader les murs, que les assiégés ne purent défendre, à cause du grand nombre de traits lancés par les musulmans. Ceux-ci réussirent enfin à planter leurs drapeaux sur les remparts. Zobaïr, suivi de quelques musulmans, ayant paru au haut des remparts, chercha à descendre du côté de

l'intérieur. Les habitants allèrent en avertir le catholicos. Celui-ci leur dit : Habitants de Miçr, ces Arabes sont des hommes qui ont chassé de leurs patries le Chosroès, roi de Perse, et le César, roi de Roum. Comment pourrions-nous leur résister ? Alors ils crièrent aux musulmans qu'ils demandaient à capituler. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, consentit. Ils laissèrent Zobaïr descendre du mur, ouvrirent la porte, et les musulmans entrèrent dans la ville. Zobaïr dit à ‘Amrou : J'aurais pu prendre la ville de force ; tu n'aurais pas dû accepter la capitulation ; si tu avais attendu un moment avant de faire la paix, j'aurais pénétré dans la forteresse en descendant du rempart. ‘Amrou ne prêta pas attention à ses paroles, fit rédiger l'acte de la paix, imposa aux ennemis un tribut considérable et occupa la ville. Il prit sa résidence dans un vaste quartier, là où se trouve aujourd'hui Fostât.

Il y avait à Fostât un grand nombre de soldats coptes, qui, voyant les Arabes si déguenillés, s'écrièrent : Hélas ! que ne savions-nous que les Arabes étaient en si mauvaise situation ; nous aurions continué la lutte et nous n'aurions pas livré la ville ! ‘Amrou, ayant été instruit de ces propos, invita tous ces Coptes à un repas. Il ordonna d'égorger un chameau, et de le faire cuire avec de l'eau et du sel, puis, après avoir fait appeler aussi les Arabes, il le fit servir. Les Arabes en mangèrent, mais les Coptes ne purent pas en manger. Après le repas, on se sépara. Le lendemain, il ordonna aux cuisiniers de rechercher dans la ville de Miçr toutes sortes de mets doux et piquants et de les préparer. Il fit venir les Coptes et les Arabes et leur présenta ces mets. Puis il s'adressa aux Coptes en ces termes : Je dois avoir pour vous les égards que m'impose la parenté qui existe entre nous. Cependant, j'ai appris que vous cherchez à vous concerter pour prendre les armes contre nous. Or, autrefois les Arabes mangeaient la viande de chameau, comme vous les avez vus faire hier ; mais maintenant qu'ils ont trouvé ces autres mets, comme vous le voyez, ils donneront plutôt leurs âmes que de rendre cette ville ; ils combattront jusqu'à la mort. Donc, ne vous précipitez pas à votre perte. Embrassez la religion musulmane, ou payez tribut et retournez dans vos contrées. Les Coptes répliquèrent : Tu as raison. Puis ils s'en allèrent et se rendirent auprès du prince des Coptes. En route, en s'entretenant entre eux, ils dirent : Les Arabes auraient à faire bien des efforts pour nous disperser ; mais cet homme vient de nous chasser avec une seule parole.

Le prince des Coptes résidait avec une nombreuse armée à ‘Aïn-es-Schems, ville considérable du pays des Coptes, et située vers l'occident. Lorsque ces hommes, qui étaient venus se présenter devant lui, lui racontèrent comment ‘Amrou avait agi envers eux, Moqauqas dit en riant : Le roi des Arabes vous a envoyé un homme capable de vous tromper. Puis il rassembla son armée pour marcher sur Miçr. À cette nouvelle, ‘Amrou fit ses préparatifs, quitta la ville de Miçr et arriva jusqu'aux portes d’‘Aïn-es-Schems. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, rangées en ordre de bataille, ‘Amrou s'avança devant les rangs des musulmans et appela les compagnons du Prophète. Tous les compagnons du Prophète présents dans l'armée, Abou-Borda et d'autres, sortirent hors des rangs, et ‘Amrou les plaça sur le front, en disant : Marchez en tête, afin que, à cause de vous, Dieu accorde la victoire aux musulmans. Les compagnons du Prophète se précipitèrent sur l'ennemi, et les autres musulmans les suivirent. L'armée copte fut rompue au premier choc et perdit un grand nombre de morts et de prisonniers. Le butin des musulmans fut considérable. Les prisonniers furent transportés à Médine.

À l'époque où le calife avait éloigné ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî du gouvernement du Ba‘hraïn, en l'envoyant vers Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, en même temps qu'il avait ordonné aux troupes du Ba‘hraïn de retourner dans leur province, il avait donné le gouvernement du Ba‘hraïn à Qodâma, fils de Mazh‘oun. Or, en cette année, la vingtième de l'hégire, ‘Omar fut averti que Qodâma buvait du vin. Il le destitua, le rappela à Médine et lui fit infliger la peine de ceux qui se livraient à la boisson. Il nomma à sa place Abou-Horaïra, gouverneur du Ba‘hraïn et du Yemâma.

En cette même année, les habitants de Koufa ayant porté plainte contre Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, ‘Omar lui fit quitter Koufa et l’‘Irâq, et le rappela à Médine.

La prise de Miçr eut lieu au mois de rabî‘a second de cette même vingtième année.

Au commencement de la vingt et unième année, les Perses s'étant rassemblés de nouveau à Nehâwend, les musulmans y vinrent et s'emparèrent de cette ville. Ce fut la dernière fois que les Perses rassemblèrent des forces.

CHAPITRE LXII

Prise de Nehâwend

‘Omar avait rappelé Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, de Koufa, et avait nommé comme son lieutenant dans cette ville ‘Abdallah-Ibn-‘Itbân, l'un des compagnons du Prophète d'entre les Ançâr. Alors on vint dire à Yezdegerd : L'homme qui a gagné la bataille de Qâdesiyya, qui a tué Roustem et qui t'a chassé de Madâïn, a été destitué de son commandement par le roi des Arabes. À cette nouvelle, Yezdegerd, qui était toujours à Reï, envoya de tous côtés, à Ispâhân, dans la province de Perse, dans le Khorâsân, et jusqu'aux, frontières du Turkestân, des lettres qui toutes étaient ainsi conçues : Les choses de ce monde sont sujettes au changement. Un roi est tantôt puissant, tantôt il est faible. Il en est de même des affaires de la religion, qui tantôt est prospère, tantôt décline. Je suis resté longtemps à Reï à attendre. Maintenant que la situation des Arabes est devenue précaire, rassemblez-vous, afin que nous reprenions la lutte. Soyez bien résolus ; car l'homme obtient l'aide du ciel en proportion de sa propre résolution. Puis il demandait des troupes. Le Khorâsân, Nischâpour, Balkh, Merw, le Seïstân, la province de Perse, Ispâhân, le Kouhistân, le Kirmân, l'Aderbîdjân, enfin tout l'empire de Perse répondit à l'appel de Yezdegerd. Chaque province mit en campagne dix mille ou vingt mille hommes. Mais Yezdegerd n'avait plus personne qu'il pût mettre à la tête de son armée. Tous ses généraux avaient été tués. Il ne restait des fameux guerriers perses que Fîrouzân, surnommé *Dsou’l-‘Hadjib*, parce que ses sourcils étaient joints ensemble ; il était fort âgé. Les Perses émirent devant Yezdegerd l'avis qu'il ne fallait confier la direction de la guerre qu'à Fîrouzân Dsou’l-‘Hadjib. Yezdegerd répondit : Il est vieux, et l'on ne peut pas le faire venir de Nehâwend à Reï ; mais nous ordonnerons aux troupes de se rendre auprès de lui. En conséquence, il fit expédier aux différents corps d'armée des lettres

avec l'ordre de se rendre auprès de Fîrouzân. Cent cinquante mille hommes se réunirent à Nehâwend.

À cette nouvelle, ‘Abdallah-ibn-‘Itbân envoya immédiatement à ‘Omar une lettre, qu'il fit porter par un homme nommé Qarîb, fils de Zhafar. Il lui annonça que les Perses avaient réuni à Nehâwend une armée telle que jamais ils n'en avaient eu d'aussi considérable. S'il se passe quelque temps, disait-il dans sa lettre, cette armée deviendra encore plus nombreuse et elle marchera en avant, prendra ‘Holwân et descendra dans l’‘Irâq, et les musulmans auront alors de longs efforts à faire pour les vaincre. Il faut donc que les musulmans les préviennent, qu'ils franchissent les hauteurs de ‘Holwân et qu'ils portent la guerre dans le Kouhistân, loin des frontières de l’‘Irâq. En lisant cette lettre, ‘Omar fut fort affligé. Il demanda au messager son nom. — Qarîb, répondit-il. — Le nom de ton père ? demanda le calife. — Zhafar. ‘Omar dit : « La victoire est proche (*al-zhafar qarîb*), s'il plaît à Dieu ! »

‘Omar fit faire l'appel des musulmans qui se réunissaient dans la mosquée. Il leur donna connaissance de la lettre ; puis il dit : J'espère que c'est pour la dernière fois que les Perses se sont rassemblés. S'ils sont dispersés cette fois-ci, ils ne se rallieront plus ; mais s'ils ne sont pas dispersés, ils ne pourront plus jamais l'être. J'ai l'intention de partir moi-même ; qu'en pensez-vous ? Car si je ne pars pas moi-même, les Arabes ne marcheront pas et n'obéiront pas. Les compagnons du Prophète, les Mohâdjir et les Ançâr, présents dans l'assemblée, n'étaient pas d'accord. Les uns conseillaient au calife de partir ; les autres, de rester. ‘Othmân, fils d’‘Affân, prit enfin la parole et dit : Prince des croyants, ne t'inquiète pas. Dieu, par ta main, a élevé la puissance de l'islamisme, il ne le fera pas déchoir ; après nous avoir accordé son aide, il ne nous abandonnera pas. Or, dans chaque ville de Syrie, de l’‘Irâq et à Baçra, tu as une armée. Retire toutes ces troupes, rends-toi, à la tête de l'armée de Médine, à Koufa, où tu rallieras tous les corps d'armée. Reste alors à Koufa ou à ‘Holwân, en faisant marcher l'armée en avant ; étant toujours derrière elle, tu pourras, au besoin, lui envoyer des renforts. Si elle remporte la victoire, tu en seras rapidement averti ; et si elle est mise en déroute, les soldats pourront se rallier autour de toi. En te voyant, ils seront rassurés, et quel que soit le nombre des ennemis, ils leur paraîtront

peu nombreux. ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, prit ensuite la parole et dit : Il ne faut pas que tu quittes Médine. Si tu retires l'armée de Syrie, ne fût-ce que pour peu de temps, les Romains viendront et prendront cette province. Si tu quittes Médine, la ville sacrée du Prophète, les Bédouins qui demeurent tout autour viendront saccager la ville, et ce sera pour toi un plus grand chagrin que celui que tu as aujourd'hui. Il faut donc laisser les armées de Syrie et du Yemen à leurs postes. Écris à l'armée de Baçra, qui est nombreuse, de laisser un tiers de son effectif à Baçra, pour défendre la ville et la province de l'Ahwâz, et que les deux autres tiers se mettent en campagne ensemble avec l'armée de Koufa ; et place à leur tête un général qui se recommande par sa bravoure, pour faire cette guerre. Si les Perses te voyaient te mettre en campagne, tous ceux d'entre eux qui [auparavant] n'ont pas voulu prendre part à la guerre viendraient rejoindre l'armée, et ceux qui n'auraient pas voulu combattre combattront ; car ils se diront : Voilà la tête des Arabes ; si nous l'enlevons, il ne leur restera plus d'appui. ‘Omar était très-embarrassé au milieu de ces avis opposés. Il avait l'habitude, quand il y avait un désaccord, ou une affaire à décider, de demander l'avis d’‘Abbâs, fils d'Abdou’l-Mottâlib, parce que, disait-il, ‘Abbâs est un homme à l'opinion duquel est attachée la bénédiction, et personne parmi les Qoraïschites n'a l'esprit aussi juste que lui. Il demanda donc à ‘Abbâs de lui faire connaître son avis. ‘Abbâs répondit : II faut que tu restes ici et que tu envoies l'armée. Cet avis répondait au désir d‘Omar, qui lui demanda de nouveau : Dis-moi maintenant qui doit être placé à la tête de l'armée ? ‘Abbâs répondit : Prince des croyants, tu connais mieux que personne l'armée de l’‘Irâq, et tu sauras trouver l'homme qu'il faut. ‘Omar dit : Je suis porté à choisir No’mân, fils de Moqarrin, le Mozaïnite. — C'est l'homme qu'il faut, répliqua ‘Abbâs.

‘Omar mit sur pied l'armée de Médine et la fit camper en dehors de la ville. Puis il adressa une lettre à No‘mân, fils de Moqarrin, qui se trouvait dans l'Ahwâz, où Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, l'avait envoyé, et lui ordonna de marcher sur Nehâwend. Il lui manda en outre : Je vais recommander à Abou-Mousa al-Asch‘arî de te fournir de l'armée de Baçra toutes les troupes dont il pourra se passer, et je te donne le commandement en chef de toute l'armée. Ensuite il fit partir son propre fils ‘Abdallah à la tête de l'armée de Médine, composée de

cinq mille hommes, Mohâdjir et Ançâr ; dans ce contingent étaient Moghîra, fils de Scho‘ba, et Sâïb, fils d'Al-Aqra‘, affranchi des Benî-Thaqîf, qui était écrivain et qui savait tenir les comptes, afin que, si l'on remportait la victoire, il présidât à la distribution du butin. Lorsque cette armée quitta Médine, ‘Omar envoya à Abou-Mousa al-Asch‘arî l'ordre de ne garder auprès de lui qu'un tiers des troupes de Baçra et de l‘Ahwâz, et d'abandonner les deux autres tiers à No‘mân pour l'expédition de Nehâwend. Il notifia le même ordre à ‘Abdallah-ibn-‘Itbân, qui devait fournir à No‘mân les deux tiers des troupes de l‘Irâq et de Koufa. Quand No‘mân arriva de l'Ahwâz à Baçra, Abou-Mousa lui remit dix mille hommes. À Koufa, il reçut d‘Abdallah un corps de cinq mille hommes, composé de compagnons du Prophète, de chefs arabes et de guerriers célèbres, tels que ‘Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân ; Djarîr, fils d’‘Abdallah al-Badjalî ; ‘Amrou, fils de Ma‘di-Karib ; Tolaï‘ha, fils de Khouwaïlid, de la tribu d'Asad, et d'autres après l'arrivée d‘Abdallah, fils d’‘Omar, avec les cinq mille hommes de Médine, No‘mân se mit en marche, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, et se dirigea par le Sawâd vers ‘Holwân. Dans le Sawâd et à ‘Holwân, d'autres soldats, soit Arabes, soit tributaires, au nombre de dix mille, accoururent sous ses drapeaux. Ne trouvant pas d'ennemis à ‘Holwân, No‘mân franchit les montagnes et arriva à Merdj. De là il vint à Tour.

L'armée perse était toujours à Nehâwend. À la nouvelle de l'approche des musulmans, les Perses résolurent de leur offrir le combat à Nehâwend, où ils rassemblèrent toutes leurs forces, au nombre de cent cinquante mille hommes. Ils fortifièrent la ville et la barricadèrent par des palissades, pour empêcher les musulmans de passer. No‘mân, qui campait à Tour, à vingt-cinq parasanges de Nehâwend, pensait que les Perses viendraient l'attaquer ; mais lorsqu'il apprit qu'ils avaient barricadé la ville, il comprit qu'ils n'avanceraient pas ; il quitta Tour avec ses trente mille hommes, vint camper en face de Nehâwend et instruisit ‘Omar de sa situation. Il demeura en cet endroit deux mois ; les Perses ne se montrèrent pas, et les musulmans ne purent pas franchir les palissades. Ne recevant pendant ces deux mois aucune nouvelle de l'armée, ‘Omar était très-inquiet, ainsi que les autres musulmans. On s'attendait chaque jour à voir arriver un message.

On était dans ces préoccupations, lorsqu'un homme de Koufa, nommé Djarrâ‘h, fils de Senân, de la tribu d'Asad, et trois autres de la même tribu vinrent porter plainte devant ‘Omar contre sa‘d, fils d'Abou-Waqqaç. Ils l'accusèrent d'avoir opprimé l’‘Irâq et la ville de Koufa, de s'être approprié injustement les biens des habitants et de n'avoir pas procédé légalement au partage du butin. ‘Omar, qui était absorbé par ses soucis concernant l'armée, dit à ces hommes : Vous arrivez précisément à un moment où je suis très-préoccupé. Ne pouviez-vous pas attendre ? Mais mon cœur me dit que, puisque vous êtes venus à un pareil moment, sans vouloir attendre, vous vous êtes concertés pour porter une fausse accusation et pour obtenir un jugement. Cependant mes soucis ne m'empêcheront pas de faire une enquête relativement à voire plainte.

Le calife fit appeler Mohammed, fils de Maslama, l'Ançâr, inspecteur de ses agents, qu'il envoyait partout où il se produisait une plainte contre l'un d'eux, pour faire une enquête sur la conduite de l'agent accusé et pour lui en rendre compte. Il fit donc partir Mohammed, fils de Maslama, pour Koufa, en même temps que Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et ses accusateurs. Mohammed, accompagné de Sa‘d et de ces hommes, parcourait chaque jour les mosquées de la ville, interrogeant les gens sur l'administration de Sa‘d. Tous lui répondaient qu'ils n'en savaient que du bien, qu'ils n'avaient rien à lui reprocher, et qu'ils n'avaient pas besoin d'un autre émir. Ceux qui sympathisaient avec Djarrâ‘h gardaient le silence. Un jour que Mohammed, fils de Maslama, était entré dans la mosquée des Benî-‘Abs, tous ceux qu'il y interrogea au sujet de Sa‘d gardèrent le silence. Mohammed leur dit : Ne restez pas muets ; car vous me jetez dans le doute. Si vous avez quelque chose, favorable ou non, à dire sur cet homme, il faut le dire. L'un des chefs, nommé Osâma, fils de Qatâda, prit la parole et dit : Puisque tu nous adjures, nous te dirons la vérité. En effet, lorsque Sa‘d jugeait, il ne jugeait pas selon la justice ; lorsqu'il partageait le butin entre les musulmans, il le faisait arbitrairement, et lorsqu'il entreprenait une campagne, il ne partait pas avec les troupes, mais se faisait remplacer par un autre ; il était présomptueux et négligeait les intérêts des musulmans. Sa‘d, tournant son visage vers le ciel, s'écria : Ô Seigneur, si cet homme vient de mentir, ôte-lui ses deux yeux, sans lui ôter la parole, afin qu'il soit

forcé d'avouer qu'il a été frappé en vertu de mon invocation ! Après avoir terminé l'enquête, Mohammed, fils de Maslama, allait retourner à Médine. Lui et Sa‘d n'avaient pas encore quitté Koufa, lorsque Osâma, fils de Qatâda, frappé de cécité, vint les trouver et déclara en leur présence qu'il avait été frappé par suite de l’invocation de Sa‘d. Celui-ci prononça alors un vœu pareil concernant Djarrâ‘h et les trois autres qui l'avaient accusé, et dit : Seigneur, fais-les périr, et ne leur accorde pas la faveur de mourir pour la religion ! Avant que l'année se fût écoulée, Djarrâ‘h périt par le glaive, [un autre nommé] Qabîça fut tué par une pierre, et les autres moururent de leur mort naturelle, sans qu'aucun d'eux n'a eu les mérites du martyre. Lorsque Mohammed revint à Médine avec Sa‘d, qu'il eut rendu compte au calife de sa mission et qu'il lui eut raconté l'histoire d'Osâma, fils de Qatâda, ‘Omar s'écria : Mon cœur me disait immédiatement qu'ils étaient menteurs ! Sa‘d dit : Prince des croyants, moi je suis le premier de tous qui ai versé le sang des infidèles à la Mecque, et je suis celui à qui le Prophète a dit, à la journée d'O‘hod : Que mon père et ma mère soient ta rançon ! paroles qu'il n'a adressées à personne autre que moi.

Comme No‘mân, fils de Moqarrin, restait toujours aux portes de Nehâwend, Fîrouzân lui fit dire : Envoie un messager pour que nous puissions nous entendre avec lui. No‘mân choisit Moghîra, fils de Scho‘ba. Moghîra franchit les palissades et entra dans la ville. On avait préparé pour la réunion une tente de brocart d'or ; Fîrouzân était assis sur un trône, une couronne sur la tête, et les soldats, armés de leurs lances et de leurs sabres, se tenaient devant lui, formant deux rangs. Moghîra s'avança entre les deux rangs, l'œil fixé sur le sol ; arrivé devant le trône de Fîrouzân, il s'arrêta, sans lever le regard. Alors les soldats le frappèrent avec les poignées de leurs sabres et avec leurs lances, en lui disant : Lève donc les yeux vers le prince qui te regarde ! Moghîra, qui était borgne, ayant perdu un œil dans la guerre, répliqua : Je ne suis pas venu en ennemi ; je suis un ambassadeur, qu'on ne traite pas ainsi que vous me traitez en ce moment ; et dans ma nation je suis plus considéré que ce prince ne l'est parmi vous. Lorsque l'interprète traduisit ces paroles à Fîrouzân, celui-ci dit : Il a raison ; n'agissez pas d'une façon inconvenante. Puis il dit à Moghîra de s'asseoir. Moghîra obéit. Fîrouzân dit : Vous autres Arabes, vous êtes de tous les peuples du monde le plus misérable et le

plus affamé. Il me serait facile de vous faire exterminer tous en même temps ; car j'ai dans mon armée un nombre d'archers égal au nombre total de vos guerriers. Mais je ne veux pas que vos cadavres souillent les portes de ma ville. Si vous partez, tant mieux pour vous ; mais si vous voulez laisser ici vos vies, vous n'avez qu'à rester. Moghîra prit la parole et, après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et rendu hommage au Prophète, il parla en ces termes : Nous avons été, en effet, tels que tu dis, misérables et pauvres ; mais Dieu nous a envoyé un prophète, nous a guidés vers sa religion, nous a ôté la mauvaise fortune, et vous l'a imposée. Maintenant nous sommes venus pour jeter notre pauvreté sur vous et pour vous enlever vos biens. Après avoir prononcé ces paroles, Moghîra se leva et s'en alla. Fîrouzân dit aux Perses : Cet Arabe a raison ; ils agissent comme il le dit.

Le lendemain du retour de Moghîra, No‘mân assembla l'armée et dit : Délibérez et avisez sur ce qu'il y a à faire : car il y a trop longtemps déjà que nous sommes ici. Moghîra prit la parole et dit : Il faut que tu fasses reculer toute l'armée, pour faire croire aux Perses que nous nous en allons. Alors ils sortiront de leurs retranchements et nous poursuivront ; nous ferons volte-face et nous aurons raison d'eux au moyen de nos sabres. Les soldats s'écrièrent : Voilà ce qu'il faut faire ! Le lendemain, No‘mân leva son camp et se retira à la distance d'une journée de marche, en recommandant aux troupes d'abandonner dans le camp tous les objets qui ne leur étaient pas indispensables, en fait de vêtements, d'ustensiles et d'animaux. Les Perses ne doutèrent point que les musulmans n'eussent pris la fuite. Ils enlevèrent une partie des palissades, sortirent de leurs retranchements et marchèrent sur les traces de No‘mân. Celui-ci recula encore l'espace d'une journée de marche, puis il fit halte et se prépara au combat. Les Perses, l'ayant suivi et voyant qu'il prenait ses dispositions pour la bataille, firent halte également, et Fîrouzân fit établir des palissades derrière son camp pour empêcher ses soldats de s'enfuir.

Le lendemain était un vendredi. On engagea No‘mân à commencer l'attaque dès le matin, avant la chaleur du jour. No‘mân répliqua : J'ai assisté à beaucoup de combats livrés par le Prophète ; il a toujours attaqué après la prière. En conséquence, No‘mân, après la prière du matin, disposa ses troupes en ordre de bataille, forma une aile gauche et une aile droite, saisit l'étendard et s'écria : Seigneur, manifeste pour

nous aujourd'hui la gloire de l'islam, mets en déroute les infidèles et accorde-moi le martyre ! Puis, s'adressant aux musulmans, il leur dit : Soldats, j'ai le pressentiment que je trouverai aujourd'hui le martyre. Dans ce cas, je veux que ‘Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân, prenne le commandement. S'il est tué, lui aussi, le commandement passera à ‘Abdallah, fils de Djarîr, et si ‘Abdallah meurt, à Qaïs, fils de Maksou‘h. Moghîra, fils de Scho‘ba, qui se trouvait près de lui, fut affligé de n'être pas désigné. No‘mân le regarda et ajouta : Quand ceux-ci seront morts, je veux que Moghîra, fils de Scho‘ba, soit votre chef. Enfin il dit : Je prononcerai trois fois le *tekbîr,* puis j'agiterai le drapeau et je chargerai ; à ce moment, chargez tous en même temps. Il fut ainsi fait. La bataille s'engagea, l'air fut rempli de poussière et l'on entendit le choc des sabres. Les Perses ne résistèrent pas un instant ; voyant l'énergie des musulmans, ils tournèrent le dos ; se trouvant entre les sabres des musulmans par derrière, et leurs propres retranchements par devant, ils furent taillés en pièces. Lorsque No‘mân les vit en fuite, il s'écria : Seigneur, tu as exaucé ma prière en ce qui concerne la victoire, exauce-la également en ce qui concerne ma mort pour la religion ! Puis il fit approcher son drapeau pour marcher en avant. Une flèche lancée de derrière le drapeau l'atteignit à l'abdomen ; il tomba et mourut. Son frère, Sowaïd, fils de Moqarrin, l'enleva et le couvrit de son vêtement. Son autre frère prit le drapeau et le porta à ‘Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân. Celui-ci renouvela l'attaque ; les musulmans firent une charge générale, et les Perses tous ensembles se mirent à fuir ; mais ils furent arrêtés dans leur fuite par les retranchements qu'ils avaient faits derrière leur camp, et ils tombèrent par groupes de cinq et de dix. Fîrouzân se sauva dans la direction de Hamadân. Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, marcha à sa poursuite. Il y a entre Hamadân et Nehâwend une hauteur. C'est là que, vers minuit, Qa‘qa‘ atteignit Fîrouzân, qui se trouvait au milieu, entre les fuyards qui couraient devant lui et les bêtes de somme chargées de bagages qui le suivaient. La route était étroite, et Fîrouzân ne put échapper. Il tomba entre les mains de Qa‘qa‘, qui le tua. Qa‘qa‘, s'empara des bêtes de somme. Dans le butin se trouvaient, entre autres objets, quarante charges de miel, et les musulmans dirent : Les abeilles font partie des armées célestes, car elles ont coupé la route à

Fîrouzân, de sorte qu'il est tombé entre les mains de Qa‘qa‘ et qu'il a été tué. Cette parole est devenue proverbiale.

Le lendemain, en visitant le champ de bataille, on trouva que plus de cent mille Perses avaient été tués. Jamais, depuis lors, les Perses n'ont rassemblé une force pareille. ‘Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân, fit réunir le butin auprès de Sâïb, fils d'Al-Aqra‘, délégué par le calife pour présider à la distribution. Sâïb, après en avoir mis de côté la cinquième partie, partagea le reste entre les troupes. La part de chaque cavalier se montait à six mille dirhems, et celle du fantassin, à deux mille dirhems. Le jour suivant, un Perse, un de ceux qui étaient préposés à la garde des pyrées, un homme âgé, monté sur un âne, vint trouver ‘Hodsaïfa et lui dit : Accorde-moi la vie sauve ainsi qu'à ceux que je désignerai, et je te livre le trésor de Kesra. Ayant reçu de ‘Hodsaïfa la promesse de protection, il s'éloigna, puis il rapporta un coffret cacheté du sceau de Kesra et dit : À l'époque où Yezdegerd, se rendant à Reï, passa par cet endroit, son trésorier, nommé Nakhîrdjân, confia à ma garde ce coffret, me disant qu'il contenait des trésors que Kesra voulait réserver pour le cas où il se trouverait dans le malheur. ‘Hodsaïfa, ayant ouvert le coffret, le trouva rempli de rubis et d'autres pierres précieuses, rouges, blanches, vertes, de toutes les couleurs, d'un prix inestimable. Il resta saisi d'admiration, puis il dit aux soldats : Ces objets n'ont pas été gagnés par nous au moyen des armes ; c'est Dieu qui nous les a donnés, et nous n'y avons aucun droit. Je les enverrai à ‘Omar pour qu'il les dépose dans le trésor public. Tous approuvèrent cet avis.

‘Hodsaïfa écrivit à ‘Omar une lettre, lui annonçant sa victoire, et la fit porter par un homme nommé Zharîf. Lorsque ce messager se présenta devant ‘Omar, celui-ci lui demanda des nouvelles de No‘mân. Zharîf répondit : Que Dieu donne à No‘mân, la récompense de sa mort ! Le calife pleura ; puis il interrogea Zharîf sur les autres qui étaient tombés. Après avoir énuméré ceux qu‘Omar connaissait, Zharîf ajouta : Il y a d'autres morts que tu ne connais pas. ‘Omar répliqua : S'ils ne sont pas connus de moi, c'est Dieu qui les connaît. Puis il récita ce verset du Coran : « ... et d'autres que vous ne connaissez pas, et que Dieu seul connaît... » (Sur. VIII, vers. 62.) Le lendemain, Sâïb arriva à Médine, apportant la cinquième partie du butin et le coffret rempli de joyaux. ‘Omar ayant demandé ce que

c'était que ce coffret, Sâïb lui eu raconta l'histoire et ajouta : ‘Hodsaïfa et les musulmans te l'ont envoyé spontanément, afin que tu en disposes comme tu voudras ; tu peux le garder pour toi, ou le placer dans le trésor public. ‘Omar répliqua : Non ; tu ne sais pas ce que c'est que cet objet. Je ne veux pas qu'il reste une seule nuit à Médine ; prends-le et retourne avant que les troupes soient parties ; car elles seules y ont droit, et aucun autre. Sâïb rapporta le coffret à ‘Hodsaïfa, qui vendit les joyaux pour la moitié de leur valeur aux marchands qui étaient avec l'armée, et en distribua le prix entre les soldats. Chaque cavalier reçut pour sa part quatre mille dirhems, et chaque fantassin deux mille.

‘Hodsaïfa fut averti que les fuyards perses s'étaient ralliés à Hamadân. Il envoya Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, pour les disperser. Il y avait à Hamadân un dihqân, nommé Dînâr, qui gouvernait les provinces de Hamadân et de Reï. Ce dihqân vint trouver Qa‘qa‘ et lui dit : Conduis-moi auprès de ton chef, je veux traiter avec lui. Lorsqu'il fut arrivé auprès de ‘Hodsaïfa, il négocia la paix pour Hamadân. ‘Hodsaïfa fil rédiger le traité. C'est ainsi que Hamadân fut prise par composition, tandis que Nehâwend fut prise par les armes.

L'armée musulmane était composée en partie de troupes de Koufa et en partie de troupes de Baçra. ‘Hodsaïfa, après sa victoire, demeura à Nehâwend, attendant les ordres d‘Omar, pour savoir s'il devait revenir ou marcher en avant. Comme Nehâwend était une ville peu considérable, trop petite pour contenir toute l'armée musulmane, ‘Hodsaïfa la divisa en deux corps : les troupes de Baçra prirent leurs quartiers à Nehâwend, et les troupes de Koufa, dans une ville située à proximité de Nehâwend et nommée Dînwer. Ces deux villes furent ensuite appelées *Mâh-Baçra* et *Mâh-Koufa,* et les deux ensemble furent désignées par le nom de *Mâhaïn*. Dans le langage pehlewî, *mâh* signifie province et royaume. D'après une autre version, le nom de *mâhaïn* à l'origine suivante : La population de Baçra étant devenue fort nombreuse, de même que celle de Koufa, et le revenu de Koufa et du Sawâd de l’‘Irâq ne suffisant plus à leurs besoins, [une partie de] la population de Koufa émigra à Dînwer, et [une partie de] la population de Baçra, à Nehâwend. Après la conquête de Nehâwend, de Dînwer, du Djebâl et de Hamadân, ‘Omar ordonna que [l'excédant du] revenu

de Nehâwend fût envoyé à la population de Baçra, et [l'excédant du] revenu de Dînwer à la population de Koufa. Et il fut ainsi fait.

À la nouvelle de ces évènements, Yezdegerd perdit tout espoir de reconquérir son royaume. Il quitta Reï et se rendit dans le Khorâsân.

CHAPITRE LXIII

Prise d’Ispâhân

‘Omar, qui avait donné l'ordre à l'armée de l’‘Irâq de ne point franchir les hauteurs de ‘Holwân, et à l'armée de Baçra de ne pas aller au-delà de l'Ahwâz, par la raison que les troupes musulmanes ne sauraient garder plus de contrées, voyant que Yezdegerd ne demeurait pas en repos, que, chaque année, il levait des troupes et rallumait la guerre, délibéra avec les musulmans sur ce qu'il y avait à faire. On fut d'avis qu'il ne fallait pas empêcher les troupes de poursuivre les Perses. Envoie, lui disait-on, une année contre Ispâhân, contre la province de Perse et le Kirmân, pour enlever ces contrées à Yezdegerd, afin que, réduit à la possession du Khorâsân, il se voie forcé de renoncer à ces provinces. En conséquence, ‘Omar consulta Hormouzân pour savoir de quel côté il devait d'abord diriger ses troupes. Hormouzân lui dit : Il faut d'abord marcher sur Ispâhân, qui est comme la tête du royaume de Perse, tandis que le Fars et le Kirmân en sont les deux mains, et l'Aderbîdjân et Reï, les deux pieds. Un corps à qui l'on coupe les pieds et les mains, et à qui on laisse la tête, existe toujours ; mais si l'on coupe la tête, on l'extermine complètement.

Après la bataille de Nehâwend, ‘Omar avait remplacé ‘Abdallah, fils ‘Abdallah, fils d’‘Itbân, dans le gouvernement de Koufa, par Ziyâd, fils de ‘Hanzhala, l'un des compagnons du Prophète et Mohâdjir. C'était un homme d'un caractère faible, qui était hors d'état de diriger l'administration en même temps que l'armée, et qui demanda à être relevé de ses fonctions. ‘Omar le fit revenir, et donna à ‘Ammâr, fils de Yâser, le gouvernement de Koufa et de l'‘Irâq et le commandement de l'armée. Il envoya avec lui ‘Abdallah, fils de Mas‘oud, pour enseigner aux habitants, de Koufa, de l'‘Irâq et du Sawâd, le Coran et la loi religieuse et civile. On dit alors à ‘Omar : Tu

as négligé tant de personnes parmi les Mohâdjir et les Ançâr, compagnons du Prophète et nobles Arabes, pour choisir un affranchi, que tu places à la tête du peuple comme chef qui commande et qui interdit, et comme imâm qui préside la prière. ‘Omar répliqua par le verset suivant du Coran : « Nous avons voulu répandre nos biens sur ceux qui étaient opprimés dans le pays ; nous avons voulu les choisir comme imâms et comme héritiers et possesseurs du pays. » (Sur. XXVIII, vers. 4.)

Donc ‘Omar remit le drapeau à ‘Ammâr, et le fit partir pour l'‘Irâq. Puis il remit quatre drapeaux à quatre généraux, qu'il envoya, à la tête de différents corps de troupes, en Perse. L'un de ces généraux était No‘mân, fils de Moqarrin et frère de No‘mân. Il fut chargé de se rendre à Hamadân, dont les habitants avaient rompu la paix qu'ils avaient conclue avec ‘Hodsaïfa. Après avoir réduit cette ville, il devait marcher vers le Khorâsân, à la poursuite de Yezdegerd. No‘mân partit et s'empara de Hamadân. Il lui arriva en route que, dans un lieu nommé Kenkiber, où il avait fait halte, des voleurs enlevèrent les chevaux de sa troupe. Ce lieu fut nommé depuis lors le *château des voleurs.* Le second général qui reçut le drapeau des mains d’‘Omar fut ‘Otba, fils de Farqad ; et le troisième, Bokaïr, fils d’‘Abdallah. Tous deux devaient se diriger vers l'Aderbîdjân, l'un à droite, par la route de ‘Holwân, et l'autre à gauche, par la route de Mossoul. Le quatrième drapeau fut remis à ‘Abdallah, fils d‘Abdallah, fils ‘Itbân, avec l'ordre de marcher sur Ispâhân. ‘Abdallah était l'un des compagnons du Prophète et l'un des principaux Ançâr ; il était client des Benî-Khazradj et un guerrier fameux. ‘Omar releva du gouvernement de Baçra Abou-Mousa al-Asch‘arî, et lui ordonna de se rendre avec son corps de troupes à Ispâhân, pour prêter aide à ‘Abdallah. Il le remplaça par ‘Omar, fils de Sorâqa. Ce fut l'une des trois fois que le calife ôta à Abou-Mousa al-Asch‘arî le gouvernement de Baçra, qui lui fut rendu à chaque fois. Enfin ‘Omar adressa une lettre à Ziyâd, fils de ‘Hanzhala, et lui ordonna de marcher avec ‘Abdallah-ibn-‘Itbân vers Ispâhân. Il devait d'abord se rendre de Koufa à Madâïn, y prendre toutes les troupes qu'il voudrait, puis se rendre à Nehâwend et choisir le nombre de soldats qu'il voudrait dans l'armée de ‘Hodsaïfa. Ziyâd réunit un corps de dix mille hommes.

‘Abdallah quitta l’‘Irâq et vint d'abord à Nehâwend. De là il se dirigea vers Ispâhân. En divisant son armée par corps, il donna le commandement de l'avant-garde à ‘Abdallah, fils de Warqâ er-Riyâ‘hî ; celui de l'aile droite à ‘Abdallah al-Asadî, et celui de l'aile gauche à ‘Açma, fils d’‘Abdallah. Il donna le commandement du centre à Yousef, fils d’‘Abdallah. Sept journées de marche séparent Nehâwend d’Ispâhân. Cette ville était gouvernée par un Perse nommé Pâdouspân ; il avait une nombreuse armée ; qui avait été encore augmentée d'un grand nombre de fuyards de Nehâwend. Ce gouverneur avait pour général en chef un vieillard, l'un des grands de Perse, nommé Schehrabrâz, homme qui avait fait beaucoup de guerres et qui avait une grande expérience. Apprenant la situation des Perses après la bataille de Nehâwend, Pâdouspân mit en campagne Schehrabrâz, à la tête d'un corps de troupes considérable. Près d'un bourg dépendant d'Ispâhân et situé sur la route de Nehâwend, qui est appelé aujourd'hui *Roustâq-es-Schaïkh* (bourg du vieillard), Schehrabrâz rencontra l'armée musulmane, et un combat s'engagea. Pendant que l'on combattait des deux côtés avec ardeur, ‘Abdallah-ibn-‘Itbân se jeta sur le vieux général perse et le tua d'un coup de sabre. Les Perses se mirent à fuir et furent taillés en pièces. Le dihqân du bourg, nommé Isfendiâr, vint trouver ‘Abdallah et conclut la paix avec lui, en lui livrant le bourg. Ce fut là le premier engagement et le premier succès des musulmans sur le territoire d'Ispâhân.

Ensuite ‘Abdallah continua sa route et arriva sous les murs d'Ispâhân. Étant sorti au-devant des musulmans, et ayant rangé son armée en ordre de bataille, Pâdouspân, qui était un guerrier fameux, s'avança hors des rangs, appela ‘Abdallah et lui dit : À quoi bon verser tant de sang ? J'ai appris que tu es un héros célèbre ; viens te mesurer avec moi dans un combat singulier. Si tu me tues, Ispâhân est à toi ; si c'est toi qui meurs de ma main, je serai maître de ton armée. ‘Abdallah consentit. Alors ils se mirent en position de combattre. Un coup de lance porté par Pâdouspân rompit la sangle de la selle du cheval d’‘Abdallah, et la selle glissa sur la queue du cheval. ‘Abdallah, sans lâcher la bride, sauta de nouveau sur le dos du cheval et se disposa à attaquer son adversaire, en brandissant sa lance. Pâdouspân lui dit : Restes-en là. Je vois que tu es un guerrier vaillant. Je ferai tout ce que tu me demanderas. ‘Abdallah répliqua : Je veux

que tu embrasses l'islamisme, ou que tu te soumettes à payer tribut. — Je consens à payer tribut, et je me rends, à la condition que je pourrai quitter la ville et aller où je voudrai. ‘Abdallah lui accorda sa demande, et la paix fut conclue. ‘Abdallah établit ensuite son camp sous les murs d'Ispâhân.

Abou-Mousa al-Asch‘arî, qui était parti de Baçra pour aller rejoindre ‘Abdallah, en prenant la route de Nehâwend, était retourna à Baçra, et vint à Ispâhân par la voie de l'Ahwâz. Il y arriva avec son armée trois jours après la conclusion de la paix. Alors ‘Abdallah, qui n'avait pas encore fait son entrée dans la ville, s'y rendit avec Abou-Mousa, et imposa aux habitants un tribut, qui fut consenti. Beaucoup de personnes cependant désirèrent quitter la ville. ‘Abdallah les y autorisa, et elles partirent avec leurs familles pour la province de Kirmân. Ensuite ‘Abdallah annonça la prise d'Ispâhân au calife, qui reçut cette nouvelle avec une grande joie. Il adressa à ‘Abdallah une lettre contenant les instructions suivantes : Établis Sâïb, fils d'Aqra‘, gouverneur d'Ispâhân, et rends-toi toi-même dans le Kirmân, en emmenant avec toi Abou-Mousa al-Asch‘arî et Sohaïl, fils d’‘Adî, avec ses troupes qui sont dans l'Ahwâz. ‘Abdallah fit ainsi.

En cette même année, les habitants de Koufa portèrent plainte contre leur gouverneur, ‘Ammâr, fils de Yâser. ‘Omar dit : Je ne sais comment faire avec les habitants de Koufa. Si je leur envoie un homme considérable, comme Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, ils s'en plaignent ; et si je leur envoie un homme d'une classe inférieure, ils s'en plaignent également. Puis il fit appeler un homme nommé Djobaïr, fils de Mot‘im, le reçut en audience particulière, et lui conféra le gouvernement de Koufa, en lui disant : N'en parle à personne avant ton arrivée à Koufa ; nous éviterons ainsi les propos des gens, dont les uns diront : Nous en voulons ; les autres : Nous n'en voulons pas ; les uns : Il convient pour ce poste ; les autres : Il ne convient pas. Moghîra, fils de Scho‘ba, qui était à Médine, ayant appris qu’‘Omar avait reçu Djobaïr en audience particulière, soupçonna qu'il lui avait donné un gouvernement, mais il ne savait pas lequel. Djobaïr, étant rentré dans sa maison, dit à sa femme : ‘Omar m'envoie à Koufa comme gouverneur ; n'en parle à personne, et prépare-moi mes provisions de voyage. Moghîra, de son côté, dit à sa femme : Va trouver la femme de Djobaïr, donne-lui ces provisions

pour que son mari les emporte en voyage, et demande-lui le but de son voyage. La femme de Moghîra sut par la femme de Djobaïr que celui-ci était nommé gouverneur de Koufa, et en informa son mari. Moghîra, voyant ‘Omar, lui dit : Prince des croyants, que le nouvel émir te porte bonheur, à toi et à tous les musulmans ! — Qui est-ce ? demanda ‘Omar. — Djobaïr, fils de Mot‘im. — Qui te l'a dit ? demanda de nouveau le calife ; j'avais recommandé à Djobaïr de garder le secret. Moghîra répliqua : Djobaïr n'est pas homme à garder des secrets. — Je ne sais, reprit ‘Omar, comment contenter les habitants de Koufa, qui se plaignent de tous ceux que je leur envoie. Moghîra dit. : Pour gouverner Koufa, il faut un homme sachant bien administrer et prendre des résolutions. Puis il fit en détail la description de Koufa. ‘Omar s'écria ; Il n'y a que toi qui conviennes à ce poste ! Il annula la nomination de Djobaïr et nomma Moghîra gouverneur de Koufa. Moghîra resta à Koufa jusqu'à la mort d’‘Omar. Le gouvernement d’‘Ammâr, fils de Yâser, avait duré un an. Tous ces évènements se passèrent dans la vingt et unième année de l'hégire.

‘Omar, en conférant le gouvernement de Koufa à Moghîra, maintint ‘Abdallah, fils de Mas‘oud, dans ses fonctions, qui consistaient à enseigner aux musulmans la loi religieuse et civile. Il lui confia, en outre, la garde du trésor public. Il nomma ‘Othmân, fils d'A‘hnaf, receveur des contributions, et chargea Schoraï‘h de l'administration de la justice. ‘Ammâr, fils de Yâser, en quittant Koufa, avait emmené avec lui Djarîr, fils d’‘Abdallah, et Sa‘d, fils de Mas‘oud, le Thaqîlite, afin que ces deux personnes témoignassent en sa faveur auprès d’‘Omar. Le calife dit à ‘Ammâr : Père de Yaqdhân, tu es sans doute mécontent d'avoir été relevé de tes fonctions, puisque tu amènes ces deux hommes pour témoigner en ta faveur ? — Par Dieu, répliqua ‘Ammâr, je n'ai point éprouvé de joie quand tu m'as nommé, ni de chagrin quand tu m'as déposé !

Dans la même année, la vingt et unième de l’hégire, naquirent ‘Hasan, de Baçra, et ‘Âmir es-Schabî, à Koufa. Ce fut, également en cette année qu’‘Omar exila les juifs de Khaïbar, et distribua leurs terres entre les musulmans, qui en furent très-heureux.

CHAPITRE LXIV

Prise de Hamadân

No‘aïm, fils de Moqarrin, s'était mis en marche contre Hamadân, dont les habitants avaient rompu la paix conclue avec les musulmans et s'étaient fortifiés dans la ville, que commandait un général perse nommé Khscharaschnoum (?), qui avait réuni sous ses drapeaux une nombreuse armée. Lorsque No‘aïm y arriva avec son armée, le général perse demanda des secours dans l'Aderbîdjân, et les habitants de cette province vinrent en grand nombre. À cette nouvelle, ‘Omar, très inquiet, adressa une lettre à ‘Hodsaïfa, fils d'Al-Yamân, qui était à Nehâwend, et lui ordonna d'envoyer toutes ses troupes à Hamadân, pour porter aide à No‘aïm. Khscharaschnoum sortit de la forteresse et marcha au-devant de No‘aïm, qui était campé dans un canton de la plaine nommé Wâdj-i-Roud. Il s'engagea un combat meurtrier, qui dura trois jours. Le général perse fut tué et ses troupes, mises en déroute, furent taillées en pièces par les musulmans. No‘aïm occupa la ville de Hamadân et fit poursuivre les Perses, qui s'enfuirent dans la direction de Reï, où un prince nommé Siyâwoukhsch, petit-fils de Bahmân-Tschoubîn, exerçait le gouvernement au nom de Yezdegerd. Il disposait d'une nombreuse armée, que Yezdegerd, en quittant Reï, lui avait laissée. Il y a six journées de marche entre Hamadân et Reï. Les musulmans poursuivirent les Perses à la distance de trois journées de marche, jusqu'à Sâwè ; puis ils revinrent sur leurs pas.

No‘aïm fit le partage du butin à Hamadân, et en envoya la cinquième partie au calife en même temps que la nouvelle de la victoire. Il choisit comme messagers trois hommes : l'un s'appelait Simâk, fils de Kharascha ; le second, Simâk, fils de Ma‘hrama, et le troisième, Simâk, fils d’‘Obaïda. Lorsque ces hommes se présentèrent devant ‘Omar, qui était fort inquiet au sujet de l'armée, n'ayant pas reçu de nouvelles, il leur demanda aussitôt quel était l'état des choses.

L'un d'eux répondit : Tout va bien ; l'autre : Victoire ! le troisième : Butin ! Le calife, tout joyeux, s'écria : *Dieu est grand !* Puis il demanda le nom de chacun d'eux ; apprenant qu'ils s'appelaient tous les trois Simâk, il dit, dans sa bonne humeur : « Seigneur, fais reposer *(sammik)* sur eux l'islamisme ! »

No‘aïm, dans la lettre qu'il avait adressée au calife, lui avait annoncé qu'il s'était formé un grand rassemblement de troupes à Reï, sous le commandement du petit-fils de Bahmân-Tschoubîn. ‘Omar, en congédiant les messagers, leur remit pour No‘aïm une lettre contenant les instructions suivantes : Établis un gouverneur à Hamadân, en choisissant n'importe qui tu voudras ; envoie Simâk, fils de Kharascha, avec un petit détachement vers l'Aderbîdjân, pour porter secours à Bokaïr, fils d’‘Abdallah, et dirige-toi toi-même vers Reï. Empêche les Perses de se rallier en aucun lieu. Après avoir reçu cette lettre, No‘aïm nomma gouverneur de Hamadân Yezîd, fils de Qaïs ; il dirigea Simâk, à la tête de deux mille hommes, vers l'Aderbîdjân, et partit lui-même pour Reï.

La prise de Hamadân et celle de Reï eurent lieu dans la vingt-deuxième année de l'hégire.

CHAPITRE LXV

Prise de Reï, de Demâwend et de Qoumes

Lorsque Siyâwoukhsch, gouverneur de Reï, apprit que Hamadân était tombée entre les mains des musulmans, et que ceux-ci se dirigeaient vers sa propre ville, il envoya des messagers dans les provinces voisines de Reï, partout où il y avait des troupes, à Gorgân, dans le Taberistân, à Demâwend, à Qoumes et dans la montagne de Qâren, et fit demander du secours. Son message était ainsi conçu : Envoyez-moi des troupes, car les Arabes se tournent contre nous, et vous savez que partout où ils paraissent, ils triomphent de toute résistance. Le roi Yezdegerd est loin de nous ; s'ils pénètrent à Reï, vous ne pourrez plus rester dans votre patrie. Mais si vous me prêtez main-forte, je m'opposerai à eux, je vous servirai de bouclier et ils périront. Tous les princes répondirent à son appel et lui envoyèrent des troupes. Il réunit ainsi une armée nombreuse. Dans cette armée se trouvait un homme, l'un des grands de Perse, un dihqân de Reï, nommé Zînbî, père de ce Ferroukhân qui fut [plus tard] merzebân et chef de la ville. Zînbî vivait en inimitié avec Siyâwoukhsch, cause des propriétés de Reï, dont les descendants de Bahmân-Tschoubîn, qui était originaire de cette ville, possédaient une grande partie.

Quand No‘aïm, après avoir quitté Sâwè, fut arrivé à une parasange de Reï et qu'il eut établi son camp, Zînbî avec toute sa famille se rendit auprès de lui, à Qihâ, bourg dépendant de Reï, pour lui demander sa protection. Ayant été bien accueilli par No‘aïm, qui lui accorda la vie sauve, il lui dit : La garnison de Reï est nombreuse et tu ne pourras en triompher que par la ruse. — Que faut-il faire ? demanda No‘aïm. Zînbî répondit : Donne-moi deux mille hommes, afin que, au moment où tu les attaqueras, je pénètre dans la ville par le côté opposé ; cette diversion jettera le trouble dans leurs rangs, ils se précipiteront vers la ville, et tu les vaincras. No‘aïm mit à sa

disposition deux mille hommes, à la tête desquels il plaça son propre neveu, Moundsir, fils d’‘Amrou, fils de Moqarrin. Zînbî leur fit faire le tour de la ville pendant la nuit, et les conduisit sur ta route du Khorâsân.

Le lendemain, Siyâwoukhsch sortit de Reï et offrit à No‘aïm le combat. Il prit position de façon à s'appuyer sur la montagne, là où aujourd'hui se trouve l'oratoire. Quand Zînbî sut que le combat était engagé, il amena le corps des musulmans par la montagne de Tabarak et par la porte du Khorâsân dans la ville. Alors les Perses, préoccupés du sort de leurs familles, quittèrent par groupes, le champ de bataille et coururent vers la ville. Siyâwoukhsch, complètement abandonné, prit enfin la fuite. No‘aïm et les musulmans, par devant et par derrière, massacrèrent les Perses, et le sang coulait dans la ville comme un ruisseau. Ceux d'entre les Perses, étrangers à Reï, qui réussirent à s'échapper prirent le chemin de leurs provinces, et les soldats de Reï s'enfuirent vers Qoumes et Dâmeghân. No‘aïm, après avoir occupé la ville, la fit piller, et l'on réunit un butin immense. Zînbî et tous les membres de sa famille furent épargnés, comme il en avait reçu la promesse. No‘aïm le nomma merzebân et chef de la ville de Reï, et conclut la paix avec lui. Zînbî avait deux fils, dont l'un s'appelait Ferroukhân, l'autre Schehryâr. Ils conservèrent tous la religion de Perse. No‘aïm fit ensuite détruire le vieux quartier de la ville, qui est resté en ruines jusqu'à ce jour.

Il y avait à Demâwend un dihqân puissant, nommé Merdânschâh, qui, en apprenant la défaite des Perses à Reï, jugeant que la situation était désespérée, envoya un messager à No‘aïm, lui fit demander la paix et se déclara prêt à payer tribut. No‘aïm lui accorda la paix, et rappela ses troupes de Demâwend.

Les soldats qui s'étaient enfuis s'étaient ralliés à Qoumes et à Dâmeghân ; mais ils n'avaient pas de général, car Siyâwoukhsch avait été tué dans la bataille de Reï. Il n'y avait dans leurs rangs que des soldats de Reï, les troupes auxiliaires ayant regagné leurs provinces. No‘aïm, en faisant porter à ‘Omar, par Modhârib, de la tribu ‘Idjl, la nouvelle de la victoire et le *quint* du butin, lui annonça eu même temps que les Perses s'étaient rassemblés à Qoumes. Le calife lui répondit : Comme il n'y a pas à Qoumes de général autour duquel une armée puisse se former, il n'y a pas lieu de faire de grands efforts pour

combattre les Perses qui s'y trouvent. Reste toi-même à Reï et charge ton frère Sowaïd, fils de Moqarrin, de s'emparer de Qoumes, et de poursuivre les Perses aussi loin qu'il pourra. Ayant pris connaissance de cette lettre, No‘aïm fit partir son frère Sowaïd avec un corps d'armée, dont l'avant-garde était commandée par Simâk, fils de Kharascha ; l'aile gauche par ‘Otba (Aïna ?), fils de Nehâs, et l'aile droite par Moundsir, fils d’‘Amrou. Lorsque Sowaïd arriva à Qoumes, les troupes perses se dispersèrent, et comme il n'y avait pas de ville fortifiée, les musulmans n'y trouvèrent aucune résistance. Sowaïd occupa Dâmeghân sans coup férir. Les Perses s'étant retirés vers Gorgân et dans le Taberistân. Sowaïd quitta immédiatement Dâmeghân et marcha à leur poursuite. Il arriva à Bastâm, ville du territoire de Qoumes du côté de Gorgân, et y établit son camp.

Il y avait à Gorgân un prince daïlamite, professant la religion perse, appelé *merzebân,* qui régnait sur Gorgân et Dihistân ; et chaque ville du Taberistân avait un prince que, dans la langue du pays ; on appelait *ispehbed.* Tous ces princes dépendaient du merzebân de Gorgân.

CHAPITRE LXVI

Conquête de Gorgân et de Tabedistân

Or le prince de Gorgân était Daïlamite, et les ispehbeds du Taberistân étaient du Guilân. Lorsque Sowaïd se dirigea de Bastâm vers Gorgân, le prince ou merzebân de Gorgân vint au-devant de lui, à la distance d'une journée de marche de la ville, embrassa l'islamisme et fit les propositions de paix suivantes : il payerai pour le Gorgân l'impôt foncier ordinaire, et ceux des habitants qui n'adopteraient pas la religion musulmane payeraient la capitation. En apprenant cette convention, ajouta le merzebân, les ispehbeds du Taberistân préféreront, eux aussi, la paix aux chances de la guerre. Si cependant il fallait employer les armes, il marcherait le premier avec l'armée de Gorgân, et combattrait jusqu'à ce qu'il fût maître de la province. Sowaïd accepta ces conditions, et conclut la paix avec lui ; il se rendit avec lui à Gorgân, et établit son camp [près de la ville]. Le merzebân fit proclamer dans la ville que tous ceux qui voudraient embrasser l'islamisme sortissent de la ville, et que les autres eussent à payer la capitation.

Lorsque les ispehbeds du Taberistân eurent connaissance de ces faits, ils vinrent trouver leur suzerain, dont ils dépendaient tous, et qui résidait à Âmol, au centre de la province. C'était un homme puissant, un Guilânien, du nom de Ferroukhân, et que l'on appelait l'*ispehbed des ispehbeds*. Ispehbed, dans la langue de Perse, signifie *duc*, c'est-à-dire un homme qui conduit l'armée. On l'appelait encore *ispehbed du Khorâsân*, parce que, comme il est dit dans les traditions, il tenait son investiture du prince du Khorâsân. Il portait aussi le nom de *Guîl de tous les Guîlân*, et il mettait en tête de ses lettres les titres suivants : De la part de Ferroukhân, *Guîl* de tous les *Guîlân*, roi de tout le Taberistân, duc du Khorâsân. Les ispehbeds du Khorâsân se servent

encore aujourd'hui de cette formule. Or les ispehbeds du Taberistân, s'étant rendus auprès de Ferroukhân, le consultèrent sur les mesures à prendre. Ferroukhân répondit : C'en est fait de la Perse, tandis que de la racine arabe est sorti un arbre qui porte des fruits. La religion de Mohammed est une religion nouvelle, et toute religion nouvelle est victorieuse. Je pense donc que nous devons faire la paix et payer tribut. Cependant il ne faut pas que nous recevions l'armée musulmane et que nous acquittions la capitation individuellement ; nous la payerons en bloc et nous la répartirons entre nous, comme nous voudrons. Cet avis ayant été approuvé par tous, Ferroukhân envoya un messager vers Sowaïd et demanda la paix, en stipulant qu'il payerait pour tout le Taberistân une somme annuelle de cinq-cent-mille dirhams, mais qu'il ne serait pas tenu de fournir des troupes aux musulmans en temps de guerre. Sowaïd accepta ces conditions ; la paix fut conclue, et Ferroukhân envoya cinq cent mille dirhems.

Sowaïd continua à camper à Gorgân. Il adressa à 'Omar une lettre par laquelle il lui annonçait la conquête de Qoumes, de Gorgân et du Taberistân.

Ces évènements eurent lieu dans la vingt-deuxième année de l'hégire.

CHAPITRE LXVII

Conquête de l'Aderbîdjân et de Derbend

‘Omar avait ordonné à No‘aïm, fils de Moqarrin, de diriger Simâk, fils de Kharascha, vers l'Aderbîdjân, où auparavant il avait déjà envoyé ‘Açma, fils de Farqad, et Bokaïr, fils d’‘Abdallah.

L'Aderbîdjân était ainsi nommé à cause des [nombreux] pyrées qui s'y trouvaient (les Perses appellent le feu, en langue pehlewie, *âder*), [et] parce que le feu, que les Perses adoraient, venait primitivement de ce pays. On désigne donc par le nom d'*Aderbîdjân* un certain nombre de villes qui s'étendent depuis Hamadân jusqu'à Derbend des Khazars. À l'extrémité de l'Aderbîdjân, il y a des routes qui conduisent vers le pays des Khazars, les unes par terre, les autres par mer ; on appelle ces routes *derbend,* en arabe, *bâb,* et au pluriel, *abwâb.* Sur l'un de ces passages se trouve une ville, la plus grande de l'*Abwâb,* qu'on appelle *Bâb-al-Abwâb.* On y tient des foires. C'est dans cette ville que l'on fabrique l'étoffe appelée *mâ‘hfouri,* qui s'exporte dans le monde entier, d'un côté par l'Aderbîdjân vers Reï, l’‘Irâq, Fars et Kirmân, d'un autre côté par le Taberistân, et de là, par voie de mer, vers le Khorâsân.

‘Açma, fils de Farqad, d'un côté, et Bokaïr, fils d’‘Abdallah, de l'autre, s'étaient dirigés vers l'Aderbîdjân. Le premier qui vint arrêter Bokaïr fut l'un des princes du pays, nommé Isfendiâr. Il fut défait et tomba lui-même entre les mains des musulmans. Il dit à Bokaïr : Préfères-tu t'emparer des villes de l'Aderbîdjân par composition ou par la lutte ? — Par composition, répliqua Bokaïr. — Alors, reprit l'autre, garde-moi prisonnier ; car si tu me fais mourir, tout l'Aderbîdjân se lèvera pour venger ma mort et luttera contre toi ; mais si tu me gardes, tous feront la paix avec toi, de peur d'exposer ma vie. Bokaïr le retint en captivité. Simâk, fils de Kharascha, arriva avec les renforts qu'il amenait à Bokaïr, lorsque celui-ci s'était déjà emparé de

la personne d'Isfendiâr et de toutes les villes qui se trouvaient à sa portée. Alors Bokaïr écrivit à ‘Omar que, n'ayant plus d'hostilités à craindre, aussi longtemps qu'Isfendiâr resterait entre ses mains, il croyait nécessaire de marcher sur Derbend.

Cependant l'un des dihqâns de l'Aderbîdjân, nommé Bahrâm, fils de Ferroukhzâd, rassembla une armée considérable. Attaqué par les forces réunies de Bokaïr, de Simâk et d’‘Açma, il fut mis en fuite. Isfendiâr dit à Bokaïr : C'était le seul qui te restait à combattre ; maintenant tout l'Aderbîdjân est à toi ; tu peux aller où tu voudras ; il n'y a plus personne dans cette province qui puisse t'attaquer. Bokaïr expédia à ‘Omar la nouvelle de sa victoire, ainsi que la cinquième partie du butin, et lui fit demander l'autorisation de se rendre à Derbend. ‘Omar la lui accorda. Après avoir établi ‘Açma, fils de Farqad, son lieutenant dans l'Aderbîdjân, en lui laissant Simâk avec toutes ses troupes, et en lui confiant son prisonnier Isfendiâr, Bokaïr, à la tête de son armée, se mit eu route pour Derbend. ‘Omar adressa une lettre à ‘Açma, et lui conféra le gouvernement de toute la province d'Aderbîdjân.

Le calife, sachant que Bokaïr aurait besoin de renforts à Derbend, expédia à Sorâqa, fils d’‘Amrou, qui se trouvait à Baçra, l'ordre de se rendre, par la voie de l'Ahwâz, à Derbend, au secours de Bokaïr, et d'emmener avec lui ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Rabî‘a, ‘Hodsaïfa, fils d'Asîd, et plusieurs autres des plus fameux guerriers. Il envoya le même ordre à ‘Habîb, fils de Maslama, qui se trouvait en Mésopotamie. Sorâqa et ‘Habîb partirent à la tête de leurs armées, se dirigeant chacun vers un de ces défilés qui conduisent tous dans le pays des Khazars.

L'avant-garde de Sorâqa était commandée par ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Rabî‘a. Sur le passage de cette armée se trouvait un territoire gouverné par un prince, nommé Schehryâr, qui vint au-devant d’‘Abd-er-Ra‘hmân et demanda la paix, mais il ne voulut pas payer tribut. Il dit : Je me trouve entre deux ennemis : les Khazars et les Russes. Ces peuples sont les ennemis du monde entier, et particulièrement les ennemis des Arabes. Il n'y a que les habitants de cette contrée qui soient en état de leur faire la guerre. Au lieu donc de vous payer tribut, nous ferons la guerre aux Russes, en nous équipant et en nous armant nous-mêmes, afin de les empêcher de franchir leurs

limites. Considérez cette guerre, que nous sommes obligés de faire tous les ans, comme une compensation de la capitation et de l'impôt. ‘Abd-er-Ra‘hmân répondit : Il y a un émir placé au-dessus de moi ; je vais l'avertir. Il fit partir Schehryâr, avec une autre personne, vers Sorâqa ; mais celui-ci voulut soumettre le cas à ‘Omar. Le calife décida que ces hommes seraient exemptés de l'obligation de payer la capitation et l'impôt. Cette décision devint [par la suite] la loi générale : nulle part les habitant des défilés n'acquittent ni capitation ni impôt, parce qu'ils combattent les infidèles et défendent ainsi les musulmans, ce qui est considéré comme une compensation de l'impôt. Cette mesure fut également appliquée lors de la conquête de la Transoxane. Les contrées de Sîdjâb (Isfidjâb) et de Ferghâna ne payent pas d'impôt ; car elles sont continuellement en guerre avec les Turcs, qu'elles empêchent d'envahir le territoire musulman.

Après la conclusion de cette affaire, Sorâqa, Bokaïr et ‘Habîb, fils de Maslama, réunirent leurs forces. Les habitants de tous les autres défilés firent la paix avec eux. Ils s'engagèrent à protéger le territoire musulman contre les invasions ennemies du côté de ces défilés, afin que les musulmans fussent dispensés d'y placer des troupes. Sorâqa envoya chacun de ses généraux vers l'un des défilés ou vers l'une des villes qui se trouvaient dans les montagnes. Dans l'une de ces villes, nommée Mouqân, il envoya Bokaïr, fils d‘Abdallah, et dirigea ‘Hodsaïfa, fils d'Asîd, vers les villes qui se trouvaient en face du défilé des Alains. Il fit fortifier tous les passages du côté des Alains et des Khazars, de sorte que les musulmans se trouvèrent protégés dans leurs villes contre les ennemis. Ensuite il adressa à ‘Omar une lettre par laquelle il lui rendit compte de ce qu'il avait fait. ‘Omar en fut très-heureux, car il avait été très-préoccupé au sujet de ces défilés. Il s'était dit que, si les ennemis venaient, en franchissant ces passages, envahir le territoire musulman, les Perses pourraient se joindre à eux et les musulmans seraient-repoussés de nouveau. Il ne croyait pas que cette affaire serait menée à bien si rapidement. Il éprouva donc une grande joie lorsqu'il reçut cette nouvelle, et écrivit une lettre pleine d'éloges à Sorâqa. Quelque temps après, le calife fut attristé par la nouvelle que Sorâqa était mort à Derbend, en remettant le commandement entre les mains d‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Rabî‘a. ‘Omar maintint le commandement à ‘Abd-er-Ra‘hmân et lui écrivit :

Il faut que tu donnes aux musulmans un aussi bon exemple que Sorâqa.

‘Abd-er-Ra‘hmân demanda à Schehryâr de quel côté il pourrait tenter une expédition à travers les défilés, pour convertir à l'islamisme les habitants de la contrée. Schehryâr répondit : Contentons-nous d'exiger d'eux qu'ils empêchent les ennemis de pénétrer ici. — Je ne m'en contente pas, répliqua ‘Abd-er-Ra‘hmân. [Alors Schehryâr dit :] De l'autre côté de ces défilés, quand on a passé le territoire des Alains, des Russes et des Khazars, on rencontre un vaste territoire avec de nombreuses villes, qu'on appel le Balandjar ; au-delà de cette contrée se trouve la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj, construite par Dsou’l-Qarnaïn. ‘Abd-er-Ra‘hmân s'écria : Je n'aurai pas de repos avant d'avoir fait une expédition sur le territoire de Balandjar ; et si je ne craignais pas le blâme du prince des croyants, j'irais jusqu'à la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. En conséquence, il mit son armée en mouvement, franchit l’un des défilés et pénétra jusqu'au territoire de Balandjar, sur lequel il s'avança l'espace de vingt parasanges. Après avoir converti plusieurs villes à l'islamisme, il revint à Derbend, où il resta pendant tout le règne d’‘Omar et également sous le règne d’‘Othmân, et il y mourut, après avoir converti à l'islamisme toutes ces contrées, les défilés et les villes.

Un homme d'entre ceux qui avaient fait avec ‘Abd-er-Ra‘hmân l'expédition [dont nous venons de parler] vint trouver ‘Omar, qui lui demanda comment ils avaient passé le défilé, comment ils avaient pu pénétrer dans ces contrées et comment ils avaient combattu. Cet homme répondit : Toutes ces contrées étaient habitées par des païens, Khazars et Alains, mêlés avec des Turcs. Lorsque nous y arrivâmes, ils dirent entre eux : Jamais une armée d'hommes n'a pénétré ici. C'est une troupe d'anges du ciel, pour avoir osé venir jusqu'à nous. Puis ils nous demandèrent si nous étions des anges ou des hommes. Nous répondîmes : Nous sommes des hommes ; mais nous avons avec nous des anges qui nous accompagnent partout où nous allons, pour nous porter secours si nous sommes attaqués. Alors ils n'osèrent pas nous approcher, et personne ne nous attaqua ; car ils se disaient : Ces hommes ne peuvent pas être tués, parce que les anges sont avec eux. Nous avançâmes donc dans ce pays, jusqu'à ce que, dans une certaine ville, un homme se dit : Je vais frapper l'un d'eux, pour voir s'il

mourra ou non. Il se posta derrière un arbre et tira une flèche sur l'un des nôtres, qu'il tua. Les habitants reconnurent alors que nous étions mortels, et ils se disposèrent à nous attaquer. Nous retournâmes sur nos pas et revînmes à Derbend.

Cet homme raconta encore : Un jour, 'Abd-er-Raʻhmân était à causer avec Schehryâr. Celui-ci avait à son doigt une bague dont le chaton était un rubis rouge, qui avait, pendant le jour, l'éclat du feu, et qui brillait, pendant la nuit, comme une lumière. ʻAbd-er-Raʻhmân lui demanda d'où et de qui il tenait ce chaton. Schehryâr fit venir l'un de ses serviteurs et dit à ʻAbd-er-Raʻhmân : C'est cet homme qui me l'a apporté de la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. Les contrées qui nous séparent de ce lieu appartiennent à un grand nombre de rois, dont l'un a dans ses possessions la digue, qui se trouve entre deux montagnes. J'avais envoyé, par cet homme, des présents à chacun des rois qui sont sur la route. De cette façon, ils le laissèrent passer de l'un à l'autre jusqu'auprès du roi de la digue, auquel il remit les présents nombreux que je lui avais envoyés et la lettre que je lui avais écrite. Je lui avais demandé un rubis pour en faire le chaton de ma bague, et c'est ce chaton que le roi remit à cet homme, qui me fa apporté. ʻAbd-er-Raʻhmân demanda au serviteur : D'où ont-ils tiré ce joyau ? Le serviteur dit : Lorsque je lui eus remis les présents et la lettre, le roi fit appeler son fauconnier et lui dit : Cherche un joyau pour cet homme. Le fauconnier tenait sur sa main un aigle. Il se mit en route, laissa l'aigle pendant trois jours sans nourriture, puis il le prit, se munit d'un morceau de viande rouge, et se rendit avec moi vers la montagne à laquelle est adossée la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj. Après avoir gravi la montagne, je regardai en bas et je vis un large fossé creusé [artificiellement] et si profond, qu'il paraissait noir et qu'il était impossible d'en apercevoir le fond. Le fauconnier me dit : Je vais jeter cette viande dans le ravin et je lâcherai l'aigle après. S'il l'attrape pendant la chute, il n'en sera rien ; mais si le morceau de viande tombe jusqu'au fond, il est certain qu'il rapportera quelque chose [avec la viande]. Puis il jeta le morceau et lâcha l'aigle. La viande tomba jusqu'au fond, l'aigle la saisit avec ses serres, la rapporta et vint s'appuyer sur la main du fauconnier. Le rubis que tu vois ici était attaché à la viande ; le fauconnier l'ôta et me le donna, et je l'ai rapporté. ʻAbd-er-Raʻhmân dit : Fais-moi la description de la digue.

Le serviteur continua ainsi : Il y a deux montagnes élevées ; on a comblé l'intervalle qui se trouvait entre elles par une construction aussi élevée que les montagnes, en employant des pierres, du cuivre et de l'airain fondus. ‘Abd-er-Ra‘hmân s'écria : Cet homme dit vrai ; il a vu la digue ! Car il est dit dans le Coran : « Apportez-moi de grandes pièces de fer *en assez grande quantité* pour combler l'intervalle entre les deux montagnes, » etc. (Sur. XVIII, vers. 95.) Puis ‘Abd-er-Ra‘hmân demanda : Quelle est la couleur de la digue ? Est-elle rouge, ou blanche, ou noire ? L'un des assistants était vêtu d'une cotte d'étoffe rayée du Yemen, dont le fond était blanc et les raies petites et noires, ressemblant à des anneaux d'une cuirasse. Le narrateur, montrant cette robe, dit : La couleur de la digue est comme celle de ce vêtement. — C'est vrai, répliqua ‘Abd-er-Ra‘hmân. Puis il demanda à Schehryâr quel était le prix du chaton. Schehryâr répondit : Personne ne le sait. Cependant la valeur des présents que j'ai envoyés au roi était de cent mille dirhems ; j'en ai envoyé autant aux différents rois qui se trouvent sur la route ; de sorte que le total s'élève à deux cent mille dirhems, en dehors des dépenses du voyage de cet homme et des cadeaux que je lui ai faits. Schehryâr ôta ensuite la bague de son doigt et la présenta à ‘Abd-er-Ra‘hmân. Celui-ci la prit et la remit au doigt de Schehryâr, en disant : Je n'en ai pas besoin. Schehryâr dit : Si l'un des rois de Perse avait entendu parler de cette bague, il me l'aurait enlevée. C'est parce que vous avez de la foi et de la loyauté, que vous vous rendez maîtres du monde entier.

Ce fut en cette même année, la vingt-deuxième de l'hégire, que naquirent ‘Abdou’l-Mélik, fils de Merwân, et Yezîd, fils de Mo‘âwiya.

CHAPITRE LXVIII

Fuite de Yezdegerd vers le Khorâsân, et sa mort. Conquête du Khorâsân par les musulmans

Lorsque Dieu donna aux musulmans la victoire à Djaboulâ, Yezdegerd se trouvait à ‘Holwân. En apprenant cette nouvelle, il s'enfuit avec sa suite vers Reï. Il voyageait dans un char traîné par des mules. Un jour on arriva à un cours d'eau par lequel il fallait faire passer les mules, et l'on réveilla Yezdegerd qui était endormi dans son char. Il s'écria : Pourquoi m'avez-vous réveillé ? J'avais précisément un rêve *:* il me semblait voir comment mon aïeul Kesra discutait avec Mohammed en présence de Dieu. Kesra disait : Ô Mohammed, permets que mes descendants accomplissent le temps de leur règne. Mohammed répondait : Je leur accorde cent ans. Kesra demandait qu'il prolongeât ce temps. Mohammed répliquait : Soit, cent dix ans. — Ajoute encore, disait Kesra. — Cent vingt ans. — Encore plus, demandait Kesra. C'est à ce moment que vous m'avez réveillé. Si vous ne l'aviez pas fait, j'aurais su combien de temps durerait mon règne.

Quand Yezdegerd arriva à Reï, un chef de la ville, nommé Abân-Djâdou, s'empara de sa personne et le tint prisonnier dans une maison. Yezdegerd lui demanda s'il avait l'intention de le tuer. — Non, répliqua l'autre ; mais voici ce que je veux : Tu as perdu ton royaume, et tu ne le retrouveras plus. Je veux donc rédiger des chartes en ma faveur et en faveur de mes fils, par lesquelles chartes, écrites en ton nom, tu me donneras toutes les propriétés de Reï ; et quand il y aura un autre roi, je dirai que je les tiens de toi. Yezdegerd dit : Soit, écris ce que tu voudras. Abân-Djâdou prit l'anneau de Yezdegerd, rédigea toutes les chartes qu'il voulait et telles qu'il les voulait, et les scella du sceau du roi. Yezdegerd vécut en sûreté à Reï. Après la bataille de Nehâwend, il quitta Reï, en emportant avec lui le feu [sacré] qui se trouvait dans cette ville, et qui était le plus ancien de tous les pyrées,

et vint à Ispâhân. Ne se plaisant pas dans cette ville, il se rendit dans le Kirmân. De là il alla dans le Khorâsân, à Nischâpour, ayant toujours avec lui le feu [sacré], et de Nischâpour il vint à Merw. De cette ville, il adressa une lettre à toutes les villes du royaume de Perse où les Arabes n'avaient pas encore pénétré, et toutes ces villes accueillirent sa lettre avec respect ; on lui rendit des hommages et on lui donna le titre de roi, car il l'était encore. Yezdegerd, se sentant en sûreté à Merw, fit construire, à deux parasanges de la ville, un pyrée, où il déposa le feu qu'il avait apporté avec lui, et il fit entourer le pyrée de jardins, fit élever de nombreux moulins, et créa ainsi un délicieux paysage. Puis il continua à demeurer à Merw.

Mohammed-ben-Djarîr dit qu'il a trouvé dans les livres et les traditions perses que Yezdegerd a été tué dans un moulin, moins d'une année après son arrivée à Merw. Mais il rapporte, d'un autre côté, que Yezdegerd s'était enfui de Merw, qu'il avait gagné Merw-er-Roud, et qu'il avait parcouru ainsi tout le Khorâsân, poursuivi de ville en ville par A‘hnaf, fils de Qaïs, qu‘Omar y avait envoyé pour s'emparer de sa personne ; qu'arrivé à Balkh, il avait adressé des lettres au khâqân des Turcs et au roi de Chine pour leur demander du secours ; que le roi de Chine avait envoyé une armée et que Yezdegerd, avec sa suite, escorté par le khâqân, avait franchi le Djî‘houn, et qu'il était venu à Ferghâna, où il demeura pendant tout le règne d‘Omar ; enfin que du temps d’‘Othmân, fils d’‘Affân, il revint à Merw, où il périt. Ce récit est en désaccord avec celui des traditions perses. Mais je vais rapporter [en détail] l'un et l'autre.

Or voici ce que racontent les livres des traditions perses, d'accord avec les traditions arabes : Comme Yezdegerd [excitait constamment les habitants du Khorâsân à se soulever] par les lettres qu'il leur adressait de Reï, le calife était obligé de faire la guerre chaque année. Mais, après la bataille de Nehâwend, ‘Omar autorisa les troupes musulmanes à avancer où elles pourraient. C'est alors que Yezdegerd alla de Reï à Merw, où il construisit le pyrée dont nous avons parlé ; il y demeura en paix, et adressa des lettres dans toutes les directions. J'ai lu dans ces traditions [dit le traducteur persan] que Yezdegerd, en arrivant à Merw, avait avec lui quatre mille personnes, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul guerrier. C'étaient seulement des esclaves de son palais, des cuisiniers, des valets de chambre, des

palefreniers, des secrétaires, des femmes, épouses légitimes et esclaves, des vieillards et des enfants de sa famille. Ces quatre mille personnes constituaient sa maison ; elles étaient parties avec lui de Madâïn ; mais il ne lui était pas resté assez de ressources pour soutenir une si nombreuse famille, et il n'avait aucun revenu.

Il y avait dans le Khorâsân un roi, vassal de Yezdegerd, nommé Mâhouï-Sourî, qui régnait sur toute la province, jusqu'aux bords du Djî‘houn. Les pays d'au-delà du Djî‘houn appartenaient au khâqân des Turcs. Lorsque Mâhouï apprit que Yezdegerd avait été chassé de Madâïn, il conclut une alliance avec le khâqân ; il fut stipulé que les deux pays seraient étroitement unis et se prêteraient réciproquement aide et protection en cas de besoin, en fournissant des troupes, de l’argent et des armes. Ensuite, Yezdegerd ayant demandé à Mâhouï de lui rendre ses comptes de plusieurs années, Mâhouï fit demander au khâqân des troupes pour les employer contre Yezdegerd. Le khâqân envoya sept mille cavaliers turcs, qui vinrent camper aux portes de Merw. Yezdegerd ayant demandé quelles étaient ces troupes, Mâhouï répondit : C'est le khâqân qui les a envoyées pour ta protection. Alors Yezdegerd dit : Maintenant, vite, va chercher l'argent pour régler tes comptes. — J'obéis, répliqua Mâhouï. Mais pendant la nuit il fit entrer dans la ville les soldats turcs, les posta à la porte du palais de Yezdegerd, afin que, vers le matin, après avoir ouvert la porte, ils entrassent dans le palais et qu'ils fissent mourir Yezdegerd. Celui-ci, ayant été prévenu, se fit descendre par ses femmes, au moyen d'une corde, du haut du mur et, dans l'obscurité de la nuit, il quitta la ville à pied, et vêtu de sa robe brodée d'or. Après avoir marché un peu de temps, il se sentit fatigué ; il vint à la porte d'un moulin, et dit au meunier : As-tu une place où je puisse dormir, car je suis fatigué ? Le meunier, qui ne le connaissait pas, étendit une couverture dans le moulin, et Yezdegerd se coucha et s'endormit. Lorsqu'il fut jour, le meunier, voyant la robe brodée d'or, désira s'en emparer. Il frappa Yezdegerd d'un coup de hache à la tête, et le tua pendant son sommeil. Puis il le dépouilla de sa robe et jeta le cadavre dans l'eau.

Lorsque, au matin, Mâhouï ne trouva pas Yezdegerd dans le palais et qu'il apprit qu'il s'était sauvé en descendant du mur, il le fit rechercher, et on trouva entre les mains du meunier la robe de Yezdegerd. Mâhouï fit tuer le meunier. Puis il demeura en paix à

Merw, jusqu'au moment où ‘Omar envoya A‘hnaf, fils de Qaïs, dans le Khorâsân, avec l'armée de Baçra et de Koufa. A‘hnaf ne trouva point de résistance dans le Khorâsân ; et lorsqu'il arriva à Merw, Mâhouï s'enfuit, gagna l'autre rive du Djî‘houn, se rendit auprès du khâqân et resta dans le Turkestân. A‘hnaf acheva la soumission du Khorâsân, occupa Merw, Balkh et Herât, et propagea l'islamisme de tous côtés, jusqu'aux bords du Djî‘houn. Ayant cherché parmi les villes du Khorâsân celle qui lui conviendrait le mieux pour sa résidence, il donna la préférence à Merw-er-Roud, et fit construire à quatre parasanges de la ville un bourg, qu'on appelle aujourd'hui *Daïr-al-A‘hnaf*, et en arabe *Qaçr-al-A‘hnaf*. Il y demeura pendant tout le règne d’‘Omar, et jusqu'à la fin de sa vie.

Tel est le récit de la mort de Yezdegerd et de la fin de l'empire de Perse, d'après les savants qui connaissent les traditions et d'après les ouvrages persans. Cette version est généralement connue. Mohammed-ben-Djarîr donne une version différente. Il rapporte : Lorsque Yezdegerd se rendit à Merw, ‘Omar mit en campagne A‘hnaf, fils de Qaïs, avec douze mille hommes des armées de Koufa et de Baçra, en lui commandant de poursuivre Yezdegerd en tout lieu et de le faire disparaître de la surface de la terre. Ce ne fut qu'avec peine que le calife se décida à envoyer les troupes de Baçra et de Koufa dans le Khorâsân, car il n'aimait pas que l'armée musulmane fût trop éloignée de lui. A‘hnaf se rendit d'abord à Ispâhân, de là il vint à Tabès, près de Qâïn, dans le Kouhistân, et se dirigea ensuite vers le Khorâsân. La première ville qu'il rencontra sur son chemin dans cette province fut Herât. Il la prit d'assaut. Après y avoir établi comme son lieutenant un officier nommé Co‘hâr al-‘Abdî, il marcha sur Merw, où se trouvait Yezdegerd. Il expédia aussi Motarrif, fils d’‘Abdallah, avec un petit détachement, vers la ville de Nischâpour, qui n'avait pas de garnison, et ‘Hârith, fils de ‘Hassân, vers Sarakhs. Ces deux villes furent prises sans coup férir. Quand A‘hnaf arriva à Merw, Yezdegerd s'enfuit à Merw-er-Roud. De là il envoya des ambassadeurs au khâqân des Turcs, au roi de Soghd et au roi de Chine, et leur fit demander du secours.

A‘hnaf était à Merw. ‘Omar lui fit expédier de Koufa des renforts conduits par quatre officiers arabes distingués, savoir : ‘Alqama ; fils de Naçr, de Baçra ; Rib‘î, fils d’‘Âmir, de la tribu de Temîm ;

‘Abdallah, fils d’‘Abou-‘Oqaïl, le Thaqîfite, et Ibn-‘Omar Ghazzâl, de Hamadân. A‘hnaf fut très-content de leur arrivée. Il laissa ‘Hâritha, fils de No‘man al-Bâhilî, comme son lieutenant à Merw, et se rendit avec un corps de troupes à Merw-er-Roud. Yezdegerd quitta cette ville et vint à Balkh, où il se fortifia. A‘hnaf demeura à Merw-er-Roud, ville qui était située au centre du Khorâsân et peu éloignée des villes de Merw, de Nischâpour et de Herât. Il fit marcher les troupes de Koufa sur Balkh. La ville se rendit après un combat. Yezdegerd s'enfuit de nouveau et passa le Djî‘houn. Ensuite A‘hnaf vint à Balkh, et envoya une expédition dans le Tokhâristân, et cette province fut entièrement conquise. Après avoir nominé Rib‘î, fils d’‘Âmir, gouverneur de Balkh, en laissant à sa disposition les troupes de Koufa, il retourna à Merw-er-Roud, et y resta. Il annonça à ‘Omar la conquête du Khorâsân et la fuite de Yezdegerd sur le territoire du Turkestân. ‘Omar, en recevant cette nouvelle, s'écria : Que ferai-je de la conquête du Khorâsân ? Je voudrais qu'il y eût entre nous et ce pays une mer de feu, pour que personne ne pût s'y rendre ! ‘Alî, qui était présent, lui demanda pourquoi il voyait avec peine la conquête du Khorâsân. — Parce que, répondit ‘Omar, les habitants du Khorâsân ont rompu déjà trois fois la paix conclue avec eux et ont versé beaucoup de sang musulman. Je ne voudrais pas qu'il y eût des musulmans dans ce pays. Puis il adressa à A‘hnaf une lettre ainsi conçue : Ne pousse pas plus loin tes conquêtes ; reste dans le Khorâsân. Je ne veux pas que tu franchisses le Djî‘houn. Ayez soin de conserver vos mœurs, et de ne point adopter les mœurs des Perses, en fait de nourriture et de luxe, afin que vous restiez attachés à vos anciennes coutumes, et que la protection de Dieu vous soit toujours acquise.

Yezdegerd, après avoir passé le Djî‘houn, se rendit à Soghd. Le roi de Soghd lui fournit une armée nombreuse, de même que le khâqân, qui, après avoir réuni tous les combattants à Ferghâna, franchit avec Yezdegerd le Djî‘houn, et marcha sur Balkh. Rib‘î, fils d’‘Âmir, se retira, avec les troupes de Koufa qu'il avait auprès de lui, vers Merw-er-Roud, auprès d'A‘hnaf. Yezdegerd et le khâqân, à la tête d'une armée composée de gens de Soghd, du Turkestân, de Balkh et du Tokhâristân, au nombre de cinquante mille cavaliers, vinrent à Merw-er-Roud. A‘hnaf disposait de vingt mille hommes ; c'étaient des

troupes de Koufa et de Baçra. Les deux armées demeurèrent en présence l'une de l'autre, à l'endroit où est maintenant Daïr-al-A‘hnaf, pendant deux mois, et l'on combattait chaque jour du matin au soir. Yezdegerd résidait dans la ville même de Merw-er-Roud.

Une certaine nuit, l'un des hommes les plus considérables d'entre les Turcs, un des parents du khâqân, sortit du camp avec sa suite pour faire le service des avant-postes. A‘hnaf, averti de cette circonstance, vint en personne aux avant-postes, attaqua le Turc et le tua. Cet homme avait deux frères qui, en apprenant sa mort, vinrent l'un après l'autre pour lutter contre A‘hnaf. Celui-ci les tua également. Quand il fut jour et que le khâqân fut instruit de ce qui s'était passé, il se rendit sur le lieu où le combat avait eu lieu. En voyant ces trois cadavres, il fut très-affligé et dit : Cette guerre est bien malheureuse ! Nous sommes ici depuis si longtemps, et nous avons perdu tant d'hommes ! Cependant, quand même nous réussirions à nous rendre maîtres de ce pays, il faudrait l'abandonner à Yezdegerd et nous en aller. Quel est notre profit en ceci ? En conséquence, il leva son camp, retourna à Balkh, passa immédiatement le fleuve et rentra dans le Turkestân.

Après le départ du khâqân, Yezdegerd quitta Merw-er-Roud et partit pour Merw, où il avait déposé en secret une grande quantité de joyaux et de trésors. Lorsqu'il s'approche de la ville, ‘Hâritha, fils de No‘mân, la mit en état de défense. Yezdegerd prit ses richesses [qu'il avait réussi à faire sortir de la ville], et se dirigea vers Balkh, pour se rendre auprès du khâqân. Les officiers perses qui étaient avec lui lui demandèrent quel était son dessein. Il leur dit qu'il avait l'intention de se mettre sous la protection du khâqân et de demeurer avec lui dans le Turkestân. Les Perses dirent : N'y va pas, car nous ne te suivrons pas. Les Turcs sont des gens sans religion ni foi. Si tu veux te placer sous la protection de quelqu'un, tourne-toi vers les Arabes. Ces hommes, qui font chassé de ton toit et de ta patrie, et en sont les maîtres actuellement, sont des gens de bonne foi. Donne-leur ces trésors que tu tiens, afin qu'ils te rendent ton foyer, et nous vivrons tous en paix dans notre patrie. Puisqu'il faut subir un sacrifice, il vaut mieux rester dans la patrie que de vivre sur le sol étranger. Comme Yezdegerd refusait de se rendre à leurs conseils, ils lui dirent : Si tu veux quitter ton pays, nous ne te permettrons pas d'emporter ces richesses que nos pères ont eu tant de peine à accumuler dans le trésor des rois. Nous ne

voulons pas que tu les emportes hors de Perse et que tu les donnes aux Turcs. Ils lui enlevèrent les trésors et se séparèrent de lui. Yezdegerd, resté seul avec sa suite, se rendit auprès du khâqân. Les Perses apportèrent les trésors à A‘hnaf, fils de Qaïs, et se soumirent à lui. A‘hnaf les renvoya tous dans leurs foyers, à Madâïn, dans la province de Perse, dans l'Ahwàz, à Reï et ailleurs, et distribua les trésors entre les musulmans, dont chacun reçut une somme égale à sa part du butin de Nehâwend.

Mohammed-ben-Djarîr rapporte encore, dans son ouvrage, que Yezdegerd ayant pris la fuite après la révolte des Perses, ceux-ci l'avaient poursuivi, et que ; l'ayant trouvé dans un moulin, ils l'avaient tué et avaient jeté son cadavre dans l'eau ; qu'ensuite, ils avaient apporté les trésors à A‘hnaf, et qu'ils avaient fait leur soumission. L'auteur donne encore une autre tradition, où il est dit : Yezdegerd s'enfuit de Merw et vint à Balkh, passa le Djî‘houn et se rendit dans le Turkestân. Arrivé à Soghd, il fut rejoint par l'ambassadeur qu'il avait envoyé en Chine et qui lui apportait une lettre de réponse [de la part du roi de Chine]. Dans cette lettre, il était dit : Je sais que les rois ont le devoir de s'entr'aider les uns les autres ; cependant j'ai appris par ton ambassadeur quels sont ces gens contre lesquels tu demandes mon assistance, quelles sont leurs mœurs, leur religion et leur manière d'agir. Or, ces hommes, ayant une telle religion et une telle loyauté, conquerront le monde entier, et personne ne pourra les repousser. Il ne te reste d'autre ressource que d'user envers eux de moyens pacifiques, afin de les éloigner et pour n'être pas chassé par eux. Ensuite le khâqân retourna dans le Turkestân, et Yezdegerd demeura à Ferghâna. A‘hnaf revint de Balkh à Merw-er-Roud et annonça à ‘Omar sa victoire. Mohammed-ben-Djarîr ajoute que, deux ans après l'avènement d’‘Othmân, les habitants du Khorâsân se révoltèrent, que Yezdegerd revint de Ferghâna et qu'il fut tué alors.

‘Omar, en recevant la lettre d'A‘hnaf qui lui annonçait la conquête du Khorâsân et l'expulsion de Yezdegerd, éprouva une grande joie et fut tranquillisé à l'égard du Khorâsân. Il notifia à A‘hnaf sa nomination comme gouverneur de cette province, et dirigea l'armée de l’‘Iraq sur la province de Perse.

CHAPITRE LXIX

Conquête des villes de la province de Perse

Au commencement de la vingt-troisième année, le calife ‘Omar envoya une armée de vingt mille hommes vers la province de Perse, car il avait appris que Schehrek, le roi de cette province, avait rassemblé une nombreuse armée dans la ville de Tawwadj. Tawwadj est la ville qu'on appelle en persan Tawaz, et d'où vient l'étoffe nommée *tâwazî*. Elle est située près de la frontière, du côté de l'Ahwâz. ‘Omar, au lieu de placer à la tête de l'expédition un général en chef, désigna à chaque officier une ville dont il serait gouverneur, disant : L'armée perse s'est réunie sur un seul point et a fait son plan. Quand vous entrerez en Perse, ne vous dirigez pas vers cet endroit, afin de déranger leur plan. Que chacun de vous avec son détachement se rende dans son gouvernement ; puis combattez-les séparément, et Dieu vous donnera la victoire. Moudjâschi‘, fils de Mas‘oud, le Thaqîfite, fut chargé du gouvernement de Tawaz, de Schâpour et d'Ardeschîr-Khourrè. ‘Othmân, fils d'Abou’l-‘Âç, le Thaqîfite, eut la ville d'Içtakhr ; son frère Al-‘Hakam, fils d'Abou'l-‘Âç, la ville de Schîrâz, qui était la capitale de la province ; et Sâriya, fils de Zounaïm, de la tribu de Doïl, les villes de Fasâ et de Dârâbgerd.

Schehrek et son armée se trouvaient donc à Tawaz. Lorsque les Arabes entrèrent dans la province et que les différents officiers musulmans se dirigèrent vers les villes qui leur avaient été assignées, l'armée perse se divisa également, et chacun [des chefs perses] accourut dans sa ville pour la défendre. Leur plan de campagne fut ainsi dérangé, et cette circonstance était pour eux comme une véritable déroute. Moudjâschi‘, fils de Mas‘oud, se rendant à Tawaz, vint à Schâpour et occupa la ville. Schehrek avait laissé une petite garnison à Tawaz, et était retourné à Schîrâz. Moudjâschi‘ dirigea de Schâpour un coup de main sur Tawaz, tua la garnison, s'empara de la

ville et fit un butin immense. (Moudjâschi‘ était le frère ‘Obaïd, fils de Mas‘oud, qui avait été tué sous les pieds d'un éléphant à la *journée* du *pont.)* Tawaz et Içtakhr étaient les deux villes de Fars qui avaient été déjà conquises une première fois par ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî, lors de l'expédition qu'il avait entreprise par mer sans l'aveu du calife. Mais elles s'étaient rendues indépendantes de nouveau. Après avoir pris possession de Tawaz, Moudjâschi‘ distribua le butin entre ses soldats, et en envoya le quint à Médine, en même temps que la nouvelle de sa victoire.

La garnison d'Içtakhr, en apprenant qu’‘Othmân, fils d'Abou’l-‘Âç, se dirigeait sur cette ville, marcha au-devant de lui, et le rencontra près d'une ville nommée Gour, et en arabe Djour, ville d'où vient l'eau de rose appelée *djouri* ou *pâresî.* ‘Othmân attaqua les Perses et les mit en déroute. Ensuite il vint sous les murs d'Içtakhr, et assiégea la ville, qui finit par capituler. ‘Othmân fit parvenir à ‘Omar la nouvelle de sa victoire et le quint du butin.

Al-‘Hakam, fils d'Abou’l-‘Âç, marcha sur Schîrâz, où se trouvait déjà Schehrek, qui était accouru de Tawaz avec une nombreuse armée de Perses, tous couverts d'armures qui ne laissaient voir que leurs yeux. Al-‘Hakam, lui aussi, avait des forces considérables, composées en grande partie de chefs arabes et des plus fameux guerriers, tels que ‘‘Obaïdallah, fils de Ma‘mar, de la tribu de Temîm ; Schibb, fils de Ma‘bad, de la tribu des Badjîla ; Djâroud al-‘Abdî, et Abou-Çofra, père de Mouhallab. Quand les deux armées furent en présence et que, vers midi, les Perses descendirent des hauteurs, leurs armures, réfléchissant les rayons du soleil, jetaient un tel éclat que les yeux des musulmans en furent éblouis. Le combat s'engagea, et dura jusqu'à l'heure de la prière de l'après-midi. Les Perses furent mis en déroute, et les musulmans en firent un grand carnage. Al-‘Hakam tua de sa main Schehrek et le fils de ce prince. Un général de l'armée de Schehrek, nommé Arzounbân, vint, à la tête de son corps de cavaliers, se mettre sous la protection de ‘Hakam. Après avoir partagé entre les musulmans le butin, qui était considérable, ‘Hakam en fit porter le quint à ‘Omar, et lui annonça la victoire qu'il venait de remporter et la prise de Schîrâz.

Sâriya, fils de Zounaïm, s'était dirigé vers Fasâ et Dârâbgerd. Les Perses s'enfermèrent dans Dârâbgerd, où les musulmans les

assiégèrent pendant deux ou trois mois. Les Perses appelèrent alors à leur secours les Kurdes qui se trouvaient dans la province ; et ceux-ci arrivèrent en grand nombre. En même temps, les assiégés firent une sortie, et une bataille terrible s'engagea. Beaucoup de musulmans furent tués. Cette bataille eut lieu un vendredi, à l'heure de la prière, dans une vaste plaine. Les musulmans, qui se trouvaient à proximité d'une montagne élevée, furent entourés par les infidèles, et taillés en pièces. Leur situation était-devenue très-grave, et ils commençaient déjà à fuir. Alors, au moment même de la prière, Sâriya et les troupes musulmanes entendirent, au milieu du combat, la voix d‘Omar et ces paroles : « Sâriya, la montagne, la montagne ! » Sâriya dit aux soldats : J'entends la voix d’‘Omar, l'entendez-vous aussi ? — Nous l'entendons, répondirent-ils ; mais cela ne peut pas être, car nous sommes séparés de lui par une trop grande distance. — Il est possible, répliqua Sâriya, que Dieu nous fasse entendre la voix d’‘Omar, et qu'il nous donne une direction. En conséquence, il conduisit les troupes vers la montagne, au pied de laquelle il prit position, protégeant ainsi ses derrières. Après y avoir passé la nuit en sûreté, il recommença le combat le lendemain et obtint la victoire. Or, dans la nuit du vendredi, ‘Omar, qui était très-inquiet au sujet de cette armée, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis deux mois, l'avait vue, en rêve, engagée dans un combat, à l'heure de la prière du vendredi. Il avait raconté ce rêve à ses compagnons, et, à l'heure de la prière, il monta en chaire. Au milieu du sermon, il dit : Musulmans, j'ai rêvé cette nuit qu'en ce moment Sâriya et vos frères sont engagés dans un combat, et je ne doute pas qu'à cette heure ils ne combattent. Puis, ayant gardé le silence pendant quelque temps, comme s'il réfléchissait, il reprit : Sâriya lutte dans une vaste plaine ; il est enveloppé par les Perses. S'il s'appuyait à la montagne, il serait dégagé. Ensuite il s'écria : Sâriya, la montagne, la montagne ! et, après une pause, il continua son sermon. Dieu porta la voix d’‘Omar aux oreilles des musulmans, de Médine à Dârâbgerd, et ils s'appuyèrent à la montagne.

Après la bataille, les musulmans avaient réuni un butin considérable. Sâriya fit partir un messager pour Médine, pour porter à ‘Omar la nouvelle de la victoire et la cinquième partie du butin. Il lui remit, entre autres objets, un coffret rempli de joyaux, auquel on n'avait pas touché, et que l'on envoya au calife personnellement.

Lorsque ce messager arriva à Médine, ‘Omar se trouvait dans la mosquée, où était dressée une table, et il le vit distribuant à manger à différentes personnes. En effet, ‘Omar faisait égorger chaque jour, aux frais du trésor public, un chameau, faisait dresser une table dans la mosquée et y donnait à manger aux pauvres, aux voyageurs et aux étrangers. ‘Omar, en voyant le messager, crut que c'était un étranger qui venait pour demander à manger, et il lui dit : Assieds-toi et mange un peu. Après la distribution de la nourriture à la foule, ‘Omar, selon son habitude, retourna dans sa maison, pour manger lui-même avec sa famille. Le messager le suivit et entra dans la maison, sur l'invitation d’‘Omar. Celui-ci demanda à manger. La femme d‘Omar, Oumm-Kolthoum, fille d’‘Alî, lui apporta un peu de pain d'orge, de l'huile d'olive et du sel. ‘Omar lui demanda si elle n'avait rien de cuit. Oumm-Kolthoum répliqua : Comment pourrais-je faire cuire quelque chose, puisque ma robe est déchirée et que je n'ai rien à me mettre sur le corps ? ‘Omar lui dit en plaisantant : À quoi bon une robe ? Qu'il te suffise d'être la fille d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et la femme d‘Omar, fils de Khattâb. Puis, s'adressant au messager, il lui dit : Au nom de Dieu, mange. Si Oumm-Kolthoum avait été contente de nous, nous aurions été mieux traités. Au milieu du repas, le messager, qui s'apercevait qu’‘Omar ne le reconnaissait pas, dit : Prince des croyants, je suis envoyé par Sâriya pour t'annoncer la nouvelle de sa victoire et pour t'apporter le quint du butin. — Loué soit Dieu ! s'écria le calife. Et il lui demanda tous les détails. Le messager, après l'avoir contenté, lui présenta le coffret rempli de joyaux, qui lui était destiné. ‘Omar dit : Remporte-le, et dis à Sâriya de le partager entre les soldats de son armée qui ont combattu et exposé leur vie. Personne n'a plus de droits qu'eux-mêmes à la possession de cet objet. Lorsque cet homme eut quitté la maison d’‘Omar, le peuple l'interrogea sur la bataille. Il raconta qu'elle avait eu lieu tel vendredi, à l'heure de la prière, et que les combattants avaient entendu la voix d’‘Omar et ces paroles : Sâriya, la montagne, la montagne ! En vérifiant la date, on trouva que c'était le même vendredi où le calife avait prononcé ces paroles du haut de la chaire.

CHAPITRE LXX

Conquête du Kirmân

Les troupes musulmanes, sous les ordres d'‘Abdallah, fils d‘Abdallah, fils d'‘Itbân, et de Sohaïl, file d'‘Adî, étaient entrées dans le Kirmân en l'an 22 de l'hégire. Ce ne fut qu'en l'an 23 qu'elles eurent à combattre. Les habitants du Kirmân avaient réuni une nombreuse armée. Ils avaient demandé du secours aux habitants des montagnes qu'on appelle Koudj, et en arabe Qoufç, et ceux-ci étaient descendus dans les villes. Des forces considérables s'étant, rassemblées près de la frontière de la province, une bataille eut lieu, et Dieu donna la victoire aux musulmans, qui tuèrent un grand nombre d'infidèles. Ensuite ‘Abdallah-ibn-‘Itbân dirigea Sohaïl file d'‘Adî, par le chemin direct qui traverse les villes, vers une ville située au centre du Kirmân, nommée Djîreft, et il s'y rendit lui-même par la route du désert, où il s'empara de tout le bétail qu'il rencontra, des chameaux et des brebis, en nombre incalculable. Après avoir fait le partage du butin, il en fit porter le quint à ‘Omar, en même tempe que la nouvelle de sa victoire. Puis il envoya ‘Abdallah, fils de Yezîd, fils de Naufal, le Khozâ`îte, vers Tabès. ‘Abdallah, fils de Yezîd, après avoir fait la conquète de toutes les contrées du Kouhistân jusqu'à Tabès, vint trouver ‘Omar et lui dit : Je me suis emparé de deux bourgs du Kouhistân, situés près de la frontière du Kirmân ; donne-les-moi en fief. ‘Omar était disposé à les lui accorder ; mais ‘Abdallah-ibn-‘Itbân envoya quelqu'un au calife et lui fit dire : Ces lieux ne sont pas des bourgs, mais deux grandes villes qui font partie du territoire du Khorâsân. Alors ‘Omar les refusa à ‘Abdallah, fils de Yezîd.

CHAPITRE LXXI

Conquête de Seïstân

En cette même année, la vingt-troisième de l'hégire, ‘Omar dirigea ‘Âçim, fils d’‘Âmr, le Temîmite, de Baçra vers le Seïstân, et envoya avec lui ‘Abdallah, fils d’‘Omaïr. Le roi de cette province, ayant rassemblé une armée considérable, vint à la rencontre des musulmans jusqu'à la frontière. Dans la bataille qui eut lieu, il fut mis en déroute, et il alla s'enfermer dans sa capitale, nommée Zerendj, qui était une ville bien fortifiée. Les musulmans, sans s'occuper de cette ville, s'emparèrent de toutes les villes voisines, et l'islamisme pénétra jusqu'aux confins de l'Inde et jusqu'à Qandahâr. Le prince du Seïstân, voyant que toute la province était entre les mains des musulmans, reconnut qu'il ne pourrait pas demeurer dans sa forteresse, et il capitula. ‘Abdallah, fils d’‘Omaïr, et ‘Âcim, fils d’‘Amr, restèrent dans le Seïstân pendant tout le règne d‘Omar, de même que sous les règnes d’‘Othmân et d’‘Alî, jusqu'à l'avènement de Mo‘âwiya, qui envoya Ziyâd dans l’‘Irâq, et son fils Aslam dans le Seïstân. Toutes les contrées de Sind et de Hind, voisines du Seïstân, furent conquises du temps de Mo‘âwiya, et se soumirent à Aslam, fils de Ziyâd.

CHAPITRE LXXII

Conquête du Mokrân

Au-delà du Kirmân et du Fars, entre les royaumes de Sind et de Hind, d'un côté, et d'‘Omân, de l'autre, se trouve une contrée nommée Mokrân, qui renferme un grand nombre de villes. L'une de ces villes était Mekrân ; une autre s'appelait Tîz ; une troisième, Khâsch. Ces contrées touchent d'un côté au Kirmân, et de l'autre à l'Inde ; la mer les sépare de l'‘Omân. La ville de Tîz se trouve en face de l'‘Omân.

Après s'être rendu maître du Kirmân, ‘Abdallah, fils d'‘Abdallah, dirigea vers le Mokrân ‘Hakam, fils d'‘Amr, le Thaghlabite, en lui adjoignant Schihâb, fils de Mokhâriq ; il les fit suivre par Sohaïl, fils d'‘Adî. Ces différents corps de troupes se portèrent vers la frontière du Mokrân. Les habitants du Mokrân voisins du pays du roi de Sind envoyèrent des messagers vers ce dernier et implorèrent son secours contre les Arabes. Le roi de Sind vint en personne à la tête d'une nombreuse armée et avec beaucoup d'éléphants. À cette nouvelle, ‘Abdallah, fils d'‘Abdallah, laissa un lieutenant dans le Kirmân, et accourut lui-même avec une armée. Le roi de Sind (le roi, dans le langage du Sind, était appelé *Retbîl*, de même que ceux de Perse s'appelaient *Chosroès*, les rois de Roum, *César*, et ceux des Turcs, *Khaqân)* avait établi son camp et y attendait l'arrivée de nouvelles forces ; car il avait adressé un appel à toutes les provinces du Sind, et chaque jour les chefs de ces provinces lui amenaient, l'un après l'autre, de nombreuses troupes. Les musulmans campèrent loin de lui. ‘Abdallah, en arrivant dans le Mokrân, leur dit : Musulmans, pourquoi vous tenez-vous ainsi à distance de l'ennemi ? Voulez-vous lui donner le temps de réunir sous ses drapeaux les armées du monde entier ? Il faut tomber sur lui à l'improviste cette nuit même.

À la tombée de la nuit, ‘Abdallah, avec l'armée musulmane, se jeta sur le camp des ennemis. L'armée de Sind fut mise en déroute, et le

retbîl fut tué. Les musulmans poursuivirent les fuyards et continuèrent le massacre jusqu'au matin. Ils firent un grand nombre de prisonniers et s'emparèrent des éléphants. Le lendemain, après avoir partagé le butin, ‘Abdallah fit partir Ço‘hâr al-‘Abdî pour porter à ‘Omar la nouvelle de la victoire et le quint du butin. Ço‘hâr était un homme distingué par son éloquence. Dans la lettre qu’‘Abdallah adressait au calife, il s'exprimait ainsi : Que cette bataille a été facile à gagner ! Que la déroute de l'ennemi a été prompte ! Puis il ajoutait : Au-delà de ce pays se trouve le pays de Sind. Je désire y conduire l'armée. Je t'en demande l'autorisation. Fais-moi savoir aussi ce que je dois faire des éléphants ; car ceux-là ne sont pas de nature à être distribués entre les soldats. ‘Omar, après avoir pris connaissance de cette lettre, interroges Ço‘hâr sur l'état du pays de Mokrân. Ço‘hâr répondit : « Prince des croyants, c'est un pays dont les montagnes sont bien de véritables montagnes, et dont les plaines sont comme des montagnes ; un pays qui a peu d'eau, dont les dattes sont les plus mauvaises des dattes, et dont les habitants sont les plus belliqueux des hommes. Si tu y as une armée peu nombreuse, elle sera anéantie et ne pourra rien faire ; si ton armée est considérable, elle périra de faim ; car il n'y a que peu de vivres. Le pays qui est au-delà de celui-là est encore pire. » En conséquence, ‘Omar adressa à ‘Abdallah et à ‘Hakam les instructions suivantes : Ne franchissez pas les limites du Mokrân. Vous n'avez pas à vous occuper du Sind, et ne conduisez pas les musulmans à leur perte. Adressez des lettres dans le Sind, afin que les princes de ce pays qui voudront avoir les éléphants vous les achètent en envoyant de l'argent, et vous en distribuerez le prix entre les soldats. ‘Abdallah agit conformément aux ordres d’‘Omar.

CHAPITRE LXXIII

Bataille de Bîrouth

Au-delà de Baçra, entre le territoire de cette ville et le pays de Sind, se trouve une ville nommée Bîrouth. ‘Omar avait adressé à Abou-Mousa al-Asch‘arî une lettre par laquelle il lui avait prescrit de défendre ce lieu, afin d'empêcher une armée ennemie d'y pénétrer, soit du côté du Sind, soit de l'‘Oman, ou de l'Ahwâz, du Kirmân, d'Ispâhân, du Mokrân, ou d'autres contrées. Or, après toutes les batailles où les musulmans avaient mis en déroute les infidèles, dans l'Ahwâz, dans le Kirmân, dans le Mokrân et ailleurs, les fuyards de ces armées se rallièrent à Bîrouth, et formèrent enfin une armée considérable. Alors Abou-Mousa fit partir contre eux, au mois de ramadhan de l'an 23, un corps d'armée sous les ordres de Mohâdjir, fils de Ziyâd, qui, en cas de mort, devait être remplacé dans le commandement par son frère Rabî‘a. Mohâdjir et Rabî‘a se mirent en route, à la tête de leurs troupes. Comme il faisait très-chaud, Mohâdjir dit à Abou-Mousa : Donne à l'armée l'ordre de rompre le jeûne pendant le voyage, afin que le jour de la bataille elle soit en état de combattre. Abou-Mousa donna cet ordre. Les musulmans, arrivés auprès des ennemis, les attaquèrent. Mohâdjir fut tué, et son frère Rabî‘a, ayant pris le drapeau, remporta la victoire. On ne fit qu'un butin insignifiant, parce que l'armée ennemie était composée de fuyards, qui n'avaient pas de bagages. Mais on s'empara d'un grand nombre de prisonniers, des gens nobles et de bonne famille. Abou-Mousa dit : Il faut que chacun de ces hommes paye une rançon, et qu'ils se rachètent. Qu'ils fassent venir de l'argent de leurs familles, alors ils pourront se libérer, et je distribuerai entre vous la somme de leurs rançons. Il vaut mieux avoir cet argent que de les tenir prisonniers. Ensuite il choisit dans le nombre de ces captifs soixante jeunes gens imberbes, de famille noble, et les employa à son service.

Il leur recommanda d'envoyer des messagers à leurs parents, afin que ceux-ci leur fissent parvenir de l'argent pour se racheter. Chacun des jeunes gens fit partir un messager vers sa famille. Or leurs familles étaient à une grande distance, dans l'Ahwâz, dans le Mokrân, en Fars, dans le Kirmân ou à Ispâhân. Quand ces jeunes gens eurent reçu leurs rançons, Abou-Mousa leur rendit la liberté. Ensuite il mit de côté un cinquième de la somme obtenue, pour être porté à Omar, en même temps que la nouvelle de la victoire. ‘Omar avait coutume, quand il recevait une députation, de donner, du trésor public, un cadeau aux députés. Cette coutume avait été aussi celle du Prophète, qui ne recevait aucun député ou messager sans lui faire un présent. Lorsque Abou-Mousa écrivit la lettre qu'il allait remettre à la députation, un homme de la tribu d’‘Anaza, nommé Dhabba, fils de Mi‘hçan, lui demanda de le comprendre dans la députation et de mettre aussi son nom dans la lettre, afin qu'il pût obtenir un cadeau du calife. Abou-Mousa y consentit. Ensuite, ‘Hotaïya, le poète, vint trouver Abou-Mousa et récita une pièce de vers à sa louange. Abou-Mousa lui fit donner un cadeau de mille dirhems, qu'on préleva sur le butin.

Lorsque la députation fut arrivée à Médine, Dhabba, qui l'avait suivie, vint trouver le calife et porta plainte contre Abou-Mousa, en disant : Prince des croyants, tu ne dois pas avoir à la tête des musulmans un agent tel qu'Abou-Mousa. — Pourquoi ? demanda ‘Omar. — Parce que, répliqua Dhabba, il a pris sur le butin appartenant aux musulmans soixante beaux jeunes gens, qu'il a employés à son service. Il a donné mille dirhems prélevés sur le butin au poète ‘Hotaïya, qui a composé une pièce de vers à sa louange. Il a deux mesures pour mesurer le grain, une petite et une grande. Il a deux sceaux ; il en porte un, et l'autre a été confié par lui à Ziyâd, son secrétaire, qui est chargé de l'administration de toutes les affaires des musulmans, qui écrit et fait ce qu'il veut, sans qu'Abou-Mousa en ait connaissance. Enfin, il a une belle esclave, nommée ’Aqîla, très-gourmande, qui lui a été donnée par Moghîra, fils de Scho‘ba, lorsque Abou-Mousa est venu le remplacer dans le gouvernement de Baçra. C'était un don de corruption. Cette esclave mange chaque matin et chaque soir une assiette de bouillon et de viande, et beaucoup d'entre nous restent toute une journée sans avoir du pain. ‘Omar lui dit : Écris

tout cela sur ta tablette et donne-la-moi. Dhabba le fit. Ensuite ‘Omar adressa une lettre à Abou-Mousa et l'invita à venir seul à Médine.

Quand Abou-Mousa fut arrivé, ‘Omar le mit en présence de Dhabba, rendit à ce dernier sa tablette, et lui commanda de lire à Abou-Mousa ce qu'il avait écrit. Après que Dhabba eut énoncé le premier point, savoir qu'Abou-Mousa avait choisi pour lui soixante jeunes gens qu'il avait employés à son service, ‘Omar demanda à Abou-Mousa ce qu'il avait à répondre. Abou-Mousa dit : C'est vrai. Ces jeunes gens étaient de famille noble et m'avaient dit que leurs pères les rachèteraient en payant une forte rançon. Alors je les ai séparés [des autres prisonniers], et, avant de venir ici, j'en ai reçu le prix, que j'ai partagé entre les musulmans. — Mais pourquoi, dit. Dhabba, les as-tu employés à ton service ? — Afin que, répondit Abou-Mousa, leurs parents, en apprenant la réduction de ces jeunes gens à l'état de vils esclaves, les rachetassent immédiatement pour de fortes sommes. ‘Omar invita Dhabba à continuer sa lecture. — Il a, reprit celui-ci, donné au poète ‘Hotaïya, pour une pièce de vers qu'il avait récitée à sa louange, mille dirhems prélevés sur le butin appartenant aux musulmans. Abou-Mousa dit : Je lui ai coupé la langue qui s'attaquait à moi ; le Prophète a employé le même procédé à l'égard des poètes, a il a dit à ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib « Coupe leur langue qui s'attaque à moi. » — Mais pourquoi, dit Dhabba, as-tu pris cet argent dans le trésor public ?— Parce que j'ai voulu, répondit Abou-Mousa, rattacher ce poète à l'islamisme. ‘Hotaïya avait apostasié après la mort du Prophète. Il venait de rentrer dans le sein de l'islamisme, et j'ai voulu faire naître en son cœur de l'attachement pour la religion musulmane. Le Prophète a agi de même, à l'expédition de ‘Honaïn, envers les *Mouallafatou-qoloubouhoum*, envers Abou-Sofyân, Çaffân, fils d'Omayya, et leurs compagnons, auxquels il a fait des dons prélevés sur le butin de ‘Honaïn, le bien commun des musulmans. — Continue, dit ‘Omar à Dhabba. Celui-ci reprit : Il a deux mesures pour mesurer le grain, une petite et une grande. Abou-Mousa répondit : Le grain que je prends dans les magasins de l'État, je le mesure avec la petite mesure ; et lorsque j'en distribue aux pauvres et aux musulmans, j'emploie la grande. Dhabba, invité par ‘Omar à continuer, dit : Il a donné son sceau à Ziyâd et lui abandonne toutes les affaires des musulmans. Abou-Mousa répondit :

J'ai trouvé en Ziyâd un homme plein de savoir, d'intelligence et d'expérience, et de bonnes manières ; il est entièrement dévoué aux affaires musulmanes. Je me repose donc sur lui. — Continue, dit ‘Omar à Dhabba. Celui-ci dit : Moghîra, pour le corrompre, lui a fait présent d’‘Aqîla, et il l'a acceptée. Abou-Mousa garda [d'abord] le silence, puis il dit : Je n'ai pas reçu de don de corruption. Moghîra m'a donné cette esclave par gracieuseté. Il n'avait rien à craindre ni à espérer de moi. Il m'a fait un présent par amitié pour moi. Le Prophète a dit : « Soyez gracieux l'un envers l'autre », ‘Omar dit à Abou-Mousa : Retourne à ton poste, à Baçra, et envoie ici Ziyâd et ‘Aqîla. Puis, s'adressant à Dhabba, il lui dit : Tu n'as pas dit de mensonge pour lequel je puisse te punir ; mais tu n'as rien formulé qui puisse justifier la destitution d'Abou-Mousa. Retourne chez toi, et ne tiens pas une autre fois un pareil langage.

Abou-Mousa, de retour à Baçra, fit partir Ziyâd et ‘Aqîla pour Médine. ‘Omar les regarda l'un et l'autre, puis il dit à Ziyâd : À combien s'élève ton traitement ? — À deux mille dirhems, répondit Ziyâd. — Combien de fois as-tu touché ce traitement, depuis que tu es avec Abou-Mousa à Baçra ? — Deux fois. — Qu'en as-tu fait ? Ziyâd répondit : Ma mère, nommée Somayya, était esclave ; j'ai employé le premier traitement à la racheter, et avec l'autre, j'ai racheté un esclave, nommé ‘Obaïda, qui avait le même maître que ma mère, et envers lequel j'avais des devoirs à remplir, car il m'avait élevé comme si j'étais son enfant. ‘Omar dit : Tu as bien agi dans les deux cas. Ensuite il l'interrogea sur la loi, sur les dogmes et sur la vie du Prophète. Ziyâd était versé dans toutes ces sciences. Alors ‘Omar lui dit : Retourne à Baçra ; tu mérites de tenir le sceau d'Abou-Mousa. Ce Dhabba ne sait dire ni la vérité ni le mensonge. Il renvoya donc Ziyâd auprès d'Abou-Mousa.

CHAPITRE LXXIV

Expédition de Salama, fils de Qaïs, contre les Kurdes

En cette même année, ‘Omar envoya une armée contre les Kurdes. Un grand nombre de guerriers étaient venus de toutes les parties de l'Arabie à Médine, et le calife voulait les employer, mais il n'avait plus d'ennemis à combattre dans les pays voisins. Alors il fut averti que, dans la province de Perse et dans l'Ahwâz, il y avait un grand nombre de Kurdes qui commettaient des actes de brigandage, et que les troupes musulmanes n'avaient pas réussi à vaincre. ‘Omar fit appeler Salama, fils de Qaïs, de la tribu d'Aschdja‘, lui parla de ces Kurdes et de leurs actes de brigandage, puis il lui dit : Un grand nombre de soldats sont venus ici pour s'enrôler ; ce sont de braves guerriers arabes ; conduis-les contre les Kurdes, afin de convertir ceux-ci à l'islamisme et de délivrer les musulmans de leurs déprédations. Quand tu te trouveras en face des ennemis, ne te bâte point de les attaquer ; invite-les d'abord à embrasser l'islamisme ; s'ils refusent, exige qu'ils payent le tribut, et s'ils ne veulent pas s'y soumettre, emploie la force. S'ils te demandent grâce, en invoquant la volonté de Dieu, ne leur accorde pas grâce ; car tu ne connais pas la volonté de Dieu à leur égard ; fais grâce seulement conformément aux lois de l'islamisme que tu connais. Si vous êtes victorieux, ne dérobez rien du butin ; que rien ne soit soustrait au partage. Dans le massacre, épargnez les femmes, les enfants et les vieillards. Ne coupez pas les nez, les oreilles, les pieds ni les mains aux cadavres. Après avoir reçu ces instructions, Salama, fils de Qaïs, se mit en route avec son corps d'armée.

Salama était un guerrier distingué par sa bravoure. Lorsqu'il fut arrivé en présence des Kurdes, il fit halte, et leur envoya un messager, qui les invita à embrasser l'islamisme. Ils ne voulurent pas croire, ni

payer tribut. Alors Salama les attaqua, les tailla en pièces et en tua un grand nombre ; puis il distribua entre les soldats le butin, qui était considérable. On avait trouvé, notamment, une grande quantité de pierres précieuses, entre autres un coffret rempli de rubis. Salama dit aux soldats : Je vais envoyer ce coffret, tel qu'il est, à ‘Omar, pour qu'il lui appartienne personnellement, car il a beaucoup de charges. Les soldats approuvèrent ce dessein. En conséquence, Salama fit partir pour Médine un messager, chargé de porter à ‘Omar la nouvelle de la victoire et le quint du butin, ainsi que ce coffret rempli de rubis. Ce messager raconta [plus tard] : Lorsque j'arrivai à Médine, je trouvai ‘Omar dans la mosquée. Des tables y étaient dressées, et le calife distribuait à manger aux personnes qui étaient assises autour de ces tables. Son esclave Azfa allait et venait, apportant du pain et de la viande. ‘Omar, se tenant auprès de ces gens, un bâton à la main, comme un pâtre à la tête de ses moutons, allait d'une table à l'autre et regardait dans les plats, disant : Azfa, apporte ici du pain ; Azfa, apporte ici de la viande. Puis il m'engagea à prendre place et me fit donner à manger. Mais je ne pus toucher à cette nourriture grossière, car j'en avais de meilleure avec moi. Le repas terminé, ‘Omar recommanda à son esclave d'enlever les tables et les plats ; puis il s'en alla. Moi, j'attendis que l'esclave eût fini, et je partis avec lui, me rendant à la maison d’‘Omar et portant le coffret dans ma manche. En entrant, je vis le calife assis sur un matelas, le dos appuyé sur deux coussins de feuilles de palmier. Il me présenta l'un de ces coussins. Après avoir pris place, je lui dis : Je suis le messager de Salama. Il me répondit : Salut à Salama et à son messager ! Ensuite il me demanda de ses nouvelles et de celles de ses troupes. Je lui parlai de la bataille, de la victoire et du butin, et il fut très-heureux de ces nouvelles. Alors je retirai de ma manche le coffret, je l'ouvris, le plaçai devant lui et lui dis : Cet objet a été trouvé dans le butin. Salama, du consentement de l'armée, te l'envoie, pour que tu le gardes pour toi ; car tu as de grandes charges. En voyant toutes ces pierres précieuses et ces rubis, ‘Omar entra dans une violente colère, et il me regarda. Les larmes lui vinrent aux yeux, et, plaçant ses deux mains sur sa poitrine, il s'écria : Que Dieu cesse de satisfaire les yeux et les entrailles d’‘Omar, si celui-ci n'est pas satisfait de tant de bienfaits qu'il lui a accordés en ce monde ! Azfa assistait à cette scène. Le calife, s'adressant à lui, lui

dit : Frappe cet homme à la nuque. Alors je me précipitai sur le coffret et voulus le fermer. Mais, pendant que j'étais occupé à le fermer, Azfa me frappa. Ensuite je me levai. ‘Omar me dit : Va et rapporte le coffret à Salama, et dis-lui de le partager entre les soldats ; car ce sont eux qui l'ont conquis, et ils y ont plus de droit que personne. Et par Dieu, le grand ! s'il se trouve que l'armée soit déjà dispersée avant que tu arrives, je vous punirai, toi et Salama, de façon à vous constituer en exemple pour le monde entier ! Je répliquai : Prince des croyants, tu m'ordonnes de hâter mon voyage, mais je n'ai pas de chameau ni aucune autre monture. Le calife ordonna à Azfa de choisir dans les chameaux de la dîme deux chamelles et de me les remettre ; puis, s'adressant à moi, il ajouta : Pars et marche vite. Quand tu arriveras au camp, si tu y trouves quelqu'un plus pauvre que toi-même, donne-lui ces chamelles. Je me mis en route et revins auprès de Salama, à qui je remis le coffret. Salama l'envoya à Baçra et l'y vendit pour deux cent mille dirhems, et il distribua cette somme entre les Soldats.

CHAPITRE LXXV

Mort d'‘Omar

En cette même année, vingt-troisième de l'hégire, ‘Omar fit le pèlerinage de la Mecque. Il emmena avec lui toutes les femmes du Prophète, et paya les dépenses de leur voyage sur le trésor public. Lorsqu'il rentra à Médine, vers la fin de l'année, il fut assassiné, et obtint la mort du martyre de la main d'un esclave de Moghîra, fils de Scho‘ba, nommé Fîrouz, et surnommé Abou-Loulou. Ce Fîrouz était un esclave abyssin et chrétien. Il exerçait le métier de charpentier. Moghîra exigeait de lui une redevance de deux dirhems par jour. Cet esclave vint, un jour, trouver ‘Omar, qui était en compagnie de quelques personnes, et lui dit : Prince des croyants, Moghîra, fils de Scho‘ba, m'a imposé une redevance trop lourde, que je ne puis payer ; ordonne qu'il la diminue. — De combien est-elle ? demanda ‘Omar. — De deux dirhems par jour. — Que sais-tu faire ? demanda de nouveau le calife. — Je suis, répondit l'esclave, charpentier, peintre, graveur, et je connais aussi le forgeage. ‘Omar dit : Puisque tu sais tant de métiers, deux dirhems ne sont pas trop. On me dit que tu prétends pouvoir faire un moulin qui serait mis en mouvement par le vent ? — En effet, répondit Abou-Loulou. — Fais-moi un tel moulin, dit de nouveau le calife. L'esclave répondit : Si je reste en vie, je te ferai un moulin dont on parlera dans le monde entier, de l'orient à l'occident ! Puis il partit. ‘Omar dit : Cet esclave vient de me faire des menaces de mort. Le lendemain, Ka‘b al-A‘hbâr vint trouver le calife et lui dit : Prince des croyants, fais ton testament ; car il ne te reste que trois jours à vivre. — Comment le sais-tu ? demanda ‘Omar ; as-tu trouvé dans le Pentateuque le nom d‘Omar, fils de Khattâb ? Ka‘b répondit : Je n'y ai pas trouvé ton nom, mais ta description, avec celle du Prophète ; il y est dit que tu seras son vicaire et combien de temps durera ton règne. Or ton temps finit dans trois jours. ‘Omar fut très-

étonné de ces paroles, car il ne sentait en son corps ni douleur ni maladie. Cette aventure eut lieu au mois de dsou'l-'hiddja de l'an 23 de l'hégire, après le retour d'Omar du pèlerinage.

Trois jours après, un mercredi, quatre jours avant la fin du mois de dsou'l-'hiddja, vers l'aurore, 'Omar se rendit à la mosquée pour la prière. Les compagnons du Prophète étaient tous présents et rangés en files. Abou-Loulou s'était placé au premier rang. Il avait un couteau abyssin, un couteau double, dont le manche est au milieu, avec un tranchant à chaque bout. Les Abyssins se servent de ces couteaux pour pouvoir frapper dans deux directions, vers la droite et vers la gauche. Il faisait encore sombre lorsque 'Omar passa devant Abou-Loulou, qui se précipita sur le calife et le frappa de six coups de couteau, à droite et à gauche du corps, sur le bras et sur le ventre, et un coup au-dessous du nombril, coup qui fut mortel. Après avoir accompli cet acte, Fîrouz s'enfuit. 'Omar était tombé par terre. Il demanda si 'Abd-er-Ra'hmân, fils d'Auf, était présent dans l'assemblée. Sur la réponse affirmative des assistants, il invita 'Abd-er-Ra'hmân à présider la prière. Puis on le porta dans sa maison.

Aussitôt après la prière, 'Abd-er-Ra'hmân vint auprès d''Omar, qui lui dit à voix basse : Ô 'Abd-er-Ra'hmân, je veux t'imposer la charge d'administrer les affaires musulmanes ; ne t'avise pas de dire que tu n'acceptes pas. 'Abd-er-Ra'hmân répliqua : Prince des croyants, je veux t'adresser une question ; réponds-moi en toute sincérité avant que j'accepte. — Que veux-tu ? demanda 'Omar. 'Abd-er-Ra'hmân dit : Me conseilles-tu d'accepter cette charge ? — Non, répliqua 'Omar. — Alors, dit 'Abd-er-Ra'hmân, je ne l'accepte pas. 'Omar lui dit : Dans ce cas, n'en parle à personne ; je vais faire appeler ceux dont je sais que le Prophète, au moment de sa mort, était satisfait, et je leur imposerai cette charge ; ils la donneront à celui d'entre eux qu'ils voudront. Il fit donc appeler 'Alî ; 'Othmân, fils d''Affàn ; Zobaïr, fils d'Awwâm, et Sa'd, fils d'Abou-Waqqâç. Il fit aussi chercher Tal'ha, fils d''Obaïdallah, que l'on ne trouva pas ; il était, disait-on, allé à la campagne. 'Omar, s'adressant à ces quatre personnes, leur parla ainsi : Le Prophète, au moment de quitter ce monde, était satisfait de vous ; il ne faut donc pas que vous soyez privés de cette succession. Délibérez, pendant les trois jours qui suivront ma mort, avec Tal'ha, s'il peut être présent, sinon à vous quatre, pour choisir l'un d'entre

vous à qui vous imposerez la charge du gouvernement ; et jusqu'à ce que vous soyez tombés d'accord, engagez Çohaïb à présider la prière des musulmans. Je recommande à celui qui aura été choisi d'être bienveillant envers les Ançâr, qui sont de la famille du Prophète ; je lui recommande de traiter avec bonté les Arabes, qui sont la force de l'islamisme, et de reconnaître les droits qu'ils se sont acquis ; je lui recommande aussi la bienveillance envers les sectateurs d'autres religions ; car nous leur avons accordé le contrat de Dieu et du Prophète, et ils nous payent tribut. ‘Omar s'adressa ensuite à ‘Alî et lui dit : Père de ‘Hasan, si c'est à toi que ce pouvoir échoit, garde-toi de faire dominer les Benî-Hâschim. Il dit à Sa‘d et à Zobaïr, qui tous deux étaient de la tribu de Zohra : Si le choix tombe sur l'un de vous, ne faites pas dominer les Benî-Zohra. Puis il se tourna vers ‘Othmân et lui dit : Si c'est à toi qu'incombe cette charge, ne fais pas dominer les Benî-Omayya.

Après avoir prononcé ces paroles, ‘Omar sentit faiblir ses forces ; il fut hors d'état de parler, et il ferma les yeux. Il resta ainsi pendant quelque temps ; puis il ouvrit les yeux et demanda à son fils ‘Abdallah, qui était assis à son chevet, par qui il avait été frappé. ‘Abdallah lui nomma Abou-Loulou, l'esclave de Moghîra, fils de Scho‘ba. Alors ‘Omar s'écria : Loué soit Dieu ! je meurs donc de la main d'un infidèle, et non de la main d'un musulman, et j'obtiens la mort du martyre ! dit ensuite : ‘Abdallah, va trouver ‘Âïscha, la mère des croyants, pour lui demander si elle permet que l'on m'enterre à côté du Prophète ; car cet endroit est sa propriété. Si elle donne la permission, enterre-moi là ; si elle la refuse, fais-moi enterrer au cimetière des musulmans. Après ces paroles, ses forces l'abandonnèrent de nouveau, et il ferma les yeux. Il resta quelque temps en cet état ; puis, entendant du bruit au dehors, il en demanda la cause. On lui dit que c'étaient les Mohâdjir et les Ançâr qui désiraient le voir, ‘Omar dit à ‘Abdallah : Ne laisse pas les hommes à la porte ; fais-les entrer. En conséquence, les gens entrèrent un à un, et sortirent après l'avoir vu. Lorsque ‘Omar vit entrer Ka‘b al-A‘hbâr il se rappela ce que celui-ci lui avait dit, et il récita ces deux vers :

« Ka‘b m'a donné un avertissement de trois jours, et tout est arrivé exactement comme il l'avait dit.

« Mais je n'ai pas peur de la mort, puisqu'il faut que je meure ; mais j'ai peur du péché qui suit le péché. »

‘Omar mourut le même jour ; d'autres disent qu'il vécut encore trois jours, pendant lesquels Çohaïb présidait la prière. On lui dit : Prince des croyants, permets que nous amenions un physicien. ‘Omar répondit : Faites ce que vous voudrez. On fit donc chercher un physicien des Benî-‘Hârith, nommé Ka‘b, qui était un homme savant. Cet homme lui fit boire de l'eau ; elle sortit par la blessure qu'il avait sous le nombril ; puis il lui fit boire du lait, qui sortit également. Alors le physicien dit : Prince des croyants, fais ton testament, car ta fin est arrivée. ‘Omar répliqua : Je l’ai déjà fait. Quelques-uns disent que le calife mourut ce jour même, qui fut un mercredi, qu'on l'enterra [immédiatement], que les quatre personnes désignées délibérèrent pendant trois jours, et que le quatrième jour, qui fut le premier mo‘harrem de la nouvelle année, la vingt-quatrième de l'hégire, on prêta serment à ‘Othmân, fils d’‘Affân, qui avait été élu. D'autres prétendent qu‘Omar vécut encore le mercredi, le jeudi, le vendredi et le samedi ; qu'il ne mourut que dans la nuit du dimanche, qu'on l'enterra le dimanche, qui fut le premier jour du mois de mo‘harrem, et que quatre personnes entrèrent le même jour en délibération, et que ce conseil dura trois jours, pendant lesquels Çohaïb, fils de Sinân, présida la prière.

Lorsque, après avoir procédé à la lotion funéraire, on voulut prier sur le corps d‘Omar, ‘Alî et ‘Othmân s'approchèrent ; l'un se plaça à sa tête, l'autre à ses pieds, et ils invitèrent ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, à s'approcher également pour prier. ‘Abd-er-Ra‘hmân dit : Je ne dois pas le faire, ni vous non plus. — Qui est-ce qui doit le faire ? demandèrent-ils. ‘Abd-er-Ra‘hmân dit : Çohaïb ; car ‘Omar a ordonné que Çohaïb préside la prière jusqu'à ce que vous soyez tombés d'accord sur le choix de l'un d'entre vous. Ils répondirent : Tu as raison. Et il fut ainsi fait. Le lendemain de l'enterrement d‘Omar, le lundi, deuxième jour du mois de mo‘harrem de l'an 24, ‘Othmân, fils d’‘Affân, reçut le serment des musulmans. Cette formalité ne fut terminée qu'à l'heure de la prière de l'après-midi, et la prière du matin et celle de midi furent encore présidées par Çohaïb. ‘Othmân vint remplir les fonctions d'imâm à la prière de l'après-midi.

CHAPITRE LXXVI

Généalogie d’‘Omar. — Sa personne. — Durez de son règne. Énumération de ses femmes et de ses enfants.

‘Omar était fils de Khattâb, fils de No‘faïl, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza, fils de Riyâ‘h, fils d‘Abdallah, fils de Qort, fils de Rizâ‘h, fils d’‘Adî, fils de Ka‘b, fils de Lowayy. Il portait le surnom d'Abou-‘Hafç. Sa mère s'appelait Khaïthama, fille de Hischâm, fils de Moghîra, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Amrou, fils de Makhzoum. ‘Omar portait le sobriquet *Fârouq*. Quelques-uns disent que c'est le Prophète qui l'avait appelé ainsi ; selon d'autres, ce fut Ka‘b al-A‘hbâr, qui avait dit avoir trouvé ce nom dans le Pentateuque, et depuis lors ce sobriquet lui était resté parmi les musulmans.

On n'est pas d'accord sur l'extérieur d‘Omar. Mohammed-ben-Djarîr rapporte une tradition d'après laquelle ‘Omar avait le visage coloré, rouge et blanc ; et une autre tradition, qui dit qu'il était foncé. Mais toutes les traditions sont d'accord en ceci, qu'il était de taille élevée. Quand il marchait avec d'autres, sa tête, son cou et ses épaules dominaient au-dessus de la foule, comme quelqu'un qui aurait été à cheval. Sa démarche était si vigoureuse, que, quand il était en mouvement, son dos et ses épaules vibraient comme [le corps] d'un cavalier en marche. Le devant et le sommet de sa tête étaient chauves. Sa barbe était blanche ; il la teignait avec du ‘henna. Il était ambidextre, c'est-à-dire il se servait indifféremment de la main droite et de la main gauche. On rapporte que, au moment de sa mort, il était âgé de cinquante-cinq ans ; d'autres disent de cinquante-sept ans ; d'autres encore disent qu'il était âgé de soixante et un ans, ou, d'après une tradition différente, de soixante-trois ans, et qu'il avait atteint le même nombre d'années que le Prophète et Abou-Bekr. La durée de

son califat fut, d'après une tradition, de dix ans cinq mois et vingt jours ; d'après une autre tradition, de dix ans six mois et quatre jours.

‘Omar avait épousé, dans le courant de sa vie, sept femmes, dont trois du temps qu'il était païen, savoir : Zaïnab, fille de Mazh‘oun, fils de ‘Habîb, de la tribu de Mads‘hidj ; Molaïka Oumm-Kolthoum, fille de Djarwal, et Qoraïba, fille d'Abou-Omayya, de la tribu de Makhzoum. Il répudia cette dernière, qui fut épousée, encore du temps du paganisme, par ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Abou-Bekr. Quant aux deux autres femmes qui, lors de son émigration à Médine, étaient restées à la Mecque, son mariage avec elles fut rompu de droit. À Médine, il épousa quatre femmes, savoir : Oumm-‘Hakîm, fille de ‘Hârith, fils de Hischâm ; Djemîla, fille de ‘Âcim, fils de Thâbit, l'Ançâr, de la tribu d'Aus ; Oumm-Kolthoum, fille d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib et de Fâtima, la fille du Prophète ; et ‘Âtika, fille de Zaïd, fils d’‘Amrou, fils de Nofaïl. Cette dernière avait d'abord été mariée à ‘Abdallah, fils d'Abou-Bekr, qui l'avait répudiée. ‘Omar l'avait épousée ensuite ; après la mort d’‘Omar, elle devint la femme de Zobaïr, fils d'Awwâm. ‘Omâr avait en outre deux esclaves noires qui lui avaient donné des enfants ; l'une s'appelait Bahiyya, et l'autre Foukaïha. Il avait huit fils, savoir : ‘Abdallah, dont la mère était Zaïnab, et ‘‘Obaïdallah, dont la mère était Molaïka. Trois de ses fils portaient le nom d’‘Abd-er-Ra‘hmân : ‘Abd-er-Ra‘hmân l’aîné, qui était né de Zaïnab ; ‘Abd-er-Ra‘hmân le moyen, dont la mère était Bahiyya, et ‘Abd-er-Ra‘hmân le jeune, né de Foukaïha. Deux autres portaient le nom de Zaïd : Zaïd l’aîné, dont la mère était Oumm-Kolthoum, et Zaïd le jeune, né de Djemîla. Son huitième fils était ‘Âcim, dont la mère était également Djemîla. ‘Omar avait quatre filles : ‘Hafça, de sa femme Zaïnab ; Fâtima, d'Oumm-‘Hakîm ; Roqayya, d'Oumm-Kolthoum, et Zaïnab, de Foukaïha.

‘Omar avait convoité en outre deux femmes qui l'avaient refusé. L'une, Oumm-Abân, fille d’‘Otba, fils de Rabî‘a, avait répondu : Je ne le veux pas, car il est sombre et sévère envers ses femmes, et il les tient enfermées. L'autre femme qui le refusa, était Oumm-Kolthoum, fille d'Abou-Bekr. Il la fit demander à ‘Âïscha. Celle-ci consentit, en disant : Où lui trouverais-je [un époux] tel que toi ? Mais la jeune fille pleura et dit qu'elle ne le voulait pas pour mari. — Pourquoi, lui demanda ‘Âïscha, ne veux-tu pas pour mari le calife ? La jeune fille

répondit : Parce qu'il a toujours un air sombre et qu'il donne à sa famille une nourriture grossière, du pain d'orge et de la viande de chameau cuite avec de l'eau et du sel. ‘Âïscha, embarrassée d'être obligée de signifier un refus à ‘Omar, fit appeler ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, lui raconta ce qui s'était passé, et lui dit : Cherche à ôter de l'esprit d’‘Omar l'idée d'épouser cette jeune fille ; mais qu'il ne sache pas que je t'ai parlé. — Je m'en charge, répondit ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. Il vint trouver ‘Omar et lui dit : J'apprends que tu as demandé en mariage Oumm-Kolthoum, la fille d'Abou-Bekr. Je désapprouve ce projet. — Pourquoi ? demanda ‘Omar ; ne me crois-tu pas digne d'elle, ou ne la crois-tu pas digne *de* moi ? — Ce n'est ni l'un ni l'autre, répliqua ‘Amrou. Mais tu es un homme de mœurs austères, et tu fais vivre tes femmes à ta façon. Or cette jeune fille, ayant perdu son père, a été élevée par ses sœurs, et elle ne pourra pas supporter ton austérité. Si tu la grondes, elle se plaindra devant les gens, et l'on te blâmera, disant que tu maltraites la fille d'Abou-Bekr, et que tu oublies les égards dus à son père. Si tu veux une femme de mœurs rigides, demande Oumm-Koltboum, la fille d’‘Alî, qui a été élevée par ‘Alî et Fâtima, et qui a pris exemple sur leur caractère et leurs mœurs. ‘Omar dit : Comment faire ? J'en ai déjà parlé à ‘Âïscha, qui m'a donné son consentement. — J'arrangerai cela, répondit ‘Amrou. Puis il alla rendre compte à ‘Âïscha de sa conversation avec ‘Omar. Celui-ci demanda ensuite à ‘Alî sa fille Oumm-Kolthoum. ‘Alî, qui ne voulait pas la lui refuser, lui dit : Il faut un don nuptial de quarante mille dirhems. ‘Omar envoya cette somme, et épousa Oumm-Kolthoum.

Mohammed-ben-Djarîr avait raconté plus haut qu’‘Omar n'avait embrassé l'islamisme qu'après un grand nombre d'autres personnes. À présent il dit qu'il devint musulman lorsque quarante ou quarante-cinq personnes avaient déjà embrassé l'islamisme.

CHAPITRE LXXVII

Vie d’‘Omar

On est unanimement d'accord sur ce point, que le caractère d’‘Omar était tel, que personne, ni avant ni après lui, n'a su marcher dans la même voie que lui. On rapporte de lui la parole suivante : Si sur les bords du Tigre ou sur ceux de l'Euphrate, un berger perdait un mouton, je craindrais que Dieu ne m'en demandât compte, pour ne l'avoir pas gardé. Quelqu'un a raconté : J'ai vu, un jour, par une forte chaleur et en plein soleil, ‘Omar, ayant un mouchoir autour des reins et un morceau de grosse toile sur la tête, dans la plaine où se trouvaient les chameaux de la dîme, occupé à marquer les chameaux avec de la poix, pour les désigner comme appartenant au trésor public. Je lui dis : Prince des croyants, pourquoi fais-tu cela de ta propre main ? Il me répondit : Dieu m'a établi leur gardien ; et si je n'en prends pas soin, il pourrait m'en demander compte. Un autre jour, on avait amené des chameaux de la dîme. Il faisait une forte chaleur. ‘Alî et ‘Othmân, fils d’‘Affân, qui étaient les secrétaires d‘Omar, étaient assis auprès de lui. Alors il leur dit : Allons, sortons hors de la ville, pour écrire le nombre et les couleurs des chameaux. Ils sortirent avec lui. ‘Omar les fit asseoir à l'ombre, et lui-même resta debout en plein soleil, leur dictant à haute voix ce qu'ils devaient écrire. ‘Othmân dit à ‘Alî : Cet homme n’est pas incommodé par le soleil et n'a pas chaud. ‘Alî répliqua : Il en est comme dit, dans le Coran, la fille de Sch‘aïb : « Voilà le meilleur serviteur que tu puisses choisir : un homme robuste et loyal. » (Sur. XXVIII, vers. 26.)

‘Omar disait chaque jour : Il faudrait que je passasse un an à l'étranger, pour bien arranger les affaires des musulmans et pour me soulager de ce fardeau ; car je sais qu'il y a dans cet empire un grand nombre de pauvres et de misérables, des gens qui ont besoin d'aide, et qui ne peuvent pas venir me trouver à Médine. Je devrais passer deux

mois en Syrie, deux mois en Mésopotamie, deux mois en Égypte, deux mois dans le Ba‘hraïn, deux mois à Koufa et deux mois à Baçra, pour entendre les requêtes de ceux qui en ont à présenter et pour chercher à les satisfaire, si je le peux ; et quand même je ne le pourrais pas, il n'y aurait cependant aucune année de ma vie plus utile et plus agréable à Dieu. Quand ‘Omar faisait partir un gouverneur ou un agent, il lui remettait son acte de nomination dans lequel étaient comprises ses instructions, qui se terminaient par ces mots : Si tu n'agis pas conformément à mes ordres, je t'abandonne. Il adressait en même temps une lettre aux sujets, par laquelle il les engageait à obéir à son agent. Mais si, y était-il dit, il s'écarte des ordres que je lui ai donnés, refusez-lui votre obéissance. Enfin il recommandait toujours aux agents de ne porter la main sur personne, et de n'enlever à qui que ce fût son bien.

‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, a raconté : ‘Omar avait l'habitude de faire personnellement la patrouille pendant la nuit. Une certaine nuit, au moment où je venais de finir la prière du coucher, il vint frapper à ma porte. Je lui dis : Prince des croyants, qu'est-il arrivé pour que tu sortes à cette heure ? Il répondit : Une caravane vient d'arriver et est campée aux portes de Médine. Sachant que ces hommes sont tous fatigués et qu'ils dorment, je crains qu'un voleur n'aille leur dérober quelque chose. Viens pour me tenir compagnie en veillant pour eux. Je me levai et l'accompagnai hors de la ville. Nous nous assîmes sur le sommet d'une colline et nous veillâmes jusqu'au jour. Personne n'eut connaissance de ce fait.

Zaïd, fils d'Aslam, a rapporté le fait suivant, qui lui avait été transmis par son père : ‘Omar avait l'habitude de faire la
patrouille pendant la nuit, tout seul ; et si quelqu'un voulait l'accompagner, il ne l'empêchait pas de le faire. Or, une
certaine nuit, raconte Aslam, je lui demandai la permission de l'accompagner. Il consentit, et je marchai avec lui toute la nuit. Vers minuit, nous sortîmes de la ville et nous vîmes au loin un feu. ‘Omar me dit : Ô Aslam, quelqu'un a fait halte à cet endroit-là ; allons voir qui c'est. Nous nous approchâmes du feu et nous aperçûmes une femme et deux ou trois petits enfants qui pleuraient. La femme était occupée à mettre le feu sous un pot, et disait aux enfants : Ne pleurez pas ; dormez jusqu'à ce que le pot soit cuit, alors vous mangerez. Que

Dieu nous rende justice d‘Omar, qui, cette nuit, dort après avoir bien mangé, tandis que moi et mes enfants, nous souffrons de la faim ! En entendant ces paroles, ‘Omar eut des larmes aux yeux. Il salua de loin la femme, qui lui rendit son salut. Puis il lui demanda s'il était permis d'approcher. — Si vous venez dans de bonnes intentions, répondit-elle, approchez. Alors ‘Omar lui demanda son histoire. La femme dit : Je suis partie de mon pays avec ces enfants pour me rendre à Médine. J'ai été obligée de m'arrêter ici, nous étions exténués de fatigue et de faim ; et maintenant la faim nous empêche de dormir, moi et les enfants. — Mais, dit ‘Omar, pourquoi invoques-tu Dieu contre ‘Omar ? Elle répondit : Il a envoyé mon mari à la guerre, où il a été tué, et je suis restée dans la misère avec mes enfants. — Qu'y a-t-il dans ce pot ? demanda de nouveau ‘Omar. — Rien qu'un peu d'eau ; et j'ai allumé le feu pour tranquilliser les enfants, espérant les faire dormir jusqu'à demain matin. Aussitôt ‘Omar s'éloigna, en me disant : Ô Aslam, vite ! Nous courûmes vers la ville et allâmes à la boutique d'un marchand de farine. Mais le marchand n'y était pas. Nous allâmes à sa maison, et ‘Omar le réveilla, le fit sortir de la maison et acheta de lui un sac de farine. Nous allâmes ensuite chez le boucher et ‘Omar demanda de la viande. — Je n'en ai pas, prince des croyants, dit le boucher ; mais j'ai de la graisse. ‘Omar acheta une bourse de graisse.

Les gens [du boucher] lui dirent : Prince des croyants, nous allons la porter. — Non, allez, leur dit-il, j'ai quelqu'un avec moi. Alors, continue Aslam dans son récit, je ne doutai point qu'il ne me dit de porter la charge. Mais lorsque les gens furent partis, il prit le sac de farine sur ses épaules et me dit de placer la bourse de graisse par-dessus. Je dis : Prince des croyants, laisse-moi porter cela. Il répliqua : Ô Aslam, si tu prends cette charge, qui portera la charge de mes péchés ? Et qui prendra sur lui l'effet de la prière de cette femme ? Et ‘Omar pleura si fort, que je craignais de le voir tomber en défaillance. Puis nous courûmes en toute hâte vers la femme, et ‘Omar déposa sa charge. La femme dit : Que Dieu te récompense ! Tu es plus digne d'être le gardien des pauvres qu’‘Omar. ‘Omar, de sa main, prit un peu de graisse et la mit dans le pot. Il engagea la femme à faire de la pâte, puis il me dit d'aller chercher du bois. Lorsque je rapportai le bois que j'avais recueilli, voilà que, par le Dieu puissant ! je vis ‘Omar, la barbe

par terre, souillant le feu sous le pot. La femme mit la pâte qu'elle avait préparée dans une assiette dans l'eau, par petits morceaux, et lorsqu'elle fut cuite avec l'eau et la graisse, ‘Omar la mit dans l'assiette, fit asseoir la femme et les enfants et dit : Maintenant, toi et tes enfants, mangez et rassasiez-vous. Rends grâces à Dieu, et prie pour ‘Omar, qui ne connaissait pas votre situation. Ensuite il rentra dans la ville.

Le même Aslam a raconté : Lorsque ‘Omar faisait partir un gouverneur, il lui disait : Que tout ce que tu dépenseras pour tes besoins personnels soit payé de tes propres ressources. Ne touche pas au trésor public. N'aie pas de portier dans ta maison, pour que les suppliants ne soient pas empêchés d'approcher, et ne t'expose ni à la colère ni au châtiment de Dieu. Songe au jour où tu seras toi-même dans le besoin et dans la misère et où tu n'auras pas d'autre protecteur que Dieu.

‘Omar fut le premier qu'on appela du titre d'Émir des croyants. Abou-Bekr était toujours appelé *Vicaire de l’apôtre de Dieu.* Mais ‘Omar dit : Ce titre de *Vicaire de l'apôtre de Dieu* est trop long à prononcer et à écrire. Vous êtes les croyants, et je suis votre émir ; appelez-moi émir des croyants. Appelez-moi ‘Omar, ou fils de Khattâb, car je suis toujours ‘Omar, et le fils de Khattâb, comme je l'étais auparavant.

L'une des institutions louables établies par ‘Omar fut celle de la prière dite de *terâwî‘h*, au mois de ramadhân. Il adressa des lettres à toutes les villes des possessions musulmanes, pour prescrire cette prière, et dans chaque bourg on éleva une mosquée et une chaire. Une autre bonne institution établie par ‘Omar fut celle de l'impôt foncier, que chacun devait acquitter de ses terres, en proportion de leur rendement. Il établit aussi les bureaux de distribution et fit inscrire sur des registres les noms des différentes personnes, suivant leur droit. Cette institution était en vigueur dans le royaume des Chosroès et inconnue aux Arabes. Lorsque ‘Omar voulut l'établir, il fit venir les plus savants généalogistes arabes, tels que ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib ; Makhrama, fils de Naufal, et Djoraïr, fils de Mout‘im, et leur ordonna de rédiger un registre sur lequel chacun serait inscrit [dans l'ordre de sa parenté]. Ces hommes mirent en tête de ces listes les membres de la famille de Hâschim, qui était celle du Prophète.

Mohammed-ben-Djarîr rapporte une tradition transmise par Schafâ, fille d'‘Abdallah, fils d‘Omar, tradition qui est transmise aussi au nom d'‘Âïscha. La version de cette dernière est plus exacte. Un jour, ‘Âïscha vit un homme qui marchait très-lentement, la tête baissée, n'adressant la parole à personne. ‘Âïscha demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était un *nâsik*, c'est-à-dire un homme vertueux. Alors ‘Âïscha dit : « Que la miséricorde de Dieu soit avec ‘Omar ! car celui-ci était un homme vertueux, et cependant, quand il parlait, il parlait à haute voix ; quand il marchait, il marchait vit ; quand il donnait à manger, il rassasiait, et quand il frappait, il frappait douloureusement. » Aslam, qui était le trésorier du trésor public, interrogé un jour si ‘Omar n'avait jamais rien pris indûment dans le trésor, répondit : Jamais. Seulement, quand il n'avait pas de quoi subvenir à ses dépenses et aux besoins de sa famille, il empruntait au trésor ce qui lui était nécessaire, et lorsqu'on lui apportait sa pension, il le restituait. Hind, la mère de Mo‘âwiya, gouverneur de Syrie, faisait chaque année le voyage de la Mecque en Syrie. Mo‘âwiya lui donnait chaque fois cent dinars, somme avec laquelle elle faisait le commerce à la Mecque. Or, une certaine année, Hind vint trouver ‘Omar et lui demanda un prêt de quatre mille dirhems du trésor public. ‘Omar les lui donna, et Hind se rendit en Syrie et y fit le commerce. Puis elle vint auprès de Mo‘âwiya, qui lui donna les cent dînârs. Hind lui dit : Il faut que tu me donnes plus cette année-ci, car j'ai une dette à payer. Mo‘âwiya dit : Si ‘Omar sait que tu as cent dînârs, il te les prendra !

Un jour, ‘Omar dit dans un sermon : Musulmans, du temps du Prophète, il y avait la révélation, et le secret de chacun était connu du Prophète. Aujourd'hui que la révélation n'existe plus, je vois bien vos actions publiques, mais vos actions secrètes ne sont connues que de Dieu. Quant à moi, je fais mes efforts pour qu'aucune injustice ne soit commise envers les musulmans, ni par moi, ni par mes agents ; pour ne point m'approprier la moindre partie de votre fortune, ou vous faire tort de la moindre chose, et pour ne point donner illégalement, ne fût-ce qu'un dirhem. Et malgré ces efforts pour être juste, Dieu veuille que j'aie fait en ce monde ce que je devais faire ! Dans un autre sermon, il dit : Rappelez-vous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et que chacun soit content de sa situation ; car Dieu a dit dans le

Coran : « Rappelez-vous que vous étiez peu nombreux et faibles, » etc. (Sur. VIII, vers. 26.) Il n'y a aucun d'entre vous, quelque modeste que soit sa position actuelle, qui, auparavant, n'ait été dans une position plus modeste. Il faut donc que vous vous souveniez de votre situation antérieure, pour rendre grâces à Dieu de votre situation actuelle. C'est ainsi qu'‘Omar exhortait le peuple jour et nuit. ‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, a raconté : Un jour, j'accompagnai ‘Omar au pèlerinage. Au retour, lorsque nous passâmes dans les montagnes du voisinage de la Mecque, là où ‘Omar avait autrefois fait paître les chameaux de son père Khattâb, il arrêta sa monture, regarda les montagnes, et dit : C'est ici que j'ai gardé les chameaux de mon père ! Mon père était un homme sévère, qui me faisait travailler beaucoup, et j'avais beaucoup de peine ; et si je n'accomplissais pas ce qu'il m'avait commandé, il me battait. Aujourd'hui je suis arrivé à la position d'intermédiaire entre Dieu et ses serviteurs, et personne n'est mon égal

Une certaine année, ‘Omar envoya ‘Otba, fils d'Abou-Sofyân, pour amener les dîmes des Benî-Kinâna. Lorsque ‘Otba revint de sa mission, ‘Omar alla à sa rencontre, pour voir ceux qui avaient amené les dîmes. Il trouva ‘Otba porteur d'une grande quantité d'argent, et il lui demanda d'où il tenait cet argent. ‘Otba répondit qu'il l'avait emporté [de Médine]. ‘Omar répliqua : Si tu avais eu tant d'argent, tu ne te serais pas chargé de cette mission. Tu t'es laissé corrompre par des dons ; c'est ainsi que tu as amassé cette somme. Et il la lui enleva et la mit dans le trésor. Plus tard, lorsque ‘Othmân fut calife et qu'il favorisa les Benî-Omayya, il dit à Abou-Sofyân, héritier légal d'‘Otba, qui était mort : Veux-tu que je te rende l'argent qu'‘Omar a enlevé [à ton fils] ? Abou-Sofyân répondit : Non ; car si tu me le rends, ton successeur pourra me le reprendre, et je ne veux pas toujours le recevoir et le rendre. Je préfère pour moi que la chose reste comme elle est.

‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, a raconté : J'étais en voyage et ne connaissais pas le chemin. Alors je marchai à côté d‘Omar. Celui-ci se mit à réciter les vers qu'on avait chantés à Médine en l'honneur du Prophète. Vers l'aurore, il me dit : Fils d'‘Abbâs, récite une surate du Coran. — Laquelle veux-tu ? lui demandai-je. Il répondit : La surate *Al-Wâqî‘a* ; car celui qui récite cette surate a les parois de son cœur

touchées par le feu. Le même ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, a raconté : J'étais un jour avec ‘Omar. Il parlait de poésie et d'histoire. Alors il me dit : Le poète que je préfère à tous est Zohaïr, fils d'Abou-Salma. Te rappelles-tu quelque chose de ses poésies ? Je me souvenais de quelques vers, que je récitai. ‘Omar dit : Cela est très-beau, mais il en a fait de plus beaux. Mohammed-ben-Djarîr n'a pas rapporté ces vers dans son livre.

On raconte qu'un jour, ‘Omar étant venu au marché, les pauvres se pressèrent autour de lui. Alors il toucha Yâser, fils de Salama, du bout de son fouet, en disant : Écarte-toi ! Un an après, cet homme lui demanda l'autorisation de faire le pèlerinage. ‘Omar la lui accorda. Puis il lui porta soixante dirhems dans sa maison, et lui dit : Prends cet argent pour les frais du voyage, car tel jour, sur le marché, je t'ai frappé au côté avec mon fouet. Maintenant pardonne-moi la douleur que je t'ai causée. Yâser répliqua : Prince des croyants, je n'en ai pas souvenir. — Moi, je m'en souviens, répliqua ‘Omar, et voilà la réparation à laquelle tu as droit.

Les beaux traits de la vie d‘Omar sont très-nombreux. Il serait trop long de les rapporter tous. Mais ce que dit dans son livre ‘Amrou, fils de Ba‘hr al-Dja‘hizh, est plus beau que tous ces récits. Il ne faut pas, dit cet auteur, louer ‘Omar pour sa justice et son désintéressement ; car il y a eu des souverains justes avant lui, qui se sont abstenus de toucher au trésor public, et il y en aura après lui. Mais ce qui est admirable dans le caractère d‘Omar, c'est que, lorsqu'il fut arrivé au califat, il ne changea absolument rien à ses habitudes antérieures, et il est fameux pour sa frugalité et la simplicité dans ses vêtements. II a occupé le pouvoir pendant plus de dix ans, et chaque jour il voyait partir une expédition et arriver la nouvelle d'une victoire ; chaque jour il y avait un évènement heureux. On apportait constamment des richesses. Il conquit le monde, abaissa tous les souverains, fonda des villes, telles que Baçra et Koufa, et régla les affaires administratives et d'impôt. Ses armées pénétrèrent, à l'est, jusqu'aux bords du Djî‘houn ; au nord, jusqu'à l'Aderbîdjân, le Derbend des Khazars et la digue de Yâdjoudj et Mâdjoudj ; au sud, jusqu'aux pays de Sind et de Hind, l'‘Omân, le Ba‘hraïn, le Mokrân et le Kirmân ; à l'ouest, jusqu'aux frontières du pays de Roum. Les habitants de tous ces pays devinrent ses sujets et furent sous son obéissance. Et, malgré toute cette

puissance, ‘Omar ne changea pas la moindre chose dans sa manière de vivre, de manger, de dormir, de s'habiller ou de parler.

Les poètes ont composé beaucoup de pièces de vers en l'honneur d’‘Omar. Mohammed-ben-Djarîr n'en a pas rapporté dans ce livre. On dit que le jour où ‘Omar fut enterré, on entendit une voix dans l'air réciter les vers suivants :

« Me voilà à votre service, ô vous qui pleurez sur l'islamisme...

« Le monde est perdu, perdus ses biens ; il l'a précédé dans son déclin, celui qui a cru en la promesse de Dieu ! »

III

‘Othmân, fils d’‘Affân

CHAPITRE LXXVIII

Conseil d’élection. — Nomination d’‘Othmân

Au moment où ‘Omar venait d'être blessé, il se préoccupa aussitôt de la chose publique et du sort de l'empire musulman. Il fit appeler cinq personnes, savoir : ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib ; ‘Othmân, fils d’‘Affân ; ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf ; Zobaïr, fils d’‘Awwâm, et Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç (il fit, chercher aussi Tal‘ha, fils d’‘‘Obaïdallah, mais on ne le trouva pas), et il leur parla ainsi : C'est à l'un de vous que le pouvoir doit appartenir ; car le Prophète était satisfait de vous au moment de sa mort. Faites rechercher Tal‘ha pendant trois jours ; s’il ne peut être trouvé, le quatrième jour choisissez l'un de vous cinq. Ils répondirent : Prince des croyants, ce sera une affaire impossible. Désigne toi-même une personne pour calife, comme tu as été désigné toi-même par Abou-Bekr. ‘Omar répliqua : Qui nommerai-je ? Si Abou-‘Obaïda, fils de Djarrâ‘h, vivait encore, je le nommerais ; car j'ai entendu dire au Prophète : [« Abou-‘Obaïda est un homme loyal. » Et si Sâlim était encore vivant, je le nommerais ; car j'ai entendu dire au Prophète :] Sâlim est un homme qui aime Dieu et qui en est aimé. L'un des cinq dit alors : Prince des croyants, nomme ton fils ‘Abdallah. ‘Omar l'apostropha en ces termes : Que Dieu te fasse périr ! Par Dieu, ce que tu viens de dire, tu ne l'as dit ni en vue de Dieu, ni dans l'intérêt des musulmans ! Comment puis-je donner le califat à un homme qui n'ose même pas répudier sa femme ! C'est vous, les six personnes que j'ai désignées comme membres du conseil, qui devez nommer l'un d'entre vous. Ils répliquèrent : Prince des croyants, il faut que Sa‘îd fils de Zaïd, fils d'Amr, fils de Nofaïl, y soit compris. [Sa‘îd était de la tribu des Benî-‘Adî et de la parenté d’‘Omar.] Non, dit ‘Omar, il suffit qu'un seul des Benî-‘Adî aille devant Dieu [rendre compte de l'exercice du pouvoir]. Vous pensez que j'ai fait le bien et évité le mal et que je

paraîtrai devant Dieu [sans crainte]. Cependant je ne suis pas rassuré sur mes actions, et si je me trouve sans péché, j'aurai été un homme fortuné. Maintenant, si je me désignais un successeur, j'agirais comme celui qui a été avant moi et meilleur que moi ; et si je n'en désigne pas, je fais comme le meilleur des hommes, le Prophète. C'est vous que j'en charge ; nommez l'un d'entre vous ; car vous êtes ce que je vais vous dire : ‘Alî et ‘Othmân sont de la famille d'Abd-Manâf, l'un par Hâschim, l'autre par Omayya ; ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, et Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, sont de la famille de Zohra et oncles du Prophète ; Zobaïr, fils d’‘Awwâm, est le cousin du Prophète ; il est fils de Çafiyya, fille d’‘Abdou’l-Mottâlib. Tal‘ha, fils d’‘Obaïdallah, est celui que le Prophète a appelé : Tal‘ha, l'homme de bien. Je ne connais pas sur la terre d'hommes plus dignes que vous. Délibérez donc et agissez dans l'intérêt des musulmans. Évitez la discorde et cherchez l'union, afin que la paix soit dans le peuple. Ne dépassez pas la limite de trois jours pour prendre une décision. ‘Alî, si votre choix tombe sur lui, est un homme d'un bon caractère, qui guidera le peuple dans la voie de la justice. ‘Othmân, si c'est lui que vous nommez, est un homme doux, réservé et de mœurs pures. Sa‘d sera digne du pouvoir, si vous le lui donnez ; et si vous nommez un autre que lui, recommandez à cet élu de consulter Sa‘d en toute affaire ; car, quel qu'il soit, les conseils de Sa‘d lui seront nécessaires. Si j'ai enlevé à Sa‘d le gouvernement de Koufa, ce n'était pas pour cause de déloyauté. Si vous nommez ‘Abd-er-Ra‘hmân, sachez qu'il n'y a pas d'homme plus vertueux que lui, ni plus sage ; et quiconque exercera le pouvoir ne pourra se dispenser d'avoir recours au conseil d’‘Abd-er-Ra‘hmân. Enfin, j'ai l'espoir que Tal‘ha ne s'opposera pas à ce que vous aurez décidé. Sa‘d dit : Quant à Tal‘ha, je me porte garant de son acquiescement.

Ensuite, ‘Omar fit appeler Abou-Tal‘ha, l'Aller, et lui dit : Je te charge de garder ces hommes avec cinquante Ançâr. Quand on m'aura enterré, tu les feras réunir dans la maison d’‘Âïscha, dans la partie où est le trésor public ; et lorsqu'ils seront réunis, tu ne laisseras personne pénétrer jusqu'à eux. Tu ne les laisseras pas délibérer plus de trois jours ; il faut que le quatrième jour ils aient proclamé quelqu'un ; car le monde ne doit pas rester plus de trois jours sans chef religieux. Lorsque cinq d'entre eux seront d'accord sur un choix, et que le

sixième, dissident, ne voudra pas se soumettre, tu le tueras ; s'il y a deux dissidents contre les quatre autres qui seraient d'accord, [tu tueras les deux dissidents ; et s'il y a trois voix contre trois,] vous proclamerez celui qui aura la voix d‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf. Puis ‘Omar dit à son fils ‘Abdallah : Je te nomme membre du conseil d'élection, sans cependant que tu puisses prétendre au califat. Il fit ensuite appeler Miqdâd, fils d'Aswad, et lui dit : Je te charge en même temps qu'Abou-Tal‘ha de surveiller les membres du conseil. Vous les réunirez après ma mort, et vous ne laisserez pas se prolonger les débats plus de trois jours. Enfin, il fit appeler Çohaïb et lui commanda de présider la prière publique pendant ces trois jours.

Lorsque ‘Omar fit appeler auprès de lui les personnes que nous avons dites, ‘Alî parla à ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottâlib, de l'invitation qu'il venait de recevoir. (Abbâs lui dit : N'y va pas. — Pourquoi ? demanda ‘Alî. — Parce que, répondit ‘Abbâs, ‘Omar ne donnera pas le pouvoir aux Benî-Hâschim. Il te convoque avec les autres pour nommer l'un d'eux et pour pouvoir dire que tu as été présent à cette nomination. Mais si tu n'assistes pas à cette réunion, au moins pourrons-nous dire qu'il n'y avait pas de représentant des Benî-Hâschim. ‘Alî répliqua : Mon oncle, je ne peux pas me séparer des autres compagnons. Mais il pensait qu’‘Omar lui donnerait le pouvoir. Lorsqu'il rentra chez lui, ‘Abbâs vint le trouver et lui demanda ce qu'ils avaient décidé. ‘Alî répondit : Cet homme vient d'enlever le pouvoir aux Benî-Hâschim. — Comment cela s'est-il passé ? demanda ‘Abbâs. ‘Alî dit : Il a mis en avant des gens qui sont liés entre eux, et qui ne nous abandonneront pas le pouvoir. Sa‘d et ‘Abd-er-Ra‘hmân sont de la même famille ; Sa‘d ne se prononcera pas contre ‘Abd-er-Ra‘hmân, ni Zobaïr contre eux deux. C'est donc ‘Abd-er-Ra‘hmân qu'ils nommeront. ‘Abbâs dit : Mon fils, je te l'avais bien dit ! Chaque fois que je t'ai poussé en avant, tu as reculé. Lorsque le Prophète quitta ce monde, je t'avais dit de lui demander de désigner son successeur, pour éviter la discorde ; tu ne l'as pas fait. Et lorsqu'après la mort du Prophète, je t'ai conseillé de faire des démarches, tu ne l'as pas fait non plus ; de sorte que les autres, réunis dans le vestibule des Benî-Sa‘îda, ont décidé ce qu'ils ont voulu. Et aujourd'hui, quand je t'ai dit de ne pas aller chez ‘Omar, tu ne m'as pas écouté. Maintenant

fais ce que tu voudras. Ceux qui sont avec toi dans le conseil ne te laisseront pas obtenir le pouvoir, qui sera perdu pour toi à jamais.

Après l'enterrement d'‘Omar, Miqdâd, fils d'Aswad, convoqua les membres du conseil dans la maison d'‘Âïscha. On chercha aussi Tal‘ha, mais il n'était pas encore de retour. ‘Abdallah, fils d‘Omar, faisait partie du conseil. On fit venir Abou-Tal‘ha avec les Ançâr, pour garder la porte et pour ne laisser entrer personne. Miqdâd, qui, avec Abou-Tal‘ha, garda la porte, a raconté [plus tard] : Il s'était passé un certain temps, lorsqu'il s'éleva un grand tumulte à l'intérieur. Je croyais qu'ils étaient tombés d'accord sur le choix de l'un d'entre eux. Mais quand j'entrai, je les trouvai se disputant entre eux, chacun proclamant ses titres et ses prétentions. On n'arriva à aucun accord ce jour-là, et chacun rentra chez soi. Le lendemain, ils se réunirent de nouveau, et se séparèrent le soir, sans avoir pris aucune décision. Le troisième jour, Miqdâd, après les avoir amenés, leur dit en affirmant ses paroles par un serment : Si, aujourd'hui, vous n'arrivez pas à un résultat, je ne vous laisserai pas rentrer chez vous ! Alors ils prirent séance et discutèrent longtemps. ‘Abd-er-Ra‘hmân dit enfin : L'affaire traîne en longueur et nous n'arrivons pas à un résultat ; car chacun ne fait valoir que ses propres prétentions. Qui d'entre vous veut se désintéresser dans la question et renoncer au pouvoir, pour que nous lui abandonnions la décision ? Personne ne répondit : ‘Abd-er-Ra‘hmân reprit : Je vais vous rendre la chose facile. Si je m'engage par serment à renoncer au pouvoir, me promettez-vous d'accepter mon arbitrage ? — Nous l'acceptons, répondirent-ils. Alors ‘Abd-er-Ra‘hmân prit l'engagement par serment de renoncer pour sa personne à être nommé et de prononcer pour les autres ; puis chacun en particulier dut s'engager envers lui à accepter sa décision. Lorsqu'il vint à ‘Alî pour recevoir son engagement, ‘Alî dit : À la condition que tu ne chercheras pas à favoriser ceux de ta famille. ‘Abd-er-Ra‘hmân, qui était de la tribu d'‘Othmân, répondit : Si j'avais voulu favoriser quelqu'un, ç'aurait été moi-même. Ensuite, il se retira dans un coin de l'appartement, appela l'un après l'autre les prétendants et leur parla à chacun en particulier. Ayant d'abord pris à part ‘Alî, il lui dit : Tu dis que tu es le chef de la famille de Hâschim, le cousin et le gendre du Prophète, et que tu as plus de droits au pouvoir qu'un autre. Tu as raison, c'est la vérité. Mais si tu ne l'obtenais pas, lequel des trois

autres accepterais-tu ? — ‘Othmân, répondit ‘Alî. ‘Abd-er-Ra‘hmân le renvoya ensuite à sa place, appela ‘Othmân et lui parla en ces termes : Tu dis que tu es le doyen des Benî-‘Abd-Manâf, le cousin et le gendre du Prophète, et que tu as plus de droits au pouvoir qu'un autre. Mais si tu ne l'obtenais pas, lequel des trois autres accepterais-tu ? — ‘Alî, répondit ‘Othmân. ‘Abd-er-Ra‘hmân le renvoya à sa place, appela Zobaïr et lui parla comme aux deux autres. Zobaïr se déclara pour ‘Othmân, et Sa‘d après lui, pour ‘Alî. Alors ‘Abd-er-Ra‘hmân, s'adressant à tous, dit : Je vois qu'il ne s'agit plus que d’‘Othmân et d’‘Alî. Laissez-moi cette nuit pour réfléchir ; demain nous proclamerons l'un d'eux. On se sépara ensuite. Mais avant la tombée de la nuit, ‘Alî vit Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et lui dit : Tu connais mes dispositions. Si tu veux le califat toi-même, je voterai pour toi ; mais si tu y renonces, ne vote pas pour ‘Othmân, car tu sais que j'ai de plus grands titres que lui ; tu sais aussi qu’‘Abd-er-Ra‘hmân incline vers lui ; il faut donc que tu inclines vers moi. Sa‘d le lui promit. Zobaïr, à qui il parla ensuite, lui fit la même promesse.

Les chefs de toutes les tribus, où la nouvelle de la mort d’‘Omar était parvenue, étaient arrivés à Médine pour voir qui serait nommé calife. ‘Abd-er-Ra‘hmân alla les trouver, chacun en particulier, et leur dit : Les débats s'étant prolongés, j'ai retiré ma candidature et j'ai amené Sa‘d et Zobaïr à faire de même. La question est maintenant entre ‘Alî et ‘Othmân. Lequel des deux voulez-vous ? La plupart se déclarèrent pour ‘Othmân. ‘Abd-er-Ra‘hmân lui-même penchait pour ce dernier. Parmi les chefs qu‘Abd-er-Ra‘hmân avait interrogés étaient Abou-Sofyân et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. Pendant la nuit, Abou-Sofyân se rendit auprès d’‘Amrou et lui dit : ‘Abd-er-Ra‘hmân est venu me trouver et m'a demandé qui je voulais pour calife. J'ai répondu que je voulais ‘Othmân. ‘Amrou dit : Il est venu aussi chez moi, et moi aussi je me suis prononcé pour ‘Othmân. Abou-Sofyân reprit : Que faire alors ? ‘Othmân est un homme doux, et je crains qu'il ne perde l'affaire, et qu’‘Alî ne l'emporte sur lui par sa détermination. ‘Amrou répliqua : Ne t'inquiète pas de cela ; je verrai, cette nuit, l'un et l'autre, et je ferai en sorte qu’‘Othmân soit nommé. Il se rendit donc auprès d‘Alî et lui parla ainsi : Tu connais mon ancienne amitié et mon affection pour toi. Toi et ‘Othmân, vous êtes maintenant seuls en présence. Les chefs qu’‘Abd-er-Ra‘hmân a vus

cette nuit se sont déclarés soit pour toi, soit pour ‘Othmân. Maintenant, si tu veux suivre le conseil que je vais te donner, tu l'emporteras. ‘Alî dit : Je ferai ce que tu me conseilleras. ‘Amrou reprit : ‘Abd-er-Ra‘hmân est un homme d'une parfaite probité. Demain, il t'appellera et te demandera si tu accepte le pouvoir en promettant de suivre la loi de Dieu et de son prophète et la voie des deux califes antérieurs. Si tu réponds affirmativement et qu'il te voie avide de saisir le pouvoir, il ne voudra pas de toi. Ne fais pas une réponse catégorique. Dis que tu ne peux pas t'engager à réaliser ces conditions, mais que tu feras tous tes efforts pour les exécuter. — Que Dieu te récompense ! s'écria ‘Alî. C'est ainsi que je dirai ! ‘Amrou se rendit ensuite chez ‘Othmân et lui dit : Si tu veux suivre mon conseil, tu seras nommé demain ; sinon, ‘Alî triomphera de toi. — Je suivrai ton conseil, répondit ‘Othmân, parle. ‘Amrou dit : ‘Abd-er-Ra‘hmân est un homme droit et sans dissimulation. Lorsque, demain, il t'exposera [les devoirs du souverain], n'hésite pas à accepter les conditions qu'il te posera.

Le lendemain, ‘Abd-er-Ra‘hmân fit appeler Zobaïr et Sa‘d et leur dit : Cette affaire traine en longueur. ‘Alî et ‘Othmân restent en présence. Il faut que vous renonciez en faveur d'une seule personne. Zobaïr dit : Je renonce en faveur d‘Alî. Sa‘d, à son tour, dit : Moi aussi, je renonce en faveur d‘Alî ; et je renonce seulement à la condition que tu nommeras ‘Alî, et non ‘Othmân. — C'est bien, répliqua ‘Abd-er-Ra‘hmân. Il se rendit ensuite dans la mosquée, et l'on commença la prière. Tous les Mohâdjir et Ançâr et le peuple étaient présents. Alors ‘Abd-er-Ra‘hmân monta en chaire, et après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et de souvenirs au Prophète, il parla de la vie d’‘Abou-Bekr. Puis, parlant d’‘Omar, il dit : ‘Omar n'a pas voulu prendre sur lui de se nommer un successeur. Il a abandonné ce soin à un conseil de cinq hommes qui devaient choisir l'un d'entre eux. Or le choix est maintenant réduit à deux ; lequel des deux voulez-vous : ‘Alî ou ‘Othmân ? ‘Ammâr, fils de Yasîr, prit la parole et dit : Si tu veux qu'il n'y ait pas de discorde, proclame ‘Alî. Miqdâd dit : ‘Ammâr a raison. Si tu proclames ‘Alî, il n'y aura pas de discorde. ‘Abdallah, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Sar‘h, qui était le frère de lait d’‘Othmân, et qui avait été autrefois secrétaire du Prophète, qui ensuite avait apostasié, et que le Prophète, le jour de

la prise de la Mecque, avait voulu faire mettre à mort, mais qu'il avait gracié sur la demande d'‘Othmân, ce même ‘Abdallah, qui avait de nouveau embrassé l'islamisme, se leva au milieu du peuple et dit à ‘Abd-er-Ra‘hmân : Si tu veux qu'il n'y ait point de discorde, proclame ‘Othmân. ‘Ammâr l'apostropha sévèrement en ces termes : Toi, apostat, de quel droit parles-tu ici ? Comment oses-tu te mêler des affaires musulmanes ? Un homme des Benî-Makhzoum injuria à son tour ‘Ammâr. Alors tous les Benî-Hâschim présents dans l'assemblée insultèrent cet homme de la tribu de Makhzoum et tous les Benî-Makhzoum. Il s'ensuivit un grand tumulte. Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, se leva et dit à ‘Abd-er-Ra‘hmân : Termine l'affaire, avant qu'il s'élève une lutte ! ‘Abd-er-Ra‘hmân dit : Musulmans, faites silence, afin que je fasse connaître la décision que j'ai cru devoir prendre. Le silence s'étant rétabli, ‘Abd-er-Ra‘hmân invita ‘Alî à s'approcher. ‘Alî se leva et vint auprès d'‘Abd-er-Ra‘hmân. Celui-ci prit la main droite d'‘Alî dans sa main gauche, et tint sa main droite levée de façon à la placer dans la main droite d'‘Alî, pour lui prêter serment ; et dans cette attitude, il lui dit : Prends-tu l'engagement, en face de Dieu, de diriger l'État musulman d'après le livre de Dieu, la tradition du Prophète et l'exemple des deux califes antérieurs ? ‘Alî, se souvenant du conseil qui lui avait été donné la veille par ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, répondit : Ce sera difficile, car qui connaît tout ce que prescrit le livre de Dieu et toute la tradition du Prophète ? Cependant, je ferai tous mes efforts, dans la mesure de mon savoir, pour les suivre, et je demanderai l'aide de Dieu. ‘Abd-er-Ra‘hmân lâcha la main d'‘Alî et dit : Je ne veux pas de cette hésitation. Puis, il appela ‘Othmân. ‘Othmân s'approcha rapidement. ‘Abd-er-Ra‘hmân, tenant sa main droite levée comme auparavant, lui proposa le même engagement qu'à ‘Alî ‘Othmân dit aussitôt : Je l'accepte. ‘Abd-er-Ra‘hmân mit sa main droite dans la main droite d'‘Othmân, et lui dit : « Que Dieu te bénisse, lui qui t'a fait accepter ! » Le peuple vint ensuite lui prêter le serment. ‘Alî s'écria : « Vous m'avez trompé et bien trompé ! » Puis il s'éloigna. ‘Abd-er-Ra‘hmân lui dit : Où vas-tu, ô ‘Alî ? Ne prêteras-tu pas le serment ? N'est-il dit dans le Coran : « Celui qui se révolte se révolte contre lui-même ? » (Sur. XLVIII, vers. 10.) N'as-tu pas pris l'engagement de te soumettre à ma décision ? Et ‘Omar n'a-t-il pas dit : Tuez celui qui ne se soumettra pas à la décision d‘Abd-er-

Ra‘hmân ? En entendant ces paroles, ‘Alî revint, mit sa main dans celle d’‘Othmân et lui prêta serment. Puis il rentra chez lui. Ensuite tout le peuple prêta serment à ‘Othmân.

CHAPITRE LXXIX

Jugement d’‘Othmân dans l'affaire d’‘‘Obaïdallah, fils d’‘Omar

Le lendemain de son élection, ‘Othmân se rendit dans la mosquée, et le peuple s'assembla. Son premier acte fut de faire comparaître devant lui ‘‘Obaïdallah, fils aîné d’‘Omar. Hormouzân, le prince de l'Ahwâz qui avait été transporté à Médine où il avait embrassé l'islamisme, passait son temps dans la société de chrétiens et de juifs, car sa foi n'était pas encore sincère. Or Fîrouz, le chrétien qui avait assassiné ‘Omar, était lié avec Hormouzân, de même qu'un antre chrétien, nommé ‘Hafniya, que Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, avait amené avec lui de ‘Hîra, et qu'il gardait dans sa maison. Ces trois hommes étaient souvent ensemble. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Abou-Bekr, était l'ami d’‘‘Obaïdallah. Trois jours avant l'assassinat d’‘Omar, ‘Abd-er-Ra‘hmân, causant avec ‘‘Obaïdallah, lui dit : J'ai vu aujourd'hui un poignard qui a le manche au milieu. — Où l'as-tu vu ? demanda ‘‘Obaïdallah. — Je passais, répondit ‘Abd-er-Ra‘hmân, devant la porte d’Hormouzân, qui y était assis en compagnie de Fîrouz, le chrétien, l'esclave de Moghîra, fils de Scho‘ba, et de cet autre chrétien qui est dans la maison de Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. Ils étaient à causer entre eux, et lorsque je vins à passer, ils se levèrent ; alors ce couteau tomba de la ceinture de Fîrouz. ‘‘Obaïdallah dit : C'est un poignard comme ils en ont en Abyssinie. Or Fîrouz, après avoir frappé ‘Omar avec son poignard abyssin, s'était échappé de la mosquée. Un homme de la tribu de Temîm l'arrêta et le tua avec le même poignard qui avait servi à frapper ‘Omar, et le porta ensuite à ‘‘Obaïdallah. Celui-ci prit le poignard et dit : Je suis certain que Fîrouz n'a pas agi de son propre mouvement, et, par Dieu ! si le prince des croyants succombe à ses blessures, je tuerai les gens qui sont ses complices. ! Après qu’‘Omar fut mort, ‘‘Obaïdallah, en revenant de

l'enterrement, alla dans la maison d'Hormouzân et le tua. Il courut ensuite chez Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et tua ‘Hafniya. Sa‘d sortit et lui dit : Pourquoi as-tu tué mon protégé ? ‘‘Obaïdallah répliqua : Tu exhales l'odeur du sang du prince des croyants ! Tu vas être tué toi-même ! Sa‘d, en présence de cette menace, saisit ‘‘Obaïdallah par ses longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules, le jeta par terre et lui enleva son sabre. Puis il le fit garder dans sa maison par ses serviteurs, jusqu'à ce qu'il y eût un calife, qui pût prononcer sa punition.

‘Othmân, après avoir pris le gouvernement, eut pour premier soin de faire comparaître ‘‘Obaïdallah. Les compagnons du Prophète s'étant réunis, il leur demanda leur avis. ‘Alî dit : Il faut le faire mettre à mort, pour qu'il expie le meurtre d'Hormouzân, qui était musulman et qu'il a tué sans motif. Hormouzân était le protégé d’‘Abbâs. Le jour où il avait embrassé l'islamisme, il voulut faire profession de foi entre les mains d'un membre de la famille du Prophète, et il avait choisi ‘Abbâs. Par conséquent, les Benî-Hâschim avaient le droit de prendre parti dans l'affaire de son meurtre. ‘Alî ayant donc émis l'avis qu'il fallait tuer ‘‘Obaïdallah, ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, dit : Prince des croyants, on a tué le père de cet homme, et tu veux le tuer lui-même ! Nos ennemis diront que Dieu fait les amis du Prophète s'entr'égorger. Dieu t'a dispensé de prononcer un arrêt de mort dans cette affaire, car elle s'est passée lorsque tu n'étais pas encore souverain. — Tu as raison, dit ‘Othmân. Je lui fais grâce, et je payerai moi-même le prix du sang d'Hormouzân. ‘Alî garda le silence, et ‘Othmân fit relâcher ‘‘Obaïdallah.

En cette même année, la vingt-quatrième de l'hégire, il y eut de fortes chaleurs. Beaucoup de personnes eurent des saignements de nez. Ce fléau dura deux ou trois mois. On appelle cette année celle de l'épidémie du *saignement de nez (rou‘af).*

CHAPITRE LXXX

‘Othmân nomme différents gouverneurs

Le surlendemain de son élection, ‘Othmân releva Moghîra, fils de Scho‘ba, du gouvernement de Koufa, et nomma à sa place Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, dissimulant ainsi la haine qu'il portait à Sa‘d, et disant qu’‘Omar, avant de mourir, avait recommandé à son successeur d'employer Sa‘d, et de lui donner un gouvernement. Aussi le premier gouverneur qu'il nomma fut Sa‘d. Mais il ne le laissa à Koufa qu'une année ; quand sa position fut devenue plus forte, il le rappela et le remplaça par Walîd, fils d’‘Oqba, fils d'Abou-Mo‘aït. En même temps qu'il fit partir Sa‘d pour Koufa, il envoya ‘Abdallah, fils de Moun‘im, dans le Seïstân, en lui disant : Observe la conduite qu’‘Omar t'avait ordonné de suivre. ‘Othmân montrait ainsi au peuple qu'il ne voulait pas s'écarter de la voie d’‘Omar, ni changer les agents établis par lui. Mais après un an de règne, son autorité s'étant raffermie, il commença par rappeler Sa‘d de Koufa, et le remplaça par Walîd, fils d’‘Oqba ; ensuite il remplaça les autres agents les uns après les autres.

Quelques mesures louables furent prises par ‘Othmân en cette année. Il éleva toutes les pensions d'un dixième. ‘Omar avait établi la coutume de faire donner chaque soir du mois de ramadhân à chaque homme un dirhem en sus de sa solde, et de faire égorger, pour la rupture du jeûne, un chameau, dont il faisait distribuer la chair aux pauvres et aux voyageurs. Au lieu d'un dirhem par homme, ‘Othmân fit distribuer deux dirhems, et il fit égorger chaque soir deux chameaux. Au mois de dsou’l-‘hiddja de cette année, ‘Othmân envoya ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, à la Mecque, pour présider au pèlerinage.

Au commencement de l’an 25, ‘Othmân commença à destituer les anciens agents [établis par ‘Omar]. Ayant été informé que les habitants d'Alexandrie s'étaient révoltés, il fit partir pour l'Égypte

‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, qui, sous le gouvernement d’‘Omar, avait fait la conquête de ce pays. Aussitôt après l'arrivée d’‘Amrou, les habitants de Miçr et d'Alexandrie se soumirent de nouveau. ‘Othmân Chargea ensuite ‘Abdallah, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Sar‘h, d'une expédition dans l'Afrique occidentale. Dans la même année, il fut averti que les habitants de l'Aderbîdjân refusaient de payer le tribut auquel ils s'étaient engagés. ‘Othmân adressa une lettre à Walîd, fils d’‘Oqba, et lui ordonna de marcher de Koufa contre l'Aderbîdjân. ‘Omar avait fait occuper cette dernière province par six mille hommes ; à Koufa, dans le Sawâd et dans l’‘Irâq, il y avait une garnison de quarante mille hommes. Walîd envahit l'Aderbîdjân, tua un grand nombre d'ennemis et saccagea la province. Les habitants se rendirent de nouveau et s'engagèrent à payer un tribut annuel de huit cent mille dirhems. Après avoir soumis toute la province, Walîd y resta, en envoyant Salmân, fils de Rabî‘a, à la tête de douze mille hommes, contre l'Arménie. Après avoir livré une bataille, ces troupes rapportèrent une si grande quantité de butin, que Walîd et ses soldats en furent émerveillés. Walîd en fit le partage et retourna à Koufa.

En cette même année, le roi de Roum, à la nouvelle de la mort d’‘Omar, mit en campagne une armée de vingt mille hommes, sous les ordres d'un général nommé Merzebân. Mo‘âwiya ayant demandé des renforts à ‘Othmân, celui-ci adressa une lettre à Walîd, lui ordonnant d'envoyer Salmân, fils de Rabî‘a, le Bâhilite, avec huit mille hommes au secours de Mo‘âwiya. Ce corps de troupes, réuni à un autre corps de dix mille hommes, mis en campagne par Mo‘âwiya sous les ordres de ‘Habîb, fils de Maslama, le Fihrite, attaqua les Romains, les mit en déroute et les poursuivit jusque sur le territoire de Roum, où il prit plusieurs villes et une grande quantité de butin.

En cette même année, la vingt-cinquième de l'hégire, ‘Othmân fit le pèlerinage de la Mecque. La mosquée de la Mecque était très-étroite. ‘Omar avait acheté quelques-unes des maisons du voisinage pour l'agrandir, mais il n'avait pas pu réaliser son dessein. ‘Othmân réunit ces maisons à la mosquée, puis il retourna à Médine.

Au commencement de l'an 27, l'Afrique et l'Espagne furent conquises au gouvernement d’‘Othmân.

CHAPITRE LXXXI

Conquête des contrées occidentales : l'Afrique et l'Espagne

‘Othmân en envoyant ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, à Miçr et à Alexandrie, et ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h dans la province d'Afrique, avait ordonné à ce dernier de diriger, quand il aurait achevé la conquête de l'Afrique, ‘Abdallah, fils de Nafi‘, et ‘Abdallah, fils d'Al-‘Hoçaïn, vers l'Espagne et vers le territoire des Berbères. Les deux ‘Abdallah entreprirent cette expédition, firent la conquête de ces contrées et convertirent les habitants à l'islamisme. Ils annoncèrent leur victoire à ‘Othmân, et envoyèrent à Médine la cinquième partie du butin. ‘Othmân leur adressa une lettre dans laquelle il leur disait : Vous n'êtes pas loin de Constantinople. Portez-y vos armes, en demandant des auxiliaires aux Berbères qui ont embrassé l'islamisme. Les Berbères ayant fourni des troupes, les deux généraux musulmans firent route vers Constantinople par la voie de mer. Après avoir ravagé la contrée et enlevé un butin considérable, ils revinrent en Espagne.

Un certain nombre d'habitants de l'Afrique vinrent trouver ‘Othmân, et portèrent plainte contre ‘Abdallah, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Sar‘h, et demandèrent un autre gouverneur. ‘Othmân le retira de ce poste, et lui commanda de se rendre à Miçr et d'y rester avec Amrou, fils d'Al-‘Âç. Il rappela ‘Abdallah, fils de Nâfi‘, de l'Espagne dans l'Afrique, dont il le nomma gouverneur, et donna le gouvernement de l'Espagne et du territoire des Berbères à ‘Abdallah, fils d'Al-‘Hoçaïn. Les musulmans gardèrent ces possessions jusqu'au temps de Hischâm, fils d’‘Abdou’l-Mélik. Alors les Berbères se révoltèrent, tandis que l'Espagne demeura dans l'islamisme. Le tribut annuel payé par l'Afrique au roi de Roum s'élevait à la somme de

deux millions cinq cent mille dînârs. Cette somme fut maintenue par les musulmane, du temps d'‘Othmân.

‘Abdallah, fils de sa‘d, se trouvant auprès d'‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, en Égypte, fut chargé par ‘Othmân des finances de cette province. ‘Amrou en fut mécontent, et lui suscita des obstacles dans la perception de l'impôt. ‘Abdallah s'étant plaint à ‘Othmân, celui-ci lui confia l'administration entière de l'Égypte et le commandement de l'armée. ‘Amrou revint à Médine, irrité contre ‘Othmân. Il se lia avec Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, qui avait, comme lui, à se plaindre du calife.

Ces évènements se passèrent eu l'an 27 de l'hégire.

CHAPITRE LXXXII

Expéditions maritimes de Mo‘âwiya. — Conquête de Chypre et de Roum

Au commencement de l'an 28 de l'hégire, Mo‘âwiya demanda à ‘Othmân l'autorisation de faire une expédition par mer. ‘Omar n'avait jamais permis aux musulmans de s'aventurer en mer. Mo‘âwiya présenta aux yeux d’‘Othmân la chose comme facile, et ajouta que les villes de Roum étaient si rapprochées de celles de Syrie, que le cri d'un oiseau s'entendait des unes aux autres, et qu'elles n'étaient séparées que par la mer. En conséquence, ‘Othmân consentit. Mo‘âwiya réunit une nombreuse armée, s'embarqua et aborda en plusieurs endroits du territoire de Roum. Il fut victorieux dans ses rencontres avec l'ennemi, par terre et par mer, et fit un butin considérable. Il ne perdit pas un seul homme de son armée, sauf ‘Abdallah, fils de Qaïs, qu'il avait envoyé en avant avec un corps de troupes. Le roi de Roum avait été averti de l'approche des Arabes : ‘Abdallah, arrivé en vue de la terre de Roum, quitta son vaisseau, monta dans une barque et s'avança pour faire une reconnaissance. Il rencontra sur le rivage une pauvre femme, à laquelle il donna une forte somme d'argent. Cette femme se rendit dans le bourg [voisin] et cria : Le roi arabe qui s'est embarqué avec une armée est ici, au bord de la mer ! Les habitants du bourg y coururent, et tuèrent ‘Abdallah. Les musulmans, sans aborder, revinrent en toute hâte vers Mo‘âwiya. Alors, en l'an 28, Mo‘âwiya s'embarqua à Émesse et vint à une ville de Roum située en face d'Émesse et nommée Chypre. Il s'en rendit maître, et reçut la contribution qui avait été payée jusqu'alors au roi de Roum, et qui s'élevait à la somme de sept mille dînârs. Mo‘âwiya stipula dans le traité qu'il conclut avec les habitants, que ceux-ci ne prêteraient aucun secours aux Romains contre les musulmans, et que, quand les Romains projetteraient une guerre contre les musulmans, ils

en avertiraient ces derniers et leur prêteraient aide. Mo‘âwiya revint ensuite à Émesse et annonça à ‘Othmân le succès de son expédition.

En cette même année, les habitants de Baçra portèrent plainte contre Abou-Mousa al-Asch‘arî. ‘Othmân le destitua, et donna le gouvernement de Baçra à ‘Abdallah, fils d’‘Âmir. Il remplaça encore plusieurs autres gouverneurs dans cette année. Il envoya ‘Omaïr, fils d‘Othmân, avec une forte armée dans le Khorâsân. ‘Omaïr fit une expédition sur l'autre rive du Djî‘houn, et après avoir pénétré jusqu'à Ferghêna, il revint dans le Khorâsân. ‘‘Obaïdallah, fils de Ma‘mar, le Temîmite, fut nommé gouverneur du Mokrân, et ‘Abdallah, fils d’‘Omaïr, fut remplacé dans le Seïstân par ‘Âcim, fils d‘Omar, fils de Khattâb. Mais au bout d'une année, tons ces gouverneurs furent remplacés de nouveau, sauf ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fils de Kouraïz, qui demeura à Baçra. ‘Othmân rappela ‘‘Obaïdallah, fils de Ma‘mar, du Mokrân, et l'envoya dans le Fars. ‘Âcim, fils d‘Omar, eut pour successeur, dans le gouvernement du Seïstân, ‘Amr, fils de Moufaddhal. Les habitants du Fars se révoltèrent contre ‘‘Obaïdallah, fils de Ma‘mar, et le tuèrent à Içtakhr, où il avait sa résidence. ‘Othmân fit marcher contre eux une nombreuse armée, qui partit de Baçra sous les ordres d’‘Abdallah, fils d’‘Âmir. ‘Abdallah fit un grand massacre de la population d'Içtakhr, et vengea ainsi la mort d'‘Obaïdallah. Il écrivit ensuite à ‘Othmân une lettre, dans laquelle il lui disait : Un seul gouverneur ne suffit pas pour contenir la province de Fars. ‘Othmân lui répondit : Établis-y cinq gouverneurs, et toi-même retourne à Baçra. ‘Abdallah fit ainsi. ‘Othmân envoya ensuite cinq gouverneurs dans le Khorâsân. Il assigna à A‘hnaf, fils de Qaïs, le territoire de Merw-er-Roud et toutes les contrées voisines jusqu'à Hérât. ‘Habîb, fils de Qorra, de la tribu de Yarbou‘, fut chargé du gouvernement de Balkh et du Tokhâristân ; Qaïs, fils de Hobaïra, le Solaïmite, eut la ville de Nischâpour ; Khâlid, fils d’‘Abdallah, et A‘hmar, fils d'Ans, eurent le reste du Khorâsân.

En l'an 29 de l'hégire, le sixième de son califat, ‘Othmân fit le pèlerinage. En récitant la prière *de la Fête*, qui ne se compose que de deux prosternations, ‘Othmân en accomplit quatre. II fit dresser à Mina une grande tente, ce qui ne s'était pas encore vu depuis l'établissement de la religion musulmane. C'était une pratique du temps du paganisme, quand les chefs qoraïschites faisaient dresser des

tentes et donnaient à manger aux pèlerins. Le Prophète avait aboli cet usage. Ce fut là le premier grief des musulmans contre ‘Othmân. Ils lui reprochèrent de renouveler les pratiques païennes. Mais lorsqu'il fit quatre prosternations dans la prière *de la Fête,* le peuple fut consterné. On désapprouva hautement le calife, disant qu'il changeait les institutions du Prophète et qu'il renouvelait celles du paganisme. Plusieurs docteurs de la loi et compagnons du Prophète, qui étaient présents, vinrent trouver ‘Othmân et lui dirent : Nous avons fait le pèlerinage avec le Prophète, avec Abou-Bekr et avec ‘Omar. Aucun d'eux n'a accompli la prière *de la Fête* avec quatre prosternations. Et ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, lui dit : Nous t'avons prêtés le serment d'obéissance, à la condition seulement que tu dirigerais ce peuple en observant la tradition du Prophète et l'exemple des deux premiers califes. Maintenant tu t'en écartes ! Tous les compagnons du Prophète firent des reproches à ‘Othmân. Celui-ci répondit : Quand le Prophète, Abou-Bekr et ‘Omar venaient à la Mecque, ils y venaient comme étrangers, car ils n'y avaient pas de foyer ni de propriétés. Mais moi j'y suis chez moi ; j'y possède une maison et des propriétés ; il n'est pas permis à un homme qui est chez lui de ne faire que deux prosternations en priant. Les autres gardèrent le silence.

CHAPITRE LXXXIII

Expédition d’‘Abdallah, fils d’‘Âmir, et de Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, dans le Khorâsân

Au commencement de l'an 30, ‘Othmân fut informé que les habitants du Khorâsân s'étaient révoltés. ‘Othmân fit partir Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, pour prendre le gouvernement de cette province ; puis il adressa une lettre à ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fils de Kouraïz, lui ordonnant de se rendre avec l'armée de Baçra dans le Khorâsân, pour porter aide à Sa‘îd. ‘Abdallah y arriva le premier. Lorsque Sa‘îd vint à Koufa, et qu'il apprit qu‘Abdallah était déjà parti, il espéra pouvoir le rejoindre à la frontière du Khorâsân. Mais quand il arriva à Reï, ‘Abdallah était déjà à Nischâpour. Sa‘îd se rendit alors à Dâmeghân, où il apprit que le Gorgân et le Taberistân étaient en pleine révolte. Il marcha contre la ville de Gorgân, dont les habitants, après avoir soutenu un siège, capitulèrent en payant un tribut de deux cent mille dirhems. Puis ils revinrent à l'islamisme. Sa‘îd se tourna ensuite contre le Taberistân. Les habitants de Tamîsa avaient fortifié leur ville et résistèrent pendant quelque temps. Enfin ils capitulèrent, en stipulant que pas un seul homme de la garnison ne serait tué. Lorsqu'ils sortirent de la forteresse, Sa‘îd les fit tous massacrer et n'en épargna qu'un seul, disant : J'ai stipulé que je ne ferais pas tuer un seul homme. Après avoir achevé la conquête du Taberistân, il retourna à Médine.

Vers la fin de cette même année, ‘Othmân destitua de son poste Walîd, fils d’‘Oqba, qui avait bu du vin. Il le fit venir à Médine et lui fit infliger le nombre de coups déterminé pour ceux qui boivent du vin. Il nomma à sa place, au gouvernement de Koufa, Sa‘îd, fils d’Al-‘Âç. Or Walîd avait gouverné pendant cinq ans avec justice ; il avait été très-accessible, et vivait avec le peuple ; tandis que, avant lui, Sa‘îd, fils d'Abou-Waqqâç, ne s'était pas mêlé à la population et

avait été d'un accès difficile. Sa‘îd, lui aussi, était un homme sévère. Les habitants de Koufa furent donc mécontents de la destitution de Walîd et du choix de Sa‘îd.

Ce fut en cette même année, la trentième de l'hégire, qu’‘Othmân perdit son anneau.

CHAPITRE LXXXIV

‘Othmân laisse tomber l’anneau du Prophète dans le puits Arîs

On rapporte que, dans les commencements de sa mission prophétique, le Prophète n'avait pas d'anneau. Puis, lorsqu'il reçut des princes des différentes contrées des lettres qui portaient le cachet et le nom de chacun d'eux, il se fit faire un anneau, sur le chaton duquel étaient gravés, en trois lignes, les mots : « Mohammed apôtre de Dieu. » Lors de la nomination d'Abou-Bekr, ‘Âïscha, qui avait retiré cet anneau du doigt du Prophète, le donna à Abou-Bekr, qui, au moment de sa mort, le remit à ‘Omar. Celui-ci, avant de mourir, après avoir ordonné que l'élection du calife fût faite par un conseil, remit l'anneau à ‘Hafça, qui devait le donner à celui qui serait nommé. ‘Hafça l'envoya à ‘Othmân, lorsque celui-ci eut été proclamé. ‘Othmân avait fait creuser un puits qu'on appelait Arîs. Un jour, ‘Othmân étant assis au bord de ce puits, l'anneau, qu'il avait retiré d'un doigt pour le mettre à un autre, tomba dans le puits. ‘Othmân fut consterné. Il fit vider le puits, mais, malgré toutes les recherches, on ne retrouva pas l'anneau, qui fut perdu pour jamais. ‘Othmân s'en fit faire un autre.

CHAPITRE LXXXV

Exil d'Abou-Dserr

Ce fut en cette même année qu'‘Othmân exila Abou-Dserr, le Ghifârite, à Rabadsa. Abou-Dserr était un homme droit et véridique, redressant quiconque agissait injustement. Il jouissait d'une grande considération parmi les compagnons du Prophète et auprès des califes Abou-Bekr et ‘Omar. Ce dernier l'avait envoyé en Syrie, où il exhortait les riches à secourir les pauvres. Mo‘âwiya, ayant eu une querelle avec lui, adressa une lettre à ‘Othmân, se plaignit d'Abou-Dserr et demanda l'autorisation de le faire mettre à mort. ‘Othmân lui répondit : Je crains que tu ne sois de ceux qui font naître la révolte dans le peuple. Tu n'as pas le droit de sévir ainsi contre Abou-Dserr. Si tu ne peux vivre avec lui, donne-lui un chameau et des provisions pour qu'il vienne à Médine. Mo‘âwiya dit à Abou-Dserr que le calife l'appelait à Médine, et lui offrit un chameau et des provisions de voyage. Abou-Dserr les refusa, et fit à pied le voyage de Syrie à Médine. Lorsqu'il se présenta devant ‘Othmân, celui-ci se trouvait en compagnie de K‘ab al-A‘hbâr Abou-Dserr salua. ‘Othmân le fit approcher et le questionna sur son voyage, puis il lui dit : Abou-Dserr, je dois seulement exiger des musulmans qu'ils donnent de leurs biens ce qui est dû à Dieu. Je ne peux pas leur dire d'abandonner leurs biens, ni les forcer de donner l'aumône [aux pauvres]. Ce devoir ne m'incombe pas. Abou-Dserr répondit : Tu dois faire ce que j'ai entendu dire au Prophète, qui a prononcé ces paroles : « Il t'a été ordonné d'avoir des qualités généreuses, » c'est-à-dire qu'il faut donner l'aumône aux pauvres et avoir soin d'eux ; cela fait partie de la religion, et toi, tu es obligé de l'ordonner. Ka‘b al-A‘hbâr dit : Dans aucune religion, quand un homme a acquitté l'impôt légal, il n'est obligé de donner davantage. Abou-Dserr leva le bâton qu'il tenait dans sa main, en frappa Ka‘b sur la tête, et lui fit une blessure dont le sang

coula ; puis il lui dit : Jusques à quand, ô juif, te mêleras-tu des affaires musulmanes ? Ka‘b se leva, saisit Abou-Dserr, s'approcha d’‘Othmân et se mit à genoux, en demandant la peine du talion contre Abou-Dserr. ‘Othmân lui dit : Tu es en droit de la demander ; mais abandonne-la-moi. — Je te l'abandonne, dit Ka‘b, et il sortit. ‘Othmân admonesta Abou-Dserr et lui dit : Retiens un peu ta langue et sois plus accommodant avec les hommes. Abou-Dserr dit : Donne-moi la permission de me retirer d'au milieu des hommes, car je ne puis vivre avec les hommes de ce Temps. — Où veux-tu aller ? demanda ‘Othmân. — A Rabadsa ; car le Prophète m'a dit : Abou-Dserr vivra seul, mourra seul et ressuscitera seul. En conséquence, Abou-Dserr se rendit à Rabadsa, à une journée de marche dans le désert, et y demeura. Othmân lui donna quelques chameaux et quelques moutons.

Parmi les évènements de l'an 31, le plus important fut la bataille de Dsât-aç-Çawâr, qui eut lieu entre les musulmans et les Romains.

CHAPITRE LXXXVI

Bataille de Dsât-aç-Çawâr

On rapporte que ce fut Mo‘âwiya qui inaugura pour les musulmans les expéditions maritimes. ‘Omar, lorsque les gouverneurs des différentes provinces de la Syrie moururent, avait réuni toutes ces provinces au gouvernement de Mo‘âwiya, qui à la fin avait sous son commandement toute la Syrie. Alors il commença à attaquer le territoire de Roum et fit des expéditions en mer, de sorte que la situation du roi de Roum devint difficile ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h était gouverneur d'Égypte et de la province d'Afrique, qu'il avait enlevée au roi de Roum. Celui-ci réunit une armée pour reconquérir l'Égypte et l'Afrique. Jamais on n'avait vu embarquer une armée aussi nombreuse. ‘Abdallah alla au-devant de l'ennemi avec environ trente mille hommes, sur quarante vaisseaux. Arrivée à Dsât-aç-Çawâr, la flotte musulmane rencontra les vaisseaux romains, qui étaient au nombre de cinq cents, remplis de soldats. En voyant cette force de l'ennemi, les musulmans eurent peur. Il s'éleva un vent qui maintint les vaisseaux des musulmans ; et ceux des infidèles pendant trois jours et trois nuits en pleine mer. Lorsque le vent cessa, les deux flottes s'abordèrent et la bataille s'engagea. On combattit avec acharnement, soit en se servant du sabre, soit en lançant des flèches et des lances. Enfin une flèche partie de la flotte musulmane atteignit le roi de Roum et le blessa. Les Romains rompirent leurs lignes de bataille et se mirent à lever l'ancre. Les musulmans, voyant que les Romains allaient prendre la fuite, engagèrent ‘Abdallah à faire lever les ancres de ses vaisseaux, pour poursuivre l'ennemi. ‘Abdallah s'y opposa. Mohammed, fils d'Abou-Bekr, qui assistait à la bataille, lui dit : Il faut que nous les poursuivions. ‘Abdallah répondit : Tais-toi ; ce n'est pas à toi de diriger le combat. Mohammed, blessé de cette réponse, répliqua : Oui, c'est à toi de diriger, toi qui hier encore étais

apostat, et non à moi ! Mohammed, fils d'Abou-‘Hodsaïfa, fut également d'avis de poursuivre l'ennemi. ‘Abdallah l'apostropha durement, en lui disant : Tais-toi, est-ce que cela te regarde ? Les soldats commencèrent à murmurer contre ‘Abdallah et ‘Othmân, et dirent : Ce n'est pas ta faute ; c'est la faute d’‘Othmân, qui a donné le commandement des musulmans à un homme comme toi. Nous avons le droit de le tuer. C'est à Médine et contre ‘Othmân que nous devrions faire la guerre sacrée ; à quoi bon combattre les infidèles sur mer ? Et ils tenaient d'autres discours de ce genre. ‘Abdallah ne permit pas de mettre en mouvement les vaisseaux avant que la flotte romaine fût partie. Ensuite il ramena l'armée musulmane eu Égypte.

On rapporte que ce fut en cette même année, la trentième de l'hégire [ou, d'après une autre tradition, en l'an 32], que Yezdegerd, fils de Schehryâr, fut tué dans le Khorâsân. La mort de Yezdegerd est rapportée de deux ou trois manières différentes. Nous avons déjà donné une version de Mohammed-ben-Djarîr, d'après laquelle Yezdegerd mourut du temps d’‘Omar ; de même que cette autre suivant laquelle il aurait été, dans sa fuite, tué et jeté dans l'eau par un meunier, après avoir échappé à son merzebân Mâhouï, qui s'était révolté contre lui. Or, en l'an 30, ‘Othmân avait donné l'ordre à ‘Abdallah, [fils d’‘Âmir,] de se rendre dans le Khorâsân ; mais il n'y arriva qu'en l'an 31, après que Yezdegerd eut été tué. Il s'était rendu d'abord de Baçra dans le Fars, et après avoir reconquis cette province, il avait envahi le Kirmân. Puis, ayant appris, en l'an 31, que Yezdegerd avait été tué dans le Khorâsân, il laissa ‘Abdallah, fils de Modjâscha‘, comme son lieutenant dans le Kirmân, et vint lui-même dans le Khorâsân, où toutes les villes avaient été reprises [par les Perses]. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, s'établit à Sarakhs, d'où il dirigea des corps de troupes sur les différents points du territoire. Il envoya Onaïs, fils d'A‘hmar, le Yaschkorite, à Tous, et ‘Hâtim, fils de No‘mân, le Bâhilite, à Merw. Onaïs se rendit maître des villes de Tous, de Bâwerd et de Nesâ, soit par force, soit par capitulation. Merw se rendit à ‘Hâtim par capitulation, et lui paya deux millions deux cent mille dirhems. Toutes les autres villes qui s'étaient soulevées lors de l'arrivée de Yezdegerd firent de nouveau leur soumission à ‘Abdallah, et traitèrent avec lui en payant diverses sommes d'argent. Il recueillit de tout le Khorâsân six millions deux

cent mille dirhems, dont il envoya la cinquième partie à ‘Othmân. Il vint ensuite à Nischâpour, où il établit son camp.

Toutes les villes situées au-delà de Merw, telles que Merw-er-Roud, Tâleqân, Fâryâb et Kouzikânân, jusqu'à Balkh, toutes celles qu'A‘hnaf, fils de Qaïs, avait conquises du temps d’‘Omar, s'étaient révoltées. Au commencement de l'an 32. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fit partir A‘hnaf, fils de Qaïs, de Nischâpour avec quatre mille hommes, pour les soumettre de nouveau. A‘hnaf se mit en marche. Les ennemis, ayant réuni une armée de trente mille hommes, allèrent à sa rencontre. Ils furent défaits, et leur général [nommé Bâdân] se jeta dans la forteresse [de Merw-er-Roud]. A‘hnaf y ayant mis le siège, les Perses demandèrent à capituler et offrirent de payer une somme de soixante mille dirhems. A‘hnaf envoya [pour traiter avec les assiégés] son neveu A‘hnaf Çakhr (A‘hnaf n'était que son surnom). Le général perse, qui ne connaissait pas le nom de cet officier, mit en tête de sa proposition de paix les mots : « Bâdân le merzebân au général de l'armée. » A‘hnaf, dans sa réponse, écrivit : « Çakhr, fils de Qaïs, à Bâdân le merzebân. A‘hnaf ayant accepté les propositions des ennemis, la paix fut conclue.

Des soldats de l'armée perse [qui avait été mise en déroute] s'étaient retirés dans le Khorâsân et s'étaient ralliés à Tâleqân. À cette nouvelle, A‘hnaf, qui n'avait encore reçu que la moitié des soixante mille dirhems [de Merw-er-Roud], donna l'ordre de lui envoyer l'autre moitié, et marcha sur Taleqân. Il y rencontra une forte armée, qu'il attaqua. Avant d'envoyer cet argent, Bâdân attendit toute une semaine l'issue de la bataille. Pendant ce temps, A‘hnaf ne lui fit faire aucune sommation. Mais après avoir défait l'armée ennemie, il fit partir deux cavaliers et leur dit : Allez [trouver Bâdân] et frappez-le sur la tête ; fendez-lui la tête sans rien lui dire, car il n'a pas envoyé l'argent, parce qu'il a voulu d'abord voir quelle tournure prendraient nos affaires. Les deux messagers vinrent [auprès de Bâdân], le frappèrent et lui fendirent la tête. Bâdân leur remit immédiatement l'argent, qu'ils apportèrent à A‘hnaf.

Les troupes qui s'étaient enfuies devant A‘hnaf se rallièrent à Kouzikânân. A‘hnaf envoya contre elles Aqra‘ [fils de ‘Hâbis], qui les dispersa. Mais les musulmans eurent un grand nombre d'hommes tués. Les fuyards se rallièrent de nouveau à Balkh, ville solidement

fortifiée, et s'y enfermèrent. A‘hnaf, ne pouvant emporter la ville d'assaut, accepta leur capitulation et une somme de quatre cent mille dirhems. Après y avoir établi, comme gouverneur, son oncle Osaïd, A‘hnaf marcha sur Kharezm, qu'il assiégea en vain pendant trois mois. L'hiver commençait à se montrer ; il tomba beaucoup de neige ; et l'armée arabe redoutait les froids. A‘hnaf consulta les soldats sur ce qu'il y avait à faire. — Il faut faire, répondirent-ils, ce que Ma‘dî-Karib a dit dans une pièce de vers :

> « Si tu es hors d'état d'accomplir une affaire, abandonne-la et tourne-toi vers une autre que tu peux accomplir. »

En conséquence, A‘hnaf leva son camp et retourna à Balkh.

Les habitants de Balkh avaient apporté, le jour de *mihrgân*, au chargé d'affaires [laissé par A‘hnaf] toutes sortes de cadeaux. C'était un usage des Perses, que les Arabes ne connaissaient pas. [Asîd] leur demanda pour quelle raison ils lui apportaient ces objets. Ils répondirent : Il est d'usage chez nous de faire des présents à nos gouverneurs le jour de *mihrgân* et le jour du *newrouz*. — Je ne connais pas cet usage, répliqua [Asîd], et il mit de côté les cadeaux jusqu'au retour d'A‘hnaf. Lorsqu'il les présenta à A‘hnaf, celui-ci dit : Je ne connais pas cela. Après être resté quelque temps à Balkh, A‘hnaf se rendit auprès d’‘Abdallah, fils d’‘Àmir, et lui offrit les présents des habitants de Balkh. ‘Abdallah lui dit : Je ne connais pas cela et je n'ai pas besoin de ces choses. Il avait un esclave, qui était son trésorier, auquel il dit : Emporte-les.

‘Abdallah adressa ensuite à ‘Othmân une lettre dans laquelle il lui disait : Un grand nombre de villes ont été conquises par moi, et jamais, en aucun temps, homme n'a remporté autant de triomphes que moi. En conséquente, je te demande l'autorisation de revenir ; je désire accomplir le pèlerinage, et rendre grâces à Dieu pour toutes ces victoires. ‘Othmân lui en accorda l'autorisation. ‘Abdallah remit le commandement de Nischâpour à Qaïs, fils d'Al-Haïtham ; à A‘hnaf, fils de Qaïs, celui de Merw, de Balkh et de Kouzikânân ; et à ‘Honaïf, fils d’‘Abdallah, le ‘Hanifite, le commandement de ‘Hérât et de Bâdeghis jusqu'au canton de Ghour. Laissant ainsi le Khorâsân à la

garde de ces officiers, il partit de Nischâpour, après s'être constitué en état d'‘*ihrâm*.

Entre Qoumes et Gorgân, il y a une chaîne de montagnes où se trouvent un grand nombre de bourgs. Cette montagne était appelée Qâren. Le chef de ces bourgs portait également le nom de Qâren ; il était le merzebân de cette montagne. Après le départ d''‘Abdallah, fils d''‘Âmir, Qâren marcha, à la tête d'une nombreuse armée, sur Nischâpour. Qaïs, fils d'Al-Haïtham, avait dans son armée un brave et fameux guerrier, nommé ‘Abdallah, fils de Khâzim, à qui il dit : Que faut-il faire ? Nous ne sommes pas en état de résister à cette armée ! ‘Abdallah répondit : Va rejoindre ‘Abdallah, fils d''‘Âmir, et demande-lui des troupes. Je défendrai Nischâpour jusqu'à ce que tu ramènes ces troupes. ‘Abdallah, fils de Khâzim, en lui donnant ce conseil, voulait éloigner Qaïs du Khorâsân, afin que, s'il triomphait de l'ennemi, il en euh lui-même la gloire. Qaïs, qui ne devinait pas ce motif, partit à la suite d'Ibn-‘Âmir, en laissant le commandement de Nischâpour à ‘Abdallah, fils de Khâzim. Qâren étant arrivé près de la ville, ‘Abdallah ordonna à tous ses soldats d'attacher des torches au bout de leurs lances, et, à la tombée de la nuit, il sortit de la ville. Après avoir marché environ une parasange, il donna l'ordre d'allumer les torches, et l'armée musulmane se présenta à l'armée de Qâren. Les troupes perses, en les apercevant, pensèrent que les musulmans avaient reçu des renforts, devant lesquels on portait ces flambeaux. Qâren donna à ses soldats l'ordre de se mettre en marche. Ils lui dirent : Comment marcher, puisque toutes les troupes du monde sont devant nous ? Il y a un flambeau devant chaque général ; tu peux voir par-là combien il doit y avoir de troupes avec tous ces généraux. Les Perses, ainsi découragés, se mirent à fuir. ‘Abdallah, fils de Khâzim, fit jouer le sabre et continua le massacre jusqu'au jour. Qâren fut tué. Sur ces entrefaites, Qaïs, fils de Haïtham ; était arrivé à Médine, tandis qu''‘Abdallah, fils d''‘Âmir, accomplissait le pèlerinage. Lorsque ‘Othmân fut instruit [de la tentative de Qâren], il blâma Qaïs d'avoir abandonné la ville de Nischâpour. Puis, en recevant la lettre par laquelle ‘Abdallah, fils de Khâzim, lui annonçait sa victoire, il s'écria : C'est un homme comme ‘Abdallah, fils de Khâzim, qu'il faut [pour ce poste] et non comme Qaïs ! Et il nomma ‘Abdallah gouverneur de Nischâpour. ‘Abdallah y resta jusqu'au temps d‘Alî.

Plusieurs compagnons du Prophète moururent en cette même année, la trente-deuxième de l'hégire, savoir : ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Auf, qui était âgé de soixante et quinze ans ; ‘Abbâs. Fils d’‘Abdou’l-Mottalib âgé de quatre-vingt-six ans ; ‘Abdallah, fils de Mas‘oud ; Abou-Tal‘ha l’Ançâr et Abou-Dserr le Ghifârite.

‘Abdallah, fils de Mas‘oud, avait adressé de Koufa une lettre à ‘Othmân, pour lui demander l'autorisation de faire le pèlerinage. ‘Othmân l'y ayant autorisé, ‘Abdallah quitta Koufa avec quatre compagnons. Son chemin le conduisait par Rabadsa. Abou-Dserr était malade à cette époque. Il dit à sa fille, qui restait avec lui : Ma fille, nous sommes au temps du pèlerinage, et les gens de Koufa passeront ici demain. Or je suis à toute extrémité, et j'ai entendu de la bouche du Prophète que je serai enterré par des pèlerins, qui seront les plus nobles des hommes. J'ai idée que ma carrière se terminera demain. Va, égorge une brebis. Quand je serai mort et que les pèlerins viendront, invite-les à descendre, donne-leur à manger, puis dis-leur de me laver, de prier sur moi et de m'enterrer. Le lendemain, la fille d'Abou-Dserr commanda à l'esclave d'égorger une brebis et, avec l'aide de l'esclave, elle la fit cuire. À l'heure de la prière de midi, Abou-Dserr dit à sa fille : Regarde s'il n'arrive pas des cavaliers. — J'en vois venir du côté de Koufa, dit-elle. Alors Abou-Dserr tourna son visage du côté de la qibla, et en prononçant ces mots : « Au nom de Dieu et par la religion du Prophète de Dieu ! » il rendit son âme. La fille d'Abou-Dserr alla au-devant [des voyageurs] et leur dit : Voici la tente d'Abou-Dserr, le Ghifârite. Faites halte et enterrez-le. ‘Abdallah, fils de Mas‘oud, descendit, et lorsqu'il vit le corps d'Abou-Dserr ainsi abandonné, [il dit] : Le Prophète a bien prédit : Abou-Dserr vivra seul et mourra seul. Après l'avoir enterré, les voyageurs voulurent continuer leur route. La fille d'Abou-Dserr leur dit : Abou-Dserr m'avait commandé de vous saluer en son nom et de vous dire que vous êtes obligés, par Dieu et par le tombeau du Prophète, de manger de ceci. ‘Abdallah et ses compagnons mangèrent. Arrivés à Médine, ils annoncèrent à ‘Othmân la mort d'Abou-Dserr. ‘Othmân pleura ; ensuite il prit la fille d'Abou-Dserr dans sa propre maison. ‘Abdallah, fils de Mas‘oud, mourut à Médine, à son retour du pèlerinage. Son tombeau est à Baqî‘-al-Ghârqad.

CHAPITRE LXXXVII

‘Othmân exile en Syrie quelques habitants de Koufa

‘Othmân avait l'habitude, quand il était mécontent de quelqu'un, de l'éloigner de son pays et de l'envoyer à l'étranger ; car, disait-il, rien n'est plus pénible pour un homme que d'être éloigné de sa patrie, comme il est dit dans le Coran : « Si nous leur avions prescrit de se donner la mort ou de quitter leur pays, peu d'entre eux l'auraient quitté. » (Sur. IV, vers. 69.) Lorsqu'il ôta le gouvernement de Koufa à Walîd, fils d’‘Oqba, et qu'il le remplaça par Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, les habitants de Koufa furent mécontents de cette mesure ; car ils préféraient Walîd, homme d'un caractère aimable, à Sa‘îd, qui était sombre et qui cherchait à se donner les apparences d'un homme vertueux. Walîd avait été destitué pour avoir bu du vin. Quand Sa‘îd arriva à Koufa et qu'il eut pris possession du palais du gouvernement, que Walîd avait habité, il fit laver tous les effets, et le vendredi, il fit laver également la chaire dans la mosquée ; ce qui blessa les habitants. Walîd n'avait pas eu de porte à son palais. Sa‘îd fit faire une porte, et se rendit inaccessible au peuple, qui, pour toutes ces raisons, commença à lui devenir hostile. Il y avait notamment sept personnes d'entre les principaux habitants de Koufa, qui se laissaient aller en commun à des propos malveillants contre Sa‘îd et ‘Othmân. Ces hommes étaient : Mâlik, fils de Hârith al-Aschtar, de la tribu de Nakha‘ ; Thâbit, fils de Qaïs ; Koumaïl, fils de Ziyâd ; Ça‘ça‘a, fils de Çou‘hân, et Zaïd, fils de Çou‘hân ‘Orwa, fils de Dja‘d, et ‘Amr, fils d'Al-‘Hamaq, le Khoza‘ite. Sa‘îd ayant appris qu'ils se réunissaient tous les soirs en un certain endroit, chargea un jour un agent de s'y rendre. Cet homme s'introduisit dans leur réunion sans se faire annoncer. Les conjurés ordonnèrent aux domestiques de le saisir et lui dirent : Qui es-tu pour entrer dans notre maison sans permission ? Ils

le frappèrent jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance. Quand il fut revenu à lui, il alla faire son rapport à Sa‘îd, qui adressa une lettre à ‘Othmân et l'informa de ces circonstances. ‘Othmân fit porter les noms de ces sept hommes sur les rôles de [l'armée de] Syrie, et ils furent incorporés dans le commandement de Mo‘âwiya. Celui-ci écrivit à ‘Othmân : Ces hommes n'ont ni religion ni caractère ; je ne peux pas les garder auprès de moi. ‘Othmân lui répondit : Envoie-les à Émesse, auprès d’‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Khâlid. Il n'y a que lui qui puisse les dompter. En conséquence, Mo‘âwiya les fit partir pour Émesse. La nouvelle de l'arrivée de ces officiers distingués de l'‘Irâq se répandit bientôt dans la ville d'Émesse. ‘Abd-er-Ra‘hmân, après les avoir fait installer, attendit un mois avant de leur donner audience, et il écrivit à ‘Othmân en ces termes : Celui qui ne peut être gagné par la bonté doit être traité durement. Si tu veux, je les traiterai comme ils le méritent. ‘Othmân lui répondit : Fais ce que tu voudras. ‘Abd-er-Ra‘hmân les laissa donc, après l'envoi de sa lettre à ‘Othmân, attendre un mois avant de leur accorder audience. Ensuite, lorsqu'ils se présentèrent devant lui, en costume de voyage, il ne les engagea point à s'asseoir, et ne leur demanda pas si leur voyage avait été heureux, et il les congédia ainsi. Ils furent très-blessés de cet accueil ; mais comme ils n'étaient que sept en présence de deux mille hommes, ils n'osèrent rien dire. ‘Abd-er-Ra‘hmân les obligeait à se présenter ainsi chaque jour devant lui, en restant debout. Il ne les invita jamais à sa table et ne leur donna aucune gratification. Quand il montait à cheval, il les faisait marcher devant lui à pied, comme des serviteurs. Ils en étaient extrêmement humiliés. Un jour, causant entre eux dans leur maison, ils se dirent les uns aux autres : Cet homme [nous traite comme des serviteurs, et] nous laisse toujours debout, et personne ne songe à nous. Ça‘ça‘a dit : Quand même il nous romprait les pieds, qui oserait en parler ? Ils gardèrent donc le silence.

‘Âmir, fils de [‘Abdou’l-]Qaïs, était un homme vertueux [de Baçra], qui pratiquait l'abstinence. Tous les gouverneurs qui avaient résidé à Baçra lui avaient donné une pension, sans exiger de lui aucune fonction, et ‘Âmir continuait à se livrer à la vie dévote. Lorsque ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, prit le gouvernement de Baçra, il écrivit à ‘Othmân [au sujet d’‘Âmir]. C'est le chef des *Khawâridj*, disait-il dans sa lettre ; il suit leurs pratiques ; il pense que l'on ne doit

point obéissance au souverain ; il n'assiste pas à la prière du vendredi ; il ne mange pas de viande et il s'abstient du commerce des femmes. Je ne peux pas garder cet homme ici. ‘Othmân lui répondit : Envoie-le à Mo‘âwiya ; et il écrivit à ce dernier : On accuse ‘Âmir de telle chose ; interroge-le. Quand ‘Âmir arriva en Syrie, Mo‘âwiya alla à sa rencontre et l'installa dans une belle maison. Un soir, il lui fit partager son repas, et lorsqu'on apporta de la viande, ‘Âmir y fit honneur. Mo‘âwiya lui dit : Père de Mohammed, on raconte de toi certaines choses, mais je vois que ce sont des mensonges. — Que dit-on de moi ? demanda ‘Âmir. Mo‘âwiya répondit : On dit que tu t'abstiens du commerce des femmes, que tu n'assistes pas à la prière du vendredi, que tu ne manges pas de viande et que tu nies l'obéissance due au souverain. ‘Âmir répliqua : Quant aux femmes, j'en ai [une] qui suffit à mes désirs. Un jour je passai près de la boutique d'un boucher et je remarquai qu'il égorgeait une brebis sans prononcer les mots : *Au nom de Dieu.* Depuis lors je fais égorger les brebis chez moi. Quant à la prière, j'y vais tard, pour être au dernier rang de l'assemblée, afin que personne ne me voie, si ce n'est Dieu. Mo‘âwiya ayant fait part de ces explications à ‘Othmân, celui-ci lui écrivit : Dis-lui de retourner à Baçra, s'il veut. Mo‘âwiya le dit à ‘Âmir, qui répliqua : Je n'y retournerai pas ; car on m'a calomnié et l'on s'est cru permis envers moi un tel acte. Il demeura donc auprès de Mo‘âwiya jusqu'à sa mort.

Les uns disent que le bannissement de ces différentes personnes d'une ville à l'autre eut lieu en l'an 32 ; d'autres prétendent que ce ne fut qu'en l'an 33.

CHAPITRE LXXXVIII

Révoltes contre ‘Othmân

La première cause des révoltes qui, à partir de cette époque, surgirent partout contre l'autorité d’‘Othmân, fut le bannissement des sept habitants de Koufa. Ceux-ci, ne pouvant demeurer avec ‘Abd-er-Ra‘hmân, demandèrent l'autorisation de le quitter. On leur permit d'aller où ils voudraient, et tous, excepté Mâlik, qui désirait rester auprès d‘Abd-er-Ra‘hmân, revinrent à Koufa.

Au commencement de l'an 34, ‘Othmân appela Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, à Médine. Il assigna aussi à plusieurs chefs d'armée de Koufa des commandements et les fit partir pour différents postes. Il envoya Asch‘ath, fils de Qaïs, dans l'Aderbîdjân ; son frère Sa‘îd, fils de Qaïs, à Reï ; [Nosaïr, de la tribu d’‘Idjl,] à Hamadân ; Sâïb, fils d'Al-Aqra‘, à Ispahân, Nehâwend et Dînwer ; ‘Hakim al-‘Hizâmî à Mossoul, et Salmân al-Bâhilî à Derbend des Khazars. Après le départ de ces généraux, il ne resta à Koufa qu'un petit nombre de troupes. Il y régnait une grande fermentation, et les esprits étaient hostiles à Sa‘îd et à ‘Othmân. Thâbit, fils de Qaïs, l'un des sept [qui avaient été exilés], avait un frère nommé Yezîd. Celui-ci, après le départ de Sa‘îd, dit : Je veux exciter une émeute contre le gouvernement d’‘Othmân et cesser de reconnaître son autorité de souverain. Il se rendit à la mosquée de Koufa et parla ainsi au peuple : Vous savez quelle est la conduite d’‘Othmân depuis tant d'années et comment il a abandonné la voie du Prophète et des deux califes précédents. Après avoir ainsi dit beaucoup de mal d‘Othmân, Yezîd ajouta : Comme il a remplacé Walîd par Sa‘îd [sans égard pour nos désirs], nous, à notre tour, nous cesserons maintenant de lui obéir. ‘Amr, fils de ‘Houraïth, qui était le lieutenant de Sa‘îd, averti des menées de Yezîd, se rendit à la mosquée, monta en chaire et harangua le peuple en ces termes : Musulmans, ne vous jetez pas dans la rébellion. Vous savez qu'il n'y a

jamais eu de rébellion à Koufa, et que Dieu n'approuve pas les rébellions. Qa‘qâ‘, fils d’‘Amr, ayant appris que Yezîd soulevait le peuple, vint avec quelques-uns des siens, le sabre au cou, à la mosquée. Il vit ‘Amr sur la chaire, haranguant le peuple, et du côté opposé, Yezîd au milieu d'un grand nombre d'émeutiers. Qa‘qâ‘ dit à Yezîd : Qu'êtes-vous venus faire ici ? Yezîd n'osa pas répéter ce qu'il avait dit [auparavant] ; mais il dit : Nous sommes venus pour nous plaindre de Sa‘îd. Qa‘qâ‘ apostropha vivement cette foule, qui se dispersa. — Si vous avez à vous plaindre, leur disait-il, il ne faut pas faire d'émeute ; il faut aller à Médine et demander à ‘Othmân de vous donner un autre gouverneur.

Yezîd délibéra avec son frère et lui dit : Il faut que Mâlik al-Aschtar et ses compagnons soient ici, afin qu'un autre que moi tienne le même langage. Ils envoyèrent aussitôt un messager [vers les personnes qu'on avait députées] à Médine et leur écrivirent : Les habitants de Koufa sont avec vous ; si Sa‘îd revient, empêchez-le de rentrer dans la ville. Ils adressèrent aussi une lettre à Mâlik pour qu'il revint à Koufa. Mâlik était le meneur des habitants notables de la ville et [aussitôt qu'il fut arrivé], il réunit autour de lui un parti nombreux. Il dit : J'arrive d'Émesse, mais j'ai appris que Sa‘îd a porté plainte contre vous devant ‘Othmân. Il lui a dit qu'il faudrait employer la rigueur envers vous, et chasser ceux des basses classes. Alors tous se conjurèrent avec Mâlik dans le but de ne plus laisser Sa‘îd rentrer dans la ville. Or ‘Othmân renvoya Sa‘îd à Koufa. Lorsque la nouvelle de son retour arriva à Koufa, Mâlik fit proclamer que tous ceux qui voudraient se joindre à Mâlik pour empêcher Sa‘îd de rentrer sortissent de la ville. Un grand nombre de personnes, gens notables et gens du peuple, se réunirent et allèrent à la rencontre de Sa‘îd. Celui-ci, qui n'était accompagné que de dix esclaves, en voyant cette armée, eut peur. On lui dit : Retourne ; les habitants de la ville ne veulent pas de toi. Sa‘îd répliqua : À quoi bon cette armée ? Il fallait envoyer un député à ‘Othmân, pour lui demander de ne point m'envoyer. Ils répondirent : Nous ne voulons ni de toi ni d’‘Othmân. Sa‘îd se disposait à s'en retourner, lorsque quelqu'un lui dit : Si ceux-ci ne veulent pas de toi, il y en a d'autres qui veulent de toi. Mâlik tua cet homme, et dit [à Sa‘îd] : Dis à ‘Othmân d'envoyer de nouveau Abou-Mousa. Sa‘îd, étant retourné auprès d’‘Othmân, lui fit part de ce qui

venait de se passer. ‘Othmân nomma Abou-Mousa gouverneur de Koufa et adressa aux habitants une lettre ainsi conçue : J'ai appris que vous ne voulez pas recevoir Sa‘îd et que vous lui refusez l'entrée de la ville. Je vous envoie donc Abou-Mousa. Les habitants vinrent au-devant d'Abou-Mousa et lui firent bon accueil. Abou-Mousa leur dit qu'il était envoyé par ‘Othmân ; puis il se rendit à la grande mosquée, monta en chaire et harangua le peuple. Musulmans, dit-il, obéissez à votre imam ; car j'ai entendu dire au Prophète ces paroles : Tuez quiconque excite à la révolte. Ensuite Abou-Mousa fit l'éloge d’‘Othmân. Les assistants répondirent : Nous reconnaissons l'autorité d’‘Othmân ; sois notre gouverneur. Abou-Mousa, après s'être rendu dans sa maison, [écrivit à ‘Othmân] que les habitants de Koufa étaient complétement soumis à l'autorité.

Les agents d’‘Othmân, dans toutes les villes, étaient des descendants d’‘Omayya. Quand il relevait l'un d'eux de ses fonctions, il le remplaçait toujours par un autre de la même famille. De même que les habitants de Koufa étaient mécontents de Sa‘îd, les habitants de l'Égypte se plaignaient d’‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h.

‘Othmân avait une sœur nommée [Oumm Kolthoum, qu'il avait donnée en mariage à ‘Amrou, fils d’Al-‘Âç. Celui-ci, quand il fut destitué par ‘Othmân de son gouvernement d'Égypte, répudia [Oumm] Kolthoum. ‘Othmân fut très-blessé de ce procédé et en garda rancune à ‘Amrou. Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, avait aussi des griefs contre ‘Othmân, de même qu’‘Alî. Ce dernier avait différentes choses à lui reprocher ; la principale était qu’‘Othmân le tenait éloigné de lui, qu'il ne le consultait pas, et qu'il ne l'honorait pas, comme avaient fait Abou-Bekr et ‘Omar. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, était dans les mêmes sentiments. Toutes ces personnes tenaient constamment des propos hostiles contre ‘Othmân. On lui reprochait de tenir éloignés des affaires les compagnons du Prophète et d'employer seulement les descendants d'Omayya ; d'avoir, sur l'avis de Mo‘âwiya, envoyé en exil Abou-Dserr ; d'avoir rappelé Merwân, fils d'Al-‘Hakam, qui, après son apostasie, avait été exilé par le Prophète, et d'en avoir fait son vézir. Quand on sut que les compagnons du Prophète étaient animés de ces sentiments, il arriva de toute part, à Médine, des lettres dans lesquelles des plaintes étaient formulées contre ‘Othmân. Celui-ci n'en tint aucun compte. Un jour on se réunit à la mosquée et, après

avoir parlé de la conduite d’‘Othmân, on convint de lui députer une personne pour l'engager à abandonner ses errements, et, dans le cas où il s'y refuserait, de lui ôter le califat. On lui envoya donc ‘Âmir, fils d’‘Abdallah. Celui-ci, s'étant rendu auprès d’‘Othmân, lui dit : Le peuple s'est réuni dans la mosquée ; on te reproche telles et telles actions, et notamment d'avoir abandonné la voie du Prophète et des deux califes. Ô ‘Othmân, ajouta-t-il, crains Dieu ! ‘Othmân répondit : Comment ose-t-on me dire de craindre Dieu ! Tu ne connais pas Dieu ! — Je connais Dieu, répliqua ‘Âmir, et je sais que c'est à lui que les oppresseurs iront [rendre compte]. ‘Âmir quitta ensuite ‘Othmân, dans la maison duquel les compagnons du Prophète ne mirent plus les pieds.

‘Othmân adressa des lettres à tous ses agents [et les convoqua à Médine. Quand ils furent arrivés, il les réunit] et leur dit : L'autorité échappe de mes mains ; la rébellion s'est étendue de Koufa à Médine et a envahi tous les esprits. Que me conseillez-vous de faire ? Merwân dit : Prince des croyants, il faut examiner quels sont les agents qui agissent mal ; ceux-là, il faut les destituer, pour donner satisfaction au peuple. Les autres répliquèrent : Si notre conduite était mauvaise, on se plaindrait de nous, et non d’‘Othmân. Celui-ci dit : Vous dites vrai ; c'est à moi qu'ils en veulent. Qu'y a-t-il à faire ? ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, gouverneur de Baçra, dit : Fais comme a fait ‘Omar, qui a constamment occupé le peuple dans des expéditions guerrières. Quand les gens sont en repos, il leur vient des désirs. Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, invité à donner son avis, dit : Tous ceux que dans les villes on appelle les notables, et dont on accepte la direction, sont aussi les chefs [de ces menées] et ils excitent les autres. Il faut briser ceux-là, les autres se disperseront. ‘Othmân répliqua : C'est comme tu le dis ; mais je ne peux pas le faire. Mo‘âwiya prit la parole ensuite et dit : Borne-toi à [maintenir Médine, comme je maintiens] la Syrie, et comme ‘Abdallah et Abou-Mousa maintiennent Baçra et Koufa. ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h dit : Prince des croyants, les hommes sont tous cupides. Distribue-leur l'argent du trésor public, et ils te seront attachés. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, parla ainsi : Ô ‘Othmân, ou plutôt prince des croyants, il n'y a plus personne à Médine parmi les compagnons du Prophète que tu n'aies blessé ! Le peuple se plaint de ta tyrannie et de celle de tes agents. Destitue tes agents ou déclare que

tu renonces au pouvoir ; alors tu n'auras pas la responsabilité. Mais si tu veux tenter un coup de violence..... au nom de Dieu ! ‘Othmân répliqua : Toi aussi, tu es un de ceux qui ont le pou dans le vêtement. Le lendemain, ‘Othmân congédia ses agents et leur recommanda d'envoyer les hommes à la guerre.

Étant sur le point de partir, [Mo‘âwiya,] en costume de voyage, vint trouver ‘Othmân et lui dit : Prince des croyants, cette situation se prolonge, et je crains de te laisser ici. Tu sais que le peuple de la Syrie est soumis ; viens-y avec moi. ‘Othmân répondit : Dieu me garde de quitter le lieu où se trouvent le tombeau du Prophète et la maison de la Fuite. Mo‘âwiya sortit et se rendit à la mosquée, toujours en costume de voyage, le sabre au cou et l'arc muni de la corde. ‘Alî, Zobaïr et Tal‘ha y étaient à causer ensemble. Mo‘âwiya les aborda, leur parla longuement et termina ainsi : Je laisse entre vos mains ce vieillard ; ayez soin de lui, comme il convient de l'attendre de votre générosité et de votre sagesse, car s'il est honoré, vous le serez également.

Après le départ de Mo‘âwiya, la situation devint plus grave. Un jour le peuple, réuni dans la mosquée, formula ses griefs contre ‘Othmân. Un grand nombre des compagnons du Prophète se trouvaient présents. On leur dit : Vous êtes les compagnons du Prophète. La situation est devenue intolérable. Si vous ne prenez pas l'affaire en main, l'État périra. Les autres répliquèrent : Il faut aller trouver ‘Alî. Ils se rendirent donc chez ‘Alî et lui dirent : Cet homme excède toutes les limites et ne recule devant rien. Fais-lui entendre raison. ‘Alî alla trouver ‘Othmân et lui parla ainsi : La situation est grave. Le peuple se réunit constamment, et aujourd'hui on est venu me trouver et l'on m'a engagé à te faire des représentations à cet égard. ‘Othmân dit : Tu m'as déjà dit ces choses, mais je ne sais comment faire. Toi, père de ‘Hasan, tu es le fils de mon oncle, et, par cette parenté, tu as droit à une part de mes privilèges. Par conséquent, si tu me protèges, tu auras défendu tes propres droits. D'ailleurs on ne peut formuler contre moi que ce seul reproche, de donner des commandements à mes parents. Ô ‘Alî, je te conjure de me dire si tous ceux que j'ai nommés gouverneurs sont pires que Moghîra, fils de Scho‘ba, qui a été nommé par ‘Omar ? ‘Alî répliqua : ‘Omar avait le pied sur le cou de tous ses agents, tandis que tu leur lâches la bride.

Mo‘âwiya craignait Arqam, l'esclave d’‘Omar, plus qu‘Omar lui-même. Mais toi, tu le laisses faire en Syrie ce qu'il veut, et tu refuses de recevoir aucune plainte. Maintenant, je t'ai averti, fais ce que tu voudras. ‘Alî vint à la mosquée [et rendit compte à ses compagnons de sa conversation avec ‘Othmân].

‘Othmân, après cette entrevue, fit au peuple un sermon dans lequel il disait : Musulmans, je suis l'émir des croyants, et c'est à moi de leur commander. Sachez que toute chose a un mauvais côté. Le mauvais côté des bonnes actions c'est de susciter des envieux et des détracteurs. Il exhorta ainsi le peuple, et ajouta : Je n'ai pas pris un denier du trésor public pour moi, tandis qu'Abou-Bekr et ‘Omar faisaient supporter au trésor leur subsistance et celle de leurs familles, et cela est permis au souverain. Si l'on dit que je donne [des commandements] à mes parents, [je réponds] qu’‘Omar a nommé aussi ses parents ; car le chef religieux doit avoir le pouvoir de nommer qui il veut. ‘Omar a donné des commandements à des personnes qui ne valaient pas les agents que j'ai nommés, et vous n'osiez pas parler [comme vous faites maintenant] ; car ‘Omar vous tenait subjugués et il vous foulait sous son pied. Mais moi, je vous traite avec douceur, et je plaisante avec vous ; c'est pour cela que vous êtes devenus hardis envers moi. Par Dieu ! je suis plus haut et plus grand qu‘Omar, et personne n'égale ma noblesse, et cependant je laisse faire, en gardant le silence et en usant de douceur. Maintenant cessez de me faire parvenir ces plaintes. Après avoir prononcé ce sermon, ‘Othmân descendit de la chaire, au pied de laquelle se tenait Merwân. Celui-ci s'écria : Si vous voulez, laissons le sabre décider ! ‘Othmân lui dit : Ne t'ai-je pas ordonné de te taire quand je parle ? ‘Othmân sortit ensuite de la mosquée et rentra chez lui, et le peuple se dispersa.

En cette année, trente-quatrième de l'hégire, ‘Othmân accomplit le pèlerinage. Tous ses agents s'y trouvaient, et il n'y eut de plainte contre aucun d'eux. ‘Othmân s'en réjouit. En l'an 35, ‘Abdallah, fils de Sabâ, proclama la doctrine du second avènement du Prophète, et un grand nombre de personnes acceptèrent cette croyance, ce qui fut la cause de révoltes contre l'autorité d’‘Othmân.

CHAPITRE LXXXIX

Apparition de la doctrine du second avènement. — Révoltes contre ‘Othmân

‘Abdallah, fils de Sabâ, était un juif du Yemen, qui avait lu les anciens livres et qui était très-savant. Il vint [à Médine] pour faire profession de foi musulmane entre les mains d’‘Othmân, espérant que celui-ci aurait des égards pour lui. Mais ‘Othmân ne lui accorda aucune attention, et ‘Abdallah se mit à médire partout du calife. Quand celui-ci en fut informé, il s'écria : Quel est donc ce juif ? Et il le fit chasser de Médine. ‘Abdallah se rendit en Égypte, où il se forma autour de lui un parti nombreux, qui le tenait en grand honneur, à cause de sa science. Lorsqu'il fut assuré de son influence sur ces gens, il exposa sa doctrine en ces termes : Les chrétiens disent que Jésus reviendra en ce monde. Mais les musulmans ont plus de droit de prétendre que Mohammed reviendra ; car il est dit dans le Coran : « Certes, celui qui t'a donné le Coran te ramènera au point de ton départ. » (Sur. XXVIII, vers. 85.) Un certain nombre de gens acceptèrent cette croyance, et lorsqu'elle eut pris racine, ‘Abdallah en émit une autre. Dieu, disait-il, a eu en ce monde cent vingt-quatre mille prophètes, et chacun de ces prophètes avait un ministre (vézir). Or le ministre et lieutenant de Mohammed était ‘Alî, et c'est lui qui devait lui succéder. ‘Othmân s'est emparé illégitimement du pouvoir ; car, lorsque ‘Omar établit le conseil d'élection, tous [les membres] étaient d'accord pour proclamer ‘Alî, et ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, avait déjà pris sa main pour lui prêter serment ; mais ‘Alî fut trompé par ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, de sorte qu’‘Abd-er-Ra‘hmân prit la main d’‘Othmân et prêta le serment à ce dernier. ‘Othmân a donc usurpé le pouvoir. Les hommes adoptèrent cette doctrine, et quand elle fut, ainsi que l'autre, bien entrée dans leurs esprits, ‘Abdallah dit : Exhorter à bien faire est un devoir, tout comme la prière et le jeûne ; car il est dit

dans le Coran « Vous êtes le meilleur de tous les peuples qui se soient produits parmi les hommes ; vous prêchez le bien et vous interdisez le mal. » (Sur. III, vers. 106.) En ce moment nous ne pouvons rien contre ‘Othmân, nous ne pouvons pas chasser ses agents et nous devons supporter leur oppression. Mais nous allons les exhorter à cesser de faire le mal. ‘Abdallah voulait ainsi encourager les hommes contre les agents d‘Othmân. Le peuple, ayant été séduit par la doctrine du second avènement du Prophète et du droit d’‘Alî à l'autorité, s'y rallia et déclara ‘Othmân infidèle. Mais on gardait cette croyance secrète, tandis que publiquement on prêchait le devoir de faire le bien.

Or, de tous les agents d’‘Othmân, le plus mauvais était ‘Abdallah, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Sar‘h, gouverneur d'Égypte. Les gens d'Égypte adressèrent partout des lettres, dans lesquelles ils formulèrent des plaintes contre ‘Abdallah et contre ‘Othmân, et l'on se concerta pour déposer ‘Othmân et mettre un autre à sa place. Mais dans aucune lettre on ne mentionna le nom d’‘Alî. Les agents du calife eurent connaissance de cette correspondance entre les différentes villes. Les conjurés convinrent d'envoyer, tel mois et tel jour, un certain nombre de gens à Médine, de déposer ‘Othmân et de mettre à sa place l'un des compagnons du Prophète, soit ‘Alî, soit Zobaïr, soit Tal‘ha. Personne ne mit en avant le nom de Mo‘âwiya, et celui-ci n'avait pas de telles vues. Cependant il causait un jour avec Ka‘b al-A‘hbâr, et celui-ci lui dit : J'ai trouvé dans les livres qu’‘Othmân sera renversé et tué. Mo‘âwiya dit : Que ne puis-je connaître celui qui régnera après ‘Othmân, pour lui faire ma cour ! Ka‘b répliqua : C'est toi qui régneras après lui. — Tu dis la vérité ? demanda Mo‘âwiya. — Oui, mais ce sera après bien des luttes, des révolutions et après que beaucoup de sang aura été versé. Ce fut à partir de ce jour que Mo‘âwiya conçut l'idée de convoiter le pouvoir.

De tous côtés il arrivait à Médine des lettres qui annonçaient que les habitants de l'Égypte s'étaient mis en rapport, par correspondance, avec ceux de Koufa et de Baçra, et qu'ils avaient formé le dessein de se rendre à Médine, pour faire valoir leurs griefs auprès d’‘Othmân. Mohammed, fils de Tal‘ha, fils d‘‘Obaïdallah, ami d’‘Othmân, vint informer ce dernier du bruit qui courait. ‘Othmân dit : Si au moins je savais quels sont les hommes qui doivent arriver : si ce sont des gens intelligents ou des sots. Dans le premier cas, la chose s'arrangerait

facilement, car j'ai des raisons à leur opposer ; mais s'il s'agit de sots, ce sera difficile. Mohammed, fils de Tal‘ha, lui dit : Envoie dans chaque ville un espion, pour savoir quels sont les hommes qui doivent venir. En conséquence, ‘Othmân fit partir des espions, qui étaient chargés de s'informer dans quelle intention ces gens voulaient venir à Médine. Ces envoyés rapportèrent l'avis qu'il viendrait des personnes sages et des sots ; que les notables des villes disaient qu'ils allaient faire le pèlerinage, mais que d'abord ils voulaient visiter le tombeau du Prophète et rendre leurs hommages à ‘Othmân, le prince des croyants. Tous les espions [qu’‘Othmân avait envoyés] revinrent, excepté ‘Ammâr, fils de Yâsir. ‘Ammâr, en effet, s'était rendu dans l'Égypte, dont les habitants professaient la doctrine du second avènement du Prophète et de la légitimité des droits d’‘Alî, et déclaraient ‘Othmân infidèle. En voyant au milieu d'eux ‘Ammâr, qu'ils connaissaient comme un adhérent d’‘Alî et un ennemi d’‘Othmân, ils lui découvrirent leur croyance et l'invitèrent à l'adopter, et ‘Ammâr l'accepta. Ensuite ils lui dirent qu'ils étaient sur le point de se rendre à Médine pour déposer ‘Othmân, et pour mettre à sa place ‘Alî, qui avait plus de droit au pouvoir que lui. ‘Ammâr en fut content et resta avec eux en Égypte ; il quitta l'incognito et prit part aux conciliabules des conjurés. ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h écrivit à ‘Othmân : ‘Ammâr est venu ici nous ne savons dans quel but. Quelques-uns des opposants, tels et tels, l'ont attiré à eux et l'ont séduit. Maintenant il est, jour et nuit, constamment avec eux.

À l'époque convenue, quatre hommes notables d'Égypte se mirent en route à la tête de leurs gens, c'étaient : ‘Abdallah, fils d'As-Saudâ ; Khâlid, fils de Mouldjim ; Soudân, fils de ‘Houmrân, et Kinâna, fils de Bischr. Un certain nombre de gens de Koufa partirent également, conduits par Yezîd, fils de Qaïs, de la tribu de Nakha‘ ; de même les conjurés de Baçra. ‘Othmân, sachant que ces hommes venaient pour faire une sédition, fit appeler ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr, et leur dit : Ces hommes viennent pour susciter une sédition. Prenez garde ! Car si le pouvoir venait à tomber d'entre mes mains, il n'irait pas à vous. ‘Alî répliqua : Est-ce que cela te regarde ? Comment sais-tu, fils de courtisane, que le pouvoir viendrait ou ne viendrait pas à nous ? ‘Othmân répondit : N'insulte pas ma mère, qui n'était pas inférieure aux vôtres. Ma mère a fait profession de foi entre les mains du

Prophète. Laisse là ma mère, et dis ce que je te demande. Alors ‘Alî dit : Abou-Bekr et ‘Omar n'ont pas mis la main sur le trésor public, comme toi, qui en donnes l'argent à tes parents. — C'est vrai, répliqua ‘Othmân ; Abou-Bekr et ‘Omar n'ont rien donné à leurs parents, et ils leur ont fait tort. Ils disaient que c'est à cause de Dieu qu'ils ne voulaient pas en disposer ; et c'est à cause de Dieu que j'en dispose, moi. Car ce n'est pas dans le trésor que l'argent doit rester ; il faut le distribuer aux pauvres. Et mes parents étaient pauvres. Je leur ai donné, parce que c'est un devoir de donner aux pauvres et de secourir ses parents. Je l'ai fait en suivant mes lumières et ma conscience. Maintenant, si vous jugez que je doive restituer cet argent au trésor, je le restituerai. Vous savez que j'ai assez de fortune pour pouvoir le faire. Or ‘Othmân avait donné à Merwân, fils de ‘Hakam, quinze mille dirhems, et à Khâlid, fils d'Osaïd, cinquante mille. ‘Alî dit : Si tu voulais faire l'aumône à tes parents, pourquoi n'as-tu pas donné mille et deux mille dirhems, au lieu d'en donner cinquante mille ? ‘Othmân s'engagea à restituer au trésor ces soixante-cinq mille dirhems. ‘Alî reprit : S'il en est ainsi, nous ne te refuserons pas notre concours. Puis ‘Alî, Tal‘haa et Zobaïr s'en allèrent.

Plusieurs jours après, les gens d'Égypte, de Koufa et de Baçra arrivèrent près de Médine, et campèrent à Dsou-Khouschoub. Les habitants de Médine sortirent de la ville et leur demandèrent dans quelle intention ils étaient venus. Ils répondirent : Nous sommes venus pour exhorter ‘Othmân à faire le bien. Il y avait à Médine deux hommes qui, pour un délit dont ils s'étaient rendus coupables, avaient été battus sur l'ordre d’ ‘Othmân, et qui, par la suite, ayant été traités par lui avec bienveillance, étaient devenus ses partisans. ‘Othmân les fit appeler et leur dit : Allez vers ces hommes, dites du mal de moi, et racontez-leur l'histoire de votre punition, pour leur faire croire que vous êtes devenus mes ennemis. Demandez-leur ensuite dans quelle intention ils sont venus, et quels sont leurs amis à Médine. Ces deux personnes se rendirent auprès des étrangers et les interrogèrent. Ceux-ci avouèrent qu'ils étaient venus pour renverser ‘Othmân, et mettre un autre des compagnons du Prophète à sa place, et pour le tuer, dans le cas où il ne voudrait pas renoncer au pouvoir. Puis ils nommèrent, comme étant leurs alliés, trois hommes de Médine, savoir : Mohammed, fils d'Abou-Bekr ; Mohammed, fils de Dja‘far, fils

d'Abou-Tâlib, et ‘Ammâr, fils de Yâsir. Les deux envoyés d’‘Othmân vinrent l'informer de ces circonstances.

Le lendemain, ‘Othmân réunit les Mohâdjir et les Ançâr, et fit appeler l'un des gens étrangers ; il monta en chaire et prononça un discours. — Ô vous Mohâdjir et Ançâr, disait-il, vous êtes les compagnons du Prophète ; c'est vous qui êtes les principaux représentants de la religion, à laquelle vous avez rendu des services. Or des étrangers sont venus ici, qui déclarent qu'ils veulent déposer ‘Othmân, ou, s'il se refuse à renoncer au pouvoir, le tuer. Ils ne sont donc venus que pour faire de la rébellion. Puis il interpella les deux hommes [qu'il avait envoyés auprès des insurgés] et les engagea à parler. Ces deux hommes se levèrent et dirent ce qu'ils avaient entendu. Ils ajoutèrent : Prince des croyants, fais-les tous mourir ; leur mort est légitime. ‘Othmân répliqua : Je ne veux pas les faire mourir ; mais je vous ai appelés, vous les compagnons du Prophète, afin que vous écoutiez ma justification et que vous soyez à même de réfuter les accusations que l'on porte contre moi. Je ne veux pas employer les armes contre eux, à moins qu'ils n'y aient recours eux-mêmes. Ensuite ‘Othmân réfuta toutes les accusations qu'on avait formulées contre lui. Tous les compagnons du Prophète demandèrent d'une voix unanime la mort des conjurés, et l'on se sépara ensuite. Les étrangers, eux aussi, retournèrent dans leurs pays, disant : Les habitants de Médine et les compagnons du Prophète ont fait cause commune avec ‘Othmân, et nous ne pouvons rien faire. Mais nous reviendrons à l'époque du pèlerinage et nous ne partirons pas avant de l'avoir tué. Ces évènements se passaient au mois de rebrî‘a second de l'an 35 de l'hégire, le douzième du califat d’‘Othmân.

Au mois de redjeb de la même année, les conjurés se concertèrent de nouveau et quittèrent leurs villes respectives en armes et conduits par leurs chefs. On convint de se trouver à Médine au mois de schawwâl. Les gens d'Égypte se mirent en route au mois de redjeb, déclarant qu'ils allaient accomplir la visite des lieux saints. Ils formaient quatre groupes sous quatre chefs ; l'un de ces corps se composait de trois cents, un autre de mille hommes. C'étaient des gens qui professaient la doctrine du second avènement du Prophète et de l'autorité légitime d’‘Alî. Mais ‘Alî ne connaissait ni ces hommes ni leur doctrine. Les gens de Koufa, formant également quatre

groupes, partirent eux aussi, sous le prétexte d'une expédition guerrière, pour être à Médine au mois de schawwâl ; de même tous les autres conjurés ; par groupes successifs. Arrivés aux portes de Médine, ils campèrent en trois endroits différents. Ils étaient tous d'accord dans le dessein de déposer ‘Othmân et de mettre un autre à sa place. Mais les Égyptiens voulaient pour calife ‘Alî ; les gens de Baçra, Tal‘ha, et ceux de Koufa, Zobaïr. En arrivant près de Médine, les conjurés apprirent que les habitants de Médine avaient pris les armes et étaient résolus à les recevoir en ennemis. Alors ils envoyèrent deux de leurs chefs, Ziyâd, fils de Naçr, et ‘Abdallah, fils d'Al-Açamm, à Médine, et leur dirent : Les habitants de Médine ont pris les armes, craignant quelque attentat contre leur ville, et non par amour pour ‘Othmân. Allez et dites-leur que nous venons pour renverser ‘Othmân, et non pour autre chose. S'ils n'acceptent pas nos explications, alors notre entreprise est manquée, et nous ne pourrons rien faire. Mais s'ils entrent dans notre dessein, venez nous avertir.

Ces deux hommes vinrent à Médine et trouvèrent ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr ensemble. Ceux-ci leur demandèrent dans quelle intention ils étaient venus, Ils répondirent qu'ils allaient accomplir le pèlerinage, et qu'ils venaient à Médine pour demander à ‘Othmân de leur donner un autre gouverneur. ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr envoyèrent leurs fils à ‘Othmân pour lui donner cet avis. ‘Othmân répondit : S'ils étaient venus pour se plaindre, deux hommes auraient suffi ; mais pourquoi dix mille hommes ? Ces étrangers parcoururent la ville et déclarèrent partout qu'ils n'étaient venus que pour porter plainte contre leurs gouverneurs ; ils rassurèrent ainsi les habitants de Médine, qui déposèrent les armes.

Le lendemain, cinquante hommes d'entre les étrangers vinrent trouver ‘Alî et lui demandèrent un entretien particulier. Ils lui révélèrent le véritable but de leur expédition et ajoutèrent : C'est toi qui es le chef légitime ; et si ‘Othmân refuse de résigner le pouvoir, nous le forcerons. ‘Alî leur dit : De quoi vous mêlez-vous ? C'est là l'affaire des compagnons du Prophète ! Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et Mohammed, fils de ‘Hodsaïfa, avaient fait parmi les habitants d'Égypte de la propagande secrète pour ‘Alî, et Mohammed, fils d'Abou-Bekr, avait suivi les conjurés à Médine ; tandis que Mohammed, fils de ‘Hodsaïfa, était resté en Égypte, et avait remis

entre les mains des conjurés une lettre pour ‘Alî. Celui-ci en prit connaissance, sans faire part à personne de ce qu'elle contenait. Il apostropha durement ces hommes, qui retournèrent à leur camp. Les chefs des gens de Baçra, qui étaient allés trouver Tal‘ha et qui lui avaient parlé comme les Égyptiens avaient parlé à ‘Alî, reçurent la même réponse et retournèrent également fort embarrassés. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, se rendit auprès d’‘Othmân et lui dit : Change ta conduite dans les choses que l'on te reproche, et crains Dieu ! ‘Othmân répliqua : Tu as dans ta manche tant de poux que de longtemps tu ne pourras t'en débarrasser ! — Oui, répondit ‘Amrou, toi, tu as confié les affaires à ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h tandis que moi j'ai reçu des emplois du Prophète, d'Abou-Bekr et d’‘Omar, qui tous étaient satisfaits de moi. Ils disputèrent ainsi longtemps. ‘Amrou sortit ensuite, et excita à la lutte tous ceux qu'il rencontra, disant : Tuer ‘Othmân est un acte légitime.

Pendant la nuit, ‘Othmân se rendit chez ‘Alî et lui dit : Père de ‘Hasan, tu es le fils de mon oncle ; si je n'étais pas le souverain et que je te demandasse un service, tu devrais me le rendre, à cause de notre parenté. Tu sais que ces hommes qui sont venus ici n'ont à formuler aucun grief contre moi, si ce n'est que ma vie se prolonge et qu'ils sont las de moi. Mais si je disparaissais, si l'on me tuait, il y aurait tant de troubles qu'ils me regretteront. Je suis certain que ces hommes t'obéissent. Va les trouver et décide-les à partir. ‘Alî dit : Que puis-je leur dire pour les décider à partir ? — Je ferai ce que tu voudras, répondit ‘Othmân. ‘Alî répliqua : Jusqu'à ce jour tu as toujours fait le contraire de ce que je t'ai conseillé ; tu m'as préféré Merwân l'expulsé, [‘Abdallah, fils de] Sa‘d, le fuyard, et Mo‘âwiya, le mangeur de poussière ; et tu t'es mis entre leurs mains. ‘Othmân dit : Maintenant je les laisse, et je suivrai tes conseils. ‘Alî dit : Je me rendrai demain auprès de ces hommes et les déterminerai à partir. ‘Othmân, ayant appris qu’‘Ammâr exerçait son influence sur les Égyptiens, fit appeler Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et l'envoya vers ‘Alî avec ce message : Agis [surtout] sur les Égyptiens pour qu'ils partent ; car ‘Ammâr a juré qu'il ne partirait pas. Le lendemain, ‘Alî, suivi des compagnons du Prophète, auxquels, sur l'ordre d’‘Othmân, s'étaient joints Merwân et Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, sortit de la ville et, par ses représentations, détermina les Égyptiens, ainsi que tous les autres étrangers, à partir.

Le jour suivant, Merwân dit à ‘Othmân : Réunis le peuple dans la mosquée et déclare que ces hommes sont partis parce qu'ils n'avaient aucun grief à faire valoir ; car le fils d'Abou-Tâlib dit partout que c'est lui qui les a décidés à partir, ce qui porte atteinte à ton prestige. En conséquence, ‘Othmân convoqua le peuple de Médine et prononça un discours dans lequel il disait : Ces étrangers ont reconnu que tout ce que nos ennemis avaient dit et tout ce qu'ils disaient était faux ; c'est pour cela qu'ils sont partis. ‘Amrou, fils d’Al-‘Âç, s'écria : Ô ‘Othmân, crains Dieu et fais pénitence ! C'est nous qui avons décidé ces étrangers à partir. ‘Othmân répliqua : Assieds-toi ! Qui es-tu pour oser m'exhorter à la pénitence ? Un autre s'écria alors : ‘Othmân, fais pénitence ! Au moment où ‘Othmân se tournait du côté d'où étaient parties ces paroles pour voir qui en était l'auteur, les mêmes paroles se firent entendre dans un autre coin et furent répétées dans toutes les parties de la mosquée. Tous l'appelèrent ‘Othmân, et non prince des croyants. ‘Othmân resta consterné et profondément affligé. Il tourna son visage inondé de larmes vers le ciel, et s'écria : Ô Dieu, c'est à toi que j'offre mon repentir ! Puis il descendit de la chaire et rentra dans sa maison, couvert de honte.

Le lendemain, ‘Alî vint le trouver et lui dit : Autant nous apaisons la sédition, autant tu l'allumes, sur le conseil de Merwân. Pourquoi as-tu prononcé un tel discours ? Le peuple sait bien dans quelle intention ces étrangers étaient venus ; il sait que nous les avons éloignés par la persuasion. Mais tu veux cacher cela au peuple, afin de ne point perdre ton prestige. Voici comment il fallait parler : Je n'ai pas l'innocence d'un enfant ; je commets des péchés comme les autres hommes ; mais je me repens de tout ce que j'ai pu faire contre la volonté de Dieu. Un tel langage aurait satisfait le peuple. — Que faut-il faire à présent ? demanda ‘Othmân. — A présent, dit ‘Alî, il faut faire un autre sermon, dans lequel tu manifesteras ton repentir envers Dieu et tu t'excuseras auprès des musulmans. Alors tout le monde sera satisfait. Il ne faut pas qu'il vienne encore de quelque autre pays une troupe d'hommes, que tu me dises de les faire partir et que tu sois blessé quand je te répondrai : Je ne peux pas. ‘Othmân le quitta, fit rassembler toute la ville et parla ainsi : Musulmans, commettre des fautes est le sort des hommes, et moi je ne suis qu'un homme ; je ne suis pas un enfant innocent, et il est naturel que je sois sujet à

commettre des erreurs et des fautes. Mais le Prophète a dit : Celui qui commet une faute et s'en repent est comme s'il n'avait pas commis la faute. Je regrette tout ce que j'ai pu faire qui ne fût pas agréé de Dieu ou de vous. Se repentir pour un homme comme moi, qui est arrivé à la fin de sa vie, vaut mieux que de s'obstiner. Aucun portier ni chambellan ne repoussera les solliciteurs de ma porte ; je ferai droit à toutes les demandes.

Après avoir ainsi longuement présenté ses excuses au peuple, il descendit de la chaire et rentra chez lui. ‘Alî, prenant la parole, dit : Musulmans, il n'y a pas à demander autre chose à cet homme, qui, s'il a commis des fautes, s'en est repenti. Que Dieu agrée ses paroles ! Un certain nombre des gens de Médine se rendirent alors à la maison d’‘Othmân pour causer avec lui. Ils se trouvaient à la porte, lorsque Merwân leur dit : Attendez, pour que je voie si le calife est occupé. Il entra avec Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, et dit à ‘Othmân : Tu n'aurais pas dû faire ce discours ; car tu as perdu ton prestige. Le fils d'Abou-Tâlib n'a pas voulu autre chose que te voir t'humilier devant le peuple, confesser tes fautes et anéantir ainsi ta justification. Maintenant il ne faut pas recevoir ces gens, qui pourraient vouloir tenir un langage hautain et se livrer à des excès. Il ne faut pas leur accorder d'audience. ‘Othmân répondit : Renvoie ces gens ; je me sentirais humilié en leur parlant de nouveau. Merwân sortit et apostropha durement les personnes qui attendaient à la porte. Pourquoi leur dit-il, venez-vous ici en si grand nombre ? C'est sans doute pour faire naître une révolte ou pour commettre des excès. Allez à vos affaires ! Ces hommes s'en allèrent, se rendirent à la mosquée et dirent à ‘Alî : Tu prétends que cet homme a manifesté son repentir. Mais voilà Merwân qui parle au peuple comme il vient de le faire ! ‘Alî se leva, courut chez ‘Othmân et lui dit d'un ton courroucé : Pourquoi, lorsque quelqu'un cherche à te guider par la bride, [te montres-tu comme un chameau rétif] ? Pourquoi ne fais-tu jamais ce que nous te conseillons, et pourquoi gâtes-tu toujours de nouveau, sur l'avis de Merwân, ce que nous avons réparé ? Merwân, lui qui a été chassé par le Prophète, ne sait pas conduire ses propres affaires ; comment saurait-il diriger les tiennes ? Tu t'es enfoncé dans une situation dont tu ne pourras pas sortir. Quant à moi, je m'en vais et ne reviendrai plus chez toi. Tu feras ce que tu voudras dans ta propre cause. ‘Alî le quitta ainsi.

‘Othmân avait une femme nommée Naïla, douée d'une grande intelligence. Elle lui dit : Prince des croyants, tu t'es mis entre les mains de Merwân, qui causera ta perte, et tu as éloigné de toi tous les autres hommes. ‘Alî te serait plus utile que Merwân le déporté ; car ‘Alî a de l'influence sur le peuple et pourrait te protéger. Rappelle ‘Alî, fais-lui des excuses et ne le laisse pas devenir ton ennemi. ‘Othmân envoya chercher ‘Alî ; mais celui-ci refusa de venir, en disant : J'ai déclaré que je n'irais plus chez toi. Fais ce que tu voudras avec Merwân. Pendant la nuit, ‘Othmân se rendit chez ‘Alî et lui parla ainsi : Père de ‘Hasan, tu m'abandonnes à mes ennemis. Ne me laisse pas dans cette situation. Il le supplia beaucoup, mais ‘Alî répondit : De ma vie je ne mettrai les pieds dans ta maison ni ne te donnerai un conseil ; car tu ne suis que le conseil de Merwân, et tu as peur de le blesser. ‘Othmân se retira en disant : Tu n'agis pas bien en me refusant ton concours, toi qui es mon parent.

Les étrangers [qui avaient quitté Médine] étaient en route pour retourner dans leurs pays. [Or un jour les Égyptiens], étant campés à un certain endroit, virent passer une chamelle montée par l’un des serviteurs d’‘Othmân. Ayant remarqué que cet homme évitait de les approcher, ils conçurent quelque soupçon. Ils se dirent : Cette chamelle porte la marque d’‘Othmân, et le cavalier lui imprime une course rapide : il s'agit certainement d'une affaire importante. Ils arrêtèrent le messager et lui demandèrent quel était son maître. — ‘Othmân, répondit l'esclave. — Où t'envoie-t-il ? — En Égypte. — Pour quelle affaire ? — Pour y porter un message.— Quel message ? — Je ne saurais vous le dire. — Es-tu porteur d'une lettre ? — Non. — L'affaire n'est pas claire, dirent-ils. Ils fouillèrent l'esclave et trouvèrent, dans une aiguière qu'il avait suspendue au bât de sa chamelle, une lettre écrite de la main de Merwân et portant le sceau d’‘Othmân. Cette lettre était adressée au gouverneur d'Égypte et ainsi conçue : Tu connais de vue et de nom les hommes qui sont venus ici dans un but de sédition. Prends tes mesures pour les faire mourir ou pour leur faire couper les pieds et les mains, afin qu'ils ne puissent plus entreprendre une semblable expédition.

Après avoir lu cette lettre, les conjurés reprirent aussitôt la route de Médine. Ils y arrivèrent sept jours après, pendant la nuit. Ils envoyèrent une lettre aux autres conjurés de Koufa et de Baçra pour

les rappeler, leur annoncèrent ce qui venait de se passer et leur dirent : Nous sommes revenus à Médine afin d'en finir une fois pour toutes avec ‘Othmân, qui a rompu ses engagements ; il est donc légitime de le tuer. Dans la nuit même de leur arrivée, ils se rendirent auprès d’‘Alî et lui dirent : ‘Othmân a écrit une telle lettre et a rompu ses engagements. Viens, allons le trouver. ‘Alî répondit : Je lui ai déclaré que je n'irais plus chez lui. Arrangez-vous avec lui comme vous voudrez. Ils lui répliquèrent : Si tu ne veux pas venir avec nous et nous prêter ton concours, pourquoi nous as-tu écrit une lettre ? — Qui vous a porté une lettre de moi ? demanda ‘Alî — ‘Ammâr. — Je ne vous ai jamais écrit ! s'écria ‘Alî. Les conjurés, tout confus, le quittèrent et établirent leur camp pour la nuit. ‘Alî partit dans la même nuit pour la campagne.

Le lendemain matin, les conjurés, emmenant avec eux l'esclave qu'ils avaient capturé, se rendirent auprès d’‘Othmân et lui montrèrent la lettre adressée au gouverneur d'Égypte. ‘Othmân dit : Je n'en ai point connaissance. Ils répliquèrent : Cependant elle est de la main de Merwân et elle porte ton sceau. Si l'on écrit de telles lettres et que l'on y appose ton sceau sans ton aveu, cela est encore pis que si tu en avais connaissance. Mais si tu avais eu connaissance de cet ordre que tu désavoues maintenant, tu t'es montré parjure ; tu as cru pouvoir nous faire mourir ; par-là tu as mérité toi-même la mort. ‘Othmân répliqua : Je jure que je n'ai ni fait ni ordonné cette chose. — Alors, s'écrièrent les conjurés, c'est Merwân qui a fait cela ! Donne-le-nous, pour que nous le fassions mourir. ‘Othmân dit : Une écriture ressemble à une autre et un cachet à un autre ; il est possible que cette lettre ait été écrite par quelqu'un qui a corrompu cet esclave et l'a fait monter sur l'un de mes chameaux. Je ne peux pas, pour cette cause, faire mourir Merwân. Les Égyptiens sortirent et retournèrent à leur camp pour y attendre les gens de Koufa et de Baçra.

Merwân entra chez ‘Othmân et lui dit : Si j'avais envoyé ce messager, je lui aurais fait prendre une route que je connais dans la direction de la mer, et je lui aurais évité la rencontre de ces gens. Mais tout cela a été machiné à Médine. Hier ils ont été chez ‘Alî, qui aujourd'hui est allé à la campagne, pour ne pas être obligé de nous venir en aide. ‘Othmân conçut alors l'idée qu’‘Alî était d'accord avec les conjurés. Merwân dit ensuite : Nous n'avons ici aucun ami ; ‘Alî,

Tal‘ha et Zobaïr sont à la campagne. Dans ces circonstances, il faut écrire aux gouverneurs pour qu'ils envoient des troupes à notre secours. ‘Othmân écrivit à tous ses agents en ces termes : Dieu nous a favorisés en nous envoyant son Prophète et en nous donnant la religion musulmane. Le Prophète, en quittant ce monde, a laissé à son peuple le soin de décider lui-même de son sort. Il y eut alors accord unanime pour confier le gouvernement à Abou-Bekr. Celui-ci, en mourant, nomma ‘Omar son successeur ; et à la mort d‘Omar, qui chargea un conseil du soin de nommer un calife, c'est moi qui fus choisi, sans que je l'eusse désiré. Depuis lors j'ai marché dans les traces du Prophète. Mais des gens de différentes provinces se sont concertés et sont venus ici ; ils ont méconnu mon autorité, ils ont formulé des accusations contre moi, ils ont allumé la révolte, et ne respectent ni ma personne ni le tombeau du Prophète. Ils songent à verser du sang musulman ; en conséquence, ils ont mérité la mort. Que ceux qui peuvent venir à mon secours me donnent cette preuve d'amour, qu'ils viennent, mais que cela soit bientôt ; car si vous tardez, vous ne me trouverez plus. Les gouverneurs donnèrent connaissance de cette lettre aux habitants des différentes villes, et tous furent émus, versèrent des larmes et répondirent à l'appel. On proclama partout que ceux qui faisaient la guerre à ‘Othmân avaient mérité la mort. Un grand nombre d'hommes se rassemblèrent pour marcher sur Médine. Mo‘âwiya fit partir un corps nombreux, sous les ordres de ‘Habîb, fils de Maslama, le Fi‘hrite ; ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h envoya d'Égypte Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj ; d'autres encore se mirent en marche de tous côtés pour se rendre à Médine. Mais, quel que fut leur empressement, ils n'y arrivèrent pas à temps. Les conjurés de Koufa et de Baçra ayant rejoint ceux d'Égypte, et les habitants de Médine, eux aussi, ayant proclamé qu’‘Othmân avait mérité la mort, le calife, après avoir été assiégé dans son palais, fut tué. Lorsque les troupes apprirent sa mort, à trois journées de marche de Médine, elles revinrent sur leurs pas.

CHAPITRE XC

Mort ‘Othmân

Pendant les dix jours que les conjurés égyptiens attendirent l'arrivée des gens de Koufa et de Baçra, qu'ils avaient rappelés à Médine, ils venaient toujours dans la ville, chez Tal‘ha, Zobaïr et les autres compagnons du Prophète, et leur montraient la lettre qu'ils avaient surprise. Tous blâmaient ‘Othmân. Or ‘Othmân se rendit le vendredi à la mosquée et prononça un sermon, dans lequel il dit : Musulmans, craignez Dieu, quittez les portes de Médine et n'allumez pas la guerre civile. Les compagnons du Prophète ont entendu la malédiction qu'il a prononcée sur vous ; car il a dit : Une troupe armée viendra camper à Dsou-Kouschoub et à Dsou-Marwa pour allumer la guerre civile dans mon peuple ; ce sont des gens maudits, tuez-les. Mohammed, fils de Maslama, se leva et dit : J'atteste que le Prophète a prononcé ces paroles. ‘Houkaïm, l'un des principaux habitants de Médine, lui saisit la main, le força de reprendre sa place et l'empêcha de compléter son témoignage. Zaïd, fils de Thâbit, qui, lui aussi, voulait confirmer les paroles citées par ‘Othmân, en fut également empêché. En ce moment, une pierre lancée d'un coin de la mosquée atteignit ‘Othmân à la tête. ‘Othmân voulut descendre de la chaire ; mais les gens de la ville et les étrangers se mirent à lancer des pierres contre lui, et il s'assit, en se couvrant le visage de ses deux mains. Alors une pierre l'atteignit au revers [de la main], et il tomba de la chaire ; il fut foulé aux pieds par les assistants et perdit connaissance. Un homme, nommé Dja‘hdjâ, prit le bâton du Prophète, qui était tombé d'entre les mains d’‘Othmân et, l'appuyant contre son genou, il le brisa. ‘Alî, voyant cette scène du coin de la mosquée où il se trouvait, dit à ‘Hasan de repousser ces gens, et ‘Hasan le fit.

‘Othmân fut porté sans connaissance chez lui. ‘Hosaïn, fils d’‘Alî ; Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç ; Zaïd, fils de Thâbit ; Abou-Horaïra et

d'autres compagnons du Prophète le suivirent jusqu'à sa maison. Lorsqu'il reprit connaissance, il envoya quelqu'un pour engager ces personnes à s'en retourner. Il leur fit dire : Que Dieu vous récompense pour votre bonté envers moi et qu'il soit satisfait de vous tous ! ‘Alî, après avoir terminé sa prière, vint trouver ‘Othmân, qui était entouré de tous les Benî-Omayya. En le voyant entrer, ‘Othmân manifesta son étonnement, et les Benî-Omayya se précipitèrent sur ‘Alî et lui dirent : C'est toi qui es l'auteur de cette conjuration ! Tu veux t'emparer du pouvoir. ‘Alî, extrêmement humilié de cet accueil, se retira sur-le-champ. Dix jours après, ‘Othmân, étant sorti de chez lui, fut insulté par tous ceux qui le rencontraient, et il n'osa point répondre. Un jour, passant près d'un groupe, il salua, et on lui rendit le salut. Un homme de la populace de Médine, nommé Djabala, fils d’‘Amr, s'écria : Pourquoi lui répondez-vous ? et, montrant une corde qu'il tenait dans sa main, il dit à ‘Othmân : Je voudrais jeter cette corde à ton cou et te lier les mains, pour te forcer à faire pénitence et à chasser d'auprès de toi tes familiers ! ‘Othmân répliqua : Ce sont des compagnons du Prophète qui sont avec moi. — Oui, dit Djabala, des gens comme Merwân le déporté, comme Mo‘âwiya le maudit, comme ‘Abdallah, fils de Sa‘d, le renégat, comme Walîd, fils d’‘Oqba, qui a craché au visage du Prophète ! ‘Othmân dévora cet affront en silence ; puis il dit [à ses compagnons] : Ne faites rien ; lorsque l'armée viendra à notre secours, elle vous procurera satisfaction.

Or les conjurés égyptiens, ayant été rejoints par ceux de Baçra et de Koufa qu'ils avaient rappelés, leur montrèrent la lettre qu'ils avaient surprise, ainsi que l'esclave d’‘Othmân et le chameau. ‘Othmân n'osa plus sortir de sa maison et chargea Tal‘ha de présider la prière. Il avait quatre cents serviteurs, esclaves et autres. On rapporte qu'il mit en état de défense sa maison, qu'il fit fermer les portes et qu'il posta ses serviteurs sur la terrasse. Chaque jour, la populace, munie d'armes, venait entourer sa maison et cherchait à pratiquer une ouverture. Merwân et les autres Benî-Omayya conseillèrent au calife de faire appeler ‘Alî, afin qu'il employai son influence sur les Égyptiens pour les éloigner. ‘Othmân envoya un messager à ‘Alî et lui fit dire : Je t'adjure par Dieu de te rendre auprès de moi. ‘Alî vint. Les chefs égyptiens tenaient la maison assiégée, et l'on était obligé d'y faire entrer l'eau et les vivres de la maison d’‘Amr,

fils de ‘Hazim, par une ouverture que l'on avait pratiquée dans le mur. ‘Alî appela les chefs égyptiens et leur dit : Craignez Dieu ! Vous avez coupé l'eau à ‘Othmân, chose que l'on ne fait même pas dans le pays de Roum aux gens enfermés ! C'est mal agir. Les Égyptiens répondirent : Ce sont ceux de Koufa qui le font. — Ils ne font que vous suivre, répliqua ‘Alî. Puis on ouvrit la porte, et ‘Alî entra, accompagné de Mohammed, fils de Maslama. Merwân se tenait près d’‘Othmân. Celui-ci dit à ‘Alî : Père de ‘Hasan, tu vois les actes des Égyptiens ; va et détermine-les à partir. Merwân dit : Charge-moi d'aller. — Tais- toi ! lui cria ‘Othmân ; que ta langue soit arrachée ! C'est toi qui es cause de tous ces malheurs ! Merwân sortit, et ‘Othmân continua sa conversation avec ‘Alî Celui-ci lui dit : Ces hommes tiennent une lettre que tu aurais écrite et scellée de ton sceau. ‘Othmân répondit : Par le Dieu clément et miséricordieux, je ne l'ai pas écrite et ne l'ai pas fait écrire ! Mohammed, fils de Maslama, dit : Il a raison ; c'est Merwân qui l'a écrite à son insu. ‘Othmân, blessé de ces paroles, dit : Merwân n'oserait pas faire une telle chose ; il est probable que c'est une machination forgée par quelqu'un. ‘Alî reprit : Je vais sortir et appeler ces gens. Donne-leur toutes les explications qu'il faut. ‘Othmân dit : Je crains qu'ils ne me manquent de respect. — Ils ne songent point à te manquer de respect. Tu ne peux pas te dispenser de les entendre. On fit donc venir les quatre chefs égyptiens, qui entrèrent en saluant ainsi : « Que la paix soit avec toi. » ‘Othmân ne répondit pas. C'est ‘Alî qui répondit : « Et avec toi soit la paix. » ‘Abd-er-Ra‘hmân prit ensuite la parole, exposa les actes que l'on reprochait à ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h et ajouta : Nous étions venus pour demander justice ; ‘Alî et Mohammed, fils de Maslama, nous avaient donné l'assurance que tu t'étais corrigé, et nous nous en étions retournés. Mais tu n'as pas tenu tes engagements, et après notre départ, tu as écrit une lettre contenant l'ordre de nous punir. Voici cette lettre, écrite de la main de ton secrétaire. ‘Othmân dit : Je n'ai aucune connaissance de ce fait. — Tant pis, répliquèrent les autres, si l'on écrit à ton insu une telle lettre et si l’on appose ton cachet ; dans ce cas, tu n'es pas digne de gouverner les musulmans. Nous ne tenons pas à te faire mourir. Abdique volontairement ; tous les méfaits que tu as commis seront effacés, et tu pourras garder tout ce que tu as pris du bien public. Mais si tu ne le fais pas, nous ne partirons pas avant de

t'avoir tué. ‘Othmân répliqua : Je vous dis que je n'ai aucune connaissance de cette affaire, que je ne l'ai ni ordonnée ni approuvée ; je le jure. Mais vous n'avez pas le droit de me demander autre chose, et je ne me démettrai pas du pouvoir que Dieu m'a confié. ‘Alî, craignant que cette entrevue ne dégénérât en voies de fait, et que l'on n'assommât ‘Othmân et qu'ensuite on ne dit que c'était lui qui l'avait tué, se leva et dit : Vous demandez qu'il abdique volontairement, et il ne le peut pas. Allez-vous-en, que feriez-vous ici ? Puis il resta debout jusqu'à ce qu'ils fussent sortis, et il sortit après eux ; ensuite on ferma la porte.

Le lendemain (on était au commencement du mois de dsou’l-qa‘da), les conjurés se relâchèrent de leur surveillance. Cependant ‘Othmân n'osa pas sortir de sa maison ; mais tous ceux qui le voulaient pouvaient pénétrer jusqu'à lui. Le bruit se répandit ensuite qu'une armée était en marche sur Médine. Mohammed, fils d'Abou-Bekr, dit aux insurgés : ‘Othmân attend l'arrivée des troupes. Alors on établit un siège plus rigoureux autour de la maison et on lui coupa l'eau. Le moment approchait où ‘Othmân devait déléguer quelqu'un pour présider le pèlerinage. Il monta sur la terrasse, regarda en bas et exhorta les conjurés à s'en retourner. Ils répondirent : Abdique ou tu seras tué. Nous ne partirons pas à moins d'avoir obtenu l'un ou l'autre. Ne voyant parmi eux aucun habitant de Médine, ‘Othmân demanda où étaient ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr. — Ils sont chez eux, lui répondit-on. — Et où est ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç — Il est à la campagne. — Faites venir ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, dit ‘Othmân. — Les insurgés, croyant qu'il voulait abdiquer, firent chercher ‘Abdallah. ‘Othmân lui dit : Fils d’‘Abbâs, nous approchons du moment du pèlerinage et il faut absolument un imâm aux musulmans. Tu vois dans quelle situation je me trouve. Va, toi, et préside au pèlerinage. ‘Abdallah répondit : Ce n'est pas mon affaire ; envoie un autre à ma place. ‘Othmân dit : Il faut cependant que tu y ailles. Alors ‘Abdallah partit. La position d‘Othmân devint de plus en plus critique.

‘Othmân a été assiégé deux fois. Une première fois au commencement du mois de dsou’l-qa‘da, avant qu’‘Alî vint le trouver ; puis, après un intervalle de dix jours, pendant lesquels le siège ne fut maintenu que faiblement, il fut repris avec vigueur, sur le bruit qu'une armée approchait de Médine. Le jour où ‘Othmân parla

aux insurgés, du haut de la terrasse, et fit appeler ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, pour le déléguer au pèlerinage, Tal‘ha, fils d’‘‘Obaïdallah, y était venu et se tenait à quelque distance de la maison. Il ne savait pas qu‘Othmân se trouvait sur la terrasse. Alors il appela auprès de lui ‘Abd-er-Ra‘hmân et lui dit à l'oreille : Poussez le siège avec vigueur, car une armée approche ; ne laissez pénétrer personne vers ‘Othmân. ‘Othmân, voyant cela, s'écria : Tout cela est l'œuvre de Tal‘ha qui espère obtenir le pouvoir, si je suis tué. Seigneur, refuse à Tal‘ha cette jouissance ! Abreuve son âme de l'amertume de manquer son but ! ‘Othmân descendit ensuite de la terrasse, et le siège fut poussé avec vigueur. Le premier siège dura vingt-deux jours, et le second, dix-huit jours ; et, après ces quarante jours, ‘Othmân fut assassiné. Quelques auteurs disent que les deux sièges ensemble durèrent quarante-cinq jours, et que le second fut plus rigoureux que le premier.

‘Othmân avait la coutume de jeûner toute l'année et d'avoir constamment devant lui le Coran, qu'il récitait. Or ses serviteurs, Merwân et Moghîra, et les gens armés qu'ils avaient avec eux, se trouvaient sur la terrasse, et, à l'intérieur de la maison, il n'y avait avec ‘Othmân que sa femme Nâïla et l'une des femmes du Prophète, Oumm-‘Habîba, fille d'Abou-Sofyân, fils de ‘Harb. ‘Alî partit pour la campagne en chargeant ‘Hasan de rester à la porte de la maison d’‘Othmân, sans se mêler de l'affaire, mais d'empêcher les hommes de faire l'assaut de la maison. Si tu es tué, lui dit-il, au moins auras-tu obtenu la mort du martyre. Tal‘ha y envoya également son fils Mohammed, et Zobaïr, son fils ‘Abdallah. Tous les trois, le sabre suspendu au cou, y allèrent ; mais ils n'osèrent pas s'approcher. Quelques-uns rapportent qu’‘Othmân fut tué le jour de la *Fête*, qui fut un vendredi, et un poète a dit :

> « Ils ont sacrifié le vieillard à cheveux blancs, qui portait encore les marques des prosternations et qui passait les nuits à réciter des litanies et le Coran. »

Mohammed-ben-Djarîr rapporte qu’‘Othmân fut tué le dix-huitième jour du mois de dsou’l-‘hiddja. Pendant trois jours, il fit chercher ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr ; mais on lui répondit qu'ils étaient allés à la campagne. ‘Othmân savait qu'ils s'étaient éloignés pour ne point lui prêter leur concours. Ensuite il envoya quelqu'un auprès de Mohammed, fils de Maslama, qui était chez lui, et lui fit dire : Viens

et accorde à ces hommes tout ce qu'ils demandent, car je suis à toute extrémité. Mohammed lui fit répondre : Je ne peux pas mentir plus d'une fois dans une même année. J'ai accepté cette mission une fois, et tu n'as pas tenu parole. Arrange-toi avec eux comme tu voudras. ‘Othmân reconnut alors qu'il était abandonné de tous et livré à ses ennemis, et il ne songea plus qu'à mourir. Ses défenseurs luttèrent contre les assiégeants, en leur lançant des flèches. Un esclave de Merwân, nommé ‘Hafç, tua d'un coup de flèche un Égyptien. Les Égyptiens poussèrent des cris, et firent pleuvoir une grêle de traits sur les assiégés. Mohammed, fils d'Abou-Bekr, dit : Mettez le feu à la porte. On fit ainsi, et le feu commença à s'élever. ‘Hasan, ‘Abdallah, fils de Zobaïr, et Mohammed, fils de Tal‘ha, le voyant de loin, furent effrayés. Ils firent des reproches à quelques-uns des insurgés, mais en vain. ‘Abdallah, fils de Zobaïr, fut blessé.

‘Othmân avait l'habitude depuis longues années de passer ses nuits à prier et de jeûner le jour. Dans la nuit du vendredi, il récitait dans une prière de deux prosternations tout le Coran. Il avait fait ainsi dans la nuit qui précéda le vendredi, jour de sa mort, et lorsqu'il fit la prière du matin, il prit le Coran par devers lui et commença à le réciter de nouveau ; mais comme il avait veillé toute la nuit, le sommeil le surprit. En ce moment, les cris : *Le feu ! le feu !* le réveillèrent. La maison d’‘Othmân, qui était très-vaste, était défendue par cinq cents hommes, que Merwân rangea en ligne de bataille devant la porte pour combattre. ‘Othmân appela Merwân et lui dit : Ne vous mettez point en peine, et ne luttez pas, car ma fin est arrivée. — Pourquoi ? lui demanda-t-on. Il dit : J'ai vu en songe le Prophète, auquel je me plaignais de son peuple ; le Prophète m'a répondu : Ne te tourmente pas ; cette nuit tu rompras le jeûne avec moi, et tu seras délivré de tout cela. Merwân dit : Prince des croyants, je n'ai que faire de la vie sans toi ; et il continua à former ses rangs. Quelques-uns rapportent que, pendant que ces cinq cents hommes livraient une lutte acharnée devant la porte aux dix mille assiégeants, ceux-ci, ayant pratiqué une ouverture du côté opposé de la maison, pénétrèrent à l'intérieur : La *journée de l'Hôtel*, c'est-à-dire le combat livré dans l'hôtel d’‘Othmân, est devenue une locution proverbiale ; car, ce jour-là, le sang coulait dans cette maison comme un ruisseau. ‘Othmân cria à ses hommes : Ne combattez pas ; c'est à moi qu'ils en veulent ! Merwân répondit :

Par Dieu ! pas un seul ne pénétrera jusqu'à toi aussi longtemps que nous serons en vie ! Puis ils luttèrent jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'en petit nombre. Merwân se jeta dans la mêlée, revêtu d'une cuirasse. D'un coup de sabre, il brisa la jambe à un homme nommé ‘Orwa. Celui-ci, malgré sa jambe brisée, se précipita sur lui, lui asséna un coup de sabre sur le cou, et lui fit une profonde blessure. Abou-‘Hafça, l'affranchi de Merwân, le prit sur son dos et le porta hors de la maison (les insurgés croyaient qu'il était mort), chez une femme nommée Fâtima, fille d'Aus, qui le cacha dans sa maison et le soigna jusqu'à ce qu'il fût guéri. Mais son cou resta toujours tortu. Abdou’l-Mélik, fils de Merwân, se montra, dans la suite, toujours reconnaissant envers cette femme, et nomma son fils Ibrahîm, fils d’‘Adî, gouverneur d'une ville de Syrie.

Après s'être rendus maîtres de la porte, les insurgés pénétrèrent dans l'intérieur de la maison d’‘Othmân. Le premier qui entra dans l'appartement d’‘Othmân, fut Mohammed, fils d'Abou-Bekr, qui, un poignard dans une main, saisit, de l'autre, ‘Othmân par la barbe et lui cria : Fils d’‘Affân, de quel secours te sont maintenant ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h l'apostat, Merwân le déporté, et Mo‘âwiya le maudit ? Et il allait le frapper, lorsque ‘Othmân lui dit : Mon fils, si ton père Abou-Bekr vivait, il ne serait pas content de voir ma barbe blanche en ta main. Mohammed le lâcha et sortit. Un Égyptien nommé Kinâna, fils de Bischr, entra ensuite et voulut frapper ‘Othmân avec son poignard. Trois autres chefs égyptiens, ‘Abd-er-Ra‘hmân, Al-Ghâfeqî et Qotaïra, se précipitèrent dans l'appartement et crièrent à Kinâna : Nous n'avons pas besoin de le tuer ! Puis ils s'approchèrent et dirent à ‘Othmân : Abdique volontairement. ‘Othmân, qui avait le Coran devant lui, répliqua : C'est Dieu qui m'a donné le pouvoir, et c'est lui seul qui peut me le reprendre. Je veux agir à votre égard selon ce livre de Dieu. ‘Abd-er-Ra‘hmân et Al-Ghâfeqî se retirèrent. Alors Kinâna s'approcha et lui plongea son poignard dans le cou, près de l'oreille. Le sang jaillit sur le Coran ouvert et sur ce verset : « Certes Dieu vous suffit. Il entend et sait tout. » (Sur. II, vers. 131.) ‘Othmân tomba par terre. Qotaïra et Soudân entrèrent et l'achevèrent d'un coup de sabre dans la poitrine. Quelques auteurs rapportent qu'on l'a d'abord frappé avec le sabre sur la main droite et qu'il s'est écrié : C'est la première main qui, dans le monde, a écrit le Coran !

Nâïla, la femme d’‘Othmân, ôta tous ses bijoux, les mit sur son sein et se couvrit la tête d'un voile. La foule envahit la maison et pilla le trésor, dans lequel se trouvaient deux sacs remplis d'argent, qui furent enlevés. Un individu, s'étant approché de Nâïla, lui retira son voile. Nâïla lui donna tous ses bijoux, en disant : Prenez tout cela, mais laissez-moi mon voile. Quelques auteurs rapportent qu'elle s'était jetée sur le corps d’‘Othmân, qu'on lui avait coupé la main et qu'elle s'était retirée ensuite. Al-Ghâfeqî sortit de la maison et cria : Tal‘ha, nous avons tué le fils d’‘Affân ! Il voulait par ces paroles compromettre Tal‘ha aux yeux du peuple. Les compagnons du Prophète étaient sortis de la ville. Lorsque Tal‘ha apprit la mort d’‘Othmân, il dit : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. Puis il récita ce verset du Coran : « Ils font comme Satan, qui dit à l'homme : Sois incrédule, » etc. (Sur. LIX, vers. 16), en l'appliquant à Merwân dans ses rapports avec ‘Othmân. Quelques-uns disent que Tal‘ha se trouvait avec les Égyptiens. On rapporte aussi que cinq autres personnes furent tuées en même temps qu’‘Othmân, et dans le même appartement. Soudân, l'assassin d’‘Othmân, fut tué par un esclave d’‘Othmân. Un autre esclave tua d'un coup de sabre l'homme qui avait enlevé à Nâïla son voile ; cet homme s'appelait Kolthoum. Ses frères vinrent dans l'appartement et assommèrent l'esclave.

Lorsque Sa‘d. fils d'Abou-Waqqâç, apprit la mort d’‘Othmân, il s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. Jusqu'à présent la religion avait son refuge à Médine ; maintenant elle y est en danger. Personne ne manifesta de joie sur la mort d’‘Othmân, excepté ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, qui dit : J'ai chauffé le fer et, avec lui, j'ai incendié le monde. Quand je fais une blessure, j'amène le sang.

Les troupes de Koufa, qui étaient en route pour. Médine, étaient arrivées à deux journées de marche de la ville ; celles de Syrie étaient déjà à Rabadsa, et celles d'Égypte et de Baçra s'approchaient également. Mais en apprenant la mort d’‘Othmân, toutes ces troupes revinrent sur leurs pas. ‘Abdallah, fils de sa‘d, qui était venu de l'Égypte et qui voulait rentrer dans ce pays, en fut empêché par Mohammed, fils d'Abou-‘Hodsaïfa, qui s'était emparé du pays. ‘Abdallah se rendit alors en Syrie, auprès de Mo‘âwiya.

On rapporte qu’‘Othmân fut tué à l’âge de quatre-vingt-deux ans ; d'autres disent à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ce meurtre fut

accompli, d'après une tradition, le jour de la *Fête*, d'après une autre tradition, après la Fête ; mais on est d'accord en ceci, qu'‘Othmân fut tué à l'heure de la prière du soir. Son corps resta abandonné toute la nuit. Le lendemain, on voulut l'enterrer ; mais les Égyptiens s'y opposèrent. Un homme de Médine, un Ançâr, nommé Dhâbî, avait été accusé auprès d‘Othmân, qui l'avait fait mettre en prison, où il était mort. Or ce jour-là, le fils de cet homme vint dans la maison d'‘Othmân, muni d'une barre de fer, saisit le corps d'‘Othmân par les pieds et lui brisa les côtes, en disant : Chien, tu as fais mourir mon père pour un chien ! Lorsque [plus tard] ‘Haddjâdj vint à Médine, il fit tuer cet homme.

Trois jours après la mort d'‘Othmân, Djobaïr, fils de Mout‘im, et ‘Hakîm, fils de ‘Hizâm, vinrent trouver ‘Alî et le prièrent d'intervenir auprès d‘Abd-er-Ra‘hmân [l'Égyptien], afin qu'il permit d'enterrer ‘Othmân au cimetière des musulmans. ‘Alî lui parla. Ils parcoururent ensuite toute la ville de Médine pour chercher une bière, mais personne ne voulut en donner une. Ils prirent enfin l'un des battants de la porte qui gisait par terre dans la maison d'‘Othmân, placèrent le corps sur ce battant, et attendirent jusqu'au soir pour le porter au cimetière, n'osant pas le transporter pendant le jour. Djobaïr, fils de Mouti‘m, ‘Hakîm, fils de ‘Hizâm, Abou-Djahm, fils de ‘Hodsaïfa, et une autre personne le portèrent. Mais la populace les attendait et on leur lança des pierres. Alors ils se mirent à courir, et à chaque pas la tête d'‘Othmân heurtait contre la planche. Djobaïr dit en pleurant : Après tout le bien que tu as fait à ces gens, je ne sais pas pourquoi ils te font tant de mal ! Quand ils furent arrivés à Baqî‘-al- Gharqad, le cimetière des musulmans, Djobaïr s'avança, et les trois personnes ci-dessus nommées prièrent sur le corps d'‘Othmân. Lorsque la prière fut terminée, trois Ançâr, ‘Owaïs, fils de Djabala, de la tribu de Sa‘îd ; Khâlid, fils d‘Amrou, et ‘Honaïf, accompagnés de plusieurs autres, se présentèrent et défendirent de l'enterrer dans le cimetière des musulmans. Or à côté du Baqr, et séparé de ce lieu par un mur, se trouvait le cimetière des juifs ; c'est là que l'on enterra ‘Othmân. Plus tard, lorsque Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân, fut le souverain incontesté de l'empire musulman, il fit abattre le mur qui séparait les deux champs, et réunit le cimetière des juifs au cimetière musulman.

Le côté où est enterré ‘Othmân est appelé le cimetière des Benî-Omayya.

Le lendemain de l'enterrement ‘Othmân, on enterra les autres Benî-Omayya qui avaient été tués. Nâïla chargea une personne d'enterrer également les deux esclaves d’‘Othmân qui étaient tombés ; mais les Égyptiens s'y opposèrent ; ils saisirent les cadavres par les pieds et les jetèrent dans la rue, où ils furent dévorés par les chiens. Personne n'osa les enterrer, par crainte de la populace.

CHAPITRE XCI

Généalogie et portrait d’‘Othmân. — Énumération de ses femmes et de ses enfants

‘Othmân était fils d’‘Affân, fils d'Abou’l-‘Âç, fils d'Omayya, fils d’‘Abd-Schems, fils d’‘Abd-Manâf. Sa mère était Oumm-‘Hakîm, fille d’‘Abdou’l-Mottalib. Avant l'islamisme, il avait le surnom d'Abou-‘Amr. Lorsqu'il eut embrassé l'islamisme, il eut de Roqayya, que le Prophète lui avait donnée eu mariage avant sa mission prophétique, un fils, nommé ‘Abdallah, et il prit alors le surnom d'Abou-‘Abdallah. Ce fils ne vécut que quatre ans, et ‘Othmân fut appelé tantôt Abou-‘Amr, tantôt Abou-‘Abdallah. Il avait pris part avec Roqayya à la première émigration en Abyssinie.

‘Othmân était de taille élevée et beau de visage. Il avait de larges épaules, et sa barbe était bien fournie ; de temps en temps, il la teignait avec du ‘henna. Son visage était marqué de la petite vérole. Il avait épousé, tant avant qu'après la fondation de l'islamisme, huit femmes, dont deux, Roqayya et Oumm-Kolthoum, étaient filles du Prophète. Les autres étaient : Fâkhita, fille de Ghazwân ; Oumm-‘Amr, fille de Djondab ; Fâtima, fille de Walîd, fils d’‘Abdou’l-Schems, fils de Moghîra ; Oumm-al-Benîn, fille d’‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn ; Ramla, fille de Schaïba, fils de Rabî‘a ; et Nâïla, fille de Forâfiça. Il laissa en mourant quatre femmes : Ramla, Oumm-al-Benîn, Nâïla [et Fâkhita]. Il avait eu onze fils et six filles. Quelques-uns de ses enfants moururent avant lui. Deux de ses fils portaient le nom d’‘Abdallah : l'un était né de Roqayya, et l'autre, ‘Abdallah le jeune, de Fâkhita. Ses fils ‘Amr, Khâlid et Abân étaient nés d'Oumm-‘Amr ; Walîd et Sa‘îd, de Fâtima ; ‘Abdou’l-Mélik et ‘Otba, d'Oumm-al-Benîn ; et ‘Anbasa, de Naïla. ‘Othmân avait d'Oumm-‘Amr une fille, nommée Maryam ; il avait de Fâtima une

fille, nommée ‘Âïscha ; de Ramla, ses deux filles Oumm-‘Amr et Oumm-Abân, et de Nâïla, sa fille Oumm-al-Benîn.

L'un des beaux traits de sa vie fut sa libéralité envers les pèlerins pauvres. Chaque fois qu'il faisait le pèlerinage, il faisait dresser [à la Mecque] des tentes et distribuer des vivres aux pèlerins. Ce fut lui qui établit l'usage de l'appel à la première prière du vendredi. Du temps d'Abou-Bekr et d’‘Omar, il n'y avait qu'un seul *moueddsin ;* ‘Othmân en établit quatre. Ce fut encore lui qui le premier apprit par cœur le Coran. Il écrivait des exemplaires du Coran de sa propre main, et son écriture était fort belle. Il en fit faire aussi une rédaction [nouvelle]. Une autre de ses actions méritoires fut la destruction du *Ghoumdân*. C'était un superbe palais, dans le Yemen, qui n'avait pas son pareil dans le monde. Ceux qui faisaient le pèlerinage allaient visiter ce palais et en admiraient la beauté, et on le trouvait au-dessus du temple de la Mecque. Alors ‘Othmân le fit détruire. Les beaux traits de la vie d‘Othmân sont nombreux ; mais il serait trop long de les rapporter.

IV

‘Alî, fils d'Abou-Tâlib

CHAPITRE XCII

Nomination d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib

Le jour où ‘Othmân commença à être assiégé, lorsque le moueddsin vint chez lui pour l'appeler à la prière, il lui dit : Va dire à ‘Alî que je le charge de présider la prière. ‘Alî renvoya le moueddsin à Abou-Ayyoub, l'Ançâr, qui accomplissait ces fonctions depuis plusieurs jours. ‘Alî en chargea ensuite Sahl, fils de ‘Honaïf et présida lui-même la prière du vendredi. Lorsque, lors du départ pour le pèlerinage, ‘Othmân vint sur la terrasse de sa maison et fit appeler ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et lui donna la présidence du pèlerinage, ‘Abdallah dit à : ‘Othmân m'envoie pour présider le pèlerinage ; on te soupçonne de complicité dans son affaire ; viens avec moi au pèlerinage, afin que, s'il lui arrive malheur, tu ne sois pas accusé. ‘Alî refusa, et ‘Abdallah partit.

Après la mort d’‘Othmân, les Égyptiens vinrent trouver ‘Alî et lui dirent : Étends la main, pour que nous te prêtions serment. ‘Alî, sachant qu'il y avait désaccord parmi ces gens, que ceux de Koufa désiraient Zobaïr, et ceux de Baçra, Tal‘ha, répondit : Ne vous pressez point. À la mort d’‘Omar, l'élection eut lieu après délibération ; attendez que les musulmans aient délibéré. Les habitants de Médine vinrent également chez ‘Alî et lui dirent : Il faut que les musulmans aient un imâm ; étends la main pour que nous te prêtions serment ; car tous les habitants de Médine et les compagnons du Prophète étaient d'accord pour te proclamer à la mort d’‘Omar ; mais le conseil en décida autrement. ‘Alî répondit : Autrefois je désirais le pouvoir, mais maintenant je ne m'en soucie plus ; c'est une position plus aisée d'être éloigné du pouvoir. Proclamez l'homme que vous voudrez, je me soumettrai à lui. Tal‘ha et Zobaïr repoussèrent également les propositions qui leur furent faites, sachant qu'il n'y avait point d'accord. Quatre jours s'étant ainsi écoulés, les étrangers se réunirent

en conférence avec les habitants de Médine et leur dirent : Vous êtes les Ançâr du Prophète ; mais nous, si nous proclamions quelqu'un d'entre vous, il se pourrait que vous voulussiez en choisir un autre. Ceux de Médine s'écrièrent tous d'une seule voix : Il n'y a qu'‘Alî qui puisse être proclamé ! Les étrangers répliquèrent : Il refuse d'accepter. Tous se rendirent auprès d‘Alî et on lui dit : Le monde est sans chef religieux, et personne n'a plus de droits à cette fonction que toi ; étends la main pour que nous te prêtions serment. ‘Alî répondit : Proclamez un autre que moi ; je me soumettrai à lui. Et il persista dans sa résolution, malgré toutes leurs prières. Enfin ils dirent : Allons au moins à la mosquée, nous y traiterons mieux cette affaire. On se rendit donc à la mosquée, on fit asseoir ‘Alî et l'on insista de nouveau pour qu'il acceptât le califat. Ce fut en vain. Les étrangers dirent : Si nous retournons dans nos provinces sans qu'un chef ait été proclamé, il y aura la guerre civile, qui ne s'éteindra plus. — Eh bien, dit ‘Alî, que les compagnons du Prophète, les Mohâdjir et les Ançâr, soient les premiers à me prêter le serment d'obéissance ! On se rendit chez Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, on lui fit part de cette condition, mais il refusa de venir, de même que Sa‘îd, fils de Zaïd, et ‘Abdallah, fils d‘Omar. On revint à la mosquée, et ‘Alî dit : Il faut absolument que les compagnons du Prophète commencent. Alors chacun des assistants alla chez un des compagnons du Prophète et on les amena tous, excepté Tal‘ha et Zobaïr, qui envoyèrent un message ainsi conçu : Nous accepterons n'importe qui les musulmans auront proclamé, et quand tous lui auront prêté le serment, nous le prêterons également. ‘Alî dit de nouveau : Il faut qu'ils soient ici. Quelqu'un alla les chercher, mais ils dirent : Que le peuple prête serment aujourd'hui, nous le ferons demain. Or on était au jeudi, le septième jour depuis la mort d'‘Othmân. En recevant ce second message, ‘Alî dit : C'est juste ; demain c'est vendredi, il y aura plus de monde pour prêter le serment. [Remettons cet acte à demain.] Puis il voulut partir ; mais les autres le retinrent en disant : Il faut pour demain, vendredi, un imâm qui préside la prière. — Eh bien, s'écria ‘Alî, il faut que Tal‘ha et Zobaïr viennent [prêter le serment] ! Mâlik al-Aschtar s'engagea à amener Tal‘ha, et ‘Hokaïm, fils de Djabala, dit qu'il allait amener Zobaïr. Lorsque Mâlik se présenta chez Tal‘ha, celui-ci lui dit : Laissez-moi le temps jusqu'à demain ; que le peuple seulement prête

le serment aujourd'hui. Mâlik répliqua : Vous voulez que les musulmans restent sans imâm, et vous voulez jeter la discorde au milieu d'eux. Si tu désirais le pouvoir, pourquoi ne l'as-tu pas accepté lorsque les gens de Baçra sont venus pour te prêter serment ? À présent que le peuple est d'accord pour proclamer quelqu'un, tu veux faire de l'opposition. Si tu ne viens pas, je te tranche la tête. ‘Hokaïm tint le même langage à Zobaïr et l'amena de force devant ‘Alî de même que Tal‘ha fut amené par Mâlik. ‘Alî leur dit : Je ne désire point le pouvoir. Mais le peuple est sans chef. Vous êtes plus capables que moi de diriger les affaires, et je suis prêt à jurer obéissance à celui d'entre vous qui le voudra. Toi, Tal‘ha, tu es le plus digne d'exercer les fonctions de calife, étends la main, pour que je te prête serment. Tal‘ha s'écria : Que Dieu m'en garde ! Je ne suis rien, ô père de ‘Hasan, en présence de ta personne, de ton mérite et de ta noblesse ! Mâlik al-Aschtar engagea ‘Alî à étendre la main. ‘Alî le fit, et Tal‘ha lui prêta serment. Or Tal‘ha avait la main droite desséchée. L'un des assistants, nommé ‘Habîb, fils de Dsouaïb, dit : La première main qui touche la sienne est une main desséchée ; il ne réussira jamais à affermir son pouvoir. Après que Tal‘ha eut prêté le serment, Zobaïr le prêta également ; puis vinrent : Sa‘îd, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç ; ‘Abdallah, fils d’‘Omar ; Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et tous les autres compagnons du Prophète qui étaient présents. ‘Alî reçut ensuite le serment du peuple. Le premier qui le prêta fut Mâlik al-Aschtar ; après lui ‘Hokaïm, fils de Djabala ; puis vinrent tous les autres, selon leur rang. L'acte du serment fut terminé le vendredi, vingt-cinquième jour du mois de dsou’l-‘hiddja de l'an 35.

Le lendemain, Moghîra, fils de Scho‘ba, vint trouver ‘Alî et lui dit : Le serment que je t'ai prêté m'impose le devoir de te donner des conseils salutaires. Or je t'engage à laisser les agents d’‘Othmân à leurs postes, car ils sont devenus puissants, et si tu les destitues immédiatement, ils deviendront tes ennemis déclarés. Laisse-les à leurs postes pendant un an, jusqu'à ce que ton pouvoir se soit affermi et que tu n'aies plus rien à craindre des opposants ; c'est alors que tu pourras destituer ceux que tu voudras. C'est ainsi qu'a fait ‘Othmân avec les agents d’‘Omar. ‘Alî répliqua : Je ne suis pas homme à m'appuyer sur des gens égarés. J’ai conseillé à ‘Othmân de les destituer, parce que je connaissais leur mauvaise conduite. Je ne les

emploierai pas maintenant ; et la première chose que je ferai, ce sera de les destituer. Moghîra le quitta. Le lendemain, il revint et dit à ‘Alî : Prince des croyants, j'ai réfléchi sur cette affaire. Tu as raison ; si tu ne les destitues pas, on dira : Si ces agents étaient dignes de commander les musulmans, ‘Othmân lui-même était digne de garder le califat. Au moment où Moghîra sortait, ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, qui revenait de la Mecque, entra chez ‘Alî. Après lui avoir prêté le serment de fidélité, il lui demanda quel avait été l'objet de la visite de Moghîra. ‘Alî lui rapporta les paroles qu'il avait dites la veille et celles qu'il venait de dire à l'instant. Hier, dit ‘Abdallah, il t'a donné un bon conseil, et aujourd'hui il t'a trompé. En sortant de chez ‘Alî, ‘Abdallah rencontra Moghîra et lui demanda pourquoi il avait parlé comme il l'avait fait au prince des croyants. Moghîra répondit : Quand quelqu'un repousse le bon conseil qu'on lui donne, il faut le tromper.

Tal‘ha demanda à ‘Alî de lui confier le gouvernement de Baçra, parce que, disait-il, les habitants de cette ville le désiraient. Zobaïr, pour la même raison, demanda le gouvernement de Koufa. ‘Alî leur répondit : Vous êtes de ceux qui doivent m'assister et me conseiller ici ; je n'ai accepté la charge du pouvoir qu'à la condition que vous me prêtiez votre concours. Tal‘ha et Zobaïr furent blessés de ce refus, et prirent une attitude hostile envers ‘Alî. Ils prétendaient qu'ils n'avaient prêté le serment que par contrainte et sous la menace du sabre de Mâlik. Dans une certaine tradition, il est dit que [Zobaïr] s'était caché et n'avait pas prêté serment ; que Sa‘d et Sa‘îd avaient demandé un délai, et qu’‘Abdallah, fils d’‘Omar, et dix hommes d'entre les Ançâr s'étaient également dérobés. On dit encore que, dans le nombre de ces derniers, se trouvait ‘Abdallah, fils de Salâm ; qu'ils se rendirent en Syrie auprès de Mo‘âwiya, et qu'ils imputèrent la mort d’‘Othmân à ‘Alî, sans l'aveu duquel, disaient-ils, personne n'aurait osé commettre ce crime. Aucun des Benî-Omayya n'avait prêté serment à ‘Alî, qui lui-même ne les avait pas fait appeler. Quelques-uns d'entre eux s'étaient cachés à Médine, les autres s'étaient rendus auprès de Mo‘âwiya. Certains habitants de Médine avaient demandé que les assassins d’‘Othmân fussent recherchés et punis. ‘Alî, craignant qu'il n'en résultat la guerre civile, harangua, le lendemain, le peuple et dit : À peine m'avez-vous établi comme votre conseiller, que vous cherchez à m'entraîner à de mauvaises mesures. Je veux diriger moi-

même vos affaires. Que ceux d'entre vous qui font le commerce retournent à leurs boutiques, et que ceux qui sont étrangers retournent dans leurs tribus. Laissez-moi le soin de diriger comme je l'entendrai le pouvoir que vous m'avez imposé. ‘Alî, en effet, voulait attendre que son autorité fût bien établie, avant de venger la mort d’‘Othmân. Le peuple, se rendant à ces raisons, dit : Faisons ce que le prince des croyants ordonne. Quand ‘Alî fut rentré dans sa maison, Tal‘ha et Zobaïr vinrent le trouver et lui dirent : Le peuple est devenu indocile, et tu ne pourras pas le maintenir sans armée. Envoie-nous à Baçra et à Koufa, car tu sais que les habitants de ces villes nous sont soumis ; nous t'amènerons une nombreuse armée. — J'y réfléchirai, répondit ‘Alî. Lorsqu'il apprit ensuite que tous les Benî-Omayya s'étaient rendus auprès de Mo‘âwiya et qu'ils l'accusaient de la mort d’‘Othmân, et que les Qoraïchites commençaient à être inquiets, il ne laissa plus personne sortir de Médine.

Le premier acte d’‘Alî fut l'ordre donné à ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, de partir pour la Syrie, afin de prendre le gouvernement de cette province. Mais ‘Abdallah refusa, en disant : Il y a tant d'années que Mo‘âwiya tient ce gouvernement, que les habitants de Syrie sont devenus comme ses sujets ; puis, tous les Benî-Omayya sont auprès de lui et t'accusent du meurtre d’‘Othmân. Si tu destitues Mo‘âwiya en me nommant à sa place, toute la Syrie prendra les armes contre moi, et après en avoir fini avec moi, on se tournera contre toi-même, sous prétexte de venger la mort d’‘Othmân. Ce que tu as à faire, c'est de confirmer Mo‘âwiya dans son poste et de donner à chacun des Benî-Omayya le gouvernement d'une province ; car ce sont des gens attachés aux avantages de ce monde, et ils seront ainsi satisfaits. ‘Alî repoussa cet avis, en disant : Je ne veux pas que Mo‘âwiya reste gouverneur de Syrie, et je ne placerai jamais aucun descendant d'Omayya à la tête des musulmans. Entre moi et Mo‘âwiya, le sabre seul doit décider. ‘Abdallah répliqua : Prince des croyants, tu es un homme intrépide, mais c'est par l'intrépidité que tu vas te perdre. Si tu veux suivre mon conseil, je me fais fort de livrer entre tes mains tous les Benî-Omayya, et, dans l'espace d'une année, d'éloigner Mo‘âwiya de la Syrie. ‘Alî répondit : Toi, ô fils d’‘Abbâs, et Mo‘âwiya, vous cherchez tous deux à m'entraîner à l'abdication. Ce que je te demande, c'est de me donner des avis, et si je ne les suis pas, toi, tu dois agir

conformément aux miens. — L'obéissance à tes ordres, répliqua ‘Abdallah, est le moindre des devoirs que tu es en droit d'exiger de moi.

En cette même année, le roi de Roum, ayant appris qu’‘Othmân avait été assassiné, et que les Arabes étaient en proie à des discordes intestines, réunit une armée, qu'il embarqua sur mille vaisseaux, et se mit en route pour envahir la Syrie. Chaque vaisseau renfermait mille hommes et dix machines de guerre. Il emporta aussi avec lui la principale croix. Lorsque, au commencement de l'an 36, cette flotte se trouvait en pleine mer, elle fut détruite par un ouragan, et toute l'armée périt. Le roi se sauva avec deux vaisseaux, et revint dans le pays de Roum, où il fut massacré dans le bain ; car on lui reprochait d'avoir dépeuplé le pays et de vouloir détruire la religion chrétienne. En cette même année 36, ‘Alî destitua les différents gouverneurs établis par ‘Othmân et en nomma d'autres à leur place.

CHAPITRE XCIII

‘Alî nomme de nouveaux gouverneurs

Le premier agent qu‘Alî fit partir fut ‘‘Obaïdallah, fils d’‘Abbâs, qui devait remplacer, dans le Yemen, Ya‘la, fils d'Omayya [Ibn-Mounya]. Après avoir destitué ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fils de Kouraïz, ‘Alî donna le gouvernement de Baçra à ‘Othmân, fils de ‘Honaïf. Il envoya ‘Omâra, fils de Schihâb, à Koufa, pour remplacer Abou-Mousa al-Asch‘ari, et Qaïs, fils de Sa‘d, en Égypte, pour prendre la place d’‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h. Quant à Ya‘la, fils d'Omayya, il laissa la place libre à ‘‘Obaïdallah, en emportant l'argent du trésor. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, céda le gouvernement de Baçra à ‘Othmân, fils de ‘Honaïf ; mais il y eut dans la ville deux factions : une partie des habitants reconnut le nouveau calife ; les autres voulaient attendre pour voir quel parti prendraient les gens [de Médine]. ‘Omâra, qui était parti pour Koufa, arriva à Zobâla, où il vit s'avancer au-devant de lui Tolaï‘ha, fils de Khowaïlid, l'Asadite, et Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, qui lui dirent : Retourne, car les habitants de Koufa désirent garder Abou-Mousa et veulent venger la mort d’‘Othmân sur toi et sur celui qui t'envoie. Si tu ne retournes pas, nous te trancherons la tête. En conséquence, ‘Omâra revint sur ses pas. Quant aux habitants de l'Égypte, ils étaient partagés en trois factions. Après la fuite d’‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h, Mohammed, fils d'Abou-‘Hodsaïfa, avait pris le gouvernement de cette province. Lorsque Qaïs, fils de Sa‘d, arriva en Égypte, une partie des habitants vint se rallier autour de lui. D'autres déclarèrent vouloir attendre le retour de ceux qui avaient tué ‘Othmân. Un autre parti enfin prit une attitude hostile, et déclara qu'il ne reconnaîtrait point ‘Alî, à moins que celui-ci ne vengeât la mort d’‘Othmân. Sa‘hl, fils de ‘Honaïf, était parti pour prendre le gouvernement de Syrie. Mo‘âwiya envoya au-devant de lui un détachement qui l'arrêta à la première station de la

province, et on lui demanda le but de son voyage. Sa‘hl ayant déclaré qu'il venait en Syrie pour prendre le gouvernement de cette province, ces soldats lui dirent : Si tu n'es pas l'un des meurtriers d’‘Othmân, viens ; mais si tu en es, retourne-t'en ; car nous ne reconnaissons pas comme calife ‘Alî, qui doit rendre compte de la mort d’‘Othmân. — Est-ce vous seuls, demanda Sa‘hl, qui tenez un tel langage ? ou est-ce l'opinion de toute la Syrie ? Ils répondirent : Toute la Syrie est d'accord en cela, et tout le monde veut venger la mort d’‘Othmân.

Lorsque Sa‘hl revint de Syrie, et ‘Omâra, de Koufa ; que Qaïs annonça l'opposition qu'il trouvait en Égypte, et ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, celle qu'il trouvait à Baçra, ‘Alî fut consterné. Les habitants de Médine dirent avec satisfaction : Nous lui avions bien dit de faire mettre à mort les meurtriers d’‘Othmân ; mais il n'a pas voulu suivre notre conseil ! ‘Alî fit appeler Tal‘ha et Zobaïr et leur exposa la situation. Ils lui dirent : Nous t'avions demandé de nous envoyer à Baçra et à Koufa, pour en amener des troupes. Comme tu n'as pas voulu le faire et que, à présent, le peuple s'attend à nous voir prendre une attitude hostile envers toi, autorise-nous à aller à la Mecque ; nous nous y livrerons à la dévotion, et le peuple saura ainsi qu'il n'y a aucun désaccord entre nous, et il se soumettra. Mais ne recule pas devant des mesures coercitives, sans lesquelles cette affaire ne s'arrangera pas. ‘Alî répliqua : J'y réfléchirai ; mais je ferai mon possible pour ramener ces hommes par la douceur ; si je ne réussis pas, c'est alors que j'emploierai la force.

‘Âïscha avait été l'ennemie d’‘Othmân ; elle avait constamment déclaré qu'il devait s'amender ou abdiquer. Au moment où il fut assiégé dans son hôtel, elle était partie pour le pèlerinage. Mais lorsque ‘Alî eut été proclamé calife, elle en fut très-fichée, car elle gardait rancune à ‘Alî du langage qu'il avait tenu au Prophète, du temps qu'elle avait été calomniée et accusée d'adultère. Le Prophète ayant demandé l'avis d‘Alî, celui-ci lui avait dit : Il y a beaucoup de femmes dans le monde ; si tu es mécontent d’elle, renvoie-la et prends-en une autre meilleure que celle-là. Comme ‘Âïscha était mécontente de la nomination d‘Alî, elle disait qu’‘Othmân avait été tué injustement et qu'il fallait venger sa mort. C'est au moment où elle venait de quitter la Mecque, qu'elle apprit ces derniers évènements. Elle revint immédiatement sur ses pas, en disant : Ma place n'est plus

maintenant à Médine. Tous ceux qui s'étaient enfuis de Médine se réunirent autour d'elle et s'engagèrent envers elle. Ils lui racontèrent en détail de quelle manière cruelle on avait tué ‘Othmân, et elle pleura et s'écria : Que Dieu ait pitié d’‘Othmân ! C'est un devoir pour tous les musulmans de venger sa mort ! ‘Abdallah-ben-al-‘Hadhramî, gouverneur de la Mecque, s'écria : Mère des croyants, le premier qui le vengera, ce sera moi ! Tous les habitants de la Mecque engagèrent leur foi à ‘Âïscha. Or, ce fut à la nouvelle de cet état des choses, que Tal‘ha et Zobaïr demandèrent l'autorisation de se rendre à la Mecque. ‘Alî, de son côté, ignorait ce qui s'était passé. ‘Hafça, qui avait également fait le pèlerinage, était partie avec ‘Âïscha pour Médine, et lorsque celle-ci reprit la route de la Mecque, elle rentra avec elle. L'une et l'autre excitèrent le peuple à prendre les armes et à venger la mort d’‘Othmân.

‘Alî fit porter par un messager une lettre à Koufa et demanda à Abou-Mousa al-Asch‘arî quelles étaient les dispositions des habitants de cette ville. Abou-Mousa répondit : Les habitants de Koufa t'ont prêté le serment de fidélité, et ils sont les plus soumis des hommes. ‘Alî, très-content de cette assurance, laissa Abou-Mousa à son poste. Abou-Mousa soupçonnait ‘Alî d'être l'auteur de la mort d’‘Othmân ; mais il gardait secrète cette pensée et manifestait en public sa soumission. ‘Alî fit partir ensuite Sabra le Djohaïnite, avec une lettre adressée à Mo‘âwiya, dans laquelle il lui demandait de lui faire connaître les dispositions des habitants de la Syrie. La suscription de la lettre était ainsi conçue : « De la part du serviteur de Dieu, ‘Alî, prince des croyants, à Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân. » Mo‘âwiya retint ce messager pendant un mois, différant toujours de lui remettre la réponse. Au bout d'un mois, il fit partir vers ‘Alî un homme nommé Qabîça, de la tribu d’‘Abs, lui donna un message verbal et une lettre cachetée qui portait cette adresse : « De la part de Mo‘âwiya à ‘Alî. » ‘Alî, en recevant cette lettre des mains de Qabîça, et en voyant l'adresse, dit : Il n'y a rien de bon là-dedans. Puis, après l'avoir ouverte, il n'y trouva que ces mots : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! » Il dit au messager : La lettre ne contient rien ; si tu as un message verbal, dis-le. Le messager demanda s'il pouvait parler sans crainte pour sa vie. ‘Alî répliqua : Tu es en sûreté ; un messager n'a rien à craindre. Alors le messager dit : Tous les habitants de Syrie

sont résolus à venger sur toi la mort d’‘Othmân. Plus de cent mille hommes se réunissent chaque jour dans la mosquée principale, pleurent devant la chemise ensanglantée d’‘Othmân et maudissent ses meurtriers. Ils déclarent qu'ils ne boiront point d'eau fraiche avant d'avoir vengé sa mort. ‘Alî s'écria : Seigneur, tu connais l'auteur de la mort d’‘Othmân ; son sang n'est pas sur moi. Puis il congédia le messager. Tal‘ha et Zobaïr, ayant obtenu l'autorisation de partir, se rendirent à la Mecque. Les habitants de Médine se réjouirent de ce qui arrivait à ‘Alî.

‘Alî appela le peuple aux armes, pour aller attaquer Mo‘âwiya en Syrie. Il réunit une armée, confia le drapeau à son fils Mohammed, fils de la ‘Hanefite, donna le commandement de l'aile droite à ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, le commandement de l'aile gauche à ‘Omar, fils d'Abou-Salima, et celui de l'avant-garde à Abou-Laïla-ibn-al-Djerrâ‘h. Il n'enrôla aucun de ceux qui s'étaient insurgés contre ‘Othmân. Il écrivit une lettre à Qaïs, fils de Sa‘d, pour qu'il lui envoyât une armée de l'Égypte. Il adressa la même demande à ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, et à Abou-Mousa al-Asch‘arî, et il exhortait chaque jour le peuple à faire ses préparatifs de campagne. Sur ces entrefaites, il apprit que la population de la Mecque refusait de le reconnaître comme calife ; que, excitée par ‘Âïscha et ‘Hafça, elle voulait venger la mort d’‘Othmân, et que Tal‘ha et Zobaïr s'étaient joints à ses ennemis. ‘Alî fut stupéfait. Il fit réunir le peuple et le harangua. Il dit : Une affaire plus grave que celle de Syrie nous attend. Après avoir annoncé les évènements de la Mecque, il ajouta : Tal‘ha et Zobaïr ont rompu leur foi, et ils n'auront pas l'assistance de Dieu. Préparez-vous maintenant pour marcher sur la Mecque, car cette affaire est plus pressante que celle de Syrie. Le peuple apprenant la défection de Tal‘ha et de Zobaïr, ne montra plus aucune ardeur pour marcher, et personne ne se présenta. ‘Alî répéta son appel pendant trois jours. Il disait aux hommes : Vous m'avez prêté serment ; exécutez votre serment. La fidélité au serment aura l'assistance de Dieu. Enfin un homme, nommé Ziyâd, fils de Tal‘ha, se présenta et dit : N'importe où tu iras, nous irons avec toi ! Tous les Ançâr présents dans l'assemblée suivirent cet exemple. Parmi eux se trouvaient sept combattants de Bedr, en dehors d’‘Alî.

‘Alî dit à ‘Abdallah, fils d’‘Omar : Est-ce que tu te sépares des hommes de Dieu ? ‘Abdallah répondit : Quand les habitants de Médine marcheront, je marcherai avec eux. ‘Alî dit : Donne-moi un gage. — Ma parole, répliqua ‘Abdallah, vaut mieux qu'un gage. ‘Abdallah consulta ensuite les habitants de Médine. Ils lui répondirent : Tu es mieux en état de prendre un parti ; nous sommes très-embarrassés. ‘Abdallah se rendit auprès d'Oumm-Kolthoum, fille d’‘Alî et veuve d’‘Omar, et lui dit : J'obéirai à ‘Alî en toutes choses, excepté s'il m'ordonne de combattre des musulmans. Il faut qu'il me dispense de cela, et qu'il me permette de me rendre à la Mecque pour me livrer à la dévotion. Oumm-Kolthoum répondit : Je demanderai pour toi cette permission. Dans la nuit du même jour, ‘Abdallah monta sur un chameau et prit la route de la Mecque. Le lendemain, ‘Alî, l'ayant fait chercher, apprit, à son grand chagrin, qu'il était parti pour la Mecque. Il envoya plusieurs cavaliers à sa poursuite. Oumm-Kolthoum lui dit : ‘Abdallah est venu chez moi hier et m'a dit telle et telle chose. Je réponds de lui ; il ne sera ni contre toi, ni avec toi. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, dit : C'est un homme pieux et véridique. Laissez-le aller. — Tu as raison, répliqua ‘Alî. Et il fit ses préparatifs de départ.

Tal‘ha et Zobaïr réunirent un grand nombre d'adhérents. Ya‘la, fils d'Omayya, le gouverneur du Yemen, qu’‘Alî avait destitué, vint à la Mecque, apportant six cent mille dirhems et amenant six cents chameaux. Il fit cause commune avec Tal‘ha et Zobaïr, et leur offrit les biens qu'il apportait, et qu'ils distribuèrent à leurs troupes. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, qui, lui aussi, avait beaucoup d'argent, se joignit également à eux, de même que tous les Benî-Omayya, tels que Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, et Walîd, fils d’‘Oqba, et un grand nombre de Bédouins et de gens sans aveu. On voulut marcher sur Médine. Mais Tal‘ha et Zobaïr dirent : Les habitants de Médine ont été témoins de notre serment ; ils nous combattront. ‘Âïscha leur dit : Si vous avez prêté le serment, ne le rompez pas. Ils répliquèrent : Nous avions cédé à la menace du sabre. Zobaïr conseilla d'aller en Syrie, auprès de Mo‘âwiya. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fils de Kouraïz, dit : J'ai beaucoup d'amis à Baçra. J'en ferai sortir ‘Othmân, fils de ‘Honaïf et je vous livrerai la ville. En conséquence, on résolut de se rendre à Baçra. Tal‘ha et Zobaïr dirent à ‘Âïscha : La guerre n'est pas l'affaire des

femmes ; mais comme tu jouis de la considération générale, il faut que tu viennes avec nous à Baçra, afin d'exciter les hommes à venger la mort d’‘Othmân, comme tu l'as fait à la Mecque. Quand on nous aura reconnus, alors tu pourras rester à la maison. ‘Âïscha consentit. Ils vinrent ensuite trouver ‘Hafça et lui dirent : Mère des croyants, sois avec nous dans cette affaire, comme ‘Âïscha. ‘Hafça répondit : Je ne ferai pas autrement qu‘Âïscha. Mais ‘Abdallah, fils d’‘Omar, la fit revenir sur sa résolution et ne la laissa point partir avec eux.

CHAPITRE XCIV

Tal‘ha, Zobaïr et ‘Âïscha se rendent à Baçra

‘Abdallah, fils d’‘Âmir, et Ya‘la, fils d'Omayya, avaient remis tout l'argent qu'ils avaient à Tal‘ha et à Zobaïr, afin que ceux-ci le distribuassent aux troupes. Ya‘la avait un chameau, nommé *‘Askar,* qu'il avait acheté dans le Yemen pour quatre-vingts dînârs. Il le donna à ‘Âïscha pour porter sa litière. Ensuite on fit proclamer qu'on fournirait l'équipement à tous ceux qui n'en auraient pas. En conséquence, mille hommes, dont six cents montés sur des chameaux, et quatre cents sur des chevaux, se mirent en route. Moghîra, fils de Scho‘ba, se trouvait à la Mecque. Tal‘ha l'emmena avec lui. Lorsqu'ils furent à la première étape, Moghîra, causant en particulier avec Tal‘ha, lui demanda à qui, en cas de succès, ils destinaient le califat. Tal‘ha répondit : À moi ou à Zobaïr, à celui de nous deux que les musulmans choisiront. — Cela n'est pas bien, répliqua Moghîra ; et, désignant les deux fils d’‘Othmân qui étaient avec eux, savoir Abân et Walîd, il ajouta : Donnez-le à l'un de ces deux jeunes gens. — Cela ne se peut pas, dit Tal‘ha. — Alors, reprit Moghîra, cette affaire ne réussira point. Il s'en retourna avec Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, et ils demeurèrent tous les deux à la Mecque. Pendant ce temps, ‘Alî se préparait à marcher sur la Mecque. Il fut informé du départ de Tal‘ha, de Zobaïr et d’‘Âïscha, par une lettre que lui envoya de la Mecque Oumm-al-Fadhl, fille de ‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-Mottâlib, par l'entremise d'un homme de Djohaïna, nommé Zhafar. Il quitta aussitôt Médine, avec neuf cents hommes, pour leur couper le chemin. Il laissa Sa‘hl, fils de ‘Honaïf, comme gouverneur de Médine, et envoya Qotham, fils d’‘Abbâs, comme gouverneur à la Mecque. Lorsqu'il arriva à Rabadsa, il apprit que ses adversaires étaient déjà passés. Il s'arrêta à Dsou-Qâr, entre Baçra et Koufa, et adressa une lettre à ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, à Baçra. Il lui annonçait qu’‘Âïscha, Tal‘ha

et Zobaïr étaient en route pour Baçra, et l'engageait à se tenir sur ses gardes. ‘Âïscha était partie de la Mecque avec mille hommes. Lorsqu'elle arriva à Baçra, trois mille Arabes, Bédouins et gens de toute espèce, étaient réunis autour d'elle. Ces hommes demandèrent quel était leur chef. Mohammed, fils de Tal‘ha, dit : C'est mon père. ‘Abdallah, fils de Zobaïr, de son côté, affirma que c'était son père ; et il s'éleva une dispute entre eux. ‘Âïscha reconnut qu'il fallait absolument que quelqu'un présidât à la prière, et elle chargea de cette fonction ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Attâb, fils d'Asîd D'après une autre tradition, ce fut ‘Abdallah, fils de Zobaïr, qui fut chargé par elle de présider.

Lorsqu'ils surent qu’‘Alî était sur leur chemin, ils prirent un guide, quittèrent le chemin à Arbiya (territoire d'une tribu dans le désert, dans la direction de Baçra), et ce guide les conduisit par des routes non tracées, de station en station, jusqu'à un lieu nommé ‘Hauab *(le crime*). ‘Âïscha faisait marcher son chameau en avant, et elle était précédée par le guide. Quand ils entrèrent dans le village, les chiens aboyèrent contre le chameau d’‘Âïscha, qui demanda au guide le nom du village. Ayant appris qu'il se nommait ‘Hauab, elle appela Tal‘ha et Zobaïr et leur dit : Je me souviens que le Prophète a dit : Une de mes femmes passera un jour à ‘Hauab, et les chiens aboieront contre elle ; elle se trouvera impliquée dans une affaire criminelle et sera rebelle contre Dieu. C'est à moi que s'appliquent à présent ces paroles. Tal‘ha et Zobaïr dirent : Ce village n'est pas ‘Hauab ; le guide se trompe. Ils allèrent chercher les habitants et les déterminèrent à confirmer leur mensonge. ‘Âïscha dit ensuite : Je veux retourner. Les femmes sont mieux dans leurs maisons, et ne doivent pas s'occuper de la guerre. ‘Abdallah, fils de Zobaïr, était chargé de partir en éclaireur, quand l'armée se mettait en marche. Tal‘ha et Zobaïr convinrent avec lui d'une ruse. Au moment où l'on battrait le tambour, il devait accourir vers l'armée et annoncer l'arrivée d’‘Alî. ‘Abdallah fit ainsi, et ‘Âïscha, par peur, n'osa plus reculer. En effet, au moment où ‘Âïscha avait quitté la Mecque pour accompagner Tal‘ha et Zobaïr, Oumm-Salima, autre femme du Prophète, avait fait proposer à ‘Alî de l'accompagner, et ‘Alî lui avait répondu : Que Dieu te récompense ! Reste à la maison et prie Dieu pour qu'il livre ‘Âïscha entre mes mains. ‘Âïscha avait eu connaissance de ce propos, et c'est pour cette

raison qu'elle avait peur d’‘Alî. Elle fit hâter le départ de l'armée et n'osa plus dire qu'elle voulait s'en retourner. Elle demanda le guide, mais Tal‘ha lui dit : Il est parti, parce qu'il était honteux de s'être trompé sur le nom de ce village.

Le guide les quitta et vint sur la route dans laquelle s'était engagé ‘Alî. Celui-ci cherchait à connaître dans quelle direction se trouvaient ses adversaires. Apercevant le guide, il l'appela et lui demanda d'où il venait. — Du côté de Baçra, répondit le guide. — As-tu rencontré le lézard *(schoqaïr.)* avec sa séquelle ? ‘Alî désignait par cette expression ‘Âïscha ; car le Prophète l'avait souvent appelée ainsi, en disant Malheur à toi, lézard ! Le guide lui donna des renseignements sur ‘Âïscha, sur Tal‘ha et Zobaïr, lui raconta ce qui s'était passé à ‘Hauab, et leur départ pour Baçra. ‘Alî, qui avait craint qu'ils n'allassent à Koufa et qu'ils n'entraînassent les habitants de cette ville, fut très-content d'apprendre qu'ils s'étaient dirigés vers Baçra.

‘Hosaïn, fils d’‘Alî, vint trouver son père et lui dit en pleurant : Tu ne suis jamais les conseils que je te donne. À présent, on pourra te faire périr dans ce désert, et tu n'as aucun secours à attendre. ‘Alî répondit : Père de Mohammed, ne t'ai-je pas dit de parler un langage tel que le parlent les hommes, et non un langage de femme ? ‘Hosaïn reprit : Lorsque ‘Othmân fut assiégé, je t'avais conseillé de quitter Médine, afin que, si on le tuait, tu ne fusses pas présent. Tu ne l'as pas fait. Après la mort d’‘Othmân, je t'avais conseillé de rester à la maison et d'attendre que toutes les villes vinssent te prêter le serment de fidélité, et qu'il n'y eût plus d'opposition. Tu ne m'as pas écouté. Maintenant, lorsque Tal‘ha et Zobaïr ont rompu leur serment, je t'ai dit de les laisser en toute liberté rechercher les meurtriers d’‘Othmân, afin que, s'il y a du sang versé, tu en sois innocent. Mais tu ne m'as pas écouté davantage. ‘Alî répliqua : Mon fils, le conseil de partir que tu me donnais lorsque ‘Othmân était assiégé, je ne pouvais pas le suivre ; car, si je m'étais éloigné, on m'aurait ramené et j'aurais été enfermé comme ‘Othmân. Quant au serment, il n'était pas nécessaire que les autres contrées accomplissent cette formalité ; il suffisait de Médine, asile du Prophète et résidence des Mohâdjir et des Ançâr. Tu me disais de rester à la maison et de laisser Tal‘ha et Zobaïr venger la mort d’‘Othmân. Mais ils m'accusent moi-même de ce meurtre, et quand ils s'attaquent à présent à d'autres, leur intention est de se

tourner contre moi plus tard. Il ne faut pas que je sois comme une hyène captive, qui n'est pas considérée comme une hyène. Depuis que j'ai la charge des musulmans, il ne convient pas que je reste à la maison. Je me suis tenu tranquille aussi longtemps que j'ai pu. À la mort du Prophète, je ne voyais personne qui eût plus de droits au pouvoir que moi. Cependant, lorsque tout le monde prêta serment [à Abou-Bekr], j'en fis autant. À la mort d'‘Omar, l'élection d'un calife fut dévolue à un conseil désigné par lui et dont je faisais partie : lorsque tous prêtèrent serment à ‘Othmân, j'en fis autant. Après la mort d'‘Othmân, je suis resté chez moi toute une semaine, résistant à toutes les instances jusqu'à ce qu'il y eût un parfait accord, et que tout le monde me prêtât serment volontairement. Je ne pouvais pas me soustraire à la volonté du peuple, et après avoir accepté le pouvoir, il n'est pas convenable que je reste en repos. Je suis absolument obligé de prendre en main les intérêts musulmans.

Lorsque ‘Âïscha fut près de Baçra, ‘Omaïr, fils d'‘Abdallah, de la tribu de Temîm, lui dit : Mère des croyants, tu ne connais pas les dispositions des habitants de cette ville. Envoies-y quelqu'un. — Tu as raison, répondit ‘Âïscha. Elle fit appeler ‘Abdallah, fils d'‘Âmir, et lui dit : C'est toi qui m'as amenée à Baçra ; j'y suis venue sur ton conseil ; et tu m'as dit que tu pouvais compter sur les habitants. Entre dans la ville et dispose les habitants, afin que j'y puisse aller. ‘Abdallah se rendit à Baçra.

‘Alî avait placé à la tête du gouvernement de Baçra ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, qui, apprenant l'approche d'une armée, envoya Abou'l-Aswad et ‘Imrân, fils de ‘Hoçaïn, tous les deux compagnons du Prophète et docteurs de la loi, pour s'enquérir des intentions d'‘Âïscha. Celle-ci était campée à une journée de marche de Baçra, à un endroit nommé Djouîn. C'est là que la rencontrèrent les deux messagers d'‘Othmân, qui lui dirent : Notre émir nous envoie pour savoir le motif de ton expédition. ‘Âïscha répondit : Ce n'est point un secret. Des hommes venus de différentes villes de l'empire musulman ont tenu assiégé le prince des croyants ‘Othmân et ont versé son sang. Je viens pour demander aux habitants de cette ville de s'unir à moi et de me fournir des troupes, afin que je puisse aller à Médine venger la mort d'‘Othmân. Les messagers allèrent ensuite trouver Tal‘ha et lui demandèrent également le motif de son voyage. Tal‘ha répondit :

C'est pour venger la mort d’‘Othmân — Mais, dirent les autres, tu as piété serment à ‘Alî ! — Oui, j'ai prêté serment, cédant à la menace du sabre de Mâlik al-Aschtar, et à la condition qu‘Alî vengerait la mort d’‘Othmân. Il ne l'a pas fait, et je suis dégager de mon serment. Les meurtriers d’‘Othmân se trouvent auprès de lui. Zobaïr ayant donné la même réponse, les deux messagers retournèrent et rendirent compte de leur mission à ‘Othmân. fils de ‘Honaïf. ‘Imrân, fils de ‘Hoçaïn, lui dit : Il me semble que tu ne devrais pas combattre la femme du Prophète et la mère des croyants ; que tu ne devrais pas t'opposer à son entrée dans la ville, et que tu devrais demander les instructions d’‘Alî. ‘Othmân, au contraire, voulut résister et demanda à ‘Imrân son concours. ‘Imrân refusa, rentra chez lui et ne sortit plus de sa maison. ‘Âïscha quitta son campement et vint jusqu'à la porte de la ville, où elle fit halte. ‘Othmân réunit l'armée de Baçra et se prépara à la résistance.

CHAPITRE XCV

Tal‘ha et Zobaïr s'emparent de Baçra

‘Othmân, fils de ‘Honaïf, qui voulait savoir si ‘Âïscha trouverait de l'appui à Baçra, fit appeler un homme de Koufa, nommé Qaïs, fils d'Al-‘Aqadiyya, et lui dit : Va dans la mosquée du vendredi, et annonce que Tal‘ha, Zobaïr et ‘Âïscha arrivent ici avec l'intention de venger la mort ‘Othmân. Invite le peuple à les repousser, et vois ce que l'on dira. Qaïs ayant fait cette communication dans la mosquée, un homme, nommé Aswad, fils de Sarî‘ al-Sa‘dî, se leva et dit : Ces gens ne vous accusent pas d'être les meurtriers d’‘Othmân ou d'avoir parmi vous les meurtriers. Ils vous demandent de les aider à venger la mort d’‘Othmân. Nous les aiderons à tuer ces meurtriers, n'importe en quel lieu nous les trouverons ! Puis on lança des pierres contre Qaïs et on le chassa. Il vint rendre compte de sa mission à ‘Othmân, qui fut convaincu alors qu’‘Âïscha trouverait de l'appui dans la ville de Baçra.

Le lendemain, ‘Âïscha fit son entrée dans la ville avec ses troupes, et s'arrêta sur une vaste place qui se trouvait au milieu de la ville, et qui était appelée *Mirbad*. Sa litière, attachée sur le chameau, était entourée de soldats. Tal‘ha se tenait à sa droite, et Zobaïr à sa gauche. ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, arriva avec ses troupes et se posta sur un des côtés de la place. Les habitants de Baçra vinrent pour regarder. Tal‘ha les harangua, leur parla d’‘Othmân et de ses vertus et de ce qu'on lui avait fait souffrir ; puis il ajouta : Nous voulons poursuivre ses meurtriers et les tuer ! Zobaïr parla ensuite dans le même sens, et ‘Âïscha après lui. Les habitants de Baçra se divisèrent alors en deux partis. Les uns dirent : Ils ont raison ; il faut tuer les meurtriers d’‘Othmân. Les autres dirent : Non, ils mentent ; les meurtriers d’‘Othmân ne sont pas à Baçra. Il n'y a que l'armée d’‘Alî, et c'est ce dernier qu'ils désignent. Mais si c'est ‘Alî qui est l'auteur de la mort

d’‘Othmân, eux-mêmes étaient avec lui à Médine. Pourquoi donc lui ont-ils prêté serment, et pourquoi, aujourd'hui, rompent-ils leur engagement, et, sous prétexte de venger ‘Othmân, prennent-ils les armes ? L'un des deux partis se rallia autour d’‘Othmân, fils de ‘Honaïf, et l'autre se déclara pour la cause d’‘Âïscha. Un homme, nommé Djâriya, fils de Qodâma, le Sa‘dite, apostropha ‘Âïscha en ces termes : Par Dieu, le meurtre d’‘Othmân est une action moins coupable que celle que tu commets toi-même en déchirant ton voile et en te produisant en public sur ce chameau maudit ! Tu oublies le respect que tu dois à la mémoire du Prophète, et tu rejettes le voile de la décence ! Si tu viens ici de ton propre mouvement, c'est contre toi que nous devons prendre les armes, pour remettre sur toi le voile que tu as rejeté. Mais si l'on t'a amenée ici de force, nous devons combattre ceux qui t'ont amenée. Car ils ont commis un attentat à la religion de Dieu et à l'honneur du Prophète, et produit un grand scandale au sein de l’islamisme, en déchirant le voile de la mère des croyants. Un jeune homme de la tribu des Benî-Sa‘d s'avança ensuite et dit : Ô vous, Tal‘ha et Zobaïr, vous qui étiez les disciples et les compagnons du Prophète, vous oubliez, après sa mort, ce que vous lui devez, et vous manquez au respect dû à sa mémoire. Vous cachez vos propres femmes, et la femme du Prophète vous la découvrez et l'exhibez en public devant plusieurs milliers d'hommes. Tal‘ha et Zobaïr gardèrent le silence. Alors ‘Hokaïm, fils de Djabala, de la troupe d’‘Othmân, s'avança et chargea l'armée d’‘Âïscha, et une lutte s'engagea. Les hommes des deux partis lancèrent, du haut des toits, des pierres les uns contre les autres, la poussière remplit l'air, et le combat devint très-sérieux. Il dura jusqu'au soir, et il y eut un grand nombre de morts des deux côtés. À la tombée de la nuit, ‘Âïscha abandonna la place et établit son camp sur le cimetière des Benî-Mâzin. ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, rentra dans son hôtel. Le lendemain on reprit la lutte, qui dura jusqu'à l'heure de la prière du soir. Il y eut encore un grand nombre de morts des deux côtés. Puis ‘Âïscha dit : Cessez de combattre ; je ne suis pas venue pour verser du sang, mais pour apporter la paix et la concorde. ‘Othmân répliqua : Il n'y aura pas de paix entre toi et nous, à moins que tu ne te sépares de Tal‘ha et de Zobaïr, qui ont rompu le serment qu'ils ont prêté à ‘Alî, et qui ont profané aux yeux de tout le monde la pudeur du Prophète. ‘Âïscha

dit : Ils déclarent n'avoir prêté le serment que contraints par la force. — Ils mentent, répliqua ‘Othmân. Tu n'y étais pas, mais moi j'y étais ! — Puisqu'il en est ainsi, dit ‘Âïscha, envoyons quelqu'un à Médine pour invoquer le témoignage des habitants de cette ville. Si ces hommes n'ont prêté le serment que par crainte, ils seront justifiés ; tu quitteras Baçra, et tu leur abandonneras la ville. Mais s'il est constaté qu'ils ont prêté le serment de leur plein gré, et qu'ils ont fait défection et rompu leur serment, alors le droit sera de votre côté, et je les ferai sortir de Baçra. En attendant le retour du messager, ne quitte pas la ville, ne la leur livre pas non plus. Qu'une moitié soit administrée par toi, et l'autre moitié, par Tal‘ha et Zobaïr. Tu présideras la prière pour la moitié de la population, et pour l'autre moitié ce sera ‘Abdallah, fils de Zobaïr, qui présidera d'après mes ordres. Quant aux deux armées, elles seront tenues de vivre en paix l'une à côté de l'autre. On rédigea par écrit cette convention et l'on envoya à Médine Ka‘b, fils de Sowar, homme versé dans la loi et très-pieux, qui avait été nommé par ‘Omar juge de Baçra. ‘Âïscha adressa une lettre collective aux compagnons du Prophète et aux habitants de Médine, et leur demanda leur témoignage. Ka‘b partit. Les deux armées campaient en face l'une de l'autre. Dans la grande mosquée, un côté était réservé à ‘Othmân, qui présidait la prière de son parti, et l'autre côté à ‘Abdallah, fils de Zobaïr, et à son parti. Cet état de choses dura vingt-six jours. Lorsque ‘Alî en eut connaissance, il écrivit à ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, en ces termes : Pourquoi permets-tu de révoquer en doute ce dont tu es certain ? N'étais-tu pas à Médine lorsque Tal‘ha et Zobaïr m'ont prêté serment, et n'as-tu pas vu qu'ils n'étaient nullement menacés ? Maintenant garde ton poste jusqu'à ce que j'arrive avec l'année.

‘Alî avait donné le gouvernement de Médine à Temmâm, fils d’‘Abbâs, et le commandement de la garnison à Sahl, fils de ‘Honaïf. Ka‘b, en arrivant à Médine, convoqua le peuple dans la mosquée, lui donna connaissance de la lettre d’‘Àïscha et dit : Parlez. Tal‘ha et Zobaïr ont-ils prêté serment de leur plein gré ou ont-ils cédé à la menace ? Personne ne répondit. Enfin Osâma, fils de Zaïd, se leva et dit : Tal‘ha et Zobaïr ont prêté serment sous la menace du sabre de Mâlik al-Aschtar. Temmâm, fils d’‘Abbâs, dit à Sahl, fils ‘Honaïf : Tombe sur ce menteur ! Sahl le serra, la multitude se précipita sur lui, le maltraita et le foula aux pieds ; il aurait été tué, si Çohaïb, fils de

Senân, Abou-Ayyoub et Mohammed, fils de Maslama, ne l'avaient pas soustrait aux mains de la foule. Ils dirent à Osâma : Pourquoi dis-tu de telles paroles ? et, s'adressant au peuple, ils s'écrièrent : Pourquoi maltraiter ce pauvre homme ? Nous savons que Tal‘ha et Zobaïr ont été contraints de prêter le serment ! Après avoir fait sortir Osâma de la mosquée, ils lui dirent : Avais-tu besoin de parler ainsi, et de nous obliger, pour te sauver la vie, à donner un faux témoignage ?

Ka‘b, le messager ‘Âïscha, retourna à Baçra, et lui rendit compte de ce qu'il avait vu. ‘Âïscha l'envoya vers ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, pour lui faire part de ce qui s'était passé et pour l'engager à livrer la ville. ‘Othmân répondit : J'ai reçu une lettre d‘Alî, qui ne ratifie pas l'arrangement conclu par moi et qui me prescrit de rester jusqu'à ce qu'il arrive. Ka‘b rapporta cette réponse à ‘Âïscha. Tal‘ha et Zobaïr dirent : Voilà qui change la situation. Ils invitèrent ‘Othmân à leur abandonner le palais du gouvernement ; mais ‘Othmân refusa. Au moment de la prière du coucher, lorsque ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Attâb, avait, selon sa coutume, présidé la prière de ses partisans, Tal‘ha et Zobaïr dirent aux partisans d‘Othmân, fils de ‘Honaïf : Pourquoi n'avez-vous pas prié avec ‘Abd-er-Ra‘hmân ? Ils répondirent : ‘Othmân est encore à la maison, et nous voulons prier avec notre propre imâm. Tal‘ha dit : Votre imâm est destitué ; car une lettre arrivée de Médine a confirmé ce que nous avions dit. — Notre imâm, répliquèrent les autres, est ‘Alî, et nous savons qu’‘Othmân reconnaît son autorité. On discuta, puis on en vint aux, armes dans la mosquée, et il y eut plusieurs morts. Tal‘ha et Zobaïr envoyèrent cent hommes pour s'emparer de la personne d’‘Othmân. Ceux-ci se rendirent à l'hôtel d‘Othmân, et tuèrent les quarante hommes qui le gardaient. Tal‘ha et Zobaïr occupèrent l'hôtel du gouvernement et retinrent ‘Othmân prisonnier. Ils voulaient le tuer, mais ‘Âïscha s'y opposa. Elle dit : C'est un vieillard et il a été dans l'intimité du Prophète. Alors ils le firent amener pendant la nuit, lui firent raser la barbe, les moustaches et les sourcils, et le firent relâcher. ‘Othmân alla rejoindre ‘Alî ; qui, en le voyant, ne le reconnut pas, jusqu'à ce qu'il lui dit son nom. ‘Alî s'écria : Ô ‘Othmân, tu m'as quitté vieillard, et tu reviens imberbe !

Tal‘ha et Zobaïr s'emparèrent du gouvernement de Baçra, et mirent la main sur le trésor public. Le lendemain ils vinrent à la mosquée,

montèrent en chaire et haranguèrent le peuple. Ils dirent : Vous savez, ô musulmans, quelles étaient les vertus d‘Othmân, fils d’‘Affân. Le peuple ne se plaignait de lui qu'à cause de ses agents, qui pratiquaient l'injustice. Nous voulions, par les reproches que nous lui faisions, l'amener à changer de conduite, mais nous ne voulions pas qu'il fût tué. Cependant des émeutiers vinrent à Médine et le tuèrent. Maintenant nous voulons venger sa mort et faire périr ses meurtriers. Zobaïr, qui se tenait sur la chaire à côté de Tal‘ha, approuvait tout ce que celui-ci disait. Un des assistants se leva et dit : Ô Abou-Mohammed Tal‘ha, les lettres que tu nous as envoyées de Médine contenaient sur ‘Othmân un tout autre langage que celui que tu tiens aujourd'hui ! Tal‘ha rougit, et Zobaïr s'écria : Vous n'avez reçu aucune lettre de moi ! Le même homme répliqua : Si nous n'en avons pas reçu nous-mêmes, les gens de Koufa en ont reçu ! En effet, Tal‘ha avait la confiance des gens de Baçra, et Zobaïr, celle des gens de Koufa.

Une autre fois, Tal‘ha, étant monté en chaire, fit l'éloge d’‘Othmân et parla contre ‘Alî. Un homme de la famille des ‘Abdou’l-Qaïs se leva et dit : Vous avez prêté à ‘Alî le serment de fidélité, que vous avez rompu. Maintenant vous dites du mal de lui, quoique vous ne puissiez produire contre lui aucune accusation ; car, depuis qu'il exerce le pouvoir, il n'a encore pris aucune mesure contre laquelle on ait pu s'élever. Les gens de Tal‘ha et de Zobaïr tirèrent leurs sabres. Ils furent assaillis par un grand nombre de Benî-Abdou’l-Qaïs, et il s'éleva du tumulte. Alors Tal‘ha, qui avait voulu, dans la suite de son allocution, prononcer la déchéance d‘Alî et se proclamer calife, descendit de la chaire, de même que Zobaïr ; ils se rendirent ensemble dans le palais du gouvernement et donnèrent l'ordre de rechercher tous ceux qui étaient allés à Médine pour tuer ‘Othmân. Ils firent distribuer à la foule tout l'argent qui se trouvait dans le trésor public, et il s'ensuivit des dénonciations de tous côtés. Les personnes dénoncées furent massacrées. ‘Horqouç, fils de Zohaïr, seul, réussit à s'échapper.

Tal‘ha et Zobaïr adressèrent à Mo‘âwiya une lettre, par laquelle ils lui annonçaient qu'ils venaient d'exterminer dans Baçra tous ceux qui avaient pris part au meurtre d’‘Othmân, et qu'ils se disposaient à marcher contre ‘Alî. Ils invitaient Mo‘âwiya à en faire autant. Ils envoyèrent des lettres pareilles à Koufa et à Médine, et à chacune de

ces lettres était jointe une lettre d’‘Aïscha. Les lettres de Tal‘ha et de Zobaïr portaient une suscription ainsi conçue : « De la part des serviteurs de Dieu, Tal‘ha et Zobaïr, vengeurs de la mort du prince des croyants, ‘Othmân. » Les lettres d’‘Âïscha portaient : « De la part d’‘Âïscha, mère des croyants, vengeresse de la mort d’‘Othmân. » Tal‘ha et Zobaïr déclaraient publiquement qu’‘Alî était l'auteur de la mort d’‘Othmân, et ils demandaient au peuple l'engagement de prendre les armes contre lui.

L'homme qui, dans la mosquée, avait défendu la cause d’‘AIî s'appelait ‘Hokaïm, fils de Djabala. Tal‘ha et Zobaïr le firent rechercher, mais on ne le trouva point. Lorsqu'il apprit les propos tenus par eux, il sortit de sa retraite. Lui, son fils Aschraf et son frère ‘Alî, qui étaient les plus fameux guerriers de Baçra, vinrent à la porte de la mosquée, où Tal‘ha, haranguant la foule, prononça la déchéance d‘Alî et demanda que le peuple s'engageât envers lui et envers Zobaïr à faire la guerre à ‘Alî. ‘Hokaïm, son frère et son fils entrèrent dans la mosquée, et ‘Hokaïm dit : Ô Tal‘ha et ô Zobaïr ! craignez Dieu, et ne manquez pas au serment que vous avez prêté à ‘Alî ; ne vous insurgez pas contre Dieu. Tal‘ha lui dit : Je te fais rechercher partout, et tu es à Baçra ? Puis il donna l'ordre de l'arrêter. Mais il fut impossible d'exécuter cet ordre, car il y avait dans la mosquée un grand nombre de gens de la tribu d’‘Abdou’l-Qaïs, qui protégèrent et qui firent sortir ‘Hokaïm de la mosquée. Tal‘ha interrompit son sermon, se précipita sur leurs traces, avec ses propres gens ; les Benî-‘Abdou’l-Qaïs voulurent résister ; mais, après que ‘Hokaïm, puis son fils, et ensuite son frère, eurent été tués, ils se mirent à fuir. Soixante et dix hommes de la tribu d’‘Abdou’l-Qaïs trouvèrent la mort dans cette affaire, et les autres quittèrent la ville, tandis que Tal‘ha et Zobaïr achevaient de faire prêter le serment d'obéissance aux autres habitants. Tout cela se passa au mois de rabî‘a second de l'an 36 de l'hégire.

Ensuite, Tal‘ha et Zobaïr envoyèrent des messagers dans toutes les provinces pour demander des troupes. Mais lorsqu'ils furent informés qu’‘Alî était campé à Dsou-Qâr, qu'il y rassemblait des forces, et qu'il avait un grand nombre d'adhérents à Baçra, ils furent très-inquiets ; car ils s'aperçurent alors de la gravité de leur entreprise. Ils ne pouvaient ni avancer ni reculer, et ils ne recevaient des troupes d'aucun côté, ni de l’‘Irâq, ni de la Syrie. Ils convoquèrent les

habitants de Baçra, et Tal‘ha les harangua. Il leur dit : ‘Alî est campé à Dsou-Qâr et se croit en sûreté. Il nous faudrait mille cavaliers pour aller le surprendre ; peut-être Dieu délivrera-t-il les hommes de lui. Personne ne répondit à cet appel ; Zobaïr s'écria : Pourquoi donc nous avez-vous prêté serment, puisque, au moment où nous vous demandons assistance, vous ne voulez pas agir ? Personne ne répondit. Zobaïr dit : Il n'y a ni force ni pouvoir qu'en Dieu ! C'est là une rébellion de nature à étonner les hommes.

CHAPITRE XCVI

Journée du Chameau

‘Alî, ayant eu connaissance de ces faits, envoya également des lettres dans les différentes provinces, et principalement à Koufa, pour demander des troupes ; car il croyait que les habitants de cette dernière ville lui étaient dévoués, parce qu'Abou-Mousa al- Asch‘arî l'avait constamment rassuré à cet égard. Mais les habitants de Koufa n'étaient pas pour la cause d’‘Alî, non plus qu'Abou-Mousa, qui le trompait ainsi dans ces lettres, pour conserver son gouvernement. Or ‘Alî écrivit aux habitants de Koufa : C'est vous que j'ai choisis d'entre tous les hommes. Quand j'en aurai fini avec celle guerre, j'ai l'intention d'aller m'établir au milieu de vous. Réunissez autant de troupes que vous pourrez en réunir et envoyez-les-moi. Il fit porter cette lettre par Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et Mohammed, fils de Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib. Il en adressa une autre à Abou-Mousa en ces termes : Il faut que tu excites le peuple à la guerre, et que tu m'envoies autant de troupes que tu pourras. Il pensait, en effet, qu'Abou-Mousa lui était dévoué.

Lorsque les messagers d‘Alî arrivèrent à Koura, la lettre de Tal‘ha et de Zobaïr y était déjà parvenue, et Abou-Mousa avait dit au peuple qu'il fallait partir et aller tuer les meurtriers d’‘Othmân. Les habitants vinrent alors lui demander son avis au sujet du message d’‘Alî. Abou-Mousa dit : Il fallait marcher lorsque ‘Othmân vivait encore, pour aller à son secours et empêcher sa mort. Mais pourquoi partir à présent ? S'il faut prendre les armes contre quelqu'un, c'est contre celui qui l'a tué. Les envoyés d’‘Alî dirent : N'as-tu pas honte, ô Abou-Mousa, et n'es-tu pas lié par ton serment envers ‘Alî ? — N'étiez-vous pas liés, répliqua Abou-Mousa, par votre serment envers ‘Othmân ? — Certainement, répondirent les autres. — Pourquoi donc, reprit Abou-Mousa, l'avez-vous tué ? — Qui l'a tué ? — D'abord toi,

qui es Mohammed, fils d'Abou-Bekr ! Les messagers d'‘Alî s'en retournèrent et rapportèrent les paroles d'Abou-Mousa à ‘Alî. Celui-ci fut très-affligé. Puis il envoya Mâlik al-Aschtar et ‘Abdallah, fils d'‘Abbâs avec un nouveau message pour les habitants de Koura, et adressa une nouvelle lettre à Abou-Mousa. Arrivés à Koufa, les deux ambassadeurs se rendirent à la grande mosquée et donnèrent aux public connaissance de la lettre d'‘Alî. Abou-Mousa monta en chaire, harangua le peuple et dit : Nous sommes, ô musulmans, dans un temps de trouble. Deux hommes d'entre les Qoraïsch se présentent avec des prétentions au pouvoir : l'un est ‘Alî ; l'autre, Tal‘ha. Que ceux qui sont attachés à ce monde partent ; mais que ceux qui désirent l'autre monde restent. Il aurait fallu marcher lorsque ‘Othmân était encore vivant. Quand Abou-Mousa fut descendu de la chaire, ‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, lui dit : Crains Dieu, Abou-Mousa ! Tu détournes le peuple de la guerre sainte ! Abou-Mousa répliqua : Fils d'‘Abbâs, il faut d'abord rester fidèle au serment prêté à ‘Othmân, avant de le prêter à un autre. Venge d'abord la mort d'‘Othmân, avant de venir réclamer notre concours. Mâlik et ‘Abdallah s'en retournèrent auprès d'‘Alî, qui, en apprenant ces faits, se laissa aller au désespoir. Enfin il fit partir pour Koufa son fils ‘Hasan et ‘Ammâr, fils de Yâsir Le lendemain de leur départ, Mâlik al-Aschtar dit à ‘Alî : Prince des croyants, à moins de faire disparaître Abou-Mousa, tu ne seras pas maître du peuple. Envoie-moi pour le mettre à la raison. — Va, lui dit ‘Alî. Et Mâlik partit.

En arrivant à Koufa, ‘Ammâr et ‘Hasan se rendirent à la grande mosquée, où tous les habitants distingués de la ville vinrent rendre hommage à ‘Hasan. Abou-Mousa vint également. Le premier qui prit la parole fut Masrouq, fils d'Al-Adjda‘, disciple d'‘Abdallah, fils de Mas‘oud. S'adressant à ‘Ammâr, il lui dit : Père de Yaqtân, pourquoi avez-vous cru légitime de tuer ‘Othmân ? ‘Ammâr répondit : Parce qu'il avait insulté le peuple en paroles, qu'il avait mis la main sur le trésor public, et qu'il se croyait permis d'appauvrir les musulmans ; parce qu'il donnait tout le pouvoir à ses proches et la domination du monde entier aux Benî-Omayya. Abou-Mousa dit : C'est toi qui as tué ‘Othmân ! — Je ne l'ai pas tué, répliqua ‘Ammâr, mais je n'ai pas été fiché de sa mort. ‘Hasan, fils d'‘Alî, dit ensuite : Pourquoi, ô Abou-Mousa, empêches-tu les hommes de venir à notre aide ? Abou-Mousa

répondit : Je ne les retiens pas ; mais comme ils me demandent mon avis, je ne puis faire autrement que de leur exprimer sincèrement mon sentiment ; car le Prophète a dit : Donnez aux croyants des conseils sincères, et lorsqu'ils demandent un avis, dites la vérité. Or il s'agit ici d'une guerre civile, dont Dieu a affligé l'humanité. Il vaut mieux s'en tenir éloigné. ‘Ammâr, lui coupant la parole, dit : Ce n'est pas à toi que le Prophète a dit une telle parole ; car tu ne sais pas distinguer le vrai du faux ! Un homme de la tribu de Temîm dit à ‘Ammâr : Tu n'es pas un assez grand personnage pour insulter notre gouverneur ! ‘Hasan apostropha vivement cet homme. Les assistants exprimèrent ensuite leurs opinions : les uns furent pour ‘Alî, les autres parlèrent dans le sens d'Abou-Mousa, voulant que la mort d’‘Othmân fût vengée. Abou-Mousa les engagea à reprendre leurs places, monta en chaire et harangua le peuple. Il dit : Dans les temps de guerre civile, le vrai et le faux sont entremêlés, et tous ceux qui prennent part à ces guerres sont appelés auteurs de discordes civiles. Restez chez vous. Lorsqu'un suppliant vient à votre porte et demande protection, assistez-le ; mais ne sortez pas de vos maisons pour porter du secours. ‘Hasan dit : De quel droit occupes-tu la chaire, qui, aujourd'hui, appartient légalement au prince des croyants, ‘Alî ? Si tu ne lui es pas attaché par le serment de fidélité, comment peux-tu y monter ? Descends ! Zaïd, fils de Çou‘hân dit ensuite : Ô Abou-Mousa, tous ces homme sont disposés à marcher au secours d’‘Alî. Tu ne peux pas les en dissuader. Puis, Qa‘qâ‘, fils d’‘Amr, se leva et dit : Musulmans, vous connaissez la sincérité de mes conseils et ma prudence. Eh bien, écoutez-moi ; partez, et tous tant que vous êtes, grands et petits, allez rejoindre ‘Alî pour lui porter aide. Ne prêtez pas l'oreille à de mauvaises suggestions et ne suivez pas l'avis d'Abou-Mousa. C'est moi et mon frère Ça‘ça‘a qui marcherons les premiers. Saï‘hân, fils de Çou‘hân, harangua ensuite l'assemblée en ces termes : Les hommes ne peuvent pas demeurer sans un imâm qui veille au maintien de la religion parmi eux, qui règle les affaires temporelles, qui rende la justice, qui réprime les oppresseurs et qui assiste les opprimés. Et le droit d'exercer ces fonctions appartiendra surtout à celui qui sera le plus savant en tout ce qui concerne la religion, qui sera le plus proche parent du Prophète et qui sera le plus pieux. Or toutes ces qualités se trouvent réunies dans ‘Alî. Il a le droit pour lui. En vous appelant, il

veut arriver à une décision entre lui et ses adversaires, afin que la discorde cesse et que la vérité soit séparée du mensonge. Répondez à son appel et donnez-lui votre assistance. Ensuite ‘Hasan monta en chaire et parla en ces termes : Musulmans, ‘Alî est votre imâm. Quelques hommes, qui veulent allumer la guerre civile parmi les musulmans, ont manqué à leur serment et se sont révoltés contre Dieu et contre l'imâm. ‘Alî, le prince des croyants, vous appelle, afin que, appuyé sur vous, il puisse rappeler ces hommes à leur devoir, leur adresser des paroles de conciliation, et s'ils ne les acceptent pas, agir envers eux conformément à ce que Dieu décidera. Musulmans, marchez à son secours. N'hésitez point, et ne vous regardez pas les uns les autres ; car chacun est puni pour ses propres fautes et récompensé pour ses propres actions méritoires. Tous les assistants acclamèrent ‘Hasan et s'écrièrent : Nous sommes prêts ! Nous marcherons et offrirons nos vies pour toi et pour ‘Alî, le prince des croyants ! Hind, fils d’‘Amr, prit ensuite la parole et dit : Musulmans, voilà le fils du prince des croyants, ‘Alî, et le rejeton du Prophète, chair de sa chair, que le prince des croyants envoie ici comme messager. Voyez combien il vous honore, en vous envoyant son propre fils, le petit-fils du Prophète ! Partez tous, tant que vous êtes, jeunes et vieux, et allez offrir vos corps et vos âmes à ‘Alî — Nous sommes prêts, répliquèrent les assistants. Abou-Mousa, réduit au silence et à la honte, assistait à cette scène du haut de la chaire, et il redoutait le ressentiment d’‘Alî.

Sur ces entrefaites, Mâlik al-Aschtar arriva à Koufa et se rendit au palais du gouvernement. Il dit aux serviteurs d'Abou-Mousa : Que faites-vous ici ? Sortez ! Ils répliquèrent : Nous ne quitterons la place que quand notre maître arrivera. Mâlik les assaillit avec un bâton de fer et les chassa du palais avec leurs têtes injuriées. Ils vinrent dans cet état à la mosquée et crièrent : Au secours ! Mâlik al-Aschtar est venu et nous a chassés du palais. Abou-Mousa, qui avait de grandes richesses chez lui, descendit de la chaire et sortit, accompagné de la foule. Mâlik al-Aschtar se tenait à la porte du palais, et lorsque Abou-Mousa voulut entrer, il lui dit : Hypocrite, le palais du gouvernement appartient à ‘Alî, le prince des croyants ; qu'as-tu à y faire, toi qui empêches ces hommes de marcher à son secours ? Abou-Mousa répliqua : Accorde-moi un délai d'un jour, afin que je puisse chercher

une autre résidence. — Je ne l'accorderai pas une heure, dit Mâlik, et il fit jeter dans la rue tout ce qui se trouvait dans la maison, en fait de vêtements et de tapis, et tout fut pillé par lu foule. Abou-Mousa demanda grâce à Mâlik. Celui-ci lui dit : Voilà tous ces hommes contre lesquels tu as indisposé Dieu, le Prophète et ‘Alî ! Il lui accorda ensuite un délai jusqu'au soir du même jour, pour qu’il pût se rendre dans un autre lieu et emporter son mobilier. ‘Hasan, ‘Ammâr et Mâlik passèrent la nuit au palais du gouvernement.

Le surlendemain, ‘Hasan se mit en route, suivi de sept mille hommes. Trois jours après, Mâlik partit avec douze mille hommes complètement armés et équipés, et accompagné de tous les hommes de marque qui se trouvaient à Koufa. ‘Alî informé de l'arrivée de ces guerriers, alla à leur rencontre à la distance d'une journée de marche, leur fit un accueil gracieux et leur dit : Je veux faire, ô gens de Koufa, que vous deveniez la *qibla* de l'islamisme et le centre de la foi. Du temps d’‘Omar, vous avez lutté pour porter la religion musulmane dans l'Orient. À présent je vous ai appelés pour que vous me prêtiez aide contre nos frères opposants, que je désire ramener à leur devoir. S'ils écoutent ma voix, je les recevrai en grâce et je pardonnerai le passé. S'ils refusent, nous attendrons ; et s'ils commencent à nous attaquer, nous prierons Dieu pour qu'il nous en délivre. Nous tenterons tous les moyens pacifiques. ‘Alî fit camper ces troupes à Dsou-Qâr.

Le lendemain, ‘Alî envoya Qa‘qâ‘ à Baçra, pour inviter ses adversaires à reconnaître son autorité et pour leur parler un langage conciliant. Arrivé à Baçra, Qa‘qâ‘ eut une entrevue avec ‘Âïscha, Tal‘ha et Zobaïr, qui lui demandèrent quel était le but de sa mission. Qa‘qâ‘ répondit : Je viens pour arranger la paix parmi les musulmans. Quels sont vos propres desseins ? Ils répliquèrent : Nous voulons venger la mort d’‘Othmân, et nous voulons la paix. Qa‘qâ‘ dit : Votre première proposition ne s'accorde pas avec la seconde ; car vouloir venger la mort d‘Othmân, c'est la discorde et non la paix. Vous avez tué à Baçra trois cents hommes, et par là vous avez excité contre vous le désir de la vengeance dans trois cent mille. Plus vous avancerez dans cette voie, plus vous ferez croître ce sentiment. Ce serait donc la discorde et non la paix. — Tu as raison, répliqua ‘Âïscha, mais quelle est ta proposition ? — Il faut, dit Qa‘qâ‘, faire cesser la guerre civile,

effacer les dissensions et chercher l'amnistie. La clef de l'amnistie est entre vos mains : si vous en ouvrez la porte, vous serez sauvés, sinon la calamité tombera d'abord sur vous, puis sur d'autres. — C'est très-vrai, dit ‘Âïscha ; si ‘Alî est dans les mêmes sentiments, l'affaire pourra s'arranger. Qa‘qâ‘ revint auprès d’‘Alî et lui dit : Ils inclinent vers la conciliation. Le bruit se répandit dans Baçra qu'on allait faire la paix.

‘Alî leva son camp et vint sous les murs de Baçra. S'adressant aux troupes de Koufa, il dit : Soldats, que tous ceux parmi vous qui étaient venus à Médine pour tuer ‘Othmân nous quittent. Or il y avait dans leurs rangs un grand nombre de ceux qui avaient pris part à l'expédition contre ‘Othmân, principalement Mâlik al- Aschtar, ‘Adî, fils de ‘Hâtim le Tayyite, et plusieurs autres parmi les plus marquants. Ceux-ci se réunirent et dirent : On s'occupe de faire la paix. Or la conclusion de cette paix est une menace contre notre vie. Si la paix est réellement conclue, il nous faudra quitter ce pays et aller nous cacher en Occident ou dans le Yemen, ou dans une contrée plus éloignée. ‘Adî, fils de ‘Hâtim, prit la parole et dit : Les hommes tiennent à ce monde à cause de leurs amis, de leurs familles et de leur patrie. Si nous devions quitter notre patrie pour l'étranger, que nous importe la vie ? Mâlik al-Aschtar dit : Nous devrions tomber sur ‘Alî et le tuer. Alors nous n'aurions rien à craindre de Tal‘ha ni de Zobaïr. — Ce plan, dirent les autres, ne vaut rien ; car si nous tuons ‘Alî, Tal‘ha et Zobaïr ne nous en sauront pas gré, et eux-mêmes seront nos principaux ennemis. Si, au contraire, nous tuons Tal‘ha et Zobaïr, ce sera d‘Alî que viendra le danger. Je voudrais que nous n'eussions jamais fait l'expédition contre ‘Othmân. Ces hommes résolurent ensuite d'attendre le résultat des négociations ; dans le cas d'un arrangement pacifique, de quitter le pays, on, si l'on en venait aux armes, de porter leur concours à celui des deux partis qui aurait les meilleures chances de victoire.

À la tombée de la nuit, un homme de Baçra, nommé Abou-‘Harb, vint trouver Tal‘ha et Zobaïr et leur dit : Donnez-moi mille hommes. Je veux tomber sur ‘Alî, qui, croyant que vous voulez faire la paix, n'est pas sur ses gardes. Tal‘ha et Zobaïr répondirent : Nos adversaires sont des musulmans, et ‘Alî est le fils de l'oncle du Prophète ; ce n'est pas un Chosroès, ni un César de Roum. Jamais il n'est arrivé que les

membres d'une même nation aient combattu les uns contre les autres. Nous appartenons, eux aussi bien que nous, au même peuple, et nous avons la même religion. Dans cette même nuit, une proposition pareille avait été faite à ‘Alî par un de ses partisans, et il l'avait également déclinée.

Le lendemain, ‘Alî reçut la visite d'A‘hnaf, fils de Qaïs, chef des Benî-Temîm, qui habitaient Baçra, au nombre de douze mille hommes. A‘hnaf avait prêté le serment de fidélité à ‘Alî, et lorsque Tal‘ha et Zobaïr étaient arrivés à Baçra, il s'était éloigné, et était allé demeurer dans un de ses villages. Au moment où ‘Alî avait paru devant la ville, les Benî-Temîm s'étaient rendus auprès de leur chef et lui avaient dit : C'est à ‘Alî que tu as juré obéissance, et non à Tal‘ha et Zobaïr. Si tu ne vas pas te mettre à ses ordres, il fera, quand il sera victorieux, exterminer tous les Benî-Temîm. A‘hnaf vint donc trouver ‘Alî, à qui il voulait persuader de reconnaître sa neutralité dans la lutte. Il lui dit : Prince des croyants, les Benî-Temîm pensent que, si tu es victorieux, tu les feras tous mourir et que tu emmèneras leurs enfants comme esclaves. — Que Dieu m'en garde ! s'écria ‘Alî. Jamais je ne ferai une pareille chose. Je tacherai, autant que je le pourrai, de n'employer que des moyens pacifiques, et d'éviter l'effusion du sang. A‘hnaf dit : Je suis lié envers toi par mon serment ; mais si je me joins à toi, Tal‘ha et Zobaïr ne permettront pas aux Benî-Temîm de quitter Baçra. Si, au contraire, je reste avec eux, je ne permettrai pas même à un enfant des Benî-Sa‘d et des Benî-Temîm d'aller combattre contre toi. Aimes-tu mieux que je vienne me placer sous tes drapeaux, seul, ou que je reste chez moi et que j'empêche dix mille hommes d'augmenter le nombre de tes adversaires ? ‘Alî répliqua : Je préfère que tu restes chez toi et que tu tiennes en bride ces deux tribus. A‘hnaf le quitta et alla s'établir à Wâdî’s-Sebâ‘, à proximité de Baçra, et aucun guerrier des Benî-Sa‘d ni des Benî-Temîm ne prit part à la lutte.

‘Alî fit engager les gens de Baçra à sortir de la ville en vue d'un arrangement pacifique ; mais personne ne vint. Trois jours s'étant passés ainsi, ‘Alî quitta son camp à cheval, s'avança au milieu entre les deux armées, et appela Tal‘ha et Zobaïr, en disant : Je vous adjure, au nom de Dieu et du Prophète, de venir ici, afin que je vous parle. Tal‘ha et Zobaïr se présentèrent, et s'étant approchés d’‘Alî si près que

les têtes de leurs chevaux touchaient la tête du cheval du calife, celui-ci leur parla ainsi : Mes frères, vous avez préparé une armée et des armes. Si Dieu vous demandait pourquoi vous me faites la guerre, quelle raison pourriez-vous alléguer ? N'êtes-vous pas liés envers moi par votre serment ? Ne sommes-nous pas frères et musulmans ? Nous avons prié ensemble avec le Prophète et nous avons vécu ensemble dans son intimité. Qu'ai-je donc fait pour mériter à vos yeux la mort ? Talʻha répliqua : C'est toi qui as fait naître la conspiration qui avait pour but de tuer ʻOthmân. ʻAlî dit : Dieu seul est notre juge. Allons, étendons nos mains vers lui et disons : Seigneur, frappe de ta malédiction celui qui a été le plus content de la mort d'ʻOthmân ! Nous verrons alors quel sera celui qui sera frappé de la malédiction divine. Talʻha garda le silence. ʻAlî, s'adressant ensuite à Zobaïr, lui dit : Te rappelles-tu qu'un jour, à Médine, j'étais assis dans le quartier des Benî-Hâschim, lorsque tu passas près de moi avec le Prophète ? Celui-ci m'ayant regardé en souriant, tu lui dis : Tu ne regardes jamais le fils d'Abou-Tâlib sans lui sourire. Le Prophète te répondit : ô Zobaïr, il viendra un jour où tu dirigeras une armée contre lui et où tu lui feras la guerre, et tu commettras une action injuste. Alors, ô Zobaïr, crains Dieu ! Zobaïr pencha la tête, et, après un certain temps, il dit : Si la parole que tu viens de me rappeler, ô ʻAlî, avait été dans ma mémoire, je ne serais jamais venu ici, et, par Dieu ! je ne ferai jamais la guerre contre toi ! Ses yeux se remplirent de larmes, et il se retira. ʻAlî retourna à son camp.

Zobaïr alla trouver ʻÂïscha et lui déclara qu'il était dans l'intention de s'en retourner, et qu'il ne voulait pas faire la guerre à ʻAlî. ʻÂïscha fit appeler Talʻha et ʻAbdallah, fils de Zobaïr, et se plaignit de l'attitude de Zobaïr. Talʻha et ʻAbdallah se rendirent auprès de Zobaïr et lui dirent : Nous n'aurions point dû venir ici ; Mais à présent que nous voici à la tête d'une armée, maintenant que nous avons fait l'appel des guerriers, que nous avons déclaré vouloir venger la mort d'ʻOthmân, que nous avons tué tant de gens de Baçra, et que les deux armées sont en présence, si nous reculons, on dira que ce qui nous fait agir ainsi n'est pas la crainte de Dieu, mais la crainte d'ʻAlî. Ils parlèrent tant, que Zobaïr se rendit enfin à leurs raisons. Il dit : Mais que ferai-je de mon serment ? — Affranchis un esclave, répondirent-

ils. Zobaïr avait un esclave, nommé Mak‘houl, auquel il donna la liberté le jour du combat.

‘Imrân, fils de ‘Houçaïn, compagnon du Prophète, fit un appel aux Benî-‘Adî et les empêcha de prendre aucune part à la lutte. Il suivait ainsi l'exemple d'A‘hnaf, fils de Qaïs. Les habitants de Baçra étaient donc divisés en trois factions : l'une avait embrassé la cause de Tal‘ha et de Zobaïr ; l'autre, celle d’‘Alî, et la troisième se tenait à l'écart. Il y avait dans la ville un grand nombre de guerriers de la tribu de Qaïs, qui se rendirent tous auprès d’‘Alî. Celui-ci passa la revue de son armée, qui se trouvait être forte de vingt mille hommes, tandis que celle de Tal‘ha et de Zobaïr se composait de trente mille. Les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Cependant ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et le fils de Tal‘ha étaient chargés de s'entendre sur la paix, qui devait être conclue définitivement à une nouvelle entrevue, le lendemain matin. Dans les deux camps, tout le monde dormait en toute sécurité, excepté ces hommes qui avaient tué ‘Othmân et qui étaient fort inquiets. Ils se réunirent et dirent entre eux : On va faire la paix, et notre sang en sera le prix. Faisons éclater la lutte entre les deux armées avant que le jour arrive, et personne ne saura que nous sommes les auteurs de cet acte.

À la pointe du jour, ces hommes, divisés en trois groupes, se jetèrent sur l’armée de Tal‘ha et de Zobaïr, sur trois points différents. Les soldats de cette armée, ainsi attaqués, s'étant d'abord retirés, revinrent bientôt et tombèrent sur les troupes d’‘Alî, qui prirent leurs armes en criant : Nous sommes trahis ! La lutte s'engagea, sans que personne ne sût comment elle était née. Tal‘ha et Zobaïr s'écrièrent : En avant ! Nous savions bien que le fils d'Abou-Tâlib ne ferait pas la paix ! Quand le jour fut levé, la bataille avait commencé. Les hommes qui en étaient les auteurs, tels que Mâlik al-Aschtar et ‘Adî, fils de ‘Hâtim, et qui s'étaient retirés de l'armée, vinrent trouver ‘Alî et lui dirent : Tu nous as fait quitter l'armée par amour de Tal‘ha et de Zobaïr. Nous savions bien qu'il n'y avait à attendre d'eux que la trahison. Mais à présent nous voulons jouer notre vie pour toi. Ils se jetèrent sur l'ennemi, et la lutte devint sérieuse.

‘Âïscha monta dans sa litière, qui était protégée par l'armure même qui couvrait son chameau, et se fit conduire au champ de bataille. Tal‘ha et Zobaïr combattaient aux premiers rangs. Quand le soleil fut

levé, ‘Alî prit un Coran et dit à ses compagnons : Qui d'entre vous veut aller les trouver et les rappeler au respect de ce livre et des paroles de Dieu, qu'il contient ? Un homme, nommé Mouslim, fils d’‘Abdallah, prit le manuscrit, se présenta devant le front des lignes ennemies et dit : Je vous rappelle au respect de ce livre ! Tal‘ha répondit : Tu mens ! C'est là une ruse du fils d'Abou-Tâlib. Et d'un coup de sabre il fit tomber sa main. Mouslim saisit le Coran de l'autre main, et dit : J'atteste qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah, et que Mohammed est son serviteur et son apôtre ! Tal‘ha le frappa de nouveau et le tua. La bataille était en plein progrès, lorsque ‘Âïscha, dans sa litière, demanda : Qui est-ce qui tient la bride de mon chameau ? — C'est moi, répondit Ka‘b fils de Sour. ‘Âïscha lui tendit un Coran et lui dit d'aller auprès d’‘Alî et de le rappeler, lui et son armée, au respect de ce livre. Ka‘b se mit en route, malgré l'avis de Tal‘ha, qui dit qu'il n'était plus temps pour cette démarche. Ka‘b, s'étant adressé d'abord aux gens de Koufa, fut tué par Mâlik, qui craignait qu’‘Alî ne donnât une réponse favorable.

La journée était très-chaude, et la lutte devint acharnée. ‘Abdallah, fils de Zobaïr, qui combattait à pied et qui avait déjà reçu plusieurs blessures, fut attaqué par Mâlik al-Aschtar, qui était également à pied. Mâlik, lui ayant asséné un coup de sabre sur la tête, le fit tomber et voulut le frapper de nouveau. Lorsque ‘Abdallah le reconnut, il se releva et saisit sa main en disant : Veux-tu, ô Mâlik, tuer un homme qui est à terre ? Puis, s'adressant à ses soldats, il leur cria : Frappez Mâlik ! Celui-ci était plus connu sous le nom d'Aschtar. Les soldats, ne sachant pas qu'il s'agissait de lui, hésitèrent, et Mâlik eut le temps de se retirer. Cependant ‘Abdallah, devenant de plus en plus faible, tomba par terre et fut ramené dans la ville, couvert de trente blessures, tant à la tête que sur le reste du corps. Tal‘ha et Zobaïr se tenaient au centre de l'armée.

‘Alî adressa à ses soldats la proclamation suivante : Vous êtes incertains sur la façon dont vous devez vous conduire dans cette lutte. Eh bien ! ne faites usage de vos armes que si vous êtes attaqués. Si vos adversaires se mettent à fuir, ne les poursuivez pas. Ne frappez pas ceux qui sont déjà blessés et ne cherchez pas à les tuer, car la religion ne vous permet pas de verser leur sang ni de prendre leurs

dépouilles. En luttant avec eux, cherchez seulement à vous défendre, afin que, s'ils sont tués, vous ne soyez pas responsables de leur mort.

La chaleur était devenue intense, et un grand nombre de soldats étaient tombés des deux côtés. Jamais on n'avait vu une lutte aussi sanglante. Vers l'heure de la prière de midi, Tal‘ha fut atteint par une flèche, qui le blessa à la jambe et entra dans le côté du cheval. Tal‘ha la retira, et, quoique son sang coulait, il demeura au front de la bataille. Lorsqu'il eut perdu beaucoup de sang et qu'il devint faible, il dit à son esclave de monter en croupe sur son cheval et de le soutenir par la poitrine. L'esclave fit ainsi. Puis Tal‘ha lui dit de le ramener. Arrivé à l'entrée de la ville, il avait perdu tout le sang qui était dans son corps. L'esclave le conduisit à une ruine qui se trouvait près de la porte, et le descendit du cheval. Ce fut en cet endroit que Tal‘ha expira, et c'est là que se trouve encore son tombeau. Zobaïr, qui, sur le champ de bataille, s'était tenu à côté de Tal‘ha, voyant que ce dernier se retirait, s'en alla également, et se dirigea vers un endroit nommé *Wâdî’s-Sebâ‘*. ‘Amr, fils de ‘Harmouz, en compagnie de deux autres cavaliers, le suivit et lui perça le corps de sa lance. Zobaïr, malgré sa blessure, se retourna et asséna à ‘Amr un coup de sabre qui fendit en deux le bouclier dont ‘Amr se protégeait. Alors les deux autres cavaliers s'approchèrent et jetèrent Zobaïr en bas de son cheval. ‘Amr lui coupa la tête, qu'il vint présenter à ‘Alî. Celui-ci lui dit : Sois damné ! J'ai entendu le Prophète dire que celui qui tuera le fils de Safiyya ira en enfer. Or ‘Alî avait défendu de poursuivre ceux qui s'enfuiraient. ‘Amr répliqua : Je ne sais comment faire ! Si je suis contre toi, je suis voué à l'enfer, et de même quand je suis pour toi. Tu es le fléau de ce peuple !

‘Âïscha, informée de la retraite de Tal‘ha et de Zobaïr, donna l'ordre de faire avancer son chameau au front de la bataille. Douze mille guerriers des Benî-Dhabba se portèrent en avant, escortant le chameau d’‘Âïscha, qui les encouragea à reprendre avec vigueur la lutte, devenue très-faible par suite de la retraite de Tal‘ha et de Zobaïr. ‘Alî remarqua avec inquiétude que les ennemis reformaient leurs lignes de bataille. Cependant ses compagnons lancèrent une grêle de traits sur la litière d’‘Âïscha, laquelle litière, hérissée d'un grand nombre de traits, dont aucun ne pénétra à l'intérieur, ressemblait à une cannaie. Le frère de Ka‘b, fils de Sour, tenait la bride du chameau.

‘Alî, ayant fait mander Mâlik, lui dit : Aussi longtemps que ces hommes verront ce chameau debout, ils ne reculeront pas. Cherche à saisir la bride et à l'entraîner de ce côté du champ de bataille. Mâlik, à la tête d'une nombreuse troupe, livra un assaut et, d'un coup de sabre, coupa la main du frère de Ka‘b. Un autre frère de celui-ci s'approcha et saisit la bride, en disant à ‘Âïscha : C'est moi, le frère de Ka‘b ! ‘Âïscha répliqua : Que Dieu te récompense ! Quand lui aussi eut la main coupée, de même que tous ceux qui, au nombre de soixante et dix, avaient, après lui, successivement saisi la bride, et que le chameau eut résisté à tous les efforts que l'on fit pour l'emmener, ‘Alî donna l'ordre de lui couper les jarrets. Lorsque l'armée de Baçra vit le chameau tomber, elle se mit à fuir, et ‘Âïscha, dans la litière renversée à terre, s'écria : « Père de ‘Hasan, tu es le maître ; sois clément ! » ‘Alî ne répondit pas. Il lit appeler Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et lui ordonna de ramener sa sœur à la ville. Mohammed s'étant approché, sa main, qu'il mit sous les rideaux de la litière, vint a toucher la poitrine nue d’‘Âïscha, qui s'écria : Qui est-ce qui ose toucher mon corps, qui n'a jamais senti le contact d'aucune main autre que celle du Prophète de Dieu ? — C'est moi, ton frère, répondit Mohammed ; ne crains rien. ‘Âïscha se rassura et rendit grâces à Dieu. Mohammed la ramena à Baçra et la fit recevoir dans la maison d’‘Abdallah fils de Khalaf, le Khozâ‘ite, l'un des notables de la ville. ‘Alî demeura sur le champ de bataille jusqu'à la nuit. Un grand nombre de ses compagnons avaient trouvé la mort.

Le lendemain, ‘Alî fit son entrée à Baçra et prit sa résidence au palais du gouvernement. ‘Abdallah, fils d’‘Âmir, fils de Kouraïz, qui avait été blessé, s'enfuit et se rendit en Syrie, auprès de Mo‘âwiya, de même qu'un grand nombre de ceux qui s'étaient échappés du champ de bataille. Le jour suivant, ‘Alî fit réunir les corps des soldats tués, tant d'un coté que de l'autre ; on pria sur eux et on les enterra. Il ordonna aussi que tout ce qui aurait été trouvé [sur le champ de bataille] fût déposé à la mosquée principale, où les propriétaires pourraient venir reprendre leur bien. Les habitants de la ville vinrent tous au palais du gouvernement et prêtèrent le serment de fidélité à ‘Alî.

Les jeunes gens de Baçra venaient tous les soirs à la porte de la maison qu'habitait ‘Âïscha, y faisaient des démonstrations bruyantes

et tenaient des propos injurieux contre elle. C'était une grande douleur pour ‘Âïscha. Lorsque ‘Alî en fut informé, il chargea Qa‘qa‘, fils d’‘Amrou, d'infliger une correction à quiconque se rendrait coupable de ce procédé. Qa‘qa‘, s'étant transporté à la maison qu'habitait ‘Âïscha, trouva devant la porte un grand rassemblement. Après qu'il eut fait saisir deux individus et punir chacun d'eux de cent coups de fouet, les autres cessèrent ces démonstrations.

‘Alî distribua tout l'argent qui se trouvait dans le trésor de Baçra entre ses soldats, en leur disant : Quand je m'emparerai de la Syrie, je vous donnerai dix fois autant. Il voulut ensuite faire retourner ‘Âïscha à Médine et lui envoya par ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, le message suivant : Le Prophète m'avait prédit qu'il y aurait un jour lutte entre moi et une de ses femmes, et m'avait recommandé, lorsque je m'en serais rendu maître, de la renvoyer chez elle. Or la résidence est Médine. Il lui fit remettre par ‘Abdallah, fils de Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, douze mille dirhems du trésor public, et ‘Abdallah y ajouta de ses propres deniers la somme de cinq mille dirhems. ‘Alî la fit accompagner par quarante femmes, épouses des principaux habitants de Baçra, et l'escorta lui-même l'espace de trois milles. Elle quitta Baçra le samedi. Au moment de la séparation, ‘Âïscha fit arrêter son chameau et adressa à ceux qui étaient présents, et qui formaient un groupe considérable, les paroles suivantes : Ce qui est arrivé avait été décrété par le destin. Maintenant, ne gardez pas rancune les uns contre les autres. Vous êtes tous mes fils ; soyez des frères les uns envers les autres. Elle parla ensuite d’‘Alî et dit : Entre lui et moi il n'y avait, dans le principe, d'autres dissentiments que ceux qui naissent entre une femme et les parents de son mari. Mais, à présent, il est bon et généreux à mon égard, plus qu'autrefois. ‘Alî dit : Elle a raison ; il n'y avait aucun motif d'hostilité entre nous. Elle est la mère des croyants et l'épouse du Prophète ; elle a droit aux plus grands égards. Le calife chargea ‘Hasan, ‘Hosaïn et Mohammed, fils de la ‘Hanîfite, d'accompagner ‘Âïscha jusqu'à la troisième étape, et il retourna ensuite à Baçra.

Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, qui avait été secrétaire d'Abou-Mousa et, plus tard, d’‘Âmir, fils d‘Abdallah, avait résigné ses fonctions, lorsque ‘Othmân, fils de ‘Honaïf, était venu prendre possession de Baçra au nom d’‘Alî, et il n'avait point quitté sa retraite lors de

l'arrivée de Tal‘ha et de Zobaïr. C'était un homme très-capable et ayant une grande expérience des affaires. Quand ‘Alî fit son entrée à Baçra, il demanda en vain à le voir pour le consulter sur les affaires de la ville. Enfin ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de la sœur de Ziyâd, vint l'excuser auprès du calife, disant qu'il était malade dans sa maison. ‘Alî, accompagné de ‘Hasan, de ‘Hosaïn et d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, alla le voir et lui offrit le gouvernement de Baçra. Ziyâd lui dit : Prince des croyants, il vaut mieux confier le gouvernement à un membre des Benî-Hâschim ; je l'assisterai de mes conseils. En conséquence, ‘Alî nomma à ce poste ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, à qui il recommanda de prendre toujours l'avis de Ziyâd. Ensuite, il partit avec son armée pour Koufa, où il prit sa résidence, et il ne revint plus à Médine.

En apprenant la nomination d‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, au poste de gouverneur de Baçra, Mâlik al-Aschtar dit : Il a donné Médine, la Mecque et Baçra aux fils d’‘Abbâs, et il prendra certainement Koufa pour lui-même. Pourquoi donc avons-nous fait la guerre depuis un an ? et pourquoi avons-nous assassiné ’Othmân, combattu ‘Âïscha, la mère des croyants, et tué Tal‘ha et Zobaïr, les disciples du Prophète ? Ces paroles furent rapportées à ‘Alî. Lorsque celui-ci quitta Baçra pour se rendre à Koufa, Mâlik prit les devants pour exciter la population de cette ville contre le calife. ‘Alî courut après lui, le ramena et fit son entrée à Koufa, l’ayant à ses côtés.

CHAPITRE XCVII

Évènements d'Égypte sous le règne d’‘Alî

Du temps d’‘Othmân, l'Égypte était gouvernée par ‘Abdallah, fils de Sa‘d, fils d'Abou-Sar‘h, dans l'armée duquel se trouvaient Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et Mohammed, fils de ‘Hodsaïfa. Ces deux hommes avaient constamment excité le peuple d'Égypte contre ‘Othmân, et lorsque les conjurés égyptiens se rendirent à Médine, Mohammed, fils d'Abou-Bekr, alla avec eux, tandis que Mohammed, fils de ‘Hodsaïfa, resta en Égypte, dirigeant de là des hommes vers Médine. Quand on reçut la nouvelle que ‘Othmân était assiégé à Médine, Mohammed, fils de ‘Hodsaïfa, expulsa ‘Abdallah, fils de Sa‘d, du pays, et fit de la propagande en faveur d‘Alî, croyant que celui-ci, en arrivant au pouvoir, lui confierait le gouvernement de cette province. Cependant ‘Alî y envoya Qaïs, fils de Sa‘d, fils d'Obâda. En arrivant en Égypte, Qaïs communiqua l'acte de sa nomination aux habitants, qui se soumirent et prêtèrent entre ses mains le serment de fidélité à ‘Alî. Mais un certain nombre d'hommes, de la tribu de Kinâna, demeurant dans un bourg appelé Kharbetâ, étaient attachés à ‘Othmân. Ils envoyèrent à Qaïs un message, se déclarant prêts à se soumettre à son autorité et à payer l'impôt en argent et en nature ; mais, voulant attendre l'issue de la lutte engagée, ils lui demandèrent de leur accorder un délai pour la prestation du serment. Qaïs le leur accorda, disant qu'il importait peu que, dans toute la province d'Égypte, il y eût un seul bourg qui n'eût pas prêté serment.

Or, un cousin de Qaïs, nommé Maslama, fils de Mokhallad, excitait en secret les hommes à venger la mort d’‘Othmân. Qaïs, en ayant été instruit, lui fit dire : Toi, le fils de mon oncle, tu me trahis, en excitant les gens à faire une campagne pour venger la mort d’‘Othmân ! Maslama répondit : Aussi longtemps que tu resteras

gouverneur de cette province, je ne prêterai serment à aucun autre. Puis, traitant avec douceur ces adversaires, Qaïs continua à demeurer en Égypte et à lever l'impôt.

Lorsque ‘Alî vint à Koufa, Mo‘âwiya craignit de voir la Syrie attaquée d'un côté par ‘Alî, et du côté de l'Égypte par Qaïs. Exposé ainsi à se trouver pris entre deux armées ennemies, Mo‘âwiya adressa à Qaïs une lettre par laquelle il l'engageait à passer de son côté et lui faisait de nombreuses promesses. Qaïs répondit qu'il voulait, pour se décider, voir la tournure que prendraient les affaires. Mo‘âwiya, sachant que cette réponse n'était qu'un faux-fuyant, lui écrivit de nouveau en ces termes : La ruse et la dissimulation n'ont pas de prise sur moi. Il faut être ou mon ami, ou mon ennemi. Qaïs répondit par un refus définitif, et lui dit [entre autres choses] : Il n'est pas nécessaire qu’‘Alî vienne te faire la guerre ; j'y suffis. Mo‘âwiya chercha alors à le rendre suspect aux yeux d’‘Alî, afin que celui-ci l'éloignait d'Égypte. Soit publiquement, soit en conversation privée, en parlant de lui il disait : Qaïs, le gouverneur d'Égypte, est mon meilleur ami, car il n'inquiète pas mes gens ; il leur est favorable et n'exige pas d'eux le serment, et il m'écrit souvent qu'il m'amènera une armée. Mo‘âwiya voulait que ces propos arrivassent, par des rapports d'espions, aux oreilles d‘Alî, qui rappellerait alors Qaïs d'Égypte. En effet, les espions ayant fait leur rapport à ‘Alî, celui-ci, qui était un homme loyal et sincère, conçut aussitôt des soupçons à l'égard de Qaïs, et consulta sur cette affaire Mohammed, fils d'Abou-Bekr, et ‘Abdallah, fils de Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib. Mohammed, fils d'Abou-Bekr, lui dit : Prince des croyants, éloigne ceux qui t'inspirent des doutes, et prends ceux dont tu es sûr. ‘Alî craignit que Qaïs, étant révoqué, n'allât se joindre à Mo‘âwiya ; il lui adressa donc une lettre ainsi conçue : J'ai appris qu'il y a en Égypte un bourg, appelé Kharbetâ, dont les habitants n'ont pas prêté le serment de fidélité, et que Maslama, fils de Mokhallad ; Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, et Bosr, fils d'[Abou-] Artâ, sont avec eux. Pourquoi les as-tu dispensés de cet acte ? Rends-toi auprès d'eux et exige le serment de fidélité. S'ils le refusent, tu les y forceras par les armes. Qaïs répondit : Ces gens ont en Égypte un grand nombre de parents et d'amis. Nous ne devrions pas employer la force envers eux en ce moment. Ne les inquiétons pas, pour n'être pas distraits par eux des soins de la guerre. Le calife,

en lisant cette lettre, trouva ses soupçons confirmés. ‘Abdallah, fils de Dja‘far, fut d'avis que Qaïs était le complice de ces gens, et que le calife devait le révoquer et le remplacer par Mohammed, fils d'Abou-Bekr, sur lequel il pourrait entièrement se reposer au sujet de l'Égypte. ‘Alî suivit ce conseil, et Mo‘âwiya atteignit ainsi son but.

Quand Mohammed, fils d'Abou-Bekr, arriva en Égypte, il somma les gens de Kharbetâ de prêter le serment ; ils demandèrent un délai pour voir l'issue de la lutte engagée. Mohammed exigea qu'ils prêtassent le serment [immédiatement] ou qu'ils quittassent le pays. Il envoya contre eux un corps d'armée, commandé par un homme nommé Yezîd, fils de ‘Hârith. Ces troupes furent mises en fuite, et le général fut tué. Un autre détachement, envoyé par Mohammed, fut également repoussé, et Ibn-Modhâhem, qui le commandait, trouva la mort. Mohammed écrivit alors à ‘Alî : Ces hommes ont repoussé deux de nos corps d'armée ; ils ont beaucoup d'adhérents en Égypte, et je crains une révolte des Égyptiens. ‘Alî lui répondit : Ne les inquiète pas, jusqu'à ce que nous ayons le loisir de nous occuper d'eux. Qaïs avait complètement raison. En conséquence, Mohammed s'abstint d'agir, tout en prenant des précautions contre eux.

CHAPITRE XCVIII

‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, se rend auprès de Mo‘âwiya

Du temps qu’‘Othmân était assiégé dans son hôtel, ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, se trouvait avec ses deux fils, Mohammed et ‘Abdallah, à sa maison de campagne. ‘Abdallah était un homme très-savant en jurisprudence, éloquent et l'un des plus anciens compagnons du Prophète, qu'il avait suivi dès les commencements de sa mission prophétique, et même avant son père. Mohammed était un guerrier distingué. Après la mort d’‘Othmân, ‘Amrou délibéra avec ses fils sur le parti qu'ils auraient à prendre, et il fut résolu qu'ils ne se prononceraient que plus tard. En apprenant que Tal‘ha, Zohaïr et ‘Âïscha étaient partis pour la Mecque dans des intentions hostiles contre ‘Alî, ‘Amrou dit à ses fils : De toute manière, ‘Alî vaut mieux que Tal‘ha, Zobaïr et ‘Âïscha, car il est le cousin du Prophète. Il voulut, en conséquence, embrasser la cause d’‘Alî ; mais il résolut d'attendre l'issue de la lutte. Il fut informé ensuite que Mo‘âwiya s'était proclamé, en Syrie, le vengeur de la mort d’‘Othmân, qu'il accusait ‘Alî d'en être l'auteur et prétendait à la souveraineté. ‘Amrou et ses fils délibérèrent alors s'ils devaient suivre ‘Alî ou Mo‘âwiya. ‘Abdallah dit : ‘Alî est un homme sage, noble et détaché du monde ; il n'a besoin de personne ; tandis que Mo‘âwiya doit rechercher les services de tous, surtout des gens capables. Embrasser la cause d‘Alî vaut mieux en vue de la vie future ; soutenir Mo‘âwiya est plus profitable pour la vie actuelle. Mohammed dit : Mon père, tu es l'un des principaux parmi les Arabes. Le pouvoir va échoir à quelqu'un, et il serait peu convenable qu'un tel évènement se passât sans ta participation ; ton nom en serait amoindri. ‘Amrou inclina du coté de Mo‘âwiya et se rendit en Syrie, où il trouva toute la population, comme un seul homme, déterminée à venger la mort d’‘Othmân. Un

homme, nommé No‘mân, fils de Beschîr l'Ançâr, avait retiré du corps d’‘Othmân, le jour même où celui-ci avait été assassiné, la chemise ensanglantée du calife, et l'avait portée en Syrie, en même temps que la main mutilée de sa femme Nâïla (cette main avait été coupée en deux et n'avait plus que quatre doigts). Chaque vendredi, quand Mo‘âwiya se trouvait en chaire pour le sermon et la prière, No‘mân se plaçait à côté de lui, tirait de sa manche cette chemise et cette main et les montrait à l'assemblée, et tous les assistants fondaient en larmes. Enfin, trente mille des plus braves guerriers de la Syrie s'engagèrent par serment à ne point boire d'eau fraiche, à ne pas dormir sur des matelas, à ne point se laver le corps, avant d'avoir vengé la mort d’‘Othmân. C'est ‘Alî qu'ils accusaient de ce crime, disant qu'il gardait les assassins dans les rangs de son armée, qu'il leur faisait des présents et qu'il leur payait une solde. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, disait : Voilà une affaire qui, de toute manière, se terminera bien. Et il se mit à la disposition de Mo‘âwiya, qui en fit son conseiller. Il se passa ainsi un an, jusqu'au moment où ‘Alî, après la bataille du Chameau, vint à Koura. ‘Amrou dit alors à Mo‘âwiya : Fais cesser ce spectacle de la chemise d’‘Othmân, car, par une trop longue durée, l’effet en serait diminué, et les sentiments du peuple s’en seraient plus affectés. Il faut le réserver pour le jour de la bataille, où cette chemise, portée devant les rangs, excitera le courage des soldats. Mo‘âwiya suivit ce conseil.

CHAPITRE XCIX

Bataille de Ciffîn

Quand ‘Alî fut établi à Koufa, il envoya Kholaïd, fils de Qorra, dans le Khorâsân, pour gouverner cette province. On dit que Mâhouï, qui y avait été merzebân au temps où Yezdegerd fut tué, vint en cette année à Koufa, qu’‘Alî lui fit délivrer une charte et qu'il le renvoya, avec les gens de Merw et avec Kholaïd, dans le Khorâsân. Djerîr, fils d‘Abdallah, qui était gouverneur de Hamadân, reçut l'ordre de faire prêter le serment de fidélité aux habitants et de revenir immédiatement après à Koufa. Lorsque ‘Alî apprit que Mo‘âwiya se faisait reconnaître comme souverain par l'armée de Syrie et qu'il armait contre lui, il envoya Djerîr, fils d’‘Abdallah, avec une lettre, auprès de Mo‘âwiya et fit sommer ce gouverneur de lui prêter le serment de fidélité. Mo‘âwiya garda Djerîr quelque temps, et délibéra avec ‘Amrou sur la réponse qu'il devait faire. ‘Amrou lui dit : Prends des mesures pour que Djerîr soit mis en contact avec l'armée de Syrie, afin qu'il sache que les soldats t'ont reconnu comme souverain ; fais exposer de nouveau la chemise ensanglantée d’‘Othmân, pour exciter les sentiments du peuple ; accuse ‘Alî de sa mort, et renvoie Djerîr ensuite. Mo‘âwiya fit ainsi. Lorsque Djerîr vint rendre compte de sa mission à ‘Alî, Mâlik al-Aschtar s'écria : Je vous avais bien dit de ne pas envoyer Djerîr ! Si tu m'avais envoyé, j'aurais amené Mo‘âwiya à la soumission. Djerîr répliqua : Si tu y étais allé, tu aurais été coupé en morceaux, car c'est toi qu'ils accusent d'avoir assassiné ‘Othmân. — Si j'y étais allé, reprit. Mâlik, je lui aurais donné tant d'ouvrage, qu'il n'aurait pas songé à lutter. Djerîr, mécontent de Mâlik et d’‘Alî, se retira à Circesium ; puis, ayant reçu une lettre de Mo‘âwiya, il alla le rejoindre.

‘Alî adressa une lettre à ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et lui ordonna de lui envoyer l'armée de Baçra. Il fit venir également des troupes de la

Mecque et de Médine, et, à la tête d'une nombreuse armée, il quitta Koufa, après y avoir établi, comme son lieutenant, Abou-Mas‘oud, l’Ançâr, ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, ayant pris le commandement en chef des troupes de Mo‘âwiya, fit partir Werdân, son affranchi, avec l'avant-garde, composée de cinq mille hommes, et le suivit avec le gros de l'armée. Il fut suivi lui-même par Mo‘âwiya. Arrivé à Madâïn, ‘Alî donna le commandement de son avant-garde, formant un corps de huit mille hommes, à Ziyâd, fils de Nadhr al-‘Hârithî. Avant de partir lui-même pour Raqqa, où il voulait passer le Tigre, il nomma Sa‘d, fils de Mas‘oud le Thaqîfite, gouverneur de Madâïn, et envoya Ma‘qil, fils de Qaïs, avec trois mille hommes, sur la route de Mossoul, lui recommandant de le rejoindre à Raqqa ; car il désirait faire traverser par ces troupes toutes les provinces de l’‘Irâq. Lorsque tous les corps d'armée furent réunis à Raqqa, ‘Alî demanda aux habitants de construire un pont sur le fleuve ; mais ils s'y refusèrent et s'enfermèrent dans leur forteresse. Mâlik al-Aschtar les ayant menacés solennellement de ne point quitter la place avant d'avoir tué tous leurs hommes et réduit en esclavage leurs femmes et leurs enfants, ils sortirent de derrière leurs murs et jetèrent le pont. Les troupes passèrent ainsi le fleuve, mais en si grande confusion, que beaucoup d'entre les soldats perdirent leurs bonnets ; et tous ceux-là furent tués dans la guerre. ‘Alî donna le commandement de l'avant-garde, composée de dix mille hommes, à Schouraïh, fils de ‘Hânî, et à Ziyâd, fils de Nadhr. Ceux-ci, ne voulant pas combattre sans y être expressément autorisés par ‘Alî, revinrent sur leurs pas et suivirent ‘Alî, au lieu de le précéder. En arrivant à Circesium, à la frontière de Syrie, il espérait y trouver son avant-garde, et fut très-mécontent de la voir venir après lui ; car il considérait cette circonstance comme d'un mauvais augure. Les deux chefs s'excusèrent. Le lendemain, on passa l'Euphrate, et ‘Alî confia l'avant-garde aux mêmes officiers. Les dix mille hommes de l'avant-garde de Mo‘âwiya étaient commandés par Abou’l-A‘war le Solaïmite, général très-habile et l'un des guerriers célèbres de la Syrie. Quand les deux avant-gardes se trouvèrent en présence l'une de l'autre, Ziyâd et Schouraï‘h, ne voulant pas commencer les hostilités sans l'autorisation d’‘Alî, le firent prévenir par un messager. Le calife envoya Mâlik al-Aschtar avec trois mille hommes, et lui donna le commandement de toutes les forces. Après

l'arrivée de Mâlik, il s'engagea une bataille qui dura toute la journée. Le soir les deux armées regagnèrent leurs camps. Le lendemain, Mâlik fit dire à Abou'l-A'war : Combattons à nous deux. Pourquoi tuer les hommes ? Abou'l-A'war n'osa pas accepter ce défi. Mais lorsqu'il apprit qu''Alî s'approchait, il leva son camp et vint prendre position sur les bords de l'Euphrate, dans une vaste plaine, convenable pour une bataille, et qui dominait les abords du fleuve. Ce lieu était appelé Ciffîn. Abou'l-A'war fit ensuite prévenir Mo'âwiya. Lorsque 'Alî arriva, il trouva les approches du fleuve occupées, et son armée était obligée d'attaquer les troupes d'Abou'l-A'War pour avoir accès à l'eau. Mo'âwiya envoya à son général des renforts, et Mâlik al-Aschtar, de son côté, fit avancer des troupes, de sorte que le combat devint sérieux. 'Alî fit alors porter, par Ça'ça'a, fils de Çou'hân, le message suivant à Mo'âwiya : Nous ne sommes pas venus combattre avec vous pour l'eau, que nous aurions pu occuper avant vous, si nous avions su que vous nous empêcheriez d'en puiser. Il s'agit, dans cette lutte, de la religion et de son chef, et c'est ce sujet qu'il faut élucider, afin de séparer la vérité de l'erreur. Mo'âwiya, lorsqu'il reçut ce message, se trouvait au milieu de ses troupes, qui étaient à cheval, et il leur demanda leur avis. Walîd, fils d''Oqba, dit : Refuse-leur l'eau, afin qu'ils meurent de soif, comme ils ont fait mourir 'Othmân. 'Amrou, fils d'Al-'Âç, prit ensuite la parole et dit : Cet avis ne vaut rien. Il faut faire comme le veut 'Alî : laisser l'eau libre, pour que les deux armées puissent en puiser, et combattre ensuite pour une meilleure cause. En conséquence, Mo'âwiya donna l'ordre de ne plus défendre l'accès du fleuve. On suspendit les hostilités ce même jour, qui fut le premier du mois de dsou'l-'hiddja de l'an 36 de l'hégire, et les deux armées purent se désaltérer. Les deux jours suivants, les troupes se reposèrent. Le troisième jour, 'Alî envoya Beschîr, fils d''Amr, fils de Mi'hçan l'Ançâr ; Qaïs, fils de Sa'd, fils d''Obada, et Schabath, fils de Rib'î, auprès de Mo'âwiya, en leur recommandant d'user avec lui de la menace et de la persuasion. En présence de Mo'âwiya, Beschîr, qui était le plus âgé et le plus distingué des trois et l'un des principaux Ançâr et compagnons du Prophète, prit la parole, exhorta Mo'âwiya et dit : Crains Dieu ; car ce monde ne demeure à personne. II y a pour nous, après la vie présente, une autre vie, dans laquelle Dieu demandera compte aux hommes de leurs

actions, et où chacun sera rétribué selon ses mérites. Ne fais pas verser tant de sang et ne détruis pas la communauté musulmane. Mo‘âwiya répliqua : Pourquoi ‘Alî n'agit-il pas ainsi ? Beschîr dit : ‘Alî est dans son droit. C'est lui qui, par sa noblesse, sa science, son zèle pour l'islamisme et sa parenté avec le Prophète, est le souverain légitime ; et c'est lui qui a été proclamé par le peuple. — Et que dois-je faire maintenant ? demanda Mo‘âwiya. Beschîr répondit : Maintenant tu dois faire cesser la guerre civile et prêter serment au cousin du Prophète. Après cela, il t'accordera tout ce que tu désireras. Mo‘âwiya s'écria : Et je devrai renoncer à venger la mort d’‘Othmân, dont le sang aura été versé impunément ? Par Dieu, je ne ferai jamais cela ! Qaïs, fils de Sa‘d, lui dit : Tout le monde sait, ô Mo‘âwiya, que tu ne tiens pas à venger la mort d’‘Othmân, et que ce n'est qu'un prétexte pour t'emparer du pouvoir. Tu n'as pas trouvé d'autre moyen pour gagner le bas peuple. Si ‘Othmân était vivant, lui le premier lutterait à présent contre toi pour l'empire. Cesse donc d'alléguer ‘Othmân, et laisse cette affaire au maître de l'univers, et soumets-toi à lui ; car on n'obtient pas toujours ce que l'on désire. Si tu ne réussis pas dans ton entreprise, tu seras honni parmi les Arabes ; et tu ne peux réussir qu'en versant le sang de tous ceux qui sont avec ‘Alî, et alors tu iras en enfer. Mo‘âwiya s'écria : Tais-toi, canaille ! Sortez ; ce n'est que le sabre qui doit décider entre moi et vous ! Schabath, fils de Rib‘î, répliqua : Tu veux nous effrayer par le sabre. Mais, par Dieu ! tu le sentiras le premier. Les trois députés se levèrent ensuite et retournèrent auprès d’‘Alî.

‘Alî fit enfin prendre les armes à ses troupes. Pensant que, s'il engageait toute son armée de l’‘Irâq le même jour, l'ennemi lui opposerait également l'armée de Syrie tout entière, il résolut de ne faire combattre qu'un corps chaque jour, et il distribua ses forces en sept divisions, commandées chacune par un général. Les généraux auxquels il confia les sept divisions étaient : Mâlik al-Aschtar ; ‘Hodjr, fils d‘Adî ; Schabath, fils de Rib‘î ; Khâlid, fils de Mo‘ammar ; Ziyâd, fils de Nadhr ; Ma‘qil, fils de Qaïs er-Riyâ‘î, et Qaïs, fils de Sa‘d. Mo‘âwiya, imitant l'exemple d’‘Alî, partagea également ses forces entre sept généraux, savoir : ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Khâlid, fils de Walîd ; Abou’l-A‘war le Solaïmite ; ‘Habîb, fils de Maslama ; Dsou’l-Kalâ‘ ; ‘‘Obaïdallah, fils d’‘Omar ;

Schoura‘hbîl, fils de Simt, et ‘Houmra, fils de Mâlik de Hamadân. Chaque jour, l'un des généraux qui viennent d'être nommés, livrait un combat à l'ennemi, et, le soir, chacun des deux adversaires regagnait son camp. Ces engagements remplirent tout le mois de dsou’l-‘hiddja. Il y eut chaque jour un certain nombre de tués.

Au commencement du mois de mo‘harrem de l'an 37, ‘Alî déclara que, pendant le mois sacré, il voulait suspendre la lutte. Mo‘âwiya cessa également les hostilités. ‘Alî, qui désirait arriver à la paix, envoya, vers le milieu du mois, pour traiter avec Mo‘âwiya, quatre députés, savoir : ‘Adî, fils de ‘Hâtim le Tayyite ; Yezîd, fils de Qaïs ; Schabath, fils de Rib‘î, et Ziyâd, fils de Khaçafa. ‘Adî, prenant le premier la parole devant Mo‘âwiya, lui dit : Nous sommes venus pour t'exhorter à faire cesser le carnage. Tu sais quel est le caractère d’‘Alî, le cousin du Prophète, le plus noble et le plus pieux de tous les musulmans, lui qui a été proclamé par le peuple. Crains Dieu, et ne t'expose pas à un châtiment semblable à celui qui a atteint Tal‘ha et Zobaïr, à la journée du Chameau. Mo‘âwiya répliqua : Allons, ‘Adî ! tu n'es pas venu pour traiter de la paix, mais pour apporter la menace. Tu veux me terrifier par la guerre, moi qui suis fils de la guerre *(‘Harb).* J'espère que, dans cette lutte tu mourras de ma main. Schabath, fils de Rib‘î, dit : Ne te mets pas en colère, ô Mo‘âwiya. Nous sommes venus pour la paix, et nous voulons ton bien dans ce monde comme dans l'autre. Le peuple tout entier te connaît, et personne ne te préférera à ‘Alî. Mo‘âwiya répliqua : Tant que je n'aurai pas vengé la mort d’‘Othmân, je ne déposerai pas les armes. Si ‘Alî est innocent de ce meurtre, pourquoi garde-t-il avec lui les assassins ? Après le départ de ces députés, Mo‘âwiya envoya, à son tour, deux négociateurs auprès d‘Alî et lui fit dire : Si tu désires arriver à une entente pacifique, livre-moi les hommes qui ont tué ‘Othmân, afin que je les fasse mourir. Ensuite nous soumettrons à un arbitrage la question de la souveraineté, et nous reconnaitrons comme calife celui que les musulmans choisiront. ‘Alî, fort irrité de cette proposition, proféra des injures contre Mo‘âwiya et s'écria : Qui est Mo‘âwiya pour oser contester la décision des musulmans et pour me proposer un arbitrage entre lui et moi ? Les envoyés se retirèrent, et ‘Alî ne compta plus sur un arrangement pacifique.

À la fin du mois de moʻharrem, ʻAlî fit adresser aux hommes de Syrie la proclamation suivante : Nous avons campé ici un mois, espérant en vain que l'affaire s'arrangerait à l'amiable. Préparez-vous donc à combattre demain. Après avoir placé séparément les cavaliers et les fantassins, il donna le commandement des cavaliers de Koufa à Mâlik al-Aschtar ; le commandement de ceux de Baçra à Sahl, fils de ʻHonaïf, et le commandement des fantassins de Koufa à ʻAmmâr, fils de Yâsir Pendant la nuit, il harangua ses troupes et leur fit les mêmes recommandations qu'à la journée du Chameau. L'aile droite de l'armée de Moʻâwiya était commandée par Dsou'l-Kalâʻ ; l'aile gauche, par 'Habîb, fils de Maslama ; l'avant-garde, qui comprenait les cavaliers de Damas, par Aswad, fils d'Al-Aʻwar. Le reste de la cavalerie était commandé par ʻAmrou, fils d'Al-ʻÂç. Ce fut le mercredi, premier jour du mois de çafar de l'an 37, que les deux armées d''ʻAlî et de Moʻâwiya, disposées chacune en onze rangs, se rencontrèrent dans un engagement général qui dura jusqu'au soir. Le lendemain, les troupes ayant repris leurs positions respectives, ʻAlî envoya en avant Hâschim, fils d''ʻOtba, fils d'Abou-Waqqâç, avec une troupe choisie. Le corps commandé par Abou'l-Aʻwar le Solaïmite lui offrit le combat, qui dura jusqu'au soir. Le troisième jour, les armées étant rassemblées, Ziyâd, fils de Nadhr, et ʻAmmâr, fils de Yâsir, à la tête des fantassins de Koufa, allèrent combattre ʻAmrou, fils d'Al-ʻÂç qui leur opposa une force imposante de l'armée de Syrie. La lutte fut plus ardente que celles des jours précédents. Vers l'heure de la prière de midi, ʻAmmâr, fils de Yâsir, chargea avec les fantassins de Koufa, et ʻAmrou fit mettre pied à terre. On combattit avec acharnement, et il y eut un grand nombre de tués. Des combats partiels eurent encore lieu les jours suivants. Le septième jour, Mâlik al-Aschtar et ʻHabîb, fils de Maslama, livrèrent un combat, qui fut plus sanglant que tous ceux qui avaient eu lieu auparavant. ʻAlî dit : Continuerons-nous à livrer des combats partiels ? Le lendemain, il disposa toute l'armée en ordre de bataille, s'avança devant les rangs, harangua les soldats et pria à haute voix, de façon que les deux armées l'entendirent. ʻAbdallah, fils de Bodaïl, l'un des prédicateurs de Koufa, prononça une courte allocution et exhorta les soldats, en citant plusieurs versets du Coran. L'engagement dura jusqu'au soir. Le jour suivant, le combat recommença avant l'aurore. ʻAlî prit position au centre, et Mâlik al-

Aschtar dirigea l'attaque. Mo‘âwiya s'était fait dresser une tente de cuir au centre de son armée, et il s'y tenait, assis sur un siège, ayant à côté de lui ‘Amrou, tandis que ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Khâlid. fils de Walîd, le sabre à la main, et entouré de quatre mille hommes, gardait l'entrée. Vers midi, l'armée de Syrie commençait à fléchir. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, sortit de la tente, rallia les troupes, et fit une charge sur l'aile droite d’‘Alî. Cette aile recula, et ‘Alî ne réussit point à ramener les troupes. Alors il s'écria : Soldats, faites comme si l'aile droite n'avait pas existé ! Il mit pied à terre et poussa en avant. Voyant ce mouvement, les Syriens, qui serraient de près l'aile droite, cessèrent la poursuite et revinrent. ‘Alî, en rencontrant Mâlik al-Aschtar, lui dit : Ô Mâlik, ces hommes de Koufa nous ont trahis et nous ont abandonnés. Tâche de les ramener. Mâlik courut après eux et cria : Mes braves ! ils répondirent : Nous voilà ! et ils s'arrêtèrent immédiatement. Mâlik dit : Hommes de l’‘Irâq, vous qui êtes des guerriers fameux, chevaliers et vrais soldats, le prince des croyants vous rappelle ! En entendant ces mots, tous revinrent sur leurs pas, reprirent leurs positions, et en proférant le cri de guerre, chargèrent l'ennemi. Mâlik et ‘Alî attaquèrent également ; les deux armées de Syrie furent culbutées, et les fuyards se sauvèrent dans la direction de la tente de Mo‘âwiya. Celui-ci sortit de la tente et monta à cheval pour se retirer. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, l'engagea à attendre encore un peu. ‘Abdallah, fils de Bodaïl, à la tête de trois cents hommes, s'était jeté sur l'armée de Syrie et en faisait un grand carnage. Mo‘âwiya dit : Voyez qui est cet homme ! et, pensant que c'était ‘Alî, il donna l'ordre d'entourer cette petite troupe et d'en tuer le chef. On reconnut bientôt que c'était ‘Abdallah, fils de Bodaïl. Lorsque Mâlik al-Aschtar vit ces trois cents hommes entourés, il exécuta une charge avec les troupes de l'‘Irâq, fit reculer les Syriens et délivra ces hommes. Mo‘âwiya, sachant que tous ces exploits étaient l'œuvre de Mâlik, dit : N'y-t-il personne qui veuille s'opposer à Mâlik, pour nous en délivrer ? ‘‘Obaïdallah, fils d’‘Omar, qui marchait sous l'étendard de Dsou’l-Kalâ‘, s'étant offert, Mo‘âwiya ordonna à Dsou’l-Kalâ‘ de se mettre à la disposition d’‘‘Obaïdallah. Celui-ci s'avança et dit : Syriens, vous voulez venger la mort d’‘Othmân ? Eh bien, c'est ce Mâlik qui l'a tué ! Dsou’l-Kalâ‘ et ses hommes chargèrent. Ils furent reçus par Ziyâd, fils de Nadhr, qui tua Dsou’l-Kalâ‘, ainsi qu‘‘Obaïdallah.

‘Alî parcourait tous les rangs, encourageant les soldats à combattre. Son sabre, par suite du grand nombre de coups qu'il avait distribués, était courbé, et la poignée adhérait à sa main. ‘Ammâr, fils de Yâsir, arrivant, à l'heure de la prière de midi, au front de la bataille, dit : Seigneur, tu sais que, si je connaissais aujourd'hui un lieu meilleur que ce champ de bataille, je m'y rendrais ! Mais je sais que ce côté-ci seulement a ton approbation, et que la mort que l'on y trouve est la mort du martyre. Après avoir prononcé ces mots, il se jeta dans la mêlée, accompagné de Hâschim, fils d’‘Otba, qui avait remis à un autre l'étendard d’‘Alî qu'il avait porté. ‘Ammâr fut tué. Avant de tomber, il demanda de l'eau. Hâschim n'avait que du lait, qu'il lui donna. Après avoir bu, ‘Ammâr dit : Grâces soient rendues à Dieu ! l'apôtre de Dieu est véridique. Interrogé par Hâschim sur le sens de cette exclamation, ‘Ammâr dit : Le Prophète m'a Dit : Ô ‘Ammâr, tu seras tué par des rebelles, et ta dernière nourriture sera une gorgée de lait. Lorsque Mo‘âwiya apprit la mort d’‘Ammâr, il dit : C'est ‘Alî qui l'a tué, en l'amenant dans le combat ! ‘Amrou, fils d’Al-‘Âç lui dit : Voilà une explication bien étrange et contraire à la vérité. Dieu connait aussi bien les intentions d’‘Alî que les nôtres. Hâschim, fils d’‘Otba, fut tué par le même homme qui avait frappé ‘Ammâr. C'était un Arabe de la tribu de Yarbou‘, nommé ‘Hârith, fils de Moundsir. En apprenant la mort d’‘Ammâr, ‘Alî fit avancer les Benî-Rabî‘a et les Benî-Hamdân, en tout douze mille hommes, et commanda une charge sur l'armée de Syrie. Mo‘âwiya et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, montèrent à cheval. Lorsque ‘Alî fut près d'eux, il s'arrêta et dit : Pourquoi, ô Mo‘âwiya, faire tuer tant d'hommes ? Viens, combattons à nous deux ; nous verrons pour qui Dieu décidera. Mo‘âwiya ne répondit pas. ‘Amrou lui dit : Va ; sa proposition est juste. Mo‘âwiya répliqua : Tu as sans doute envie du pouvoir, toi qui m'engages à accepter le défi d‘Alî. Je n'ai encore vu personne qui soit revenu vivant d'un combat singulier avec lui. ‘Alî retourna auprès des siens. La nuit approchait, et les soldats accomplirent la prière du soir et celle du coucher en même temps. La bataille continua toute la nuit. On se servait du sabre, de la lance et du poignard. On combattait corps à corps, on se saisissait par la barbe, et le sang coulait comme un ruisseau. Cette nuit est appelée la *nuit du grondement.* Jamais on n'en a vu de plus terrible. L'épée d’‘Alî fauchait les Syriens sans interruption, et, le

matin, il fut impossible de marcher sur le sol couvert de cadavres. Quand le jour fut levé, ‘Alî rétablit ses lignes de bataille et recommença l'attaque. Les Syriens qui restaient se mirent à fuir, en s'écriant : Maintenant nous sommes tous voués à la mort ! Mo‘âwiya était terrifié. ‘Amrou lui dit : Ordonne aux soldats de fixer au bout de leurs lances des copies du Coran et d'engager nos adversaires à ne point lutter contre le livre divin. Mo‘âwiya suivit ce conseil, et fit adresser à l'armée d’‘Alî l'appel suivant : Hommes de l’‘Irâq, si les habitants de la Syrie et de l’‘Irâq sont exterminés, qui restera pour professer l'islamisme ? Je vous invite à obéir à ce livre de Dieu, auquel nous croyons, vous aussi bien que nous ! Les troupes de l’‘Irâq répondirent : Nous sommes d'accord. ‘Alî se plaça entre les deux armées, et, s'adressant aux ennemis, il dit : Ce n'est point la religion qui vous inspire cet acte ; vous sentez que vous êtes perdus. Puis il dit à ses soldats : Attendez encore un instant, car ils vont prendre la fuite. C'est ‘Amrou, fils d’Al-‘Âç qui leur a conseillé d'agir comme ils viennent de le faire, et c'est une ruse pour arrêter le combat. Les troupes d‘Alî furent divisées. Il fut assailli par la foule, qui s'écriait : Nous ne voulons pas manquer de respect au livre de Dieu. Si tu refuses de lui obéir, nous te ferons mourir ; car nous avons tué ‘Othmân, parce qu'il ne s'est pas conformé à ce livre. Puis ils forcèrent le calife de rappeler Mâlik al-Aschtar, qui continuait à combattre, en le menaçant de le tuer, aussi bien que Mâlik. Ils avaient déjà tiré leurs sabres avec l'intention de le frapper. Mâlik, étant revenu, dit : N'avez-vous pas honte, ô soldats, de vous laisser tromper par ces coquins et de vous révolter contre le prince des croyants ? Ils répliquèrent : Nous ne pouvons pas combattre contre ceux qui nous demandent de nous rallier au livre de Dieu. Si vous continuez la lutte, nous vous abandonnons. Et ils cessèrent, en effet, de combattre. ‘Alî chargea Aschrath, fils de Qaïs, d'aller demander à Mo‘âwiya quel était le passage du Coran qu'il invoquait. Mo‘âwiya répondit : Désignons deux hommes, l'un de Syrie, l'autre de l’‘Irâq, qui choisiront le passage du Coran auquel nous voulons nous conformer. Et Mo‘âwiya choisit ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. ‘Alî nomma ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs ; mais ‘Amrou dit : Nous n'acceptons pas ‘Abdallah, fils d'Abbâs, qui est cousin d‘Alî, de la même famille que lui. Les gens de l’‘Irâq demandèrent alors à ‘Alî qu'il nommât Abou-Mousa al-Asch‘arî. —

Abou-Mousa, dit ‘Alî, n'est pas homme à se montrer impartial à mon égard. — Nous n'en voulons pas d'autre que lui ! s'écrièrent-ils. Tous tombèrent d'accord sur ce point, et ils envoyèrent chercher Abou-Mousa. On rédigea une convention, par laquelle ‘Alî et Mo‘âwiya s'obligeaient à se soumettre à la décision d'Abou-Mousa et d‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. La durée de ce traité devait être de huit mois. Mâlik al-Aschtar, invité à signer cet acte, s'y refusa, disant qu'il le désapprouvait. On alla trouver ‘Alî, et on lui dit que Mâlik n'acceptait pas le traité. — Je ne l'accepte pas non plus, répliqua ‘Alî. ‘Alî, aussi bien que Mâlik, furent alors menacés et forcés de signer. Puis on décida que les troupes retourneraient dans leurs foyers, et qu’‘Alî et Mo‘âwiya ne garderaient avec eux que quatre cents hommes chacun.

Après avoir fait enterrer tous les morts, ‘Alî partit pour Koufa. En entrant dans la ville, il entendit les cris et les lamentations des femmes. Il en demanda la cause, et on lui dit que c'étaient les femmes de ceux qui avaient été tués dans la bataille. — Faites-les taire, dit ‘Alî. — Cela n'est pas possible, lui fut-il répondu ; car il n'y a pas de maison qui n'ait à pleurer un ou deux morts. ‘Alî s'écria : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui. J'atteste qu'ils sont tous an paradis.

On dit qu’‘Alî avait à Ciffîn cinquante mille hommes, et Mo‘âwiya, quatre-vingt mille, et que les pertes des deux armées ensemble furent de quarante mille tués, en dehors des blessés qui moururent plus tard.

En cette année, ‘Alî rappela Kholaïd du Khorâsân, et chargea du gouvernement de cette province Dja‘da, fils de Hobaïra.

CHAPITRE C

Révolte des Khâridjites

Après le retour d'‘Alî à Koufa, un homme, nommé ‘Orwa, fils d'Odsayya le Temîmite, lui dit : Sache que le jugement appartient à Dieu seul. Or tu le lui as arraché et tu en as chargé Abou-Mousa et ‘Amrou, qui ne sont pas compétents. Nous ne nous soumettrons pas à leur décision. Si tu ne veux pas annuler cet arbitrage, par l'institution duquel tu es devenu hérétique, nous nous déclarerons contre toi. ‘Alî répondit : C'est vous qui avez établi ces arbitres, et non moi ; c'est donc vous qui êtes hérétiques. Alors les mécontents se concertèrent, se répandirent en plaintes contre ‘Alî et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni d'‘Alî ni de Mo‘âwiya, et qu'il était légalement permis de tuer l'un et l'autre, parce qu'ils s'étaient rendus coupables d'hérésie en constituant l'arbitrage. L'un des adhérents d'‘Alî, nommé Ziyâd, fils de Nadhr, leur dit : ‘Alî n'est pas hérétique ; il est dans le droit, et s'il avait cru mal faire, il n'aurait pas agi ainsi. Ils résistèrent à cet appel, allèrent s'établir aux portes de Koufa, près d'un village nommé ‘Harourâ, et déclarèrent qu'ils voulaient nommer un autre souverain et combattre ‘Alî. Ils choisirent pour chef Schabath, fils de Rib‘î. Le calife, instruit de ces faits, envoya ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'‘Abbâs, pour qu'il ramenât ces hommes par la persuasion ; mais ils ne l'écoulèrent pas. Alors ‘Alî en personne se rendit auprès d'eux et leur demanda la cause de cette révolte. Ils répondirent : Tu as chargé Abou-Mousa et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, de prononcer au nom de Dieu. Par ce fait tu es hérétique, de même que tous ceux qui admettront leur décision comme valable. ‘Alî répliqua : Cela n'est pas de l'hérésie. D'ailleurs, c'est vous-mêmes qui étés les auteurs de cet état de choses. Je vous avais bien dit, le jour où ils présentèrent les copies du Coran au bout de leurs lances, que c'était par crainte de vos sabres qu'ils agissaient ainsi. Mais vous ne m'avez pas cru, et vous vouliez me tuer.

— C'est vrai, répliquèrent les révoltés, mais nous t'avons engagé à te soumettre à la décision de Dieu et non à la décision d'Abou-Mousa et d’‘Amrou, qui sont de malhonnêtes gens et qui ne sont pas compétents. ‘Alî dit : Mais ils sont obligés de fonder leur décision sur le livre de Dieu. Attendez qu'ils aient fait connaître le passage du Coran qu'ils voudront appliquer. ‘Alî parvint ainsi, en les traitants avec douceur, à les faire rentrer à Koufa.

CHAPITRE CI

L'Arbitrage

Le traité conclu à Ciffîn portait que les deux arbitres, Abou-Mousa et ‘Amrou, devaient examiner, chacun pour soi, le Coran, du commencement jusqu'à la fin, et au bout de huit mois, le premier jour du mois de ramadhân, se réunir à Doumat-al-Djandal, lieu situé à égale distante de l’‘Irâq et de la Syrie. Il était stipulé qu’‘Alî et Mo‘âwiya y enverraient chacun quatre cents hommes, s'ils ne préféraient les y conduire eux-mêmes. Ces hommes devaient être choisis parmi ceux qui étaient aptes à être investis du califat, et seraient les témoins de la décision des arbitres si leur choix tombait sur ‘Alî ou sur Mo‘âwiya. Si, au contraire, Abou-Mousa et ‘Amrou décidaient l'exclusion de l'un et de l'autre, ils auraient le droit de choisir l'un de ces huit cents hommes. À l'époque convenue, Abou-Mousa se rendit à Doumat-al-Djandal. Lorsque ‘Amrou y arriva, accompagné de quatre cents Qoraïschites, il fut étonné de trouver Abou-Mousa seul, et lui fit remarquer que Mo‘âwiya avait exécuté les stipulations du traité, tandis qu’‘Alî ne l'avait pas fait. Abou-Mousa écrivit à ‘Alî, et celui-ci fit rechercher quatre cents hommes dans l’‘Irâq, le ‘Hedjâz, à Médine et à la Mecque, et les fit conduire à Doumat-al-Djandal par ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs. Il n'y manquait aucun des compagnons du Prophète, excepté Sa‘d, fils d'Abou-Waqqaç, qui s'était retiré du monde et vivait dans le désert, où il possédait quelques moutons. Les traditions diffèrent en ce qui concerne Mohammed, fils d'Abou-Bekr. Certains auteurs prétendent qu'il était présent à Doumat-al-Djandal ; d'autres disent qu'il n'y était pas. Parmi ceux qui s'y trouvaient dans l'espoir d'obtenir le califat, on remarquait ‘Abdallah, fils de Zobaïr, et Mohammed, fils de Tal‘ha ; et parmi ceux qui ne désiraient pas cette dignité, ‘Abdallah, fils d’‘Omar.

‘Amrou et Abou-Mousa s'étant réunis dans la tente que l'on avait dressée pour eux, Abou-Mousa dit à ‘Amrou : Dis ce qui est sorti pour toi de l'étude du livre de Dieu. ‘Amrou répliqua : Que Dieu me garde de parler avant toi, qui es mon supérieur par ta dignité et par ta science ! Abou-Mousa dit : Je pense que nous devons exclure de la souveraineté ‘Alî et Mo‘âwiya et nommer un autre, afin de faire cesser la guerre civile. ‘Amrou répliqua : Quel mal verrais-tu à l'exercice du pouvoir par Mo‘âwiya Tu sais qu'il y a tout droit, conformément à la parole de Dieu, qui dit : « Si quelqu'un est tué injustement, nous donnons à son plus proche parent l'autorité *sur le meurtrier*. » (Coran, sur. XVII, vers. 35.) Et tu sais qu’‘Othmân a été tué injustement. Si tu consens à l'élection de Mo‘âwiya, il t'accordera tout ce que tu désireras. Abou-Mousa dit ; Crains Dieu, ô ‘Amrou ! Tu dis que Mo‘âwiya est le plus proche parent ‘Othmân. Le plus proche parent d'un homme est son fils, et il existe encore deux fils d’‘Othmân. Quant aux faveurs que tu me promets de la part de Mo‘âwiya, sache que ce jugement est un jugement de Dieu, et que je ne me laisserai pas corrompre par des dons. — Qui proposes-tu alors ? demanda ‘Amrou. — ‘Abdallah, fils d‘Omar. ‘Amrou proposa son propre fils. Enfin Abou-Mousa dit : Je pense que nous devrions faire revivre l'usage établi par ‘Omar, c'est-à-dire soumettre le califat à l'élection. Ils tombèrent d'accord sur ce point et sortirent de la tente. ‘Amrou dit à Abou-Mousa : Communique à ces hommes le résultat de notre conférence. Abou-Mousa se leva, ôta son anneau de son doigt et dit : Nous sommes convenus de soumettre le califat à l'élection et d'exclure Mo‘âwiya et ‘Alî. Vous êtes témoins que je retire la souveraineté à ‘Alî, comme je retire cet anneau de mon doigt. ‘Amrou se leva ensuite, retira son anneau, et, en le mettant à un autre doigt, il dit : Soyez témoins que, de même que je mets cet anneau à ce doigt, j'investis Mo‘âwiya du califat ; car Mo‘âwiya est le plus proche parent d’‘Othmân, et il est dit dans le Coran : « Si quelqu'un est tué injustement, je donne à son plus proche parent l'autorité. » Abou-Mousa réclama, et il y eut un échange d'invectives entre lui et ‘Amrou. Puis tout le monde s'en retourna. À partir de ce moment, les Syriens donnèrent à Mo‘âwiya le titre de prince des croyants. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, vint rendre compte à ‘Alî de ce qui venait de se passer. Le calife résolut de reprendre la guerre contre Mo‘âwiya, et

dans chacune des cinq prières journalières, il mentionna avec une malédiction les noms de Mo‘âwiya ; d’‘Amrou, fils d'Al-‘Âç ; d'Abou’l-A‘war le Solaïmite ; de ‘Habîb, fils de Maslama ; d’‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Khâlid ; de Dha‘hhâk, fils de Qaïs, et de Walîd, fils d’‘Oqba. Mo‘âwiya, informé de ce fait, donna également l'ordre de maudire dans la prière les noms d’‘Alî, de ‘Hasan, de ‘Hosaïn, d’‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, et de Mâlik al-Aschtar.

CHAPITRE CII

Guerre des Khâridjites

Le jour où ‘Alî donna à Abou-Mousa ses dernières instructions pour la conférence, deux Khâridjites, Zor‘a, fils de Yarbou‘, et ‘Horqouç, fils de Zohaïr, lui dirent : Ne charge pas ces deux hommes de l'arbitrage. En l'acceptant, tu as commis un grand péché, dont tu dois faire pénitence. Reprends les armes, nous te suivrons. ‘Alî répliqua : Je n'ai pas voulu cet arbitrage ; c'est vous qui l'avez voulu, et je vous ai cédé. Maintenant je ne peux pas reculer et rompre mon engagement. On lui dit ensuite : Prince des croyants, un certain nombre de ces hommes se sont concertés et te déclarent hérétique ; ils ont l'intention de te combattre. ‘Alî répondit : Aussi longtemps qu'ils ne m'attaqueront point, je ne les inquiéterai pas.

Les Khâridjites gardèrent une altitude expectante jusqu'au moment où l'on apprit le résultat de la conférence et la discussion entre Mousa et ‘Amrou. Ce fut une grande satisfaction pour eux ; ils vinrent trouver ‘Alî et lui dirent : Tu n’as pas voulu nous écouter lorsque nous t'avons recommandé de ne point charger ces deux hommes incompétents de juger une chose divine. Maintenant tu es hérétique, et il nous est permis de te tuer. Le lendemain, qui fut un vendredi, quand ‘Alî fut en chaire et prononça le sermon, un homme se leva et dit : Le jugement n'appartient qu'à Dieu ! (C'était le mot de ralliement des Khâridjites.) — Tu as raison, répliqua ‘Alî, le jugement n'appartient qu'à Dieu ; il faut cependant que l'un des serviteurs de Dieu sur la terre exécute le jugement de Dieu. Vous prétendez qu'il ne faut, parmi les hommes, ni juge ni souverain qui ait la direction des affaires. S'il en était ainsi, la société serait en péril et les hommes se feraient du tort les uns aux autres. Un autre se leva ensuite et dit : ô ‘Alî (il ne lui donnait pas le titre de « prince des croyants »), le jugement n'appartient qu'à Dieu ! Un autre répéta ces paroles ; puis un autre, et

ainsi plus de cent personnes. ‘Alî, reprenant son discours, dit : J'ai beau vous prodiguer des conseils, vous ne les acceptez pas ; et j'ai beau vous déclarer et répéter que c'est vous qui êtes cause de cet arbitrage, vous ne m'écoutez pas. J'ai trois choses à arranger avec vous. Sachez d'abord que je ne vous empêcherai pas d'assister aux réunions dans la mosquée ; puis, que, si vous me forcez à vous combattre au nom de la religion, je proclamerai le droit de faire du butin sur vous ; et enfin que je vous combattrai seulement si vous avez recours aux armes. Voyant qu’‘Alî ne voulait pas employer les armes contre eux, ils allèrent trouver leur chef et lui dirent : Il faut renoncer à ce monde et obtenir l'autre. Les hommes qui ont institué cet arbitrage sont des infidèles. Il est temps de le proclamer. En conséquence, ils envoyèrent dans toutes les provinces des messagers pour faire connaître aux habitants la nouvelle doctrine et pour les engager à se réunir avec eux, à un jour donné, à Nehrewân. Un certain nombre de personnes vinrent, en effet, se joindre aux Khâridjites dans cette ville.

‘Alî fit faire un appel public, engageant tous ceux qui désiraient prendre part à l'expédition qu'il projetait contre Mo‘âwiya à se présenter. Les guerriers vinrent s'enrôler, et ‘Alî partit pour la Syrie. En passant la revue de ses troupes à un endroit près de la frontière, nommé Nokhaïla, il trouva que leur nombre était de vingt mille hommes. Il envoya ensuite un messager aux Khâridjites pour les inviter à rallier ses drapeaux, et un autre à Baçra pour demander un corps d'armée à ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs. Il y avait dans cette dernière ville soixante mille guerriers inscrits au rôle et payés par le trésor. Tous ces hommes se dérobèrent à l'appel du calife, sauf quinze cents soldats, qui partirent sous le commandement d'A‘hnaf, fils de Qaïs. ‘Abdallah fit convoquer les autres et les harangua en ces termes : Soldats, n'avez-vous pas honte, devant Dieu et devant le prince des croyants, de recevoir, vous tous, la solde, et lorsqu'on a besoin de vous, de ne répondre à l'appel qu'en si petit nombre ? Si vous ne partez pas, je ferai rayer vos noms des rôles. En les menaçant ainsi, il ajouta qu'il avait chargé ‘Hâritha [fils de Qodâma], de la tribu Sa‘d, de former un nouveau camp, où pourraient se rendre ceux qui n'étaient pas allés rejoindre A‘hnaf. Dix sept cents hommes seulement se présentèrent. ‘Abdallah écrivit à ‘Alî : Ces hommes de Baçra ne

marcheront pas, si tu n'emploies pas la force avec eux. De soixante mille soldats, il n'y en a qu'un peu plus de trois mille qui se soient mis en route. ‘Alî harangua les gens de Koufa et leur dit : Voilà comme les gens de Baçra agissent envers moi ! De soixante mille hommes, trois mille seulement sont venus. Que je puisse au moins compter sur vous ! Je n'oublierai certainement pas la reconnaissance que je vous devrai. Les gens de Koufa, en réunissant tous les valets et les pages, fournirent à ‘Alî une armée de soixante mille hommes. Le calife les remercia pour leur zèle.

S'étant mis en marche pour envahir la Syrie, ‘Alî fut informé que les Khâridjites commettaient toutes sortes de violences, qu'ils massacraient des musulmans, en les déclarant infidèles, et qu'ils projetaient de saccager Koufa, quand il serait en Syrie. Cédant aux représentations de ses troupes, qui, voyant leurs foyers en danger, lui demandaient d'en finir d'abord avec les Khâridjites, il se dirigea sur Nehrewân et établit son camp en face de celui des Khâridjites. Dans une conférence qu'il eut avec les chefs khâridjites, il leur demanda la cause de leur révolte. Ils dirent : Tu as chargé deux personnes incompétentes de prononcer le jugement de Dieu, et par là tu t'es rendu coupable d'hérésie. Si tu reconnais ton erreur, tu rentreras dans l'islamisme ; sinon tu demeures dans l'incrédulité. ‘Alî répliqua : C'est vous qui m'avez imposé cet arbitrage ! — Oui, dirent les Khâridjites, nous avons été infidèles ; mais à présent nous sommes rentrés dans l'islamisme. Si tu veux faire cet aveu, nous reconnaîtrons ton autorité. ‘Alî répondit : Dieu m'en garde ! Je n'ai jamais abandonné l'islamisme depuis le jour où je l'ai embrassé, étant enfant. ‘Alî ayant vainement insisté, on en vint aux armes. Il y eut un grand nombre de tués. Mais les Khâridjites ne résistèrent pas ; le gros de leur armée prit la fuite, et il ne resta au champ de bataille que deux de leurs chefs, avec quatre mille hommes. Parmi ces derniers se trouvait Farwa, fils de Naufal al-Aschdja‘î, qui, avec cinq cents hommes, se sépara des Khâridjites, en disant : Je ne sais pas pour quelle cause nous combattrions ‘Alî. Et il se retira à Deskerè. Cent autres vinrent se rendre à ‘Alî. D'autres, au nombre de treize cents, retournèrent à Koufa, soit séparément, soit par groupes de deux. Enfin, les Khâridjites, réduits à seize cents hommes, sous les ordres d’‘Abdallah, fils de Wahb, furent entourés par l'armée d’‘Alî et tués jusqu'au dernier. Il y eut parmi ces victimes un homme,

nommé Dsou’l-Yad, qui avait une main formée exclusivement de chair molle comme le sein d'une femme. ‘Alî, instruit de cette circonstance, s'écria : L'apôtre de Dieu est véridique ! Il m'avait prédit qu'un jour certains hommes se révolteraient contre moi, qu'ils seraient en dehors du droit, que je les tuerais très-légitimement, qu'ils iraient en enfer, et que leur mort me serait comptée comme un mérite. Il m'avait prédit aussi que parmi eux se trouverait un homme qui aurait une main comme le sein d'une femme. ‘Alî défendit d'enterrer les rebelles. Sa propre armée ne comptait que sept morts.

Ensuite ‘Alî dit à ses soldats : Dieu nous a donné la victoire. Maintenant prenons la route de Syrie pour attaquer Mo‘âwiya. Ils répliquèrent : Nous venons de finir une guerre ; autorise-nous à retourner pour cinq jours dans nos foyers, à Koufa, afin de réparer nos armements. ‘Alî consentit. Mais lorsque les cinq jours furent écoulés, ils ne répondirent pas à son appel répété. Il fut très-affligé et obligé de suspendre son expédition de Syrie. Dès ce moment, son cœur se détacha des habitants de Koura. Ce fut vers la fin de l'an 37 de l’hégire qu'il rentra dans la ville. Au commencement de l'an 38, il prononça un sermon, dans lequel il leur fit des reproches et dit : Vous m'avez mis dans l'impossibilité de combattre de nouveau Mo‘âwiya. Ce fut en cette même année que Mohammed, fils d'Abou-Bekr, fut tué en Égypte.

CHAPITRE CIII

Mort de Mohammed, fils d'Abou-Bekr

‘Alî, ayant faussement soupçonné Qaïs, fils de Sa‘d, d'être dans les intérêts de Mo‘âwiya, parce qu'il n'avait pas exigé le serment de fidélité des gens rassemblés dans le village de Kharbetâ, l'avait remplacé, dans le gouvernement d'Égypte, par Mohammed, fils d'Abou-Bekr. En lui remettant l'administration de cette province, Qaïs avait conseillé à Mohammed de ne point employer la force envers les gens de Kharbetâ, parce qu'ils étaient nombreux. Qaïs s'était ensuite rendu auprès d‘Alî, qui se trouvait alors à Ciffîn. Mohammed, ne tenant pas compte de l'avis de Qaïs, avait envoyé une armée contre les dissidents, qui, ayant demandé du secours à Mo‘âwiya, avaient livré bataille à l'armée de Mohammed, l'avaient défaite et lui avaient tué seize cents hommes. Mo’âwiya fut très-satisfait en apprenant que ses manœuvres pour éloigner Qaïs avaient réussi, et qu’‘Alî l'avait remplacé par Mohammed, fils d'Abou-Bekr, qu'il ne considérait pas comme dangereux.

Il y avait en Égypte un homme nommé Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, qui était à la tête de la populace et qui cherchait à se rendre favorable Mo‘âwiya. Il rassembla la populace, s'empara de la ville de Miçr et en chassa Mohammed, fils d'Abou-Bekr. Celui-ci rendit compte de ces faits à ‘Alî, qui reconnut qu'il avait fait une faute en révoquant Qaïs du gouvernement de l'Égypte. Il y envoya deux mille hommes, avec lesquels Mohammed attaqua de nouveau les gens de Kharbetâ. Mais il fut encore défait. En recevant cette nouvelle, ‘Alî dit : Il n'y a que Mâlik al-Aschtar pour gouverner l'Égypte, ou Qaïs, fils de Sa‘d. Ce dernier était, depuis la bataille de Ciffîn, chef de la garde du palais à Koufa, tandis que Mâlik était gouverneur de Djezîra et de Mossoul. ‘Alî adressa à Mâlik une lettre dans laquelle il lui disait : Nomme un lieutenant à ta place et viens ici. Je veux te consulter sur l'état de

l'Égypte, où mon autorité, représentée par Mohammed, fils d'Abou-Bekr, qui est encore jeune et inexpérimenté, est méconnue. Mâlik vint à Koufa et conseilla au calife de donner le gouvernement de l'Égypte à Qaïs. Mais celui-ci refusa de l'accepter. En conséquence, ‘Alî nomma Qaïs gouverneur de l'Aderbîdjân, et Mâlik gouverneur de l'Égypte, en lui adressant ces paroles : Lorsque l'on envoie quelqu'un pour occuper un poste, on lui donne des instructions. Mais toi, tu n'en as pas besoin.

Mo‘âwiya, informé de cette nomination, fut très-désappointé, et s'écria : Mâlik est le pire de tous ! Et il chercha aussitôt à le faire mourir avant qu'il arrivât dans la province. Il y avait sur la route d'Égypte un bourg appelé Qolzoum, situé au bord de la mer, où se trouvait un chef nommé Al‘habasât (?), qui avait des relations d'amitié avec Mo‘âwiya. Celui-ci lui dépêcha un messager porteur de nombreux présents et d'un poison violent, et lui fit recommander d'inviter Mâlik à un repas et de l'empoisonner. Ce plan fut exécuté, et Mâlik mourut sur-le-champ. Cette nouvelle, apportée à Koufa par les troupes de Mâlik qui s'en étaient retournées, causa à ‘Alî le plus grand chagrin, tandis que Mo‘âwiya s'en réjouit, et reçut, à cette occasion, les félicitations de toute la Syrie. Mohammed, fils d'Abou-Bekr, d'après les ordres d‘Alî, retourna en Égypte ; mais Mo‘âwiya le redoutait si peu qu'il disposa immédiatement du gouvernement de cette province en faveur d’‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. ‘Amrou quitta la Syrie avec cinq mille hommes, et près de la frontière d'Égypte, Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, lui en amena six mille autres, recrutés parmi la populace. ‘Amrou adressa ensuite une lettre à Mohammed, et l'invita à quitter la province. Mohammed répondit qu'il voulait combattre, et informa en même temps ‘Alî de sa situation. ‘Alî lui répondit : Je suis las de cette affaire. Si tu peux résister, résiste ; sinon, reviens. Mohammed, qui n'avait que cinq mille hommes à opposer aux onze mille d’‘Amrou, fut battu. Ses troupes prirent la fuite, et lui-même se sauva et se cacha dans une ruine.

Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, avait un fils nommé Kinâna, le même qui avait frappé ‘Othmân avec le poignard. Mo‘âwiya le fit chercher et lui dit : Mon fils, c'est toi qui as tué ‘Othmân, et comme on va te faire mourir maintenant, c'est moi-même qui veux te tuer. Et Mo‘âwiya tua son propre fils. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Abou-Bekr, qui

était dans les rangs d’‘Amrou, demanda et obtint de lui la vie de son frère Mohammed. Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, instruit de cette circonstance, alla en toute hâte s'emparer de la personne de Mohammed ; il le tua, fit placer son corps dans la carcasse de son cheval et le fit brûler. ‘Amrou lui ayant demandé la cause de cette action, il lui dit : J'ai mis à mort mon propre fils pour le crime commis sur ‘Othmân, et j'aurais laissé vivre celui-là même qui en était le véritable auteur ? À partir du jour où elle apprit la mort de son frère, ‘Âïscha prononça, après chaque prière, le nom de Mo‘âwiya, fils de ‘Hodaïdj, en l'accompagnant d'une malédiction. Mohammed avait laissé un fils, qui fut adopté et élevé par elle.

‘Alî, après que Mohammed l'eut informé de l'état critique dans lequel il se trouvait, montait chaque jour en chaire et appelait le peuple à s'enrôler pour la guerre d'Égypte. Deux mille hommes seulement avaient répondu à son appel et étaient partis, sous le commandement de Ka‘b fils de Mâlik. ‘Alî dit alors : Ces hommes sont trop peu nombreux pour être utiles, et ils n'arriveront pas à temps. Et il en fut ainsi qu'il l'avait dit. Ils étaient partis depuis cinq jours, lorsque le calife fut informé par ses espions de la mort de Mohammed et de Kinâna. Il lut, du haut de la chaire, la lettre au peuple et fit partir ‘Abdallah, fils de Schoraï‘h, sur une chamelle de course, pour rappeler les soldats qui s'étaient mis en route. ‘Alî prononça ensuite un sermon, dans lequel il reprocha aux gens de Koufa leur attitude, et dit : Vous ne répondez jamais aux appels que je vous adresse. Je prie Dieu qu'il me donne de meilleurs sujets que vous ou qu'il me rappelle à lui, et qu'il vous donne un maître dur et impitoyable. Une certaine tradition rapporte que, dans la même nuit où ‘Alî faisait cette prière, naquit ‘Haddjâdj, fils de Yousef. D'après une autre tradition, ‘Haddjâdj serait né dans la nuit où mourut le calife ‘Omar. ‘Hasan de Baçra aurait dit à ce sujet : Quelle nuit néfaste que celle où tant de justice disparut du monde et où tant de crime y fit son apparition !

Par suite de ces évènements, ‘Alî pensa devenir fou de douleur, et il s'enferma dans son appartement. Instruit de cette circonstance, ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, craignant que le calife, dans son découragement, n'abandonnât le pouvoir, partit pour Koufa, pour le

consoler et pour l'encourager ; et il laissa comme son lieutenant à Baçra, Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân.

Lorsque Mo‘âwiya apprit qu’‘Abdallah avait quitté la ville de Baçra, il y envoya ‘Abdallah, fils d’‘Amr-ben-al-‘Hadhramî, avec deux mille hommes, afin de sommer les habitants de reconnaître son autorité. ‘Abdallah établit son camp aux portes de la ville et envoya la sommation par un messager. Ziyâd répondit par un refus, mais il ne trouva point d'appui dans Baçra. Comme il n'avait avec lui que cinquante hommes, il fit demander aux chefs de la ville de le protéger jusqu'à ce que le calife envoyât les troupes qu'il lui demanderait, à moins qu'il ne le relevât de son poste. Les chefs ne voulurent pas. Ziyâd leur dit : Protégez-moi, au moins, à cause de l'argent du trésor public que j'ai sous ma garde. Çabra [fils de Schaïmân] consentit à le recevoir dans sa maison. ‘Abdallah prit possession de la ville. À cette nouvelle, ‘Alî fit partir cinq cents hommes commandés par A‘yan, fils de Dhobaî‘a al-Moudjâschi‘, qui était de Baçra et qui y avait de nombreuses relations de famille, et auquel il donna les instructions suivantes : Réunis tes gens et tes parents et prends les armes, s'il le faut. Arrivé à Baçra, A‘yan se rendit à la maison où était caché Ziyâd, et convoqua les Benî-Moudjâschi‘, qui, un jour, formèrent des lignes de bataille ; mais ils discutèrent entre eux et se séparèrent ensuite. Ziyâd fut obligé de se cacher de nouveau, et en informa ‘Alî. Celui-ci lui envoya Djâriya, fils de Qodâma, qui était également de Baçra, et lui donna les mêmes instructions qu'il avait données à A‘yan. Djâriya rassembla une armée, et, de concert avec Ziyâd, qui sortit de sa retraite, il attaqua ‘Abdallah. Voyant son armée culbutée après avoir subi beaucoup de pertes, ‘Abdallah s'enfuit et chercha asile dans un château, auquel Djâriya fit mettre le feu. ‘Abdallah périt dans les flammes avec soixante et dix autres personnes. Ziyâd réoccupa la ville et annonça la victoire à ‘Alî, qui renvoya ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, à son poste.

CHAPITRE CIV

Les Benî-Nâdjiya

Il y avait à Koufa une famille noble, appelée les Benî-Nâdjiya, comptant environ trois cents têtes, dont le chef, Khirrît, fils de Râschid, faisait partie, mais en secret, de la secte des Khâridjites, et détestait ‘Alî. C'est dans sa maison qu'étaient cachés ceux qui avaient survécu aux blessures qu'ils avaient reçues à la bataille de Nehrewân, tandis que ceux qui avaient demandé et obtenu le pardon d’‘Alî s'étaient répandus dans le Sawâd et dans les montagnes d'Ispâhân, du Kirmân et du Seïstân, où ils cherchaient à faire de la propagande. Khirrît, ayant trouvé l'adhésion de sa tribu, vint auprès d’‘Alî et lui déclara qu'il ne voulait plus accomplir la prière sous sa direction, à cause de l'arbitrage qu'il avait accepté. Le calife lui proposa de discuter avec lui le texte du livre de Dieu. Khirrît, ayant consenti à une conférence pour le lendemain, mais sachant qu'il ne pourrait pas argumenter avec ‘Alî, s'enfuit, pendant la nuit, avec ses adhérents, dans la direction du Sawâd. Ziyâd, fils de Khaçafa, chargé par ‘Alî de le poursuivre, partit le lendemain avec cent vingt hommes de sa tribu. Le surlendemain, le calife fut informé par un de ses percepteurs d'impôt, que des cavaliers de la tribu de Nâdjî avaient passé par son bourg, qu'ils avaient tué, sous prétexte d'apostasie, un dihqân musulman qui, répondant à leurs questions, avait affirmé la légitimité de la cause d’‘Alî, et qu'ils avaient laissé partir en paix son compagnon, qui s'était déclaré chrétien. Le calife, apprenant ensuite qu'ils étaient entrés dans le Sawâd, écrivit à Ziyâd qui attendait à une étape de Koufa, et lui ordonna de marcher sur leurs traces et d'employer contre eux la force, s'il ne réussissait pas à les ramener par la persuasion. Ziyâd fit ainsi. Les ayant rencontrés à Madsâr, il leur livra un combat dans lequel il perdit deux hommes. Il y eut un grand nombre de blessés des deux côtés. Le soir, chacune des deux troupes

regagna son camp ; mais, pendant la nuit, les Khâridjites s'enfuirent, et se rendirent, par des chemins détournés, dans les montagnes de l'Ahwâz et d'Ispâhân, entrèrent dans Râm-Hormouz et restèrent dans les montagnes. Khirrît réunit autour de lui un corps de dix mille hommes. Il gagnait les habitants en leur disant qu'il était de Syrie et qu'il voulait venger la mort d'‘Othmân, et il attirait les Arabes par la promesse d'abolir l'impôt. Ziyâd [fils de Khaçafa], qui était allé à Baçra, avertit le calife de ces circonstances, ‘Alî, après avoir fait partir pour l'Ahwâz deux mille hommes de Koufa, sous les ordres de Ma‘qal, fils de Qaïs, chargea ‘Abdallah, fils d'‘Abbâs, d'envoyer à ce général des renforts, de Baçra, au nombre de deux mille hommes. Ces renforts étaient commandés par Khâlid, fils de Ma‘dân. ‘Abdallah envoya aussi, conformément aux ordres d'‘Alî, une armée sous les ordres de Ziyâd, fils d'Abou-Sofyân, dans la province de Fâris, qui était en révolte et qui avait chassé son gouverneur, Sahl, fils de ‘Honaïf.

Ayant rencontré Khirrît, Ma‘qal lui livra bataille. il y avait dans son armée un homme, nommé Acîb (?), fils d'‘Abdou'l-Schams er-Râsibî, qui, après avoir été avec les Khâridjites, avait abjuré son erreur, et qui connaissait Khirrît de personne. Il l'assaillit, lui traversa le corps avec sa lance et lui coupa la tête, qu'il fixa au bout de sa lance. À cette vue, les Khâridjites prirent la fuite. Ma‘qal les poursuivit, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers. Ziyâd [qui avait pris part à la lutte] se plaça au centre, planta son drapeau à côté de lui et fit proclamer que tous ceux qui se rallieraient autour de ce drapeau auraient la vie sauve. Les chrétiens et les autres insurgés répondirent à cet appel, tandis que les Benî-Nâdjiya et ceux du parti d'‘Othmân continuèrent leur fuite. Ils furent tous pris ou tués. Ma‘qal rentra à Koufa, et Ziyâd se dirigea vers la province de Perse. Le calife apprit bientôt avec joie que cette province était rentrée dans l'ordre et que les habitants payaient l'impôt. Par la grande discrétion qu'il montrait dans la perception de l'impôt, et par la politique de conciliation qu'il suivait, Ziyâd faisait dire de lui que son administration ressemblait à celle d'‘Omar et de Nouschirwân. Il se rendit aussi dans le Kirmân et pacifia le pays. Après son retour, il fixa sa résidence à Içtakhr, où il fit construire, entre la ville et le village de Baïdhâ, un château fort qui porte aujourd'hui le nom de Mançour.

CHAPITRE CV

Mo‘âwiya envoie des gouverneurs dans le ‘Hedjâz et dans l’‘Irâq

Mo‘âwiya, étant en possession de l'Égypte, et voyant restait tranquille à Koufa, fit, au commencement de l'an 39, son premier mouvement offensif. Il fit partir un corps de deux mille hommes, sous les ordres de No‘mân, fils de Beschîr, pour ‘Aïn-Tamr, ville située à l'extrême frontière de la Mésopotamie, du côté de la Syrie. Il y avait là un gouverneur d’‘Alî, nommé Mâlik, fils de Ka‘b, et une garnison de mille hommes. Ceux-ci, voyant venir de loin les troupes de No‘mân, prirent la fuite. Cependant Mâlik, avec cent hommes, s'enferma dans la forteresse, avertit ‘Alî de sa situation et lui demanda du secours. Le calife engagea les gens de Koufa à marcher au secours de Mâlik, mais personne ne répondit à son appel. Ce fut en vain aussi qu'il prononça un sermon, dans lequel il parla au peuple en termes sévères. Après avoir été assiégé par No‘mân pendant un mois, Mâlik, ne comptant plus sur un secours venant de Koufa, fit une sortie avec ses cent compagnons et livra à No‘mân un combat qui dura du matin au soir. Dans le voisinage demeurait un chef nominé Mikhnaf, fils de Solaïm, qui envoya une troupe de cinquante cavaliers arabes de la Mésopotamie pour assister Mâlik. Ces hommes arrivèrent à l'heure de la prière du soir, et No‘mân, les voyant approcher de loin, crut que leur nombre était plus grand, et que c'étaient des renforts venant de Koufa. Dans la même nuit, il leva son camp et retourna en Syrie.

Mo‘âwiya envoya une armée de six mille hommes, sous le commandement de Sofyân, fils d’‘Auf, contre la ville de Hît, située entre la Syrie et Mossoul. Après en avoir pris possession, ce corps vint attaquer Anbâr, dans le Sawâd. Là se trouvait un gouverneur d’‘Alî, nommé Aschras, fils de ‘Hassân le Bekrite, qui n'avait avec lui que cinq cents combattants, dont la plus grande partie, voyant

approcher un corps ennemi de six mille hommes, prirent la fuite. Les deux cents qui restèrent acceptèrent le combat. Aschras et trente soldats furent tués, et tous les autres, blessés. Les Syriens occupèrent Anbâr et pillèrent la ville. À cette nouvelle, ‘Alî, transporté de colère, n'adressa point d'appel au peuple, mais il partit seul. Le lendemain de son arrivée au camp de Nokhaïla, les gens de Koufa vinrent le rejoindre, le prièrent de retourner, en lui représentant que celle affaire n'était pas assez importante pour qu'il entreprit une expédition eu personne. ‘Alî envoya alors Sa‘d, fils de Qaïs, avec mille hommes à la recherche des envahisseurs. Ce détachement, s'étant avancé jusqu'à la frontière de Syrie sans les rencontrer, revint sur ses pas.

‘Abdallah, fils de Mas‘ada le Fezârite, fut envoyé par Mo‘âwiya, avec dix-sept cents hommes, contre Taïmâ, qui est la première ville du côté de la Syrie, dans le désert. Il eut pour instructions d'exiger l'impôt de tous les Arabes du désert, et d'avancer ensuite pour s'emparer de la Mecque, de Médine et de tout le ‘Hedjâz. Il avait déjà recueilli une certaine partie de l'impôt lorsqu'il fut attaqué, près de Taïmâ, par Mousayyab ; fils de Nadjaba le Fezârite, qu’‘Alî avait expédié contre lui, à la tête de deux mille hommes. Un grand nombre des hommes d’‘Abdallah furent tués, les autres prirent la fuite dans la direction de la Syrie, et ‘Abdallah lui-même, avec un petit nombre des siens, s'enferma dans le château fort de Taïmâ. Mousayyab, après s'être emparé de tous les chameaux, produit de l'impôt que les Syriens avaient recueilli, mit le feu au château. ‘Abdallah et ses gens demandèrent grâce, et comme ils étaient tous Fezârites et cousins de Mousayyab, celui-ci leur permit de sortir et de regagner la Syrie.

Aux approches du temps du pèlerinage, Mo‘âwiya fit partir trois mille hommes, sous les ordres de Dha‘hhâk, fils de Qaïs, qui reçut l'ordre de détruire les stations dans le désert, de combler les puits, de tuer les Bédouins qui s'y trouvaient et d'arrêter les pèlerins sur la route de la Mecque, sous prétexte qu'ils ne trouveraient point d'imâm à la Mecque. Dha‘hhâk vint d'abord à la station appelée Wâqiça, la détruisit et tua les Bédouins. De là il se rendit à la station de Tha‘labiyya et la traita de même. Il tua tous les cavaliers qui avaient été placés par ‘Alî dans les différentes stations pour escorter les pèlerins d'une étape à l'autre. L'un des notables de Koufa, nommé ‘Omaïr, fils de Mas‘oud, qui avait été autorisé par le calife à faire le

pèlerinage avec sa propre escorte, fut arrêté en route par Dha‘hhâk, complètement dépouillé et obligé de s'en retourner. À cette nouvelle, ‘Alî dirigea ‘Hodjr, fils d’‘Adî, à la tête de quatre mille hommes, contre Dha‘hhâk, dont l'armée fut mise en fuite après avoir perdu beaucoup de morts. Mais l'époque du pèlerinage était passée, et les habitants de l’‘Irâq et du Khorâsân avaient été empêchés de l'accomplir. Mo‘âwiya avait envoyé à la Mecque, pour présider en cette année au pèlerinage des musulmans d'Égypte, du Yemen et de l'Occident, un homme nommé Yezîd, fils de Schadjara. Qotham, fils d’‘Abbâs, gouverneur d‘Alî, qui présidait chaque année au pèlerinage, soit en personne, soit par un délégué, s'opposa à la prétention de Yezîd. On allait en venir aux armes, lorsque les habitants de la Mecque intervinrent, déclarant qu'ils ne permettraient pas qu'il y eût du sang versé pendant le mois sacré et sur leur territoire, et que les pèlerins fussent empêchés d'accomplir la cérémonie. Il fut convenu que les deux prétendants devaient renoncer, et l'on chargea Schaïba, fils d’‘Othmân, de présider aux cérémonies du pèlerinage.

En cette même année, Mo‘âwiya, disant qu'il voulait voir le Tigre, qu'il n'avait jamais vu, se rendit en personne, et accompagné d'une suite peu nombreuse, dans l'‘Irâq, et vint jusqu'à Mossoul. Après être resté quelques jours aux bords du fleuve, il s'en retourna. Il désirait qu’‘Alî fût informé de ce voyage et de son séjour dans l’‘Irâq.

Au commencement de l'an 40 (c'est en cette année qu’‘Alî fut assassiné), Mo‘âwiya chargea Bosr, fils d'Abou-Artâ, de se rendre, à la tête de trois mille hommes, en Arabie, de s'emparer de la Mecque, de Médine et du Yemen, et de soumettre les habitants à son autorité. Bosr, qui était de la tribu qoraïschite des Benî-‘Âmir-ben-Lowayy, vint d'abord à Médine, d'où Abou-Ayyoub l'Ançâr, le gouverneur établi par ‘Alî, s'enfuit aussitôt, se rendant à Koufa. Bosr, ayant pris possession de la ville sans coup férir, monta en chaire et harangua le peuple. Il parla, en versant des larmes, du meurtre d’‘Othmân, et s'écria : Naddjâr ! Mokhâriq ! Zoraïq ! (c'étaient des serviteurs d’‘Othmân) où est votre maître ? Toute l'assemblée fut touchée aux larmes, et Bosr continua ainsi : Pourquoi pleurez-vous ? C'est vous qui avez tué ‘Othmân ! Certes, si je voulais agir sans l'autorisation du prince des croyants, Mo‘âwiya, je ne laisserais pas un seul homme d'entre vous vivant ! Maintenant, quiconque ne prêtera pas le serment

de fidélité à Mo‘âwiya aura la tête coupée. Il descendit ensuite de chaire, et tous les habitants de Médine prêtèrent serment à Mo‘âwiya. Djâbir, fils d’‘Abdallah l’Ançâr, s'était caché. Il fut cherché, et comme on ne le trouvait pas, sa maison fut détruite. Djâbir se rendit auprès d'Oumm-Salama, l'une des femmes du Prophète, pour lui demander conseil. Oumm-Salama, qui elle-même était du parti d’‘Alî, lui dit : Prête le serment, et ne cours pas à ta perte ; car c'est Mo‘âwiya qui réussira. Djâbir prêta le serment. Après avoir nommé Abou-Horaïra lieutenant de Mo‘âwiya à Médine, Bosr, fils d'Abou-Artâ, se rendit à la Mecque. Qotham, fils d’‘Abbâs, s'enfuit, et les habitants de la ville prêtèrent serment à Mo‘âwiya. Abou-Mousa al-Asch‘arî voulut quitter la ville en secret, mais Bosr, l'ayant fait arrêter, lui demanda pourquoi il voulait fuir. — Je craignais que tu ne me fisses tuer, répondit Abou-Mousa. Bosr répliqua : Mo‘âwiya m'a défendu de tuer aucun des compagnons du Prophète. Après avoir reçu son serment, Bosr lui rendit la liberté et partit pour le Yemen.

Instruit de tous ces faits, ‘Alî fit partir pour Médine Djâriya, fils de Qodâma, et Wahb, fils de Mas‘oud, avec quatre mille hommes. Abou-Horaïra prit la fuite. Le calife envoya ensuite à Mo‘âwiya le message suivant : Ce massacre des musulmans et ces attaques de la Syrie contre l'‘Irâq, et de l’‘Irâq contre la Syrie, ont déjà duré trop longtemps. Stipulons que tu resteras en possession de la Syrie, et moi, de l’‘Irâq. Mo‘âwiya refusa ce traité. D'après une autre tradition, ç'aurait été Mo‘âwiya qui aurait proposé ces conditions, et ‘Alî les aurait rejetées. Djâriya, fils de Qodâma, demeura à Médine jusqu'à la mort d‘Alî.

Lorsque Bosr, fils d'Abou-Artâ, vint dans le Yemen, ‘Obaïdallah, fils d’‘Abbâs, gouverneur de cette province, prit la fuite ; mais ses bagages furent arrêtés en route et pris. Bosr mit aussi la main sur les deux jeunes fils d’‘Obaïdallah, qui avaient été confiés à un chamelier. Celui-ci, voyant qu'on allait les tuer, dit à Bosr : Quel est le crime de ces enfants ? Si tu veux les faire mourir, fais-moi mourir d'abord. — Soit, répliqua Bosr ; et il fit égorger l'homme et les enfants. Bosr ne quitta le Yemen, pour retourner auprès de Mo‘âwiya, qu'après la mort d’‘Alî.

Dans cette même année, ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, se sépara d’‘Alî. Abou’l-Aswad al-Doïlî, lieutenant d’‘Alî à Baçra, avait accusé

‘Abdallah auprès du calife de s'être approprié l'argent du trésor public. En effet, après que Ziyâd fut parti pour prendre le gouvernement de la province de Perse, le trésor public était resté sous la garde d’‘Abdallah. ‘Alî lui écrivit une lettre sévère, dans laquelle il lui disait : Si tu prends l'argent du trésor, je te punirai. Envoie-moi tes comptes de recettes et de dépenses. ‘Abdallah, blessé de cette demande, fit savoir au calife qu'il ne tenait pas à conserver le gouvernement de Baçra et qu'il résignait son poste. Il partit pour la Mecque en emportant ses richesses, qui provenaient, disait-il, de ses appointements accumulés dans le trésor, et en se faisant escorter par vingt cavaliers de sa propre tribu. ‘Alî fut très-affligé de cette rupture. Mohammed-ben-Djarîr n'a pas rapporté une tradition qui se trouve dans d'autres ouvrages, à savoir qu'en cette même année le frère du calife, ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, se rendit en Syrie et prêta serment à Mo‘âwiya. En recevant cette nouvelle douloureuse, ‘Alî versa des larmes et composa le distique suivant :

> Celui qui t'abandonne au jour de l'adversité n'est pas ton frère.
>
> C'est celui qui reste avec toi dans les bons comme dans les mauvais jours ; celui qui se réjouit de ton bonheur et qui s'afflige de ton malheur.

Dans le courant de cette année, ‘Alî fut accablé de tous côtés par le malheur, et son sort semblait décliner vers la perte. Enfin, le vendredi dix-septième jour du mois de ramadhân, il trouva la mort du martyre. Une autre tradition rapporte que cet évènement eut lieu au mois de rabî‘a second. Mais la vérité est qu’‘Alî fut tué dans le mois de ramadhân.

CHAPITRE CVI

Mort du calif ‘Alî

Dans les commencements de l'an 40 de l'hégire, trois hommes, à savoir : ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Mouldjam ; Borak, fils d’‘Abdallah, et ‘Amr, fils de Bekr, le Temîmite, s'entretenaient dans la mosquée de Koufa. Ibn-Mouldjam était d'origine égyptienne ; il avait fait partie du groupe des gens qui étaient venus à Médine pour tuer ‘Othmân, et s'était rendu ensuite à Koufa. Tous trois professaient la doctrine des Khâridjites. Ils prétendaient qu'il ne fallait pas d'imâm sur la terre, que personne ne devait juger le jugement de Dieu, et que tous les hommes [qui n'étaient pas de leur opinion] étaient plongés dans l'erreur. Or ces hommes causaient de la bataille de Nehrewân, plaignaient ceux qui y avaient trouvé la mort et maudissaient ‘Alî, de même que Mo‘âwiya et ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç [comme étant les auteurs de tous ces maux]. Enfin l'un d'eux dit : Si nous avions seulement des compagnons pour pouvoir les combattre ! ‘Abd-er-Ra‘hmân répliqua : Si nous ne trouvons pas de compagnons, nous pouvons, nous trois, en sacrifiant notre vie à Dieu, tuer ces trois hommes ; chacun de nous en frappera un, et si nous sommes pris et mis à mort, nous sommes au moins sûrs d'aller en paradis. Les autres approuvèrent ce projet. Ibn-Mouldjam s'engagea à tuer ‘Alî, Borak voulut se rendre à Damas pour tuer Mo‘âwiya, et ‘Amr dit qu'il irait en Égypte et donnerait la mort à ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç. ‘Abd-er-Ra‘hmân exposa ensuite à ses compagnons de quelle façon il voulait exécuter son projet. Il se proposait de frapper le calife au moment où il viendrait, à la pointe du jour, présider à la prière. Les deux autres déclarèrent qu'ils agiraient de même. Ils convinrent ensuite que les trois victimes devaient tomber le même jour, afin qu'il n'y eût pas de survivant qui pût s'emparer de l'empire, et que l'exécution devait avoir lieu au mois de ramadhân, parce que, dans ce mois les mosquées étant remplies de monde, il y

aurait possibilité pour eux de s'échapper. Ils choisirent le vendredi, dix-septième jour de ramadhân, et après avoir trempé leurs sabres dans du poison, ils se séparèrent. Borak partit pour la Syrie, et ‘Amr pour l'Égypte, et ‘Abd-er-Ra‘hmân resta à Koufa.

Au jour convenu, Borak se trouvait mêlé aux fidèles dans la mosquée de Damas, à l'heure de la prière du matin. Lorsque Mo‘âwiya entra, Borak se leva comme tous les autres, prit son sabre à la main, et au moment où l'émir était près du *mî’hrâb* et récitait la prière, il le frappa. Mo‘âwiya, qui s'était baissé pour accomplir la prosternation, fut atteint seulement dans la région des reins ; le sabre traversa la chair et les os. Mo‘âwiya tomba par terre. Il ordonna de continuer la prière. Après avoir été transporté dans sa maison, il fit amener devant lui Borak, qui avait été saisi, et l'interrogea. Borak lui fit part de la conspiration qu'il avait ourdie avec ses deux compagnons. Mo‘âwiya donna l'ordre de le tuer. Son médecin, après avoir examiné la blessure, déclara que le sabre qui l'avait produite avait été trempé dans du poison, lequel pourrait se répandre dans tout le corps, si l'effet n'en était pas immédiatement détruit ; qu'il n'y avait que deux moyens d'obtenir ce résultat : l'un consistait à brûler la blessure avec le fer rouge, et l'autre était l'emploi d'une médecine qui détruirait l'effet du poison, mais en même temps la faculté génératrice. Mo‘âwiya. qui avait déjà deux fils, choisit le second de ces deux remèdes, ne voulant pas s'exposer à la douleur de la cautérisation : Après sa guérison, il fit construire dans la mosquée une clôture, dans laquelle il se tenait toujours pendant la prière.

‘Amr, fils de Bekr, qui s'était rendu en Égypte, attendit dans la grande mosquée de Miçr la victime qu'il avait choisie. Il était d'usage que les gouverneurs des provinces remplissent eux-mêmes les fonctions d'imâm et présidassent à la prière dans la mosquée principale. Or il arriva que, le jour qui avait été fixé pour son meurtre, ‘Amrou fut empêché d'aller à la prière du matin, ayant été pris de coliques pendant la nuit ; et il chargea le chef de sa garde, Khâridja, fils d'Abou-‘Habîba al-‘Âmirî, de présider à sa place. Quand celui-ci entra dans la mosquée, ‘Amr se précipita sur lui, le frappa de son sabre et le tua. Il fut saisi et amené devant ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, qui lui demanda pour quelle raison il avait tué cet homme. ‘Amr répondit : C'est toi que j'ai voulu tuer ! ‘Amrou dit : Tu as voulu me

tuer, et Dieu t'a tué. Cette parole est devenue proverbe. Puis il donna l'ordre de faire mourir ‘Amr.

‘Abd-er-Ra‘hmân, fils de Mouldjam, qui était resté à Koufa, demeurait dans le quartier des Benî-Kinda. Ceux-ci étaient en majeure partie Khâridjites ; ils avaient perdu plusieurs des leurs à la bataille de Nehrewân, et étaient ennemis mortels d’‘Alî. Il y avait parmi eux une femme, la plus belle femme de Koufa, nommée Qotâm, fille de Schidjna, dont le père, le frère, l'oncle et douze autres parents avaient trouvé la mort à Nehrewân. Ibn-Mouldjam aimait cette femme et demanda sa main. La femme lui dit : Tu n'es pas en état de me payer le don nuptial. — Je donnerai tout ce que tu demanderas, répliqua Ibn-Mouldjam. — Je demande, reprit la femme, trois mille dirhems, une servante, un esclave et la tête d’‘Alî. Ibn-Mouldjam dit : Tu auras tout cela ; car moi-même je suis venu d'Égypte pour tuer ‘Alî. Qotâm pensa d'abord qu'il plaisantait ; mais lorsqu'il lui en eut dit davantage, elle reconnut qu'il parlait sérieusement. En conséquence, elle lui promit de devenir sa femme aussitôt qu'il aurait accompli les conditions exigées par elle. Qotâm lui dit ensuite : Il te faut, pour exécuter ton projet, un compagnon. Ibn-Mouldjam répondit : Si j'en trouve un, tant mieux. Mais il me faut un homme qui puisse garder le secret. Qotâm alla trouver un homme de la tribu de Temîm, nommé Werdân, qui souvent avait dit devant elle que, s'il trouvait un compagnon, il tuerait ‘Alî. Elle lui fit faire la connaissance d'Ibn-Mouldjam, et ces deux hommes se concertèrent avec un autre Khâridjite, nommé Schebîb, fils de Badjara, des Benî-Aschdja‘, et, au jour fixé d'avance, ils se rendirent à la mosquée. Ibn-Mouldjam et Schebîb se placèrent chacun d'un côté de la porte par laquelle devait passer le calife, avec l'intention de le frapper tous deux en même temps, au moment où il entrerait, espérant qu'au moins l'un d'eux ne le manquerait pas. Quant à Werdân, ils lui avaient recommandé de se tenir devant la mosquée, et dans le cas où eux-mêmes auraient manqué la victime et pendant que tout le monde serait occupé à s'emparer d'eux, de se précipiter sur le calife et de le frapper à son tour. Au moment où ‘Alî entra dans la mosquée, les deux conjurés qui l'attendaient se précipitèrent sur lui. Le sabre de Schebîb alla frapper l'un des montants de la porte, tandis que le coup d'Ibn-Mouldjam atteignit le calife au côté ou, d'après une autre tradition, à la tête. ‘Alî

s'écria : Saisissez cet homme ! Pendant que l'on était occupé à s'emparer d'Ibn-Mouldjam, Schebîb et Werdân prirent la fuite. Le premier réussit à s'échapper en se mêlant à la foule, et ne fut plus retrouvé. Werdân se sauva dans une maison où il fut tué par ceux qui l'avaient suivi.

‘Alî, après avoir été transporté dans sa maison, se fit amener Ibn-Mouldjam, et lui demanda quel était le motif de son action. Ibn-Mouldjam répondit : C'est que je considère légalement permis de te tuer, à cause du grand nombre de musulmans que tu as fait mourir, et à cause du sang innocent que tu as versé. Le calife dit à ‘Hasan : Tiens cet homme sous bonne garde. Si je guéris de cette blessure, je sais ce que j'aurai à faire avec lui. Si je succombe, fais-le mourir. ‘Hasan le garda enchaîné dans son appartement. Le lendemain Oumm-Kolthoum, fille d’‘Alî, se trouva chez ‘Hasan et pleura. En apercevant Ibn-Mouldjam, elle lui dit Maudit ! aujourd'hui le prince des croyants est mieux, et toi plus mal ! Ibn-Mouldjam répliqua : Si ton père est mieux, pourquoi pleures-tu ? Ce sabre m'a coûté mille dirhems, et j'ai payé mille dirhems le poison dans lequel il a été trempé. Celui qui en est frappé ne peut vivre.

Le lendemain du jour où il avait été frappé, le calife fit ses dernières recommandations au peuple et à ses fils. On lui demanda si, après sa mort, il fallait proclamer ‘Hasan son successeur. Il répondit : C'est à vous de décider. Je ne vous dirai rien à cet égard. Je me borne à parler de choses privées. Il mourut le troisième jour. ‘Hasan et ‘Hosaïn procédèrent à la lotion funéraire, assistés d‘Abdallah, fils de Dja‘far. Ils ensevelirent ‘Alî, récitèrent sur son corps la prière de neuf *tekbîr,* et l'enterrèrent dans le palais de Koufa. ‘Hasan, proclamé le lendemain, donna l'ordre de mettre à mort Ibn-Mouldjam. Celui-ci dit : Laisse-moi vivre jusqu'à ce que je t'aie assuré le califat. Tu pourras me tuer ensuite, si tu veux. — Que veux-tu faire ? demanda ‘Hasan. — J'irai tuer Mo‘âwiya, et je m'engage à revenir ici. ‘Hasan néanmoins persista dans sa décision, et Ibn-Mouldjam fut brûlé.

CHAPITRE CVII

Généalogie d’‘Alî [et autres détails sur sa vie]

‘Alî était fils d'Abou-Tâlib, fils d’‘Abdou’l-Mottâlib, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf. Sa mère était Fâtima, fille d'Asad, fils de Hâschim, fils d'Abd-Manâf. Quant à son extérieur, ‘Alî était brun, de taille moyenne ; il avait de grands yeux et le ventre proéminent ; le devant de sa tête était chauve. Il mourut de la mort des martyrs, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir exercé le pouvoir pendant quatre ans et neuf mois. Il avait épousé neuf femmes. Aussi longtemps que Fâtima vécut, elle resta sa seule épouse. Après la mort de Fâtima, il épousa d'abord Oumm al-Benîn, fille de ‘Harâm, fils de Rabî‘a, fils de Khâlid, de la tribu de Kilâb ; puis Leïla, fille de Mas‘oud, fils de Khâlid, de la tribu de Temîm ; ensuite Asmâ, fille d’‘Omaïs, et Oumm-‘Habîba, fille de Rabî‘a, de la tribu de Thaghlab (quelques-une disent qu'elle était esclave) ; ensuite Omâma, fille d'Abou’l-‘Âç. La mère d'Omâma était Zaïnab, fille du Prophète. Les autre femmes d’‘Alî furent : Khaula, fille de Dja‘far, fils de Qaïs, de la tribu des Benî-‘Hanîfa ; Oumm-Sa‘îd, fille d’‘Orwa, fils de Mas‘oud, le Thaqîfite ; enfin Makhabbât, fille d’‘Imrou’l-Qaïs. Au moment de sa mort, trois seulement de ces femmes lui étaient restées, savoir : Asmâ, Oumm al-Benîn et Khaula.

‘Alî eut quinze fils. Fâtima, la fille du Prophète, lui avait donné ‘Hasan, ‘Hosaïn et Mou‘hassan. Ce dernier mourut en bas âge. Oumm al-Benîn était mère d’‘Abbâs, d’‘Abdallah, de Dja‘far et d’‘Othmân. ‘Abdallah, Dja‘far et ‘Othmân périrent à Kerbelâ, avec ‘Hosaïn. ‘Alî avait eu deux fils d'Asmâ, savoir : Ya‘hya et ‘Aun ; deux autres, ‘‘Obaïdallah et Abou-Bekr, de Laïla. Ceux-ci furent également tués à Kerbelâ. Il avait trois fils du nom de Mohammed : Mohammed l'aîné avait pour mère Khaula ; il était connu sous le nom de fils de la

‘Hanîfite. L'autre Mohammed était fils d'Omâma, et le troisième, Mohammed le jeune, était fils d'Asmâ. Enfin Oumm-‘Habîba donna à ‘Alî son fils ‘Omar. Treize de ces fils vivaient au moment où ‘Alî mourut. Les filles d’‘Alî, qui toutes lui survécurent, étaient au nombre de dix-huit : Zaïnab l'aînée et Oumm-Kolthoum l'aînée étaient nées de Fâtima ; Ramla l'aînée [et Oumm-‘Hasan], d'Oumm-Sa‘îd ; et Roqayya, d'Oumm-‘Habîba. Voilà cinq filles d’‘Alî nées de femmes libres, dont les mères sont connues. Les noms des treize autres, nées d'esclaves, étaient : Oumm-Hânî, Maïmouna, Zaïnab la jeune, Ramla la jeune, Fâtima, Omâma, Khadîdja, Oumm-Salama, Oumm al-Kerâm, Djomâna, Nafîsa, Oumm-Dja‘far et Oumm-Kolthoum la jeune. ‘Alî avait encore une fille, plus jeune que toutes celles que nous venons de mentionner (elle n'avait que trois ans au moment de la mort du calife), nommée ‘Hâritha, fille de Makhabhât, fille d’‘Imrou’l-Qaïs. Le calife, même en public, l'avait toujours auprès de lui et la tenait sur ses genoux. Elle avait pour habitude de prononcer le son de la lettre *lam*, que sa langue ne pouvait produire, comme un *dsal*. Quand on lui demandait de quelle tribu était sa mère, elle répondait : De la tribu de *Kadsab* (au lieu de *Kalab).* Mais, malgré son jeune âge, elle s'apercevait que c'était une faute ; et lorsqu'on lui adressait dans la suite la même question, elle répondait : De la tribu de *ouao ouao,* voulant désigner ainsi les Benî-Kilâb (chiens). Tout le monde était étonné de ce degré d'intelligence dans une petite fille.

Toutes ces filles d’‘Alî eurent de nombreux descendants. Mais seulement cinq de ses fils perpétuèrent sa race, savoir : ‘Hasan ; ‘Hosaïn ; Mohammed, fils de la ‘Hanîfite ; ‘Abbâs, et ‘Omar. Ce dernier survécut à tous ses frères ; il atteignit de quatre-vingt-cinq ans.

Table des Chapitres

I

Abou-Bekr eç-Çaddîq

I. Califat d'Abou-Bekr

II. Aswad l'imposteur

III. Expédition contre les révoltés bédouins

IV. Campagne de Khâlid, fils de Walîd, contre Tolaï‘ha l'imposteur

V. Khâlid réduit les autres rebelles

VI. Campagne de Khâlid contre Selma, fille de Mâlik

VII. Campagne contre Foudjaâ

VIII. Sadjâ‘h, fille de ‘Hârith

IX. Campagne de Khâlid contre Mâlik, fils de Nowaïra

X. Campagne de Khâlid contre Mosaïlima l'imposteur

XI. ‘Alâ-ben-al-‘Hadhramî et les rebelles du Ba‘hraïn

XII. Les rebelles d’‘Omân et de Mahra

XIII. Campagne contre les rebelles du Tihâma

XIV. Les rebelles du Yemen [et du ‘Hadhramaut]

XV. Conquêtes de Khâlid, fils de Walîd, dans l’‘Irâq

XVI. Prise de ‘Hîra

XVII. Prise d'Oballa

XVIII. Combat de Madsâr

XIX. Bataille de Waladja

XX. Bataille de Lîs [d'après une autre tradition]

XXI. Soumission de ‘Hîra et du Sawâd

XXII. Prise d'Anbâr

XXIII. Bataille d’‘Aïn-at-Tamr

XXIV. Prise de Doumat-al-Djandal

XXV. Batailles de ‘Hacîd, de Khanâfis et de Moudhayya‘h

XXVI. [Batailles de Thinî, de Zomaïl et de Rodhâb]

XXVII. [Bataille de Firâdh]

XXVIII. Invasion de la Syrie. — Départ de Khâlid

XXIX. Victoire du Yarmouk

XXX. Campagne de Mouthanna, fils de ‘Hâritha, contre les Perses

XXXI. Mort d'Abou-Bekr

II

‘Omar, fils de Al-Khatâb

XXXII. Nomination d‘Omar, fils de Khattâb

XXXIII. Prise de Damas

XXXIV. Prise de Fi‘hl, de Baïsân et de Tabariyya

XXXV. ‘Omar envoie une armée en Perse

XXXVI. Bataille de Namâriq

XXXVII. Bataille de Kaskar

XXXVIII. Bataille du Pont

XXXIX. Bataille de Bowaïb

XL. Expédition de Baghdâd

XLI. Yerdegerd, fils de Shebryâr. — Bataille de Qâdesiyya

XLII. Fondation de Baçra

XLIII. Conquêtes des villes de Syrie, sous le règne d’‘Omar

XLIV. Prise d'Émesse

XLV. Prise de Kinnesrîn

XLVI. Prise de Césarée

XLVII. Prise d'Adjnâdîn

XLVIII. Prise de Jérusalem

XLIX. Prise de Madâïn

L. Prise de ‘Holwân

LI. Prise de Tekrît et de Mossoul

LII. Prise de Mâsebedân et de Sîrewân

LIII. Fondation de Koufa

LIV. Seconde bataille d'Émesse

LV. Conquête de la Mésopotamie

LVI. Destitution [définitive] de Khâlid et son rappel à Médine. — Voyage d’‘Omar en Syrie

LVII. Destitution de Moghîra, file de Scho‘ba, et son remplacement par Abou-Mousa A1-Asch‘arî

LVIII. Conquêtes des villes de l'Ahwâz

LIX. Expédition des musulmans du Ba’hraïn dans la province de Perse

LX. Conquête des autres villes de l'Ahwâz. — Hormouzân est fait prisonnier

LXI. Conquête de Miçr (Memphis) et d'Alexandrie

LXII. Prise de Nehâwend

LXIII. Prise d'Ispâhân

LXIV. Prise de Hamadân

LXV. Prise de Reï, de Demâwend et de Qoumes

LXVI. Conquête de Gorgân et du Taberistân

LXVII. Conquête de l'Aderbîdjân et de Derbend

LXVIII. Fuite de Yesdegerd vers le Khorâsân, et sa mort — Conquête du Khorâsân par les musulmane

LXIX. Conquête des villes de la province de Perse

LXX. Conquête du Kirmân

LXXI. Conquête du Seïstân

LXXII. Conquête du Mokrân

LXXIII. Bataille de Bîrouth

LXXIV. Expédition de Salama, fils de Qaïs, contre les Kurdes

LXXV. Mort d'‘Omar

LXXVI. Généalogie d'‘Omar. — Sa personne. — Durée de son règne. — Énumération de ses femmes et de ses enfants

LXXVII. Vie d'‘Omar

III

‘Othmân, fils de ‘Affân

LXXVIII. Conseil d'élection. — Nomination d'‘Othmân

LXXIX. Jugement d'‘Othmân dans l'affaire d'‘Obaïdallah, fils d'‘Omar

LXXX. ‘Othmân nomme différents gouverneurs

LXXXI. Conquête des contrées occidentales : l'Afrique et l'Espagne

LXXXII. Expéditions maritimes de Mo‘âwiya. — Conquête de Chypre et de Roum

LXXXIII. Expédition d'‘Abdallah, fils d'‘Âmir, et de Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, dans le Khorâsân

LXXXIV. ‘Othmân laisse tomber l'anneau du Prophète dans le puits Arîs

LXXXV. Exil d'Abou-Dserr

LXXXVI. Bataille de Dsât-aç-Çawâr

LXXXVII. ‘Othmân exile en Syrie quelques habitants de Koufa

LXXXVIII. Révoltes contre ‘Othmân

LXXXIX. Apparition de la doctrine du second avènement. — Révoltes contre ‘Othmân

XC. Mort d’‘Othmân

XCI. Généalogie et portrait d’‘Othmân, — Énumération de ses femmes et de ses enfants

IV

‘Alî, fils de Abou-Tâlib

XCII. Nomination d’‘Alî, fils d'Abou-Tâlib

XCIII. ‘Alî nomme de nouveaux gouverneurs

XCIV. Tal‘ha, Zobaïr et ‘Âïscha se rendent à Baçra

XCV. Tal‘ha, Zobaïr s'emparent de Baçra

XCVI. La journée du Chameau

XCVII. Événements d'Égypte sous le règne d’‘Alî

XCVIII. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, se rend auprès de Mo‘âwiya

XCIX. Bataille de Ciffîn

C. Révolte des Khâridjites

CI. L'arbitrage

CII. Guerre des Khâridjites

CIII. Mort de Mohammed, fils d'Abou-Bekr

CIV. Les Benî-Nâdjiya

CV. Mo‘âwiya envoie des gouverneurs dans le ‘Hedjâz et dans l’‘Irâq

CVI. Mort du calife ‘Alî

CVII.